BERNARD CORNWELL

LA SAGA DU ROI ARTHUR ***

Excalibur

Bernard Cornwell

Excalibur
La saga du roi Arthur ***
(Excalibur,
A novel of Arthur)

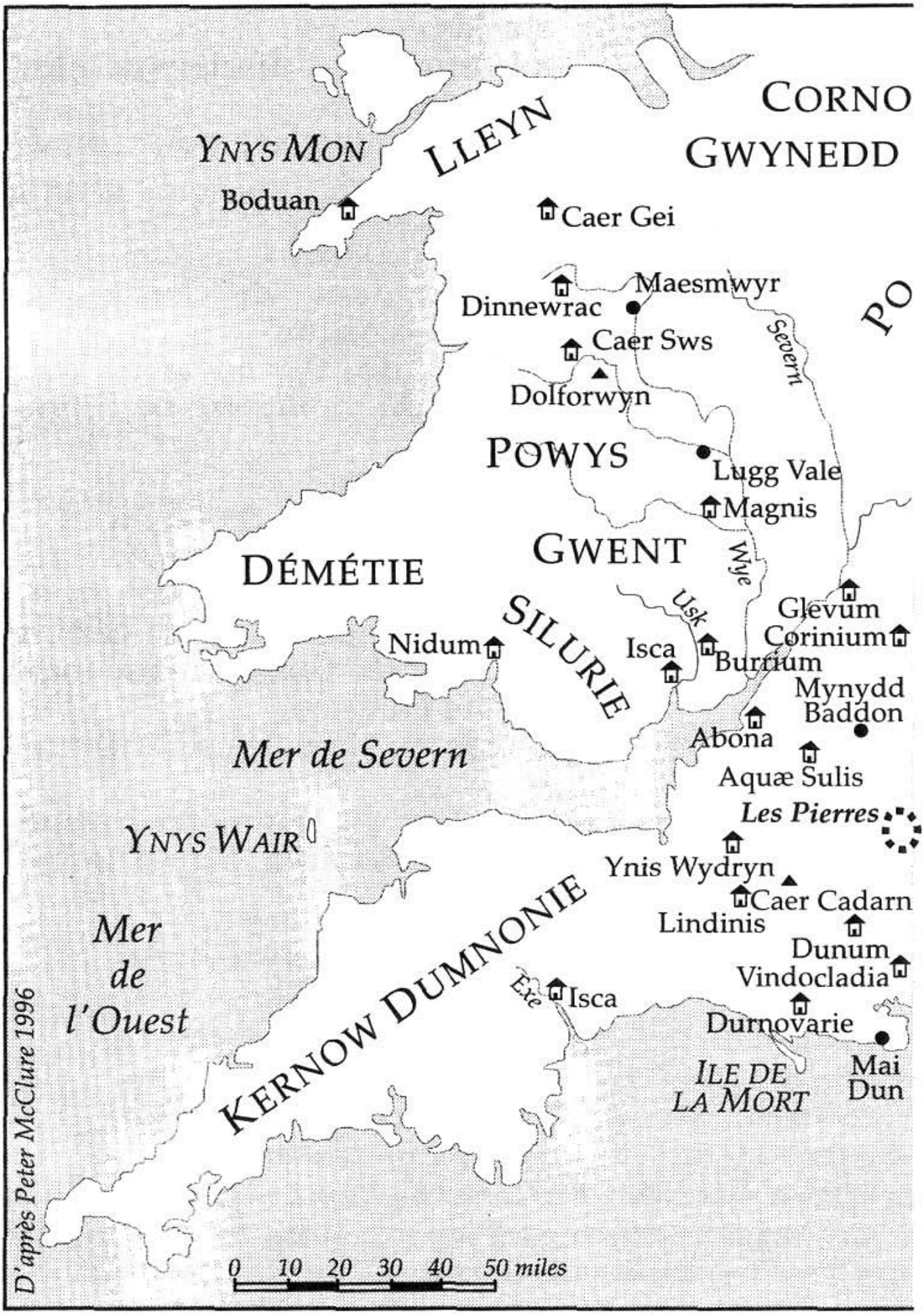
1997

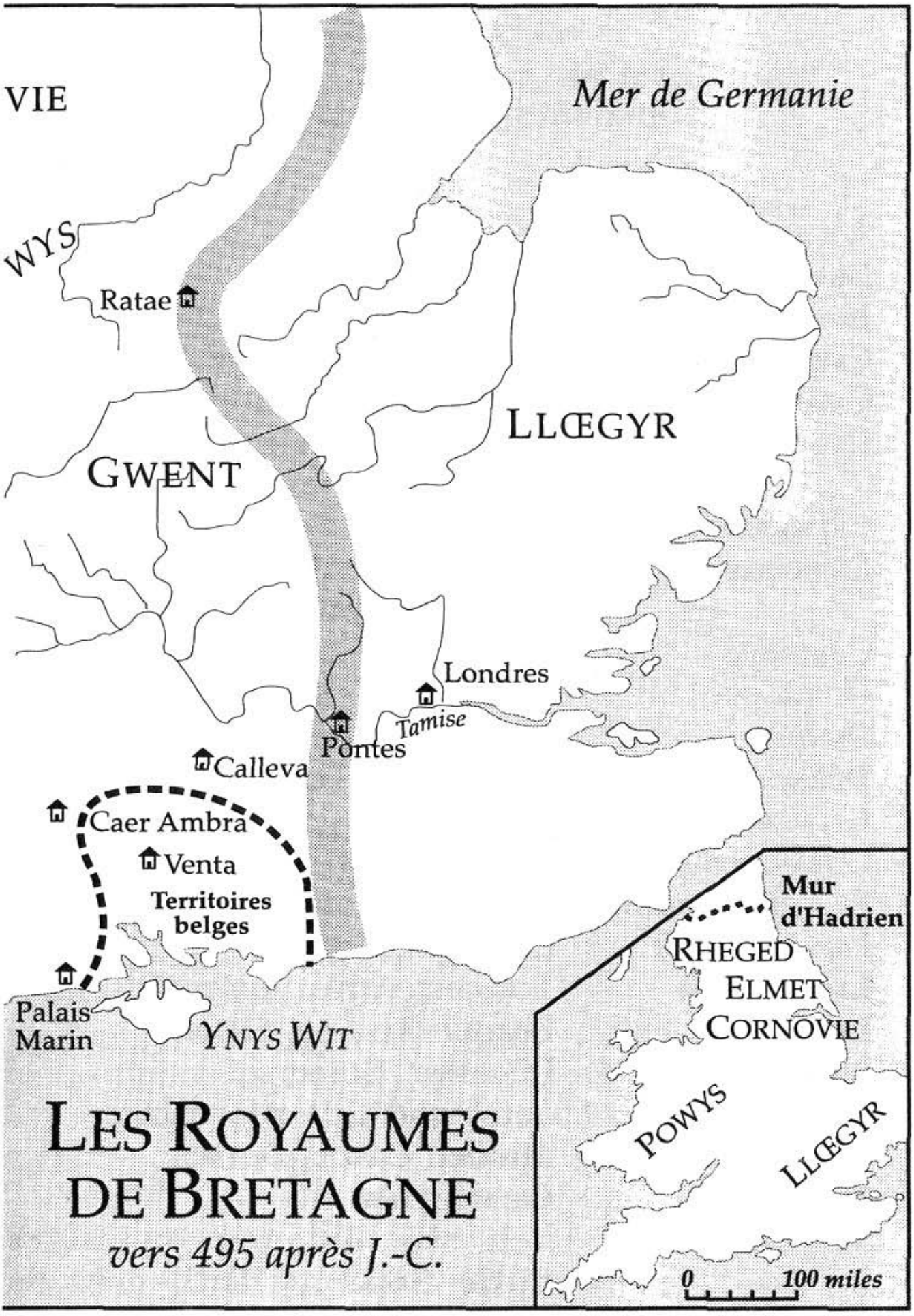
PERSONNAGES

AELLE	roi saxon
AGRICOLA	seigneur du Gwent, au service du roi Tewdric
AILLEANN	maîtresse d'Arthur, mère de ses fils jumeaux, Amhar et Loholt
AMHAR	fils bâtard d'Arthur
ANNE	sœur d'Arthur, épouse du roi Budic de Brocéliande
ARTHUR	fils bâtard d'Uther et protecteur de Mordred
BALISE	ancien druide de Dumnonie
BAN	roi de Benoïc, père de Lancelot et de Galahad
BEDWIN	évêque de Dumnonie, principal conseiller du roi
BLEIDDIG	chef de Benoïc
BORS	champion de Benoïc
BROCHVAEL	roi du Powys après l'époque d'Arthur
CADWALLON	roi du Gwynedd
CADWY	roi client de Dumnonie, qui garde la frontière avec le Kernow
CALEDDIN	druide, disparu de longue date, qui compila le rouleau de Merlin
CAVAN	commandant en second de Derfel
CEI	camarade d'enfance d'Arthur, devenu l'un de ses guerriers
CEINWYN	princesse du Powys, sœur de Cuneglas, fille de Gorfyddyd
CELWIN	prêtre étudiant à Ynys Trebes
CERDIC	roi saxon
CULHWCH	cousin d'Arthur, l'un de ses guerriers
CUNEGLAS	Edling (prince héritier) du Powys, fils de Gorfyddyd

DAFYDD AP GRUFFUD	le clerc qui traduit l'histoire de Derfel
DERFEL CADARN	le narrateur, né d'un Saxon, pupille de Merlin et guerrier d'Arthur
DIWRNACH	roi irlandais du Lleyn, pays jadis appelé Henis Wyren
DRUIDAN	nain, commandant la garde de Merlin
ELAINE	reine de Benoïc, mère de Lancelot
GALAHAD	prince de Benoïc, demi-frère de Lancelot
GEREINT	prince client de Dumnonie, Seigneur des Pierres
GORFYDDYD	roi du Powys, père de Cuneglas et de Ceinwyn
GRIFFID AP ANNAN	commandant en second d'Owain
GUDOVAN	scribe de Merlin
GWENDOLINE	femme répudiée de Merlin
GUENIEVRE	princesse de Henis Wyren
GUNDLEUS	roi de Silurie
GWLYDDYN	charpentier à Ynys Wydryn
HELLEDD	princesse d'Elmet, qui épouse Cuneglas du Powys
HYGWYDD	serviteur d'Arthur
HYWEL	intendant de Merlin
IGRAINE	reine du Powys, épouse de Brochvael, protectrice de Derfel à Dinnewrac
IGRAINE DE GWYNEDD	mère d'Arthur, mais aussi de Morgane, d'Anne et de Morgause
IORWETH	druide du Powys
ISSA	lancier de Derfel
LADWYS	maîtresse de Gundleus
LANCELOT	Edling (prince héritier) de Benoïc, fils de Ban
LANVAL	guerrier d'Arthur, chef des gardes du corps de Guenièvre
LEODEGAN	roi en exil de Henis Wyren, père de Guenièvre
LIGESSAC	commandant des gardes du corps de Mordred, qui passe ensuite au service de Gundleus
LLYWARCH	commandant en second des gardes du corps de Mordred
LOHOLT	fils bâtard d'Arthur, jumeau d'Amhar
LUNETE	d'abord compagne de Derfel, par la suite servante de Guenièvre
LWELLWYN	employé du trésor de Dumnonie

MAELGWYN	moine de Dinnewrac
MARC	roi du Kernow, père de Tristan
MELWAS	roi des Belges, client de Dumnonie
MERLIN	seigneur d'Avalon, druide
MEURIG	Edling (prince héritier) du Gwent, fils de Tewdric
MORDRED	enfant-roi de Dumnonie
MORFANS	dit « l'Affreux », guerrier d'Arthur
MORGANE	sœur d'Arthur, prêtresse de Merlin
MORGAUSE	sœur d'Arthur, épouse du roi Lot du Lothian
NABUR	magistrat chrétien de Durnovarie, tuteur légal de Mordred
NIMUE	maîtresse de Merlin, prêtresse
NORWENNA	belle-fille d'Uther, mère de Mordred
ŒNGUS MAC AIREM	roi irlandais de Démétie, roi des Black-shields
OWAIN	champion d'Uther, seigneur de la guerre de Dumnonie
PELLINORE	roi fou emprisonné à Ynys Wydryn
RALLA	femme de Gwlyddyn, nourrice de Mordred
SAGRAMOR	commandant numide d'Arthur
SANSUM	prêtre et évêque chrétien, supérieur de Derfel à Dinnewrac
SARLINNA	enfant qui survit au massacre de Dartmoor
SEBILE	Saxonne, esclave de Morgane
TANABURS	druide de Silurie
TEWDRIC	roi du Gwent
TRISTAN	Edling (prince héritier) du Kernow
TUDWAL	moine, novice, à Dinnewrac
UTHER	roi de Dumnonie, Grand Roi de Bretagne, le Pendragon
VALERIN	chef du Powys, autrefois fiancé à Guenièvre


CORNO
GWYNEDD
YNYS MON
LLEYN
Boduan
Caer Gei
Maesmwyr
Dinnewrac
Caer Sws
Severn
PO
Dolforwyn
POWYS
Lugg Vale
Magnis
GWENT
Wye
DÉMÉTIE
Usk
Glevum
SILURIE
Nidum
Isca
Burrium
Corinium
Mynydd
Baddon
Abona
Mer de Severn
Aquæ Sulis
Les Pierres
YNYS WAIR
Ynis Wydryn
Caer Cadarn
Lindinis
Mer
de
l'Ouest
KERNOW DUMNONIE
Dunum
Vindocladia
Exe
Isca
Durnovarie
ILE DE
LA MORT
Mai
Dun
D'après Peter McClure 1996
0 10 20 30 40 50 miles



LES ROYAUMES DE BRETAGNE

vers 495 après J.-C.

NOMS DE LIEUX

Les noms suivis d'un astérisque sont attestés dans l'histoire.

ABONA*	Avonmouth, Avon
AQUAE SULIS*	bains, Avon
BRANOGENIUM*	fort romain, Leintwardine, Hereford et Worcester
BURRIUM*	capitale de Tewdric. Usk, Gwent
CAER CADARN	colline royale de Dumnonie. South Cadbury Hill, Somerset
CAER DOLFORWYN*	colline royale du Powys. Près de Newtown, Powys
CAER LUD*	Ludlow, Shropshire
CAER MAES	White Sheet Hill, Mere, Wiltshire
CAER SWS*	capitale de Gorfyddyd. Caersws, Powys
CALLEVA*	forteresse frontalière. Silchester, Hampshire
COEL'S HILL*	Cole's Hill, Hereford et Worcester
CORINIUM*	Cirenscester, Gloucestershire
CUNETIO*	Mildenhall, Wiltshire
DINNEWRAC	monastère du Powys
DURNOVARIE	Dorchester, Dorset
DUROCOBRIVIS*	Dunstable, Bedfordshire
GLEVUM*	Gloucester
ISCA*	Exeter, Devon
ÎLE DES MORTS*	Portland Bill, Dorset
LINDINIS*	ville romaine. Ilchester, Somerset
LUGG VALE*	Croix de Mortimer, Hereford et Worcester
MAGNIS*	fort romain, Kenchester, Hereford et Worcester

MAI DUN*	Maiden Castle, Dorchester, Dorset
RATAE*	Leicester
LES PIERRES*	Stonehenge
VENTA*	Winchester, Hampshire
YNYS MON*	Anglesey
YNYS TREBES	capitale de Benoïc, Mont-Saint-Michel, France
YNYS WAIR*	île de Lundy
YNYS WYDRYN*	Glastonbury, Somerset

PREMIÈRE PARTIE

LES FEUX DE MAIN DUN

Les femmes, elles hantent tellement ce récit.

Quand j'ai commencé à rédiger la vie d'Arthur, je pensais que ce serait une histoire d'hommes ; une chronique pleine d'épées et de lances, de batailles remportées et de frontières délimitées, de traités rompus et de rois détrônés, car n'est-ce pas ainsi que l'on raconte l'Histoire ? Quand nous récitons la généalogie de nos rois, nous ne nommons pas leurs mères et leurs grand-mères, nous disons Mordred ap Mordred ap Uther ap Kustennin ap Kynnar, et ainsi de suite en remontant jusqu'au grand Beli Mawr, notre père à tous. L'Histoire est le récit des actions des hommes, narré par des hommes, mais dans celle d'Arthur, tel le scintillement du saumon dans une eau noire comme la tourbe, les femmes brillent à coup sûr.

Les hommes font l'Histoire, et je ne peux nier que ce sont des hommes qui mirent la Bretagne à genoux. Nous étions des centaines, tous vêtus de cuir et de fer, portant bouclier, épée et lance, et nous pensions que la Bretagne était à nos ordres car nous étions des guerriers, mais il fallut à la fois un homme et une femme pour l'abattre, et des deux, c'est la femme qui causa le plus de mal. Elle lança une malédiction et une armée mourut. Voici maintenant son histoire, car elle fut l'ennemie d'Arthur.

« Qui ? » demandera Igraine lorsqu'elle lira ceci.

Igraine, c'est ma reine. Elle est enceinte, ce qui nous met en grande joie. Son époux est Brochvael, roi du Powys, et je vis sous sa protection, dans le petit monastère de Dinnewrac où je rédige en ce moment l'histoire d'Arthur. Je le fais sur l'ordre de la reine Igraine, qui est trop jeune pour avoir connu l'empereur. C'est ainsi que nous appelions Arthur, Empereur, *Amherawdr* dans la langue bretonne, même si lui-même utilisait rarement ce titre. J'écris en saxon, d'abord parce que je suis Saxon, et ensuite parce que Monseigneur Sansum, le saint évêque qui dirige notre petite communauté de Dinnewrac, ne m'aurait jamais permis de rédiger une vie d'Arthur. Sansum déteste Arthur, il vilipende son souvenir et le qualifie de traître, alors Igraine et moi, nous lui avons dit que je rédigeais un évangile de notre Seigneur Jésus-Christ en saxon et, comme Sansum ne

parle pas cette langue et n'en peut lire aucune, notre supercherie a jusqu'ici assuré la sécurité de ce récit.

L'histoire devient plus sombre et plus difficile à narrer. Parfois, quand je pense à mon cher Arthur, je vois son apogée comme un jour brillant de soleil, pourtant les nuages se sont vite accumulés ! Plus tard, comme nous le verrons, ils se sont dissipés et, une fois de plus, le soleil a adouci le paysage de notre roi, mais ensuite la nuit est tombée et, depuis, nous n'avons plus jamais revu le soleil.

Ce fut Guenièvre qui assombrit le soleil de midi. Cela se passa durant la rébellion, lorsque Lancelot, qu'Arthur prenait pour un ami, tenta d'usurper le trône de Dumnonie. Il eut pour alliés les chrétiens qui, trompés par leurs chefs, dont l'évêque Sansum, crurent qu'il était de leur saint devoir de nettoyer le pays des païens et de préparer ainsi l'île de Bretagne pour le retour du Seigneur Jésus-Christ, en l'an 500. Lancelot fut aussi aidé par le roi saxon Cerdic qui, pour diviser la Bretagne, lança un terrible assaut dans la vallée de la Tamise. Si les Saxons avaient atteint la mer de Severn, les royaumes du nord auraient été coupés de ceux du sud. Mais, par la grâce des Dieux, nous avons vaincu non seulement Lancelot et sa populace chrétienne, mais aussi Cerdic. Cependant, lors de leur défaite, Arthur découvrit la trahison de Guenièvre. Il la surprit nue dans les bras d'un autre homme et ce fut comme si le soleil avait disparu de son ciel.

« Je ne comprends pas bien, me dit un jour Igraine, à la fin de l'été.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas, chère Dame ? demandai-je.

— Arthur aimait Guenièvre, non ?

— Il l'aimait.

— Alors pourquoi ne lui a-t-il pas pardonné ? J'ai pardonné à Brochvael au sujet de Nwylle. » Nwylle avait été la maîtresse de Brochvael, mais elle contracta une maladie de peau qui la défigura. Je suppose, mais je n'en ai jamais parlé, qu'Igraine s'est servie d'un sortilège pour infliger ce mal à sa rivale. Ma reine a beau se proclamer chrétienne, notre religion n'offre pas à ses fidèles le réconfort de la vengeance. Pour cela, il faut aller

trouver les vieilles femmes qui savent quelles plantes cueillir et quelles incantations prononcer lorsque la lune décroît.

« Tu as pardonné à Brochvael, mais est-ce que Brochvael t'aurait pardonné ? »

Elle haussa les épaules. « Bien sûr que non ! Il m'aurait fait brûler vive, car telle est la loi.

— Arthur aurait pu la faire brûler vive, et il se trouva beaucoup d'hommes pour le lui conseiller, mais il aimait Guenièvre, il l'aimait passionnément, et c'est pourquoi il ne pouvait ni la tuer ni lui pardonner. Pas tout de suite, en tout cas.

— Alors, c'était un sot ! » dit Igraine. Elle est très jeune et affiche l'éclatante certitude de la jeunesse.

« Il était très fier », dis-je, et peut-être cela le rendait-il sot, mais alors, nous étions tous dans le même cas. Je fis une pause, pour réfléchir. « Il voulait beaucoup de choses, poursuivis-je, il voulait une Bretagne libre et la défaite des Saxons, mais dans son âme, il voulait aussi que Guenièvre lui affirme sans cesse qu'il était un homme bien. Et, en couchant avec Lancelot, elle lui prouvait qu'il était inférieur à son amant. Ce n'était pas vrai, mais cela le blessa. Profondément. Je n'ai jamais vu un homme aussi blessé. Elle lui a arraché le cœur.

— Alors, il l'a enfermée ? demanda Igraine.

— Il l'a mise en prison », dis-je, me souvenant comme j'avais dû conduire Guenièvre au reliquaire de la Sainte-Épine, à Ynys Wydryn, où Morgane, la sœur d'Arthur, devint son geôlier. Il n'y avait jamais eu d'affection entre Morgane et Guenièvre. L'une était païenne, l'autre chrétienne, et le jour où j'enfermai Guenièvre dans le lieu saint fut l'une des rares fois où je la vis pleurer. « Elle restera là jusqu'au jour de sa mort », me dit Arthur.

« Les hommes sont des sots, déclara Igraine, puis elle me lança un long coup d'œil en coin. As-tu été infidèle à Ceinwyn ?

— Non, répondis-je, sans mentir.

— As-tu jamais désiré l'être ?

— Oh, oui. Le bonheur n'éteint pas la concupiscence, Dame. En outre, quel mérite pourrait-on attacher à la fidélité si elle n'était pas mise à l'épreuve ?

— Tu penses qu'on a du mérite à rester fidèle ? » demanda-t-elle, et je me demandai quel beau jeune guerrier du Caer de son époux avait attiré son attention. Pour le moment, la grossesse la protégeait des sottises, mais je craignais ce qui pouvait arriver ensuite. Peut-être rien.

Je souris. « Nous voulons que ceux que nous aimons nous restent fidèles, alors l'inverse n'est-il pas évident ? La fidélité est un don que nous faisons à nos aimées. Arthur a offert la sienne à Guenièvre, mais elle ne la lui a pas rendue. Elle désirait autre chose.

— Quoi ?

— La gloire, et celle-ci n'inspirait que répugnance à Arthur. Il l'a acquise, mais ne s'en est jamais délecté. Guenièvre voulait une escorte de mille chevaliers, de brillantes oriflammes flottant au-dessus de sa tête, et que toute l'île de Bretagne se prosterne devant elle. Ce qu'il voulait, lui, c'était uniquement la justice et de bonnes récoltes.

— Et une Bretagne libre et la défaite des Saxons, me rappela sèchement Igraine.

— Cela aussi, acquiesçai-je, et encore autre chose. Plus que toutes les autres. » Je souris en l'évoquant, puis pensai que peut-être, de toutes les ambitions d'Arthur, c'est sans doute celle-là qu'il eut le plus de mal à réaliser ; et nous, ses rares amis, ne croyions pas vraiment qu'il la désirait.

« Continue, dit Igraine qui s'imaginait que je m'étais assoupi.

— Il voulait seulement un bout de terre, un manoir, du bétail, une forge à lui. Il voulait être un homme ordinaire. Il voulait que d'autres veillent sur la Bretagne pendant qu'il chercherait le bonheur.

— Et il ne l'a jamais trouvé ? demanda Igraine.

— Il l'a trouvé », certifiai-je, mais pas durant l'été qui suivit la rébellion de Lancelot. Ce fut un été sanglant, un temps de châtiment, une saison où Arthur s'acharna à réduire la Dumnonie à une soumission maussade.

Lancelot s'était enfui vers le sud, jusqu'à sa terre des Belges. Arthur aurait bien aimé le poursuivre, mais les envahisseurs saxons de Cerdic constituaient maintenant un danger bien plus

grand. À la fin de la rébellion, ils étaient allés jusqu'à Corinium, et se seraient peut-être même emparés de cette cité si les Dieux n'avaient envoyé une épidémie qui ravagea leur armée. Les boyaux des hommes se vidaient sans qu'on puisse y mettre fin, ils vomissaient du sang, ils s'affaiblissaient jusqu'à ne plus pouvoir se tenir debout ; la maladie était à son apogée lorsque l'armée d'Arthur les attaqua. Cerdic tenta de rallier ses hommes, mais les Saxons se croyaient abandonnés par leurs Dieux, aussi s'enfuirent-ils. « Mais ils reviendront, me dit Arthur quand nous nous retrouvâmes parmi les restes ensanglantés de l'arrière-garde vaincue de Cerdic. Le printemps prochain, ils seront de retour. » Il essuya la lame d'Excalibur sur son manteau taché de sang et la remit au fourreau. Il avait laissé pousser sa barbe maintenant grisonnante. Cela le faisait paraître plus âgé, bien plus âgé ; la douleur de la trahison de Guenièvre avait creusé son visage, si bien que ceux qui n'avaient jamais rencontré Arthur avant cet été-là le trouvaient effrayant à voir, et il ne faisait rien pour adoucir cette impression. Il n'avait jamais été patient, mais sa colère était maintenant remontée à fleur de peau et pouvait jaillir à la plus petite provocation.

Ce fut un été sanglant, un temps de châtiment, et le destin de Guenièvre était de rester enfermée dans le sanctuaire de Morgane. Arthur condamna son épouse vivante au tombeau, et ses gardes reçurent l'ordre de l'y garder à jamais. Guenièvre, princesse d'Henis Wyren, disparut de ce monde.

*

« Ne sois pas absurde, Derfel, me rembarra Merlin, une semaine plus tard, dans deux ans, elle sera sortie ! Un an, probablement. Si Arthur voulait qu'elle disparaisse de sa vie, il l'aurait livrée aux flammes, et c'est ce qu'il aurait dû faire. Rien de tel qu'un bon bûcher pour améliorer le comportement d'une femme, mais inutile de dire cela à Arthur. Ce demeuré est amoureux d'elle ! Et c'est un demeuré. Réfléchis ! Lancelot est vivant, Mordred est vivant, Cerdic est vivant et Guenièvre est vivante ! Si l'on veut vivre à jamais en ce monde, la meilleure

idée serait, semble-t-il, de devenir l'ennemi d'Arthur. Je me porte aussi bien qu'on peut l'espérer, merci de me le demander.

— Je vous l'ai demandé tout à l'heure, dis-je patiemment, et vous ne m'avez pas répondu.

— C'est mon ouïe, Derfel. Je deviens sourd. » Il se frappa violemment l'oreille. « Sourd comme un pot. C'est l'âge, Derfel, la vieillesse, un point c'est tout. Je décline manifestement. »

Ce n'était pas du tout le cas. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas paru en si en bonne forme et son ouïe, j'en suis certain, était aussi fine que sa vue qui, en dépit de ses quatre-vingts ans passés, demeurait aussi perçante que celle d'un faucon. Merlin ne déclinait pas, mais semblait disposer d'une énergie nouvelle que lui avaient apportée les Trésors de Bretagne. Ces treize trésors étaient anciens, aussi vieux que la Bretagne, et ils avaient disparu depuis des siècles, mais Merlin venait enfin de les retrouver. Ces Trésors détenaient le pouvoir de faire revenir les anciens Dieux en Bretagne, pouvoir qui n'avait jamais été mis à l'épreuve, mais en ces temps où la Dumnonie était complètement bouleversée, Merlin les utiliserait pour mettre en œuvre une formidable magie.

J'avais cherché Merlin le jour où je conduisais Guenièvre à Ynys Wydryn. Il pleuvait fort et j'avais gravi le Tor, espérant le rencontrer là-haut, mais le sommet de la colline s'était avéré désert et triste. Jadis, Merlin possédait un grand manoir sur le Tor, avec une tour de rêve, mais on l'avait réduit en cendres. J'étais resté dans ses ruines, en proie à une grande affliction. Arthur, mon ami, souffrait. Ceinwyn, ma femme, était loin de moi, dans le Powys. Morwenna et Seren, mes deux filles, se trouvaient avec elle tandis que Dian, ma benjamine, reposait dans l'Autre Monde, où l'avait expédiée l'un des hommes de Lancelot. Mes amis étaient morts, ou très loin. Les Saxons se préparaient à nous combattre l'année suivante, ma maison n'était plus que cendres et ma vie semblait morne. Peut-être la tristesse de Guenièvre m'avait-elle contaminé, mais ce matin-là, sur la colline d'Ynys Wydryn balayée par la pluie, je me sentis plus seul que je l'avais été de toute ma vie, aussi je m'agenouillai dans les cendres boueuses du grand manoir et priai Bel. Je suppliai le dieu de nous sauver et, tel un enfant, je quémandai

de lui un signe qui me prouverait que les Dieux se souciaient de nous.

Le signe surgit une semaine plus tard. Arthur chevauchait vers l'est pour ravager la frontière saxonne, mais j'étais resté à Caer Cadarn, attendant que Ceinwyn et mes filles reviennent à la maison. Au cours de cette semaine-là, Merlin et sa compagne, Nimue, se rendirent au grand palais inhabité avoisinant Lindinis. J'y avais vécu jadis, pour élever notre roi Mordred, mais quand celui-ci avait atteint sa majorité, on avait donné le palais à l'évêque Sansum pour en faire un monastère. Puis les moines avaient été chassés des grandes salles romaines par les lanciers vengeurs, si bien que l'immense bâtiment était resté vide.

Les gens du coin nous dirent que le druide y habitait. Ils nous contèrent des histoires d'apparitions, de signes merveilleux et de Dieux marchant dans la nuit, aussi je m'y rendis à cheval, mais ne trouvai nulle trace de la présence de Merlin. Deux ou trois cents personnes campaient devant les portes, qui me répétèrent avec de grands gestes ces histoires de visions nocturnes, et les entendre me déprima. La Dumnonie venait d'endurer la frénésie d'une rébellion des chrétiens attisée par le même genre de superstition délirante, et il semblait maintenant que les païens allaient tenter d'égaler leur folie. Je poussai les portes du palais, traversai la cour principale et parcourus à grands pas les salles vides de Lindinis. J'appelai Merlin par son nom, mais n'obtins pas de réponse. Je trouvai un foyer encore chaud dans l'une des cuisines, et constatai qu'une autre pièce venait d'être balayée, mais n'y découvris rien de vivant, à part des rats et des souris.

Pourtant, ce jour-là, d'autres gens se rassemblèrent à Lindinis. Ils venaient de toute la Dumnonie et un espoir pathétique éclairait leurs visages. Ils avaient amené leurs infirmes et leurs malades et attendirent patiemment jusqu'au crépuscule ; le portail du palais s'ouvrit alors tout grand et ils purent pénétrer en marchant, en boitant, en se traînant, ou portés par d'autres, dans la vaste cour extérieure. J'aurais juré qu'il n'y avait personne dans le grand bâtiment, pourtant on

avait ouvert les portes et allumé de grandes torches qui illuminaient les arcades.

Je me joignis à ceux qui s'entassaient dans la cour. Issa, mon commandant en second, m'accompagnait et nous restâmes près de la porte, enveloppés dans nos grandes capes noires. La foule se composait apparemment de paysans. Ils étaient pauvrement vêtus et avaient les visages sombres et hâves de ceux qui doivent lutter pour arracher leur subsistance à la terre, pourtant, dans la lumière flamboyante des torches, ces visages étaient pleins d'espoir. Arthur aurait détesté cette scène, car il avait toujours répugné à accorder un espoir surnaturel à ceux qui souffraient, pourtant cette foule avait tellement besoin d'espoir ! Les femmes tenaient à bout de bras des bébés malades ou poussaient au premier rang des enfants infirmes, et tous écoutaient avidement les contes miraculeux des apparitions de Merlin. C'était la troisième nuit de merveilles et, maintenant, tant de gens voulaient assister à ces miracles qu'il était impossible à tous de pénétrer dans la cour. Certains se perchèrent sur le mur, derrière moi, d'autres s'entassèrent au portail, mais personne n'empiéta sur la galerie qui entourait la cour sur trois côtés, car ses arcades étaient gardées par quatre lanciers qui, de leurs longues armes, tenaient la foule à distance. C'étaient des Blackshields, des lanciers irlandais de Démétie, le royaume d'Œngus Mac Airem, et je me demandai ce qu'ils faisaient là, si loin de chez eux.

Les dernières lueurs du jour s'étaient effacées du ciel et des chauves-souris voltigeaient au-dessus des torches tandis que la foule s'installait sur les dalles pour regarder fixement, avec espoir, la porte du palais qui faisait face au portail de la cour. Parfois une femme gémissait tout haut. Lorsque des enfants criaient, on les faisait taire. Les quatre lanciers s'accroupirent aux coins de la galerie.

Nous attendions. J'eus l'impression que cette attente durait des heures et mon esprit s'égarait, pensant à Ceinwyn et à Dian, ma petite fille morte, lorsque soudain un fracas métallique retentit à l'intérieur du palais, comme si quelqu'un avait, de son épée, frappé un chaudron. La foule retint son souffle et certaines femmes se levèrent et se balancèrent à la lumière des

torches. Elles agitaient leurs mains levées et invoquaient les Dieux, mais nulle apparition ne se manifesta et les grandes portes du palais demeurèrent closes. Je touchai le fer de la garde d'Hywelbane, et le contact de l'épée me rassura. L'hystérie à fleur de peau qui régnait dans la foule était inquiétante, moins toutefois que les conditions mêmes de l'événement, car Merlin n'avait, à ma connaissance, jamais eu besoin d'un public pour pratiquer sa magie. De fait, il méprisait les druides qui rameutaient les foules. « N'importe quel illusionniste peut impressionner les imbéciles », se plaisait-il à déclarer, mais ici, ce soir, on aurait dit que c'était lui qui désirait « impressionner les imbéciles ». Il avait mis ces gens à bout de nerfs, les tenait gémissants et vacillants, et quand le grand fracas métallique résonna de nouveau, ils se mirent debout et commencèrent à crier le nom de Merlin.

Alors, les portes du palais s'ouvrirent toutes grandes et la foule lentement redevint silencieuse.

Durant quelques battements de cœur, le seuil demeura vide et noir, puis un jeune guerrier portant toute la panoplie de la guerre sortit des ténèbres pour se poster sur la plus haute marche de la galerie.

Il n'y avait rien de magique en lui, excepté sa beauté. Nul autre mot n'aurait pu le définir. Dans un monde de membres tordus, de jambes estropiées, de cous goitreux, de visages balafrés et d'âmes abattues, ce guerrier était beau. Grand, mince, les cheveux blonds, il avait un visage serein que l'on aurait qualifié d'aimable, et même de doux. Le bleu de ses yeux était saisissant. Il ne portait pas de heaume, si bien que sa chevelure, aussi longue que celle d'une jeune fille, flottait librement sur ses épaules. Sa cuirasse était d'un blanc éblouissant, tout comme ses jambarts et son fourreau. Son harnois semblait coûteux et je me demandais qui ce pouvait être. Je croyais connaître la plupart des guerriers de Bretagne – du moins ceux qui pouvaient s'offrir une armure comme celle-ci – mais ce jeune homme m'était étranger. Il sourit à la foule, puis leva les deux mains et leur fit signe de s'agenouiller.

Issa et moi demeurâmes debout. Peut-être était-ce dû à notre arrogance de soldats, ou peut-être voulions-nous seulement voir par-dessus les têtes.

Le guerrier à la longue chevelure garda le silence, mais lorsque le public fut à genoux, il les remercia d'un sourire, puis fit le tour de la galerie, éteignant les torches en les ôtant de leurs anneaux et en les plongeant dans des futailles pleines d'eau qui semblaient là à cet effet. Je compris qu'il s'agissait d'un spectacle soigneusement préparé. La cour devint de plus en plus sombre jusqu'à ce qu'il ne restât plus que la lumière des deux torches qui flanquaient la grande porte du palais. Il n'y avait qu'un mince croissant de lune et la nuit noire était glacée.

Le guerrier blanc, debout entre les deux dernières torches, prit la parole d'une voix douce pleine de cordialité, qui reflétait sa beauté. « Enfants de Bretagne, dit-il, priez nos Dieux ! Les Trésors de Bretagne sont dans ces murs et bientôt, très bientôt, leur puissance sera libérée, mais maintenant, afin que vous puissiez la voir, nous allons laisser les Dieux nous parler. » Là-dessus, il éteignit les deux torches et la cour fut soudain plongée dans les ténèbres.

Rien ne se passa. La foule marmonna, demandant à Bel et à Gofannon et à Grannos et à Don de montrer leur pouvoir. J'avais la chair de poule et j'empoignai la garde d'Hywelbane. Les Dieux nous entouraient-ils ? Je levai les yeux vers un pan du ciel où les étoiles scintillaient entre les nuages, et imaginai les grandes divinités suspendues là-haut, puis Issa hoqueta et je baissai les yeux.

Moi aussi, j'eus le souffle coupé.

Car une jeune fille, à peine sortie de l'enfance, était apparue dans le noir. Fragile, ravissante en sa jeunesse et gracieuse en sa beauté, aussi nue qu'un nouveau-né, elle était svelte, avec de petits seins hauts et de longues cuisses. Elle tenait un bouquet de lis et une épée à étroite lame.

Je ne pouvais la quitter des yeux. Car dans le noir, dans la froide obscurité qui avait suivi l'engloutissement des flammes, la jeune fille rayonnait. Elle rayonnait vraiment. Elle brillait d'une lumière blanche miroitante. Ce n'était pas une lueur vive, elle n'éblouissait pas, elle était simplement là, comme une

poussière d'étoiles déposée sur sa peau blanche. C'était un rayonnement poudreux, épars, qui couvrait son corps, ses jambes, ses bras, ses cheveux, mais pas son visage. Les lis luisaient, et la longue lame de son épée chatoyait.

La jeune fille lumineuse s'engagea sous les arcades. Elle semblait inconsciente de ceux qui, dans la cour, présentaient leurs membres atrophiés et leurs enfants malades. Elle les ignorait, se contentant de parcourir la galerie, délicate et aérienne, son visage indistinct penché vers les dalles. Ses pas étaient légers comme une plume. Elle paraissait absorbée, perdue dans son rêve ; les gens marmonnaient et l'appelaient, mais elle ne les regardait pas. Elle continuait à marcher et l'étrange lumière miroitait sur son corps, sur ses bras et ses jambes, et sur sa longue chevelure noire qui encadrait son visage, masque noir au centre de la lueur mystérieuse, mais je ne sais comment, instinctivement peut-être, je pressentais que son visage était beau. Elle passa près de l'endroit où nous nous tenions, Issa et moi, et là, soudain, elle releva cette ombre d'un noir de jais qu'était sa figure pour regarder fixement dans notre direction. Je humai quelque effluve marin puis, aussi brusquement qu'elle était apparue, elle s'évanouit par une porte et la foule soupira.

« Qu'est-ce que c'était ? me chuchota Issa.

— Je l'ignore », répondis-je. J'étais effrayé. Il ne s'agissait pas d'une aberration, mais de quelque chose de réel, car je l'avais vue, mais qu'était-ce ? Une déesse ? Et pourquoi avais-je senti la mer ? « Peut-être était-ce l'un des esprits de Manawydan », dis-je à Issa. Manawydan était le Dieu de l'océan et ses nymphes devaient dégager cette odeur salée.

Nous attendîmes longtemps une seconde apparition, et lorsqu'elle se produisit, elle nous parut bien moins frappante que la luisante nymphe des mers. Une forme apparut sur le toit du palais, une forme noire qui lentement se transforma en un guerrier armé, coiffé d'un heaume monstrueux que couronnaient les bois d'un grand cerf. L'homme était presque invisible dans l'obscurité, mais quand un nuage libéra la lune, nous vîmes qui c'était et la foule gémit tandis qu'il se dressait au-dessus de nous, les bras étendus, le visage dissimulé par les

protège-joues de son immense casque. Il portait une lance et une épée. Il resta immobile une seconde puis lui aussi s'évanouit, mais j'aurais juré avoir entendu une tuile glisser du pan le plus éloigné du toit avant qu'il disparaisse.

Juste comme il partait, la jeune fille nue réapparut, seulement cette fois ce fut comme si elle s'était simplement matérialisée sur la plus haute marche des arcades. Une seconde avant, il n'y avait là que ténèbres, puis soudain son long corps rayonnant se tint là immobile, bien droit, brillant. Une fois encore, son visage était dans l'obscurité, si bien qu'on aurait dit un masque d'ombre entouré par ses cheveux chatoyant de lumière. Elle resta sans bouger durant quelques secondes, puis entama une lente danse, pointant délicatement ses orteils pour exécuter une figure compliquée qui encerclait et traversait le même point de la galerie. Elle gardait les yeux baissés en dansant. Il me sembla qu'on lui avait badigeonné la peau de cette mystérieuse lumière miroitante, car je vis qu'elle était plus brillante en certains endroits, mais ce n'était sûrement pas le fait d'un être humain. Issa et moi étions maintenant agenouillés, car ceci devait être un signe des Dieux. C'était la lumière dans les ténèbres, la beauté parmi les vestiges. La nymphe continuait à danser, la lumière de son corps s'effaçait lentement et, lorsqu'elle ne fut plus qu'une charmante esquisse miroitante dans l'ombre de la galerie, elle s'arrêta, bras et jambes largement écartés pour nous faire hardiment face, puis disparut.

Un peu plus tard, deux torches allumées sortirent du palais. La foule criait maintenant, invoquant ses Dieux et exigeant de voir Merlin. Enfin, il apparut sur le seuil. Le guerrier blanc portait l'une des torches et Nimue, la borgne, l'autre.

Merlin s'avança jusqu'à la première marche et resta là, grande silhouette en robe blanche. Il laissa la foule poursuivre ses invocations. Sa barbe grise, qui lui descendait presque jusqu'à la taille, était tressée en mèches enrobées de rubans noirs, et sa longue chevelure blanche était nattée et attachée de même. Il portait son bâton noir et, au bout d'un moment, il le brandit pour signifier à la foule de se taire. « Y a-t-il eu une apparition ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Oui, oui ! » répondit la foule, et le vieux visage intelligent et malicieux de Merlin prit alors une expression de surprise ravie, comme s'il n'avait pas su ce qui s'était passé dans la cour.

Il sourit, puis, s'écartant, fit un geste impératif. Deux petits enfants, un garçon et une fille, sortirent du palais, portant le Chaudron de Clyddno Eiddyn. La plupart des Trésors de Bretagne étaient de petits objets, ordinaires même, mais le Chaudron, lui, était un trésor de bon aloi et, des treize, celui qui possédait le plus de pouvoir. C'était un immense bol en argent, décoré d'un entrelacs doré de guerriers et de bêtes. Les deux enfants peinaient sous son poids, mais réussirent à le déposer à côté du druide. « Je possède les Trésors de Bretagne ! annonça Merlin, et la foule réagit en poussant un soupir de soulagement. Bientôt, très bientôt, je libérerai leur puissance. La Bretagne sera restaurée. Nos ennemis seront écrasés ! » Il marqua une pause pour laisser les acclamations résonner dans la cour. « Ce soir, vous avez vu le pouvoir des Dieux, mais ce n'était qu'une petite chose, une chose insignifiante. Bientôt, toute la Bretagne le verra, mais pour évoquer les Dieux, j'ai besoin de votre aide. »

La foule cria qu'il l'aurait et Merlin les approuva d'un large sourire. Cette bienveillance me remplit de soupçons. Je me doutais vaguement qu'il se jouait de ces gens, mais même Merlin, me dis-je, ne pouvait pas faire briller une jeune fille dans l'obscurité, je l'avais vue, et j'avais si grande envie de croire que le souvenir de ce corps agile, luisant, me persuadait que les Dieux ne nous avaient pas abandonnés.

« Il faudra venir à Mai Dun ! dit sévèrement Merlin. Il faudra venir. Vous marcherez jusqu'au bout de vos forces et vous apporterez de la nourriture. Si vous possédez des armes, prenez-les. À Mai Dun, il nous faudra travailler, et cette tâche sera longue et difficile, mais à Samain, quand les morts marcheront, nous évoquerons les Dieux ensemble. Vous et moi ! » Il marqua une pause, puis pointa l'extrémité de son bâton vers nous. La baguette noire vacilla, comme si elle cherchait quelqu'un, puis se fixa sur moi. « Seigneur Derfel Cadarn ! appela Merlin.

— Seigneur ? demandai-je, gêné d'être ainsi distingué dans la foule.

— Reste, Derfel. Les autres, partez. Rentrez chez vous, car les Dieux ne reviendront pas avant la Vigile de Samain. Rentrez chez vous, cultivez vos champs, puis venez à Mai Dun. Apportez des haches, apportez de la nourriture et préparez-vous à voir vos Dieux dans toute leur gloire ! Maintenant allez ! Allez ! »

La foule partit docilement. Beaucoup s'arrêtèrent pour toucher mon manteau, car j'étais l'un des guerriers qui avaient tiré le Chaudron de Clyddno Eiddyn de sa cachette, sur Ynys Mon et, pour les païens du moins, cela faisait de moi un héros. Ils touchèrent aussi Issa, car c'était un autre Guerrier du Chaudron, mais quand la foule fut partie, mon second m'attendit au portail pendant que j'allais voir Merlin. Je le saluai, mais le druide balaya d'un geste la question que j'allais poser sur sa santé pour me demander si les étranges événements de ce soir m'avaient plu.

« Qu'est-ce que c'était ?

— Quoi ? demanda-t-il d'un petit air innocent.

— La jeune fille dans le noir. »

Ses yeux s'élargirent pour jouer l'étonnement. « Elle était là de nouveau ? Comme c'est passionnant ! Etait-ce la fille avec des ailes ou celle qui brille ? La fille qui brille ! Je sais pas qui c'est, Derfel. Je ne peux pas résoudre tous les mystères de ce monde. Tu as passé trop de temps avec Arthur et, comme lui, tu crois que tout doit avoir une explication banale, mais hélas, les Dieux décident rarement de se faire comprendre. Voudrais-tu te rendre utile en ramenant le Chaudron à l'intérieur ? »

Je soulevai l'énorme Chaudron et le transportai dans la grande salle hypostyle du palais. Lorsque j'y étais entré plus tôt, ce même jour, elle était vide, mais maintenant, il y avait un lit de repos, une table basse et quatre supports de fer portant des lampes à huile. Allongé sur la couche, le beau guerrier en armure blanche, aux cheveux si longs, me sourit pendant que Nimue, vêtue d'une robe noire élimée allumait les mèches des lampes avec un rat-de-cave. « Cet après-midi, la salle était vide, dis-je d'un ton accusateur.

— Elle a dû te paraître ainsi, répondit Merlin avec désinvolture, mais peut-être avons-nous choisi de ne pas nous montrer. Connais-tu le prince Gauvain ? » Il tendit la main vers

le jeune homme qui se leva et s'inclina. « C'est le fils du roi Budic de Brocéliande, ce qui en fait le neveu d'Arthur.

— Seigneur Prince », le saluai-je. J'avais entendu parler de Gauvain, mais ne l'avais jamais rencontré. Brocéliande était le royaume breton d'Armorique et dernièrement, comme les Francs harcelaient ses frontières, peu de ses habitants étaient venus jusqu'à nous.

« C'est un honneur de faire votre connaissance, Seigneur Derfel, dit Gauvain avec courtoisie, votre renommée s'est répandue fort loin de la Bretagne.

— Ne sois pas absurde, Gauvain, dit sèchement Merlin. La renommée de Derfel n'est allée nulle part, sauf peut-être dans sa grosse tête. Gauvain est ici pour m'aider, m'expliqua-t-il.

— En quoi ? demandai-je.

— À protéger les Trésors, bien sûr. C'est un redoutable lancier, à ce que l'on m'a dit. Est-ce vrai, Gauvain ? Es-tu redoutable ? »

Il se contenta de sourire. Il n'avait pas l'air très redoutable, car c'était encore un très jeune homme, qui ne comptait peut-être que quinze ou seize printemps, et il n'avait pas encore besoin de se raser. Ses longs cheveux blonds prêtaient à son visage un petit air féminin, et son armure blanche, que j'avais crue si coûteuse, n'était en réalité qu'un harnois ordinaire en fer, recouvert de chaux. Sans sa confiance en lui et son indéniable beauté, il aurait été comique.

« Qu'as-tu fait depuis la dernière fois que nous nous sommes vus ? » me demanda Merlin, et c'est alors que je lui parlai de Guenièvre, disant que je la croyais prisonnière à vie, et qu'il se railla de moi. « Arthur est un idiot, insista-t-il. Guenièvre est peut-être intelligente, mais il n'a pas besoin d'elle. Il a besoin de quelque chose d'ordinaire et de stupide, qui réchauffe son lit pendant qu'il s'inquiète au sujet des Saxons. » Il s'assit sur la couche et sourit lorsque les deux enfants qui avaient transporté le Chaudron dans la cour lui apportèrent une assiette de pain et de fromage avec un flacon d'hydromel. « Le souper ! dit-il joyeusement. Mange avec moi, Derfel, car nous souhaitons te parler. Assieds-toi ! Tu trouveras le sol tout à fait confortable. Installe-toi à côté de Nimue. »

Je m'assis. Nimue avait jusque-là fait semblant de ne pas me voir. L'orbite de l'œil qu'un roi lui avait arraché était dissimulé par un bandeau, et ses cheveux, qu'elle avait coupés ras avant que nous nous rendions au Palais marin de Guenièvre, avaient repoussé, même s'ils étaient toujours assez courts pour lui donner un air garçonnier. Elle semblait en colère, mais cela n'avait rien d'exceptionnel. Sa vie n'était consacrée qu'à une seule chose, la recherche des Dieux, elle méprisait tout ce qui la détournait de sa quête et peut-être pensait-elle que les plaisanteries ironiques de Merlin représentaient une perte de temps. Elle et moi avions grandi ensemble et, depuis notre enfance, je lui avais plus d'une fois sauvé la vie, je l'avais nourrie et vêtue, pourtant elle me traitait toujours comme si j'étais un imbécile.

« Qui gouverne la Bretagne ? me demanda-t-elle tout à coup.

— Ce n'est pas la bonne question ! la rembarra Merlin avec une véhémence inattendue, pas la bonne !

— Eh bien ? exigea-t-elle de moi, ignorant sa colère.

— Personne ne gouverne la Bretagne.

— C'est la bonne réponse », dit Merlin d'un ton vindicatif. Sa mauvaise humeur avait perturbé Gauvain qui se tenait debout derrière le lit de Merlin et regardait Nimue d'un air inquiet. Il avait peur d'elle, mais je ne l'en blâmais pas. Nimue effrayait la plupart des gens.

« Alors, qui gouverne la Dumnonie ? me demanda-t-elle.

— Arthur », répondis-je.

Nimue lança un regard triomphant à Merlin, mais le druide se contenta de secouer la tête. « Le mot est *rex*, dit-il, et si l'un de vous avait la plus petite notion de latin, il saurait que *rex* signifie roi, et non empereur. Le mot pour empereur, c'est *imperator*. Allons-nous tout risquer parce que vous n'avez pas d'instruction ?

— Arthur gouverne la Dumnonie », insista Nimue.

Merlin fit semblant de ne pas l'avoir entendue. « Qui est le roi ? me demanda-t-il.

— Mordred, bien entendu.

— Bien entendu, répéta-t-il. Mordred ! » Il cracha ce nom à Nimue. « Mordred ! »

Elle se détourna, comme s'il devenait assommant. J'étais perdu, je ne comprenais rien à leur discussion et n'eus aucune possibilité de les questionner car les deux enfants franchirent de nouveau la porte fermée par un rideau pour nous apporter encore du pain et du fromage. Comme ils déposaient les plats par terre, je sentis un effluve marin, cette bouffée de sel et d'algue qui avait accompagné l'apparition, mais les enfants repartirent de l'autre côté du rideau et l'odeur s'évanouit avec eux.

« Alors, dit Merlin, de l'air satisfait d'un homme qui vient d'avoir le dernier mot, Mordred a-t-il des enfants ?

— Plusieurs, probablement, répondis-je. Il n'arrêtait pas de violer des filles.

— Comme tous les rois, dit Merlin avec insouciance, et aussi les princes. Violes-tu les filles, Gauvain ?

— Non, Seigneur. » Cette suggestion parut le choquer.

« Mordred a toujours été un violeur, reprit Merlin. Il tient ça de son père et de son grand-père, pourtant je dois dire qu'ils étaient tous deux bien plus gentils que lui. Uther ne pouvait pas résister à un joli minois. Ni même à un vilain visage, quand cela le prenait. Mais Arthur ne s'est jamais adonné au viol. En cela, il te ressemble, Gauvain.

— Je suis ravi de l'entendre, dit le jeune homme, et Merlin roula des yeux en feignant l'exaspération.

— Alors, qu'est-ce qu'Arthur va faire de Mordred ? me demanda le druide.

— Il va l'emprisonner ici, Seigneur, dis-je en montrant le palais.

— L'emprisonner ! » Merlin semblait trouver ça drôle. « Guenièvre enfermée, l'évêque Sansum sous les verrous... si cela continue, tous ceux qui partagent la vie d'Arthur vont être bientôt mis au cachot ! Nous serons tous au pain moisi et à l'eau. Quel idiot cet Arthur ! Il devrait casser la tête de Mordred. » Celui-ci était enfant lorsqu'il hérita de la couronne et tant qu'il grandit, Arthur exerça le pouvoir royal ; mais lorsque le prince atteignit sa majorité, Arthur, fidèle à la

promesse faite au Grand Roi Uther, lui remit le royaume. Mordred ayant abusé de ce pouvoir jusqu'à comploter la mort d'Arthur, complot qui avait encouragé Sansum et Lancelot à la révolte, il fallait maintenant l'emprisonner, mais Arthur entendait bien que le roi légitime de la Dumnonie, dans les veines duquel courait le sang des Dieux, soit traité avec les honneurs, même s'il n'avait plus le droit de gouverner. Il serait tenu sous bonne garde dans ce somptueux palais, jouissant de tout le luxe dont il avait un besoin maladif, mais empêché de nuire. « Alors, tu crois que Mordred a des petits ? me demanda Merlin.

— Des douzaines, je pense.

— S'il t'arrive de penser, dit-il d'un ton cassant. Donne-moi un nom, Derfel ! Donne-moi un nom ! »

Je réfléchis un moment. Mieux que quiconque, je connaissais les fautes de Mordred, ayant été son tuteur, tâche que j'avais mal accomplie, et à contrecœur. Je n'avais jamais réussi à être un père pour lui, et bien que ma Ceinwyn ait tenté de se montrer maternelle, elle aussi avait échoué et le malheureux garçon était devenu rétif et malfaisant. « Il y avait une servante, qu'il a longtemps gardée près de lui.

— Son nom ? demanda Merlin, la bouche pleine de fromage.

— Cywwylog.

— Cywwylog ! » Le nom parut l'amuser. « Et tu dis qu'il a engendré un enfant avec cette Cywwylog ?

— Un garçon, si c'était bien le sien, ce qui est probable.

— Et cette Cywwylog, dit-il en agitant son couteau, où peut-elle bien être ?

— Probablement quelque part dans le coin, répondis-je. Elle n'est pas venue avec nous à Ermid's Hall et Ceinwyn a toujours supposé que Mordred lui avait donné de l'argent.

— Alors, il l'aimait bien ?

— Je crois que oui.

— C'est un vrai plaisir d'apprendre qu'il y a un peu de bon chez cet horrible garçon. Cywwylog, hein ? Tu peux me la retrouver, Gauvain ?

— Je vais essayer, Seigneur, dit le jeune homme avec empressement.

— Pas seulement essayer, réussir ! répliqua sèchement Merlin. Derfel, à quoi ressemble-t-elle cette fille curieusement appelée Cywwylog ?

— Petite, potelée, brune.

— Cela limite nos recherches à toutes les filles de Bretagne de moins de vingt ans. Peux-tu être plus précis ? Quel âge aurait l'enfant aujourd'hui ?

— Six ans, et si je me souviens bien, il était roux.

— Et la fille ? »

Je secouai la tête. « Assez agréable, mais elle ne m'a pas laissé un souvenir impérissable.

— Toutes les filles laissent un souvenir impérissable, dit fièrement Merlin, surtout celles appelées Cywwylog. Trouve-la, Gauvain.

— Pourquoi voulez-vous la retrouver ? demandai-je.

— Est-ce que je fourre mon nez dans tes affaires ? Est-ce que je viens te poser des questions stupides sur tes lances et tes boucliers ? Est-ce que je t'importune sans cesse de demandes absurdes sur la manière dont tu administres la justice ? Est-ce que je m'occupe de tes récoltes ? En résumé, est-ce que je t'ai empoisonné en me mêlant de ta vie, Derfel ?

— Non, Seigneur.

— Alors je t'en prie, trêve de curiosité à propos de la mienne. Il n'est pas donné aux musaraignes de comprendre les méthodes de l'aigle. Allez, mange ton fromage, Derfel. »

Nimue refusa de manger. Elle boudait, furieuse que Merlin n'ait pas tenu compte de sa remarque, lorsqu'elle avait déclaré que c'était Arthur qui gouvernait réellement la Dumnonie. Merlin ne lui prêtait nulle attention, préférant taquiner Gauvain. Il ne mentionna plus Mordred, ni ce qu'il avait prévu de faire à Mai Dun, bien que, pour finir, il me parlât des Trésors en me raccompagnant jusqu'au portail du palais où Issa m'attendait toujours. Le bâton noir du druide martelait les dalles tandis que nous traversions la cour où la foule avait regardé les apparitions aller et venir. « J'ai besoin de monde, tu comprends, s'il faut évoquer les Dieux, dit Merlin, il y a du travail à accomplir et Nimue et moi ne pouvons pas le faire seuls. Il nous faut une centaine de personnes, peut-être plus !

— Pour faire quoi ?

— Tu verras, tu verras. Gauvain te plaît-il ?

— Il paraît plein de bonne volonté.

— Oh, il l'est, mais qu'y a-t-il admirable à cela ? Les chiens aussi sont pleins de bonne volonté. Il me rappelle Arthur quand il était jeune. Cette envie ardente de faire le bien. » Il rit.

« Seigneur, demandai-je pour être rassuré, qu'arrivera-t-il à Mai Dun ?

— Nous invoquerons les Dieux. C'est une procédure compliquée et je peux seulement espérer l'accomplir comme il faut. Je crains, bien sûr, que cela ne marche pas. Nimue, comme tu t'en es peut-être aperçu, crois que je m'y prends mal, mais nous verrons, nous verrons. » Il fit deux ou trois pas en silence. « Mais si nous réussissons, Derfel, si nous réussissons, alors de quelle vision serons-nous témoins ! Les Dieux se montrant dans toute leur puissance. Manawydan sortant à grands pas de la mer, tout mouillé et magnifique. Taranis ébranlant les cieux de ses éclairs, Bel traînant la foudre dans son sillage, et Don fendant les nuages avec son épée de feu. Voilà bien de quoi épouvanter les chrétiens ! » De joie, il esquissa maladroitement deux pas de danse. « Les évêques en compisseront leurs robes noires, hein ?

— Mais vous n'êtes pas certain de réussir, dis-je, cherchant désespérément à être rassuré.

— Ne sois pas absurde, Derfel. Pourquoi attends-tu toujours de moi des certitudes ? Tout ce que je peux faire, c'est accomplir le rituel et espérer m'en tirer bien ! Mais tu as vu quelque chose, ce soir, non ? Cela ne t'a-t-il pas convaincu ? »

J'hésitai, me demandant si ce à quoi j'avais assisté n'était pas une illusion. Mais quel tour pouvait faire briller la peau d'une jeune fille dans le noir ? « Et les Dieux combattront les Saxons ? demandai-je.

— C'est pour cela que nous les invoquerons, Derfel, répondit patiemment Merlin. Le but, c'est de restaurer la Bretagne telle qu'elle était jadis, avant que sa perfection ait été dégradée par les Saxons et les chrétiens. » Il s'arrêta au portail et regarda fixement la campagne obscure. « J'aime beaucoup la Bretagne, dit-il d'une voix soudain faible. J'aime tellement cette île. C'est

un endroit spécial. » Il posa une main sur mon épaule. « Lancelot a incendié ta maison. Où vis-tu maintenant ?

— Il faut que je m'en bâtisse une, dis-je, pensant que ce ne serait pas à Ermid's Hall où ma petite Dian était morte.

— Dun Caric est vide, et je te laisserai y vivre, à une condition : que lorsque mon œuvre sera accompli et que les Dieux seront avec nous, je puisse venir mourir chez toi.

— Vous pourrez venir y vivre, Seigneur.

— Mourir, Derfel, mourir. Je suis vieux. J'ai une dernière tâche à accomplir, et je m'y attellerai à Mai Dun. » Il laissa sa main sur mon épaule. « Tu crois que j'ignore les risques que je cours ? »

Je sentis la peur en lui. « Quels risques, Seigneur ? » demandai-je, embarrassé.

Une chouette effraie cria dans l'obscurité et Merlin guetta, la tête dressée, un nouvel appel, mais il n'y en eut pas. « Toute ma vie, dit-il au bout d'un moment, j'ai cherché à ramener les Dieux en Bretagne, et maintenant j'en ai les moyens, mais j'ignore si cela marchera. Ou si c'est vraiment moi qui dois accomplir les rites. Ou si même je vivrai assez pour voir cela arriver. » Sa main se resserra sur mon épaule. « Va, Derfel, dit-il. Va. Il faut que je dorme, car demain je pars pour le sud. Mais viens en Dumnonie, au Samain. Viens voir les Dieux.

— J'y serai, Seigneur. »

Il sourit et s'en alla. Je revins au Caer, stupéfait, plein d'espoir et assailli de peurs, me demandant où la magie nous conduirait, et si elle nous emmènerait vraiment ailleurs qu'aux pieds des Saxons qui reviendraient au printemps. Car si Merlin ne parvenait pas invoquer les Dieux, la Bretagne serait à coup sûr condamnée.

*

Lentement, comme se clarifie une mare qu'une agitation a rendue bourbeuse, la Bretagne se calma. Lancelot, craignant la vengeance d'Arthur, alla se tapir à Venta. Mordred, notre roi légitime, vint à Lindinis où on lui rendit les honneurs ; mais il était entouré de lanciers. Guenièvre demeura à Ynys Wydryn

sous le regard impitoyable de Morgane, tandis que Sansum, l'époux de cette dernière, était emprisonné dans les appartements réservés aux invités d'Emrys, l'évêque de Durnovarie. Les Saxons se retirèrent derrière leurs frontières, bien qu'une fois les moissons engrangées on les pillât sauvagement de part et d'autre. Sagramor, le commandant numide d'Arthur, gardait la frontière saxonne tandis que Culhwch, le cousin d'Arthur, redevenu une fois encore l'un de ses chefs de guerre, surveillait la frontière belge de Lancelot depuis notre forteresse de Dunum. Notre allié Cuneglas, le roi du Powys, laissa une centaine de lanciers sous le commandement d'Arthur, puis regagna son royaume ; en cours de route, il rencontra sa sœur, la princesse Ceinwyn, qui rentrait en Dumnonie. Ceinwyn était ma femme comme j'étais son homme, bien qu'elle ait fait le serment de ne jamais se marier. Elle arriva au début de l'automne, avec nos deux filles, et je confesse que je n'avais pas été vraiment heureux jusqu'à son retour. Je me rendis à sa rencontre sur la route, au sud de Glevum, et l'étreignis longtemps, car par moments j'avais pensé ne plus jamais la revoir. C'était une beauté, ma Ceinwyn, une princesse aux cheveux d'or qui, jadis, longtemps auparavant, avait été fiancée à Arthur et, après que notre chef eut rejeté ce mariage politique pour épouser Guenièvre, sa main fut promise à d'autres grands princes, mais nous nous sommes enfuis tous deux, et je ne crains pas de dire que ce fut une bonne chose.

Nous avions une nouvelle maison à Dun Carie, à peu de distance au nord de Caer Cadarn. Dun Caric signifie « la Colline près du Joli Ruisseau », et le nom lui convenait car c'était un bel endroit où je pensais que nous serions heureux. Le manoir, en haut de la colline, était en chêne, et son toit en chaume de seigle ; il comptait une douzaine de dépendances entourées d'une palissade délabrée. Les habitants du petit village, au pied de la colline, croyaient le manoir hanté, car Merlin avait laissé un ancien druide, Balise, y habiter jusqu'à sa mort ; mes lanciers l'avaient nettoyé des nids et de la vermine, puis vidé de tout l'attirail du rituel druidique. J'étais certain que les villageois, en dépit de leur peur du vieux manoir, s'étaient déjà emparés des chaudrons, des tripodes et de tout ce qui possédait une certaine

valeur, aussi ne restait-il plus qu'à nous défaire des peaux de serpent, des os blanchis et des cadavres d'oiseaux desséchés, tout cela recouvert de toiles d'araignées. Beaucoup de ces ossements étaient humains, et il y en avait de grands tas ; nous enterrâmes ces restes dans des fosses éparses afin que les âmes des morts ne puissent pas se reconstituer et revenir nous traquer.

Arthur m'avait envoyé des douzaines de jeunes gens à entraîner afin d'en faire des soldats et, durant tout l'automne, je leur enseignai l'art de la lance et du bouclier, et une fois par semaine, plus par devoir que par plaisir, je rendais visite à Guenièvre, Ynys Wydryn étant dans le voisinage. Je lui apportais de la nourriture et, lorsque le temps devint froid, j'y ajoutai un grand manteau de fourrure d'ours. Parfois, je lui amenais son fils, Gwydre, mais elle n'était pas vraiment à l'aise avec lui. Ses histoires de pêche dans le ruisseau de Dun Caric ou de chasse dans nos bois l'ennuyaient. Elle-même aimait chasser, mais ce plaisir ne lui était plus permis, aussi prenait-elle de l'exercice en faisant le tour de l'enceinte du sanctuaire. Sa beauté ne diminuait pas, en fait ses souffrances prêtaient à ses grands yeux une luminosité nouvelle qui leur faisait défaut jusque-là. Jamais elle n'aurait avoué sa tristesse. Elle était trop fière pour cela, mais moi je voyais bien qu'elle était malheureuse. Morgane l'exaspérait, la harcelant de ses prêches chrétiens et l'accusant constamment d'être la putain écarlate de Babylone. Guenièvre endurait cela patiemment et, la seule plainte qu'elle ait jamais formulée, ce fut, au début de l'automne, lorsque les nuits s'allongèrent et que les premières gelées nocturnes blanchirent le fond des talus, de me dire qu'il faisait trop froid dans ses appartements. Arthur y mit fin en ordonnant que Guenièvre puisse brûler autant de bois qu'elle le souhaitait. Il l'aimait toujours, bien qu'il détestât m'entendre mentionner son nom. Quant à Guenièvre, j'ignorais qui elle aimait. Elle me demandait toujours des nouvelles d'Arthur, mais pas une fois ne mentionna Lancelot.

Arthur aussi était prisonnier, mais seulement des tourments qu'il s'infligeait. Son foyer, s'il en eut jamais un, était le palais royal de Durnovarie, mais il préférait parcourir la Dumnonie, de

forteresse en forteresse, et nous préparer à la guerre contre les Saxons, qui devait éclater l'année suivante ; pourtant s'il y avait un seul endroit où il passait plus de temps qu'ailleurs, c'était avec nous à Dun Caric. Du haut de notre colline, nous le voyions arriver et, un instant plus tard, un cor résonnait pour nous avertir, tandis que ses cavaliers traversaient le ruisseau avec force éclaboussures. Gwydre descendait en courant à sa rencontre, Arthur se penchait sur la selle de Llamrei et enlevait le petit garçon d'un geste vif avant d'éperonner sa monture jusqu'à notre portail. Il montrait de la tendresse pour son fils, en fait pour tous les enfants, mais avec les adultes, il arborait une retenue glaciale. L'Arthur de jadis, plein d'un enthousiasme joyeux, avait disparu. À Ceinwyn seule, il dénudait son âme et lorsqu'il venait à Dun Caric, il s'entretenait avec elle pendant des heures. Ils parlaient de Guenièvre – de qui d'autre ? « Il l'aime toujours, me dit Ceinwyn.

— Il devrait se remarier, dis-je.

— Comment le pourrait-il ? Il ne pense à personne d'autre.

— Que lui as-tu dit ?

— De lui pardonner, bien sûr. Je doute qu'elle recommence à faire des bêtises, et si cette femme le rend heureux, il devrait ravaler sa fierté et la reprendre.

— Il est trop orgueilleux pour ça.

— De toute évidence », dit-elle d'un air désapprobateur. Elle posa sa quenouille et son fuseau. « Je pense que, peut-être, il a besoin, d'abord, de tuer Lancelot. Cela lui ferait du bien. »

Arthur essaya, cet automne-là. Il mena une attaque-surprise sur Venta, la capitale de Lancelot, mais celui-ci eut vent de l'affaire et s'enfuit auprès de Cerdic, son protecteur. Il emmena avec lui Amhar et Loholt, les fils qu'Arthur avait eus de sa maîtresse irlandaise, Ailleann. Les jumeaux n'avaient jamais accepté leur statut de bâtards et s'étaient ralliés aux ennemis de leur père. Arthur ne trouva pas Lancelot, mais ramena un riche butin de céréales dont nous avions grand besoin car les troubles de l'été avaient inévitablement affecté notre moisson.

Deux semaines avant Samain, dans les jours qui suivirent son incursion à Venta, Arthur revint nous voir, à Dun Caric. Il avait encore maigri et son visage était plus décharné que jamais.

Cet homme n'avait jamais été effrayant, mais il était devenu si réservé qu'on ne savait pas ce qu'il pensait, et cette réticence lui prêtait un air de mystère, tandis que la tristesse de son âme le durcissait. Il avait toujours été lent à la colère, mais maintenant il s'emportait à la moindre provocation. Cette rage se tournait surtout contre lui-même, car il se prenait pour un raté. Ses deux aînés l'avaient abandonné, son mariage avait mal tourné et la Dumnonie s'était du même coup affaiblie. Il avait cru pouvoir en faire un royaume parfait, un lieu de justice, de sécurité et de paix, mais les chrétiens avaient préféré y semer le carnage. Il se reprochait de ne pas avoir prévu la rébellion, et maintenant, dans le calme qui suivait la tempête, il doutait de sa propre vision. « Il faut seulement se fixer pour but des petites choses, Derfel », me dit-il ce jour-là.

C'était une parfaite journée d'automne. Le ciel se pommelait de nuages si bien que des taches de soleil couraient sur le paysage jaune brun. Arthur, pour une fois, ne chercha pas la compagnie de Ceinwyn, mais m'entraîna dans un petit pré, à l'extérieur de la palissade maintenant réparée de Dun Caric d'où il contempla d'un air morose le Tor qui se dressait à l'horizon. Il regardait fixement Ynys Wydryn, où se trouvait Guenièvre. « Des petites choses ? lui demandai-je.

— Vaincre les Saxons, bien sûr. » Il fit la grimace, sachant que battre les Saxons n'était pas une petite chose. « Ils refusent de parlementer. Si j'envoie des émissaires, ils les tueront. Ils me l'ont dit la semaine dernière.

— Qui ? demandai-je.

— Eux », confirma-t-il d'un air sinistre, faisant allusion à Cerdic et à Aelle. Autrefois, les deux rois saxons étaient toujours en train de se battre, et nous les y encouragions en pratiquant généreusement la corruption, mais maintenant ils appliquaient la leçon qu'Arthur avait si bien enseignée aux royaumes bretons : seule l'union mène à la victoire. Les deux monarques saxons avaient joint leurs forces pour écraser la Dumnonie et leur décision de ne recevoir aucun émissaire était un signe de leur résolution, ainsi qu'une mesure de protection. Les messagers d'Arthur auraient pu apporter des présents susceptibles de refroidir l'ardeur belliqueuse de leurs chefs de

clans, et tous les émissaires, si désireux qu'ils soient d'obtenir la paix, servent à espionner l'ennemi. Cerdic et Aelle ne voulaient pas courir ce risque. Ils avaient l'intention d'enterrer leurs différends et d'unir leurs forces pour nous écraser.

« Je croyais que la peste les avait affaiblis, dis-je.

— Des troupes fraîches sont arrivées, Derfel. Nous apprenons tous les jours que leurs bateaux atterrissent et chacun d'eux est plein d'âmes avides. Ils savent que nous sommes faibles, aussi des milliers d'entre eux arriveront l'an prochain, des milliers de milliers. » Arthur semblait se délecter de cette sombre perspective. « Une horde ! Peut-être est-ce ainsi que nous finirons, toi et moi ? Deux vieux amis, bouclier contre bouclier, le crâne fendu par les haches des barbares.

— Il y a de pires manières de mourir, Seigneur.

— Et de meilleures », dit-il avec brusquerie. Il regardait fixement le Tor ; en fait, chaque fois qu'il venait à Dun Caric, il s'asseyait sur le versant ouest, jamais sur la pente orientale, ni sur celle qui, au sud, faisait face à Caer Cadarn, mais toujours ici, pour regarder de l'autre côté du val. Je savais à quoi il pensait et il savait que je le savais, mais il se refusait à mentionner son nom car il ne voulait pas que je sache qu'il s'éveillait chaque matin en pensant à elle, et priait chaque soir qu'elle vienne hanter ses rêves. Il prit soudain conscience de mon regard et reporta son attention sur le pré où Issa entraînait les garçons au combat. L'air automnal retentissait du choc violent des hampes et de la voix rauque d'Issa leur criant de garder les fers bas et les boucliers hauts. « Comment sont-ils ? demanda Arthur en montrant les recrues d'un hochement de tête.

— Comme nous il y a vingt ans, dis-je, quand nos aînés disaient que nous ne deviendrions jamais des guerriers, et dans vingt ans d'ici, ces garçons diront la même chose à leurs fils. Ils seront bons. Une bataille leur donnera du piment, et après cela, ils s'avéreront aussi utiles que n'importe quel guerrier de Bretagne.

— Une bataille, dit Arthur d'un ton lugubre, nous n'en aurons peut-être qu'une seule. Quand les Saxons arriveront, Derfel, ils nous surpasseront en nombre. Même si le Powys et le

Gwent nous envoient tous leurs hommes. » Il énonçait là une amère vérité. « Merlin me dit que je ne devrais pas m'inquiéter, ajouta Arthur d'un air sarcastique, il dit que le rituel qu'il va accomplir à Mai Dun rendra la guerre inutile. Es-tu allé voir le palais ?

— Pas encore.

— Des centaines d'idiots trament du bois de chauffage au sommet. Quelle folie. » Il cracha sur la pente. « Je n'ai pas confiance dans les Trésors, Derfel, mais dans les murs d'écus et dans les lances bien aiguisées. Et j'ai un autre espoir. » Il fit une pause.

« Lequel ? » le pressai-je de me dire.

Il se retourna pour me regarder. « Si nous arrivons à diviser une nouvelle fois nos ennemis, nous aurons encore une chance. Si Cerdic vient seul, nous pourrons le défaire, pourvu que le Powys et le Gwent nous aident, mais je ne peux pas vaincre Cerdic et Aelle ensemble. Il se pourrait que je gagne si j'avais cinq années pour reconstituer mon armée, mais d'ici au printemps, cela m'est impossible. Notre seul espoir, Derfel, c'est que nos ennemis se brouillent. » C'était notre ancienne manière de faire la guerre. Donner de l'argent à un roi saxon pour qu'il combatte l'autre, mais d'après ce qu'Arthur m'avait dit, les Saxons avaient veillé à ce que cela n'arrive pas cet hiver. « J'offrirai à Aelle une paix perpétuelle, poursuivit Arthur. Le droit de garder tous les territoires qu'il occupe actuellement et tous ceux qu'il pourra prendre à Cerdic, lui et ses descendants régneront sur ces terres à jamais. Tu me comprends ? Je lui céderai ce pays à perpétuité, s'il veut seulement faire cause commune avec nous dans la guerre qui se prépare. »

Je ne dis rien durant un moment. L'Arthur de jadis, celui qui avait été mon ami avant cette nuit, dans le temple d'Isis, n'aurait jamais proféré ces paroles, car elles étaient dépourvues de véracité. Aucun homme ne céderait la terre de Bretagne aux Saïs. Arthur mentait dans l'espoir qu'Aelle croirait à ce mensonge, et dans quelques années, mon seigneur violerait sa promesse et l'attaquerait. Je le savais, mais me gardais bien de mettre en question ce mensonge, car alors je ne pourrais plus faire semblant d'y croire. Au lieu de cela, je rappelai à Arthur un

ancien serment qui avait été enterré sous une pierre, à côté d'un arbre très lointain. « Tu as juré de tuer Aelle. As-tu oublié ce serment ?

— Je n'accorde plus d'importance aux serments, maintenant », dit-il froidement, puis sa colère éclata à nouveau. « Et pourquoi le devrais-je ? Est-ce que quelqu'un a jamais tenu un serment envers moi ?

— Moi, Seigneur.

— Alors, obéis-moi, Derfel, dit-il d'un ton cassant, et va trouver Aelle. »

J'avais deviné qu'il allait me le demander. Je ne répondis pas tout de suite, mais regardai Issa pousser ses jeunes gens à former un mur de boucliers qui me paraissait branlant. Puis je me tournai vers Arthur. « Je croyais qu'Aelle avait promis la mort à tes émissaires ? »

Arthur ne me regarda pas. Ses yeux restèrent fixés sur ce lointain monticule vert. « Les anciens disent que l'hiver sera rigoureux cette année, et je veux la réponse d'Aelle avant la tombée de la neige.

— Bien, Seigneur. »

Il avait dû entendre le chagrin qui imprégnait ma voix car il se tourna de nouveau vers moi. « Aelle ne tuera pas son propre fils.

— Espérons que non, Seigneur, répliquai-je sans me fâcher.

— Alors, va le trouver, Derfel », dit Arthur. Pour ce qu'il en savait, il venait de me condamner à mort, mais il ne montrait aucun regret. Il se leva et brossa les brins d'herbe accrochés à sa cape blanche. « Si nous pouvons battre Cerdic au printemps, alors nous reconstituerons la Bretagne, Derfel.

— Oui, Seigneur », dis-je. Il rendait tout si simple : rien que battre les Saxons, puis reconstituer la Bretagne. Je réfléchis qu'il en avait toujours été ainsi : une dernière grande tâche à accomplir et, forcément, les plaisirs s'ensuivraient. On ne savait pas pourquoi, cela n'avait jamais marché, mais maintenant, en désespoir de cause et pour nous donner une dernière chance, je devais aller voir mon père.

Je suis un Saxon. Erce, ma mère, fut capturée enceinte par Uther et réduite en esclavage et je naquis peu après. J'étais encore enfant lorsqu'on me sépara d'elle, mais j'avais eu le temps d'apprendre la langue saxonne. Plus tard, bien plus tard, juste avant la rébellion de Lancelot, j'ai retrouvé ma mère et appris que mon père était Aelle.

Je suis donc d'origine purement saxonne et à demi royale, même si, ayant été élevé parmi les Bretons, je ne me sens aucune parenté avec les Saïs. Pour moi, comme pour Arthur et tout autre Breton né libre, ce peuple est une plaie qui nous est venue de l'autre rive de la mer de Germanie.

D'où ils viennent, nul ne le sait vraiment. Sagramor, qui a voyagé plus loin que n'importe quel autre commandant d'Arthur, m'a dit, tout en avouant n'y avoir jamais été, que le pays des Saxons était une terre lointaine de tourbières et de forêts noyées dans le brouillard. Il sait seulement qu'elle est quelque part de l'autre côté de la mer et qu'ils la quittent, prétend-il, parce que la terre de Bretagne est meilleure, mais j'ai aussi entendu dire que la patrie des Saxons est assiégée par un autre peuple, encore plus étrange, des ennemis venus du bord le plus éloigné du monde. Mais quelle qu'en fût la raison, cela fait cent ans maintenant que les Saxons traversent la mer pour nous prendre notre pays et maintenant, ils tiennent tout l'est de la Bretagne. Nous appelons ce territoire qu'ils nous ont volé le Llogyr, les Terres Perdues, et il n'y a pas un homme de la libre Bretagne qui ne rêve de les récupérer. Merlin et Nimue croient que seuls les Dieux pourront les reprendre, alors qu'Arthur souhaite le faire par l'épée. Ma tâche était de diviser nos ennemis pour rendre celle des Dieux ou d'Arthur plus légère.

Je partis en automne, alors que les chênes s'étaient vêtus de bronze et les hêtres de rouge, et que le froid voilait les aubes de sa blancheur. Je voyageai seul, car si Aelle devait récompenser la venue d'un émissaire en lui accordant la mort, il valait mieux qu'il n'y ait qu'une victime. Ceinwyn m'avait supplié d'emmener des hommes, mais à quoi cela aurait-il servi ? Une troupe de guerriers ne pouvait espérer l'emporter sur la puissante armée

d'Aelle, et donc, tandis que le vent dépouillait les ormes de leurs premières feuilles jaunes, je partis à cheval en direction de l'est. Ceinwyn avait tenté de me persuader d'attendre jusqu'à Samain, car si les invocations de Merlin réussissaient à Mai Dun, alors il n'y aurait plus besoin d'envoyer des émissaires aux Saxons, mais Arthur ne voulut admettre aucun délai. Il mettait tous ses espoirs dans une trahison d'Aelle et voulait une réponse du roi saxon, aussi je chevauchai vers lui, dans l'unique espoir de pouvoir survivre et rentrer en Dumnonie pour la Vigile de Samain. J'avais ceint mon épée, passé mon bouclier sur mon dos, mais je ne portais pas d'autres armes, ni d'armure.

Je ne me dirigeai pas droit vers l'est, car cette route m'aurait amené dangereusement près du pays de Cerdic ; je passai plutôt par le Gwent, au nord, puis obliquai vers l'est, avec pour but la frontière saxonne où régnait Aelle. Pendant un jour et demi, je traversai les riches terres cultivées du Gwent, passant devant des villas et des fermes ; de la fumée sortait des orifices pratiqués dans leurs toits. Les prés étaient transformés en étendues boueuses par les sabots des troupeaux qu'on y parquait en prévision des abattages d'hiver, et leurs beuglements ajoutaient à la mélancolie de mon voyage. L'air sentait l'hiver pour la première fois et, tous les matins, le soleil bouffi flottait, pâle et bas, dans la brume. Les étourneaux s'attroupaient dans les champs en jachère.

Le paysage changea lorsque je chevauchai vers l'est. Le Gwent était un pays chrétien et, d'abord, je passai devant de grandes églises ouvragées, mais le second jour, elles devinrent bien plus petites et les fermes moins prospères jusqu'à ce que j'atteigne enfin les régions centrales, les terres désolées où ne régnaient ni les Saxons ni les Bretons, mais où tous deux s'entre-tuaient. Là, les champs qui jadis nourrissaient des familles entières étaient recouverts de jeunes chênes, d'aubépines, de bouleaux et de frênes, les villas n'étaient plus que ruines dépourvues de toit et les manoirs de mornes squelettes calcinés. Cependant, des gens y vivaient encore, et lorsqu'un jour j'entendis courir dans un bois voisin, je tirai Hywelbane, de crainte que ce fussent des hommes sans maître qui avaient trouvé refuge dans ces vallées sauvages, mais

personne ne m'accosta jusqu'au soir où une bande de lanciers me barra le chemin. C'étaient des hommes du Gwent, et comme tous les soldats du roi Meurig, ils portaient les vestiges d'un ancien uniforme romain, pectoraux de bronze, casques ornés d'un plumet de crin de cheval teint en rouge, et capes couleur rouille. Leur chef était un chrétien du nom de Carig et il m'invita à les suivre dans leur fort, élevé dans une clairière, sur une haute crête boisée. Il était chargé de garder la frontière et demanda avec rudesse ce que je faisais là, mais sa curiosité fut satisfaite lorsque je lui donnai mon nom et lui dis que je chevauchais pour Arthur.

La forteresse de Carig n'était qu'une simple palissade entourant deux huttes emplies de la fumée des feux qui y brûlaient. Je m'y réchauffai tandis que les hommes s'affairaient à cuire un cuissot de venaison sur une broche faite d'une lance saxonne prise à l'ennemi. Il y avait une douzaine de forteresses de ce type dans un rayon d'une journée de marche, qui surveillaient l'est pour se garder des incursions de soldats d'Aelle. La Dumnonie prenait les mêmes précautions, bien que nous gardions une armée en permanence à la frontière. Le coût en était exorbitant et ceux qui payaient des taxes sur les céréales, le cuir, le sel et les toisons pour l'entretien des troupes ne les appréciaient guère. Arthur avait toujours lutté pour rendre ces prélèvements équitables et leur fardeau supportable, mais depuis la rébellion, il imposait sans pitié une pénalisation excessive aux hommes riches qui avaient suivi Lancelot. Cet impôt pesait plus lourdement sur les chrétiens et Meurig, le roi chrétien du Gwent, avait protesté auprès d'Arthur qui n'en avait tenu aucun compte. Carig, fidèle partisan de Meurig, me traita avec une certaine réserve, mais me prévint de ce qui m'attendait. « Sais-tu, Seigneur, dit-il, que les Saïs refusent de laisser quiconque franchir la frontière ?

— Oui, on me l'a dit.

— Deux marchands sont passés, il y a une semaine. Ils transportaient de la vaisselle et des toisons. Je les ai avertis, mais... » il fit une pause et haussa les épaules, « les Saxons ont gardé les pots et la laine, et renvoyé deux crânes.

— Si mon crâne revient ici, lui dis-je, envoie-le à Arthur. » Je regardais la graisse de la venaison dégoutter et s'enflammer dans le feu. « Est-ce que des voyageurs sortent du Llogyr ?

— Pas depuis des semaines, mais l'année prochaine, sans doute, vous verrez pas mal de lanciers saxons en Dumnonie.

— Pas dans le Gwent ? le défiai-je.

— Aelle n'a nulle querelle avec nous », déclara fermement Carig. C'était un jeune homme nerveux qui n'aimait pas beaucoup son poste avancé sur la frontière avec la Bretagne, mais il accomplissait assez consciencieusement sa tâche et je remarquai que ses hommes étaient bien disciplinés.

« Vous êtes des Bretons, lui dis-je, et Aelle est un Saxon, n'est-ce pas suffisant comme querelle ? »

Carig haussa les épaules. « La Dumnonie est faible, Seigneur, les Saxons le savent. Le Gwent est fort. Ils vous attaqueront, pas nous. » Il semblait horriblement suffisant.

« Mais une fois qu'ils auront vaincu la Dumnonie, dis-je en touchant le fer de la garde de mon épée pour conjurer le mauvais sort qu'impliquaient mes paroles, combien de temps s'écoulera avant qu'ils envahissent le Gwent ?

— Christ nous protégera », répliqua pieusement Carig, et il se signa. Un crucifix était accroché au mur de la cabane et l'un de ses hommes se lécha les doigts, puis toucha les pieds du Christ torturé. Furtivement, je crachai dans le feu.

Le lendemain, je partis vers l'est. Des nuages étaient survenus pendant la nuit et l'aube m'accueillit par une petite pluie froide qui me soufflait dans la figure. La voie romaine aux dalles brisées et envahies par les herbes folles s'enfonçait dans un bois humide et froid et, plus je chevauchais, plus mon humeur s'assombrissait. Tout ce que j'avais entendu dans la forteresse frontalière de Carig me laissait à penser que le Gwent n'allait pas guerroyer pour Arthur. Meurig, leur jeune roi, ne s'était toujours battu qu'à contrecœur. Son père, Tewdric, savait que les Bretons devaient s'unir contre leur ennemi commun, mais il avait abdiqué pour aller vivre dans un monastère sur les bords de la Wye, et son fils n'était pas un seigneur de la guerre. Sans les troupes bien entraînées du Gwent, la Dumnonie était sûrement condamnée, à moins que la nymphe nue et miroitante

ait présagé une intervention miraculeuse des Dieux. Ou à moins qu'Aelle ne morde au mensonge d'Arthur. Mais allait-il me recevoir ? Croirait-il que j'étais son fils ? Le roi saxon avait été assez bon avec moi les rares fois où nous nous étions rencontrés, mais cela ne signifiait rien car j'étais tout de même son ennemi, et plus je chevauchais dans ce crachin glacial, entre les grands arbres mouillés, plus mon désespoir croissait. J'étais certain qu'Arthur m'avait envoyé à la mort, et pire encore, qu'il l'avait fait avec l'insensibilité d'un perdant qui risque tout sur son dernier lancer de dés.

Au milieu de la matinée, les arbres s'éclaircirent et je pénétrai dans une large clairière où coulait un ruisseau. La route passait l'eau à gué, mais juste à côté, enfoncé dans un tertre qui me montait jusqu'à la taille, se dressait un pin mort où étaient accrochées des offrandes. La magie m'était étrangère aussi je n'aurais su dire si l'arbre ainsi paré gardait la route, apaisait le courant ou s'il s'agissait simplement d'un jeu d'enfants. Je mis pied à terre et vis que les objets suspendus aux branches fragiles étaient les petits os de l'épine dorsale d'un être humain. Ce n'était pas un jeu d'enfants, estimai-je, mais alors, quoi ? Je crachai à côté du monticule pour conjurer le mal, touchai le fer de la garde d'Hywelbane, puis engageai mon cheval sur le gué.

Les bois reprenaient à trente pas du ruisseau et je n'avais pas parcouru la moitié de cette distance qu'une hache jaillit des ombres, sous les branches. Elle tournoyait en volant vers moi, et la lumière grise du jour dansait sur sa lame virevoltante. Le lancer était mauvais et la hache siffla en passant à quatre bons pas de moi. Personne ne me défia, et aucune autre arme ne sortit du bois.

« Je suis un Saxon ! » criai-je dans cette langue. Personne ne répondit, mais j'entendis un murmure de voix basses et des craquements de brindilles. « Je suis un Saxon ! » répétai-je, mais peut-être les guetteurs invisibles étaient-ils, non pas des Saxons, mais des Bretons hors-la-loi, car j'étais encore dans les étendues désolées où les hommes sans maître de toutes les tribus et de tous les pays se cachaient de la justice.

J'allais crier en breton que je ne leur voulais aucun mal lorsqu'une voix sortant de l'ombre me lança en saxon : « Jette ton épée !

— Venez la chercher », répondis-je.

Il y eut un silence. « Ton nom ? exigea la voix.

— Derfel, fils d'Aelle. »

Je criai le nom de mon père comme un défi, et il dut les désarçonner car, de nouveau, j'entendis des murmures, puis, un moment plus tard, six hommes traversèrent les ronciers pour pénétrer dans la clairière. Tous portaient les épaisses fourrures que les Saxons adoptaient pour armure et tenaient des lances. L'un d'eux était coiffé d'un casque orné de cornes et celui-là, leur chef sans doute, s'avança jusqu'au bord de la route, à une douzaine de pas de moi. « Derfel, dit-il. J'ai déjà entendu prononcer ce nom, et ce n'est pas un nom saxon.

— C'est mon nom et je suis saxon.

— Un fils d'Aelle ? » Il était méfiant.

« En effet. »

Il m'étudia un moment. Il était grand, avec une masse de cheveux bruns sous son casque cornu. Sa barbe lui descendait presque jusqu'à la taille et ses moustaches tombaient jusqu'au bord du plastron de cuir qu'il portait sous son manteau de fourrure. Il devait s'agir d'un chef de clan local, ou peut-être d'un guerrier chargé de garder cette partie de la frontière. De sa main libre, il tordit l'une de ses moustaches, puis la laissa se désentortiller. « Hrothgar, fils d'Aelle, je connais, dit-il d'un air pensif, et Cyrning, fils d'Aelle, est un de mes amis. Penda, Saebold et Yffe, fils d'Aelle, je les ai vus dans la bataille, mais Derfel, fils d'Aelle ? » Il fit non de la tête.

« Tu le vois devant toi », répliquai-je.

Il soupesa sa lance, remarquant que mon bouclier était toujours suspendu à ma selle. « Derfel, ami d'Arthur, j'en ai entendu parler, dit-il d'un ton accusateur.

— Tu le vois aussi, et il a une affaire à traiter avec Aelle.

— Aucun Breton n'a d'affaire à traiter avec Aelle, dit-il, et ses hommes grognèrent pour exprimer leur assentiment.

— Je suis Saxon, rétorquai-je.

— Alors, qu'est-ce que tu viens faire ?

— C'est à mon père de l'entendre, et à moi de le lui dire. Tu n'y as aucune part. »

Il se retourna et fit un geste à ses hommes. « Nous allons y prendre part.

— Ton nom ? » demandai-je.

Il hésita, puis décida que me livrer son nom ne lui ferait aucun tort. « Ceolwulf, fils d'Eadbehrt.

— Alors, Ceolwulf, crois-tu que mon père te récompensera lorsqu'il apprendra que tu as retardé mon arrivée ? Qu'espères-tu de lui ? De l'or ? Ou un tombeau ? »

Je jouais gros, mais cela marcha. J'ignorais complètement si Aelle m'embrasserait ou me tuerait, mais Ceolwulf craignait suffisamment le courroux de son roi pour m'accorder à contrecœur le passage et une escorte de quatre lanciers qui s'enfoncèrent avec moi de plus en plus profondément dans les Terres Perdues.

Je m'engageai ainsi dans un territoire que peu de Bretons libres avaient foulé depuis une génération. C'était le centre stratégique de mes ennemis et, pendant deux jours, je le traversai à cheval. Au premier coup d'œil, le paysage ne me sembla guère différent de la campagne bretonne, car les Saxons qui s'étaient emparés de nos champs les cultivaient à peu près comme nous, mais je remarquai que leurs meules étaient plus hautes et plus carrées que les nôtres, et leurs maisons construites plus solidement. La plupart des villas romaines étaient désertes, bien qu'ici ou là un domaine fût encore exploité. À ce que je pus voir, il n'y avait pas d'église chrétienne ni de lieu saint, mais nous passâmes devant une idole bretonne au pied de laquelle quelques petites offrandes avaient été déposées. Des Bretons vivaient encore là et certains possédaient même leur propre lopin, mais la plupart étaient esclaves ou avaient épousé des Saxons. Les noms des lieux avaient changé et mon escorte ne savait même pas comment on les appelait du temps où ils étaient encore bretons. Nous traversâmes Lycceword et Steortford, puis Leodasham et Celmeresfort qui, malgré leurs étranges noms saxons, semblaient fort prospères. Ce n'étaient pas là des fermes occupées par des envahisseurs, mais les demeures d'un peuple durablement établi. À

Celmeresfort, nous tournâmes vers le sud, passant par Beadewan et Wicford, et tandis que nous chevauchions, mes compagnons me racontèrent fièrement que nous traversions des terres cultivées que Cerdic avait restituées à Aelle durant cet été. C'était ainsi, m'expliquèrent-ils, que Cerdic s'était acquis l'alliance d'Aelle au cours de la guerre à venir qui allait leur livrer la Bretagne jusqu'à la mer de l'Ouest. Mon escorte était persuadée de gagner. Ils avaient tous entendu dire que la rébellion de Lancelot avait affaibli la Dumnonie et que la révolte avait encouragé les rois saxons à s'unir afin de s'emparer de toute la Bretagne méridionale.

Pour ses quartiers d'hiver, Aelle avait choisi un lieu que les Saxons appelaient Thunreslea. C'était une haute colline surplombant des champs argileux et de sombres marais ; de son sommet plat, on pouvait apercevoir, au sud, sur l'autre rive de la Tamise, la terre brumeuse que gouvernait Cerdic. Il y avait là un grand manoir massif en chêne sombre et l'enseigne d'Aelle était fixée sur son pignon pointu : un crâne de bœuf enduit de sang. Au crépuscule, cette demeure solitaire semblait quelque noir et gigantesque lieu maléfique. Plus loin à l'est, derrière quelques arbres, je vis trembloter autour d'un village une myriade de feux. J'étais, semblait-il, arrivé à Thunreslea au moment d'un rassemblement et les feux indiquaient l'emplacement du campement. « On donne un festin, me dit un membre de l'escorte.

— En l'honneur des Dieux ? demandai-je.

— En l'honneur de Cerdic. Il est venu parler à notre roi. »

Mes espoirs, qui étaient déjà minces, s'effondrèrent. Avec Aelle, j'avais une petite chance de survivre, mais avec Cerdic, aucune. C'était un homme dur et froid, alors qu'Aelle avait l'âme sensible, et même généreuse.

Je touchai la garde d'Hywelbane et pensai à Ceinwyn. Je priai les Dieux de me laisser la revoir ; mais l'heure était venue de descendre de mon cheval fatigué, de rajuster ma cape, de détacher mon bouclier du pommeau de ma selle et d'affronter mes ennemis.

Trois cents guerriers devaient être en train de festoyer sur le sol couvert de joncs de ce grand manoir lugubre perché sur cette

colline humide. Trois cents hommes joyeux, tapageurs, barbus, rougeauds, qui, à l'inverse des Bretons, ne voyaient aucun mal à porter des armes dans la salle du festin d'un seigneur. Trois immenses feux flambaient au centre de la pièce, et si épaisse était la fumée que, d'abord, je ne pus distinguer les hommes assis à la table d'honneur, à l'autre extrémité de la salle. Personne ne remarqua mon entrée car, avec mes longs cheveux blonds et ma barbe épaisse, je ressemblais à un lancier saxon, mais lorsqu'on me fit passer devant les feux qui ronflaient, un guerrier aperçut l'étoile blanche à cinq branches, sur mon bouclier, et se souvint d'avoir affronté ce symbole dans la bataille. Un grondement monta parmi le tumulte des paroles et des rires. Il se propagea jusqu'à ce que chaque homme présent dans cette salle me hue tandis que je m'avançais vers l'estrade sur laquelle était dressée la table d'honneur. Les guerriers hurlants posèrent leurs cornes de bière et se mirent à marteler le sol ou leurs boucliers, et ce battement de mort éveilla les échos du haut plafond.

Le bruit d'une lame heurtant la table mit fin au tapage. Aelle s'était levé, et son épée avait arraché des échardes à la longue table non équarrie où une douzaine d'hommes se tenaient devant des assiettes débordantes et des cornes pleines. Cerdic y trônait entre le roi et Lancelot. Ce dernier n'était pas le seul Breton présent. J'aperçus Bors, son cousin, avachi à côté de lui ; Amhar et Loholt, les fils d'Arthur, occupaient le bout de la table. C'étaient tous des ennemis personnels, aussi je touchai la garde d'Hywelbane et priai les Dieux de m'accorder une bonne mort.

Aelle me dévisagea. Il me connaissait, mais savait-il que j'étais son fils ? Lancelot parut étonné de me voir, il rougit même, puis fit signe à un interprète, lui parla brièvement, et l'homme se pencha sur Cerdic pour lui chuchoter à l'oreille. Ce monarque aussi me connaissait, mais ni les paroles de Lancelot ni la présence d'un ennemi ne modifièrent l'expression impénétrable de son visage. C'était celui d'un ecclésiastique, rasé de près, au menton étroit, au front large et haut. Ses lèvres étaient minces et ses cheveux rares peignés sévèrement en arrière étaient noués sur la nuque. Cette figure qui n'avait rien

de remarquable, on ne pouvait l'oublier à cause de ses yeux. Des yeux pâles, sans pitié, les yeux d'un tueur.

Aelle paraissait trop étonné pour parler. Il était beaucoup plus âgé que Cerdic, ayant dépassé la cinquantaine d'un an ou deux, ce qui faisait de lui un vieil homme, mais il semblait toujours redoutable. Grand, la poitrine large, le visage plat et dur, le nez cassé, les joues balafrées, la barbe noire et fournie, il portait une belle robe écarlate, un épais torque d'or au cou et davantage d'or aux poignets, mais aucune parure ne pouvait dissimuler le fait que c'était d'abord et avant tout un soldat, un grand ours de guerrier saxon. Deux doigts lui manquaient à la main droite, tranchés lors d'une bataille très ancienne et j'imaginais qu'il avait dû en faire chèrement payer la perte. Il parla enfin. « Tu oses venir ici ?

— Pour vous voir, Seigneur Roi », répondis-je et je mis un genou en terre. Je saluai Aelle, puis Cerdic, mais pas Lancelot. Pour moi, il ne représentait rien qu'un roi client de Cerdic, un élégant traître breton dont le visage sombre exsudait la haine que je lui inspirais.

Cerdic embrocha un morceau de viande sur un long couteau, le porta à sa bouche, puis hésita. « Nous ne recevons aucun messager d'Arthur, dit-il comme en passant, et ceux qui seraient assez stupides pour venir, nous les tuons. » Il mit la viande dans sa bouche, puis se détourna, ayant disposé de moi comme d'une petite affaire triviale. Ses hommes réclamèrent ma mort à grands cris.

Aelle imposa de nouveau le silence en frappant la table de son épée. « Viens-tu de la part d'Arthur ? » me défia-t-il.

Je décidai que les Dieux me pardonneraient une contrevérité. « Je vous apporte les salutations d'Erce, Seigneur Roi, et le respect filial de son fils qui est aussi, à sa grande joie, le vôtre. »

Cela ne signifiait rien pour Cerdic. Lancelot, qui avait écouté la traduction, chuchota de nouveau d'un air pressant à son interprète, et l'homme parla une fois de plus à Cerdic. Je ne doutais pas qu'il eût inspiré les paroles que ce dernier proféra alors. « Il doit mourir », insista-t-il. Il parla très calmement,

comme si ma mort était un petit détail. « Nous avons conclu un accord, rappela-t-il à Aelle.

— Notre accord dit que nous ne recevrons aucun envoyé de notre ennemi, répondit Aelle, les yeux toujours fixés sur moi.

— Et qu'est-il d'autre ? demanda Cerdic, laissant enfin libre cours à sa colère.

— C'est mon fils, répondit simplement Aelle, et tous ceux présents dans la salle en eurent le souffle coupé. Tu es mon fils, n'est-ce pas ?

— Je le suis, Seigneur Roi.

— Vous avez d'autres fils », dit Cerdic d'un air désinvolte, et il désigna d'un geste des hommes barbus assis à la gauche d'Aelle. Mes demi-frères me dévisageaient, troublés. « Il apporte un message d'Arthur ! insista Cerdic. Ce chien – il pointa son couteau vers moi – le sert toujours.

— Apportes-tu un message d'Arthur ? me demanda Aelle.

— J'ai les paroles d'un fils pour un père, rien de plus, mentis-je encore.

— Il doit mourir ! déclara sèchement Cerdic, et tous ses partisans acquiescèrent d'un grondement.

— Je ne tuerai pas mon propre fils dans mon manoir.

— Alors moi, je le peux ? demanda Cerdic d'un ton acide. Si un Breton vient à nous, alors il doit passer au fil de l'épée. » Il proféra ces paroles pour toute la salle. « C'est un accord entre nous ! » insista-t-il et ses hommes l'approuvèrent en rugissant et en frappant leurs boucliers de la hampe de leurs lances. « Cette chose, dit Cerdic en tendant une main vers moi, est un Saxon qui se bat pour Arthur ! C'est une vermine et vous savez ce qu'on fait de la vermine ! » Les guerriers beuglèrent pour réclamer ma mort et leurs chiens se joignirent à eux en aboyant et en hurlant. Lancelot me regardait, le visage indéchiffrable, tandis que Loholt et Amhar montraient ouvertement leur vif désir de participer à mon massacre. Loholt avait pour moi une haine toute particulière car je lui avais tenu le bras pendant que son père lui tranchait la main droite.

Aelle attendit que le tumulte s'apaise. « Dans mon manoir, dit-il, soulignant le possessif pour montrer que c'était lui qui régnait en ces lieux et pas Cerdic, un guerrier meurt l'épée à la

main. Est-ce qu'un homme, ici, souhaite tuer Derfel à armes égales ? » Il fit le tour de la salle des yeux, invitant quelqu'un à me défier. Personne ne réagit, et Aelle regarda de haut son royal compagnon. « Je ne romprai nul accord passé avec vous, Cerdic. Nos lances agiront ensemble et rien de ce que mon fils dira ne pourra empêcher notre victoire. »

Cerdic ôta une fibre de viande coincée entre ses dents. « Son crâne, dit-il en me montrant du doigt, fera un bel étendard pour notre bataille. Je veux qu'il meure.

— Alors, tuez-le », répliqua Aelle d'un air méprisant. Ils avaient beau être alliés, il n'y avait guère d'affection entre eux. L'ambition de Cerdic déplaisait fort à Aelle, tandis que le jeune monarque trouvait que son aîné manquait de cruauté.

Cerdic accueillit le défi d'Aelle avec un demi-sourire. « Pas moi, dit-il d'une voix douce, mais mon champion exécutera le travail. » Il fouilla la salle du regard, découvrit l'homme qu'il cherchait et pointa le doigt sur lui. « Liofa ! Il y a une vermine ici. Tue-la ! »

Les guerriers poussèrent de nouveaux vivats. Ils se délectaient à l'idée d'un combat et sans doute qu'avant la fin de la nuit la bière qu'ils buvaient causerait plus d'une bagarre mortelle, mais un duel à mort entre le champion d'un roi et le fils d'un autre roi était un spectacle bien plus excitant qu'une querelle d'ivrogne, et un meilleur divertissement que la mélodie des deux harpistes qui nous contemplaient depuis les angles de la salle.

Je me retournai pour voir mon adversaire, espérant qu'il serait à moitié saoul, et donc une proie plus facile pour Hywelbane, mais l'homme qui s'avança entre les convives n'était pas du tout ce que j'avais escompté. Je pensais qu'il serait grand et fort, à peu près du gabarit d'Aelle, mais ce champion était un guerrier maigre, agile, au visage calme et rusé, que ne marquait aucune cicatrice. Il me toisa d'un coup d'œil impavide tout en laissant tomber sa cape, puis tira de son fourreau en cuir une longue épée à lame mince. Il avait peu de bijoux, rien qu'un simple torque d'argent, et ses vêtements ne portaient aucun de ces signes distinctifs que les champions aimaient arborer. Tout en lui respirait l'expérience et la

hardiesse, et son visage indemne suggérait soit une chance monstrueuse, soit un talent peu ordinaire. Il avait de plus l'air effroyablement sobre tandis qu'il s'avançait dans l'espace libre, devant la table d'honneur, et saluait les lois.

Aelle parut troublé. « Pour pouvoir parler avec moi, tu dois survivre à Liofa, me dit-il. Tu peux aussi partir et rentrer chez toi sain et sauf. » Les guerriers huèrent cette suggestion.

« Je parlerai avec vous, Seigneur Roi », répondis-je.

Aelle opina du chef, puis s'assit. Il semblait chagrin, et je devinai que Liofa avait une effroyable réputation. Il devait être bon, sinon il ne serait pas le champion de Cerdic, mais je lus sur le visage d'Aelle qu'il était plus que bon.

Pourtant, j'avais aussi une réputation qui parut inquiéter Bors, car il chuchota d'un air pressant à l'oreille de Lancelot. Une fois que son cousin eut terminé, ce dernier convoqua l'interprète qui, à son tour, parla à Cerdic. Le roi l'écouta, puis me lança un regard sombre. « Comment savoir si votre fils ne porte pas sur lui une amulette de Merlin ? »

Les Saxons avaient toujours craint notre druide, et cette suggestion les fit gronder de colère.

Aelle fronça les sourcils. « En portes-tu une, Derfel ?

— Non, Seigneur Roi. »

Cerdic n'était pas convaincu. « Ces hommes pourraient reconnaître la magie de Merlin », insista-t-il en désignant Lancelot et Bors ; puis il parla à l'interprète qui transmit ses ordres à Bors. Celui-ci haussa les épaules, se leva, contourna la table et descendit de l'estrade. Il hésita en s'approchant de moi, mais j'étendis les bras afin de montrer que je ne lui voulais aucun mal. Bors examina mes poignets, y cherchant peut-être des brins d'herbe noués ou quelque autre amulette, puis il délaça mon justaucorps de cuir. « Prends garde à lui, Derfel », murmura-t-il en breton et, surpris, je compris que Bors n'était pas vraiment un ennemi. Il avait persuadé Lancelot et Cerdic qu'il fallait me fouiller juste pour pouvoir me chuchoter un avertissement. « Il est aussi rapide qu'une belette, poursuivit-il, et combat des deux mains. Fais attention à ce bâtard s'il fait semblant de glisser. » Il vit la petite broche en or que m'avait donnée Ceinwyn. « Est-elle enchantée ? me demanda-t-il.

— Non.

— Je vais tout de même la garder », dit-il en dégrafant la broche et en la montrant à toute la salle. Les guerriers rugirent de colère à l'idée que j'avais peut-être caché un talisman. « Donne-moi ton bouclier », dit Bors, car Liofa n'en avait pas.

Je sortis mon bras gauche des énarmes et le tendis à Bors. Il le prit et l'appuya contre l'estrade, puis y suspendit la broche. Il me regarda comme pour s'assurer que j'avais vu où il la mettait, et j'acquiesçai d'un signe de tête.

Le champion de Cerdic fendit l'air enfumé de son épée. « J'ai tué quarante-huit hommes en combat singulier, me dit-il d'une voix douce, presque lasse, et perdu le compte de ceux qui sont tombés sous mes coups. » Il se tut et toucha son visage. « Je n'en ai gardé aucune cicatrice. Tu peux te rendre tout de suite si tu souhaites une mort rapide.

— Tu peux me remettre ton épée, lui dis-je, et t'épargner ainsi une défaite. »

L'échange d'insultes était une formalité. Liofa rejeta mon offre d'un haussement d'épaules et se tourna vers les rois. Il s'inclina de nouveau et je fis de même. Nous étions à dix pas l'un de l'autre, au milieu de l'espace libre entre l'estrade et le plus proche des trois grands feux ; de chaque côté, la salle grouillait d'hommes excités. J'entendis le cliquètement des pièces que les parieurs engageaient.

Aelle nous signifia d'un signe de tête son accord. Je tirai Hywelbane et portai sa garde à mes lèvres. Je baisai l'une des petites esquilles d'os de porc qui y avaient été insérées. Les deux fragments constituaient mon véritable talisman, et ils étaient bien plus puissants que la broche car, autrefois, ces ossements avaient fait partie des objets magiques de Merlin. Ils ne m'assuraient aucune protection, mais je baisai une seconde fois la garde avant de me tourner vers Liofa.

Nos épées, lourdes et grossières, ne gardaient pas leur tranchant durant la bataille et devenaient vite des grandes massues de fer dont le maniement exigeait une force considérable. Un combat à l'épée n'a rien de raffiné, mais exige du savoir-faire. Il faut savoir tromper l'ennemi, le persuader qu'un coup va venir de la gauche et, quand il se garde de ce côté,

le frapper à droite, quoique, dans la plupart des cas, ce n'est pas l'astuce qui l'emporte, mais la force brute. L'un s'affaiblit, baisse sa garde et l'épée du vainqueur le frappe à mort.

Mais Liofa ne combattait pas comme cela. De fait, ni avant ni depuis, je n'ai affronté un homme tel que lui. Je sentis la différence dès qu'il s'approcha de moi, car la lame de son épée, bien qu'aussi longue qu'Hywelbane, était beaucoup plus mince et plus légère. Il avait sacrifié le poids à la rapidité, et je compris que cet homme serait aussi vif que Bors me l'avait dit, vif comme l'éclair ; juste au moment où j'en pris conscience, il attaqua, et au lieu de brandir son épée en lui faisant décrire un grand arc de cercle, il se fendit pour tenter de me transpercer le bras.

J'esquivai sa botte. Ces choses-là se passent si vite qu'après, lorsqu'on essaie de se remémorer les épisodes d'un combat, l'esprit ne peut reconstituer chaque mouvement et sa parade, mais j'avais vu une lueur dans son œil, vu que son épée ne pouvait que porter un coup de pointe et j'avais bougé juste au moment où l'arme fonçait vers moi comme un fouet. Je fis comme si la rapidité de son attaque ne m'avait pas surpris et ne parai pas, mais me contentai de faire un pas de côté puis, quand j'estimai qu'il devait être déséquilibré, je grondai et abattis Hywelbane en un coup qui aurait éventré un bœuf.

Il fit un saut en arrière, pas déséquilibré du tout, et étendit si bien les bras que ma lame faucha l'air à six pouces de son ventre. Il attendit que je frappe à nouveau, mais je lui laissai l'initiative. Les hommes criaient, exigeant que le sang coule, mais je n'y prêtai pas l'oreille. Mon regard restait fixé sur les calmes yeux gris de Liofa. Il soupesa son épée, toucha rapidement la mienne, puis se fendit.

Je parai aisément, puis bloquai le coup en retour qui suivit aussi naturellement que le jour suit la nuit. Nos épées s'entrechoquaient bruyamment, mais je sentais que Liofa ne faisait pas de vrais efforts. Il m'offrait le combat auquel je pouvais m'attendre, mais m'évaluait aussi tout en se fendant et en portant coup après coup. Je parais ceux de taille, sentant qu'ils devenaient plus violents, et juste au moment où je m'attendais à ce qu'il fasse un véritable effort, il suspendit un de

ses coups, lâcha son épée en l'air, à mi-course, la rattrapa de la main gauche et l'abattit droit sur ma tête. Il le fit avec la rapidité d'une vipère qui attaque.

Hywelbane se porta au-devant de ce coup. Je ne sais comment elle le fit. Je me préparais à parer une botte portée en biais et brusquement, il n'y avait plus d'épée à cet endroit, mais seulement la mort au-dessus de ma tête, pourtant ma lame se trouva au bon endroit et l'épée plus légère de mon adversaire glissa jusqu'à la garde d'Hywelbane ; je tentai de transformer cette parade en contre-attaque, mais ma riposte était trop faible et Liofa sauta facilement en arrière. Je continuai à avancer, portant à mon tour des coups d'estoc, y mettant toute ma force si bien qu'un seul aurait dû l'étriper ; la rapidité et la brutalité de mes attaques ne lui laissaient pas d'autre choix que la retraite. Il les para aussi aisément que j'avais paré les siens, mais il n'y avait pas de résistance dans sa défense. Il me laissait frapper et au lieu de contre-attaquer, il se protégeait en reculant constamment. Il me laissait épuiser ma force à tailler dans le vide, et non dans l'os, le muscle et le sang. Je portai un dernier coup d'estoc massif, suspendis la lame à mi-course et fis pivoter mon poignet pour lui enfoncer Hywelbane dans le ventre.

Son épée fit mine de parer le coup, puis cingla vers moi tandis qu'il esquivait. Je fis le même pas rapide de côté, si bien que nous nous manquâmes tous deux. Mais nous nous heurtâmes, poitrine contre poitrine, et je sentis son haleine. Elle avait une faible odeur de bière, bien qu'il ne fût certainement pas ivre. Il se figea durant un battement de cœur, puis courtoisement écarta son bras droit et me regarda d'un air narquois, comme pour suggérer que nous nous engagions à rompre. J'acquiesçai d'un signe de tête et nous reculâmes tous deux, les épées écartées, pendant que la foule parlait d'un air excité. Ils savaient qu'ils assistaient à un combat comme on en voit rarement. Liofa était célèbre parmi eux, et j'ose affirmer que mon nom n'était pas ignoré, mais je sentais que j'avais probablement trouvé mon maître. Ma compétence, si j'en avais une, était celle d'un soldat. Je savais briser un mur de boucliers, je savais combattre avec la lance et l'écu, ou avec l'épée et le

bouclier, mais Liofa, le champion de Cerdic, n'avait qu'un seul talent, le duel à l'épée. Cet homme constituait un danger mortel.

Nous reculâmes de six ou sept pas, puis Liofa se fendit, aussi léger qu'un danseur, et me porta un rapide coup d'estoc. Hywelbane vint à sa rencontre et je notai que mon adversaire tressaillit avant de se dégager de ma ferme parade. J'étais plus rapide qu'il ne l'avait escompté, ou peut-être était-il plus lent que d'ordinaire car rien qu'un peu de bière peut suffire à ralentir un homme. Certains ne combattent qu'une fois ivres, mais ceux qui vivent le plus longtemps sont ceux qui arrivent sobres au combat.

Ce tressaillement me tracassait. Je ne l'avais pas blessé, mais visiblement inquiété. Je lui portai un coup et il recula d'un bond, ce qui me laissa quelques secondes pour réfléchir. Qu'est-ce qui l'avait fait broncher ? Puis je me souvins de la faiblesse de ses parades et compris qu'il n'osait pas engager son épée avec la mienne car elle était trop légère. Si je pouvais frapper sa lame de toutes mes forces, elle avait de grandes chances de se briser, aussi je lui portai des coups de pointe, mais cette fois en rafale et rugis tout en avançant à pas lourds vers lui. Je le maudis par l'air, par le feu et par la mer. Je le traitai de femmelette, je crachai sur sa tombe et sur celle où sa chienne de mère était enterrée ; il ne répondit pas, mais laissa son épée rencontrer la mienne puis l'esquiver, et toujours il reculait, et ses yeux pâles me guettaient.

Puis il glissa. Son pied droit parut déraper sur les joncs et sa jambe se déroba sous lui. Il bascula en arrière et tendit la main gauche pour freiner sa chute ; je rugis que j'allais le tuer et levai Hywelbane.

Puis je m'écartai de lui, sans même essayer de lui porter le coup mortel.

Bors m'avait averti à propos de cette glissade et je l'avais attendue. Cette feinte était merveilleuse à contempler et j'avais failli en être dupe car j'aurais juré que c'était un accident ; Liofa était un acrobate autant qu'un duelliste, et sa perte apparente d'équilibre se transforma en un brusque mouvement souple qui projeta son épée à l'endroit où mes pieds auraient dû être. J'entends encore cette longe lame mince siffler à quelques

pouces des joncs éparpillés sur le sol. Le coup aurait dû me trancher les chevilles et m'estropier, seulement je n'étais plus là.

J'avais reculé et maintenant je le regardais calmement. Il leva les yeux d'un air piteux. « Relève-toi, Liofa », dis-je d'une voix calme qui lui montrait bien que ma rage était feinte.

Je pense qu'il comprit alors que j'étais vraiment dangereux. Il cligna des yeux, une ou deux fois, et je devinai qu'il avait utilisé contre moi ses meilleurs tours, or aucun n'avait marché et sa confiance s'en trouvait sapée. Mais pas son savoir-faire, et il attaqua vite et fort pour me faire reculer par une succession de brefs coups d'estoc, de bottes rapides et de brusques mouvements circulaires. Je ne parai pas ces derniers, tandis que j'écartai les autres assauts en touchant son fer du mieux que je pus, les détournant et tentant de briser son rythme, mais pour finir, un coup d'estoc me frappa carrément. Je le pris dans l'avant-bras gauche et la manche en cuir absorba la force de l'épée, mais j'en gardai une meurtrissure pendant près d'un mois. La foule soupira. Ils avaient suivi le combat d'un regard attentif et attendaient avec avidité de voir le premier sang couler. Liofa arracha sa lame de mon bras, non sans essayer de plonger le tranchant dans le cuir jusqu'à l'os, mais je l'écartai et lui portai une botte qui l'obligea à reculer.

Il s'attendit à ce que je passe à l'attaque, mais c'était à moi de lui jouer des tours. Délibérément, je ne m'avançai pas vers lui, mais au contraire, laissai mon épée retomber de quelques pouces tout en respirant péniblement. Je secouai la tête, pour tenter d'écarter de mon front les mèches trempées de sueur. Il faisait chaud à côté du grand feu. Liofa me regardait avec circonspection. Il voyait bien que j'étais hors d'haleine, il voyait mon épée fléchir, mais il n'avait pas tué quarante-huit hommes en prenant des risques. Il me porta l'un de ses rapides coups d'estoc pour vérifier ma réaction. Ce bref assaut exigeait une parade, mais ne risquait pas de m'entailler comme une hache. Je parai en retard, à dessein, et laissai la pointe de l'épée de Liofa toucher le haut de mon bras tandis qu'Hywelbane heurtait bruyamment la partie la plus épaisse de sa lame. Je gémis, fis mine de contre-attaquer, puis dégageai ma lame tandis qu'il esquivait aisément.

De nouveau, je l'attendis. Il se fendit, j'écartai son épée, mais n'essayai pas cette fois de rendre coup pour coup. La foule était devenu silencieuse, sentant que le combat tirait à sa fin. Liofa me porta une autre botte et de nouveau je parai. Il préférait les coups de pointe car ils pouvaient tuer sans exposer sa précieuse lame, mais je savais que si je parais assez souvent ces coups rapides, il finirait par me tuer de la bonne vieille manière. Il essaya encore deux bottes et j'écartai la première maladroitement, reculai pour esquiver la seconde, puis passai rapidement ma manche gauche sur mes yeux comme si la sueur me piquait.

Alors, il passa à l'attaque. Il cria pour la première fois en levant son épée au-dessus de sa tête pour me porter un coup puissant, puis l'inclina en biais vers mon cou. Je parai aisément, chancelai de façon que son coup de faux rase le sommet de mon crâne, puis laissai retomber un peu ma lame, et il fit alors ce que j'attendais de lui.

Il leva son épée et l'abattit de toutes ses forces. Il le fit vite et bien, mais je connaissais sa vivacité maintenant, et j'avais déjà levé Hywelbane en une contre-attaque aussi rapide. Je tenais la garde à deux mains et mis toute ma force dans le coup de pointe qui ne visait pas Liofa, mais son épée.

Les deux épées s'entrechoquèrent.

Seulement cette fois, il n'y eut pas de tintement, mais un craquement.

Car la lame de Liofa s'était brisée. Les deux tiers de l'épée se détachèrent et tombèrent sur les joncs, ne lui laissant qu'un court tronçon à la main. Il eut l'air horrifié. Puis, le temps d'un battement de cœur, il parut tenté de m'attaquer avec ce qui restait de son arme, mais je lui portai deux rapides coups d'estoc qui l'obligèrent à reculer. Il comprit alors que je n'étais pas du tout fatigué. Il vit aussi qu'il était un homme mort, pourtant il tenta de parer Hywelbane avec son épée brisée, mais ma lame écarta lourdement le faible moignon de métal et je lui portai un coup d'estoc.

Et appuyai fermement ma pointe sur le torque d'argent qui ornait sa gorge. « Seigneur Roi ? » appelai-je, sans détacher mon regard de celui de Liofa. La salle était silencieuse. Les

Saxons avaient vu leur champion vaincu et ils restaient sans voix. « Seigneur Roi ? criai-je de nouveau.

— Seigneur Derfel ? répondit Aelle.

— Vous m'avez demandé de combattre le champion du roi Cerdic, vous ne m'avez pas demandé de le tuer. Je vous prie de m'accorder sa vie. »

Aelle se tut un moment. « Sa vie est à toi, Derfel.

— Est-ce que tu te rends ? » demandai-je à Liofa. Il ne répondit pas tout de suite. Son orgueil cherchait encore une victoire, mais tandis qu'il hésitait, je déplaçai la pointe d'Hywelbane de sa gorge à sa joue droite. « Eh bien ? insistai-je.

— Je me rends », dit-il, et il jeta ce qui lui restait de son épée.

J'enfonçai Hywelbane juste assez pour lui percer la peau et ôter un morceau de chair de sa pommette. « Une cicatrice, Liofa, pour te rappeler que tu as combattu le seigneur Derfel Cadarn, fils d'Aelle, et que tu as perdu. » Je le laissai là, saignant. La foule m'acclama. Les hommes sont d'étranges choses. Un moment auparavant, ils réclamaient ma vie à grands cris et maintenant ils m'ovationnaient parce que j'avais épargné celle de leur champion. Je récupérai la broche de Ceinwyn, ramassai mon bouclier et levai les yeux vers mon père. « Je vous apporte les salutations d'Erce, Seigneur Roi.

— Elles sont les bienvenues, Seigneur Derfel, répondit Aelle, elles sont les bienvenues. »

Il me désigna une chaise, à sa gauche, qu'un de ses fils avait libérée ; je rejoignis donc les ennemis d'Arthur à leur table d'honneur. Et je festoyai.

*

À fin du banquet, Aelle m'emmena dans sa chambre située derrière l'estrade. C'était une grande pièce aux hautes poutres, avec un feu brûlant au centre et un lit de fourrures sous le mur du pignon. Le roi ferma la porte où il avait posté des gardes, puis me fit signe de m'asseoir sur un coffre en bois, près du mur, pendant qu'il se rendait au fond, défaisait son pantalon et

urinait dans un puisard creusé dans le sol de terre battue. « Liofa est rapide, me dit-il tout en pissant.

— Très.

— Je pensais qu'il te battrait.

— Il n'était pas assez rapide, ou la bière l'avait ralenti. Maintenant, crachez dedans.

— Cracher dans quoi ? demanda mon père.

— Dans votre urine. Pour conjurer le mauvais sort.

— Derfel, mes Dieux ne tiennent pas compte de la pisse ou des crachats », dit-il amusé. Il avait invité deux de ses fils à venir dans la pièce et ces deux-là, Hrothgar et Cyrning, me regardaient avec curiosité. « Alors, quel message m'envoie Arthur ? demanda Aelle.

— Pourquoi en aurait-il envoyé un ?

— Parce que, autrement, tu ne serais pas ici. Tu crois avoir été engendré par un imbécile, mon garçon ? Alors, qu'est-ce que veut Arthur ? Non, ne me le dis pas, laisse-moi deviner. » Il rattacha la ceinture de son pantalon en tartan, puis alla s'installer sur l'unique siège, un fauteuil romain en bois noir incrusté d'ivoire, dont une grande partie de la décoration avait disparu. « Il propose de me garantir la propriété de cette terre si j'attaque Cerdic l'année prochaine, hein ?

— Oui, Seigneur.

— La réponse est non, gronda-t-il. Cet homme m'offre ce qui m'appartient déjà ! Quelle sorte d'offre est-ce là ?

— Une paix perpétuelle, Seigneur Roi. »

Aelle sourit. « Quand un homme promet quelque chose pour l'éternité, il joue avec la vérité. Rien n'est éternel, mon garçon, rien. Dis à Arthur que mes lanciers marcheront avec Cerdic l'année prochaine. » Il rit. « Tu as perdu ton temps, Derfel, mais je suis content que tu sois venu. Demain, nous parlerons d'Erce. Tu veux une femme pour la nuit ?

— Non, Seigneur Roi.

— Ta princesse n'en saura jamais rien, ne taquina-t-il.

— Non, Seigneur Roi.

— Et il se prétend mon fils ! » Aelle rit, et ses fils rirent avec lui. Ils étaient tous deux grands et, bien que leurs cheveux fussent noirs, j'ai dans l'idée qu'ils me ressemblaient, tout

comme je me doutais qu'on les avait invités dans cette pièce pour qu'ils soient témoins de la conversation et transmettent le refus catégorique d'Aelle aux autres chefs saxons. « Tu peux dormir sur le seuil de ma porte, dit Aelle en congédiant ses fils d'un geste, tu y seras en sécurité. » Il attendit que Hrothgar et Cyrning soient sortis de la pièce, puis me retint. « Demain, dit mon père à voix basse, Cerdic rentrera chez lui et il emmènera Lancelot. Cerdic va se méfier parce que je t'ai laissé la vie, mais je survivrai à ses soupçons. Nous parlerons demain, Derfel, et je te donnerai une plus longue réponse pour Arthur. Ce ne sera pas celle qu'il désire, mais peut-être suffira-t-elle à le contenter. Va maintenant, j'attends de la compagnie. »

Je dormis dans l'étroit espace entre l'estrade et la porte de mon père. Durant la nuit, une jeune fille passa devant moi pour se rendre dans le lit d'Aelle pendant que, dans la grande salle, les guerriers chantaient, se battaient, buvaient, et à la longue, cédèrent au sommeil, bien que l'aube fût levée avant que le dernier commençât à ronfler. Je m'éveillai en entendant les coqs chanter sur la colline de Thunreslea, alors je sanglai Hywelbane, ramassai ma cape et mon bouclier, et passai devant les braises des feux pour sortir dans l'air vif et glacé. Une brume s'accrochait au plateau élevé, s'épaississant en brouillard au fur et à mesure que le terrain descendait vers l'endroit où la Tamise s'élargissait et se jetait dans la mer. Je m'éloignai du manoir et marchai jusqu'au bord de la colline d'où je contemplai la blancheur suspendue au-dessus de la rivière.

« Mon Seigneur Roi m'a ordonné de te tuer si je te trouvais seul », dit une voix derrière moi.

Me retournant, je vis Bors, le cousin et le champion de Lancelot. « Je te dois des remerciements, dis-je.

— Pour t'avoir averti, à propos de Liofa ? » Bors haussa les épaules comme si c'était chose de peu d'importance. « Il est rapide, hein ? Rapide et meurtrier. » Bors vint se poster à côté de moi et mordit dans une pomme, décida qu'elle était blette et la jeta. C'était encore un guerrier grand et fort, un lancier balafré à la barbe noire qui s'était tenu derrière beaucoup trop de murs de boucliers et avait vu beaucoup trop d'amis abattus. Il rota. « Ça m'était égal de me battre pour donner le trône de

Dumnonie à mon cousin, dit-il, mais je n'ai jamais eu envie de combattre pour un Saxon. Et je ne voulais pas te voir taillé en pièces pour l'amusement de Cerdic.

— Mais l'année prochaine, Seigneur, tu combattras pour Cerdic.

— Tu crois ? » me demanda-t-il. Il semblait amusé. « Je ne sais pas ce que je ferai l'année prochaine, Derfel. Peut-être m'embarquerai-je pour Lyonesse ? On m'a dit que là-bas vivent les femmes les plus belles du monde. Elles ont des cheveux d'argent, des corps d'or et pas de langue. » Il rit, puis tira une autre pomme d'un petit sac et la frotta sur sa manche. « Mon Seigneur Roi, dit-il en parlant de Lancelot, va combattre pour Cerdic, mais que peut-il faire d'autre ? Arthur ne l'accueillerait pas bien. »

Je compris alors que Bors me sondait. « Mon seigneur Arthur n'a rien contre toi, dis-je prudemment.

— Ni moi contre lui, dit Bors la bouche pleine. Aussi peut-être nous rencontrerons-nous de nouveau, Seigneur Derfel. Quel dommage que je ne t'ai pas trouvé ce matin. Mon Seigneur Roi m'aurait généreusement récompensé si je t'avais tué. » Il me fit un grand sourire et s'en alla.

Deux heures plus tard, je vis Bors partir avec Cerdic, descendre la colline où la brume se déchirait entre les arbres aux feuilles rouges. Une centaine d'hommes s'en alla avec Cerdic, dont la plupart souffraient des suites du festin de la nuit, tout comme les hommes d'Aelle qui formèrent une escorte pour accompagner les invités. Je chevauchai derrière mon père dont le cheval était mené par la bride tandis que lui marchait avec Cerdic et Lancelot. Ils étaient suivis par deux porteurs d'enseignes ; l'un tenait celle d'Aelle, le crâne de taureau éclaboussé de sang planté sur un bâton, l'autre brandissait celle de Cerdic, un crâne de loup peint en rouge où était suspendue la peau écorchée d'un mort. Lancelot m'ignorait. Plus tôt, dans la matinée, quand nous nous étions rencontrés par hasard, près du manoir, il avait fait semblant de ne pas me voir et je n'avais accordé nulle importance à cette rencontre. Ses hommes avaient massacré ma fille cadette, et bien que j'aie tué les meurtriers, j'aurais bien aimé venger l'âme de Dian sur Lancelot lui-même,

mais cela m'était impossible dans le manoir d'Aelle. Alors, d'une crête herbue surplombant les rives boueuses de la Tamise, je regardai Lancelot et ses quelques serviteurs rejoindre les vaisseaux de Cerdic.

Seuls Amhar et Loholt osèrent me défier. Les jumeaux étaient des jeunes gens maussades qui détestaient leur père et méprisaient leur mère. Ils se prenaient pour des princes, mais Arthur, qui dédaignait les titres, refusait de leur accorder cet honneur et cela ne faisait qu'accroître leur ressentiment. Ils croyaient qu'on les avait dépouillés du rang, de la terre, de la fortune et des honneurs royaux, et étaient prêts à combattre pour quiconque essaierait d'abattre Arthur, qu'ils accusaient de leur mauvaise fortune. Le moignon du bras droit de Loholt était gainé d'argent, étui auquel il avait fixé une paire de griffes d'ours. Ce fut Loholt qui se tourna vers moi. « Nous nous retrouverons l'année prochaine », me dit-il.

Je savais qu'il cherchait la bagarre, mais je répondis d'une voix suave : « J'attends ce moment avec impatience. »

Il leva son moignon gainé d'argent, me rappelant que j'avais tenu son bras pendant que son père le frappait avec Excalibur. « Tu me dois une main, Derfel. »

Je ne répondis rien. Amhar était venu se poster auprès de son frère. Tous deux avaient le visage osseux aux lourdes mâchoires de leur père, mais aigri, si bien que l'on n'y voyait pas la force d'Arthur. Plutôt une ruse proche de celle des loups.

« Tu ne m'as pas entendu ? demanda Loholt.

— Réjouis-toi d'avoir encore une main. Quant à ma dette envers toi, Loholt, je la paierai avec Hywelbane. »

Ils hésitèrent, mais n'étant pas certains que les gardes de Cerdic les soutiendraient s'ils tiraient leur épée, ils se contentèrent de cracher vers moi avant de faire demi-tour et de descendre en plastronnant jusqu'à la grève boueuse où attendaient les deux bateaux de Cerdic.

Cette rive, en contrebas de Thunreslea, était un vilain endroit, mi-terre, mi-mer, où la rencontre du fleuve et de l'océan avait engendré un paysage morne de bancs de boue ou de sable et de petits bras de mer entrelacés. Des mouettes crièrent lorsque les lanciers de Cerdic traversèrent la plage

vaseuse, pataugèrent dans le chenal peu profond et se hissèrent par-dessus le plat-bord de leurs chaloupes. Je vis Lancelot soulever l'ourlet de sa cape et, l'air dégoûté, se frayer un chemin dans la boue pestilentielle. Loholt et Amhar le suivirent et, une fois qu'ils eurent atteint leur bateau, ils se retournèrent et pointèrent deux doigts vers moi, pour me jeter un sort. Je fis comme si je n'avais rien vu. Les voiles étaient déjà déployées, mais le vent restait faible et les deux nefs à la proue relevée ne sortirent de l'étroit ruisseau dont l'eau refluait que grâce aux longues rames manœuvrées par les lanciers de Cerdic. Lorsque les proues des bateaux ornées de têtes de loup firent face au grand large, la soldatesque qui ramait entama un chant qui rythma leurs mouvements. « *Hwaet* pour ta mère et *hwaet* pour ta fille et *hwaet* pour ton amante que tu *hwaet* sur le sol », et à chaque « *hwaet* », ils criaient plus fort et tiraient sur leurs longues rames, et les deux navires gagnèrent de la vitesse jusqu'à ce qu'enfin la brume s'enroule autour de leurs voiles grossièrement peintes de crânes de loups. « Et *hwaet* pour ta mère », reprit le chant, seulement maintenant les voix étaient étouffées par le brouillard, « et *hwaet* pour ta fille », et les longues coques devinrent indistinctes jusqu'à ce que les navires finissent par s'évanouir tout à fait dans l'air blanchi, « et *hwaet* pour ton amante que tu *hwaet* sur le sol ». Le son semblait venir de nulle part, puis il se dissipa à son tour ainsi que les bruits d'éclaboussures de leurs rames.

Deux des hommes d'Aelle hissèrent leur seigneur sur son cheval. « As-tu dormi ? me demanda-t-il lorsqu'il se fut installé sur sa selle.

— Oui, Seigneur Roi.

— J'avais mieux à faire, dit-il sèchement. Suis-moi. » Il frappa des talons les flancs de son cheval qui suivit le rivage, là où les petits ruisseaux se ridaient et disparaissaient dans le sable, aspirés par la marée descendante. Ce matin, en l'honneur du départ de ses hôtes, Aelle avait revêtu le harnois royal. Son heaume de fer était garni d'or et couronné d'une crête de plumes noires, son plastron de cuir et ses longues bottes étaient teints en noir, sa longue cape noire en peau d'ours apetissait son grand palefroi. Une douzaine de ses hommes nous suivaient à

cheval, et l'un d'eux portait son enseigne, le crâne de taureau. Aelle, comme moi, chevauchait difficilement sur le sable. « Je savais qu'Arthur t'enverrait, dit-il et, comme je ne répondais pas, il se tourna vers moi. Alors, tu as retrouvé ta mère ?

— Oui, Seigneur Roi.

— Comment est-elle ?

— Vieille, dis-je avec sincérité, vieille, grosse et malade. »

Il soupira. « Ce sont d'abord des jeunes filles si belles qu'elles pourraient briser le cœur de toute une armée, et après deux ou trois enfants, elles deviennent vieilles, grosses et malades. » Il se tut, pensif. « Je ne sais pas pourquoi, je pensais que cela n'arriverait jamais à Erce. Elle était très belle, dit-il avec une tristesse rêveuse, puis il sourit. Mais, les Dieux en soient remerciés, ce ne sont pas les jeunes qui manquent, hein ? » Il rit, puis me jeta un autre coup d'œil. « Dès l'instant où tu m'as dit le nom de ta mère, j'ai su que tu étais mon fils. » Il fit une pause. « Mon premier né.

— Votre premier bâtard, dis-je.

— Et alors ? Le sang, c'est le sang, Derfel.

— Et je suis fier d'avoir le vôtre, Seigneur Roi.

— Et tu dois l'être, mon garçon, même si tu le partages avec pas mal d'autres. Je n'ai pas été avare de mon sang. » Il gloussa, puis engagea son cheval sur un banc de boue et le cingla pour qu'il gravisse la pente glissante jusqu'à l'endroit où une flottille était échouée. « Regarde-les, ces bateaux, Derfel ! dit mon père, en tirant sur les rênes, regarde-les ! Ils semblent inutiles, maintenant, mais presque tous sont arrivés cet été, bourrés d'hommes jusqu'aux plats-bords. » Il frappa des talons les flancs de sa monture et nous passâmes lentement devant la triste rangée de navires immobilisés.

Il y en avait peut-être quatre-vingts ou quatre-vingt-dix sur le banc de sable. D'élégants navires dont la poupe se recourbait comme la proue, mais qui tous tombaient en ruine. La vase verdissait leurs bordages, leurs sentines étaient inondées et la pourriture noircissait leur bois. Certains, qui devaient être là depuis plus d'un an, n'étaient plus que de sombres squelettes. « Soixante hommes sur chaque, Derfel, dit Aelle, au moins soixante, et chaque marée en amenait d'autres. Maintenant que

les tempêtes hantent le large, ils ne viennent plus, mais on en construit et ceux-là arriveront au printemps. Pas seulement ici, Derfel, mais sur toute la côte ! » Il fit un geste qui embrassait le rivage oriental de la Bretagne dans sa totalité. « Des navires et des navires ! Tous pleins de nos gens, qui cherchent un foyer, une terre. » Il proféra ce dernier mot avec violence, puis détourna son cheval du mien sans attendre de réponse. « Viens ! » cria-t-il, et à sa suite, je franchis la boue d'un ruisseau que ridait la marée, remontai un banc de galets puis, passant entre des buissons épineux, gravis la colline que couronnait le grand manoir.

Aelle réfréna sa bête sur un épaulement où il m'attendit, puis lorsque je l'eus rejoint, il me désigna en silence un col, en bas. Une armée s'y tenait. Je ne pus les compter, tant il y avait d'hommes rassemblés dans ce repli de terrain, qui, je le savais, ne constituaient qu'une partie de l'armée d'Aelle. Cette grande foule de guerriers saxons, quand elle vit son roi se découper sur le ciel, fit éclater un tonnerre de vivats et se mit à frapper les boucliers avec les hampes des lances, si bien que tout le ciel gris s'emplit de leur terrible vacarme. Aelle leva sa main droite mutilée et le bruit s'éteignit. « Tu vois, Derfel ? me demanda-t-il.

— Je vois ce que vous avez choisi de me montrer, Seigneur Roi, répondis-je évasivement, sachant exactement le message que m'avaient transmis les bateaux échoués et la foule d'hommes en armure.

— Je suis fort maintenant, et Arthur faible. Peut-il lever ne serait-ce que cinq cents hommes ? J'en doute. Les lanciers du Powys viendront à son secours, mais suffiront-ils ? J'en doute. J'ai un millier de lanciers, Derfel, et deux fois autant d'hommes affamés qui manieront une hache pour acquérir quelques toises de terrain bien à eux. Et Cerdic a encore plus d'hommes, beaucoup plus, et il a bien plus désespérément besoin de terres que moi. Il nous faut des terres, Derfel, il nous en faut, et Arthur en a, et Arthur est faible.

— Le Gwent a mille lanciers, et si vous envahissez la Dumnonie, il viendra à son aide. » Je n'en étais pas certain, mais avoir l'air confiant ne pouvait desservir la cause d'Arthur.

« Le Gwent, la Dumnonie et le Powys se battront, et d'autres viendront se ranger sous la bannière d'Arthur. Les Blackshields combattront pour nous, et des lanciers arriveront du Gwynedd et d'Elmet, et même du Rheged et du Lothian. »

Aelle sourit de ma vantardise. « Tu n'as pas encore compris la leçon, Derfel, alors, viens », dit-il. Et de nouveau, il éperonna son cheval, continuant de gravir la colline, mais cette fois en direction de l'est, vers un bosquet. Il mit pied à terre, fit signe à son escorte de rester où elle était, puis m'emmena le long d'un sentier étroit jusqu'à une clairière où se dressaient deux petits bâtiments en bois. Ce n'étaient que des cabanes aux toits pointus en chaume de seigle, aux murs bas faits de troncs non dégrossis. « Tu vois ? » dit-il en désignant le pignon de le plus proche.

Je crachai pour conjurer le mal, car là-haut était plantée une croix en bois. C'était la dernière chose que je m'attendais à voir ici, dans le Llogyr païen : un temple chrétien. La seconde hutte, un peu plus basse, devait être l'habitation du prêtre qui vint nous saluer en franchissant, à quatre pattes, la porte de sa masure. Il portait une tonsure, une robe noire de moine et une barbe brune emmêlée. Il reconnut Aelle et s'inclina très bas. « Le Christ vous accueille, Seigneur Roi ! cria l'homme en saxon, avec un vilain accent.

— D'où es-tu ? » lui demandai-je en langue bretonne.

Il parut surpris qu'on s'adresse à lui dans sa langue natale. « De Gobannium, Seigneur. » L'épouse du moine, une femme malpropre, aux yeux pleins de ressentiment, sortit en rampant de la masure pour se poster à côté de son homme.

« Que fais-tu ici ? demandai-je à ce dernier.

— Le Seigneur Jésus-Christ a ouvert les yeux du roi Aelle, et nous a envoyés apporter la Bonne Nouvelle aux Saxons. Je suis venu avec mon frère prêtre, Gorfydd, pour prêcher l'évangile aux Saïs. »

Je regardai Aelle qui souriait d'un air sournois. « Des missionnaires du Gwent ? lui demandai-je.

— Ce sont de faibles créatures, n'est-ce pas ? dit Aelle en montrant du geste le moine et sa femme qui rentraient dans leur cabane. Mais ils pensent qu'ils vont nous détourner du

culte de Thunor et de Seaxnet, et cela m'arrange de le leur laisser croire. Pour le moment.

— Parce que, dis-je lentement, le roi Meurig vous a promis une trêve si vous laissiez ses prêtres venir chez vous ? »

Aelle rit. « C'est un idiot, ce Meurig. Il se préoccupe plus des âmes de mes gens que de la sécurité de son pays, et deux prêtres sont un modeste prix à payer pour s'assurer de la neutralité des mille lanciers du Gwent lorsque nous prendrons la Dumnonie. » Il passa le bras autour de mes épaules et me ramena vers les chevaux. « Tu vois, Derfel ? Le Gwent ne combattra pas, pas tant que leur roi croira qu'il y a une possibilité que sa religion se propage parmi mes gens.

— Et la religion se propage-t-elle ? » demandai-je.

Il s'étrangla de rire. « Parmi quelques esclaves et des femmes, mais ils ne sont pas nombreux, et elle ne s'étendra guère. J'y veille. J'ai vu ce que cette religion a fait à la Dumnonie, et je ne le permettrai pas ici. Nos anciens Dieux nous suffisent, Derfel, aussi pourquoi en aurions-nous d'autres ? La moitié des ennuis que connaissent les Bretons vient de là. Ils ont perdu leurs Dieux.

— Pas Merlin », dis-je.

Ma remarqua porta. Aelle se tourna vers l'ombre d'un arbre et je lus de l'inquiétude sur son visage. Il avait toujours craint Merlin. « J'ai entendu certaines rumeurs, se hasarda-t-il.

— Les Trésors de Bretagne.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Peu de choses, Seigneur Roi, dis-je avec une certaine franchise, juste une collection de vieux objets dépenaillés. Seuls deux d'entre eux ont une véritable valeur : une épée et un chaudron.

— Tu les as vus ? demanda-t-il d'un air farouche.

— Oui.

— Que feront-ils ? »

Je haussai les épaules. « Personne ne le sait. Arthur croit qu'ils ne feront rien, mais Merlin dit qu'ils commandent aux Dieux et que s'il accomplit la bonne magie au bon moment, les anciens Dieux de la Bretagne exécuteront ses ordres.

— Et il lâchera ces Dieux contre nous ?

— Oui, Seigneur Roi », répondis-je, et cela arriverait bientôt, très bientôt, mais cela, je ne le dis pas à mon père. Aelle se renfrogna. « Nous avons aussi des Dieux.

— Alors, invoquez-les, Seigneur Roi. Laissons les Dieux combattre les Dieux.

— Les Dieux ne sont pas idiots, mon garçon, grogna-t-il, pourquoi combattraient-ils alors que les hommes peuvent s'entre-tuer à leur place ? » Il se remit en marche. « Je suis vieux, me dit-il, et de toute ma vie, je n'ai jamais vu de Dieux. Nous croyons en eux, mais se soucient-ils de nous ? » Il me lança un regard inquiet. « Tu as foi en ces Trésors ?

— Je crois au pouvoir de Merlin, Seigneur Roi.

— Mais à la descente les Dieux sur terre ? » Il y réfléchit un moment, puis secoua la tête. « Et si vos Dieux venaient, pourquoi les nôtres ne viendraient-ils pas pour nous protéger ? Même toi, Derfel, déclara-t-il d'un air sarcastique, tu aurais peine à lutter contre le marteau de Thunor. » Il m'avait mené à l'orée du bois et je vis que son escorte et nos chevaux étaient partis. « Marchons, dit Aelle, et je te dirai tout sur la Dumnonie.

— Je connais la Dumnonie, Seigneur Roi.

— Alors tu sais, Derfel, que son roi est un imbécile, et que celui qui la gouverne ne veut pas être roi, pas même être un, comment appelez-vous cela, un kaiser ?

— Un empereur, dis-je.

— Un empereur », répéta-t-il, ridiculisant ce mot par sa prononciation. Il me fit prendre un sentier qui longeait la forêt. Il n'y avait personne d'autre en vue. Sur notre gauche, le sol descendait en pente jusqu'à la plaine embrumée de l'estuaire, alors qu'au nord s'étendait une grande forêt humide et froide. « Tes chrétiens se rebellent, résuma Aelle, ton roi est un infirme imbécile et ton chef refuse de lui voler le trône. À la longue, Derfel, et plus tôt que tard, un autre homme voudra ce trône. Lancelot a failli s'en emparer, et un homme plus valable que lui essaiera bientôt. » Il se tut, les sourcils froncés. « Pourquoi Guenièvre lui a-t-elle ouvert les cuisses ? demanda-t-il.

— Parce qu'Arthur ne voulait pas devenir roi, dis-je sombrement.

— Alors, c'est un idiot. Et l'année prochaine, cet idiot sera mort, à moins qu'il n'accepte ma proposition.

— Quelle proposition, Seigneur Roi ? » demandai-je en m'arrêtant sous un hêtre d'un rouge flamboyant.

Il fit de même et mit les mains sur mes épaules. « Dis à Arthur de te donner le trône, Derfel. »

Je regardai mon père dans les yeux. Durant un battement de cœur, je crus qu'il plaisantait, puis je vis qu'il était aussi sérieux qu'on puisse l'être. « Moi ? demandai-je, étonné.

— Toi, répondit Aelle, et tu me jureras fidélité. Je veux m'emparer du pays, mais tu peux dire à Arthur de te donner le trône et tu gouverneras la Dumnonie. Mon peuple s'y établira et cultivera la terre, et toi, tu les gouverneras, mais en roi vassal. Nous formerons une fédération, toi et moi. Le père et le fils. Tu gouverneras la Dumnonie et je gouvernerai l'Angleterre.

— L'Angleterre ? » demandai-je, car ce mot était nouveau pour moi.

Il ôta les mains de mes épaules et montra la campagne. « Ça ! Vous nous appelez Saxons, mais toi et moi, nous sommes des Angles. Cerdic est Saxon, mais toi et moi sommes des Anglais, et notre pays est l'Angleterre. Voilà l'Angleterre ! » Il dit cela fièrement, en contemplant les alentours de cette colline mouillée.

« Et Cerdic ? lui demandai-je.

— Toi et moi, nous tuerons Cerdic », dit-il franchement, puis il me tira par le coude et se remit à marcher, mais maintenant, il m'entraînait sur une piste où des cochons, à la recherche de faines, fouillaient du groin les feuilles qui venaient de tomber. « Dis à Arthur ce que je lui propose. Dis-lui qu'il peut avoir le trône, si c'est ce qu'il désire, mais que ce soit lui ou toi, vous le prendrez en mon nom.

— Je le lui dirai, Seigneur Roi. » Je savais qu'Arthur ferait fi de sa proposition. Je pense qu'Aelle le savait aussi, mais sa haine de Cerdic l'avait poussé à la formuler. Il savait que même si Cerdic et lui s'emparaient de tout le sud de la Bretagne, il y aurait ensuite une autre guerre pour déterminer lequel des deux serait le Bretwalda, le Grand Roi. « Et si, au contraire, Arthur et vous attaquiez Cerdic, ensemble, l'année prochaine ? »

Aelle fit non de la tête. « Cerdic a distribué beaucoup trop d'or à mes chefs de clan. Ils ne le combattront pas, pas tant qu'il leur offre la Dumnonie en récompense. Mais si Arthur te donne ce pays et que toi, tu me le donnes, alors ils n'auront que faire de l'or de Cerdic. Tu peux dire cela à Arthur.

— Je le lui dirai, Seigneur Roi », répétai-je, mais je savais qu'Arthur ne voudrait pas accepter cette proposition car c'était manquer au serment fait à Uther quand il lui avait promis de garder Mordred sur le trône, et ce serment constituait le pivot de toute la vie d'Arthur. En fait, j'étais si certain qu'il ne le violerait pas qu'en dépit de ce que je venais de dire à Aelle, je doutais de pouvoir même rapporter ces paroles à Arthur.

Aelle m'amena dans une grande clairière où ma monture m'attendait, à côté d'une escorte de lanciers à cheval. Au centre, se dressait une grande pierre rugueuse, haute comme un homme, et même si elle ne ressemblait pas aux monolithes ornés des anciens temples de Dumnonie, ni aux grands rochers plats sur lesquels nous acclamions nos rois, il s'agissait visiblement d'une pierre sacrée, car aucun des guerriers saxons ne s'aventurait dans le cercle d'herbe, bien que l'on ait planté non loin d'elle un de leurs propres objets sacrés, un grand tronc d'arbre dépouillé de son écorce où un visage était grossièrement sculpté. Aelle me conduisit vers la pierre, mais s'arrêta à quelques pas et fouilla dans un sac qu'il portait à son ceinturon. Il en sortit une petite bourse de cuir qu'il délaça, puis il fit tomber quelque chose dans sa paume. Il me présenta l'objet et je vis que c'était un minuscule anneau d'or serti d'une petite agate taillée. « J'allais donner cela à ta mère lorsque Uther l'a capturée, et je l'ai gardé depuis. Prends-la. »

J'acceptai la bague. C'était un objet tout simple, de fabrication locale. Elle n'était pas romaine, car leurs joyaux étaient exécutés avec beaucoup de finesse, ni saxonne, car les Saïs aimaient les bijoux lourds ; elle avait sûrement été façonnée par un pauvre Breton tombé sous une lame saxonne. La pierre verte, carrée, était sertie de travers, mais la minuscule bague semblait empreinte d'un charme étrange et fragile. « Je n'ai jamais pu l'offrir à ta mère, et si elle a grossi, ce n'est pas

maintenant qu'elle va la porter. Alors, donne-la à ta princesse du Powys. On m'a dit que c'était une femme bien.

— C'est vrai. Seigneur Roi.

— Donne-la à ton épouse et dis-lui que si nos pays doivent en venir à se battre, alors j'épargnerai la femme qui portera cette bague, elle et toute sa famille.

— Merci, Seigneur Roi, dis-je, et je rangeai la petite bague dans ma bourse.

— J'ai un dernier don pour toi », dit-il. Il mit le bras autour de mes épaules et me conduisit jusqu'à la pierre. Je me sentais coupable de ne pas lui avoir apporté de cadeau ; dans ma peur de me rendre en Llogyr, l'idée ne m'était pas venue, mais Aelle ne m'en avait pas tenu rigueur. Il s'arrêta près du rocher. « Jadis, cette pierre appartenait aux Bretons, me dit-il, et elle était sacrée pour eux. Il y a un trou, tu vois ? Va, mon garçon, et regarde dedans. »

Je marchai vers l'endroit indiqué et vis qu'un grand trou noir s'enfonçait jusqu'au cour de la pierre.

« J'ai parlé, un jour, avec un vieil esclave breton, dit Aelle, et il m'a raconté qu'en soufflant dans ce trou, on pouvait parler aux morts.

— Mais vous n'y croyez pas ? lui demandai-je, ayant entendu du scepticisme dans sa voix.

— Nous croyons que nous pouvons parler à Thunor, à Woden, et à Seaxnet par ce trou, mais toi ? Peut-être pourras-tu accéder aux morts, Derfel. » Il sourit. « Nous nous reverrons, mon fils.

— Je l'espère, Seigneur Roi. » Je me souvins alors de l'étrange prophétie de ma mère, qu'Aelle serait tué par son fils ; je tentai de repousser ce délire de vieille femme folle, mais les Dieux choisissent souvent pour porte-parole ce genre de femmes, et soudain, je ne trouvai plus rien à dire.

Aelle m'étreignit, écrasant mon visage sur le col de sa grande cape de fourrure. « Ta mère a encore longtemps à vivre ? me demanda-t-il.

— Non, Seigneur Roi.

— Enterre-la les pieds tournés vers le nord. C'est la coutume de notre peuple. » Il m'enlaça une dernière fois. « On va te

ramener chez toi sain et sauf, dit-il, puis il recula. Pour parler aux morts, ajouta-t-il d'un bon bourru, il faut tourner trois fois autour de la pierre, puis s'agenouiller devant le trou. Embrasse ma petite-fille pour moi. » Il sourit, content de m'avoir surpris en montrant combien il connaissait ma vie, puis il se retourna et partit.

L'escorte me regarda faire trois fois le tour de la pierre, m'agenouiller et me pencher vers le trou. J'eus soudain envie de pleurer et ma voix trembla comme je chuchotai le nom de ma fille : « Dian ? soufflai-je dans le cœur de la pierre. Ma chère Dian ? Attends-nous, ma chérie, nous te rejoindrons bientôt. Dian. » Ma fille chérie, ma Dian bien-aimée, massacrée par les hommes de Lancelot. Je lui dis que nous l'aimions, je lui transmis le baiser d'Aelle, puis j'appuyai mon front sur la pierre froide et pensai à son petit corps-ombre, tout seul, dans l'Autre Monde. Merlin, il est vrai, nous avait dit que les enfants morts jouaient, heureux, sous les pommes d'Annwn, mais je pleurai tout de même tandis que je l'imaginais, entendant soudain ma voix. Levait-elle les yeux ? Versait-elle des larmes, comme moi ?

Je partis à cheval. Il me fallut trois jours pour retourner à Dun Caric, et là, je donnai à Ceinwyn la petite bague en or. Elle avait toujours aimé les choses simples et cela lui conviendrait mieux qu'un bijou romain raffiné. Elle la passa au petit doigt de sa main droite, le seul auquel elle allait. « Je doute qu'elle puisse me sauver la vie, dit-elle tristement.

— Pourquoi pas ? » demandai-je.

Elle sourit, admirant la bague. « Quel Saxon s'arrêterait pour chercher une bague ? Violer d'abord et piller après, n'est-ce pas la règle d'un lancier ?

— Tu ne seras pas là lorsque les Saxons viendront, dis-je. Il faut que tu retournes au Powys. »

Elle fit signe que non. « Je resterai. Je ne peux pas toujours courir me réfugier auprès de mon frère dès que les ennuis commencent. »

Je laissai cette discussion en suspens jusqu'à ce que le moment vienne, et envoyai des messagers à Durnovarie et Caer Cadarn, pour faire savoir à Arthur que j'étais revenu. Quatre jours plus tard, il arriva à Dun Caric, et je lui rapportai le refus

d'Aelle. Arthur haussa les épaules comme s'il n'avait rien espéré d'autre. « Cela valait la peine d'essayer », dit-il dédaigneusement. Je ne lui transmis pas l'offre qui m'avait été faite, car dans son humeur morose, il aurait probablement pensé que j'étais tenté d'accepter et il ne se serait jamais plus fié à moi. Je ne lui dis pas non plus que j'avais vu Lancelot à Thunreslea, car je savais combien il détestait toute mention de ce nom. Je lui parlai des prêtres venus du Gwent, et à cette nouvelle, il se renfrogna. « Je suppose que je vais devoir rendre visite à Meurig », dit-il sombrement, en regardant le Tor. Puis il se tourna vers moi. « Savais-tu, me demanda-t-il d'un air accusateur, qu'Excalibur était l'un des Trésors de Bretagne ?

— Oui, Seigneur », confessai-je. Merlin me l'avait révélé longtemps auparavant, mais en me faisant jurer de garder le secret, de crainte qu'Arthur détruise l'épée pour prouver qu'il n'était pas superstitieux.

« Merlin m'a demandé de la lui rendre », dit Arthur. Il avait toujours su que cela arriverait, depuis le jour lointain de sa jeunesse où Merlin lui avait offert l'épée magique.

« Tu vas la lui donner ? » demandai-je avec inquiétude.

Il fit la grimace. « Si je ne le fais pas, Derfel, cela mettra-t-il fin aux absurdités de Merlin ?

— Si ce sont des absurdités, Seigneur. » Je me souvins de la jeune fille nue et chatoyante et me dis qu'elle était le présage de choses merveilleuses.

Arthur défit son ceinturon. « Porte-la-lui, Derfel, dit-il de mauvaise grâce, porte-la-lui. » Il me fourra la précieuse épée dans les mains. « Mais dis à Merlin que je veux pouvoir la récupérer.

— Je le ferai, Seigneur. » Car si les Dieux ne venaient pas à la Vigile de Samain, alors il faudrait tirer Excalibur de son fourreau pour porter le fer dans l'armée des Saxons.

Mais la Vigile de Samain était très proche, et en cette nuit des morts, on invoquerait les Dieux.

Aussi le lendemain, j'emportai Excalibur vers le sud pour que tout cela s'accomplisse.

Mai Dun, haute colline située au sud de Durnovarie, a dû être, à une certaine époque, la plus grande forteresse de toute la Bretagne. Les Anciens avaient entouré son large sommet doucement arrondi de trois énormes murailles de mottes de gazon qui s'élevaient en terrasses abruptes. Nul ne sait quand elle fut construite, ni même comment, et certains croient que les Dieux eux-mêmes ont dû édifier ces remparts, car ce triple mur semble beaucoup trop haut et ses douves bien trop profondes pour l'œuvre de simples mortels, bien que ni la hauteur des murs ni la profondeur des fossés n'aient empêché les Romains de s'en emparer et de passer la garnison au fil de l'épée. Mai Dun n'abrite plus rien depuis ce jour sinon, sur le bord est du plateau, un petit temple en pierres que les Romains victorieux ont élevé à Mithra. En été, l'ancienne forteresse est un endroit ravissant ; des moutons paissent ses murs escarpés, des papillons volettent autour des graminées, du thym sauvage et des orchidées ; mais à la fin de l'automne, lorsque la nuit descend tôt et que les pluies venues de l'ouest balaient la Dumnonie, le sommet n'est plus qu'une éminence nue et glacée où le vent se fait mordant.

La piste qui mène au sommet aboutit au dédale du portail ouest, et le jour où j'apportai Excalibur à Merlin, le chemin était glissant de boue. Une horde de gens du peuple y pataugeaient avec moi. Certains portaient de grands fagots sur leur dos, d'autres des outres de peau pleines d'eau, tandis que quelques-uns aiguillonnaient des bœufs qui tiraient de grands troncs d'arbres ou des traîneaux chargés de branches émondées. Des filets de sang coulaient sur les flancs des bêtes qui peinaient pour hisser leurs fardeaux sur le sentier à-pic et traître jusqu'à l'endroit où, très haut au-dessus de moi, sur le rempart extérieur herbu, je pouvais voir des lanciers monter la garde. La présence de ces hommes confirmait ce qu'on m'avait dit à Durnovarie, que Merlin avait fermé Mai Dun à tous, sauf à ceux qui venaient y travailler.

Deux d'entre eux gardaient le portail. C'étaient des Blackshields irlandais, loués à Œngus Mac Airem, et je me

demandai combien Merlin avait dépensé pour préparer cette forteresse d'herbe désolée à la venue des Dieux. Ils s'aperçurent que je n'étais pas l'un des travailleurs et descendirent à ma rencontre. « Vous avez affaire ici, Seigneur ? » me demanda respectueusement l'un d'eux. Je ne portais pas d'armure, mais Hywelbane et son fourreau suffisaient à me signaler comme un homme de haut rang.

« J'ai affaire avec Merlin. »

Le Blackshield ne s'écarta pas. « Beaucoup des gens qui viennent ici, Seigneur, prétendent avoir affaire avec Merlin. Mais le seigneur Merlin a-t-il affaire avec eux ?

— Va lui dire que le seigneur Derfel lui apporte le dernier Trésor. » J'essayai d'imprégner ces paroles de la solennité qui convenait, mais elles ne parurent pas impressionner les Blackshields. Le plus jeune monta porter le message pendant que le plus âgé s'entretenait avec moi. Comme la plupart des lanciers d'Œngus, c'était un joyeux luron. Les Blackshields venaient de la Démétie, royaume qu'Œngus s'était taillé sur la côte ouest de la Bretagne, mais bien que ce fussent des envahisseurs, on ne les haïssait pas autant que les Saxons. Les Irlandais nous attaquaient, nous pillaient, nous mettaient en esclavage et nous prenaient nos terres, mais ils parlaient une langue proche de la nôtre, leurs Dieux étaient nos Dieux et, quand ils ne nous combattaient pas, ils se mêlaient facilement aux Bretons de naissance. Certains, comme Œngus lui-même, semblaient maintenant plus bretons qu'irlandais, car son île natale, qui s'était toujours vantée de ne pas avoir été envahie par les Romains, avait maintenant succombé à la religion apportée par ces derniers. Ses habitants s'étaient convertis au christianisme, même si les seigneurs d'Outremer, les rois irlandais qui comme Œngus s'étaient emparés de territoires bretons, restaient fidèles à leurs anciens Dieux, et je me dis qu'au printemps prochain, à moins que les rites de Merlin n'amènent ces Dieux à notre rescousse, les lanciers Blackshields se battraient sans doute pour la Bretagne contre les Saxons.

Le prince Gauvain descendit à grands pas le sentier pour venir me saluer ; il portait son harnois blanchi à la chaux dont la splendeur fut gâtée lorsque ses pieds se dérobèrent sous lui

dans la boue et qu'il parcourut la dernière toise sur les fesses. « Seigneur Derfel ! s'écria-t-il tout en s'aidant des pieds et des mains pour se relever, Seigneur Derfel ! Viens, viens ! Bienvenue ! » Il me fit un large sourire lorsque je m'approchai de lui. « N'est-ce pas la chose la plus excitante qui soit ?

— Je l'ignore encore, Seigneur Prince.

— Un triomphe ! s'enthousiasma-t-il en contournant prudemment la plaque de boue qui l'avait fait tomber. Une grande œuvre ! Prions pour qu'elle n'ait pas été accomplie en vain !

— Tous les Bretons prient pour cela, excepté, peut-être, les chrétiens.

— Dans trois jours, Seigneur Derfel, il n'y aura plus de chrétiens en Bretagne, car tous auront vu les vrais Dieux. À condition qu'il ne pleuve pas », ajouta-t-il d'un air anxieux. Il leva les yeux vers les sombres nuages et parut soudain sur le point de pleurer.

« La pluie ? demandai-je.

— Ou peut-être est-ce les nuages qui nous priveront des Dieux. Pluie ou nuage, je n'en suis pas sûr, et Merlin est impatient. Il ne s'explique pas, mais je pense que la pluie est un ennemi, ou peut-être est-ce les nuages. » Il marqua une pause, l'air toujours pitoyable. » Ou les deux. J'ai questionné Nimue, mais elle ne m'aime pas. » Il semblait très affligé. « En tout cas, j'implore les Dieux de nous accorder un ciel clair. Dernièrement, il a été nuageux, très nuageux, et je soupçonne les chrétiens d'avoir prié pour que la pluie tombe. As-tu vraiment apporté Excalibur ? »

J'ôtai le tissu qui enveloppait l'épée et la lui présentai par la garde. Durant un instant, il n'osa pas la toucher, puis s'en empara avec précaution et la tira de son fourreau. Il contempla la lame avec respect, puis caressa du doigt les volutes ciselées et les dragons gravés qui la décoraient. « Faite dans l'Autre Monde, dit-il d'une voix pleine d'émerveillement, par Gofannon lui-même !

— Plus probablement forgée en Irlande, dis-je peu charitablement, car il y avait quelque chose dans la jeunesse et

la crédulité de Gauvain qui me poussait à dégonfler sa pieuse naïveté.

— Non, Seigneur, m'assura-t-il avec conviction, elle a été faite dans l'Autre Monde. » Il me rendit Excalibur comme si elle lui brûlait les mains. « Viens, Seigneur », dit-il, essayant de me faire hâter le pas, mais il ne réussit qu'à glisser de nouveau dans la boue et battit des bras pour retrouver son équilibre. Son armure blanche, si impressionnante de loin, était en mauvais état. Le badigeonnage moucheté de boue s'écaillait, mais ce garçon possédait une assurance indomptable qui l'empêchait de paraître ridicule. Ses longs cheveux blonds, rassemblés en une tresse lâche, lui descendaient jusqu'au creux des reins. Tandis que nous parcourions l'étroit passage qui tournait en lacets entre les grands talus d'herbe, je demandai à Gauvain comment il avait rencontré Merlin. « Oh, je le connais depuis ma naissance ! répondit joyeusement le prince. Il fréquentait la cour de mon père, certes moins souvent ces derniers temps, mais quand je n'étais qu'un petit garçon, il était toujours là. Il m'a tout appris.

— Vraiment ? » Ma surprise n'était pas feinte, car Merlin, très cachottier, ne m'avait jamais parlé de Gauvain.

« Pas mes lettres, ce sont les femmes qui s'en sont chargées. Non, Merlin m'a enseigné ce que doit être mon destin. » Il me sourit timidement. « Il m'a appris à être pur.

— Pur ! » Je lui lançai un regard de curiosité. « Pas de femmes ?

— Aucune, Seigneur, reconnut-il innocemment. Merlin l'exige. Pas maintenant, en tout cas, mais après, bien sûr. » Sa voix mourut lentement et il rougit pour de bon.

« Pas étonnant, dis-je, que tu pries pour que le ciel soit clair.

— Non, Seigneur, non ! protesta Gauvain. Je prie pour que le ciel soit clair afin que les Dieux viennent ! Et quand ils le feront, ils amèneront avec eux Olwen l'Argentée. » Il rougit de nouveau.

« Olwen l'Argentée ?

— Tu l'as vue, Seigneur, à Lindinis. » Son beau visage devint presque éthéré. « Quand elle marche, elle est plus légère que le

vent, sa peau brille dans le noir et les fleurs poussent dans l'empreinte de ses pas.

— Et c'est elle, ta destinée ? demandai-je, réprimant un vilain petit pincement de jalousie à l'idée que cet esprit agile et luisant serait donné au jeune Gauvain.

— Je dois l'épouser lorsque ma tâche sera accomplie, dit-il avec conviction, même si pour l'instant mon devoir consiste à garder les Trésors, mais dans trois jours, j'accueillerai les Dieux et les mènerai sus à l'ennemi. Je serai le libérateur de la Bretagne. » Il énonça très calmement cette scandaleuse fanfaronnade comme s'il s'agissait d'une tâche ordinaire. Je ne dis rien, mais me contentai de le suivre, franchissant les douves profondes qui s'étendent entre le centre de Mai Dun et les murailles intérieures, et découvris que le fossé était plein de petites cabanes faites de branches et de chaume. Gauvain suivit mon regard. « Dans deux jours, nous devrons abattre ces abris et les jeter dans les feux.

— Des feux ?

— Tu verras, Seigneur, tu verras. »

Lorsque j'atteignis le sommet, je ne trouvai tout d'abord aucun sens à ce que je vis. La crête de Mai Dun est une étendue d'herbe sur laquelle une tribu tout entière pourrait se réfugier avec tout son bétail en temps de guerre, mais là, l'extrémité ouest de la colline était quadrillée de haies sèches dessinant une structure complexe. « Voilà ! » dit fièrement Gauvain en les montrant comme s'il s'agissait de son œuvre personnelle.

Les porteurs de fagots étaient dirigés vers l'une des haies les plus proches où ils se débarrassaient de leur charge et repartaient en traînant les pieds pour collecter plus de petit bois. Je vis alors que ces haies étaient en réalité de grands alignements de bûchers. Ils étaient plus hauts qu'un homme et s'étendaient sur des kilomètres, mais ce n'est que lorsque Gauvain m'eut fait gravir le rempart le plus central que j'embrassai leur dessin du regard.

Ils remplissaient toute la moitié ouest du plateau et, au centre, cinq piles de bois formaient un cercle au milieu d'un espace dégagé de soixante ou soixante-dix pas de large. Ce vide était entouré d'une haie en spirale qui accomplissait trois tours

pleins et mesurait plus de cent cinquante pas de diamètre. À l'extérieur, un anneau d'herbe était ceinturé par six doubles spirales qui, partant d'un espace circulaire vide, s'enroulaient pour se refermer sur un autre, si bien que douze espaces encerclés de bûchers se trouvaient enserrés dans l'anneau extérieur complexe. Les doubles spirales se rejoignaient de façon à former un rempart de feu autour de l'énorme structure. « Douze petits cercles pour treize Trésors ? demandai-je à Gauvain.

— Le Chaudron, Seigneur, sera au centre », dit-il d'une voix pleine d'une crainte révérencielle.

C'était le résultat d'un énorme travail. Les haies étaient plus hautes qu'un homme, et serrées ; il devait y avoir, en haut de cette colline, assez de bois pour nourrir les foyers de Durnovarie pendant neuf ou dix hivers. Les doubles spirales de l'extrémité ouest de la forteresse n'étaient pas encore terminées et je voyais des hommes piétiner énergiquement les fagots afin que le feu ne flambe pas trop vite, mais brûle longtemps et ardemment. Des troncs d'arbres entiers attendaient les flammes au centre du petit bois qui les recouvrait. Ce serait un feu capable de signaler la fin du monde, pensai-je.

Et d'une certaine manière, c'était exactement cela que le feu devait marquer. Ce serait la fin du monde tel que nous le connaissions, car si Merlin avait raison, les Dieux de la Bretagne viendraient en ce lieu élevé. Les moindres d'entre eux rejoindraient les plus petits cercles de l'anneau extérieur tandis que Bel descendrait au cœur ardent de Mai Dun où son Chaudron l'attendait. Le Grand Bel, le Dieu des Dieux, le Seigneur de la Bretagne, arriverait dans une grande rafale de vent, et les étoiles tournoieraient dans son sillage comme des feuilles d'automne ballottées par la tempête. Et là où les cinq feux individuels marquaient le cœur des cercles de flammes de Merlin, Bel poserait de nouveau le pied sur Ynys Prydain, l'île de Bretagne. Ma peau en fut soudain glacée. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas vraiment compris l'ampleur du rêve de Merlin, et maintenant, il m'accablait presque. Dans trois jours, juste trois jours, les Dieux seraient là.

« Plus de quatre cents personnes préparent les feux, me dit Gauvain avec ferveur.

— Je veux bien le croire.

— Et nous avons tracé les spirales avec une corde magique, poursuivit-il.

— Avec quoi ?

— Une corde, Seigneur, tressée à partir des cheveux d'un être vierge, et mince comme un toron. Nimue s'est postée au centre, j'ai fait le tour du périmètre et mon seigneur Merlin a marqué mes pas avec des pierres d'elfe. Il fallait que les spirales soient parfaites. Cela nous a pris une semaine, car la corde ne cessait de se rompre et chaque fois, nous devions recommencer.

— Peut-être qu'après tout, ce n'était pas une corde magique, Seigneur Prince ? le taquinai-je.

— Oh, si, Seigneur, m'assura Gauvain. Elle a été tressée avec mes propres cheveux.

— À la Vigile de Samain, dis-je, vous allumerez les feux et vous attendrez ?

— Deux fois trois heures, Seigneur, les feux devront brûler, et à la sixième heure nous commencerons la cérémonie. » Peu après la nuit fera place au jour, le ciel se remplira de feu, et l'air enfumé tourbillonnera, cinglé par le battement d'ailes des Dieux.

Gauvain m'avait fait longer la muraille nord du fort, mais maintenant il désignait, en contrebas, le petit temple de Mithra qui se dressait juste à l'est des cercles de bûchers. « Tu peux attendre là, Seigneur, pendant que je vais quérir Merlin.

— Est-il loin d'ici ? demandai-je, pensant que Merlin se trouvait peut-être dans l'une des cabanes provisoires construites à la hâte sur l'extrémité est du plateau.

— Je ne suis pas sûr de l'endroit où il est, avoua Gauvain, mais je sais qu'il est parti chercher Anbarr, et j'ai quelque idée là-dessus.

— Anbarr ? » demandai-je. Je ne le connaissais que par les histoires où il figurait en tant que cheval magique, étalon non dressé qui avait la réputation de galoper aussi vite sur l'eau que sur terre.

« Je vais chevaucher Anbarr aux côtés des Dieux, dit fièrement Gauvain, et porter ma bannière sus à l'ennemi. » Il montra le temple où un immense drapeau était appuyé sans cérémonie contre le toit bas couvert de tuiles. « La bannière de Bretagne », ajouta le prince, et il me fit descendre jusqu'au petit édifice où il déploya l'étendard. C'était un vaste carré de lin blanc où était brodé le dragon rouge intraitable de la Dumnonie. La bête n'était que griffes, queue et flammes. « En fait, c'est la bannière de la Dumnonie, avoua Gauvain, mais je ne crois pas que cela ennuiera les autres rois de Bretagne, n'est-ce pas ?

— Pas si tu repousses les Saïs dans la mer.

— C'est mon devoir, Seigneur, dit très solennellement Gauvain. Avec l'aide des Dieux et, bien entendu, de celle-là. » Il toucha Excalibur que je tenais toujours sous le bras.

« Excalibur ! » C'était une exclamation de surprise car je ne pouvais imaginer l'épée magique entre d'autres mains que celles d'Arthur.

« Et pourquoi pas ? me demanda Gauvain. Je dois porter Excalibur, chevaucher Anbarr, et bouter l'ennemi hors de Bretagne. » Il me fit un ravissant sourire, puis me désigna un banc, à la porte du temple. « Si tu veux bien attendre, Seigneur, je vais aller chercher Merlin. »

Le lieu saint était gardé par six lanciers Blackshields, mais comme j'étais arrivé en compagnie de Gauvain, ils ne firent pas mine de m'arrêter lorsque je me baissai pour passer sous le linteau de la porte. Ce n'est pas par curiosité que j'explorais le petit édifice, mais plutôt parce que Mithra était mon principal dieu, à l'époque. C'était le Dieu des soldats, le Dieu secret. Les Romains avaient introduit son culte en Bretagne et bien qu'ils soient partis depuis longtemps, Mithra était encore le préféré des guerriers. Ce temple minuscule ne comptait que deux petites pièces dépourvues de fenêtres afin d'imiter la grotte où le dieu était né. La première était pleine de coffres en bois et de paniers d'osier qui, je le supposais, contenaient les Trésors de Bretagne, mais je ne soulevai aucun couvercle pour voir. Au lieu de cela, je franchis à quatre pattes la porte du sanctuaire obscur où miroitait le Chaudron d'or et d'argent de Clyddno Eiddyn. Au fond, à peine visible dans la faible lumière grise qui filtrait par

les deux portes basses, se dressait l'autel de Mithra. Merlin, ou Nimue, car tous deux tournaient ce dieu en dérision, avait posé dessus un crâne de blaireau pour détourner l'attention du dieu. Je le balayai d'un revers de main puis m'agenouillai près du Chaudron pour prier. Je suppliai Mithra de venir en aide à nos autres Dieux, de se manifester à Mai Dun et de contribuer par la terreur qu'il inspirait au massacre de nos ennemis. Je mis la garde d'Excalibur en contact avec sa pierre en me demandant quand on avait, pour la dernière fois, sacrifié un taureau en ce lieu. J'imaginai les soldats romains obligeant l'animal à s'agenouiller, puis le poussant par l'arrière-train et le tirant par les cornes pour lui faire franchir les deux portes basses ; une fois dans le sanctuaire, la bête se relevait et beuglait de peur, ne sentant plus que les lanciers qui l'entouraient dans le noir. Et là, dans l'obscurité terrifiante, on lui tranchait les jarrets. Il beuglait de nouveau, s'effondrait, portant encore de ses grandes cornes des coups aux fidèles, mais ils le terrassaient et le saignaient, le taureau mourait lentement et le temple se remplissait de la puanteur de sa bouse et de son sang. Puis les fidèles buvaient ce dernier en mémoire de Mithra, comme il l'avait ordonné. J'avais entendu dire que les chrétiens avaient une cérémonie similaire, mais ils assuraient n'accomplir aucun sacrifice sanglant, ce à quoi peu de païens accordaient foi, car la mort est le dû qu'il nous faut verser aux Dieux en échange de la vie qu'ils nous donnent.

Je demeurai à genoux dans le noir, guerrier de Mithra entré dans l'un de ses temples oubliés, et, tandis que je priais, je humai la même senteur marine qu'à Lindinis, l'odeur forte de sel et d'algues qui nous était montée aux narines tandis qu'Olwen l'Argentée, si mince, si délicate et si belle, parcourait la galerie. Un moment, je pensai qu'un dieu était présent, ou que, peut-être, Olwen l'Argentée était venue à Mai Dun, mais rien ne se manifesta ; il n'y eut aucune vision, pas de peau nue miroitante, seulement la faible odeur de sel marin et le doux chuchotis du vent hors du temple. Je retournai dans la première pièce et, là, l'odeur de la mer se fit plus forte. J'ouvris les couvercles des coffres et soulevai les grosses toiles qui recouvraient les paniers d'osier et crus en avoir trouvé l'origine

lorsque je découvris que deux de ces derniers étaient pleins d'un sel que l'air humide de l'automne avait saturé d'eau, pourtant ma senteur marine ne montait pas de ce sel, mais d'un troisième panier plein de raisin de mer. Je tâtai l'algue, puis me léchai les doigts et leur trouvai un goût d'eau salée. J'ôtai le bouchon d'un grand pot d'argile posé à côté et m'aperçus qu'il était plein d'eau de mer, probablement destinée à humidifier le raisin de mer. Je fouillai donc dans le panier d'algues et découvris, juste sous la surface, une couche de longs coquillages bivalves, étroits et élégants, qui ressemblaient un peu à des moules, sauf que leurs coquilles, plus grosses, n'étaient pas noires, mais d'un blanc grisâtre. J'en pris une, la sentis et pensai qu'il s'agissait simplement d'un mets délicat que Merlin aimait déguster. La bestiole, peut-être irritée par mon contact, s'ouvrit et lança un jet de liquide sur ma main. Je la remis dans le panier et recouvris d'algue les coquillages vivants.

Je pivotai sur mes talons, dans l'idée d'aller attendre dehors, lorsque je remarquai ma main. Je la contemplai durant plusieurs battements de cœur, pensant que mes yeux me trompaient, et comme la faible lumière m'empêchait d'être sûr de ce que je voyais, je franchis de nouveau la porte intérieure pour retourner dans le sanctuaire où le grand Chaudron attendait près de l'autel et là, dans la partie la plus obscure du temple de Mithra, je levai la main droite devant mon visage.

Et vis qu'elle brillait.

Je la fixai. Je n'avais pas vraiment envie de croire ce que je voyais, mais ma main luisait. Elle n'était pas devenue lumineuse, ce n'était pas une lumière interne, mais un lavis d'un éclat indubitable recouvrait ma paume. Je passai un doigt sur la tache luisante, y traçant une raie sombre. Ainsi, Olwen l'Argentée n'était pas une nymphe, ni une messagère des Dieux, mais une jeune humaine que l'on avait barbouillée des sécrétions d'un coquillage. Ce n'était pas une manifestation des Dieux, mais de la magie de Merlin ; tous mes espoirs moururent dans cette pièce sombre.

Je m'essuyai la main sur ma cape et retournai à la lumière du jour. Je m'assis sur le banc, près de la porte du temple, et contemplai le rempart intérieur où des enfants turbulents

s'amusaient à faire des glissades. Le désespoir qui m'avait hanté durant mon voyage en Llogyr reparut. Je voulais tellement croire aux Dieux, et j'étais cependant si plein de doutes. Qu'est-ce que cela pouvait faire, me disais-je, que la jeune fille soit humaine et son scintillement lumineux surnaturel un tour de Merlin ? Cela n'annulait pas le pouvoir des Trésors, mais, lorsqu'en pensant à eux j'avais été tenté de douter de leur efficacité, je m'étais rassuré en évoquant le souvenir de cette jeune fille nue et brillante. Et maintenant, semblait-il, elle n'était pas du tout un présage des Dieux, mais simplement l'une des illusions de Merlin.

« Seigneur ? » Une voix féminine vint troubler mes pensées. « Seigneur ? » répéta-t-elle, et, levant les yeux, je vis une jeune femme grassouillette qui me souriait d'un air inquiet. Elle portait une robe et une mante toutes simples, un ruban rattachait ses courtes boucles brunes, et elle tenait par la main un petit garçon roux. « Vous ne vous souvenez plus de moi. Seigneur ? demanda-t-elle, déçue.

— Cywwylog », dis-je. A Lindinis, c'était l'une de nos servantes et elle avait été séduite par Mordred. Je me levai.

« Comment vas-tu ?

— Aussi bien que possible, Seigneur, répondit-elle, heureuse que je me sois rappelé d'elle. Et voilà le petit Mardoc. Il tient de son père, n'est-ce pas ? » L'enfant avait six ou sept ans, un visage rond énergique et des cheveux raides hérissés comme ceux de son père Mordred. « Mais pas à l'intérieur, ajouta Cywwylog, c'est un gentil petit garçon, sage comme une image, Seigneur. Il ne m'a pas donné une minute de souci, pas vraiment, hein, mon chéri ? » Elle se pencha et embrassa Mardoc. Cette effusion embarrassa l'enfant qui sourit tout de même. « Comment se porte Dame Ceinwyn ?

— Très bien. Elle sera contente d'apprendre que je vous ai revue.

— Toujours gentille avec moi, elle était. Je serais bien allée dans votre nouvelle maison, Seigneur, seulement j'ai rencontré un homme. Mariée, je suis, maintenant.

— Qui est-ce ?

— Idfael ap Meric, Seigneur. Il sert le seigneur Lanval. »

Lanval commandait la garde de la prison dorée de notre roi. « Nous pensions que vous aviez quitté notre service parce que Mordred vous avait donné de l'argent, avouai-je à Cywwylog.

— Lui ? Me donner de l'argent ! » Cywwylog rit. « J'aurais vu les étoiles tomber avant que ça arrive, Seigneur. J'étais idiote à l'époque, me confessa-t-elle joyeusement. Bien sûr, j'ignorais quel genre d'homme c'était, et puis Mordred n'était pas vraiment un homme, pas à cette époque, et je suppose que ça m'avait tourné la tête qu'il soit roi, mais j'étais pas la première, hein ? Et j'ai sûrement pas été la dernière. Mais ça s'est bien terminé. Mon Idfael est un homme bon, et il s'en moque que Mardoc soit un coucou dans son nid. C'est ce que t'es, mon joli, dit-elle, un coucou ! » Elle se pencha pour câliner l'enfant qui se tortilla entre ses bras et éclata de rire quand sa mère le chatouilla.

« Que fais-tu ici ? lui demandai-je.

— Le seigneur Merlin nous a demandés de venir, répondit fièrement Cywwylog. Il s'est pris d'affection pour le jeune Mardoc, sûr. Il le gâte ! Toujours en train de lui donner à manger, qu'il est, et tu vas devenir gras, oui, tu verras, tu seras gras comme un cochon ! » Elle chatouilla à nouveau l'enfant qui rit, se débattit et finit par lui échapper. Il ne courut pas bien loin, mais resta à quelques pas et m'observa, le pouce dans la bouche.

« Merlin t'a demandé de venir ?

— L'avait besoin d'une cuisinière, Seigneur, à ce qu'il a dit, et sans me vanter, comme cuisinière, je suis aussi bonne qu'une autre, et avec l'argent qu'il offrait, eh bien, Idfael a dit que je devais venir. Non que le seigneur Merlin mange beaucoup. Il aime le fromage, ça oui, mais on n'a pas besoin de cuisinière pour ça, hein ?

— Il mange des coquillages ?

— Il aime les coques, mais on n'en trouve pas beaucoup. Non, c'est surtout du fromage qu'il mange. Du fromage et des œufs. Il est pas comme vous, Seigneur, vous étiez grand amateur de viande, je m'en souviens ?

— Je le suis toujours.

— C'était le bon temps. Le petit Mardoc est du même âge que votre Dian. J'ai souvent pensé qu'ils feraient de bons camarades de jeux. Comment va-t-elle ?

— Elle est morte, Cywwylog. »

Son visage s'allongea. « Oh, non, Seigneur, c'est pas vrai ?

— Les hommes de Lancelot l'ont tuée. »

Elle cracha dans l'herbe. « C'est tous des méchants. Je suis désolée, Seigneur.

— Mais elle est heureuse dans l'Autre Monde, la rassurai-je, et un jour, nous la rejoindrons tous.

— Vous le ferez, Seigneur, vous le ferez. Mais les autres ?

— Morwenna et Seren vont bien.

— Tant mieux, Seigneur. » Elle sourit. « Vous allez rester ici pour la Convocation ?

— La Convocation ? » C'était la première fois que je l'entendais appeler ainsi. « Non. On ne me l'a pas demandé. Je crois que j'observerai cela de Durnovarie.

— Ce sera quelque chose à voir. » Cywwylog sourit et me remercia d'avoir parlé avec elle, après quoi elle fit semblant de poursuivre Mardoc qui se sauva en courant avec des cris de plaisir. Je m'assis, content de l'avoir revue, puis je me demandai à quoi jouait Merlin. Pourquoi avait-il voulu retrouver Cywwylog ? Et pourquoi engager une cuisinière alors qu'il n'avait jamais fait préparer ses repas par quelqu'un ?

Une agitation soudaine, de l'autre côté des remparts, interrompit mes pensées et dispersa les enfants. Je me levai juste au moment où deux hommes apparurent, tirant sur une corde. Gauvain surgit en hâte, un instant plus tard, et alors, au bout de la corde, je vis un grand étalon noir furieux. Le cheval essayait de se libérer et ramena presque les lanciers de l'autre côté du mur, mais ils s'emparèrent du licou et tiraient l'animal terrifié lorsque celui-ci se précipita soudain comme une flèche sur la pente abrupte du mur intérieur, traînant les hommes derrière lui. Gauvain leur cria de faire attention, puis partit à leur poursuite, mi-courant mi-glissant. Merlin, apparemment indifférent à ce petit drame, apparut en compagnie de Nimue. Il regarda le cheval que l'on emmenait vers l'une des cabanes bâties à l'est, puis tous deux descendirent jusqu'au temple.

« Ah, Derfel ! me salua-t-il avec désinvolture. Tu as l'air triste. As-tu mal aux dents ?

— Je vous ai apporté Excalibur, dis-je sèchement.

— Je vois cela de mes propres yeux. Je ne suis pas aveugle, tu sais. Un peu sourd, parfois, et la vessie en piteux état, mais que peut-on espérer à mon âge ? » Il prit Excalibur, tira un peu la lame du fourreau et baisa l'acier. « L'épée de Rhydderch », dit-il avec une crainte révérencielle, et durant une seconde, une expression curieusement extatique se peignit sur son visage, puis sans cérémonie il rengaina l'épée et laissa Nimue la lui prendre des mains. « Alors, tu es allé trouver ton père. Il t'a plu ?

— Oui, Seigneur.

— Tu as toujours été d'une émotivité absurde, Derfel », déclara-t-il, puis il jeta un coup d'œil sur Nimue qui avait tiré Excalibur de son fourreau et serrait la lame nue contre son corps mince. Pour une raison quelconque, cela parut déplaire à Merlin qui lui arracha le fourreau des mains et tenta de reprendre l'épée. Elle ne voulut pas la lâcher et le druide, après avoir lutté avec elle durant quelques battements de cœur, renonça. « J'ai entendu dire que tu as épargné Liofa ? dit-il en se tournant vers moi. C'était une erreur. Ce Liofa est une bête très dangereuse.

— Comment savez-vous que je l'ai épargné ? » Merlin me lança un regard lourd de reproche. « Peut-être, Derfel, étais-je un hibou perché sur une poutre de la grande salle d'Aelle, ou bien une souris dans les joncs de son plancher ? » Il se jeta sur Nimue et, cette fois, réussit à lui ôter l'épée des mains. « Il ne faut pas épuiser la magie, murmura-t-il en remettant maladroitement la lame dans son fourreau. Cela n'a pas ennuyé Arthur de me céder l'épée ?

— Pourquoi cela l'aurait-il ennuyé, Seigneur ?

— Parce qu'Arthur frôle dangereusement le scepticisme, dit Merlin en se penchant sous la porte basse pour ranger Excalibur dans le temple. Il croit que nous pouvons nous en tirer sans les Dieux.

— Alors, c'est grand dommage qu'il n'ait pas vu Olwen l'Argentée briller dans le noir, dis-je d'un ton sarcastique. »

Nimue siffla entre ses dents. Merlin s'immobilisa, puis se retourna lentement et se redressa pour me lancer un coup d'œil acerbe. « Pourquoi est-ce dommage, Derfel ? demanda-t-il d'une voix lourde de menace.

— Parce que s'il l'avait vue, Seigneur, il aurait certainement cru aux Dieux. Du moins, bien entendu, tant qu'il n'aurait pas découvert votre coquillage.

— Alors, c'est ça. Tu as mené ton enquête, hein ? Tu as été fourrer ton gros nez de Saxon là où il ne fallait pas et tu as trouvé mes pholades.

— Pholades ?

— C'est le nom savant de mes coquillages, ignare.

— Et ils brillent ? demandai-je.

— Leurs sucs digestifs sont doués de luminescence », reconnut Merlin d'un ton dégagé. Je vis que ma découverte l'ennuyait, mais qu'il faisait de son mieux pour dissimuler son irritation. « Pline mentionne le phénomène, mais il en rapporte tant que c'est très difficile de savoir ce qu'il faut croire. La plupart de ses histoires sont de fieffées absurdités. Toutes ces inepties sur les druides qui coupent du gui au sixième jour de la nouvelle lune ! Je ne ferais jamais une chose pareille ! Le cinquième jour, oui, et parfois le septième, mais le sixième ? Jamais ! Et il recommande aussi, si je m'en souviens bien, pour soigner la migraine, de s'envelopper la tête avec le bandage que les femmes portent pour soutenir leurs seins, mais ce remède n'opère pas. Comment le pourrait-il ? La magie est dans les seins, non dans le bandage, aussi est-il nettement plus efficace de se fourrer la tête entre les seins eux-mêmes. Le remède m'a toujours réussi en tout cas. As-tu lu Pline, Derfel ?

— Non, Seigneur.

— C'est vrai, je ne t'ai jamais appris le latin. Une négligence de ma part. Eh bien, il parle du pholade et a noté que les mains et la bouche de ceux qui l'ont mangé luisent, et j'avoue que cela m'a intrigué. Qui ne le serait pas ? J'étais peu disposé à étudier ce phénomène, alors j'ai perdu beaucoup de temps sur des remarques plus crédibles de Pline, et pourtant c'est celle-là qui s'est avérée exacte. Tu te souviens de Caddwg ? Le nautonier qui nous a sauvés en nous ramenant d'Ynys Trebes ? C'est mon

chasseur de pholades. Ils vivent dans des trous de rocher, ce qui n'est guère pratique, mais je le paie bien et il les extirpe assidûment, comme tout chasseur de pholades qui se respecte. Tu as l'air déçu ?

— Je croyais, Seigneur... commençai-je, puis j'hésitai, sachant que Merlin allait se moquer de moi.

— Ah ! Tu croyais que la fille venait des cieux ! » Merlin finit la phrase à ma place, puis s'esclaffa. « Tu entends cela, Nimue ? Notre grand guerrier, Derfel Cadarn, croyait que notre petite Olwen était une apparition ! » Il énonça ce dernier mot d'un ton solennel.

« C'était fait pour qu'il y croie, répliqua sèchement Nimue.

— Je suppose que oui, quand on y pense, reconnut Merlin. C'est un bon tour, hein, Derfel ?

— Mais rien qu'un tour, Seigneur », dis-je, incapable de cacher mon désappointement.

Merlin soupira. « Tu es absurde, Derfel, tout à fait absurde. L'existence des tours n'implique pas l'absence de toute magie, mais celle-ci ne nous est pas toujours accordée par les Dieux. Tu ne comprends donc rien ? » Il posa cette dernière question avec colère.

« Je sais seulement que l'on m'a trompé, Seigneur.

— Trompé ! Trompé ! Ne sois pas si pathétique. Tu es pire que Gauvain ! Un druide qui en est à son second jour d'études pourrait te tromper ! Notre tâche ne consiste pas à satisfaire ta curiosité infantile, mais à accomplir l'œuvre des Dieux, et ces Dieux, Derfel, sont partis loin de nous. Très loin ! Ils se sont évanouis, fondus dans l'obscurité, enfoncés dans l'abîme d'Annwn. Il faut les convoquer, et pour cela j'avais besoin de travailleurs, et pour attirer les travailleurs, il fallait que je leur offre un peu d'espoir. Crois-tu que Nimue et moi pouvions édifier ces amas de bois tout seuls ? Il nous fallait des gens ! Des centaines de gens ! Et barbouiller une fille de jus de pholade nous les a amenés, mais toi, tout ce que tu sais faire, c'est bêler qu'on t'a trompé. Qui s'occupe de ce que tu penses ? Pourquoi ne vas-tu pas mâchouiller un pholade ? Peut-être cela t'éclairerait-il un peu. » Il donna un coup de pied à Excalibur

qui dépassait encore du temple. « Je suppose que cet imbécile de Gauvain t'a tout montré ?"

— Il m'a montré les anneaux du feu, Seigneur.

— Et maintenant, tu veux savoir à quoi ils vont servir, je suppose.

— Oui, Seigneur.

— Tout homme d'une intelligence moyenne pourrait trouver cela tout seul, déclara solennellement Merlin. Les Dieux sont très loin, c'est évident, sinon ils répondraient à nos demandes, mais il y a bien longtemps, ils nous ont donné le moyen de les convoquer : les Trésors. Les Dieux sont enfoncés si profondément dans le gouffre d'Annwn que les Trésors ne fonctionnent pas tout seuls. Alors, il faut attirer leur attention, et comment ? C'est simple ! Nous envoyons un signal dans l'abîme, et ce signal est un grand dessin de feu où nous avons placé les Trésors, et puis nous faisons un chose ou deux qui n'ont guère d'importance, et après je pourrai mourir en paix au lieu d'avoir à expliquer les questions les plus élémentaires à des imbéciles ridiculement crédules. Et non », ajouta-t-il avant que j'aie pu ouvrir la bouche, et encore moins poser une question, « tu ne peux pas venir ici la veille de Samain. Je ne veux que des gens auxquels je peux me fier. Et si tu remets les pieds sur ce sommet, j'ordonnerai aux gardes d'utiliser ton ventre pour s'entraîner à la lance.

— Pourquoi ne pas ceinturer la colline d'une barrière de fantômes ? » demandai-je. C'était une rangée de crânes enchantés par un druide, que personne n'aurait osé franchir sans permission.

Merlin me regarda fixement comme si j'avais perdu l'esprit. « Une barrière de fantômes ! À la Vigile de Samain ! C'est la seule nuit de l'année, espèce d'idiot, où les barrières de fantômes n'opèrent pas ! Dois-je vraiment tout t'expliquer ! Une barrière de fantômes, imbécile, effraie les vivants parce qu'elle enchaîne les âmes des morts, mais à la Vigile de Samain, celles-ci sont libres d'errer et on ne peut pas les enchaîner. La veille de Samain, une barrière de fantômes est à peu près aussi utile que ta cervelle. »

Je reçus ce reproche avec calme. « J'espère seulement que vous n'aurez pas de nuages, dis-je pour essayer de l'apaiser.

— Des nuages ? rétorqua Merlin. Pourquoi les nuages m'ennuieraient-ils ? Oh, je vois ! Ce crétin de Gauvain t'a parlé et il comprend tout de travers. Si le temps est nuageux, Derfel, les Dieux verront tout de même notre signal parce que leur vue, à la différence de la nôtre, n'est pas gênée par les nuages, mais si le ciel est trop couvert, il pleuvra probablement – il prit le ton d'un homme expliquant quelque chose de très simple à un petit enfant – et une forte pluie éteindra nos grands feux. Voilà, c'était vraiment trop difficile à comprendre tout seul ? » Il me lança un regard furieux, puis se détourna pour contempler les cercles de bûchers. Appuyé sur son bâton noir, il méditait sombrement sur l'immense chose qu'il avait accomplie au sommet de Mai Dun. Il resta silencieux un long moment, puis haussa soudain les épaules. « As-tu déjà pensé à ce qui se serait passé si les chrétiens avaient réussi à mettre Lancelot sur le trône ? » Sa colère avait disparu, remplacée par de la mélancolie.

« Non, Seigneur, dis-je.

— À l'arrivée de leur an 500, ils se seraient attendus à ce que leur invraisemblable Dieu cloué sur une croix revienne dans la gloire. » Merlin, qui contemplait les spirales tout en parlant, se retourna pour me regarder. « Et s'il n'était jamais venu ? demanda-t-il, perplexe. Imagine que les chrétiens se soient tenus prêts, dans leurs plus belles capes, tous bien astiqués et priant, et que rien ne soit arrivé ?

— Alors, en l'an 501, il n'y aurait plus eu de chrétiens. »

Merlin fit non de la tête. « J'en doute. C'est l'affaire des prêtres d'expliquer l'inexplicable. Des hommes comme Sansum auraient inventé une raison, et les gens les auraient crus parce qu'ils ont tellement envie de croire. Le peuple ne renonce pas à l'espoir parce qu'il est déçu, Derfel, il redouble seulement d'espoir. Ce que nous pouvons être idiots.

— Alors vous avez peur que rien n'arrive à Samain ? dis-je éprouvant soudain un élan de pitié à son égard.

— Bien sûr que j'ai peur, espèce d'imbécile. Mais pas elle. » Il jeta un coup d'œil sur Nimue qui nous regardait d'un air

maussade. « Tu es pleine de certitude, hein, ma petite ? se moqua Merlin, mais quant à moi, Derfel, j'aurais vraiment préféré pouvoir me passer de tout ceci. Nous ne savons même pas ce qui est censé se produire quand nous allumerons les feux. Les Dieux viendront peut-être, mais peut-être attendront-ils leur heure ? » Il me lança un regard féroce. « Si rien ne se passe, Derfel, cela ne veut pas dire qu'il ne s'est rien passé. Tu comprends cela ?

— Je crois, Seigneur.

— J'en doute. Je ne sais même pas pourquoi je me donne la peine de gaspiller ma salive à tout t'expliquer ! Je pourrais aussi bien exposer à un bœuf les raffinements de la rhétorique ! Quel homme absurde tu fais. Tu peux partir maintenant. Tu as apporté Excalibur.

— Arthur veut la récupérer, dis-je, me souvenant du message que je devais transmettre.

— J'en suis certain, et peut-être la récupérera-t-il lorsque Gauvain en aura terminé avec elle. Ou peut-être que non. Qu'est-ce que cela fait ? Arrête de m'ennuyer avec des broutilles, Derfel. Et adieu. » Il s'éloigna, de nouveau en colère, mais s'arrêta au bout de quelques pas pour se retourner et appeler Nimue. « Viens, jeune fille !

— Je vais m'assurer que Derfel s'en va, dit Nimue, et sur ces mots, elle me prit par le coude et me guida vers le rempart intérieur.

— Nimue ! » cria Merlin.

Elle l'ignora et me fit descendre de force la pente herbue jusqu'au chemin qui longeait le rempart. Je contemplai les anneaux complexes des tas de bois. « C'est un fameux travail que vous avez fait là, dis-je sans conviction.

— Qui n'aura servi à rien si nous n'accomplissons pas comme il faut le rituel », dit Nimue avec hargne. Merlin s'était mis en colère contre moi, mais cette colère était en grande partie feinte, elle allait et venait comme l'éclair, tandis que la rage de Nimue était profonde, puissante, et tendait ses traits anguleux et blêmes. Elle n'avait jamais été belle et la perte de son œil prêtait à son visage une expression atroce, mais il y avait chez elle une violence et une intelligence qui rendaient son

image inoubliable, et aujourd'hui, sur ce haut rempart exposé au vent d'ouest, elle semblait plus redoutable que jamais.

« Y a-t-il un risque que le rituel ne soit pas accompli convenablement ? demandai-je.

— Merlin te ressemble, dit-elle avec rage, sans tenir compte de ma question. C'est un émotif.

— Certainement pas, dis-je.

— Qu'en sais-tu, Derfel ? dit-elle avec brusquerie. Est-ce toi qui es forcé de supporter ses fanfaronnades ? Qui dois discuter avec lui ? Qui es obligé de le rassurer ? Est-ce Derfel qui va le regarder commettre la plus grande erreur de toute l'histoire ? » Elle me cracha ces questions au visage. « Est-ce toi qui dois le regarder dilapider tout ce travail ? » Elle désigna les amas de bois d'une main maigre. « Pauvre imbécile, ajouta-t-elle amèrement. Si Merlin pète, tu penses que c'est la sagesse qui parle. Notre druide est un vieillard, Derfel, il n'a plus longtemps à vivre et il perd son pouvoir. Et le pouvoir vient de l'intérieur, Derfel. » Elle se frappa la poitrine, entre ses petits seins. Elle s'était arrêtée en haut du rempart et se retourna pour me faire face. J'étais un soldat robuste, elle un petit bout de femme, pourtant elle me dominait. Comme toujours. En elle bouillonnait une passion si profonde, si sombre et si forte que presque rien ne pouvait lui résister.

« En quoi les émotions de Merlin mettent-elles le rituel en danger ? demandai-je.

— C'est un fait, tout simplement ! répondit Nimue, puis elle se détourna pour se remettre à marcher.

— Explique-moi.

— Jamais ! répliqua-t-elle d'un ton cassant. Tu es un imbécile. »

Je marchai derrière elle. « Olwen l'Argentée, qui est-ce ?

— Une esclave que nous avons achetée en Démétie. Elle a été capturée dans le Powys et nous a coûté plus de six pièces d'or parce qu'elle est très jolie.

— Elle l'est, affirmai-je en me souvenant de sa marche si légère dans la nuit silencieuse de Lindinis.

— Merlin le pense aussi, dit Nimue avec mépris. Il tremble en la voyant, mais il est beaucoup trop vieux maintenant, et en

outre, nous devons prétendre qu'elle est vierge, pour faire plaisir à Gauvain. Et il nous croit ! Mais cet idiot croirait n'importe quoi ! C'est un imbécile !

— Et il épousera Olwen quand tout sera terminé ? »

Nimue rit. « C'est ce que nous lui avons promis, mais lorsqu'il découvrira qu'elle est née esclave et que ce n'est pas un esprit, il pourrait bien changer d'avis. Alors peut-être la revendrons-nous. Tu voudrais l'acheter ? » Elle me lança un regard en coin.

« Non.

— Toujours fidèle à Ceinwyn ? dit-elle d'un ton moqueur. Comment va-t-elle ?

— Bien.

— Viendra-t-elle à Durnovarie pour assister à la Convocation ?

— Non. »

Nimue se retourna pour me lancer un regard soupçonneux. « Mais toi, tu viendras ?

— Oui, j'y assisterai.

— Et Gwydre, tu l'amèneras ?

— S'il veut venir, oui. Mais je demanderai d'abord la permission à son père.

— Dis à Arthur qu'il faut le laisser venir. Tous les enfants de Bretagne devraient être témoins de la venue des Dieux. Ce sera une vision inoubliable, Derfel.

— Alors, ça va se produire, en dépit des erreurs de Merlin ?

— Cela arrivera, déclara vindicativement Nimue, en dépit de Merlin. Cela arrivera parce que c'est moi qui vais agir. Je donnerai à ce vieux fou ce qu'il désire, que cela lui plaise ou non. » Elle s'arrêta, se retourna et s'empara de ma main gauche pour regarder, de son œil unique, la cicatrice qui marquait ma paume. C'était la marque du serment qui m'obligeait à exécuter ses ordres et je sentis que Nimue allait me demander quelque chose, mais un soudain élan de prudence l'en empêcha. Elle respira à fond, me regarda fixement, puis laissa retomber ma main balafrée. « Tu peux trouver ton chemin tout seul, maintenant », dit-elle d'un ton amer, puis elle s'en alla.

Je descendis la colline. Les gens se traînaient péniblement jusqu'au sommet avec leur charge de fagots. Les feux devaient brûler durant neuf heures, avait dit Gauvain. Neuf heures pour remplir le ciel de flammes et amener les Dieux sur terre. Ou peut-être, si les rites étaient mal accomplis, les feux brûleraient-ils pour rien.

Dans trois nuits, nous saurions le fin mot de l'histoire.

*

Ceinwyn aurait aimé venir à Durnovarie pour assister à la convocation des Dieux, mais à la Vigile de Samain, les morts parcourent la terre et ma femme voulait s'assurer qu'on déposerait bien des offrandes pour Dian ; elle pensait qu'il fallait le faire à l'endroit même où elle était morte, aussi emmena-t-elle nos deux autres filles dans les ruines d'Ermid's Hall et là, au milieu des cendres du manoir, elle déposa une cruche d'hydromel coupé d'eau, du pain beurré et une poignée de ces noisettes trempées dans du miel que Dian avait toujours beaucoup aimées. Les sœurs de Dian y ajoutèrent des noix et des œufs durs, puis elles se réfugièrent toutes dans une cabane de forestier gardée par mes lanciers. Elles ne virent pas Dian, car les morts ne se montrent jamais à la Vigile de Samain, mais ignorer leur présence, c'est convier le malheur chez soi. Ceinwyn me raconta plus tard qu'au matin, la nourriture avait disparu et la cruche était vide.

J'étais à Durnovarie où Issa me rejoignit avec Gwydre. Arthur avait accordé à son fils la permission d'assister à la Convocation et celui-ci était excité. Ce garçon de onze ans était plein de joie, de vie et de curiosité. Maigre comme son père, il tenait sa beauté de Guenièvre dont il avait le long nez et les yeux hardis. Il était espiègle, mais pas méchant, et tant Ceinwyn que moi aurions été contents que la prophétie de son père s'accomplisse et qu'il épouse notre Morwenna. Cela ne se déciderait pas avant deux ou trois ans et, jusque-là, Gwydre vivrait avec nous. Il voulait être au sommet de Mai Dun et fut déçu lorsque je lui expliquai que personne n'y serait admis en dehors de ceux qui accompliraient le rituel. Même les gens qui

avaient édifié les grands bûchers furent renvoyés durant la journée. Comme les centaines d'autres curieux venus de toute la Bretagne, c'est des prés s'étendant sous l'ancienne forteresse qu'ils assisteraient à la Convocation.

Arthur nous rejoignit le matin de la Vigile de Samain et je vis avec quelle joie il retrouvait Gwydre. Le petit garçon était sa seule source de bonheur en ces jours sombres. Son cousin Culhwch arriva de Dunum avec une demi-douzaine de lanciers. « Arthur m'a dit qu'il ne fallait pas que je vienne, me confia-t-il avec un grand sourire, mais je ne voulais pas manquer ça. » Il s'avança en clopinant pour accueillir Galahad qui avait passé ces derniers mois avec Sagramor, à garder la frontière contre les Saxons ; le Numide, obéissant aux ordres d'Arthur, était demeuré à son poste, mais avait demandé à Galahad de se rendre à Durnovarie afin de rapporter à son armée les événements de cette nuit. Leurs grandes espérances inquiétaient Arthur qui craignait que ses partisans ne soient terriblement déçus si rien ne se produisait.

L'espoir ne fit que s'accroître lorsque, dans l'après-midi, Cuneglas, roi du Powys, entra à cheval dans la ville avec une douzaine d'hommes, dont son fils Perddel devenu un jeune homme gauche qui tentait de laisser pousser sa moustache. Cuneglas m'étreignit. C'était le frère de Ceinwyn et le plus honnête homme qui soit. Il était passé voir Meurig et confirma la répugnance du roi du Gwent à combattre les Saxons. « Il croit que son Dieu le protégera, déclara-t-il d'un air mécontent.

— Nous aussi », répliquai-je en montrant d'un geste, par la fenêtre du palais de Durnovarie, ceux qui, en se massant en bas des pentes de Mai Dun, espéraient assister à tout ce qui pourrait arriver en cette nuit capitale. Beaucoup d'entre eux avaient tenté de gravir la colline, mais les Blackshields de Merlin les tenaient à distance. Dans le pré situé au nord de la forteresse, des chrétiens pleins de bravoure se mirent à prier bruyamment leur Dieu d'envoyer la pluie qui ruinerait le rituel païen, mais ils furent chassés par une foule en colère. Une des chrétiennes s'évanouit sous les coups et Arthur envoya ses soldats rétablir l'ordre.

« Alors, qu'est-ce qui va se passer cette nuit ? me demanda Cuneglas.

— Peut-être rien du tout, Seigneur Roi.

— Je serais venu de si loin pour rien ? » grommela Culhwch. C'était un homme trapu, belliqueux, au langage grossier, que je comptais parmi mes amis les plus intimes. Il boitait depuis qu'une lame saxonne lui avait entaillé profondément la jambe lors d'une bataille contre les Saxons d'Aelle, aux portes de Londres, mais il ne faisait pas d'histoire à propos de la profonde cicatrice qu'il en gardait et prétendait être un aussi redoutable lancier qu'avant. « Qu'est-ce que tu fais ici ? lança-t-il à Galahad, tel un défi. Je te croyais chrétien ?

— Je le suis.

— Alors tu pries pour qu'il pleuve, hein ? » l'accusa-t-il. Il pleuvait au moment même où nous parlions, mais ce n'était qu'un petit crachin venu de l'ouest. Certains croyaient que le beau temps suivrait cette bruine, mais il y avait forcément des pessimistes qui prévoyaient un déluge.

« S'il pleut à verse ce soir, dit Galahad pour asticoter Culhwch, reconnaîtras-tu que mon Dieu est plus grand que les tiens ?

— Je te trancherai la gorge », gronda Culhwch, qui ne ferait jamais une chose pareille car, comme moi, il était l'ami de Galahad depuis de nombreuses années.

Cuneglas alla s'entretenir avec Arthur, Culhwch disparut pour vérifier si une certaine rousse faisait toujours commerce de ses charmes dans une taverne, près de la porte nord de Durnovarie, tandis que Galahad et moi pénétrions dans la ville avec le jeune Gwydre. L'atmosphère était joyeuse, on aurait cru qu'une grande foire d'automne avait rempli les rues de Durnovarie et débordé dans les prés environnants. Des marchands avaient dressé leurs étals, les tavernes ne désemplissaient pas, des jongleurs éblouissaient les foules et une douzaine de bardes chantaient des ballades. Un ours savant montait et descendait la pente à pas pesants devant la maison de l'évêque Emrys, rendu-plus dangereux encore par les bols d'hydromel que lui offrait la foule. Je surpris l'évêque Sansum en train d'épier le gros animal par une fenêtre, mais quand il me

vit, il se rejeta en arrière et ferma le volet de bois. « Combien de temps va-t-il rester prisonnier ? me demanda Galahad.

— Jusqu'à ce qu'Arthur lui pardonne, ce qu'il fera car Arthur pardonne toujours à ses ennemis.

— C'est vraiment chrétien, de sa part.

— C'est vraiment stupide », dis-je en m'assurant que Gwydre ne pouvait pas m'entendre. Il était allé voir l'ours. « Mais je ne pense pas qu'Arthur pardonnera à ton demi-frère. Je l'ai rencontré il y a quelques jours.

— Lancelot ? demanda Galahad, l'air surpris. Où ?

— En compagnie de Cerdic. »

Galahad fit le signe de croix, inconscient des regards mauvais qu'il s'attirait. À Durnovarie, comme dans la plupart des villes de Dumnonie, la majorité des gens étaient chrétiens, mais aujourd'hui les rues fourmillaient de paysans païens et beaucoup étaient désireux de se colleter avec leurs ennemis. « Tu penses que Lancelot va combattre pour Cerdic ?

— S'est-il jamais battu ? répondis-je, sarcastique.

— Il peut le faire.

— Alors, ce sera pour Cerdic.

— Je prie pour que mon Dieu me donne l'occasion de le tuer, dit Galahad, et il se signa de nouveau.

— Si le plan de Merlin réussit, il n'y aura pas de guerre. Juste un massacre mené par les Dieux. »

Galahad sourit. « Sois franc, Derfel, réussira-t-il ?

— Nous sommes ici pour le découvrir », répondis-je évasivement, et il me vint soudain à l'idée qu'il devait y avoir dans la ville une douzaine d'espions saxons venus faire la même chose. Ces hommes étaient probablement des partisans de Lancelot, des Bretons qui pouvaient, sans se faire remarquer, se mêler à la foule pleine d'espoir qui s'enflait d'heure en heure. Si Merlin échouait, pensai-je, cela encouragerait les Saxons, et les batailles de ce printemps n'en seraient que plus dures.

La pluie se mit à tomber sans discontinuer, j'appelai Gwydre, et nous courûmes tous trois vers le palais. Le garçon pria son père de lui permettre de regarder la Convocation depuis les champs proches des remparts de Mai Dun, mais Arthur fit non de la tête. « S'il pleut comme cela, il n'arrivera

rien. Tu ne feras que prendre froid et alors... » Il s'interrompit soudain. Et ta mère me grondera, avait-il failli dire.

« Et tu passeras le rhume à Morwenna et à Seren, dis-je, et elles me le passeront, et je le passerai à ton père, et toute l'armée éternuera quand les Saxons arriveront. »

Gwydre réfléchit une seconde, décida que je blaguais et tirailla son père par la main. « Je t'en prie !

— Tu pourras regarder de la salle du haut, avec nous, insista Arthur.

— Alors, je peux retourner voir l'ours, Père ? Il est en train de s'enivrer et on va lâcher les chiens contre lui. Je me mettrai à l'abri sous un porche. Je te le promets. Je t'en prie, Père ? »

Arthur le laissa partir et je chargeai Issa de veiller sur lui, puis Galahad et moi nous montâmes dans la salle du haut. L'année précédente, lorsque Guenièvre y venait encore parfois, cette pièce était propre et meublée d'une manière raffinée, mais maintenant la poussière et le désordre y régnaient. Guenièvre avait tenté de rendre à ce bâtiment romain son ancienne splendeur, mais lors de la rébellion il avait été pillé par les armées de Lancelot et nous n'avions rien fait pour réparer les dégâts. Les hommes de Cuneglas venaient d'y allumer un feu et la chaleur des bûches déformait les petits carreaux du sol. Cuneglas s'était posté devant la grande fenêtre pour contempler d'un air morne, par-delà le chaume et les tuiles de Durnovarie, les versants de Mai Dun presque dissimulés par un rideau de pluie. « Elle va se calmer, hein ? nous demanda-t-il instamment lorsque nous entrâmes.

— Elle va probablement empirer », répliqua Galahad, et juste à cet instant, un coup de tonnerre gronda au nord, la pluie se déchaîna, rebondissant sur les toits en clochettes de quatre à cinq pouces. Au sommet de Mai Dun, le bois à brûler se faisait tremper, mais si seules les couches extérieures étaient mouillées, les bûches qui se trouvaient au centre resteraient sèches, même après une bonne heure d'averse, et pourraient lutter contre l'humidité du petit bois ; cependant, si la pluie persistait durant toute la nuit, la lueur des feux s'avérerait insuffisante. « Au moins, la pluie va dessoûler les ivrognes », fit observer Galahad.

L'évêque Emrys apparut sur le seuil ; son épaisse robe noire était transpercée et boueuse. Il jeta un regard inquiet sur les lanciers païens, effrayants, de Cuneglas, puis se hâta de nous rejoindre à la fenêtre. « Arthur est ici ?

— Quelque part dans le palais, répondis-je, puis je le présentai au roi Cuneglas et ajoutai que l'évêque était l'un de nos bons chrétiens.

— J'espère que nous le sommes tous, Seigneur Derfel, dit Emrys en s'inclinant devant le souverain.

— Pour moi, dis-je, les bons chrétiens sont ceux qui ne se sont pas rebellés contre Arthur.

— C'était une rébellion ? demanda l'évêque. Je croyais qu'il s'agissait d'une folie suscitée par un pieux espoir, et j'ose dire que Merlin, ce soir, fait exactement la même chose. Je suppose qu'il va être déçu, comme beaucoup de mes pauvres ouailles l'ont été l'an dernier. Mais qu'est-ce que va provoquer la déception de ce soir ? C'est pour cela que je suis venu.

— Qu'arrivera-t-il ? » demanda Cuneglas.

Emrys haussa les épaules. « Si les Dieux de Merlin n'apparaissent pas, Seigneur Roi, qui accusera-t-on ? Les chrétiens. Et qui se fera massacrer par la foule ? Les chrétiens. » Emrys se signa. « Je veux qu'Arthur promette de nous protéger.

— Je suis sûr qu'il le fera de grand cœur, dit Galahad.

— Pour vous, l'évêque, il le fera », ajoutai-je. Emrys était resté loyal à Arthur, et c'était un homme bien, même s'il se montrait aussi circonspect dans ses avis que son vieux corps était pesant. Comme moi, l'évêque faisait partie du Conseil royal qui était censé proposer une ligne de conduite à Mordred, mais maintenant que notre roi était prisonnier à Lindinis, il ne s'assemblait que rarement. Arthur consultait les conseillers en privé, puis prenait ses décisions, mais actuellement, elles ne concernaient que les préparatifs contre l'invasion saxonne, et nous étions tous bien contents de laisser Arthur porter ce fardeau.

Un éclair zébra les nuages et, une seconde plus tard, un coup de tonnerre éclata, si fort que nous rentrâmes involontairement la tête dans les épaules. La pluie, déjà violente, s'intensifia soudain, battant furieusement les toits et

faisant bouillonner des petits torrents d'eau boueuse dans les rues et les ruelles de Durnovarie. Des mares se formèrent sur le sol de la grande salle.

« Peut-être les Dieux ne veulent-ils pas qu'on les convoque ? fit observer Cuneglas d'un ton maussade.

— Merlin dit qu'ils sont très loin, répliquai-je, alors cette pluie n'est pas leur œuvre.

— C'est la preuve qu'un dieu plus grand est intervenu, argumenta Emrys.

— À votre requête ? s'enquit Cuneglas d'un ton acide.

— Je n'ai pas prié pour faire tomber la pluie, Seigneur Roi, répliqua l'évêque. Si vous le souhaitez, je peux même prier pour qu'elle cesse. » Et sur ces mots, il ferma les yeux, étendit les bras, leva la tête, et marmonna. La solennité de cet instant fut gâchée par une goutte de pluie qui, passant entre les tuiles du toit, tomba droit sur son crâne tonsuré, mais il termina sa prière et se signa.

Miraculeusement, juste au moment où la main potelée d'Emrys faisait le signe de croix sur sa robe sale, la pluie se mit à faiblir. Le vent d'ouest apporta encore quelques fortes rafales, mais le tambourinement sur le toit cessa soudain et l'atmosphère, entre notre haute fenêtre et le sommet du Mai Dun, commença à s'éclaircir. La colline semblait encore sombre sous les nuages gris et l'on ne voyait rien de l'ancienne forteresse, sauf une poignée de lanciers qui gardaient les remparts et, en dessous, quelques pèlerins installés aussi haut qu'ils l'avaient osé sur les pentes. Emrys ne savait pas bien s'il devait se montrer satisfait de l'efficacité de sa prière, ou abattu, mais nous en fûmes impressionnés, surtout lorsqu'une brèche s'ouvrit au cœur des nuages et qu'un pâle rayon de soleil darda, oblique, pour rendre tout leur vert aux pentes de Mai Dun.

Des esclaves nous apportèrent de l'hydromel chaud et de la venaison froide, mais je n'avais pas faim. Au lieu de manger, je regardai l'après-midi faire place au soir et les nuages partir en lambeaux. Le ciel s'éclaircit et l'occident devint un grand embrasement rouge au-dessus de la lointaine Lyonesse. Le soleil se couchait en cette Vigile de Samain et, dans toute la Bretagne, même dans l'Irlande chrétienne, les gens laissaient de

la nourriture et de la boisson pour les morts qui allaient traverser le golfe d'Annwn sur le pont des épées. C'était la nuit où les corps-ombres venaient en procession fantomatique visiter la terre où ils avaient respiré, aimé, et où ils étaient morts. Beaucoup d'entre eux avaient succombé à la bataille de Mai Dun et ce soir, leurs spectres envahiraient la colline ; alors, je pensai au petit corps-ombre de Dian errant dans les ruines d'Ermid's Hall.

Arthur entra dans la salle et je trouvai qu'il paraissait bien différent sans le fourreau hachuré en croisillons d'Excalibur. Il poussa un grognement quand il vit que la pluie s'était arrêtée, puis écouta la requête d'Emrys. « J'enverrai mes lanciers dans les rues, le rassura-t-il, et tant que vos gens ne se railleront pas des païens, ils seront en sécurité. » Il prit une corne d'hydromel des mains d'une esclave, puis se retourna vers l'évêque. « Je voulais vous voir », dit-il, et il lui fit part de ses inquiétudes à propos du roi Meurig. « Si le Gwent ne se bat pas à nos côtés, les Saxons nous surpasseront en nombre. » Emrys blêmit. « Le Gwent ne laissera sûrement pas tomber la Dumnonie !

— Le Gwent a été soudoyé », répliquai-je, et je lui racontai comment Aelle avait livré l'accès de son pays aux missionnaires de Meurig. « Tant que le roi croira que les Saïs peuvent se convertir, il ne lèvera pas l'épée contre eux.

— Je dois me réjouir de l'éventuelle évangélisation des Saxons, dit pieusement Emrys.

— Surtout pas. Lorsque ces prêtres auront servi l'objectif d'Aelle, il leur fera couper la gorge.

— Et ensuite, il coupera les nôtres », ajouta Cuneglas avec rancœur. Arthur et lui avaient décidé de rendre visite au roi du Gwent, et mon seigneur exhorta Emrys à se joindre à eux. « Il vous écoutera, et si vous, un évêque, pouviez le convaincre que les chrétiens de Dumnonie ont plus à craindre des Saxons que de moi, il changerait peut-être d'avis.

— Je viendrai volontiers, bien volontiers.

— Il faudra, au moins, persuader le jeune Meurig de laisser mon armée traverser son territoire », dit Cuneglas d'un air résolu.

Arthur eut l'air alarmé. « Il pourrait refuser ?

— C'est ce que disent mes informateurs, rétorqua Cuneglas, puis il haussa les épaules. Mais si les Saxons attaquent, je le ferai tout de même, Arthur, qu'il m'en ait donné la permission ou non.

— Alors, ce sera la guerre entre le Gwent et le Powys, fit remarquer amèrement Arthur, et cela ne fera qu'aider les Saïs. » Il frissonna. « Pourquoi Tewdric a-t-il abdiqué ? » C'était le père de Meurig, et bien qu'il fût chrétien, il avait toujours mené ses hommes contre les Saxons aux côtés d'Arthur.

Au couchant, les dernières lueurs rouges s'effaçaient. Durant quelques instants, le monde resta suspendu entre la lumière et l'obscurité, puis l'abîme nous avala. Nous restâmes à la fenêtre, glacés par le vent humide, à regarder les premières étoiles pointer hors des gouffres creusés dans les nuages. La lumière du premier quartier, surgie à ras des flots, nimba un nuage qui nous dissimulait les étoiles formant la tête de la constellation du serpent. C'était la tombée de la nuit, la veille de Samain, et les morts allaient revenir.

Quelques feux éclairaient les maisons de Durnovarie, mais la campagne était d'un noir de poix, sauf là où un rayon de lune argentait un bosquet, sur l'épaulement d'une lointaine colline. Mai Dun n'était qu'une ombre vague dans les ténèbres, une masse sombre au cœur noir de la nuit. L'obscurité s'épaissit, d'autres étoiles apparurent et la lune se lança dans une course folle entre les nuages déchiquetés. Maintenant, le flot des morts franchissait le pont des épées et se glissait au milieu de nous, même si nous ne pouvions ni les voir ni les entendre ; ils étaient là, dans le palais, dans les rues, dans chaque vallée, chaque ville et chaque maisonnée de Bretagne, tandis que sur les champs de bataille, où tant d'âmes avaient été arrachées à leurs corps terrestres, ils erraient comme une nuée d'étourneaux. Dian hantait les arbres d'Ermid's Hall, et les corps-ombres déferlaient sur le pont des épées pour envahir l'île de Bretagne. Un jour, moi aussi, par cette même nuit, je viendrai voir mes enfants et leurs enfants et les enfants de leurs enfants. Pour toujours, pensai-je, mon âme viendrait errer sur la terre à chaque Vigile de Samain.

Le vent se calma. La lune était de nouveau cachée par un grand banc de nuages qui recouvrait l'Armorique, mais au-dessus de nos têtes, le ciel était plus clair. Les étoiles, où vivaient les Dieux, flamboyaient dans le vide. Culhwch était rentré au palais et il nous rejoignit à la fenêtre où nous nous serrâmes pour contempler la nuit. Gwydre était revenu de la ville, mais au bout d'un moment, il se lassa de fixer l'obscurité humide et alla voir des amis qu'il s'était faits parmi les lanciers du palais.

« Quand commencera le rituel ? demanda Arthur.

— Pas avant longtemps, lui répondis-je. Les feux doivent brûler pendant six heures avant que la cérémonie débute.

— Comment Merlin compte-t-il les heures ? s'enquit Cuneglas.

— Dans sa tête, Seigneur Roi », répondis-je.

Les morts se glissaient parmi nous. Le vent était tombé et le calme faisait hurler les chiens de la ville. Les étoiles, encadrées par les nuages ourlés d'argent, luisaient d'une clarté surnaturelle.

Puis, soudain, au sein de l'obscurité cruelle de la nuit, du sommet de Mai Dun aux larges remparts, le premier feu s'embrasa, la convocation des Dieux avait commencé.

Un moment, cette unique flamme jaillit, pure et brillante, au-dessus des remparts de Mai Dun, puis le feu se propagea jusqu'à ce que toute la grande cuvette formée par les talus herbus des murs de la forteresse se remplisse d'une lumière pâle et fuligineuse. J'imaginai les hommes en train d'enfoncer les torches au cœur des haies hautes et larges, puis de courir avec la flamme pour la transmettre à la spirale centrale ou embraser les cercles extérieurs. Les bûchers s'allumèrent d'abord lentement, le feu luttant avec les branches trempées et sifflantes, mais la chaleur évapora peu à peu l'humidité et la lueur du brasier devint de plus en plus brillante jusqu'à ce que l'incendie se fût enfin propagé à tout ce grand dessin et que la lumière brillât immense et triomphale dans la nuit. La crête de la colline était maintenant incandescente, en proie aux flammes bouillonnantes, couronnée d'une fumée rouge qui montait vers le ciel en tournoyant. Les flambées étaient assez brillantes pour projeter des ombres vacillantes sur Durnovarie où les rues regorgeaient de monde ; certains spectateurs avaient même grimpé sur les toits pour mieux contempler la lointaine conflagration.

« Six heures ? me demanda Culhwch, incrédule.

— C'est ce que Merlin a dit. »

Culhwch cracha. « Six heures ! Je pourrais retourner voir la rouquine. » Mais il ne bougea pas, et aucun de nous non plus ; nous restâmes à contempler la danse des flammes sur la colline. C'était le feu d'alarme de la Bretagne, le terme de l'histoire, la convocation des Dieux, et nous le regardions dans un silence tendu, comme si nous nous attendions à voir la descente des Dieux déchirer la fumée plombée.

C'est Arthur qui brisa notre tension. « Mangeons, dit-il d'un ton bourru. S'il nous faut attendre six heures, nous ferions aussi bien de dîner. »

Le peu de conversation qu'il y eut durant ce repas porta sur le roi Meurig et la redoutable possibilité qu'il tienne ses lanciers à l'écart de la guerre prochaine. Si guerre il devait y avoir, continuais-je à penser, et je ne cessais de jeter des coups d'œil

par la fenêtre sur les flammes qui bondissaient et la fumée qui tourbillonnait. J'essayais d'évaluer l'écoulement du temps, mais en vérité, je fus incapable de dire si le repas avait duré une heure ou deux lorsque nous nous retrouvâmes postés à la grande fenêtre ouverte pour contempler Mai Dun où, pour la première fois, on avait rassemblé les Trésors de Bretagne. Il y avait la Corbeille de Garanhir en brindilles de saule tressées, assez grande pour contenir un pain et des poissons, mais si dépenaillée que toute ménagère qui se respecte l'aurait depuis longtemps livrée au feu. La Corne de Bran Galed, une corne de bœuf noircie par l'âge au bord garni d'étain tout ébréché. Le Chariot de Modron qui s'était brisé au cours du temps, si petit que seul un enfant aurait pu tenir dedans, à condition encore qu'on ait pu le réparer. Le Licol d'Eiddyn, destiné aux bœufs, réduit à une corde usée et des anneaux en fer rouillés que même le plus pauvre des paysans aurait hésité à utiliser. Le Couteau de Laufrodedd n'offrait plus qu'une large lame émoussée et un manche en bois cassé, et tout artisan aurait eu honte de posséder la Pierre à aiguiser de Tudwal tant elle était abrasée. La Casaque de Padarn, élimée et rapiécée, vrai vêtement de mendiant, semblait pourtant en meilleur état que le Manteau de Rhegadd, censé accorder l'invisibilité à celui qui le portait, guère plus épais maintenant qu'une toile d'araignée. Le Plat de Rhygenydd était une écuelle en bois, craquelée au point de ne pouvoir plus servir, et la Piste de Gwenddolau une vieille planche gauchie, si usée que les points des parties, gravés dedans, étaient presque effacés. La Bague d'Eluned ressemblait à un anneau de guerrier tout à fait ordinaire, tel que les lanciers se plaisaient à en fabriquer avec les armes des ennemis qu'ils avaient tués, et nous en avions tous jeté de bien plus beaux que celui-là. Seuls deux des Trésors avaient une valeur intrinsèque : Excalibur, l'Épée de Rhydderch, forgée dans l'Autre Monde par Gofannon en personne, et le Chaudron de Clyddno Eiddyn. Aujourd'hui, tous, camelote ou merveille, étaient ceinturés de feu afin d'envoyer un signal à leurs Dieux lointains.

Le ciel s'éclaircissait toujours, même si des nuages s'amassaient encore à l'horizon sud, et tandis que nous nous enfoncions de plus en plus dans cette nuit des morts, les éclairs

commencèrent à scintiller. C'était le premier signe des Dieux et, poussé par la crainte qu'ils m'inspiraient, je touchai le fer de la garde d'Hywelbane, mais les grandes zébrures de lumière brillaient loin, très loin, peut-être au-dessus de la mer ou, encore plus loin, au-dessus de l'Armorique. Durant une heure au moins, la foudre déchira le ciel, du côté du sud, mais toujours en silence. Une fois, un nuage parut s'éclairer de l'intérieur, nous hoquetâmes et Emrys se signa.

Les éclairs lointains s'effacèrent, ne laissant que le grand feu qui faisait rage au sein des remparts de Mai Dun. C'était un signal qui devait franchir le gouffre d'Annwn, un flamboiement qui atteignait sans doute les ténèbres entre les mondes. Qu'est-ce que les morts en pensaient ? me demandai-je. Est-ce qu'une horde d'âmes-ombres s'assemblaient autour de Mai Dun pour être témoins de la convocation des Dieux ? J'imaginai les reflets de ces flammes voltigeant sur les lames d'acier du pont des épées, et peut-être pénétrant jusque dans l'Autre Monde lui-même, et j'avoue que j'étais effrayé. Les éclairs s'étaient évanouis et la violence du grand brasier ne semblait susciter nul émule, mais nous étions tous conscients, je pense, que le monde tremblait, sur le point de changer.

Puis, au cours de ces heures, un nouveau signe apparut. C'est Galahad qui l'aperçut le premier. Il se signa, regarda fixement par la fenêtre comme s'il ne pouvait en croire ses yeux, puis désigna quelque chose, au-dessus du grand panache de fumée qui jetait un voile sur les étoiles. « Vous voyez ? » demanda-t-il, et nous nous penchâmes à la fenêtre pour regarder.

Les lueurs du ciel nocturne étaient apparues.

Nous avions tous vu ce genre de lumières auparavant, quoique rarement, mais leur arrivée ce soir-là signifiait sûrement quelque chose. Pour commencer, ce ne fut qu'une vapeur bleue miroitant dans l'obscurité, mais lentement elle s'intensifia et devint plus brillante, un rideau de feu se joignit à ce bleu pour pendre comme une étoffe ondoyante entre les étoiles. Merlin m'avait dit que ces lumières étaient fréquentes dans le nord lointain, mais celles-là flottaient au sud, puis, glorieusement, brusquement, tout l'espace au-dessus de nos

têtes fut traversé par des cascades bleues, argentées et cramoisies. Nous descendîmes dans la cour pour mieux voir et nous restâmes là, frappés de terreur, tandis que les cieux rutilaient. De la cour, nous ne pouvions plus voir les feux de Mai Dun, mais leur éclat remplissait le ciel au sud, tandis que les lumières étranges formaient une arche radieuse au-dessus de nos têtes.

« Croyez-vous, maintenant, l'évêque ? » demanda Culhwch.

Emrys semblait incapable de parler, mais il frissonna et toucha la croix de bois suspendue à son cou. « Nous n'avons jamais nié l'existence d'autres puissances, dit-il calmement. Nous croyons seulement que notre Dieu est le seul vrai Dieu.

— Les autres Dieux sont quoi, alors ? » demanda Cuneglas.

Emrys se renfrogna, rechignant d'abord à répondre, puis la probité le poussa à parler. « Les pouvoirs des ténèbres, Seigneur Roi.

— Les pouvoirs de la lumière, à coup sûr », dit Arthur avec un respect admiratif, car même lui était impressionné. Lui qui aurait préféré que les Dieux ne nous contactent jamais voyait leur puissance dans le ciel et il était plein d'émerveillement. « Que va-t-il se passer maintenant ? »

C'est à moi qu'il avait posé cette question, mais l'évêque Emrys lui répondit : « La mort va venir, Seigneur, dit-il.

— La mort ? » demanda Arthur, pas certain d'avoir bien entendu.

Emrys était parti se réfugier sous la galerie, comme s'il craignait la force de la magie qui scintillait et ruisselait, si brillante, entre les étoiles. « Toutes les religions utilisent la mort, Seigneur, dit-il d'un ton pédant, même la nôtre croit au sacrifice. Seulement, dans le christianisme, c'est le Fils de Dieu qui s'est sacrifié afin que personne ne soit plus jamais poignardé sur un autel, mais je ne vois pas de religion qui n'associe la mort à ses mystères. Osiris a été tué – il s'aperçut soudain qu'il parlait du culte d'Isis, qui avait empoisonné la vie d'Arthur, et il se hâta de poursuivre –, Mithra est mort, aussi, et son culte exige le sacrifice d'un taureau. Tous nos Dieux meurent, Seigneur, et toutes les religions, sauf le christianisme, recréent ces morts lors de leurs cultes.

— Nous, les chrétiens, avons dépassé la mort pour entrer dans la vie, dit Galahad.

— C'est vrai, Dieu en soit loué, acquiesça Emrys en faisant le signe de croix, mais pas Merlin. » Les lumières brillaient plus fort dans le ciel, grands rideaux de couleurs à travers lesquels, tels les fils d'une tapisserie, des scintillements de lumière blanche passaient comme l'éclair et chutaient. « La mort est la magie la plus puissante, dit l'évêque d'un air désapprobateur. Un Dieu miséricordieux ne saurait le supporter, et le nôtre y a mis fin par la mort de son propre Fils.

— Merlin ne se sert pas de la mort, dit Culhwch en colère.

— Si, dis-je d'une voix douce. Avant que nous allions chercher le Chaudron, il a sacrifié un être humain. Il me l'a dit.

— C'était qui ? demanda vivement Arthur.

— Je l'ignore, Seigneur.

— Il racontait sans doute des histoires, dit Culhwch, les yeux levés vers le ciel, il adore ça.

— Ou plus probablement, il disait la vérité, argumenta Emrys. L'ancienne religion exigeait beaucoup de sang et, en général, du sang humain. Nous savons si peu de choses, mais je me souviens que le vieux Balise me disait que les druides se plaisaient à sacrifier des êtres humains. C'étaient généralement des prisonniers de guerre. Certains étaient brûlés vifs, d'autres jetés dans les puits de la mort.

— Et certains en réchappaient », ajoutai-je à voix basse, car on m'avait précipité, lorsque j'étais enfant, dans le puits de la mort d'un druide ; je m'étais arraché à l'horreur des corps brisés, mourants, et Merlin m'avait adopté.

Emrys fit comme s'il ne m'avait pas entendu. « D'autres occasions nécessitaient un sacrifice d'une plus grande valeur, bien entendu. En Elmet et en Cornovie, on parle encore du sacrifice que l'on fit durant l'Année Noire.

— Quel fut-il ? demanda Arthur.

— Ce n'est peut-être qu'une légende, car cela remonte à un passé trop reculé pour que le souvenir en soit exact. » L'évêque parlait de l'Année Noire où les Romains avaient pris Ynys Mon, et détruit le cœur même de la religion des druides, sombre événement arrivé il y avait plus de quatre siècles. « Pourtant, là-

bas, les gens parlent encore du sacrifice du roi Cefydd, poursuivit Emrys. Il y a bien longtemps que j'ai entendu cette histoire, mais Balise y croyait encore. Cefydd affrontait l'armée romaine et paraissait sur le point d'être écrasé, aussi sacrifia-t-il ce qu'il avait de plus précieux.

— Et c'était ? » demanda Arthur. Il avait oublié les lumières dans le ciel et regardait fixement l'évêque.

« Son fils, bien entendu. Il en fut toujours ainsi, Seigneur. Notre propre Dieu a sacrifié Son Fils, Jésus-Christ, et il a même demandé à Abraham de tuer Isaac, bien qu'ensuite, Il soit revenu sur sa décision. Mais les druides de Cefydd le persuadèrent de tuer son fils. Cela n'a pas marché, bien sûr. L'Histoire rapporte que les Romains ont massacré Cefydd et toute son armée, puis rasé les bosquets des druides, sur Ynys Mon. » Je sentis que l'évêque était tenté de remercier son Dieu de cette destruction, mais Emrys n'était pas Sansum et avait donc assez de tact pour taire sa gratitude.

Arthur s'avança vers la galerie. « Qu'est-ce qui se passe sur cette colline ? demanda-t-il à voix basse.

— Je ne peux pas vous le dire, Seigneur, répondit Emrys, plein d'indignation.

— Mais vous croyez qu'on est en train de tuer ?

— Je crois que c'est possible, Seigneur, dit craintivement Emrys. Je pense même que c'est probable.

— Tuer qui ? » exigea Arthur, et l'âpreté de sa voix fit que tous les hommes rassemblés dans la cour détournèrent les yeux de la magnificence du ciel pour le regarder fixement.

— Si c'est l'ancien sacrifice, Seigneur, et le sacrifice suprême, alors ce doit être le fils d'un chef.

— Gauvain, fils de Budic, et Mardoc, dis-je doucement.

— Mardoc ? » Arthur pivota pour me faire face.

« Un enfant de Mordred », répondis-je, saisissant soudain pourquoi Merlin m'avait questionné sur Cywyllog, pourquoi il avait emmené l'enfant à Mai Dun, et pourquoi il avait si bien traité le petit garçon. Comment n'avais-je pas compris plus tôt ? Cela me semblait évident maintenant.

« Où est Gwydre ? » demanda brusquement Arthur.

Durant quelques battements de cour, personne ne répondit, puis Galahad montra du geste le corps de garde. « Il était avec les lanciers durant notre dîner. »

Mais Gwydre n'y était plus, ni dans la pièce où Arthur dormait quand il était à Durnovarie. On ne le trouva nulle part et personne ne se rappelait l'avoir vu depuis le crépuscule. Arthur oublia totalement les lumières magiques tandis qu'il fouillait le palais des caves au verger, mais il ne découvrit aucun signe de son fils. Je pensais aux paroles de Nimue sur Mai Dun, lorsqu'elle m'avait encouragé à amener Gwydre à Durnovarie, et me rappelais sa discussion avec Merlin, à Lindinis, sur l'identité de celui qui dirigeait la Dumnonie ; je ne voulais pas croire mes soupçons, mais ne pouvais les ignorer. « Seigneur, dis-je en retenant Arthur par la manche, je crois qu'on l'a emmené sur la colline. Pas Merlin, mais Nimue.

— Il n'est pas fils de roi, fit remarquer Emrys avec une grande inquiétude.

— Gwydre est le fils d'un chef ! cria Arthur. Est-ce que quelqu'un nierait cela ? » Personne ne le fit, ni n'osa prendre la parole. Arthur se tourna vers le palais. « Hygwydd ! Une épée, une lance, un bouclier, Llamrei ! Vite !

— Seigneur ! intervint Culhwch.

— Silence ! » cria Arthur. Il était fou de rage et c'est sur moi qu'il déchargea sa colère car je lui avais conseillé de permettre à Gwydre de venir. « Savais-tu ce qui allait arriver ? me demanda-t-il.

— Bien sûr que non, Seigneur. Je ne le sais toujours pas. Crois-tu que j'aurais pu faire du mal à Gwydre ? »

Arthur me regarda d'un air sombre, puis se détourna. « Il n'est pas nécessaire qu'aucun de vous m'accompagne, lança-t-il pardessus son épaule, mais je vais à Mai Dun chercher mon fils. » Il traversa la cour à grands pas jusqu'à l'endroit où Hygwydd, son serviteur, tenait Llamrei pendant qu'un palefrenier la sellait. Galahad le suivit en silence.

J'avoue que je restai immobile quelques secondes. Je n'avais pas envie d'intervenir. Je voulais que les Dieux viennent. Je voulais que tous nos ennuis prennent fin dans un grand

battement d'ailes et que Beli Mawr parcoure miraculeusement la terre à longues foulées. Je voulais la Bretagne de Merlin.

Puis je me souvins de Dian. Ma benjamine était-elle dans la cour du palais cette nuit ? Son âme avait dû venir sur terre, car c'était la Vigile de Samain, et soudain, les larmes me vinrent aux yeux tandis que je me remémorais l'atroce douleur de la perte d'un enfant. Je ne pouvais pas rester dans la cour du palais de Durnovarie pendant que Gwydre mourait, ni pendant que Mardoc souffrait. Je ne voulais pas aller à Mai Dun, mais je savais que je ne pourrais plus regarder Ceinwyn en face si je ne faisais rien pour empêcher la mort d'un enfant, aussi je suivis Arthur et Galahad.

Culhwch m'arrêta. « Gwydre est le fils d'une putain », ronchonna-t-il trop bas pour qu'Arthur l'entende.

Je ne souhaitais pas discuter du lignage du fils d'Arthur. « Si Arthur y va seul, il se fera tuer. Il y a une quarantaine de Blackshields sur cette colline.

— Et si nous y allons, nous deviendrons les ennemis de Merlin. »

Cuneglas s'approcha et posa la main sur mon épaule. « Eh bien ?

— Je chevauche avec Arthur », répondis-je. Je n'en avais pas envie, mais je ne pouvais pas faire autrement. « Issa ! criai-je. Un cheval !

— Si tu y vas, grogna Culhwch, je suppose qu'il faut que je vienne. Juste pour être sûr qu'il ne t'arrive rien. » Puis soudain, nous demandâmes tous à grands cris des chevaux, des armes et des boucliers.

Pourquoi y sommes-nous allés ? J'ai très souvent réfléchi à cette nuit-là. Je peux encore voir les lumières scintillantes qui ébranlaient les cieux, et humer la fumée qui jaillissait du sommet de Mai Dun, et sentir le grand poids de la magie qui pesait sur la Bretagne, mais nous chevauchâmes tout de même. Je sais que j'étais plongé dans un grand désarroi en cette nuit déchirée par les flammes. J'étais poussé par les sentiments que m'inspirait la mort d'un enfant, et par le souvenir de Dian, et par ma culpabilité car j'avais encouragé Gwydre à venir ici, mais, par-dessus tout, par mon affection pour Arthur. Et alors,

qu'en était-il de celle que j'éprouvais pour Merlin et Nimue ? Je n'avais jamais pensé qu'ils pouvaient avoir besoin de moi, mais Arthur, si, et en cette nuit où la Bretagne était piégée entre le feu et la lumière, je partis à cheval retrouver son fils.

Douze d'entre nous chevauchèrent ainsi. Arthur, Galahad, Culhwch, Derfel et Issa, parmi les Dumnoniens ; les autres, c'étaient Cuneglas et les siens. Aujourd'hui, où l'on raconte encore cette histoire, on apprend aux enfants qu'Arthur, Galahad et moi, nous fûmes les trois destructeurs de la Bretagne, mais douze cavaliers partirent par cette nuit des morts. Nous n'avions pas d'armure, juste nos boucliers, mais chaque homme portait une lance et une épée.

La foule s'écartait dans les rues illuminées par les feux tandis que nous chevauchions vers le grand portail sud de Durnovarie. Il était ouvert, comme à chaque Vigile de Samain, afin de laisser l'accès de la ville aux morts. Nous baissâmes la tête pour passer sous les poutres de la porte, puis nous galopâmes entre les prés remplis de gens qui contemplaient, ensorcelés, le mélange bouillonnant de flammes et de fumée qui jaillissait du sommet de la colline.

Arthur adopta un train terrifiant et je m'accrochai au pommeau de ma selle, de crainte d'être désarçonné. Nos capes flottaient derrière nous, les fourreaux de nos épées tressautaient bruyamment, tandis qu'au-dessus de nos têtes, les cieux se remplissaient de fumée et de lumière. Je sentis l'odeur des feux de bois et j'entendis le crépitement des flammes longtemps avant d'atteindre le versant de la colline.

Personne ne tenta de nous arrêter lorsque nous encourageâmes nos chevaux à la gravir. Les lanciers ne s'opposèrent à nous que lorsque nous atteignîmes le dédale du passage menant à la forteresse. Arthur le connaissait, car lorsque Guenièvre et lui habitaient Durnovarie, ils montaient souvent au sommet, l'été, aussi nous guida-t-il avec assurance dans le couloir tortueux, et c'est là que trois Blackshields pointèrent sur nous leurs lances pour nous obliger à faire halte. Arthur n'hésita pas. Il éperonna son cheval, pointa sa longue lance et lâcha la bride à Llamrei. Les Blackshields, impuissants,

se replièrent en criant tandis que les grands destriers passaient devant eux dans un fracas de tonnerre.

La nuit n'était maintenant que bruit et lumière. Le bruit, c'était celui d'un grand feu puissant et d'arbres entiers qui éclataient au cœur des flammes affamées. La fumée voilait les lumières du ciel. Les lanciers vociféraient sur les remparts, mais personne ne s'opposa à nous lorsque nous franchîmes en coup de vent la muraille intérieure, au sommet de Mai Dun.

Et là, nous fûmes arrêtés, non par les Blackshields, mais par une rafale de chaleur desséchante. Je vis Llamrei se cabrer et se dérober pour échapper aux flammes, je vis Arthur s'accrocher à sa crinière et je vis les yeux de la jument rougeoyer du feu qui s'y réfléchissait. La chaleur, c'était celle d'un millier de forges, bourrasque hurlante d'air brûlant qui nous fit tous reculer, ébranlés. Je ne voyais rien à l'intérieur des flammes, car le centre du dessin de Merlin était dissimulé par les bouillonnantes murailles de feu. À coups de talons, Arthur fit revenir Llamrei vers moi. « Par où passer ? » cria-t-il.

J'ai dû hausser les épaules.

« Comment a fait Merlin pour entrer ? » demanda Arthur.

J'émis une supposition. « Par l'autre côté, Seigneur. » Le temple se dressait du côté oriental du dédale de feu et je supposai que l'on avait sûrement laissé un passage entre les spirales extérieures.

Arthur tira sur les rênes et exhorta Llamrei à gravir la pente du rempart intérieur jusqu'au chemin qui contournait la crête. Les Blackshields se dispersèrent au lieu de l'affronter. Nous chevauchâmes derrière notre chef jusqu'en haut du rempart et, bien que nos chevaux fussent terrifiés par la présence des feux sur leur droite, ils suivirent Llamrei au sein des étincelles tournoyant et de la fumée. Une grande partie du brasier s'effondra lorsque nous passâmes au galop, ma monture fit un écart pour s'éloigner de l'enfer et nous nous retrouvâmes sur la face externe du rempart intérieur. Une seconde, je crus que ma jument allait dégringoler dans le fossé et je me penchai désespérément hors de la selle, la main gauche accrochée à sa crinière, mais elle retrouva son équilibre, regagna le sentier et continua au galop.

Une fois passé l'extrémité nord des grands cercles de feu, Arthur revint vers le plateau. Une braise rougeoyante avait atterri sur sa cape blanche et commençait à consumer doucement la laine ; je me rangeai près de lui et l'éteignis de quelques coups de poing. « Où ? me cria-t-il.

— Là, Seigneur. » Je montrai du doigt les spirales de flammes les plus proches du temple. Je ne voyais aucune brèche, mais lorsque nous nous rapprochâmes, il nous apparut qu'il y en avait eu une que l'on avait refermée avec des fagots ; ce nouveau bois n'était pas aussi bien entassé que le reste et, à cet endroit, le feu, au lieu de faire huit ou dix pieds de haut, ne montait que jusqu'à la taille. Au-delà, un espace vide s'ouvrait entre les spirales intérieure et extérieure, et d'autres Blackshields nous y attendaient.

Arthur fit avancer Llamrei au pas. Il se pencha pour lui parler, presque comme s'il lui expliquait ce qu'il désirait. La jument avait peur. Elle ne cessait de dresser les oreilles et dansait sur place, mais elle ne broncha pas devant les feux ardents qui brûlaient de chaque côté de l'unique passage menant au cœur du brasier. Arthur l'arrêta à quelques pas de celui-ci, pour la calmer. La jument ne cessait d'encenser et roulait des yeux blancs. Il la laissa regarder la brèche, lui tapota le cou, lui parla de nouveau et fit volte-face.

Il traça un cercle au trot, éperonna sa monture pour qu'elle se mette au petit galop, puis l'éperonna de nouveau face à la brèche. Llamrei encensa et je crus qu'elle allait se dérober, mais elle parut avoir pris sa décision et vola vers les flammes. Cuneglas et Galahad suivirent. Culhwch maudit le risque que nous prenions, et nous donnâmes tous des coups de talons dans les flancs de nos montures.

Arthur se tapit contre le cou de la jument tandis qu'elle martelait le sol. Il la laissa choisir son rythme et elle ralentit de nouveau. Je crus qu'elle se déroberait, puis je vis qu'elle se préparait à sauter par-dessus les flammes. Je criai pour essayer de cacher ma peur, Llamrei bondit et je la perdis de vue tandis que le vent rabattait sur la brèche un manteau de fumée brûlante ; Galahad la suivit, mais le cheval de Cuneglas se déroba. Je galopais ferme derrière Culhwch, pénétrant toujours

plus avant dans l'air brûlant et le grondement du feu. Je souhaitais à demi que ma jument refuse de sauter, mais elle le fit et je fermai les yeux lorsque les flammes et la fumée m'environnèrent. Je sentis ma monture s'élever, je l'entendis hennir, puis nous retombâmes à l'intérieur du cercle de feux et j'éprouvai un immense soulagement ; j'aurais voulu crier de triomphe.

Une lance s'enfonça dans ma cape, derrière mon épaule. Je n'avais pensé qu'à survivre au feu et non à ce qui nous attendait au-delà. Le Blackshield m'avait manqué, mais il lâcha son arme et courut à côté de moi pour me désarçonner. Il était trop près pour que je puisse user de ma pointe, aussi je lui donnai simplement un coup de hampe sur la tête et éperonnai mon cheval. L'homme saisit ma lance. Je la lâchai, tirai Hywelbane et l'abattis, une fois. J'aperçus Arthur qui tournait en rond sur Llamrei en frappant de droite et de gauche avec son épée, et je fis de même. Galahad donna un coup de pied dans la figure d'un homme, transperça un autre, puis éperonna son cheval. Culhwch avait saisi un Blackshield par la crête de son heaume et le traînait vers le feu. L'homme tenta désespérément de détacher sa mentonnière, puis hurla lorsque Culhwch le lança dans les flammes avant de faire demi-tour.

Issa avait franchi la brèche, ainsi que Cuneglas et ses six compagnons. Les Blackshields survivants avaient fui vers le centre du labyrinthe de feu et nous les suivîmes, trottant entre deux murs de flammes bondissantes. L'épée d'emprunt rougeoyait de lumière dans la main d'Arthur. Il frappa Llamrei du talon et elle se mit au petit galop ; les Blackshields, sachant qu'ils seraient rattrapés, s'écartèrent et lâchèrent leurs lances pour montrer qu'ils ne combattraient plus.

Nous dûmes longer la moitié de la circonférence avant de trouver l'entrée de la spirale intérieure. La brèche entre les feux intérieurs et extérieurs était large d'une bonne trentaine de pas, assez pour nous laisser chevaucher sans être rôtis vivants, mais le passage menant à l'intérieur de la spirale comptait moins de dix pas entre les feux les plus grands, les plus ardents, et nous hésitâmes tous à l'entrée. Nous ne pouvions toujours rien voir de ce qui se passait dans le cercle. Merlin savait-il que nous

étions là ? Et les Dieux ? Je levai les yeux, m'attendant presque à voir une lance vengeresse tomber du ciel, mais je n'aperçus que le dais tournoyant de fumée qui voilait le ciel torturé par le feu, où cascadaient des lumières.

Nous pénétrâmes donc dans la dernière spirale. Nous chevauchions, inflexibles, galopant en une courbe qui se resserrait, léchés par les flammes qui sautaient et rugissaient. Nos narines se remplissaient de fumée, les braises nous roussissaient le visage, mais tour après tour, nous nous rapprochions toujours plus du centre du mystère.

Les crépitements des brasiers étouffèrent notre arrivée. Je crois que Merlin et Nimue ne soupçonnèrent pas que leur rituel allait prendre fin, car ils ne nous voyaient pas. Les gardes qui se tenaient au centre du cercle nous aperçurent les premiers et poussèrent des cris d'avertissement, puis se précipitèrent pour nous intercepter, mais Arthur jaillit des feux comme un démon revêtu de fumée. Celle-ci montait bel et bien de ses vêtements tandis qu'il lançait un défi et éperonnait durement Llamrei pour enfoncer le mur de boucliers à demi formé, à la hâte, par les Blackshields. Il le rompit rien que par sa vitesse et son poids ; nous le suivîmes, épées brandies, pendant que la poignée de loyaux lanciers irlandais s'éparpillait.

Gwydre était là. Vivant.

Il était tenu par deux Blackshields qui, apercevant Arthur, le lâchèrent. Nimue nous injuria, lançant sur nous des malédictions par-dessus l'anneau central des cinq brasiers tandis que Gwydre courait en sanglotant vers son père. Arthur se pencha et, d'un bras vigoureux, enleva son fils pour le déposer sur sa selle. Puis il se retourna vers le druide.

Merlin, le visage ruisselant de sueur, nous contemplait calmement. Il était à mi-hauteur d'une échelle appuyée contre une potence faite de deux troncs d'arbres plantés dans le sol et d'un troisième cloué en travers ; ce gibet se dressait au milieu des cinq feux qui formaient le cercle central. Le druide portait une robe blanche aux manches rougies par le sang des poignets jusqu'au coude. Il tenait un long couteau, mais, je le jure, une expression fugitive de soulagement se peignit sur son visage.

Mardoc vivait, mais de justesse. L'enfant déjà dénudé, excepté le bâillon qui étouffait ses cris, était suspendu au gibet par les chevilles. Près de lui pendait, dans la même posture, un autre corps maigre et pâle qui semblait très blanc à la lumière des flammes ; sa gorge avait été tranchée presque jusqu'à l'épine dorsale, tout son sang avait coulé dans le Chaudron et dégouttait encore de ses cheveux raides et rougis, si longs que ses tresses ensanglantées tombaient à l'intérieur du Chaudron en argent cerclé d'or de Clyddno Eiddyn ; c'est à ce seul ce trait que je reconnus Gauvain, car son beau visage était dissimulé par le voile de sang qui le nappait entièrement.

Merlin, tenant toujours le grand couteau avec lequel il avait tué Gauvain, restait muet de surprise. Son air de soulagement s'était évanoui et, maintenant, je ne pouvais rien lire sur sa figure, mais Nimue poussait des cris aigus. Elle leva la paume gauche, celle portant une cicatrice jumelle de la mienne. « Tue Arthur ! me cria-t-elle. Derfel ! Tu es mon homme lige ! Tue-le ! Nous ne pouvons pas nous arrêter maintenant ! »

La lame d'une épée miroita au voisinage de ma barbe. Galahad, qui la tenait, me sourit gentiment. « Ne bouge pas, mon ami. » Il connaissait le pouvoir des serments. Il savait aussi que je ne tuerais pas Arthur, mais il essayait de m'épargner la vengeance de Nimue. « Si Derfel bouge, lui cria-t-il, je lui tranche la gorge,

— Eh bien, fais-le, hurla-t-elle. C'est une nuit où doivent mourir les fils de roi !

— Pas le mien, dit Arthur.

— Tu n'es pas roi, Arthur ap Uther. » Merlin parlait enfin. « Croyais-tu que j'allais tuer Gwydre ?

— Alors, pourquoi est-il là ? » demanda Arthur. Il tenait l'enfant serré contre lui et brandissait de l'autre son épée rougie. « Pourquoi est-il là ? » répéta-t-il, avec plus de colère.

Pour une fois, Merlin ne dit rien et ce fut Nimue qui répondit. « Il est ici, Arthur ap Uther, ricana-t-elle, parce que la mort de cette misérable créature ne saurait suffire. » Elle pointa le doigt sur Mardoc qui se tortillait en vain. « C'est le fils d'un roi, mais pas l'héritier légitime.

— Alors Gwydre aurait dû mourir ? demanda Arthur.

— Et revenir à la vie ! » répliqua Nimue d'un air belliqueux. Elle devait crier pour se faire entendre par-dessus les craquements rageurs des feux. « Tu ne connais donc pas la puissance du Chaudron ? Couche les morts dans la jatte de Clyddno Eiddyn et les morts remarcheront, ils respireront à nouveau, ils vivront. »

Elle s'avança pleine d'arrogance, la folie emplissant son œil unique. « Donne-le-moi, Arthur.

— Non. » Il tira sur les rênes de Llamrei et la jument sauta hors de portée de Nimue qui se tourna vers Merlin. « Tuez-le ! hurla-t-elle en montrant Mardoc. Nous pouvons au moins essayer avec lui. Tuez-le !

— Non ! criai-je.

— Tuez-le ! » hurla Nimue et, comme Merlin ne réagissait pas, elle courut vers le gibet. Le vieillard semblait incapable de bouger, mais Arthur fit pivoter Llamrei et fonça vers Nimue. Il laissa son cheval la heurter si fort qu'elle s'effondra dans l'herbe.

« Laissez vivre l'enfant », dit Arthur à Merlin. Nimue chercha à le griffer, mais il la repoussa et, comme elle revenait à la charge, dents découvertes et mains crochues, il fendit l'air de son épée à proximité de sa tête et cette menace la calma.

Merlin rapprocha sa lame brillante de la gorge de Mardoc. Le geste du druide semblait presque tendre, en dépit de ses manches trempées de sang et de son grand couteau. « Crois-tu pouvoir vaincre les Saxons sans l'aide des Dieux, Arthur ap Uther ? »

Celui-ci ne tint pas compte de la question. « Détachez l'enfant », ordonna-t-il.

Nimue se tourna vers lui. « Souhaites-tu être maudit, Arthur ?

— Je le suis déjà, répondit-il, amèrement.

— Laisse ce garçon mourir ! cria Merlin du haut de son échelle. Il ne t'est rien, Arthur. C'est l'enfant illégitime d'un roi, un bâtard né d'une putain.

— Et que suis-je d'autre ? cria Arthur.

— Il doit mourir, expliqua patiemment Merlin, et sa mort nous amènera les Dieux, et quand les Dieux seront là, Arthur,

nous mettrons son corps dans le Chaudron et nous laisserons le souffle de vie revenir en lui. »

Arthur montra d'un geste l'horrible cadavre de Gauvain, son neveu. « Une mort ne vous suffit donc pas ?

— Une mort n'est jamais suffisante », dit Nimue. Elle avait contourné en courant le cheval d'Arthur pour atteindre le gibet et immobilisait maintenant la tête de Mardoc afin que Merlin puisse lui trancher la gorge.

Arthur fit avancer Llamrei. « Et si les Dieux ne venaient pas après deux morts, Merlin, demanda-t-il, combien d'autres faudrait-il encore ?

— Autant qu'il sera nécessaire, répondit Nimue.

— Et chaque fois que la Bretagne traversera une crise, déclara Arthur d'une voix forte afin que tous puissent l'entendre, chaque fois qu'arrivera un ennemi, chaque fois qu'une peste éclatera, chaque fois que des hommes et des femmes seront effrayés, il faudra amener des enfants au gibet ?

— Si les Dieux viennent, répliqua Merlin, il n'y aura plus de peste, de peur ni de guerre.

— Viendront-ils ? demanda Arthur.

— Ils arrivent ! hurla Nimue. Regardez ! » Elle leva sa main libre, nous regardâmes tous et je vis que les lumières du ciel s'effaçaient. Les bleus brillants s'assombrissaient en noir pourpre, les rouges devenaient fumeux et flous, les étoiles brillaient de nouveau au travers des draperies mourantes. « Non ! gémit Nimue, non ! » Et elle poussa ce dernier cri comme une lamentation qui ne s'éteindrait jamais.

Arthur avait poussé Llamrei droit au gibet. « Vous m'appelez l'*Amherawdr* de Bretagne, dit-il à Merlin, or un empereur doit régner ou cesser de l'être, et je ne gouvernerai pas une Bretagne où il faudrait tuer des enfants pour sauver la vie des adultes.

— Ne sois pas absurde ! protesta Merlin. C'est de la pure sentimentalité !

— Je veux rester dans les mémoires comme un homme juste, et il y a déjà beaucoup trop de sang sur mes mains.

— On se souviendra de toi comme d'un traître, d'un destructeur et d'un lâche, cracha Nimue.

— Mais pas les descendants de cet enfant », répliqua Arthur avec douceur, et sur ces mots, il trancha d'un coup d'épée la corde qui retenait les chevilles de Mardoc. Nimue hurla lorsque le petit garçon tomba, puis elle s'en prit de nouveau à Arthur, les mains recourbées comme des serres, mais lui se contenta de la frapper à la tête, d'un revers du plat de son arme, coup si vif et si fort qu'elle tournoya sur elle-même, étourdie. Le bruit de cette gifle couvrit les crépitements des flammes. Nimue vacilla, la bouche ouverte, l'œil vague, puis elle tomba.

« Il aurait fallu faire ça à Guenièvre », grommela Culhwch.

Galahad était descendu de son cheval et libérait déjà Mardoc de ses liens. Aussitôt l'enfant réclama sa mère à grands cris.

« Je n'ai jamais pu supporter les marmots bruyants », dit Merlin d'une voix douce, puis il rapprocha l'échelle du corps de Gauvain pendu au madrier. Tout en gravissant lentement les échelons, il déclara : « Je ne sais pas si les Dieux sont venus ou non. Vous en attendiez tous beaucoup trop, et peut-être sont-ils déjà là. Qui sait ? Mais nous devrons terminer sans le sang du fils de Mordred. » Là-dessus, il coupa maladroitement la corde qui retenait Gauvain par les chevilles. Le corps se balança, si bien que la chevelure trempée de sang gifla le Chaudron, mais la corde se rompit et le cadavre tomba lourdement dans le sang qui éclaboussa tout le rebord du récipient sacré. Merlin redescendit lentement, puis ordonna aux Blackshields, qui avaient observé notre confrontation, d'aller chercher les grands paniers d'osier pleins de sel posés non loin de là. Les hommes prirent le sel à pleines mains et le jetèrent dans le Chaudron, l'entassant autour du corps nu et replié de Gauvain.

« Et maintenant ? demanda Arthur en remettant son épée au fourreau.

— Rien, répondit Merlin. C'est fini.

— Excalibur ?

— Elle est dans la spirale située le plus au sud, dit Merlin en la désignant, mais je suppose qu'il faut que tu attendes que les feux soient éteints avant de pouvoir la récupérer.

— Non ! » Nimue s'était suffisamment remise pour protester. Elle cracha le sang qui lui coulait dans la bouche

d'une blessure à la joue que lui avait causée le coup d'Arthur. « Les Trésors sont à nous !

— Nous avons rassemblé et utilisé les Trésors, répliqua Merlin d'une voix lasse. Ils ne sont plus rien. Arthur peut reprendre son épée. Il en aura besoin. » Il pivota sur ses talons et lança son grand couteau dans le brasier le plus proche, puis se retourna pour surveiller les deux Blackshields qui finissaient de remplir le Chaudron. Le sel devenait rouge en recouvrant le corps horriblement mutilé de Gauvain. « Au printemps, reprit Merlin, les Saxons viendront et, alors, nous verrons s'il y a eu de la magie ici, ce soir. »

Nimue nous injuria. Elle pleurait et délirait, crachait et maudissait, nous promettant la mort par l'air, par le feu, par la terre et par la mer. Merlin faisait comme si elle n'existait pas, mais Nimue ne s'en tenait jamais aux demi-mesures et, cette nuit-là, elle devint l'ennemie d'Arthur. Elle commença à élaborer les malédictions qui la vengeraient des hommes qui avaient empêché la venue des Dieux à Mai Dun. Elle nous traita de destructeurs de la Bretagne et nous promit un sort épouvantable.

Nous demeurâmes sur la colline jusqu'à l'aube. Les Dieux ne vinrent pas et les feux brûlèrent si ardemment qu'Arthur ne put récupérer Excalibur que le lendemain après-midi. On rendit Mardoc à sa mère et j'appris plus tard qu'il mourut d'une fièvre cet hiver-là.

Merlin et Nimue remportèrent les autres Trésors. On chargea le Chaudron et son sinistre contenu sur un chariot traîné par des bœufs. Nimue marchait en tête et Merlin la suivait, comme un vieil homme obéissant. Ils emmenèrent avec eux Anbarr, le cheval noir entier, indompté, de Gauvain, et la grande bannière de Bretagne. Où ils se rendaient, aucun de nous ne le savait, mais nous devinâmes que ce serait un endroit sauvage, à l'ouest, où Nimue pourrait perfectionner ses malédictions durant les tempêtes hivernales.

Avant que les Saxons n'arrivent.

*

C’est étrange, en se retournant sur le passé, de se souvenir combien Arthur était détesté, à l’époque. Durant l’été, il avait détruit les espoirs des chrétiens et maintenant, en cette fin de l’automne, il avait anéanti les rêves des païens. Comme toujours, son impopularité parut le surprendre. « Qu’étais-je censé faire d’autre ? me demanda-t-il. Laisser mon fils mourir ?

— Cefydd l’a fait. » Ma réponse ne l’aida pas.

« Et Cefydd a quand même perdu la bataille ! » rétorqua sèchement Arthur. Nous chevauchions vers le nord. Je rentrais chez moi, à Dun Caric, tandis qu’Arthur, Cuneglas et l’évêque Emrys allaient voir Meurig, roi du Gwent. Cette rencontre était la seule chose qui comptait pour Arthur. Il n’avait jamais fait confiance aux Dieux pour sauver la Bretagne des Saïs, mais il estimait que huit ou neuf cents lanciers bien entraînés de plus pouvaient faire pencher la balance en notre faveur. Sa tête grouillait de chiffres cet hiver-là. Il jugeait que la Dumnonie pouvait rassembler six cents lanciers, dont quatre cents avaient déjà livré bataille. Cuneglas en fournirait quatre cents, les Blackshields irlandais cent cinquante, et à ceux-ci nous pouvions ajouter une centaine d’hommes sans maître qui viendraient peut-être d’Armorique et des royaumes du nord, attirés par la perspective du pillage. « Disons mille deux cents hommes », évaluait Arthur, et dans son inquiétude il gonflait ou réduisait le chiffre selon son humeur, mais lorsqu’il était optimiste, il osait parfois ajouter huit cents hommes du Gwent pour arriver à un total de deux mille. Pourtant même cela, déclarait-il, ne suffirait pas parce que les Saxons disposeraient probablement d’une armée encore plus grande. Aelle pouvait rassembler au moins sept cents lanciers, et c’était le plus faible des deux rois saxons. Nous estimâmes à un millier les lanciers de Cerdic et la rumeur nous parvint que celui-ci était en train d’acheter des lanciers à Clovis, le roi des Francs. Ces hommes loués étaient payés en or, et on leur en avait promis plus encore lorsque la victoire leur livrerait le trésor de Dumnonie. Nos espions rapportèrent aussi que les Saxons attendraient jusque après la fête d’Eostre, leur célébration du printemps, pour laisser aux nouveaux bateaux le temps de traverser la mer. « Ils auront deux mille cinq cents hommes », calcula Arthur, et nous

n'en aurions que mille deux cents si Meurig ne voulait pas se battre. Nous pouvions pratiquer une levée, bien sûr, mais aucune troupe enrôlée ne tiendrait contre des guerriers convenablement entraînés, et nos vieillards, nos jeunes garçons, devraient affronter le *fyrd* saxon, des hommes dans la force de l'âge.

— Alors, sans les lanciers du Gwent, nous sommes voués à l'échec », dis-je d'un air sombre.

Arthur avait rarement souri depuis la trahison de Guenièvre, mais il le fit maintenant. « Voués à l'échec ? Qui dit cela ?

— Toi, Seigneur. Les nombres que tu cites le disent.

— Tu n'as jamais combattu et gagné alors que l'ennemi te surpassait en nombre ?

— Si, Seigneur, cela m'est arrivé.

— Alors pourquoi ne gagnerions-nous pas encore ?

— Seul un fou cherche à se battre avec un ennemi plus fort que lui, Seigneur.

— Seul un fou cherche à se battre, dit-il énergiquement. Je ne souhaite pas faire la guerre au printemps. Ce sont les Saxons qui le veulent, et en cela nous n'avons pas le choix. Crois-moi, Derfel, je ne souhaite pas être surpassé en nombre, et tout ce qu'il est possible de faire pour persuader Meurig de se joindre à nous je le ferai, mais si le Gwent ne marche pas au combat, alors il nous faudra bien vaincre les Saxons tout seuls. Et nous le pouvons ! Il faut le croire, Derfel !

— J'avais foi dans les Trésors, Seigneur. »

Il eut un éclat de rire moqueur. « Voilà le Trésor auquel je crois, dit-il en tapotant la garde d'Excalibur. Aie foi en la victoire, Derfel ! Si nous marchons en vaincus contre les Saxons, ils livreront nos os aux loups. Mais si nous marchons en vainqueurs, nous les entendrons hurler. »

C'était une belle bravade, mais il semblait difficile de croire à la victoire. La Dumnonie s'abandonnait à la mélancolie. Nous avions perdu nos Dieux et le peuple murmurait qu'Arthur en personne les avait chassés. Il n'était pas seulement l'ennemi du Dieu chrétien, mais de tous les Dieux, et les hommes clamaient que les Saxons étaient notre punition. Même le temps

présageait un désastre, car le lendemain du jour où je quittai Arthur, il se mit à pleuvoir et on eut bientôt l'impression que ce déluge ne cesserait jamais. Chaque jour apportait de lourds nuages gris, un vent glacial et une pluie battante qui persistait. Tout était mouillé. Nos vêtements, notre literie, nos fagots, les jonchées, les murs mêmes de nos maisons semblaient gras d'humidité. Les lances rouillaient dans les râteliers, les grains emmagasinés germaient ou moisissaient, et toujours de nouvelles averses nous arrivaient implacablement de l'ouest. Ceinwyn et moi fîmes de notre mieux pour rendre étanche le manoir de Dun Caric. Mon beau-frère nous avait donné des peaux de loup du Powys et nous en tapissâmes les murs de bois, mais l'air même, sous les solives du toit, semblait trempé. Les feux brûlaient d'un air maussade pour nous accorder à contrecœur une chaleur crachotante et fuligineuse qui nous rougissait les yeux. Morwenna, notre aînée, qui était d'ordinaire la plus placide et la plus facile à contenter des enfants, devint acariâtre et si instamment égoïste que sa mère dut lui administrer une correction. « Gwydre lui manque », me dit ensuite Ceinwyn. Arthur avait décrété qu'il ne le quitterait plus, aussi le garçon était-il parti avec lui dans le Gwent. « Ils devraient se marier l'année prochaine, ajouta-t-elle. Cela la guérira.

— Si Arthur laisse Gwydre l'épouser, répondis-je tristement. Il ne montre pas beaucoup d'amour pour nous ces temps-ci. » J'avais voulu l'accompagner dans le Gwent, mais il avait refusé d'un air péremptoire. Jadis, j'avais cru être son ami le plus intime, mais maintenant il me recevait avec un grognement au lieu de me faire bon accueil. « Il pense que j'ai mis la vie de Gwydre en danger.

— Non. Il est froid avec toi depuis la nuit où il a surpris Guenièvre.

— Pourquoi cela aurait-il changé les choses entre nous ?

— Parce que tu étais là, mon chéri, répondit Ceinwyn patiemment, et qu'avec toi il ne peut pas faire semblant que rien n'a changé. Tu as été témoin de sa honte. Quand il te voit, il se souvient d'elle. Et puis, il est jaloux.

— Jaloux ? »

Elle sourit. « Il pense que tu es heureux. Il se dit que, s'il m'avait épousée, lui aussi aurait été heureux.

— Il l'aurait probablement été.

— Il l'a même suggéré, lâcha Ceinwyn.

— Il a fait cela ? » éclatai-je.

Elle m'apaisa. « Ce n'est pas grave, Derfel. Le pauvre homme a besoin d'être rassuré. Il pense que, parce qu'une femme l'a repoussé, il se pourrait que toutes les autres fassent de même, aussi m'a-t-il fait des propositions. »

Je touchai la garde d'Hywelbane. « Tu ne me l'as jamais dit.

— Pourquoi l'aurais-je fait ? Il n'y avait rien à dire. Il m'a posé une question très maladroite et je lui ai déclaré que j'avais juré devant les Dieux de vivre avec toi. Je le lui ai dit très gentiment et, après, il s'est montré tout honteux. Je lui ai aussi promis de ne pas t'en parler, et maintenant j'ai rompu cette promesse, ce qui signifie que je vais être punie par les Dieux. » Elle haussa les épaules, comme pour suggérer que la punition serait méritée et donc acceptée. « Il a besoin d'une épouse, ajouta-t-elle.

— Ou d'une femme.

— Non. Ce n'est pas un coureur. Il ne peut pas coucher avec une femme et ensuite s'en aller. Il confond le désir et l'amour. Quand Arthur donne son âme, il donne tout, il ne peut pas livrer juste un petit bout de lui-même. »

J'étais toujours en colère. « Que croyait-il que je ferais s'il t'épousait ?

— Il pensait que tu régnerais sur la Dumnonie en tant que tuteur de Mordred. Il avait cette idée bizarre que je partirais avec lui pour Brocéliande et que, là, nous pourrions vivre comme des enfants sous le soleil, et que tu resterais ici et vaincrais les Saxons. » Elle rit.

« Quand t'a-t-il proposé cela ?

— Le jour où il t'a ordonné d'aller voir Aelle. Je pense qu'il croyait que j'allais m'enfuir avec lui pendant ton absence.

— Ou bien il espérait qu'Aelle me tuerait, dis-je plein de ressentiment, en me remémorant la promesse qu'avait faite le Saxon de massacrer les émissaires.

— Après, il s'est montré tout honteux, m'assura Ceinwyn avec gravité. Et il ne faut pas que tu lui dises que je t'en ai parlé. » Elle me le fit promettre et je tins ma promesse. « Ce n'est vraiment pas important, ajouta-t-elle en mettant fin à la conversation. Il aurait été réellement scandalisé si j'avais dit oui. Il me l'a demandé parce qu'il souffre, Derfel, et les hommes qui souffrent se comportent de façon désespérée. Ce qu'il veut réellement, c'est s'enfuir avec Guenièvre, mais il ne le peut pas parce que son orgueil ne le lui permet pas, et parce qu'il sait que nous avons besoin de lui pour vaincre les Saxons. »

Pour cela, nous avions besoin des lanciers de Meurig, mais rien ne filtrait des négociations d'Arthur avec le Gwent. Les semaines passèrent et aucune nouvelle certaine ne nous parvint du nord. Un prêtre venu de ce pays nous dit qu'Arthur, Meurig, Cuneglas et Emrys s'étaient entretenus pendant une semaine à Burrium, la capitale, mais il ignorait ce qui avait été décidé. C'était un petit homme brun et louchon qui, avec de la cire d'abeille, avait modelé sa maigre barbe en forme de croix. Il était venu à Dun Caric parce qu'il n'y avait pas d'église dans notre petit village et qu'il voulait en créer une. Comme beaucoup de prêtres itinérants, il avait plusieurs femmes, trois souillons qui se serraient autour de lui en quête de protection. J'appris son arrivée lorsqu'il se mit à prêcher devant la forge, à côté du ruisseau, et j'envoyai Issa et deux ou trois lanciers mettre fin à ses âneries et l'amener au manoir. Nous lui donnâmes un gruau d'orge germé qu'il dévora goulûment, se fourrant des cuillerées de bouillie brûlante dans la bouche, puis sifflant et crachotant parce qu'il s'échaudait la langue. Des fragments de gruau restèrent collés à son étrange barbe. Ses femmes refusèrent de manger avant qu'il ait terminé.

« Tout ce que je sais, Seigneur, répondit-il à mes questions impatientes, c'est qu'Arthur est maintenant parti vers l'ouest.

— Où est-il allé ?

— En Démétie, Seigneur. Voir Œngus Mac Airem.

— Pourquoi ? »

Il haussa les épaules. « Je l'ignore, Seigneur.

— Est-ce que le roi Meurig se prépare à la guerre ?

— Il est prêt à défendre son territoire, Seigneur.

— Et à défendre la Dumnonie ?

— Seulement si la Dumnonie reconnaît le Dieu unique, le véritable Dieu, dit le prêtre et il se signa avec la cuillère de bois, éclaboussant sa robe crasseuse de gruau d'orge. Notre roi est un fervent fidèle de la croix et il n'offrira pas ses lances à des païens. »

Il leva les yeux sur le crâne de taureau cloué à l'une de nos hautes poutres et se signa à nouveau.

« Si les Saxons s'emparent de la Dumnonie, dis-je, ce sera bientôt le tour du Gwent.

— Christ protégera le Gwent. » Le prêtre tendit le bol à l'une de ses femmes qui recueillit, d'un doigt crasseux, ses quelques restes. « Christ te protégera, Seigneur, si tu t'humilies devant Lui. Si tu renonces à tes Dieux et reçois le baptême, tu remporteras la victoire l'an prochain.

— Alors pourquoi Lancelot n'a-t-il pas été victorieux l'été dernier ? » demanda Ceinwyn.

Le prêtre la fixa de son bon œil tandis que l'autre s'égarait dans les coins ombreux. « Le roi Lancelot n'était pas l'Elu, Dame. Le roi Meurig l'est. On dit dans nos écritures qu'un seul homme sera choisi, et il semble que le roi Lancelot n'était pas celui-là.

— Choisi pour faire quoi ? » demanda Ceinwyn.

Le prêtre la contempla ; c'était toujours une belle femme, si dorée et si calme, l'étoile du Powys. « Choisi, Dame, pour réunir tous les peuples de Bretagne sous la loi du Dieu vivant. Saxons et Bretons, Gwentiens et Dumnoniens, Irlandais et Pictes, adorant ensemble le seul vrai Dieu, et vivant tous en paix dans l'amour.

— Et si nous décidons de ne pas suivre le roi Meurig ? insista Ceinwyn.

— Alors notre Dieu vous détruira.

— C'est le message que tu es venu prêcher ici ? dis-je.

— Je ne peux rien faire d'autre, Seigneur. Je suis envoyé.

— Par Meurig ?

— Par Dieu.

— Mais moi, je suis le seigneur du domaine qui s'étend des deux côtés du ruisseau, et de toute la terre au sud de Caer

Cadarn et au nord d'Aquae Sulis, et tu ne prêcheras pas ici sans ma permission.

— Aucun homme ne peut révoquer la parole de Dieu, Seigneur.

— Celle-là le peut », dis-je en tirant Hywelbane.

Ses femmes sifflèrent. Le prêtre regarda fixement l'épée, puis cracha dans le feu. « Tu t'exposes au courroux de Dieu.

— Tu t'exposes à mon courroux, et si demain, au coucher du soleil, tu es toujours sur les terres que je gouverne, je te donnerai comme esclave à mes esclaves. Ce soir, tu peux dormir avec les bêtes, mais demain, tu partiras. »

Il s'en alla le lendemain de mauvaise grâce et, comme pour me punir, la première neige de l'hiver se manifesta le jour de son départ. Cette précocité promettait une saison rude. Elle commença sous forme d'un grésil qui, à la tombée de la nuit, se transforma en épais flocons ; à l'aube, tout le pays était blanc. Il fit plus froid la semaine suivante. Des glaçons se formèrent sous notre toit, et commença alors la longue quête hivernale d'un peu de chaleur. Au village, les gens dormaient en compagnie de leurs bêtes tandis que nous combattions l'air glacial avec de grands feux qui faisaient dégoutter les glaçons de notre chaume. Nous installâmes le bétail d'hiver dans les abris à bestiaux et abattîmes les autres, gardant leur viande dans du sel comme Merlin avait conservé le cadavre exsangue de Gauvain. Durant deux jours, le village résonna des beuglements affolés des bœufs tramés sous la hache. La neige était éclaboussée de rouge, l'air empestait le sang, le sel et la bouse. Au manoir, les feux ronflaient, mais ne nous procuraient que peu de chaleur. Nous nous réveillions glacés, nous frissonnions sous nos fourrures et attendions en vain le dégel. Le ruisseau gela, si bien que nous dûmes chaque jour casser la glace pour tirer de l'eau.

Nous entraînions toujours nos jeunes lanciers. Nous les faisions marcher dans la neige, durcissant leurs muscles pour le combat contre les Saxons. Quand la neige tombait trop serrée et que les épais flocons tourbillonnaient autour des pignons encroûtés de blanc des petites maisons du village, les hommes fabriquaient leurs boucliers avec des planches de saule qu'ils recouvraient de cuir. Je formais ainsi une petite troupe de

guerriers, mais lorsque je les regardais travailler, j'avais peur pour eux, me demandant combien ils seraient à voir le soleil d'été.

Un message d'Arthur nous parvint juste avant le solstice. À Dun Caric, nous préparions activement la grande fête de la mort du soleil, qui se prolongerait durant une semaine, lorsque Emrys arriva. Il chevauchait une monture aux sabots enveloppés de cuir et était escorté par six lanciers d'Arthur. L'évêque nous dit qu'il avait séjourné dans le Gwent pour continuer à discuter avec Meurig pendant qu'Arthur retournait en Démétie. « Le roi n'a pas totalement refusé de nous aider », nous dit-il, frissonnant près du feu où il s'était fait de la place en repoussant deux de nos chiens. Il tendait vers les flammes ses mains potelées que rougissaient les gerçures. « Mais les conditions qu'il nous impose sont, je le crains, inacceptables. » Il éternua. « Chère Dame, vous êtes très aimable, dit-il à Ceinwyn qui lui apportait une corne d'hydromel chaud.

— Quelles conditions ? » demandai-je.

Emrys secoua tristement la tête. » Il veut le trône de Dumnonie, Seigneur.

— Il veut quoi ? » explosai-je. Emrys leva la main pour calmer ma colère. « Il dit que Mordred est incapable de régner, qu'Arthur n'en a pas envie, et qu'il faut un roi chrétien à la Dumnonie. Il se propose lui-même.

— Ce bâtard ! Ce petit bâtard perfide et poltron !

— Arthur ne peut pas accepter, bien sûr ; le serment qu'il a prêté à Uther garantit son refus. » Il aspira quelques petites gorgées d'hydromel et soupira d'aise. « C'est bon de se réchauffer.

— Alors, si nous ne lui livrons pas le royaume, Meurig ne nous aidera pas ?

— C'est ce qu'il dit. Il maintient que Dieu protégera le Gwent et que, si nous ne le proclamons pas roi, il nous faudra défendre seuls la Dumnonie. »

J'allai à la porte de la salle écarter le rideau de cuir et regarder la neige qui montait jusqu'aux pointes de notre palissade. « Avez-vous parlé à son père ? demandai-je.

— Je suis allé voir Tewdric. En compagnie d'Agricola qui vous envoie ses amitiés. »

Agricola avait été le commandant du roi Tewdric, un grand guerrier qui combattait en armure romaine avec une froide férocité. Mais maintenant, c'était un vieillard, et son maître, Tewdric, avait renoncé au trône et adopté la tonsure du prêtre, abandonnant ainsi le pouvoir à son fils. « Agricola va bien ?

— Il est vieux, mais vigoureux. Il nous approuve, bien sûr, mais... » Emrys haussa les épaules. « Quand Tewdric a abdiqué, il a renoncé au pouvoir. Il dit qu'il ne peut pas faire changer son fils d'opinion.

— Qu'il ne veut pas, grommelai-je en retournant près du feu.

— Probablement. » Emrys soupira. « J'aime bien Tewdric, mais pour le moment, d'autres problèmes le préoccupent.

— Quels problèmes ? demandai-je avec trop de véhémence.

— Il aimerait savoir si, au ciel, nous mangerons comme les mortels, répondit Emrys d'un air embarrassé, ou si nous n'aurons plus besoin de nourritures terrestres. Il faut que vous sachiez que certains chrétiens croient que les anges ne mangent pas, que tous les appétits grossiers de ce monde leur sont épargnés, et le vieux roi essaie d'imiter ce genre de vie. Il mange très peu, en fait il s'est vanté devant moi d'avoir réussi, une fois, à rester trois semaines sans déféquer, et qu'après, il s'est senti bien plus saint. » Ceinwyn sourit, mais ne dit rien tandis que moi, je regardai fixement l'évêque sans en croire mes oreilles. Emrys termina l'hydromel. « Tewdric prétend qu'en se privant de manger il entrera en état de grâce, ajouta-t-il d'un air de doute. J'avoue que je ne suis pas convaincu, mais c'est, semble-t-il, un homme très pieux. Nous devrions tous être aussi fervents.

— Que dit Agricola ?

— Il se vante de déféquer fréquemment. Pardonnez-moi, Dame.

— Cela a dû être une joyeuse confrontation, répliqua sèchement Ceinwyn.

— Cette rencontre n'a pas eu d'effet immédiat, reconnut Emrys. J'avais espéré persuader Tewdric de faire changer son

fils d'avis, mais hélas, tout ce que nous pouvons faire maintenant, c'est prier, conclut-il en haussant les épaules.

— Et garder nos lances affûtées, dis-je tristement.

— Cela aussi », acquiesça l'évêque. Il éternua de nouveau et se signa pour conjurer le mauvais sort.

« Est-ce que Meurig laissera les lanciers du Powys traverser son pays ? demandai-je.

— Cuneglas lui a dit que, s'il refusait, il passerait tout de même. »

Je gémis. La dernière chose dont nous avions besoin, c'était un royaume breton en guerre contre un autre. Pendant des années, ce genre de conflits avait affaibli la Bretagne et permis aux Saxons de prendre vallée après vallée, ville après ville, même si, récemment, c'étaient les Saxons qui s'étaient battus entre eux, et nous qui avions tiré parti de leur division pour les vaincre, mais Cerdic et Aelle avaient appris la leçon qu'Arthur rabâchait aux Bretons : l'unité apporte la victoire. Maintenant, les Saxons étaient unis et les Bretons divisés.

« Je pense que Meurig laissera passer Cuneglas, dit Emrys, car il n'a pas envie de se battre. Il veut seulement la paix.

— Nous voulons tous la paix, mais si la Dumnonie tombe, alors le Gwent sera le prochain à subir le fer des Saxons.

— Meurig soutient que non, et il offre l'asile à tout chrétien dumnonien qui souhaite échapper à la guerre. »

C'étaient de mauvaises nouvelles, car cela signifiait que tous ceux qui n'auraient pas le courage d'affronter Aelle et Cerdic n'auraient qu'à se réclamer de la foi chrétienne pour trouver refuge dans le royaume de Meurig. « Est-ce qu'il croit vraiment que son Dieu le protégera ? demandai-je à Emrys.

— Bien sûr, Seigneur, car à quoi d'autre un dieu servirait-il ? Mais Dieu, bien sûr, peut avoir d'autres idées. Ses voies sont si impénétrables. » L'évêque avait maintenant assez chaud pour ôter sa grande cape de fourrure d'ours. En dessous, il portait un justaucorps en peau de mouton. Il glissa une main à l'intérieur et je supposai qu'un pou le démangeait, mais il en tira un parchemin plié, attaché avec un ruban et scellé d'une goutte de cire. « Arthur m'a envoyé ceci de Démétie en demandant que vous le portiez à la princesse Guenièvre.

— Entendu », dis-je en acceptant le document. J'avoue que je fus tenté de briser le sceau et de le lire, mais je résistai à la tentation. « Savez-vous de quoi il s'agit ?

— Hélas, non, Seigneur », répondit Emrys sans me regarder, et je soupçonnai le vieil homme d'avoir pris connaissance du contenu de la lettre, mais de ne pas vouloir avouer ce petit péché. « Je suis sûr que ce n'est rien d'important, ajouta-t-il, mais Arthur a insisté, particulièrement, pour qu'elle le reçoive avant le solstice. C'est-à-dire, avant son retour.

— Pourquoi est-il allé en Démétie ? demanda Ceinwyn.

— Pour s'assurer que les Blackshields se battraient à vos côtés ce printemps, je suppose », répondit l'évêque, mais son ton me parut quelque peu évasif. Je soupçonnai que la lettre devait contenir la vraie raison de la visite qu'Arthur avait rendue à Œngus Mac Airem, mais Emrys ne pouvait pas la révéler sans reconnaître qu'il avait brisé le sceau.

Le lendemain, je me rendis à Ynys Wydryn. Ce n'était pas loin, mais le trajet prit la plus grande partie de la matinée car, par endroits, je devais faire traverser des congères à mon cheval et à ma mule. Cette dernière transportait une douzaine de peaux de loup que Cuneglas nous avait apportées et ce cadeau fut bien reçu par Guenièvre car les murs de rondins de sa prison étaient percés de fentes par lesquelles sifflait un vent glacé. Je la trouvai accroupie à côté d'un feu qui brûlait au centre de la pièce. Elle se redressa quand on m'annonça, puis envoya ses deux domestiques préparer le repas. « Je suis tentée de devenir moi-même une fille de cuisine. Là au moins, il fait chaud, mais c'est sinistre, car on y entend les paroles hypocrites des chrétiens. Ils ne peuvent pas casser un œuf sans louer leur misérable Dieu. » Elle frissonna et serra la cape autour de ses épaules minces. « Les Romains savaient se chauffer, mais on dirait que nous avons perdu cet art.

— Ceinwyn vous envoie ceci, Dame, dis-je en laissant tomber les peaux par terre.

— Remercie-la de ma part », dit Guenièvre, puis, en dépit du froid, elle alla ouvrir les volets afin que la lumière du jour entre dans la pièce. Les flammes vacillèrent sous une bouffée

d'air glacial et des étincelles montèrent en tournoyant jusqu'aux poutres noircies. Guenièvre portait un surcot d'épaisse laine brune. Elle était pâle, mais son visage hautain aux yeux verts n'avait rien perdu de son pouvoir et de sa fierté. « Je t'attendais plus tôt, me gronda-t-elle.

— Ç'a été une dure saison, Dame, dis-je pour excuser ma longue absence.

— Derfel, je veux savoir ce qui s'est passé à Mai Dun.

— Je vais vous le dire, Dame, mais permettez-moi d'abord de vous donner ceci. » Je tirai le parchemin d'Arthur du sac accroché à ma ceinture et le lui tendis. Elle arracha le ruban, brisa le sceau d'un coup d'ongle et déplia le document. Elle le lut à la lueur du jour réfléchie par la neige. Je vis son visage se tendre, mais elle ne montra aucune autre réaction. Elle parut le relire, puis le plia et le lança sur un coffre. « Parle-moi de Mai Dun.

— Qu'avez-vous déjà appris ? demandai-je.

— Je sais ce que Morgane a bien voulu me dire, et cette putain a forcément choisi une version conforme à la vérité de son misérable Dieu. » Elle parlait assez fort pour être entendue par quiconque aurait écouté notre conversation.

« Je doute que ce qui s'est passé ait déçu le Dieu de Morgane », dis-je, et je lui racontai toute l'histoire de cette Vigile de Samain. Lorsque j'eus terminé, elle demeura silencieuse à regarder par la fenêtre l'enclos recouvert de neige où une douzaine d'audacieux pèlerins étaient agenouillés devant la sainte épine. Je nourris le feu avec l'une des bûches empilées contre le mur.

« Alors, c'est Nimue qui a emmené Gwydre au sommet ? demanda Guenièvre.

— Elle a envoyé des Blackshields le chercher. L'enlever, en fait. Cela n'a pas été difficile. La ville était pleine d'étrangers et toutes sortes de lanciers entraient et sortaient du palais. » Je fis une pause. « Je doute qu'il ait couru un véritable danger.

— Bien sûr que si ! » dit-elle d'un ton sec.

Sa véhémence me laissa interdit. « C'est l'autre enfant qui aurait été tué, protestai-je, le fils de Mordred. Il était dénudé, prêt pour le couteau, mais pas Gwydre.

— Et lorsque la mort de l'autre enfant n'aurait rien accompli, que serait-il arrivé ? Tu crois que Merlin n'aurait pas pendu Gwydre par les talons ?

— Merlin n'aurait pas fait cela au fils d'Arthur, dis-je d'une voix qui, je l'avoue, manquait de conviction.

— Mais Nimue, si. Nimue aurait massacré tous les enfants de Bretagne pour faire revenir ses Dieux, et Merlin se serait laissé tenter. Si près du but, avec seulement la vie de Gwydre entre lui et le retour des Dieux ? Oh, je pense qu'il se serait laissé tenter. » Elle s'approcha du feu et ouvrit son surcot pour laisser la chaleur pénétrer dans ses plis. Dessous, elle ne portait qu'un bliaud noir et n'arborait pas un seul bijou. Pas même un anneau au doigt. « Merlin aurait pu éprouver de la culpabilité à l'idée de tuer Gwydre, mais pas Nimue. Elle ne voit aucune différence entre ce monde et l'Autre Monde, aussi que lui importe qu'un enfant vive ou meure ? Mais le seul qui compte à ses yeux, Derfel, c'est le fils du chef. Pour obtenir ce qu'il y a de plus de précieux, il faut sacrifier ce qui possède le plus de valeur, et en Dumnonie, ce n'est certainement pas un petit bâtard de Mordred. C'est Arthur qui gouverne, et non Mordred. Nimue voulait la mort de Gwydre. Merlin le savait, seulement il espérait que des victimes moins importantes suffiraient. Mais Nimue s'en moque. Un jour, Derfel, elle rassemblera de nouveau les Trésors, et ce jour-là, Gwydre sera saigné dans le Chaudron.

— Pas tant qu'Arthur vivra.

— Et pas tant que je vivrai ! » proclama-t-elle d'un air farouche, puis, reconnaissant son impuissance, elle haussa les épaules. Elle retourna à la fenêtre et laissa son surcot retomber. « Je n'ai pas été une bonne mère. » Je ne m'attendais pas à cela et ne sus que répondre. Je n'avais jamais été proche de Guenièvre, elle me traitait avec le même mélange rude d'affection et de dérision qu'elle pouvait montrer pour un chien stupide, mais docile, pourtant maintenant, peut-être parce qu'elle n'avait personne d'autre avec qui partager ses pensées, elle me les offrait. « Cela ne me fait même pas plaisir d'être mère, avoua-t-elle. Ces femmes », ajouta-t-elle en montrant les compagnes de Morgane, vêtues de blanc, qui se hâtaient dans la

neige, entre les bâtiments du lieu saint, « elles vénèrent la maternité, mais elles sont aussi sèches que des bogues. Elles pleurent sur le sort de leur Marie et me disent que seule une mère peut connaître la vraie tristesse, mais qui a envie de cela ? » Elle posa cette question avec véhémence. « Quelle belle façon de gâcher sa vie ! » Elle était maintenant en proie à une rage pleine d'amertume. « Les vaches font de bonnes mères et les brebis allaitent parfaitement bien, où est le mérite de la maternité ? N'importe quelle fille stupide peut devenir mère ! La plupart ne sont capables que de ça ! La maternité n'a rien d'admirable, elle n'est qu'une chose inévitable ! » Je vis qu'elle pleurait en dépit de sa colère. « Mais c'est tout ce qu'Arthur a jamais attendu de moi ! Que je sois une vache allaitant son petit !

— Non, Dame. »

Elle se tourna vers moi, furieuse, les yeux brillants de larmes. « Tu en saurais plus long que moi là-dessus, Derfel ?

— Il était fier de vous, Dame, répliquai-je gauchement. Il se délectait de votre beauté.

— Il aurait aussi bien pu avoir une statue de moi, si c'est tout ce qu'il désirait. Une statue avec des seins auxquels il aurait pu suspendre ses bébés !

— Il vous aimait », protestai-je.

Elle me regarda fixement, et je crus qu'elle allait s'abandonner à une virulente crise de colère, mais elle se contenta de sourire faiblement. « Il m'adorait, Derfel, dit-elle avec lassitude. Ce n'est pas la même chose que d'aimer. » Elle s'assit soudain, s'effondrant sur un banc à côté du coffre. « Et être adorée, Derfel, est très fatigant. Mais on dirait qu'il a trouvé une nouvelle déesse.

— Il a fait quoi, Dame ?

— Tu l'ignores ? » Elle parut surprise, puis me tendit la lettre. « Tiens, lis. »

Le document n'était pas daté, mais portait l'en-tête de Moridunum, montrant qu'il avait été rédigé dans la capitale d'Œngus Mac Airem. L'écriture d'Arthur était ferme, le papier semblait aussi froid que l'épaisse couche de neige déposée sur le rebord de la fenêtre. « Il faut que vous sachiez, Dame, avait-il

écrit, que je vous répudie et que je prends pour femme Argante, la fille d'Œngus Mac Airem. Je ne renonce pas à Gwydre, seulement à vous. » C'était tout. Et même pas signé.

« Tu ne le savais vraiment pas ? me demanda Guenièvre.

— Non, Dame. » J'étais encore plus étonné qu'elle. J'avais entendu des hommes dire qu'Arthur devrait prendre une autre épouse, mais il ne m'en avait pas parlé et j'étais froissé qu'il ne m'ait pas fait confiance. J'étais blessé et déçu. « Je l'ignorais, insistai-je.

— Quelqu'un a ouvert la lettre, dit Guenièvre avec un amusement désabusé. Tu peux voir qu'on a laissé une tache au bas de la page. Arthur n'aurait pas fait cela. » Elle se laissa aller en arrière, pressant ses cheveux roux contre le mur. « Pourquoi se marie-t-il ? »

Je haussai les épaules. « Tout homme devrait avoir une épouse, Dame.

— C'est ridicule. Tu ne méjuges pas Galahad parce qu'il ne s'est jamais marié.

— Un homme a besoin...

— Je sais ce dont un homme a besoin, répliqua Guenièvre d'un air amusé. Mais pourquoi Arthur se marie-t-il ? Tu crois qu'il aime cette fille ?

— Je l'espère, Dame. »

Elle sourit. « Il se marie, Derfel, pour se prouver qu'il ne m'aime pas. »

Je la crus, mais n'osai exprimer mon accord. « Je suis certain que c'est par amour, Dame », préférai-je dire.

Cela la fit rire. « Quel âge a cette Argante ?

— Quinze ans ? Peut-être seulement quatorze. »

Elle fronça les sourcils en essayant de se souvenir. « Je croyais qu'on la destinait à Mordred ?

— Moi aussi, répondis-je, car je me rappelais qu'Œngus l'avait proposée pour épouse à notre roi.

— Mais pourquoi est-ce qu'Œngus marierait sa fille à un boiteux idiot comme Mordred s'il peut la mettre dans le lit d'Arthur ? Seulement quinze, tu crois ?

— À peine.

— Est-elle jolie ?

— Je ne l'ai jamais vue, mais Œngus dit qu'elle l'est.

— Les Ui Liathain engendrent de jolies filles. Sa sœur était-elle belle ?

— Iseult ? Oui, d'une certaine façon.

— Cette petite fille aura besoin d'être belle, dit Guenièvre d'une voix amusée. Autrement, Arthur ne la regardera même pas. Il faut que tous les hommes l'envient. Il exige au moins cela de ses épouses. Elles doivent être belles et, bien sûr, se comporter mieux que moi. » Elle rit et me regarda en coin. « Mais même si elle est belle et se comporte bien, cela ne marchera pas, Derfel.

— Pourquoi ?

— Oh, je suis certaine que l'enfant mettra bas quelques bébés pour lui, s'il le désire, mais si elle n'est pas intelligente, il se lassera vite d'elle. » Elle se détourna pour contempler le feu. « Pourquoi penses-tu qu'il m'ait prévenue ?

— Parce qu'il estime que vous devez le savoir. »

Cela la fit rire. « Je dois le savoir ? Qu'est-ce que cela peut bien me faire qu'il couche avec une petite Irlandaise ? Je n'ai pas besoin de l'apprendre, mais lui a besoin de me le dire. » Elle me regarda de nouveau. « Et il voudra savoir comment j'ai réagi.

— Vous croyez ? lui demandai-je, un peu perdu.

— Bien sûr que oui. Aussi, Derfel, dis-lui que j'ai ri. » Elle me regarda d'un air de défi, puis haussa les épaules. « Non. Dis-lui que je lui souhaite beaucoup de bonheur. Dis-lui ce que tu voudras, mais demande-lui une faveur. » Elle se tut un instant, et je compris combien elle détestait cette démarche. « Je n'ai pas envie de mourir violée par une horde de Saxons pouilleux. Au printemps prochain, quand Cerdic arrivera, demande à Arthur de me mettre en prison dans un endroit plus sûr.

— Je pense qu'ici vous serez à l'abri, Dame.

— Dis-moi ce qui te fait penser cela ? » demanda-t-elle d'un ton acerbe.

Je pris un moment pour rassembler mes pensées. « Quand les Saxons nous envahiront, ils suivront le cours de la Tamise. Leur but est d'arriver à la mer de Severn et c'est la route la plus courte. »

Guenièvre fit non de la tête. « L'armée d'Aelle suivra la Tamise, mais Cerdic attaquera au sud, puis fera un crochet vers le nord pour rejoindre Aelle. Il passera par ici.

— Arthur dit que non, insistai-je. Il croit qu'ils ne se font pas confiance, et qu'ils resteront à proximité l'un de l'autre pour prévenir une trahison éventuelle. »

Guenièvre écarta cet argument d'un autre brusque mouvement de tête. « Aelle et Cerdic ne sont pas des imbéciles, Derfel. Ils savent qu'ils doivent se faire confiance assez longtemps pour gagner. Après cela, ils pourront se brouiller, mais pas avant. Combien d'hommes amèneront-ils ?

— Deux mille, croyons-nous, peut-être deux mille cinq cents.

— Le premier assaut, porté sur la Tamise, sera assez violent pour vous faire croire que c'est là leur attaque principale. Et une fois qu'Arthur aura rassemblé ses forces pour s'opposer à cette armée, Cerdic marchera vers le sud. Il se déchaînera, Derfel, et Arthur sera obligé d'envoyer des hommes contre lui, et alors, Aelle attaquera le reste de nos troupes.

— À moins qu'Arthur laisse Cerdic se déchaîner, dis-je sans croire un instant à sa prédiction.

— Il pourrait, mais dans ce cas, Ynys Wydryn tombera entre les mains des Saxons et je ne veux pas être là lorsque cela arrivera. S'il ne veut pas me relâcher, alors supplie-le de m'emprisonner à Glevum. »

J'hésitai. Je ne voyais aucune raison de ne pas transmettre sa requête à Arthur, mais je voulais être sûr de sa sincérité. « Si Cerdic passe par ici, Dame, il est possible qu'il y ait des amis à vous dans son armée », hasardai-je.

Elle me lança un regard féroce et se tut longtemps avant de parler. « Je n'ai pas d'amis en Llœgyr », déclara-t-elle enfin, glaciale.

J'hésitai, puis décidai de foncer. « J'ai vu Cerdic, il y a moins de deux mois, et Lancelot était avec lui. »

Je n'avais jamais mentionné ce nom devant elle, auparavant, et elle fit un brusque mouvement de tête en arrière, comme si je l'avais giflée. « Que dis-tu, Derfel ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Je dis, Dame, que Lancelot viendra ici au printemps. Je suppose que Cerdic fera de lui le seigneur de ce pays. »

Elle ferma les yeux et, durant quelques secondes, je me demandai si elle riait ou si elle pleurait. Puis je vis que c'était le rire qui secouait ses épaules. « Tu es stupide, dit-elle en me regardant de nouveau. Tu essaies de m'aider ! Tu crois que je suis amoureuse de Lancelot ?

— Vous vouliez qu'il soit roi.

— Qu'est-ce que l'amour vient faire là-dedans ? demanda-t-elle d'un air moqueur. Je voulais qu'il soit roi parce que c'est un faible et qu'une femme ne peut régner dans ce monde que par le truchement d'un homme faible. Arthur ne l'est pas. » Elle prit une profonde respiration. « Lancelot l'est, et peut-être gouvernera-t-il ce pays quand les Saxons viendront, pourtant si quelqu'un doit contrôler Lancelot, ce ne sera pas moi, ni aucune femme d'ailleurs, mais Cerdic, et ce roi-là, d'après ce que j'ai entendu dire, est tout sauf faible. » Elle se leva, vint à moi et me prit la lettre des mains. Elle la déplia, la lut une dernière fois, puis jeta le parchemin dans le feu. Il noircit, se racornit, puis s'enflamma. » Va dire à Arthur que cette nouvelle m'a fait pleurer, dit-elle en contemplant les flammes. C'est ce qu'il désire entendre, aussi dis-le-lui. Dis-lui que j'ai pleuré. »

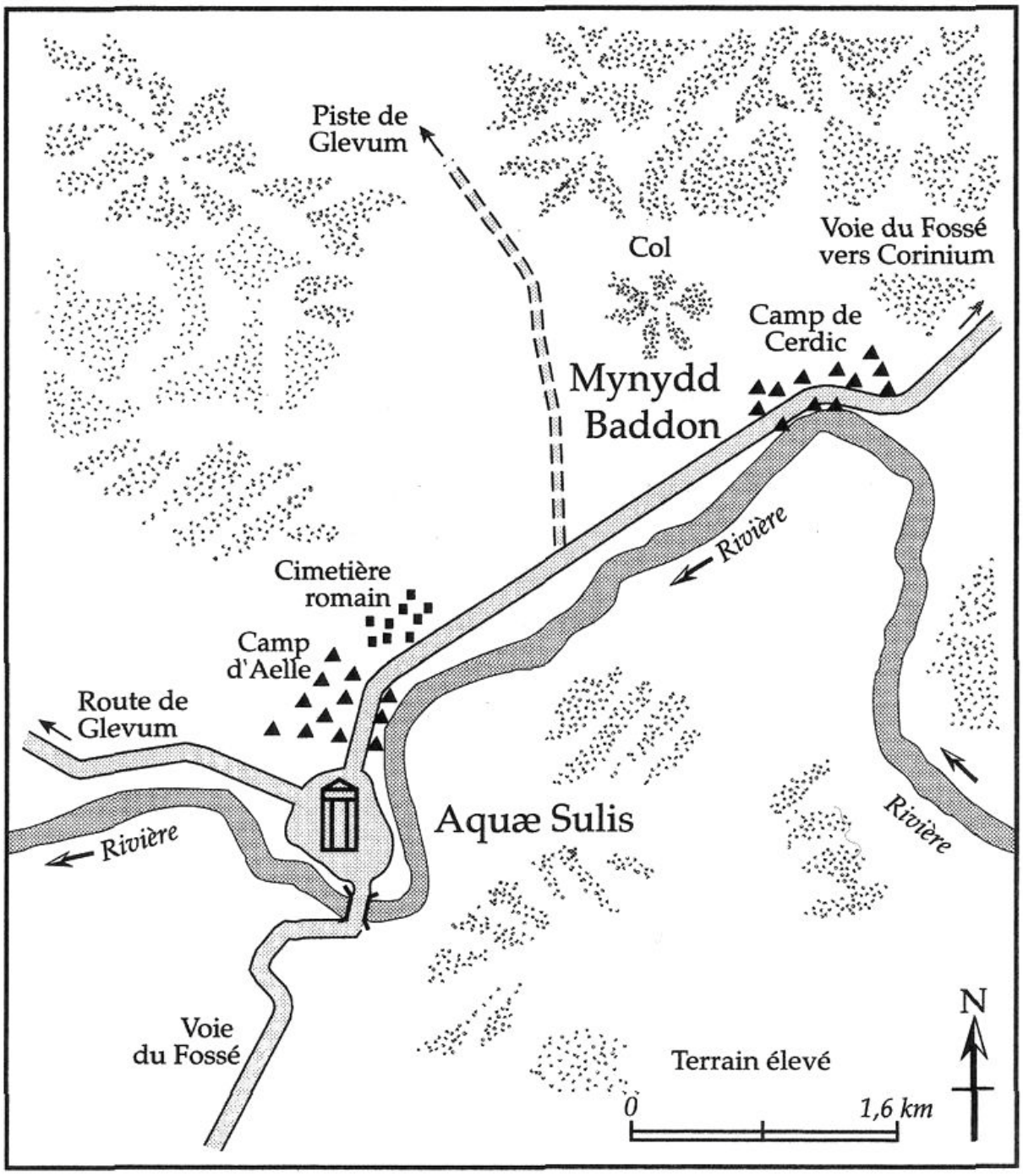
Je la quittai. Dans les jours qui suivirent, la neige fondit, mais les pluies revinrent et les arbres noirs dénudés dégouttèrent sur une terre qui semblait pourrir dans toute cette humidité. Le solstice approchait, mais le soleil ne se montrait toujours pas. Le monde se mourait dans un désespoir sombre et mouillé. J'attendais qu'Arthur revienne, mais il ne me convoqua pas. Il emmena sa nouvelle épouse à Durnovarie et c'est là qu'il célébra le solstice. Si ce que pensait Guenièvre de ce nouveau mariage comptait pour lui, il ne me le demanda pas.

Nous fêtâmes le solstice d'hiver au manoir de Dun Caric et aucun de ceux qui étaient présents ne doutait que ce serait pour la dernière fois. Nous fîmes nos offrandes au soleil du solstice d'hiver, convaincus que lorsqu'il monterait de nouveau dans le ciel, il n'apporterait pas la vie au pays, mais la mort. Il apporterait les lances des Saxons, les haches des Saxons et les épées des Saxons. Nous priâmes, et nous festoyâmes, et nous

craignîmes d’être condamnés. Et la pluie ne voulait toujours pas cesser.

DEUXIÈME PARTIE

LE MYNYDD BADDON



Carte montrant l'emplacement d'Aquae Sulis et du Mynydd Baddon

« Qui, alors ? » demanda Igraine dès qu'elle eut fini de lire le premier feuillet de ma dernière pile de parchemins. Elle avait appris un peu de saxon durant ces derniers mois et tirait grande fierté de cet exploit, bien qu'en vérité ce fût une langue barbare beaucoup moins subtile que le breton.

« Qui ça ? demandai-je à mon tour.

— Quelle fut la femme qui mena la Bretagne à sa destruction ? Nimue, n'est-ce pas ?

— Si tu m'accordes le temps d'écrire cette histoire, chère Dame, tu le découvriras.

— Je savais que tu me dirais cela. J'ignore même pourquoi j'ai posé la question. » Elle était assise sur le large rebord de ma fenêtre, une main posée sur son gros ventre, la tête penchée de côté comme si elle écoutait. Au bout d'un moment, une expression de ravissement espiègle éclaira son visage. « Le bébé me donne des coups de pied, dit-elle, tu veux le sentir ? »

Je frissonnai. « Non.

— Pourquoi non ?

— Les bébés ne m'ont jamais intéressé. »

Elle me fit une grimace. « Tu aimeras le mien, Derfel.

— Vraiment ?

— Il va être mignon !

— Comment sais-tu que c'est un garçon ?

— Aucune fille ne donnerait d'aussi forts coups de pied, voilà pourquoi. Regarde ! » Ma reine tira sa robe bleue sur son ventre et rit lorsque le dôme lisse ondula. « Parle-moi d'Argante, dit-elle en laissant retomber la robe.

— Petite, brune, mince, jolie. »

Igraine fit la grimace devant l'insuffisance de ma description. « Était-elle intelligente ? »

Je réfléchis à cela. « Elle était rusée, ça oui, et avait une sorte d'intelligence, mais qu'aucune instruction n'avait nourrie. »

Ma reine accueillit cette déclaration d'un haussement d'épaules dédaigneux. « Est-ce si important que cela, l'instruction ?

— Je pense que oui. J'ai toujours regretté de ne pas avoir appris le latin.

— Pourquoi ?

— Une grande partie de l'expérience de l'humanité a été transmise dans cette langue, Dame, et l'instruction nous donne, entre autres, accès à tout ce que les autres ont su, craint, rêvé ou accompli. Quand on est dans l'embarras, découvrir que quelqu'un a été autrefois dans la même situation fâcheuse, cela peut aider. Cela explique des choses.

— Comme quoi ? » demanda Igraine.

Je haussai les épaules. « Je me souviens de ce que m'a dit Guenièvre, un jour. Je n'ai pas compris parce que c'était en latin, mais elle me l'a traduit, et cela expliquait parfaitement Arthur. Je ne l'ai jamais oublié.

— Eh bien ? Continue.

— *Odi at amo, excrucior,* citai-je lentement ces mots qui ne m'étaient pas familiers.

— Ce qui signifie ?

— Je déteste et j'adore, cela fait mal. Un poète a écrit cela, j'ai oublié lequel, mais Guenièvre avait lu le poème et, un jour où nous parlions d'Arthur, elle a cité ce vers. Elle comprenait parfaitement son époux, vous voyez.

— Est-ce qu'Argante l'a compris ?

— Oh, non !

— Savait-elle lire ?

— Je n'en suis pas certain. Je ne me souviens pas. Sans doute que non.

— Comment était-elle ?

— Elle avait la peau très pâle parce qu'elle refusait d'aller au soleil. Argante aimait la nuit. Elle avait des cheveux très noirs, aussi lustrés que les plumes d'un corbeau.

— Tu dis qu'elle était petite et mince ?

— Très mince et plutôt petite, mais la chose dont je me rappelle le plus, c'est qu'elle souriait rarement. Elle épiait tout, ne laissait rien passer, et avait toujours un air calculateur. Les gens prenaient cela pour de l'intelligence, mais ce n'en était pas. Elle était simplement la plus jeune de sept ou huit filles, aussi craignait-elle constamment d'être laissée pour compte. Elle

attendait tout le temps sa part du gâteau, et croyait toujours ne pas la recevoir. »

Igraine fit la grimace. « Tu la décris comme une fille détestable !

— Elle était avide, amère et très jeune, mais belle aussi. Elle avait une fragilité fort touchante. » Je m'arrêtai et soupirai. « Pauvre Arthur. Il choisissait très mal ses femmes. Sauf Ailleann, bien sûr, mais celle-là, il ne l'avait pas choisie. C'était une esclave qu'on lui avait donnée.

— Qu'est-il arrivé à Ailleann ?

— Elle est morte durant la guerre avec les Saxons.

— Tuée ? » Igraine frissonna.

« Victime de la peste. Une mort tout à fait normale. »

Christ.

Ce nom n'a rien à faire sur cette page, mais je vais l'y laisser. Au moment où Igraine et moi parlions d'Ailleann, l'évêque Sansum est entré dans la pièce. Le saint homme ne sait pas lire, et comme il désapprouverait formellement que j'écrive cette histoire d'Arthur, Igraine et moi prétendons que je rédige un évangile en langue saxonne. Il dit qu'il ne sait pas lire, mais est capable de reconnaître certains mots, et Christ en fait partie. C'est pourquoi je l'ai écrit. Il l'a vu aussi, et a grogné d'un air soupçonneux. Il a l'air très vieux ces jours-ci. Presque tous ses cheveux sont tombés bien qu'il lui reste encore deux touffes blanches, comme les oreilles de Lughtigern, le Seigneur des Souris. Il souffre en urinant, mais ne veut pas confier son corps aux femmes-sages pour qu'elles le soignent, car il affirme qu'elles sont toutes païennes. Dieu le guérira, proclame le saint homme, mais parfois, que Dieu me pardonne, je prie pour qu'il meure car alors ce petit monastère aurait un nouvel évêque. « Ma Dame va bien ? demanda-t-il à Igraine après avoir jeté un coup d'œil au parchemin.

— Oui, merci, Monseigneur. »

Sansum fureta dans la pièce, cherchant quelque chose à redire, mais je ne vois pas ce qu'il espérait trouver dans une pièce aussi austère : un grabas, une table de travail, un tabouret et l'âtre. Il aurait aimé me critiquer si j'avais allumé un feu, mais aujourd'hui il fait très doux pour un jour d'hiver, et j'économise

le peu de bois que le saint homme m'accorde. Il donna une chiquenaude à un flocon de poussière, décida de ne pas faire de commentaire, et se contenta de regarder Igraine d'un air interrogateur. « Votre terme approche, Dame ?

— Dans moins de deux lunes, m'ont-elles dit, Monseigneur. » Igraine fit le signe de croix sur sa robe bleue.

« Vous savez, bien entendu, que nos prières pour vous, Dame, retentiront dans tout le ciel, déclara Sansum sans en penser le moindre mot.

— Priez aussi pour que les Saxons ne se rapprochent pas trop de nous, répliqua Igraine.

— Le pourraient-ils ? demanda Sansum alarmé.

— Mon époux a entendu dire qu'ils se préparaient à attaquer Ratae.

— Ratae est loin d'ici, dit dédaigneusement l'évêque.

— Un jour et demi ? Et si Ratae tombe, quelle forteresse y a-t-il entre nous et les Saxons ?

— Dieu nous protégera, déclara l'évêque se faisant inconsciemment l'écho de la foi exprimée longtemps auparavant par le pieux roi Meurig, comme Dieu vous protégera, Dame, à l'heure de votre épreuve. » Il resta encore quelques minutes, bien qu'il n'eût rien de spécial à nous dire. Le saint homme s'ennuie, ces jours-ci. Il manque de vilenies à fomenter. Frère Maelgwyn, le plus vigoureux de nous tous, qui effectue la plupart des travaux de force du monastère, est mort il y a quelques semaines et, avec sa disparition, l'évêque a perdu l'une des cibles favorites de ses remarques méprisantes. Il trouve peu de plaisir à me tourmenter car j'endure patiemment son venin et, en outre, je suis sous la protection d'Igraine et de son époux.

Sansum finit par s'en aller et Igraine lui fait une grimace dès qu'il nous eut tourné le dos. « Dis-moi, Derfel, demanda-t-elle quand le saint homme fut hors de portée d'oreille, que devrais-je faire pour la naissance ?

— Pourquoi diable me demander cela à moi ? Je ne connais rien à l'accouchement, Dieu merci ! Je n'ai jamais vu un enfant naître et ne le désire pas.

— Mais tu connais les usages anciens, c'est à cela que je pense, insista-t-elle.

— Les femmes de votre caer en sauront bien plus que moi, mais lorsque Ceinwyn accouchait, nous faisions toujours très attention à ce qu'il n'y ait pas de fer dans le lit, d'urine de femme sur le seuil, d'armoise dans le feu et, bien entendu, il fallait qu'une jeune vierge soit prête à prendre dans ses bras le nouveau-né, dès son arrivée sur la paille de naissance. Et plus important de tout, ajoutai-je sévèrement, il ne devait y avoir aucun homme dans la chambre. Rien n'apporte autant de malchance qu'une présence masculine lors d'une naissance. » Je touchai le clou qui dépassait de mon pupitre pour conjurer le mauvais sort lié à la simple mention d'une circonstance si néfaste. Bien sûr, nous, les chrétiens, ne croyons plus que toucher du fer peut influer sur le destin, bon ou mauvais, mais mes doigts polissent encore souvent la tête de ce clou. « Cette histoire de Saxons, c'est vrai ?

— Ils se rapprochent, Derfel. »

Je frottai de nouveau le clou. « Alors, dis à ton époux d'aiguiser les lances.

— Il n'a pas besoin de ce genre d'avertissement », répliqua-t-elle d'un ton résolu.

Je me demande si la guerre finira un jour. Depuis que je suis au monde, les Bretons se battent contre les Saxons, et même si nous avons remporté sur eux une grande victoire, au cours des années écoulées depuis celle-ci, nous avons perdu encore plus de territoires et, avec eux, les histoires attachées aux vallées et aux collines. L'Histoire n'est pas seulement le récit de ce que font les hommes, mais c'est une chose liée à la terre. Nous donnons à une colline le nom d'un héros qui y est mort, ou à une rivière celui d'une princesse qui s'est enfuie sur ses bords, et quand les anciens noms s'évanouissent, les histoires disparaissent avec eux et ceux qui les remplacent ne gardent aucune trace du passé. Les Saïs prennent notre terre et notre histoire. Ils se répandent comme une maladie, et nous n'avons plus d'Arthur pour nous protéger. Arthur, le fléau des Saïs, le seigneur de la Bretagne et l'homme que l'amour blessa plus qu'aucune plaie causée par l'épée ou la lance. Comme Arthur me manque !

*

Au solstice d'hiver, nous priions pour que les Dieux ne laissent pas la terre livrée à la grande obscurité. Par les plus sombres des hivers, ces prières ressemblaient souvent à des supplications désespérées et elles ne le furent jamais plus que l'année précédant l'assaut des Saxons, où notre monde était enseveli sous une carapace de glace et de neige verglacée. Pour nous, les adeptes de Mithra, le solstice avait une double signification, car c'était aussi le temps de la naissance de notre dieu, et après la grande fête donnée à Dun Caric, j'emmenai Issa dans les cavernes où nous pratiquions nos cérémonies les plus solennelles et, là, je l'initiai au culte. Il passa les épreuves avec succès et fut accueilli dans cette troupe de guerriers d'élite qui gardent les mystères du dieu. Ensuite, nous festoyâmes. J'immolai le taureau, cette année-là, lui coupant d'abord les jarrets afin que l'animal ne puisse plus bouger, puis, levant ma hache sous le plafond bas de la grotte, je lui sectionnai l'épine dorsale. Je me souviens que celui-là avait un foie ratatiné, ce qui fut tenu pour un mauvais présage, mais il n'y en eut pas de bon durant cet hiver glacé.

Quarante hommes assistaient au rituel, en dépit du temps rigoureux. Arthur, bien qu'initié de longue date, ne vint pas, mais Sagramor et Culhwch avaient quitté leurs postes frontières pour la cérémonie. À la fin du festin, alors que la plupart des guerriers s'étaient endormis sous l'effet de l'hydromel, nous nous retirâmes tous trois dans un tunnel bas où la fumée était moins épaisse et où nous pûmes parler en particulier.

Mes deux compagnons étaient certains que les Saxons attaqueraient directement dans la vallée de la Tamise. « On m'a dit qu'ils remplissent Londres et Pontes de nourriture et d'équipements. » Sagramor fit une pause pour arracher la viande d'un os, d'un coup de dents. Cela faisait des mois que je ne l'avais pas vu et je trouvais sa compagnie rassurante ; le Numide était le plus robuste et le plus redoutable de tous les chefs de guerre d'Arthur, et ses prouesses se reflétaient sur son visage en lame de couteau. C'était aussi le plus loyal des hommes, un ami à toute épreuve, un merveilleux conteur et,

par-dessus tout, un guerrier né qui pouvait se montrer plus malin que n'importe quel ennemi et le vaincre. Sagramor terrifiait les Saxons qui le prenaient pour un sombre démon de l'Autre Monde. Nous étions contents qu'ils vivent dans cette peur qui les engourdissait et, même si les Saïs nous surpassaient en nombre, c'était un réconfort d'avoir avec nous son épée et ses lanciers expérimentés.

« Cerdic n'attaquera pas dans le sud ? » demandai-je.

Culhwch secoua la tête : « Il n'en montre aucun signe. Rien ne bouge à Venta.

— Ils se méfient l'un de l'autre, expliqua Sagramor. Ils n'oseront pas se perdre de vue. Cerdic craint que nous achetions Aelle, et Aelle a peur que Cerdic prenne plus que sa part du butin, si bien qu'ils vont rester plus proches que des frères.

— Alors, que va faire Arthur ?

— Nous espérions qu'il nous le dirait, me répondit Culhwch.

— Arthur ne me parle plus, dis-je sans essayer de dissimuler mon amertume.

— On est deux dans le même cas, grommela Culhwch.

— Trois, ajouta Sagramor. Il vient me voir, pose des questions, participe à des raids, puis s'en va. Sans un mot.

— Espérons qu'il pense, dis-je.

— Trop occupé par sa nouvelle épouse, sans doute, suggéra Culhwch avec aigreur.

— Tu l'as rencontrée ?

— Une petite chatte irlandaise, toutes griffes dehors. » Culhwch nous raconta qu'en venant, il avait rendu visite à Arthur et à sa nouvelle épouse. « Elle est assez jolie, reconnut-il de mauvaise grâce. Si c'était une esclave prise à l'ennemi, on voudrait probablement la garder un bon moment dans sa cuisine. Moi, en tout cas. Pas toi, Derfel. » Culhwch me taquinait souvent sur ma fidélité conjugale. Sagramor avait fait d'une captive saxonne son épouse et sa loyauté envers elle était aussi proverbiale que la mienne. « À quoi sert un taureau qui ne monte qu'une seule vache ? » insista Culhwch. Ni Sagramor ni moi ne réagîmes à cette raillerie.

« Arthur est effrayé », préféra dire le Numide, puis il se tut, rassemblant ses idées. Le Numide parlait breton, bien qu'avec

un horrible accent, mais ce n'était pas sa langue maternelle et il s'exprimait souvent lentement pour être sûr de bien transmettre sa pensée. « Il a défié les Dieux, pas seulement à Mai Dun, mais en s'emparant du pouvoir de Mordred. Les chrétiens le détestent et maintenant, les païens disent qu'il est leur ennemi. Vous voyez ce qui lui reste d'amis ?

— L'ennui avec Arthur, c'est qu'il ne croit pas aux Dieux, dit Culhwch avec dédain.

— Il croit en lui-même, répliqua Sagramor, et quand Guenièvre l'a trahi, cela lui a porté un coup en plein cœur. Il a honte. Il a perdu de sa fierté, et c'est un orgueilleux. Il pense que nous nous moquons tous de lui, c'est pour cela qu'il est froid avec nous.

— Je ne me moque pas de lui, protestai-je.

— Moi si, dit Culhwch qui fit la grimace en étirant sa jambe blessée. Ce stupide bâtard. Avec Guenièvre, il aurait dû utiliser de temps en temps son ceinturon. Cela l'aurait dressée, cette putain.

— Maintenant, il craint la défaite, poursuivit Sagramor, ignorant superbement l'opinion prévisible de Culhwch. Qu'est-il, sinon un soldat ? Il aime à se prendre pour un homme bon et croit qu'il gouverne parce qu'il était fait pour cela, mais c'est l'épée qui l'a porté au pouvoir. Au fond, il sait que s'il perd cette guerre, il perdra la chose à laquelle il tient le plus : sa réputation. On se souviendra de lui comme d'un usurpateur qui n'a pas été capable de garder ce dont il s'était emparé. C'est pour cela que l'idée d'une seconde défaite le terrorise.

— Argante pourra peut-être guérir son premier échec.

— J'en doute, répliqua Sagramor. Galahad m'a dit qu'Arthur n'avait pas vraiment envie de l'épouser.

— Pourquoi l'a-t-il fait ? » demandai-je tristement.

Sagramor haussa les épaules. « Pour contrarier Guenièvre ? Pour faire plaisir à Œngus ? Pour nous montrer qu'il n'avait pas besoin de sa première épouse ?

— Pour besogner une jolie fille ? suggéra Culhwch.

— S'il le fait », dit Sagramor.

Culhwch, visiblement secoué, regarda fixement le Numide. « Bien sûr qu'il le fait. »

Sagramor secoua la tête. « J'ai entendu dire que non. Ce n'est qu'une rumeur, bien sûr, et la moins fiable des rumeurs est celle concernant un homme et son épouse. Mais je pense que cette princesse est trop jeune au goût d'Arthur.

— Elles ne sont jamais trop jeunes », grommela Culhwch. Sagramor se contenta de hausser les épaules. C'était un homme bien plus subtil que Culhwch et cela lui permettait de mieux comprendre Arthur, qui aimait tant paraître simple et direct, mais dont l'âme était aussi complexe que les spirales tournoyantes et les dragons à la queue enroulée qui décoraient la lame d'Excalibur.

Nous nous séparâmes dans la matinée, nos lances et nos épées encore rougies du sang du taureau sacrifié. Issa était surexcité. Valet de ferme quelques années auparavant, il se retrouvait aujourd'hui adepte de Mithra et serait bientôt père, m'avait-il dit, car Scarach, son épouse, était enceinte. Issa, que son initiation avait rempli de confiance en lui, semblait convaincu que nous pourrions battre les Saxons sans l'aide du Gwent, mais je ne partageais pas sa foi. Je n'aimais peut-être pas Guenièvre, mais je ne l'avais jamais prise pour une idiote, et ses prévisions d'une attaque de Cerdic dans le sud m'inquiétaient. L'autre possibilité se tenait, bien sûr ; Cerdic et Aelle ne s'étaient alliés qu'à contrecœur et ne voudraient sans doute pas se perdre de vue. Une attaque écrasante dans la vallée de la Tamise serait le moyen le plus rapide d'atteindre la mer de Severn et de séparer les royaumes bretons, alors pourquoi les Saxons sacrifieraient-ils l'avantage du nombre qu'ils avaient sur nous pour diviser leurs forces en deux armées plus petites qu'Arthur pourrait vaincre l'une après l'autre ? Pourtant, si celui-ci ne s'attendait qu'à une seule attaque et ne se gardait que contre elle, les avantages d'un assaut mené au sud étaient incalculables. Pendant qu'Arthur se battrait contre une armée saxonne dans la vallée de la Tamise, l'autre pourrait lui échapper en contournant son flanc droit et atteindre la Severn sans presque rencontrer d'opposition. Mais Issa ne s'inquiétait pas de telles choses. Il se voyait simplement au sein du mur de boucliers où, anobli par l'accueil favorable que lui avait accordé Mithra, il faucherait les Saxons comme un fermier son foin mûr.

Le temps demeura froid après le solstice. Le soleil, dans les aubes pâles et glacées, se réduisait à un disque rougeoyant voilé par les nuages, au ras de l'horizon. Les loups venaient récupérer nos détritus jusque dans les terres cultivées, chassant les moutons que nous avions parqués dans des replis de terrain entourés de claies, et un jour nous abattîmes glorieusement six bêtes grises qui me fournirent six nouvelles queues pour les heaumes de ma troupe. Mes hommes avaient commencé à accrocher ces queues à leurs cimiers dans les forêts profondes de l'Armorique où nous combattions les Francs : comme nous les attaquions en prédateurs, ils nous avaient traités de loups et nous avions tourné cette insulte en compliment. Nous étions les queues de loup, même si nos boucliers, au lieu de porter le masque de cet animal, arboraient une étoile à cinq branches, en hommage à Ceinwyn.

Mon épouse répétait avec insistance qu'au printemps elle n'irait pas se réfugier dans son pays. Morwenna et Seren partiraient, mais elle resterait. Cette décision me mit en colère. « Pour courir le risque que nos filles perdent à la fois leur mère et leur père ? demandai-je.

— Si c'est le décret des Dieux, oui, répliqua-t-elle avec calme, puis elle haussa les épaules. Je suis peut-être égoïste, mais c'est ce que je veux.

— Vouloir mourir ? Tu trouves ça égoïste ?

— Je ne veux pas m'éloigner de toi, Derfel. Sais-tu ce que c'est que d'être dans un pays lointain pendant que son homme se bat ? On attend dans la terreur. On craint l'arrivée d'un messager. On tend l'oreille à toutes les rumeurs. Cette fois, je resterai.

— Pour me mettre un souci de plus en tête ?

— Que tu es arrogant ! Tu crois que je ne peux pas me débrouiller toute seule ?

— Cette petite bague ne pourra pas te protéger des Saxons, dis-je en montrant la minuscule agate.

— Alors je me défendrai toute seule. Ne t'inquiète pas, Derfel, je ne serai pas dans tes jambes et je ne me laisserai pas capturer. »

Le lendemain, les premiers agneaux naquirent dans un parc à moutons, au pied de Dun Caric. C'était un peu tôt dans la saison, mais j'y vis comme un signe favorable envoyé par les Dieux. Avant que Ceinwyn puisse l'interdire, le premier né fut sacrifié pour que le reste de l'agnelage se déroule sans incident. Sa toison ensanglantée fut clouée à un saule, près du ruisseau, et le lendemain, un aconit fleurit au pied de l'arbre, ses petits pétales jaunes apportant la première tache de couleur de l'année nouvelle. Ce même jour, je vis trois martins-pêcheurs voltiger, étincelants et vifs comme l'éclair, sur les berges gelées du ruisseau. La vie se ranimait. À l'aube, après que les jeunes coqs nous avaient réveillés, nous entendions à nouveau les chants des grives, des rouges-gorges, des alouettes, des roitelets et des moineaux.

Arthur nous envoya chercher, deux semaines après la naissance des premiers agneaux. La neige ayant fondu, ses messagers avaient peiné sur les routes boueuses pour nous apporter cette convocation au palais de Lindinis. Nous devions y être pour la fête d'Imbolc, la première après le solstice, vouée à la Déesse de la fertilité. Ce jour-là, nous obligeons des agneaux nouveau-nés à franchir un cerceau enflammé et après, quand elles croient que personne ne les regarde, les jeunes filles font de même et, plongeant le doigt dans les cendres, s'en barbouillent l'entre-jambes. Un bébé né en novembre est appelé enfant d'Imbolc ; il a la cendre pour mère et le feu pour père. Ceinwyn et moi arrivâmes la veille de la fête, au moment où le soleil hivernal projetait de longues ombres sur l'herbe pâle. Les lanciers d'Arthur entouraient le palais, protégeant notre chef de l'hostilité menaçante du peuple, ravivée par le souvenir de l'invocation magique, par Merlin, de la jeune fille qui avait lui dans la cour du palais.

À ma grande surprise, je découvris que tout y était prêt pour la fête. Arthur ne s'était jamais soucié de ce genre de choses, laissant à Guenièvre les pratiques religieuses, or celle-ci n'avait jamais célébré de fêtes campagnardes aussi frustes qu'Imbolc ; mais aujourd'hui un grand cerceau de paille tressée se dressait au centre de la cour et une poignée d'agneaux nouveau-nés étaient enfermés avec leurs mères dans un petit enclos de claies.

Culhwch nous accueillit, en montrant le cerceau d'un hochement de tête coquin. « Une occasion pour toi d'avoir un autre bébé, dit-il à Ceinwyn.

— Pour quelle autre raison serais-je ici ? répondit-elle en lui donnant un baiser. Combien en as-tu maintenant ?

— Vingt et un, énonça-t-il fièrement.

— De combien de mères ?

— Dix. » Il fit un grand sourire et me donna une claque dans le dos. « Nous allons recevoir nos ordres, demain.

— Qui nous ?

— Toi, moi, Sagramor, Galahad, Lanval, Balin, Morfans, tout le monde. » Culhwch haussa les épaules.

« Argante est ici ? demandai-je.

— Qui a fait préparer le cerceau, à ton avis ? C'est une idée à elle. Argante a amené un druide de Démétie et, avant de souper, nous devrons adorer Nantosuelta.

— Qui ça ? demanda Ceinwyn.

— Une déesse », répondit négligemment Culhwch. Il y avait tellement de dieux et de déesses qu'il était impossible, si l'on n'était pas druide, de les connaître tous et ni Ceinwyn ni moi n'avions jamais entendu parler de celle-là.

Nous ne vîmes ni Arthur ni Argante jusqu'au moment où, à la nuit tombée, Hygwydd nous convoqua tous dans la cour éclairée par des torches imprégnées de poix qui brûlaient dans leurs supports de fer. Je me souvins de la nuit de Merlin et de tous ces gens emplis d'une crainte révérencielle qui tendaient leurs bébés malades et estropiés vers Olwen l'Argentée. Maintenant une assemblée de seigneurs et de dames attendaient, l'air embarrassé, de chaque côté du cerceau tressé, tandis qu'au fond, sur une estrade, on avait disposé trois fauteuils drapés de lin blanc. Un druide se tenait à côté du dispositif et je me dis que ce devait être celui qu'Argante avait fait venir du royaume de son père. C'était un petit homme trapu dont la barbe noire tressée s'ornait de touffes de poils de renard et de petits os. « Il s'appelle Fergal, me dit Galahad, et il déteste les chrétiens. Il a passé tout l'après-midi à lancer des incantations contre moi, puis Sagramor est arrivé et il a failli

s'évanouir d'horreur. Il croyait que c'était Crom Dubh en personne. » Galahad rit.

Il était de fait que Sagramor, vêtu de cuir noir, ceint de son épée au fourreau noir, aurait pu être ce dieu sombre. Il était venu à Lindinis en compagnie de Malla, son épouse saxonne, une grande femme placide, et tous deux se tenaient à l'écart. Le Numide vénérait Mithra, mais n'avait que faire des Dieux bretons, alors que Malla priait toujours Woden, Eostre, Thunor, Fir et Seaxnet, les dieux de son peuple.

Tous les chefs de guerre d'Arthur étaient là et, tandis que nous l'attendions, je pensais aux absents : Cei, camarade d'enfance d'Arthur du lointain Gwynedd, massacré par les chrétiens à Isca, lors de la rébellion, et Agravain, commandant de la cavalerie d'Arthur, mort durant l'hiver, emporté par une fièvre. Balin avait repris la fonction d'Agravain et amené trois épouses à Lindinis, ainsi qu'une bande de petits enfants râblés qui fixaient, horrifiés, Morfans, l'homme le plus laid de Bretagne, dont le visage nous était maintenant si familier que nous ne remarquions plus son bec de lièvre, son cou goitreux ou sa mâchoire tordue. Excepté Gwydre, encore adolescent, j'étais sans doute le plus jeune et m'en apercevoir me troubla. Nous avions besoin de nouveaux chefs de guerre et je décidai sur-le-champ de donner à Issa sa propre troupe dès que la guerre avec les Saxons serait terminée. Si Issa y survivait. Si moi, j'y survivais.

Galahad veillait sur Gwydre et tous deux vinrent se poster à côté de Ceinwyn et moi. Galahad avait toujours été bel homme, mais maintenant qu'il atteignait la maturité, sa beauté s'imprégnait d'une dignité nouvelle. Sa chevelure dorée grisonnait et il portait maintenant une barbiche pointue. Nous avions toujours été proches, mais en cet hiver difficile, il l'était probablement plus d'Arthur que de quiconque. Galahad n'avait pas été témoin de sa honte et cela, ainsi que sa sympathie tranquille, rendait sa présence tolérable à notre chef. Ceinwyn lui demanda comment allait Arthur, à voix basse afin que Gwydre ne puisse pas entendre. « J'aimerais bien le savoir, répondit Galahad.

— Il est certainement heureux, fit observer mon épouse.

— Pourquoi ?

— Il a une nouvelle épouse ? » suggéra-t-elle.

Galahad sourit. « Quand un homme entreprend un voyage, chère Dame, et qu'on lui vole son cheval en cours de route, souvent il en achète un autre beaucoup trop vite.

— Et ne l'enfourche pas après, paraît-il ? glissai-je sans ménagement.

— Tu as entendu dire cela, Derfel ? » répondit Galahad sans confirmer ni rejeter la rumeur. Il sourit. « Le mariage reste un tel mystère pour moi. » Il ne s'était jamais marié. En fait, il était resté comme l'oiseau sur la branche depuis que les Francs avaient envahi Ynys Trebes, son pays natal. Il vivait en Dumnonie et avait vu une génération d'enfants devenir adultes, mais il semblait toujours en visite. Il disposait de quelques pièces dans le palais, à Durnovarie, mais se contentait de peu de meubles et d'un maigre confort. Il était l'émissaire d'Arthur, traversant à cheval toute la Bretagne pour résoudre les problèmes que posaient les autres royaumes, ou bien accompagnant Sagramor dans ses incursions de l'autre côté de la frontière saxonne, et ne paraissait jamais si heureux que lorsqu'il était ainsi employé. Je l'avais parfois soupçonné de nourrir des sentiments amoureux pour Guenièvre, mais Ceinwyn s'était toujours moquée de cette idée. Galahad, disait-elle, était amoureux de la perfection et bien trop difficile à contenter pour aimer une vraie femme. Il les aimait en idée, expliquait-elle, mais ne pourrait supporter la réalité de la maladie, du sang et de la douleur. Dans la bataille, ces choses-là ne le révulsaient pas, mais c'étaient des hommes qui saignaient, qui se montraient faillibles, et Galahad n'avait jamais idéalisé les hommes, seulement les femmes. Et peut-être avait-elle raison. Je savais seulement que, parfois, mon ami devait souffrir de la solitude, bien qu'il ne se plaignît nullement. « Arthur est très fier d'Argante, dit-il avec douceur, mais d'un ton qui suggérait quelque sous-entendu.

— Mais ce n'est pas Guenièvre, n'est-ce pas ?

— Certainement pas Guenièvre, acquiesça-t-il, satisfait que j'aie exprimé sa pensée, bien qu'elle lui ressemble par certains côtés.

— Lesquels ? demanda Ceinwyn.

— Elle est ambitieuse, dit Galahad d'un air hésitant. Elle pense qu'Arthur devrait céder la Silurie à son père.

— Comment pourrait-il donner un pays qu'il ne possède pas !

— Oui, mais Argante pense qu'il pourrait la conquérir. »

Je crachai. Pour cela, Arthur devrait combattre le Gwent et même le Powys, les deux pays qui gouvernaient conjointement ce territoire. « Elle est folle.

— Ambitieuse, et irréaliste, me corrigea Galahad. »

— Tu aimes bien Argante ? » lui demanda Ceinwyn sans ambages.

Il échappa à cette question délicate car la porte du palais s'ouvrit soudain toute grande et Arthur apparut enfin. Tout de blanc vêtu, comme à l'ordinaire, mais son visage s'était tellement émacié ces derniers mois que, soudain, il paraissait vieux. Ce qui était d'autant plus cruel qu'il donnait le bras à sa nouvelle épouse, parée d'une robe dorée, et que celle-ci semblait à peine sortie de l'enfance.

Je voyais pour la première fois Argante, princesse de Ui Liathain, sœur d'Iseult ; elle ressemblait par plus d'un trait à cette malheureuse. C'était un être frêle, plus une petite fille et pas encore une femme, qui en cette Vigile d'Imbolc paraissait d'autant plus proche de l'enfance qu'elle portait un grand manteau de lin raide qui avait sûrement appartenu à Guenièvre. Cet habit de cérémonie était beaucoup trop grand pour Argante, qui marchait gauchement dans ses replis dorés. Je me souvins qu'ayant vu sa sœur couverte de bijoux, j'avais pensé qu'Iseult ressemblait à une petite fille parée de l'or de sa mère ; Argante donnait aussi l'impression de s'être déguisée et, comme un enfant qui joue à l'adulte, elle se tenait avec une solennité appliquée afin de pallier son manque intérieur de dignité. Sa chevelure d'un noir luisant, réunie en une seule natte enroulée autour de sa tête, était maintenue en place par une broche de jais qui rappelait les boucliers des redoutables guerriers de son père, et cette pompe convenait mal à son visage juvénile, tout comme le lourd torque d'or qu'elle portait au cou semblait trop massif pour sa gorge mince. Arthur l'emmena jusqu'à l'estrade

et la fit asseoir, avec un salut, dans le fauteuil de gauche ; je doute qu'il y eût un seul homme dans la cour, invité, druide ou garde, qui ne pensât combien ils avaient l'air d'être père et fille. Lorsque Argante fut assise, il y eut un silence, un moment de gêne, comme si l'on avait oublié un élément du rituel et que la cérémonie solennelle courût le danger de tourner au ridicule, mais alors, un bruit de pas traînants et quelques ricanements retentirent près de la porte et Mordred apparut sur le seuil. Notre roi au pied bot boitillait, un sourire sournois sur le visage. Comme Argante, il jouait un rôle, mais contrairement à elle, il ne le faisait pas de son plein gré. Il savait que tous les hommes présents étaient des partisans d'Arthur qui le détestaient et que, même s'ils faisaient semblant de le prendre pour leur roi, il ne vivait que parce qu'ils le toléraient. Il grimpa sur l'estrade. Arthur s'inclina et nous fîmes tous de même. Mordred, ses cheveux raides plus rebelles que jamais, une barbe encadrant vilainement son visage rond, répondit d'un bref hochement de tête puis s'assit dans le fauteuil du milieu. Argante lui lança un regard curieusement amical, Arthur s'empara du dernier siège ; ils formaient tous une belle brochette, l'empereur, le roi et l'épouse enfant.

Je ne pus m'empêcher de penser que Guenièvre aurait fait tout cela tellement mieux. Il y aurait eu de l'hydromel chaud, beaucoup plus de brasiers, et de la musique pour noyer les silences embarrassants, mais ce soir-là, personne ne semblait savoir ce qui allait se passer jusqu'à ce qu'Argante s'adresse d'une voix sifflante au druide de son père. Fergal jeta un regard inquiet alentour, puis traversa précipitamment la cour pour s'emparer de l'une des torches. Il s'en servit pour allumer le cerceau, puis murmura d'incompréhensibles incantations tandis que les flammes s'emparaient de la paille.

Des esclaves sortirent les cinq agneaux nouveau-nés de l'enclos. Les brebis appelèrent pitoyablement leurs petits qui se tortillaient dans les bras des porteurs. Fergal attendit que le cerceau fût entièrement embrasé, puis ordonna que les agneaux le franchissent. Il s'ensuivit une grande confusion. Les petites bêtes, ignorant que la fertilité de la Dumnonie dépendait de leur docilité, s'éparpillèrent dans toutes les directions, sauf celle du

feu ; les enfants de Balin se joignirent avec enthousiasme à la chasse, en poussant des cris, et ne réussirent qu'à aggraver le désordre, mais enfin, un par un, les agneaux furent rassemblés et poussés vers le cerceau ; à la longue, on réussit à les persuader tous les cinq de franchir le cercle de feu, mais la solennité voulue s'était évanouie. Argante, sans doute accoutumée à voir ce genre de cérémonie se dérouler infiniment mieux dans sa Démétie natale, fronçait les sourcils, mais nous autres, nous riions et bavardions. Fergal restaura la dignité de cette nuit en poussant soudain un cri sauvage qui nous glaça tous. Le druide, la tête rejetée en arrière, regardait fixement les nuages ; il tenait d'une main un grand couteau de silex et de l'autre un agneau qui se débattait en vain.

« Oh, non », protesta Ceinwyn, et elle se détourna. Gwydre fit la grimace et je passai le bras autour de ses épaules.

Fergal brailla son défi à la nuit, puis brandit au-dessus de sa tête l'agneau et le couteau. Il cria de nouveau, et s'en prit férocement au petit animal, frappant et déchiquetant son corps avec le couteau émoussé et peu maniable ; l'agneau se débattait de plus en plus faiblement et bêlait pour appeler sa mère qui répondait désespérément, tandis que son sang coulait de sa toison sur le visage levé de Fergal et sur sa barbe en bataille, hérissée de poils de renard et ornée de petits os. Galahad me murmura à l'oreille : « Je suis bien content de ne pas vivre en Démétie. »

J'observai Arthur durant cet étonnant sacrifice, et vis une expression de répulsion se peindre sur son visage. Quand il s'aperçut que je le surveillais, ses traits se durcirent. Argante, la bouche avidement ouverte, se penchait pour mieux voir le druide. Mordred souriait d'une oreille à l'autre.

L'agneau mourut et Fergal se mit à bondir comme un fou d'un bout à l'autre de la cour en secouant le cadavre et hurlant des prières. Des gouttelettes de sang nous éclaboussèrent. Je jetai ma cape sur Ceinwyn lorsque le druide, le visage ruisselant de sang, passa devant nous en dansant. Visiblement, Arthur avait ignoré que l'on préparait cette tuerie barbare. Il avait sans doute cru que sa nouvelle épouse avait organisé quelque cérémonie solennelle en préambule du festin, mais le rituel

s'était mué en une orgie de sang. Les cinq agneaux furent massacrés et quand la dernière petite gorge eut été tranchée par la sombre lame de silex, Fergal recula et désigna le cerceau. « Nantosuelta vous attend, nous cria-t-il, elle est là ! Venez à elle ! » Il attendait nettement une réaction, mais aucun de nous ne bougea. Sagramor contemplait la lune et Culhwch cherchait un pou dans sa barbe. De petites flammes dansaient tout le long du cerceau et des fragments de paille embrasés voletaient avant de se déposer sur les cadavres déchiquetés, ensanglantés, qui gisaient sur les dalles de la cour, et nous restions toujours immobiles. « Venez à Nantosuelta ! » cria encore Fergal d'une voix rauque.

Alors Argante se leva. D'un mouvement d'épaules, elle se débarrassa du manteau de cérémonie, doré et raide, révélant ainsi une simple robe de laine bleue qui la faisait paraître encore plus enfantine. Elle avait d'étroites hanches de garçon, de petites mains et un visage délicat aussi blanc que les toisons des agneaux avant que le couteau noir ne prenne leurs jeunes vies. Fergal l'appela. « Venez, entonna-t-il, venez à Nantosuelta, Nantosuelta vous appelle, venez à Nantosuelta », et il continua à chanter, sommant Argante de rejoindre sa déesse. Argante, presque en transe maintenant, avançait lentement, chaque pas semblait lui coûter un effort tandis qu'elle marchait puis s'arrêtait, marchait puis s'arrêtait, et que le druide l'attirait de ses incantations. « Venez à Nantosuelta, psalmodiait-il, Nantosuelta vous appelle, venez à Nantosuelta. » Argante avait fermé les yeux. Si pour elle, du moins, l'instant était solennel, nous, je crois, étions plutôt gênés. Arthur paraissait consterné car, semblait-il, il n'avait fait qu'échanger Isis contre Nantosuelta. Quant à Mordred, à qui l'on avait jadis promis Argante pour épouse, il regardait d'un air avide la jeune fille qui avançait en traînant les pieds. « Venez à Nantosuelta, Nantosuelta vous appelle. » Fergal lui faisait toujours signe, mais maintenant sa voix parodiait des stridences féminines.

Argante atteignit le cerceau et lorsque la chaleur des dernières flammes toucha son visage, elle ouvrit les yeux et parut presque surprise de se retrouver à côté du feu de la déesse. Elle regarda Fergal, puis se pencha et franchit

rapidement l'anneau fumant. Elle sourit d'un air de triomphe et le druide l'applaudit, nous invitant tous à nous joindre à lui. Nous le fîmes par politesse, mais nos applaudissements dépourvus d'enthousiasme cessèrent lorsque Argante s'accroupit à côté des agneaux morts. Nous gardâmes tous le silence tandis qu'elle plongeait un doigt délicat dans l'une des blessures. Elle le retira et le leva bien haut afin que nous puissions tous voir qu'il était taché de sang. Puis elle se tourna vers Arthur. Elle le regarda fixement, la bouche ouverte, montrant ses petites dents blanches, puis, lentement, mit le doigt dans sa bouche et le suça. Gwydre, je le vis, contemplait sa belle-mère avec incrédulité. Elle n'était pas beaucoup plus âgée que lui. Ceinwyn frissonna, sa main étreignit plus fort la mienne.

Argante n'avait pas encore terminé. Elle se retourna, trempa de nouveau son doigt dans le sang et le fourra dans les cendres chaudes du cerceau. Puis, toujours accroupie, elle passa la main sous l'ourlet de sa robe pour se frotter les cuisses avec ce mélange de sang et de cendres. Elle assurait ainsi sa fécondité. Elle se servait du pouvoir de Nantosuelta pour établir sa dynastie et nous étions tous témoins de son ambition. Elle fermait les yeux, presque en extase, puis, le rituel terminé, se releva soudain, la main de nouveau visible, et fît signe à Arthur de venir. Elle sourit pour la première fois, et je vis qu'elle était belle, mais d'une beauté sans charme, aussi dure, à sa façon, que celle de Guenièvre, mais que n'adoucissait pas la toison lumineuse de celle-ci.

Elle fit de nouveau signe à Arthur, car apparemment le rituel exigeait que lui aussi passe dans le cerceau. Durant une seconde, il hésita, puis regarda Gwydre et, incapable de supporter plus longtemps toute cette superstition, il se leva et fit non de la tête. « Allons manger », ordonna-t-il d'un ton cassant, puis il tempéra la sécheresse de son invitation en souriant à ses invités ; à cet instant, je jetai un coup d'œil sur Argante et vis se peindre sur son visage pâle la furie à l'état pur. Durant un battement de cœur, je crus qu'elle allait injurier Arthur. Son petit corps se raidit, elle serra les poings, mais Fergal, qui semblait avoir été le seul avec moi à remarquer sa rage, lui

chuchota quelques mots à l'oreille, et elle frissonna tandis que sa colère la quittait. Arthur n'avait rien remarqué. « Emportez les torches », ordonna-t-il aux gardes, et l'on transporta les flammes dans le palais pour illuminer la salle du festin. « Venez », nous cria-t-il et, avec reconnaissance, nous gagnâmes les portes. Argante hésita, mais Fergal lui chuchota encore quelque chose et elle obéit à son mari. Le druide demeura à côté du cerceau fumant.

Ceinwyn et moi fûmes les derniers à partir. Une impulsion soudaine m'avait retenu, je pris Ceinwyn par le bras et la tirai dans l'obscurité de la galerie d'où nous vîmes que quelqu'un d'autre était resté dans la cour. Quand il n'y eut plus, apparemment, que les brebis bêlantes et le druide trempé de sang, la silhouette indistincte sortit de l'ombre. C'était Mordred. Il passa en boitant devant l'estrade et s'arrêta à côté du cerceau. Durant un battement de cœur, le druide et lui se regardèrent fixement, puis Mordred fit un geste gauche, comme s'il sollicitait la permission de franchir les restes rougeoyants du cercle de feu. Fergal hésita, puis acquiesça. Mordred baissa la tête et passa dans le cerceau. Puis il se pencha et trempa son doigt dans le sang, mais je n'attendis pas de voir ce qu'il ferait. J'entraînai Ceinwyn dans le palais où les flammes fuligineuses illuminaient les grandes fresques de chasse et de dieux romains. « S'ils servent de l'agneau, dit mon épouse, je refuse d'en manger. »

Arthur nous offrit du saumon, du sanglier et du chevreuil. Une harpiste jouait. Mordred, dont personne ne remarqua l'entrée tardive, prit place au haut bout de la table où il s'assit, un sourire sournois sur son visage brutal. Il ne parlait à personne, et personne ne lui parlait, mais parfois il jetait un coup d'œil à la pâle et mince Argante qui semblait être la seule à ne pas prendre plaisir au festin. Je la vis croiser le regard de Mordred une fois, et ils haussèrent tous deux les épaules d'un air excédé, comme pour suggérer qu'ils nous méprisaient tous, mais en dehors de cet unique échange, elle ne fit que bouder ; Arthur en était gêné et nous fîmes tous semblant de ne pas remarquer l'humeur de son épouse. Mordred, lui, s'en réjouissait, bien sûr.

Le lendemain matin, nous participâmes à une chasse. Une douzaine d'entre nous, rien que des hommes. Ceinwyn aimait chasser, mais Arthur lui avait demandé de passer la matinée avec Argante, et elle avait accepté à contrecœur.

Nous nous dirigeâmes vers la forêt, mais sans beaucoup d'espoir car Mordred y chassait fréquemment et le piqueur doutait que nous y trouvions du gibier. Les lévriers de Guenièvre, confiés maintenant à Arthur, s'élancèrent en bondissant entre les troncs noirs et réussirent à débusquer une biche qui nous procura un beau galop dans les bois, mais le veneur rappela les chiens quand il vit que la bête était pleine. Arthur et moi, nous nous étions écartés de la chasse, pensant rabattre la proie à l'orée du bois, mais nous tirâmes sur les rênes lorsque nous entendîmes les cors. Arthur regarda autour de lui, comme s'il s'attendait à trouver plus de compagnie, puis il grogna en constatant que j'étais seul. « Étrange cérémonie, hier soir, dit-il, l'air gêné. Mais les femmes aiment ce genre de choses, ajouta-t-il dédaigneusement.

— Pas Ceinwyn », répliquai-je.

Il me lança un regard perçant. Il devait se demander si ma femme m'avait parlé de sa demande en mariage, mais mon visage ne trahissait rien et il décida sans doute qu'elle avait gardé le secret. « Non, pas Ceinwyn. » Il hésita de nouveau, puis rit avec gêne. « Argante croit que j'aurais dû franchir le cerceau pour marquer notre mariage, je lui ai dit que je n'avais pas besoin que des agneaux morts me disent que j'étais marié.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de te présenter mes félicitations, dis-je sur un ton très formel, alors permets-moi de le faire aujourd'hui. Ta femme est bien belle. »

Mes paroles lui firent plaisir. « C'est vrai. » Puis il rougit. « Mais ce n'est qu'une enfant.

— Culhwch dit qu'il faudrait toujours les prendre jeunes, Seigneur. »

Il fît comme s'il n'avait pas entendu ma remarque badine. « Je n'avais pas l'intention de me remarier. » Je ne répondis rien. Il ne me regardait pas et contemplait les champs en jachère. « Mais il faut qu'un homme ait une épouse, affirma-t-il, comme s'il essayait de se convaincre lui-même.

— En effet.

— Et l'idée enthousiasmait Œngus. Quand viendra le printemps, Derfel, il nous amènera toute son armée. Et ce sont de bons soldats, les Blackshields.

— Il n'y en a pas de meilleurs, Seigneur. » J'étais certain qu'Œngus aurait combattu avec nous, qu'Arthur épouse Argante ou non. Ce que ce roi voulait, bien sûr, c'était l'alliance d'Arthur contre Cuneglas, roi du Powys, sur les terres duquel il envoyait sans cesse ses lanciers marauder, mais sans doute l'astucieux roi d'Irlande avait-il suggéré à Arthur que le mariage garantirait la participation de ses Blackshields à la future campagne. Le mariage avait dû être conclu à la hâte et, maintenant, Arthur le regrettait.

« Elle veut des enfants, bien sûr, dit Arthur, pensant toujours aux horribles rites qui avaient ensanglanté la cour de Lindinis.

— Pas toi, Seigneur ?

— Pas encore, répondit-il sèchement. Je pense qu'il vaut mieux attendre d'avoir réglé notre conflit avec les Saxons.

— En parlant de cela, dis-je, j'ai une requête à te présenter de la part de Dame Guenièvre. » Arthur me lança un autre regard perçant, mais ne dit rien. « Elle craint d'être sans défense si les Saxons nous attaquent par le sud, et te supplie de l'emprisonner dans un endroit moins exposé. »

Arthur se pencha pour caresser les oreilles de son cheval. En délivrant mon message, je m'attendais à sa colère, mais il ne montra aucune irritation. « Les Saxons pourraient nous attaquer dans le sud, dit-il avec douceur. En fait, j'espère qu'ils le feront, car alors ils diviseront leurs forces et nous pourrons les cueillir l'un après l'autre. Mais le plus grand danger, Derfel, c'est qu'ils ne portent qu'un seul assaut, le long de la Tamise, et je dois me préparer au péril le plus grand, pas au moindre.

— Mais ce serait sûrement prudent de retirer du sud de la Dumnonie tout ce qui a du prix ? » insistai-je.

Il se retourna pour me regarder. Il avait une expression moqueuse, comme s'il me méprisait parce que je montrais de la sympathie pour Guenièvre. « En a-t-elle, Derfel ? » demanda-t-il. Je ne répondis rien et Arthur se détourna pour regarder les

champs décolorés où des grives et des merles fouillaient les sillons à la recherche de vers. « Devrais-je la tuer ? me demanda-t-il soudain.

— Tuer Guenièvre ? » répondis-je, choqué par cette suggestion, puis j'imaginai qu'Argante avait probablement inspiré ses paroles. Elle devait s'indigner que Guenièvre vive encore après avoir commis une offense pour laquelle sa sœur était morte. « La décision ne m'appartient pas, Seigneur, mais si elle méritait la mort, il aurait fallu la lui infliger il y a plusieurs mois. Plus maintenant. »

Ce conseil lui tira une grimace. « Qu'en feront les Saxons ?

— Elle pense qu'ils vont la violer. Je les soupçonne de vouloir la mettre sur un trône. »

Il lança des regards noirs sur le paysage délavé. Il savait que je faisais allusion à Lancelot, aussi était-il en train d'imaginer sa gêne de voir son ennemi mortel sur le trône de Dumnonie en compagnie de Guenièvre, et Cerdic les tenant en son pouvoir. C'était une idée insupportable. « Si elle est en danger d'être capturée, dit-il durement, alors tu la tueras. »

J'en croyais à peine mes oreilles. Je le contemplai fixement, mais il esquiva mon regard. « Ce serait plus simple de la mettre en sûreté. Ne pourrait-elle aller à Glevum ?

— J'ai assez de soucis comme cela sans perdre mon temps à réfléchir à la sécurité des traîtres », répliqua-t-il d'un ton coupant. Durant quelques battements de cœur, Arthur parut plus en colère que je ne l'avais jamais vu, puis il secoua la tête et soupira. « Sais-tu qui j'envie ?

— Dis-le moi, Seigneur.

— Tewdric. »

Je ris. « Tewdric ! Tu voudrais devenir un moine constipé ?

— Il est heureux, il mène la vie qu'il avait toujours souhaitée. Je ne désire pas la tonsure et son Dieu ne m'intéresse pas, mais je l'envie tout de même. » Il fit la grimace. « Je m'épuise à préparer une guerre que personne, sauf moi, ne nous croit en mesure de gagner, et je ne veux rien de tout cela. Rien du tout ! Mordred devrait régner, nous avons juré de le faire roi, et si nous battons les Saxons, Derfel, je lui laisserai le pouvoir. » Il dit cela d'un air de défi, et je ne le crus pas. « Tout ce que j'ai

jamais souhaité, c'est un manoir, un peu de terre, des troupeaux, des récoltes à la belle saison, du bois à brûler, une forge pour le travail du fer, un ruisseau pour l'eau. Est-ce trop demander ? » Il se permettait rarement un tel apitoiement sur lui-même et je laissai sa colère s'épuiser en paroles. Il avait souvent exprimé ce rêve d'une maison bien enclose de sa palissade, protégée du monde par des bois profonds et de vastes champs, et pleine de ses propres gens, mais maintenant que Cerdic et Aelle préparaient leurs lances, il devait savoir que c'était un rêve sans espoir. « Je ne peux pas tenir éternellement la Dumnonie et, quand nous aurons vaincu les Saxons, il sera peut-être temps de laisser d'autres hommes réfréner Mordred. Quant à moi, je suivrai Tewdric sur la voie du bonheur. » Il rassembla ses rênes. « Je ne peux pas penser à Guenièvre en ce moment, mais si elle est en danger, tu t'occuperas d'elle. » Et sur cet ordre cassant, il talonna sa monture et s'éloigna.

Je restai sur place. J'étais consterné, mais si j'avais réfléchi et repoussé le dégoût que m'inspiraient ses dernières paroles, j'aurais sûrement compris ce qu'il avait en tête. Il savait que je ne tuerais pas Guenièvre, et donc qu'elle était en sécurité, mais en me donnant cet ordre cruel, il n'était pas obligé de trahir ce qu'il lui restait d'affection pour elle. *Odi at amo, excrucior*.

Nous ne tuâmes rien ce matin-là.

*

Au cours de l'après-midi, les guerriers se rassemblèrent dans la salle du banquet. Mordred était assis, le dos voûté, dans le fauteuil qui lui servait de trône. Il ne contribuait pas au débat car c'était un roi sans royaume, cependant Arthur le traitait avec la courtoisie qui convenait. Il commença, en effet, par dire que lorsque les Saxons viendraient, Mordred chevaucherait avec lui, et que toute l'armée combattrait sous sa bannière, celle du dragon rouge. Le roi acquiesça d'un signe de tête, mais que pouvait-il faire d'autre ? En vérité, et nous le savions, Arthur ne lui offrait pas une occasion de rédimer sa réputation dans la bataille, mais s'assurait qu'il ne commettrait aucun méfait. La meilleure chance qu'aurait eue Mordred de regagner le pouvoir,

c'était de conclure une alliance avec nos ennemis en s'offrant comme roi fantoche à Cerdic, mais au lieu de cela, il serait prisonnier des rudes guerriers d'Arthur.

Ce dernier nous confirma alors que Meurig ne participerait pas au combat. Cette nouvelle, qui n'avait rien d'une surprise, fut accueillie par un grondement de haine. Arthur fit taire les protestations. Ce roi était convaincu que la guerre à venir ne le concernait pas, nous expliqua-t-il, mais il avait tout de même accordé à Cuneglas et à Œngus le droit de traverser son royaume avec leurs armées. Arthur ne parla pas du désir qu'avait Meurig de gouverner la Dumnonie ; comme il espérait encore le voir changer d'avis, il ne voulait pas, par cette annonce, attiser notre haine pour le Gwent. Les forces du Powys et de la Démétie, dit Arthur, allaient converger vers Corinium ; cette cité romaine fortifiée serait notre quartier général et nous devions y concentrer toutes nos réserves. « Nous allons dès demain commencer à l'approvisionner. Je veux qu'elle regorge de nourriture, car c'est là que nous mènerons notre bataille. » Arthur fit une pause. « Une grande bataille où leurs forces rassemblées affronteront tous les hommes que nous pourrons lever.

— Un siège ? demanda Culhwch, surpris.

— Non. » Arthur expliqua qu'il avait l'intention de faire de Corinium un leurre. Les Saxons entendraient bientôt dire que nous remplissions la ville de viande salée, de poisson séché et de céréales et, comme toute grande horde en marche, ils se trouveraient bientôt à court de nourriture et seraient attirés par Corinium comme un renard par un poulailler ; c'est là qu'il prévoyait de les détruire. « Ils l'assiégeront et Morfans la défendra. » Celui-ci, déjà prévenu, acquiesça d'un signe de tête. « Mais le reste d'entre nous se tiendra dans les collines, au nord de la cité. Cerdic l'apprendra et, pour nous détruire, devra lever le siège. Alors, nous le combattrons sur le terrain de notre choix. »

Pour que ce plan réussisse, il fallait que les deux armées saxonnes descendent la Tamise, or tous les signes indiquaient que nos ennemis en avaient bien l'intention. Ils entassaient des provisions dans Londres et Pontes et ne faisaient nul préparatif

sur la frontière sud. Culhwch, qui la gardait, avait mené des raids en Llœgyr, fort loin, et nous dit qu'il n'avait découvert aucune concentration de lanciers, aucun signe que Cerdic amassât des céréales ou de la viande à Venta ou dans une autre ville de la frontière. Tout indiquait un unique assaut, brutal et écrasant, dans la vallée de la Tamise, qui permettrait aux Saïs d'atteindre le rivage de la mer de Severn après une bataille décisive menée quelque part aux environs de Corinium. Les hommes de Sagramor avaient déjà préparé de grands feux d'alarme sur les collines de chaque côté du fleuve, et d'autres encore sur les monts qui s'étendaient au sud et à l'ouest, en Dumnonie, et quand nous verrions la fumée de ces feux, nous marcherions tous vers nos postes.

« Ce ne sera pas avant Beltain », dit Arthur. Ses espions, infiltrés dans les manoirs d'Aelle et de Cerdic, avaient tous rapporté que les Saxons attendraient, pour attaquer, d'avoir célébré la fête de leur déesse Eostre, qui avait lieu une semaine après Beltain. Ils désiraient sa bénédiction, expliqua Arthur, et voulaient laisser aux bateaux pleins de guerriers avides le temps de traverser la mer à la saison nouvelle.

Mais après la fête d'Eostre, ils nous envahiraient et Arthur les laisserait s'enfoncer profondément en Dumnonie sans leur livrer bataille, bien qu'il ait prévu de les harceler tout le long du chemin. Sagramor et ses lanciers endurcis se retireraient devant la horde saxonne, n'offrant qu'un minimum de résistance sans former de mur de boucliers, pendant que notre chef rassemblerait l'armée alliée à Corinium.

Culhwch et moi, nous reçûmes des ordres différents. Notre tâche était de défendre les collines au sud de la Tamise. Nous ne pouvions pas espérer vaincre un assaut saxon résolu qui les traverserait, mais Arthur ne s'attendait à rien de tel. Les Saxons, répétait-il, marcheraient vers l'ouest, toujours vers l'ouest, le long du fleuve, mais ils lanceraient forcément des razzias dans les collines pour se procurer des céréales et des bestiaux. Notre tâche serait d'arrêter ces raids, forçant ainsi les pillards à se retourner vers le nord. Les Saxons traverseraient la frontière du Gwent et cela pourrait pousser Meurig à leur déclarer la guerre. Ce qu'Arthur ne disait pas, mais que chacun de nous dans cette

pièce enfumée savait déjà, c'était que, sans les lanciers bien entraînés du Gwent, la grande bataille qui se déroulerait près de Corinium serait un combat désespéré. « Alors combattez-les durement, nous dit Arthur, à Culhwch et à moi. Massacrez leur avant-garde, épouvantez-les, mais ne vous laissez pas engager dans une bataille rangée. Harcelez-les, effrayez-les, mais lorsqu'ils seront à une journée de marche de Corinium, laissez-les tranquilles et venez me rejoindre. » Arthur aurait besoin de toutes les lances qu'il pourrait rassembler pour mener cette grande bataille devant Corinium, et il semblait certain de pouvoir la gagner, à condition que nos forces occupent une position élevée.

Ce plan n'était pas mauvais. Les Saxons seraient attirés au cour de la Dumnonie et forcés de mener l'assaut sur les flancs escarpés d'une colline, mais cela ne marcherait que si l'ennemi faisait exactement ce qu'Arthur voulait, or Cerdic n'avait rien d'un homme complaisant. Cependant, notre chef semblait assez confiant et cela, du moins, nous réconfortait.

Nous rentrâmes chez nous. Je me rendis impopulaire en fouillant toutes les maisons de mon district et en réquisitionnant les céréales, la viande salée et le poisson séché. Nous laissâmes juste assez de provisions pour que les gens survivent et nous envoyâmes le reste à Corinium pour nourrir l'armée d'Arthur. C'était une tâche détestable car les paysans craignent encore plus la faim que les lanciers ennemis et nous devions trouver leurs cachettes et ignorer les cris des femmes qui nous traitaient de tyrans. Mais mieux valaient nos perquisitions, leur dis-je, que les ravages des Saxons.

Nous nous préparâmes aussi à la bataille. Je sortis mon équipement et mes esclaves huilèrent mon justaucorps de cuir, polirent ma cotte de mailles, démêlèrent le plumet en poils de loup de mon heaume et repeignirent l'étoile blanche sur mon lourd bouclier. La nouvelle année arriva avec les premiers chants des merles. Les grives draines lancèrent leurs appels du haut des mélèzes, derrière la colline de Dun Carie, et nous envoyâmes les enfants du village parcourir les pommeraies, armés de casseroles et de bâtons, afin d'effrayer les bouvreuils qui arracheraient les minuscules bourgeons. Les moineaux

firent leurs nids et le ruisseau scintilla du retour des saumons. Les crépuscules résonnèrent du tintamarre des bergeronnettes. En quelques semaines, les coudriers fleurirent, les cônes tachetés d'or apparurent sur les saules, et les violettes des chiens émaillèrent les sous-bois. Les lièvres dansèrent dans les champs où jouaient les agneaux. En mars, les crapauds grouillèrent et je craignis ce qu'ils signifiaient, mais je ne pus questionner Merlin, car Nimue et lui avaient disparu et il semblait que nous serions forcés de combattre sans leur aide. Les alouettes chantèrent et les pies prédatrices cherchèrent les œufs fraîchement pondus dans les haies encore dépourvues du couvert de leur feuillage.

Les feuilles parurent enfin et, avec elles, les premiers guerriers du Powys. Ils n'étaient pas nombreux, car leur roi ne voulait pas épuiser les réserves de nourriture que l'on entassait à Corinium, mais leur arrivée annonçait l'armée plus importante que Cuneglas nous amènerait après Beltain. Le vêlage commença, on baratta le beurre et Ceinwyn s'affaira à nettoyer le manoir des fumées de ce long hiver.

Ce furent des jours étranges et doux-amers, avec cette promesse de guerre planant sur le renouveau d'un printemps soudain éclatant de cieux inondés de soleil et de prés colorés de fleurs. Les chrétiens parlent dans leurs prêches des « derniers jours », les temps précédant la fin du monde, et peut-être les gens se sentiront-ils alors comme nous, en ce doux et beau printemps. La vie quotidienne était empreinte d'une irréalité qui prêtait une importance exceptionnelle à la moindre petite tâche. C'était peut-être la dernière fois que nous brûlerions la paille hivernale de nos lits, la dernière fois que nous tirerions un veau tout couvert de sang de la matrice de sa mère pour l'amener au monde. Tout nous devenait cher car tout était menacé.

Nous savions aussi que le Beltain à venir pouvait être le dernier que nous connaîtrions jamais, aussi nous tentâmes de le rendre mémorable. Cette fête salue la vie de la nouvelle année, et la veille, nous laissâmes mourir tous les feux de Dun Caric. On cessa d'alimenter ceux de la cuisine, qui avaient brûlé tout l'hiver, et le soir, ils n'étaient plus que braises. On les éteignit en

faisant tomber ces dernières, on balaya les âtres, puis on prépara les nouveaux feux, pendant que sur une colline, à l'est du village, on entassait deux grands tas de fagots, dont l'un fut empilé au pied de l'arbre sacré que Pyrlig, notre barde, avait choisi. C'était un jeune noisetier que nous avions coupé puis porté solennellement dans la rue du village et de l'autre côté du ruisseau, sur la colline. On y avait suspendu des lambeaux d'étoffe et toutes les maisons, comme le manoir lui-même, étaient parées de branches de jeunes noisetiers.

Cette nuit-là, dans toute la Bretagne, les feux étaient morts. À la Vigile de Beltain règnent les ténèbres. La fête eut lieu dans notre manoir, mais sans feu pour faire la cuisine, sans flammes pour éclairer les hauts chevrons. Il n'y avait de lumière nulle part, sauf dans les villes chrétiennes où les gens multipliaient les feux pour défier les Dieux, mais à la campagne, tout était obscur. Au crépuscule, nous avons gravi la colline, foule mêlée de villageois, de lanciers conduisant le bétail et de moutons qu'il fallait enfermer dans des enclos en clayonnage. Les enfants jouaient, mais une fois la grande obscurité tombée, les plus jeunes s'endormirent et leurs petits corps reposèrent dans l'herbe tandis que nous nous rassemblions autour des tas de bois pour chanter la Complainte d'Annwn.

Puis, au moment le plus sombre de la nuit, nous avons allumé le feu de la nouvelle année. Pyrlig fît naître la flamme en frottant deux bâtons pendant qu'Issa laissait tomber un à un sur les étincelles des copeaux de mélèze qui émirent une mince volute de fumée. Les deux hommes se penchèrent sur la minuscule flamme, soufflèrent dessus, ajoutèrent du petit bois et, enfin, une flamme vigoureuse jaillit ; nous entonnâmes tous le Chant de Bélénos pendant que Pyrlig transmettait le feu nouveau aux deux tas de fagots. Les enfants endormis se réveillèrent et coururent retrouver leurs parents tandis que les feux de Beltain dansaient hauts et clairs.

Lorsque les bûchers brûlèrent, on sacrifia un bouc. Ceinwyn, comme toujours, se détourna lorsqu'on trancha la gorge de la bête et que Pyrlig aspergea l'herbe de son sang. Il jeta le corps sur le feu où brûlait le coudrier sacré, puis les villageois allèrent chercher leur bétail et leurs chèvres et les

firent passer entre les deux grands brasiers. Nous passâmes au cou des vaches des colliers de paille tressée, puis nous regardâmes les jeunes femmes danser entre les feux pour attirer la bénédiction des Dieux sur leur matrice. À Imbolc, elles avaient traversé les flammes en dansant, et recommençaient pour Beltain. C'était la première année où Morwenna était assez âgée pour le faire et je fus pris de tristesse en regardant ma fille tournoyer et sauter. Elle avait l'air si heureuse. Elle pensait au mariage et rêvait de bébés, pourtant dans quelques semaines, pensai-je, elle serait peut-être morte ou asservie. Cette pensée me remplit d'une immense colère, je me détournai de nos brasiers et fus surpris de voir les brillantes flammes d'autres feux de Beltain brûler au loin. Dans toute la Dumnonie, des bûchers s'embrasaient pour accueillir la nouvelle année.

Mes lanciers avaient apporté deux immenses chaudrons de fer au sommet de la colline et nous les remplîmes de bûches embrasées, puis nous nous empressâmes de redescendre avec les deux récipients d'où montaient des flammes. Une fois au village, nous distribuâmes le feu nouveau, les habitants de chaque chaumière prenant un brandon pour le déposer sur le bois qui attendait dans l'âtre. Nous gardâmes les derniers pour les environs du manoir. L'aube était proche et les villageois s'attroupèrent à l'intérieur de l'enclos pour attendre le soleil levant. Dès que nous vîmes son premier rayon lumineux, nous entonnâmes le joyeux hymne de la naissance de Lugh. Tournés vers l'est, nous chantâmes notre bienvenue au soleil ; à l'horizon, nous pouvions voir le sombre panache des fumées de Beltain s'élever dans le ciel qui pâlissait.

On s'affaira à la cuisine dès que le feu eut réchauffé les âtres. J'avais prévu un énorme festin pour le village, pensant que c'était peut-être notre dernier jour de bonheur avant longtemps. Les gens du peuple mangeaient rarement de la viande, mais pour ce Beltain-là, nous pûmes rôtir cinq daims, deux sangliers, trois cochons et six moutons ; nous avions des futailles d'hydromel fraîchement fermenté et dix paniers d'un pain cuit sur les anciens feux. Il y avait du fromage, des noix au miel, et des galettes d'avoine portant la croix de Beltain roussie sur leur croûte. Dans une semaine à peu près, les Saxons

arriveraient, aussi c'était l'occasion d'offrir à nos gens un festin qui pourrait les aider à traverser les horreurs à venir.

Les villageois s'adonnèrent à des jeux pendant que la viande rôtissait. Il y eut des courses à pied, des assauts de lutte et une compétition pour voir qui soulèverait le poids le plus lourd. Les jeunes filles portaient des fleurs dans leurs cheveux et longtemps avant que les ripailles commencent, je vis des couples s'éloigner en douce. Nous mangeâmes dans l'après-midi, les poètes récitèrent leurs vers et les bardes du village chantèrent, et le succès de leurs compositions fut apprécié à la chaleur des applaudissements qu'elles remportaient. Je leur donnai à tous de l'or, même aux plus mauvais, et ceux-ci étaient nombreux. Il s'agissait surtout de jeunes gens qui déclamaient en rougissant des vers maladroits adressés à leurs amoureuses, et les jeunes filles prenaient un air gêné, alors les villageois lançaient des sarcasmes et riaient, puis exigeaient que chacune récompense son poète d'un baiser, et si celui-ci était trop bref, le couple était maintenu face à face jusqu'à ce qu'il s'embrasse convenablement. Plus nous buvions, plus la poésie s'améliorait.

Je bus beaucoup trop. En fait, nous festoyâmes bien et bûmes mieux encore. À un moment, le fermier le plus riche du village me défia à la lutte et la foule exigea que j'accepte ; aussi, déjà à moitié ivre, j'empoignai le cultivateur, il fit de même, et je pus sentir les relents d'hydromel de son haleine comme il put sans doute les sentir dans la mienne. Il faisait des efforts, moi aussi, mais nous n'arrivions ni l'un ni l'autre à nous ébranler, aussi nous restions là, tête contre tête comme deux cerfs affrontés, tandis que la foule se moquait du minable spectacle que nous lui offrions. Pour finir, je renversai mon adversaire, mais seulement parce qu'il était plus ivre que moi. Je bus encore plus, essayant, peut-être, d'oublier l'avenir.

À la tombée du jour, je me sentais nauséeux. Je me rendis à la plate-forme de combat que nous avions édifiée sur le rempart oriental et m'appuyai sur le haut du mur pour regarder l'horizon qui s'assombrissait. Deux minces volutes de fumée s'élevaient du sommet de la colline où nous avions allumé nos feux nouveaux, et mon esprit embrouillé par l'hydromel croyait y discerner une douzaine au moins de bûchers. Ceinwyn grimpa

sur la plate-forme et rit à la vue de mon visage maussade : « Tu es ivre.

— Oui.

— Tu vas dormir comme un porc et ronfler de même.

— C'est Beltain », dis-je pour m'excuser, et je saluai de la main les lointains panaches de fumée.

Elle s'appuya sur le parapet, à côté de moi. Elle avait mis des fleurs de prunellier dans sa chevelure dorée et semblait plus belle que jamais. « Il faut parler de Gwydre à Arthur, dit-elle.

— Pour qu'il épouse Morwenna ? demandai-je, puis je fis une pause afin de rassembler mes pensées. Arthur semble si peu amical en ce moment, peut-être a-t-il dans l'idée de marier Gwydre à une autre jeune fille ?

— Peut-être, répondit calmement Ceinwyn, et dans ce cas, il faudra trouver quelqu'un d'autre pour Morwenna.

— Qui ?

— C'est exactement ce à quoi je veux que tu penses, quand tu seras plus sobre. Peut-être un des garçons de Culhwch ? » Elle regarda d'un air inquiet, dans l'ombre du soir, quelque chose au pied de la colline de Dun Caric. Il y avait des buissons enchevêtrés en bas du versant et elle avait repéré un couple très occupé sous les feuilles. « C'est Morfudd.

— Qui ?

— Morfudd, la fille de la laiterie. Un autre bébé va arriver, je suppose. Il est vraiment temps qu'elle se marie. » Elle soupira et contempla l'horizon. Elle resta silencieuse longtemps, puis fronça les sourcils. « Tu ne trouves pas qu'il y a plus de feux cette année que l'an passé ? »

Je regardai attentivement l'horizon pour lui obéir, mais, en toute franchise, je ne pouvais distinguer une traînée de fumée d'une autre. « Peut-être », dis-je évasivement.

Elle fronçait toujours les sourcils. « Ou peut-être, ce ne sont pas des feux de Beltain...

— Bien sûr que si ! m'écriai-je avec toute la certitude d'un homme ivre.

— Mais des feux d'alarme », poursuivit-elle.

Il me fallut quelques battements de cœur pour que la signification de ses paroles m'atteigne, et alors, elles me

dessoûlèrent. J'avais mal au cœur, mais je n'étais plus du tout ivre. Je regardai fixement vers l'est. Une douzaine de panaches maculaient le ciel de leur fumée, mais deux d'entre eux étaient plus épais que les autres et bien trop gros pour être les restes des feux allumés la nuit d'avant, que l'on avait laissés mourir à l'aube.

Soudain, pris de nausée, je compris que Ceinwyn avait raison. Les Saxons n'avaient pas attendu leur fête d'Eostre, mais étaient arrivés à Beltain. Ils savaient que nous avions préparé des feux d'alarme, mais aussi que pour cette fête nous allumerions des brasiers rituels sur toutes les collines de Dumnonie, et ils avaient dû deviner que nous ne pourrions pas distinguer les premiers des seconds. Ils nous avaient roulés. Nous avions festoyé, nous nous étions soûlés à mort et pendant ce temps, les Saxons nous envahissaient. La Dumnonie était en guerre.

J'étais le chef de soixante-dix guerriers expérimentés, mais également de cent dix jeunes que j'avais entraînés durant l'hiver. Ils constituaient presque un tiers des lanciers de la Dumnonie, pourtant seuls seize d'entre eux semblaient prêts à se mettre en marche à l'aube. Les autres étaient ivres morts ou si malades qu'ils ne tinrent aucun compte de mes jurons et de mes coups. Issa et moi, nous traînâmes les plus mal en point jusqu'au ruisseau et nous les jetâmes dans l'eau glacée, mais cela ne servit pas à grand-chose. Je ne pouvais qu'attendre, heure par heure, que d'autres hommes recouvrent leurs esprits. Une vingtaine de Saxons sobres auraient pu, ce matin-là, dévaster Dun Caric.

Les feux d'alarme brûlaient toujours pour nous dire que l'ennemi arrivait et j'éprouvais un terrible sentiment de culpabilité pour avoir si vilainement laissé tomber Arthur. Plus tard, j'appris que presque tous les guerriers de Dumnonie étaient ivres morts ce matin-là, et que les cent vingt hommes de Sagramor, restés sobres, s'étaient repliés docilement devant les armées saxonnes, mais le reste d'entre nous se traînaient, secoués de haut-le-cœur, le souffle court, et lapaient de l'eau comme des chiens.

À la mi-journée, la plupart de mes hommes étaient debout, mais pas tous, et seuls un très petit nombre semblaient en état d'entamer une longue marche. Mon armure, mon bouclier et mes lances de guerre furent chargés sur un cheval de bât tandis que dix mules porteraient les paniers de nourriture que Ceinwyn avait remplis durant la matinée. Elle attendrait à Dun Caric, soit la victoire, soit, plus probablement, un message lui disant de fuir.

Puis, peu après midi, tous mes plans furent changés. Un cavalier arriva du sud sur un cheval couvert de sueur. C'était Einion, le fils aîné de Culhwch, et il avait poussé sa monture jusqu'à l'épuisement dans ses efforts frénétiques pour nous joindre. Il tomba presque de sa selle. « Seigneur », dit-il en suffoquant, puis il trébucha, retrouva son équilibre et me salua pour la forme. Durant quelques battements de cœur, il manqua

trop de souffle pour pouvoir parler, puis les mots jaillirent en désordre de sa bouche tant son excitation était grande ; il avait désiré si ardemment délivrer son message et tant escompté la dimension dramatique de cet instant qu'il fut totalement incapable de s'exprimer clairement, mais je compris tout de même que des Saxons avaient envahi le sud.

Je le conduisis à un banc et l'y fis asseoir. « Bienvenue à Dun Caric, Einion ap Culhwch, et répète-moi cela.

— Seigneur, les Saxons ont attaqué Dunum. »

Alors Guenièvre ne s'était pas trompée, l'ennemi nous attaquait par le sud. Ils étaient venus du pays de Cerdic, au-delà de Venta, et avaient pénétré profondément en Dumnonie. Dunum, notre forteresse voisine de la côte, était tombée hier à l'aube. Culhwch l'avait abandonnée plutôt que de voir ses cent hommes écrasés et maintenant, il reculait devant l'ennemi. Einion, aussi trapu que son père, me regardait tristement. « Ils sont si nombreux. Seigneur. »

Les Saxons nous avaient dupés. D'abord, ils nous avaient convaincus qu'ils se porteraient sur les rives de la Tamise, et puis ils avaient attaqué pendant notre nuit de fête, sachant que nous pourrions prendre les feux d'alarme lointains pour les flammes de Beltain, et voilà qu'ils étaient maintenant lâchés sur notre flanc sud. Aelle descendait le fleuve à marche forcée pendant que les troupes de Cerdic se déchaînaient librement près de la côte. Einion n'était pas certain que ce dernier menait l'attaque en personne, car il n'avait pas vu son enseigne, le crâne de loup peint en rouge attaché par des lanières faites de la peau d'un homme écorché vif, mais l'étendard de Lancelot avec le pygargue tenant un poisson dans ses serres. Culhwch croyait que ce dernier menait ses propres partisans en sus de deux ou trois cents Saxons.

« Où étaient-ils lorsque tu es parti ? demandai-je.

— Toujours au sud de Sorviodunum, Seigneur.

— Et ton père ?

— Il était dans la ville, Seigneur, mais il n'osera pas s'y laisser piéger. »

Ainsi Culhwch livrerait la forteresse de Sorviodunum plutôt que d'affronter un siège. « Veut-il que je le rejoigne ?

— Non, Seigneur. Il a envoyé un message à Durnovarie, pour dire à ceux qui sont là de partir pour le nord. Il pense que vous devriez assurer leur protection jusqu'à Corinium.

— Qui est à Durnovarie ?

— La princesse Argante, Seigneur. »

Je jurai à voix basse. On ne pouvait abandonner la nouvelle épouse d'Arthur à l'ennemi et je compris ce que Culhwch suggérait. Il savait qu'on ne pouvait pas arrêter Lancelot, aussi voulait-il que je me porte au secours des personnes de valeur qui se trouvaient au cœur de la Dumnonie et que je batte en retraite jusqu'à Corinium pendant que Culhwch tentait de ralentir l'ennemi. C'était une stratégie de fortune, désespérée, et pour finir nous devrions céder la plus grande partie de la Dumnonie à l'ennemi : il y avait encore une chance que nous puissions tous nous rassembler à Corinium pour participer à la bataille d'Arthur, pourtant, en sauvant Argante, je renonçais au plan de mon chef qui aurait consisté à harceler les Saxons dans les collines du sud de la Tamise. C'était grand dommage, mais la guerre se déroule rarement selon nos plans.

« Arthur sait tout cela ? demandai-je.

— Mon frère fait route pour l'en avertir », m'affirma Einion, ce qui signifiait qu'Arthur n'était toujours pas au courant. Le messager n'atteindrait pas Corinium, où Arthur avait passé Beltain, avant la fin de l'après-midi. Pendant ce temps, Culhwch était perdu quelque part au sud de la grande plaine et l'armée de Lancelot... où donc ? Aelle marchait sans doute vers l'ouest, et peut-être Cerdic l'accompagnait-il, ce qui signifiait que, soit Lancelot continuerait le long de la côte et s'emparerait de Durnovarie, soit il se tournerait vers le nord et poursuivrait Culhwch jusqu'à Caer Cadarn et Dun Caric. Dans l'un et l'autre cas, cette région fourmillerait de lanciers saxons dans trois ou quatre jours.

Je fournis à Einion un cheval frais et le chargeai d'un message pour Arthur, l'avertissant que j'accompagnerais Argante à Corinium, mais suggérant qu'il envoie des cavaliers à notre rencontre, à Aquae Sulis, pour hâter la fuite de son épouse vers le nord. J'envoyai Issa et cinquante de mes meilleurs hommes à Durnovarie. Je leur ordonnai de n'emporter que

leurs armes afin de chevaucher rapidement, et j'avertis mon second qu'il pouvait s'attendre à rencontrer sur la route Argante et d'autres fugitifs de Durnovarie. Il devait les amener tous à Dun Caric. « Avec de la chance, lui dis-je, tu seras de retour ici demain, à la tombée du jour. »

Ceinwyn fit ses préparatifs de départ. Ce n'était pas la première fois qu'elle fuyait à cause de la guerre et elle savait que ses filles et elle ne pouvaient sauver que ce qu'elles étaient capables de porter. Il fallait abandonner tout le reste, aussi deux lanciers creusèrent un trou au versant de la colline et mon épouse y cacha nos objets d'or et d'argent ; ensuite mes hommes le comblèrent et remirent les touffes d'herbe en place. Les villageois traitèrent de même les pots, les pelles, les pierres à aiguiser, les fuseaux, les tamis, tout ce qui était trop lourd à emporter et trop précieux pour qu'on le perde. Dans toute la Dumnonie, on enterrait ses biens.

Je ne pouvais plus faire grand-chose à Dun Caric, sauf attendre le retour d'Issa, aussi me rendis-je à Caer Cadarn et à Lindinis. Nous entretenions une petite garnison à Caer Cadarn, non pour des raisons militaires, mais parce qu'il fallait bien garder notre palais royal. Elle se composait d'une vingtaine de vieux soldats, la plupart estropiés, et cinq ou six seulement pourraient s'avérer utiles dans un mur de boucliers, mais je leur ordonnai tout de même de se rendre à Dun Caric, puis je tournai ma jument vers Lindinis.

Mordred avait subodoré l'affreuse nouvelle. Les rumeurs circulent à une vitesse inimaginable à la campagne et, bien qu'aucun messager ne soit arrivé au palais, il comprit pourquoi je venais. Je m'inclinai et lui demandai poliment de se préparer à quitter le palais sur-le-champ.

« Oh, c'est impossible ! » dit-il. Son visage rond trahissait la joie qu'il éprouvait à voir le chaos menacer la Dumnonie. Mordred se réjouissait toujours dans le malheur.

« Impossible, Seigneur Roi ? »

Il montra de la main la salle du trône pleine de meubles romains, dont beaucoup étaient abîmés ou avaient perdu leurs marqueteries, mais qui demeuraient beaux et luxueux. « J'ai des choses à emmener, des gens à voir. Demain, peut-être ?

— Vous partez à cheval pour Corinium dans une heure, Seigneur Roi », dis-je inflexiblement. Il était important que Mordred ne tombe pas aux mains des Saxons, ce qui expliquait pourquoi je m'étais rendu ici au lieu d'aller à la rencontre d'Argante. Si Mordred était resté, il aurait sans nul doute pu servir les desseins d'Aelle et de Cerdic, et il le savait. Un moment, il parut sur le point de discuter, puis il m'ordonna de sortir de la pièce et cria à un esclave de lui apporter son armure. Je cherchai Lanval, le vieux lancier qu'Arthur avait mis à la tête des gardes du roi. « Prends tous les chevaux qui sont à l'écurie, lui dis-je, et escorte ce petit bâtard à Corinium. Tu le remettras personnellement à Arthur. »

Mordred partit dans l'heure. Le roi chevauchait en armure, son étendard au vent. Je faillis lui ordonner d'enrouler ce dernier, car la vue du dragon ne ferait qu'éveiller encore plus de rumeurs dans le pays, mais peut-être n'était-ce pas une mauvaise chose de propager l'alarme, car les gens avaient besoin de temps pour se préparer à partir et cacher leurs biens. Je regardai les chevaux du roi franchir le portail et tourner vers le nord, puis je rentrai dans le palais où l'intendant, un lancier boiteux du nom de Dyrrig, criait aux esclaves de rassembler les trésors. On emporta les candélabres, les pots et les chaudrons dans le jardin pour les dissimuler dans un puits à sec, tandis qu'on empilait la literie, le linge et les vêtements sur des chariots pour les cacher dans les bois. « Les meubles peuvent rester, dit amèrement Dyrrig, les Saxons en feront ce qu'il leur plaira. »

J'errai dans le palais et tentai de me représenter les Saïs poussant des cris de joie entre les piliers, cassant les sièges fragiles et brisant les mosaïques délicates. Lequel s'installera ici ? me demandai-je. Cerdic ? Lancelot ? Plutôt ce dernier car les Saxons semblaient n'avoir aucun goût pour le luxe romain. Ils laissaient à l'abandon des endroits comme Lindinis et bâtissaient à côté leurs demeures en bois aux toits de chaume.

Je m'attardai dans la salle du trône, imaginant les murs recouverts de ces miroirs que Lancelot aimait tant. Il vivait dans un monde de métal poli afin de pouvoir admirer sans cesse sa propre beauté. Peut-être Cerdic abattrait-il le palais pour

montrer que l'ancien monde des Bretons avait pris fin et que le nouveau règne brutal des Saxons commençait. Ce moment de mélancolique apitoiement sur notre ruine fut interrompu par l'arrivée de Dyrrig, traînant sa jambe estropiée. « Je sauverai les meubles si vous le souhaitez, dit-il d'un air peu enthousiaste.

— Non. »

Dyrrig s'empara d'une couverture abandonnée sur une couche. « Le petit bâtard a laissé ici trois filles dont l'une est enceinte. Je suppose qu'il faut que je leur donne de l'or. Lui s'en est bien gardé. Qu'est-ce que c'est que ça ? » Il s'était arrêté derrière le fauteuil sculpté qui servait de trône à Mordred ; je le rejoignis et vis un trou dans le sol. « Ce n'était pas là, hier », insista Dyrrig.

Je m'agenouillai et découvris qu'on avait détaché toute une partie de la mosaïque ; une des grappes de raisin qui encadraient le motif central, représentant un dieu couché servi par des nymphes, avait été soigneusement ôtée ; les petits carreaux avaient été collés sur un morceau de cuir découpé en forme de grappe, et la couche de briques romaines sur laquelle il reposait gisait maintenant éparpillée sous le fauteuil. Cette cachette donnait accès aux conduits de l'ancien chauffage courant sous le sol.

Quelque chose scintillait au fond ; je me penchai et, tâtonnant dans la poussière et les débris, je récupérai deux petits boutons en or, un lambeau de cuir et ce que j'identifiai, avec une grimace, comme des crottes de souris. Je m'essuyai les mains et tendis l'un des boutons à Dyrrig. L'autre, que j'examinai, portait un visage barbu, belliqueux, coiffé d'un heaume. C'était un travail grossier, mais que l'intensité du regard rendait saisissant. « Du travail de Saxon, dis-je.

— Celui-là aussi, Seigneur. » Son bouton était presque identique au mien. Je regardai de nouveau dans la cavité, mais ne vis rien d'autre. Mordred y avait sûrement caché un trésor, mais une souris ayant grignoté le sac en cuir, lorsque notre roi avait repris le magot, deux boutons en étaient tombés.

« Pourquoi est-ce que Mordred possède de l'or saxon ? demandai-je.

— C'est à toi de me le dire, Seigneur », répondit Dyrrig en crachant dans le trou.

Je calai les briques romaines sur les arceaux de pierre qui soutenaient le sol, puis remis en place le morceau de cuir et son motif de mosaïque. Je devinais pourquoi Mordred possédait cet or et je n'aimais pas la réponse à ma question. Il était là lorsque Arthur avait exposé ses plans de campagne et c'était pour cela que les Saxons avaient pu nous envahir par surprise. Ils savaient que nous allions concentrer nos forces sur la Tamise et nous avaient laissé croire que c'était là qu'ils attaqueraient, pendant que Cerdic rassemblait lentement et secrètement ses forces dans le sud. Notre roi nous avait trahis. Je ne pouvais en être certain car deux boutons en or ne constituaient pas une preuve, mais c'était tristement vraisemblable. Mordred voulait récupérer le pouvoir et même si Cerdic ne le lui rendait pas dans sa totalité, il se vengerait d'Arthur, ce dont il mourait d'envie. « Comment les Saxons ont-ils pu communiquer avec Mordred ? demandai-je.

— C'est simple, Seigneur. Il y avait constamment des visiteurs. Des marchands, des bardes, des jongleurs, des filles.

— On aurait dû lui trancher la gorge, dis-je avec amertume en rangeant les boutons dans ma poche.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Parce qu'il est le petit-fils d'Uther et qu'Arthur ne l'aurait pas permis. » Arthur avait juré de le protéger et ce serment le liait pour la vie. En outre, Mordred était notre roi légitime, dans ses veines courait le sang de tous nos souverains, en remontant jusqu'à Beli Mawr lui-même, et bien qu'il fût corrompu, ce sang était sacré. « Mordred se doit de faire pondre un héritier à une épouse convenable, mais une fois qu'il nous aura donné un nouveau roi, il serait bien avisé de porter un collier de fer.

— Pas étonnant qu'il ne se marie pas, dit Dyrrig. Et qu'arrivera-t-il s'il demeure célibataire ? Supposons qu'il n'ait pas d'héritier ?

— C'est une bonne question, mais battons les Saxons avant de nous soucier d'y répondre. »

Je laissai Dyrrig dissimuler le vieux puits sec avec des broussailles. J'aurais pu revenir tout droit à Dun Caric car

j'avais réglé les problèmes urgents ; Issa était en route pour conduire Argante à l'abri, Mordred était parti pour le nord, mais moi j'avais encore un travail à terminer, aussi j'empruntai la Voie du Fossé qui longeait les grands marécages et les lacs bordant Ynys Wydryn. Les fauvettes menaient grand tapage parmi les roseaux tandis que les martinets épineux s'affairaient à picorer de pleines becquées de boue pour construire de nouveaux nids sous nos avant-toits. Les coucous lançaient leur appel, perchés dans les saules et les bouleaux qui bordaient les marais. Le soleil brillait sur la Dumnonie, les chênes portaient leur nouvelle livrée verte et les prés, à ma gauche, brillaient de primevères et de pâquerettes. Je ne chevauchai pas vite et laissai ma jument aller à l'amble ; à quelques lieues au nord de Lindinis, je m'engageai sur la levée de terre qui menait à Ynys Wydryn. Jusqu'à maintenant, j'avais servi les intérêts d'Arthur en assurant la sécurité d'Argante et celle de Mordred, mais maintenant, j'allais risquer son déplaisir. Ou peut-être faisais-je ce qu'il avait toujours désiré que je fasse.

Je me rendis au sanctuaire de la Sainte-Épine, où je trouvai Morgane se préparant à partir. Elle n'avait pas reçu de nouvelles précises, mais la rumeur avait fait son œuvre et elle savait qu'Ynys Wydryn était menacé. Je lui dis le peu que je savais, et elle me regarda d'un air interrogateur derrière son masque doré. « Où est mon époux ? demanda-t-elle d'un ton perçant.

— Je l'ignore, Dame. » Autant que je le savais, Sansum était toujours prisonnier chez Emrys, à Durnovarie.

« Tu l'ignores et tu t'en moques, fit-elle d'un ton brusque.

— En vérité, Dame, je ne le sais pas. Mais je suppose qu'il va fuir vers le nord, comme tout le monde.

— Alors, dis-lui que nous sommes partis en Silurie. A Isca. » Morgane, naturellement, s'était préparée à cette crise. Prévoyant l'invasion saxonne, elle avait emballé les trésors du sanctuaire, des bateliers étaient prêts à les transporter sur le lac, ainsi que les chrétiennes, bien sûr, jusqu'à la côte où d'autres bateaux attendaient pour leur faire franchir la mer de Severn jusqu'en Silurie. « Et dis à Arthur que je prie pour lui, ajouta Morgane, même s'il ne mérite par mes prières. Dis-lui aussi que sa putain est en sécurité avec moi.

— Non, Dame », dis-je, car c'était pour cela que j'avais chevauché jusqu'à Ynys Wydryn. Même aujourd'hui, je ne sais pas vraiment pourquoi je n'ai pas laissé Guenièvre partir avec Morgane, mais je pense que les Dieux m'ont guidé. Ou n'était-ce pas plutôt parce que, dans cette confusion, tandis que les Saxons mettaient en lambeaux tous nos préparatifs, je voulais offrir un dernier cadeau à Guenièvre. Nous n'avions jamais été amis, mais dans mon esprit, je l'associais aux temps heureux, et même si sa sottise était la cause de nos malheurs, j'avais vu combien Arthur avait vieilli depuis son éclipse. Ou peut-être savais-je qu'en ces temps affreux, nous avions besoin d'âmes fortes et qu'il y avait peu de femmes aussi coriaces que Guenièvre, la princesse d'Henis Wyren.

« Elle part avec moi ! insista Morgane.

— J'ai des ordres d'Arthur », lui rétorquai-je, et cela régla la question, bien qu'en vérité ceux-ci fussent terribles et vagues. Si Guenièvre était en danger, je devais aller la chercher ou peut-être la tuer ; je venais d'opter pour la première alternative, mais au lieu de la mettre en sécurité, de l'autre côté de la Severn, j'allais l'amener au cœur de ce danger.

« On dirait presque un troupeau de vaches effrayées par des loups », dit-elle lorsque j'entrai dans sa chambre. Elle était à la fenêtre d'où elle pouvait voir les femmes de Morgane faire la navette en courant entre les bâtiments et les bateaux. « Que se passe-t-il, Derfel ?

— Vous aviez raison, Dame. Les Saxons nous attaquent par le sud. » Je décidai de ne pas lui révéler que c'était Lancelot qui menait cet assaut.

« Vous croyez qu'ils vont venir jusqu'ici ?

— Je l'ignore. Je sais seulement que nous ne pouvons défendre que l'endroit où se trouve Arthur, et il est à Corinium.

— En d'autres termes, dit-elle avec un sourire, tout n'est que confusion ? » Elle rit, pressentant les possibilités qu'offrait ce désordre. Elle portait ses vêtements habituels, en grosse toile bise, mais le soleil qui brillait par la fenêtre ouverte prêtait une aura d'or à ses splendides cheveux roux. « Alors, qu'est-ce qu'Arthur veut faire de moi ? »

La mort ? Non, décidai-je, il n'avait jamais vraiment voulu cela. Ce qu'il souhaitait, son âme orgueilleuse ne lui permettait pas de le concevoir clairement. « J'ai seulement reçu l'ordre de venir vous chercher, Dame.

— Pour aller où, Derfel ?

— Vous pouvez traverser la Severn avec Morgane ou m'accompagner. J'emmène des gens à Corinium et, de là, vous pourrez vous rendre à Glevum. Vous y serez en sécurité. »

Elle quitta la fenêtre et s'assit dans un fauteuil, à côté de l'âtre vide. « Des gens, dit-elle, détachant ce mot de ma phrase. Qui, Derfel ? »

Je rougis. « Argante. Ceinwyn, bien sûr. »

Guenièvre rit. « J'aimerais bien faire la connaissance d'Argante. Tu crois que me rencontrer lui ferait plaisir ?

— J'en doute, Dame.

— J'imagine qu'elle préférerait me voir morte. Alors, je peux me rendre avec toi à Corinium, ou aller en Silurie avec ces rosses de chrétiennes ? Je crois avoir entendu assez d'hymnes pour toute ma vie. Et puis, c'est à Corinium que nous attendent le plus d'aventures, qu'en penses-tu ?

— J'en ai peur, Dame.

— Peur ? Oh, ne crains rien, Derfel. » Elle rit, avec une gaieté stimulante. « Vous oubliez tous comme Arthur donne le meilleur de lui-même quand les choses tournent mal. Ce sera une joie de le regarder faire. Alors, quand partons-nous ?

— Maintenant, ou plutôt dès que vous serez prête. »

— Je le suis, dit-elle joyeusement. Cela fait un an que je suis prête à quitter cet endroit.

— Vos servantes ?

— On trouve toujours d'autres domestiques, lâcha-t-elle négligemment. Partons ! »

Je n'avais qu'un cheval, aussi, par politesse, je le lui offris, me résignant à quitter le sanctuaire à pied. J'ai rarement vu visage aussi rayonnant que celui de Guenièvre en ce jour. Depuis des mois, elle était enfermée dans les murs d'Ynys Wydryn et, soudain, elle se retrouvait à cheval en plein air, entre les bouleaux au feuillage tout neuf, sous un ciel que ne limitait plus la palissade de Morgane. Nous grimpâmes jusqu'à la levée,

au-delà du Tor, et lorsque nous fûmes sur ce terrain nu et élevé, elle rit et me lança un regard malicieux. « Qu'est-ce qui m'empêche de m'enfuir, Derfel ?

— Rien, Dame. »

Elle poussa un cri de joie, comme une petite fille, et frappa des talons, une fois, deux fois, pour forcer la jument lasse à galoper. Le vent ruisselait dans ses boucles rousses tandis qu'elle chevauchait, libre, sur la prairie. Elle cria de bonheur, en faisant décrire à sa monture un grand cercle dont j'étais le centre. Sa jupe remontait sur ses cuisses, mais elle s'en moquait, se contentant de frapper des talons et de tourner, tourner, jusqu'à ce que le cheval souffle et qu'elle-même se retrouve hors d'haleine. Alors seulement, elle brida la jument et se laissa glisser de la selle. « Je suis tout endolorie, dit-elle, contente.

— Vous montez bien, Dame.

— Je rêvais de remonter à cheval. De chasser de nouveau. De faire tant de choses. » Elle remit de l'ordre dans ses vêtements, puis me lança un regard amusé. « Qu'est-ce qu'Arthur t'a exactement ordonné de faire ? »

J'hésitai. « Rien de très précis, Dame.

— Me tuer ?

— Non, Dame », répondis-je, l'air scandalisé. Je menais la jument par les rênes et Guenièvre marchait à côté de moi.

« Il ne veut certainement pas que je tombe aux mains de Cerdic, dit-elle d'un ton acerbe. Ce serait tellement embarrassant pour lui. Je suppose qu'il a joué avec l'idée de me trancher la gorge. Argante ne doit rien souhaiter d'autre. À sa place, c'est ce que je voudrais. J'ai réfléchi à cela pendant que je tournais autour de toi. Supposons, pensai-je, que Derfel ait reçu l'ordre de me tuer ? Devrais-je m'enfuir sur son cheval ? Puis, j'ai décidé que probablement tu ne me tuerais pas, même si tu en avais reçu l'ordre. Il aurait envoyé Culhwch, s'il avait vraiment voulu ma mort. » Soudain, elle grogna et se mit à marcher les genoux pliés, pour imiter la boiterie de Culhwch. « Lui n'y aurait pas réfléchi à deux fois avant de m'égorger. » Elle rit, tant sa belle humeur nouvelle était incontrôlable. « Arthur n'a pas été précis ?

— Non, Dame.

— Alors, Derfel, l'idée est de toi ? » Elle montra la campagne.

« Oui, Dame, avouai-je.

— J'espère qu'Arthur va estimer que tu as bien fait, sinon, tu auras des ennuis.

— J'ai déjà mon content d'ennuis, Dame. Notre vieille amitié semble morte. »

À ma voix, elle comprit ma tristesse car, soudain, elle passa son bras sous le mien. « Pauvre Derfel. Je suppose qu'il a honte ? »

J'étais gêné. « Oui, Dame.

— Je me suis très mal conduite, dit-elle d'une voix chagrine. Pauvre Arthur. Mais sais-tu ce qui va le rétablir ? Et restaurer votre amitié ?

— J'aimerais le savoir, Dame. »

Elle retira son bras. « Mettre les Saxons en pièces, Derfel, voilà ce qui guérira Arthur. La victoire ! Donne la victoire à Arthur et il redeviendra comme avant.

— Les Saxons, Dame, sont déjà à mi-chemin de la victoire. » Je lui rapportai ce que je savais : que les Saxons se livraient en toute liberté à des actes de violence dans l'est et le sud, que nos forces étaient éparpillées et que notre seul espoir consistait à rassembler notre armée avant que les Saxons n'atteignent Corinium où les deux cents lanciers d'Arthur les attendaient, seuls. Je présumais que Sagramor faisait retraite vers notre chef, que Culhwch viendrait du sud et que, moi, je me porterais au nord dès qu'Issa reviendrait avec Argante. Cuneglas s'était sans doute mis en marche et Œngus Mac Airem se hâterait vers l'est lorsque les nouvelles lui parviendraient, mais si les Saxons arrivaient les premiers à Corinium, tout était perdu. L'espoir était déjà mince, même si nous gagnions la course, car sans les lanciers du Gwent, l'ennemi nous surpasserait tellement en nombre que seul un miracle pourrait nous sauver.

« Ce sont des inepties ! s'exclama Guenièvre. Arthur n'a même pas commencé à se battre ! Nous allons gagner, Derfel, nous allons gagner ! » Sur ce défi, elle éclata de rire et, oubliant sa précieuse dignité, esquissa quelques pas de danse au bord du sentier. La fin des temps semblait arrivée, mais Guenièvre se

retrouvait soudain libre, rayonnante de bonheur, et jamais elle ne m'avait été aussi sympathique que ce jour-là. Brusquement, pour la première fois depuis que j'avais vu les feux d'alarme fumer dans le crépuscule de Beltain, je sentis monter en moi une bouffée d'espoir.

*

Cet espoir se flétrit assez vite car à Dun Caric tout n'était que chaos et mystère. Toujours pas d'Issa ; le petit village, au pied du manoir, était envahi de réfugiés que les rumeurs avaient alarmés, bien qu'aucun d'entre eux n'ait vu un seul Saxon. Ils avaient emmené leurs vaches, leurs moutons, leurs chèvres et leurs cochons, et tout cela convergeait vers Dun Caric parce que mes lanciers leur offraient une sécurité illusoire. Je fis propager de nouvelles rumeurs par mes domestiques et mes esclaves, disant qu'Arthur se retirerait vers les territoires bordant le Kernow et que j'avais décidé d'abattre les troupeaux pour nourrir mes hommes ; ces faux bruits suffirent à pousser la plupart des familles à partir pour la lointaine frontière de cette province. Elles seraient relativement en sécurité dans les vastes landes et leurs animaux n'encombreraient pas les routes menant à Corinium. Si je leur avais simplement ordonné de partir vers le Kernow, elles auraient eu des doutes et se seraient attardées pour s'assurer que je ne les trompais pas.

Issa ne nous avait toujours pas rejoints au coucher du soleil. Je ne m'inquiétai pas outre mesure car Durnovarie était loin et la route fourmillait sans doute de réfugiés. Nous prîmes un repas au manoir et Pyrlig nous chanta la ballade de la grande victoire d'Uther sur les Saxons, à Caer Idern. Quand il eut terminé, je lui lançai une pièce d'or et dis que j'avais un jour entendu Cynyr du Gwent la chanter. Cela l'impressionna. « Cynyr était le plus grand de tous les bardes, dit-il avec nostalgie, même si certains prétendent qu'Amairgin de Gwynedd le surpassait. J'aurais voulu les entendre.

— Mon frère dit qu'il y a un barde encore plus remarquable au Powys, en ce moment, dit Ceinwyn. Et un jeune, en plus.

— Qui ? demanda Pyrlig, pressentant un fâcheux rival.

— Il s'appelle Taliesin.

— Taliesin ! » Guenièvre répéta ce nom qui lui plaisait. Il signifiait « front brillant ».

« Je n'ai jamais entendu parler de lui, dit sèchement Pyrlig.

— Quand nous aurons battu les Saxons, nous commanderons un chant de victoire à ce Taliesin. Et à toi aussi, Pyrlig, me hâtai-je d'ajouter.

— Un jour, j'ai entendu Amairgin chanter, dit Guenièvre.

— Vraiment, Dame ? s'exclama Pyrlig, fort impressionné.

— Je n'étais qu'une enfant, mais je me souviens qu'il poussait des espèces de rugissements caverneux. C'était effrayant. Ses yeux s'écarquillaient, il avalait de l'air, puis il beuglait comme un taureau.

— Ah, l'ancien style, dit Pyrlig dédaigneusement. De nos jours, nous cherchons l'harmonie des mots plus que le simple volume du son.

— Vous devriez chercher les deux, répliqua sévèrement Guenièvre. Je ne doute pas que ce Taliesin soit un virtuose de l'ancien style qui excelle aussi en versification. Comment pouvez-vous captiver un public si tout ce que vous avez à lui offrir, c'est une cadence ingénieuse ? Vous devez glacer le sang dans nos veines, vous devez nous faire pleurer, vous devez nous faire rire !

— N'importe quel homme peut faire du bruit, Dame, répliqua Pyrlig qui défendait sa profession, mais il faut être un artiste chevronné pour imprégner les mots d'harmonie.

— Et bientôt les seules personnes capables de comprendre la complexité de cette harmonie seront les autres artistes chevronnés, avança Guenièvre, vos efforts pour impressionner vos compagnons poètes vous rendront plus savants et vous ne vous apercevrez même pas qu'à part vous, plus personne n'entendra goutte à ce que vous ferez. Les bardes chanteront pour les bardes pendant que nous autres, nous nous demanderons à quoi tend tout ce bruit. Votre tâche, Pyrlig, est de garder vivantes les histoires des peuples, et pour cela il ne faut pas que vous deveniez trop subtils.

— Vous ne souhaitez tout de même pas que nous devenions vulgaires, Dame ! » Et en signe de protestation, il pinça les cordes en crin de sa harpe.

« Je voudrais que vous soyez vulgaires pour les gens vulgaires, raffinés pour les gens raffinés, et les deux en même temps, car si vous n'êtes que raffinés, vous privez le peuple de ses histoires, et si vous n'êtes que vulgaires, aucun seigneur, aucune dame, ne vous lancera de pièce d'or.

— Sauf les seigneurs vulgaires », fit remarquer Ceinwyn avec espièglerie.

Guenièvre me lança un coup d'œil et je vis qu'elle allait m'insulter, puis elle en prit conscience et éclata de rire. « Si j'avais de l'or, Pyrlig, je te récompenserais car tu chantes joliment, mais hélas, je n'en ai pas.

— Votre louange suffit à me combler, Dame. »

La présence de Guenièvre avait surpris mes lanciers et, toute la soirée, de petits groupes vinrent la contempler, émerveillés. Elle ignora leur regards. Ceinwyn l'avait accueillie sans la moindre marque d'étonnement et Guenièvre avait été assez intelligente pour se montrer gentille avec mes filles, si bien que Morwenna et Seren s'étaient endormies à ses pieds. Tout comme mes lanciers, elles avaient été fascinées par la grande femme rousse dont la réputation était aussi sensationnelle que son apparence. Guenièvre était simplement heureuse d'être là. Nous n'avions ni tables ni fauteuils dans la grande salle, juste des joncs par terre et des tapis de laine, mais elle s'assit près du feu et domina sans effort toute la maisonnée. Il y avait, dans ses yeux, une ardeur qui la rendait intimidante, sa cascade de cheveux roux emmêlés était d'une beauté saisissante et sa joie d'être libre, contagieuse.

« Combien de temps restera-t-elle ainsi ? » me demanda Ceinwyn plus tard, cette nuit-là. Nous avions donné notre propre chambre à Guenièvre et nous étions dans la salle commune avec nos gens.

« Je l'ignore.

— Alors que sais-tu ?

— Nous attendons Issa, puis nous partirons pour le nord.

— Pour Corinium ?

— Moi, j'irai à Corinium, mais les filles et toi, je vous enverrai à Glevum. Vous y serez suffisamment près de la bataille et, si le pire survient, vous pourrez aller vous réfugier dans le Gwent. »

Le lendemain, je commençai à m'inquiéter de ne pas voir arriver Issa. Dans mon idée, nous faisions la course avec les Saxons pour atteindre Corinium, et plus j'étais retardé, plus nous avions de chances de la perdre. Si l'ennemi pouvait vaincre séparément nos bandes de guerriers, alors la Dumnonie tomberait comme un arbre pourri, et voilà que ma troupe, l'une des plus fortes du pays, était retenue à Dun Caric parce qu'Issa et Argante n'arrivaient pas.

À midi, le départ se fit de plus en plus urgent car nous aperçûmes alors les premières traînées de fumée dans le ciel, à l'est et au sud. Personne ne fit de commentaire sur les grands panaches minces qui signalaient, nous le savions, des feux de chaume. Les Saxons détruisaient tout sur leur passage et ils étaient assez près de nous pour que nous voyions les signes de leurs incendies.

J'envoyai un cavalier à la rencontre d'Issa pendant que le reste d'entre nous parcourait une lieue à pied, à travers champs, jusqu'à la Voie du Fossé, la grande route romaine que mon lieutenant aurait dû suivre. J'avais décidé de l'attendre, puis de remonter la voie jusqu'à Aquae Sulis, qui se trouvait à environ dix lieues au nord, et de là nous partirions pour Corinium, douze lieues plus loin. Vingt-deux lieues en tout. Trois jours d'une marche longue et difficile.

Nous attendîmes dans un champ de taupinières, près de la route. J'avais plus de cent lanciers et au moins autant de femmes, d'enfants, d'esclaves et de domestiques, ainsi que des chevaux, des mules et des chiens. Et nous attendîmes tous. Seren, Morwenna et les autres enfants cueillaient des jacinthes dans un bois voisin pendant que je faisais les cent pas sur les dalles brisées de la route. Des réfugiés passaient sans cesse, mais aucun d'eux, même ceux qui venaient de Durnovarie, n'apportait de nouvelles de la princesse Argante. Un prêtre pensait avoir vu Issa et ses hommes entrer dans la cité car il avait remarqué l'étoile à cinq branches sur les boucliers des

lanciers, mais il ne savait pas s'ils étaient repartis ou se trouvaient encore là-bas. La seule chose dont tous étaient certains, c'était que l'ennemi approchait de Durnovarie, même si aucun n'avait réellement aperçu de lancier saxon. Ils avaient entendu des rumeurs de plus en plus délirantes. On disait qu'Arthur était mort, ou qu'il avait fui dans le Rheged, alors qu'on prêtait à Cerdic des chevaux qui soufflaient le feu et des haches magiques capables de fendre le fer comme si c'était de la toile.

Guenièvre avait emprunté un arc à l'un de mes chasseurs et choisi pour cible un orme mort, au bord de la route. Elle tirait bien, criblant le bois pourri de flèches, mais lorsque je la complimentai de son habileté, elle fit la grimace. « Je manque d'entraînement. Avant, j'étais capable de tuer un daim qui courait à cent pas, maintenant, je me demande si je pourrais en blesser un immobile à cinquante. » Elle arracha les flèches de l'arbre. « Mais je pense pouvoir toucher un Saxon, si l'occasion s'en présente. » Elle rendit l'arme à mon chasseur, qui s'inclina et s'éloigna à reculons. « S'ils sont près de Durnovarie, que vont-ils faire ensuite ?

— Ils remonteront cette route.

— Sans pousser plus loin à l'ouest ?

— Ils connaissent nos plans. » Je lui parlai des boutons en or ornés de visages barbus, découverts chez Mordred. « Aelle marche sur Corinium pendant que les soldats de Cerdic ravagent le sud. Et nous sommes coincés ici à cause d'Argante.

— Laisse-la pourrir, dit sauvagement Guenièvre, puis elle haussa les épaules. Je sais que cela t'est impossible. Est-ce qu'il l'aime ?

— Je ne saurais le dire, Dame.

— Bien sûr que si. Arthur se plaît à faire croire qu'il est conduit par la raison, mais il aspire à être gouverné par la passion. Il bouleverserait le monde par amour.

— Il n'a pas beaucoup bouleversé le monde ces derniers temps.

— Jadis, il l'a fait pour moi, répliqua-t-elle, non sans une note de fierté. Alors, où vas-tu ? »

Je m'étais dirigé vers mon cheval qui paissait l'herbe entre les taupinières. « Je pars pour le sud.

— Fais cela et nous te perdrons, toi aussi. »

Guenièvre avait raison, mais je commençais à bouillir de voir ainsi mes espoirs frustrés. Pourquoi Issa n'avait-il pas envoyé de message ? Il était parti avec cinquante de mes meilleurs guerriers et tous avaient disparu. Je maudis ce jour perdu à attendre, donnai une calotte à un gamin innocent qui caracolait en jouant au lancier, puis des coups de pied aux chardons. « Nous pourrions partir pour le nord, suggéra Ceinwyn calmement en montrant les femmes et les enfants.

— Non, dis-je, il faut rester ensemble. » Je regardai en direction du sud, mais ne vis rien sur la route, que de tristes réfugiés qui avançaient péniblement. C'étaient pour la plupart des familles parties avec leur précieuse vache, et parfois un veau, bien qu'en cette saison nouvelle, les veaux fussent trop petits pour marcher. Certains, abandonnés au bord de la route, appelaient pitoyablement leur mère. D'autres réfugiés, des commerçants, tentaient de sauver leurs marchandises. Un homme conduisait une charrette, tirée par un bœuf, pleine de paniers de terre savonneuse, un autre emportait des peaux, certains de la poterie. Ils nous jetaient des regards mauvais, nous blâmant de ne pas avoir arrêté les Saxons plus tôt.

Seren et Morwenna, que leur tentative de dépouiller le bois de ses jacinthes n'amusait plus, avaient trouvé une portée de levrauts sous des fougères et du chèvrefeuille, en bordure des arbres. Elles appelèrent Guenièvre avec de grands gestes, puis caressèrent doucement les petits corps poilus qui frissonnaient sous leurs mains. Ceinwyn les observait. « Elle a fait la conquête des filles, me dit-elle.

— Celle de mes lanciers aussi. » C'était vrai. Il y a quelques mois, mes hommes avaient traité Guenièvre de putain et maintenant ils la contemplaient avec adoration. Elle s'était proposée de les charmer, et quand Guenièvre décidait d'être aimable, elle pouvait éblouir. « Après cela, Arthur aura bien du mal à la remettre en cage, dis-je.

— C'est sans doute pour cela qu'il a voulu la relâcher, fit observer Ceinwyn. Il ne souhaitait sûrement pas sa mort.

— Argante, si.

— Évidemment », acquiesça-t-elle, puis elle resta, comme moi, les yeux fixés sur l'horizon sud, mais on ne voyait toujours aucun lancier sur la longue route droite.

Issa finit par nous rejoindre au crépuscule. Il arriva avec ses cinquante lanciers, les trente gardes du palais de Durnovarie, les douze Blackshields qui constituaient la petite armée personnelle d'Argante, et au moins deux cents réfugiés. Pire, il nous apportait six chariots, tirés par des bœufs menant un train d'escargots, et c'étaient ces lourds véhicules qui l'avaient tant retardé. « Qu'est-ce qui t'a pris ? lui criai-je. Ce n'est pas le moment de s'encombrer de chariots !

— Je sais, Seigneur, répond-il d'un air pitoyable.

— Es-tu fou ? » J'étais en colère. Je m'étais rendu à sa rencontre, à cheval, et faisais maintenant virevolter ma jument sur le bas-côté. « Tu as perdu des heures ! criai-je.

— Je n'avais pas le choix ! protesta-t-il.

— Tu portes une lance ! dis-je d'une voix hargneuse. Cela te donne le droit de choisir ce que tu veux. »

Il se contenta de hausser les épaules et de montrer du geste la princesse Argante, perchée sur le chariot de tête. Les quatre bœufs, dont les flancs saignaient des coups d'aiguillon qui les avaient harcelés tout le jour, s'arrêtèrent au milieu de la route, tête basse.

« Les chariots n'iront pas plus loin ! lui criai-je. A partir d'ici, vous chevaucherez ou vous irez à pied !

— Non ! » insista Argante.

Je mis pied à terre et remontai la colonne de chariots. L'un ne contenait que des statues romaines qui avaient orné la cour du palais de Durnovarie, un autre était plein de robes et de manteaux, tandis que sur le troisième s'empilaient des pots, des torchères et des candélabres de bronze. « Dégagez la route, criai-je en colère.

— Non ! » Argante avait sauté de son perchoir et courait maintenant vers moi. « Arthur m'a ordonné de les lui apporter.

— Dame, Arthur n'a pas besoin de statues ! » Je me tournai vers elle, réprimant ma colère.

« Elles viendront avec nous ou je reste ici ! cria Argante.

— Alors, demeurez, Dame, répliquai-je brutalement. Dégagez la route ! criai-je aux charretiers. Enlevez-moi ça ! Dégagez la route ! » J'avais tiré Hywelbane et frappai de sa lame le bœuf le plus proche pour le pousser vers le bas-côté.

« Ne partez pas ! » hurla Argante aux charretiers. Elle tirailla l'un des bœufs par les cornes, ramenant l'animal ahuri sur la route. « Je ne laisserai pas tout cela à l'ennemi », me hurla-t-elle.

Guenièvre nous regardait avec un air d'amusement froid, ce qui n'avait rien d'étonnant car Argante se comportait en enfant gâtée. Fergal, son druide, se précipita au secours de sa princesse, arguant que ses chaudrons et ingrédients magiques étaient chargés sur l'un des chariots. « Ainsi que le trésor, ajouta-t-il, comme une réflexion tardive.

— Quel trésor ? demandai-je.

— Le trésor d'Arthur, dit Argante d'un ton sarcastique, comme si en révélant l'existence de l'or, elle avait remporté la victoire. Il veut que je l'apporte à Corinium. » Elle souleva quelques lourdes robes, dans le second chariot, et frappa de petits coups un coffre en bois caché dessous. « L'or de la Dumnonie ! Vous allez le donner aux Saxons ?

— Mieux vaut leur abandonner le trésor que vous et moi, Dame », dis-je, puis je rompis le harnais des bœufs avec Hywelbane. Argante m'injuria, jurant qu'elle me ferait punir, que je lui volais ses trésors, mais je me contentai de trancher le harnais suivant en ordonnant aux charretiers, d'une voix rageuse, de relâcher les animaux. « Écoutez, Dame, dis-je, il faut que nous allions plus vite que ces bœufs. » Je lui montrai du doigt la fumée, au loin. « Ce sont les Saxons ! Ils seront ici dans quelques heures.

— On ne peut pas abandonner les chariots ! » hurla-t-elle. Il y avait des larmes dans ses yeux. Bien qu'elle fût fille de roi, elle avait grandi sans beaucoup de biens et maintenant, en tant qu'épouse du chef de la Dumnonie, elle était riche et ne voulait pas renoncer à sa nouvelle fortune. « Ne détachez pas ces harnais ! » cria-t-elle aux charretiers et eux, interdits, ne savaient plus que faire. Je cisaillai un autre trait de cuir et

Argante se mit à me rouer de coups de poing, jurant que j'étais un voleur, et son ennemi.

Je la repoussai gentiment, mais elle ne voulait pas partir et je n'osais pas me montrer trop brutal. Elle piqua une crise de rage, m'injuriant et me frappant de ses petites mains. J'essayai de la repousser de nouveau, mais elle me cracha au visage, me frappa encore, puis cria à ses gardes du corps de venir à son aide.

Les douze Blackshields hésitèrent, mais c'étaient des guerriers de son père qui avaient juré de la servir, aussi s'avancèrent-ils vers moi, la lance levée. Mes propres hommes accoururent pour me défendre. Nous surpassions de beaucoup les Blackshields en nombre, mais ils ne reculèrent pas et leur druide sautillait devant eux, sa barbe tressée de poils de renard frétillait et les petits os qui y étaient attachés cliquetaient tandis qu'il disait aux Irlandais qu'ils étaient bénis et qu'après leur mort, ils recevraient de l'or en récompense. « Tuez-le ! hurlait Argante à ses gardes du corps en me désignant. Tuez-le tout de suite !

— Assez ! » cria sèchement Guenièvre. Elle s'avança au milieu de la route et regarda impérieusement les Blackshields. « Ne faites pas les imbéciles, baissez vos lances. Si vous voulez mourir, emportez des Saxons avec vous, pas des Dumnoniens. » Elle se tourna vers Argante. « Venez, mon enfant », dit-elle, et elle attira la jeune fille à elle, se servant d'un coin de sa cape grisâtre pour essuyer ses larmes. « Vous avez tout à fait raison d'essayer de sauver le trésor, dit-elle, mais Derfel aussi a raison. Si nous ne nous hâtons pas, les Saxons nous rattraperont. » Elle se tourna vers moi. « Y a-t-il une possibilité d'emporter cet or ?

— Aucune », répondis-je, et il y n'en avait pas. Même si j'avais attelé les lanciers aux chariots, ceux-ci nous auraient tout de même ralentis.

« Cet or est à moi ! hurla Argante.

— Il appartient aux Saxons, maintenant », dis-je, et je criai à Issa d'ôter les chariots de la route et de libérer les bœufs.

Argante cria une dernière protestation, mais Guenièvre la prit dans ses bras et la serra contre elle. « Il ne convient pas à une princesse de montrer sa colère en public, lui murmura-t-

elle doucement. Soyez mystérieuse, ma chère, et ne laissez jamais les hommes deviner ce que vous pensez. Votre pouvoir repose dans l'ombre, car à la lumière du soleil les hommes vous domineront toujours. »

Argante n'avait aucune idée de l'identité de cette grande et belle femme, mais elle laissa Guenièvre la réconforter tandis qu'Issa et ses hommes poussaient les chariots sur le bas-côté herbu. Je permis aux femmes de prendre les capes et les robes qu'elles voulaient, mais nous abandonnâmes les chaudrons, les trépieds et les chandeliers. Issa découvrit l'une des bannières de guerre d'Arthur, un immense drap de lin blanc où était brodé, avec des fils de laine, un grand ours noir, et nous la gardâmes pour empêcher qu'elle ne tombe aux mains des Saxons, mais nous ne pouvions pas emporter l'or. Nous transportâmes les coffres jusqu'à une rigole d'écoulement inondée, dans un champ voisin, et nous déversâmes les pièces dans l'eau puante, en espérant que les Saxons ne les découvriraient pas.

Argante sanglotait en nous regardant faire. « Il est à moi ! protesta-t-elle une dernière fois.

— Autrefois, c'était le mien, dit très calmement Guenièvre, et j'ai survécu à cette perte, tout comme vous le ferez. »

Argante s'écarta aussitôt pour lever les yeux sur la femme plus grande qu'elle. « Vous !

— N'ai-je pas de nom, enfant ? demanda Guenièvre avec une touche de dédain. Je suis la princesse Guenièvre. »

Argante se contenta de pousser un cri, puis elle remonta la route en courant jusqu'à l'endroit où s'étaient retirés les Blackshields. Je gémis, remis Hywelbane au fourreau, puis attendis que mes hommes aient caché le reste de l'or. Guenièvre avait retrouvé l'une de ses anciennes capes, un flot de lainage doré, bordé de fourrure d'ours, et s'était débarrassée du vieux vêtement terne qu'elle portait en prison. « Son or, vraiment ! me dit-elle avec colère.

— On dirait que je me suis fait un ennemi de plus », répliquai-je en regardant Argante parler à son druide et le presser sans doute de me lancer une malédiction.

« Si nous avons un ennemi commun, Derfel, dit Guenièvre avec un sourire, cela fait enfin de nous des alliés. Ça me plaît bien.

— Merci, Dame. » À la réflexion, mes filles et mes lanciers n'étaient pas les seuls à être tombés sous le charme.

Le reste de l'or ayant été versé dans le fossé, mes hommes revinrent ramasser leurs lances et leurs boucliers. Le soleil flambait au-dessus de la Severn, remplissant l'ouest d'une lueur cramoisie lorsqu'enfin nous partîmes vers la guerre.

*

Nous n'avions parcouru que quelques lieues quand l'obscurité nous poussa à quitter la route pour chercher un abri, mais au moins nous avions atteint les collines, au nord d'Ynys Wydryn. Nous nous arrêtâmes ce soir-là dans un manoir abandonné où nous prîmes un maigre repas de pain dur et de poisson séché. Argante s'assit à l'écart, protégée par son druide et ses gardes, et quoique Ceinwyn tentât de l'attirer dans notre conversation, elle resta sourde à ses avances, aussi nous la laissâmes bouder.

Lorsque nous eûmes mangé, je me rendis avec Ceinwyn et Guenièvre au sommet d'une petite colline, derrière le manoir, où se trouvaient deux des tombes de nos Anciens. Je sollicitai le pardon des morts et grimpai sur l'un des monticules où mes compagnes me rejoignirent. Nous regardâmes tous trois vers le sud. Les fleurs de pommiers luisantes de clair de lune blanchissaient joliment la vallée, mais nous ne vîmes rien à l'horizon, sauf la lueur menaçante des feux. « Les Saxons avancent vite », dis-je avec amertume.

Guenièvre resserra la cape sur ses épaules. « Où est Merlin ?

— Disparu. » Des bruits couraient que le druide était en Irlande, ou dans les étendues sauvages du nord, ou peut-être dans les landes du Gwynedd, alors qu'une autre histoire assurait qu'il était mort et que Nimue avait abattu tous les arbres d'un versant montagneux pour édifier son bûcher funéraire. Ce n'était que des rumeurs, me disais-je, rien que des rumeurs.

« Nul ne sait où est Merlin, mais lui sait sûrement où nous sommes, dit tendrement Ceinwyn.

— Je prie pour qu'il en soit ainsi », répliqua Guenièvre avec ferveur, et je me demandai quel dieu ou quelle déesse elle pouvait prier. Toujours Isis ? Ou était-elle revenue aux Dieux bretons ? Peut-être ceux-ci avaient-ils fini par nous abandonner, et cette idée me fit frissonner. Les flammes de Mai Dun avaient été leur bûcher d'adieu, et les bandes armées qui ravageaient maintenant la Dumnonie, leur vengeance.

Nous repartîmes à l'aube. Des nuages s'étaient amoncelés durant la nuit et une petite pluie se mit à tomber dès le lever du jour. La Voie du Fossé fourmillait de réfugiés et bien que j'eusse mis à notre tête une vingtaine de guerriers qui écartaient de notre route les troupeaux et les chariots tirés par des bœufs, notre progression était pitoyablement lente. Beaucoup d'enfants ne pouvaient pas nous suivre et devaient être, soit portés par les animaux de bât déjà chargés de nos lances, de nos armures et de nos provisions, soit hissés sur les épaules des plus jeunes lanciers. Guenièvre et Ceinwyn leur racontaient des histoires en marchant, tandis qu'Argante chevauchait ma jument. La pluie devint plus forte, balayant les crêtes des collines de ses larges rideaux gris et gargouillant dans les fossés, de part et d'autre de la voie romaine.

J'avais espéré arriver à Aquae Sulis à midi, mais ce fut au milieu de l'après-midi que notre troupe fatiguée et trempée pénétra dans la vallée où s'étendait la cité. La rivière était en crue et une masse de débris flottants, s'accumulant contre les piles du pont romain, avait formé un barrage et provoqué l'inondation des champs sur les deux rives. Le magistrat de la ville aurait dû faire déblayer son cours, mais il ne s'en était pas occupé, pas plus qu'il n'avait entretenu le mur qui ceinturait sa cité. Celui-ci ne s'élevait qu'à une centaine de pas du pont et, Aquae Sulis n'étant pas une forteresse, il n'avait jamais été redoutable, mais maintenant, il ne constituait guère un obstacle. Des parties entières de la palissade élevée sur le rempart de terre et de pierres avait été arrachées pour servir de bois de charpente ou de chauffage, et le rempart lui-même était si érodé que les Saxons auraient pu le franchir sans ralentir l'allure. Ici

et là, des hommes tentaient frénétiquement de réparer la muraille, mais il aurait fallu tout un mois à cinq cents ouvriers pour reconstruire ces défenses.

Nous entrâmes à la queue leu leu par la belle porte sud et je constatai que, même si la ville n'avait pas la force de préserver ses remparts, ni la main-d'œuvre nécessaire pour empêcher que des détritus divers n'engorgent le pont, quelqu'un avait trouvé le temps de mutiler le beau masque de Minerve, la déesse romaine, qui en ornait autrefois l'arche. Ce n'était plus maintenant qu'un bloc de pierre martelé sur lequel on avait grossièrement gravé une croix. « C'est une ville chrétienne ? me demanda Ceinwyn.

— Presque toutes les villes le sont », répondit Guenièvre à ma place.

C'était aussi une belle cité. Ou plutôt, elle l'avait été, car avec le temps, les tuiles des toits étaient tombées et avaient été remplacées par du chaume, certaines maisons s'étaient effondrées et n'étaient plus que tas de briques et de pierres, cependant les rues étaient pavées et les hauts piliers ainsi que le fronton somptueusement sculpté du magnifique temple de Minerve s'élevaient toujours au-dessus des misérables toitures. Mon avant-garde se fraya avec brutalité un chemin dans les rues encombrées jusqu'au temple qui se dressait au cœur sacré de la cité. Les Romains avaient édifié un mur intérieur qui entourait à la fois ce sanctuaire et les thermes qui avaient apporté à la ville sa renommée et sa prospérité. Une source d'eau magique chauffait la piscine couverte, mais des tuiles étaient tombées et de minces volutes de vapeur montaient des trous. Le temple lui-même, dépouillé de ses gouttières en plomb, était maculé de taches de pluie et de plaques de lichen, le plâtre peint sous le haut portique s'était écaillé et avait noirci ; mais, en dépit de ce délabrement, on pouvait encore, quand on se tenait dans le large enclos pavé du sanctuaire de la cité, imaginer un monde où les hommes savaient construire de tels lieux et pouvaient y vivre sans craindre les lances venues de l'est barbare.

Le magistrat de la cité, un homme d'âge mûr, agité, tendu, nommé Cildydd, et qui portait une toge romaine pour marquer son autorité, se précipita hors du temple pour m'accueillir. Je

l'avais connu pendant la rébellion lorsque, bien que chrétien, il avait fui les fanatiques fous à lier qui s'étaient emparés des sanctuaires d'Aquae Sulis. Il avait plus tard retrouvé son poste, mais je devinai que son autorité était minime. Il portait un morceau d'ardoise sur lequel il avait fait des douzaines de marques représentant visiblement le nombre d'enrôlés rassemblés à l'intérieur de l'enclos. « Les réparations sont en cours ! » Cildydd m'accueillit sans autre forme de politesse. « J'ai des hommes qui coupent des arbres pour les murs. Ou plutôt j'avais. L'inondation pose problème, c'est vrai, mais si la pluie cesse... » Il laissa la phrase en suspens.

« L'inondation ? demandai-je.

— Quand la rivière monte, Seigneur, l'eau reflue dans les égouts romains. Elle a déjà envahi les parties basses de la cité. Et pas seulement l'eau, je le crains. Cette odeur. Vous sentez ? » Il renifla d'un air dégoûté.

« Le problème, dis-je, c'est que les arches du pont sont obstruées par des détritus. Que vous auriez dû faire ôter. C'était aussi votre tâche de garder les murs en bon état. » Sa bouche s'ouvrit et se referma sans qu'il en sorte un seul mot. Il tendit l'ardoise comme pour démontrer son efficacité, puis se contenta de cligner des yeux en signe d'impuissance. « Cela n'a plus d'importance maintenant, puisqu'on ne peut plus défendre la cité, poursuivis-je.

— Pas la défendre ! Pas la défendre ! Il faut la défendre ! On ne peut pas abandonner la cité !

— Si les Saxons arrivent, dis-je brutalement, vous n'aurez pas le choix.

— Mais il faut la défendre, Seigneur, insista-t-il.

— Avec quoi ?

— Vos hommes, Seigneur, dit-il en montrant du geste mes lanciers qui s'étaient abrités de la pluie sous le haut portique du temple.

— Au mieux, on pourrait garnir de troupes deux cents toises de murailles, ou plutôt ce qu'il en reste. Qui défendrait le reste ?

— Les troupes que j'ai levées. » Cildydd agita son ardoise en direction d'une bande d'hommes à l'air maussade qui

attendaient près des thermes. Peu d'entre eux étaient armés et encore moins portaient une armure.

« Avez-vous jamais vu les Saxons attaquer ? rétorquai-je. Ils envoient d'abord d'énormes chiens dressés à la guerre, et ils arrivent ensuite avec des haches de trois pieds de long et des lances dont la hampe mesure huit pieds. La bière qu'ils ont bue les a rendus fous, et leur seul désir est de s'emparer des femmes et de l'or. À votre avis, combien de temps vos enrôlés tiendront-ils ? »

Cildydd me regarda en clignant des yeux. « On ne peut pas céder comme ça, dit-il faiblement.

— Est-ce que vos enrôlés ont de vraies armes ? » demandai-je en montrant les hommes renfrognés qui attendaient sous la pluie. Sur la soixantaine, deux ou trois portaient des lances, je vis une vieille épée romaine, mais la plupart n'avaient que des haches ou des pioches ; certains ne possédaient même pas ces armes rudimentaires et tenaient seulement des pieux durcis au feu dont ils avaient taillé les bouts noircis en pointe.

« Nous fouillons la cité, Seigneur. Il doit bien y avoir des lances quelque part.

— Lances ou non, répliquai-je cruellement, si vous essayez de tenir la place, vous mourrez tous. »

Cildydd me regarda bouche bée. « Alors, que faire ? finit-il par demander.

— Vous rendre à Glevum.

— Mais la cité ! » Il blêmit. « Il y a des marchands, des orfèvres, des églises, des trésors. » Sa voix baissa petit à petit tandis qu'il imaginait l'énormité de la catastrophe, et pourtant si les Saxons arrivaient, celle-ci semblait inévitable. Aquae Sulis n'était pas une ville de garnison, juste un petit bijou niché entre des collines. Cildydd clignait des paupières sous la pluie. « Glevum, dit-il d'un air maussade. Et vous nous escorterez jusque-là, Seigneur ?

— Non. Je vais à Corinium, et vous, à Glevum. » J'étais tenté d'envoyer Argante, Guenièvre, Ceinwyn et les familles avec lui, mais je ne pouvais pas me fier à Cildydd pour les protéger. Il valait mieux que j'emmène les femmes et les

familles dans le nord, puis que je les renvoie, avec une petite escorte, de Corinium à Glevum.

Au moins, je fus débarrassé d'Argante, car tandis que je détruisais brutalement les minces espoirs qu'avait couvés Cildydd de défendre Aquae Sulis, une troupe de cavaliers en armures pénétra bruyamment dans l'enceinte du temple. C'étaient des hommes d'Arthur, portant la bannière de l'ours, et menés par Balin qui injuriait copieusement la foule des réfugiés. Il parut soulagé de me voir, puis étonné en reconnaissant Guenièvre. « As-tu ramené la mauvaise princesse, Derfel ? demanda-t-il en descendant de son cheval fourbu.

— Argante est dans le temple », répondis-je en montrant d'un signe de tête l'édifice où la princesse s'était abritée de la pluie. Elle ne m'avait pas parlé de toute la journée.

« Je vais l'amener à Arthur », dit Balin. C'était un homme barbu, direct, avec un ours tatoué sur le front et une cicatrice blanche irrégulière sur la joue gauche. Je lui demandai des nouvelles et il me dit le peu qu'il savait, rien de bon. « Ces bâtards descendent la Tamise. Ils ne sont qu'à trois jours de marche de Corinium, et il n'y a toujours aucun signe de Cuneglas ou d'Œngus. C'est le chaos, Derfel, le chaos. » Soudain, il frémit. « Qu'est-ce qui pue comme ça ?

— Les égouts refoulent.

— Dans toute la Dumnonie. Il faut que je me dépêche, Arthur attendait son épouse à Corinium avant-hier.

— Tu as des directives à me transmettre ? lui criai-je tandis qu'il poussait son cheval vers les marches du temple.

— Rends-toi à Corinium ! En vitesse ! Et expédie là-bas toute la nourriture que tu peux ! » Il hurla ce dernier ordre en franchissant les grandes portes de bronze. Il avait amené six chevaux de rechange, assez pour mettre en selle Argante, ses servantes et Fergal, ce qui signifiait qu'on me laissait les douze gardes Blackshields. Je sentis qu'ils étaient aussi contents que moi d'être débarrassés de leur princesse.

Balin partit pour le nord en fin d'après-midi. J'aurais bien voulu reprendre aussi la route, mais les enfants étaient fatigués, la pluie persistait et Ceinwyn me persuada que nous irions plus vite si nous nous reposions cette nuit à Aquae Sulis pour

repartir d'un bon pied le lendemain matin. Je postai des gardes devant les bains et laissai les femmes et les enfants plonger dans la grande piscine d'eau chaude, puis j'envoyai Issa et une vingtaine d'hommes fouiller la ville à la recherche d'armes pour équiper les enrôlés. Après cela, je fis chercher Cildydd et lui demandai combien il lui restait de nourriture. « Guère, Seigneur ! affirma-t-il, clamant qu'il avait déjà envoyé seize chariots de céréales, de viande séchée et de poisson salé à Corinium.

— Vous avez fouillé les maisons particulières ? demandai-je. Les églises ?

— Seulement les greniers de la cité, Seigneur.

— Alors, cherchons pour de bon », suggérai-je, et au crépuscule, nous avions rassemblé sept autres charretées de précieuses provisions. J'expédiai les chariots vers le nord le soir même, en dépit de l'heure tardive. Compte tenu de leur lenteur, il valait mieux qu'ils partent le plus tôt possible.

Issa m'attendait dans l'enceinte du temple. Ses fouilles avaient produit sept vieilles épées, une douzaine de lances pour la chasse à l'ours, et les hommes de Cildydd avaient déterré quinze lances de plus, dont huit brisées, mais Issa rapportait aussi une nouvelle intéressante. « On dit qu'il y a des armes cachées dans le temple, Seigneur.

— Qui l'affirme ? »

Issa montra du geste un homme barbu qui portait le tablier ensanglanté d'un boucher. « Il pense qu'après la rébellion on a dissimulé des brassées de lances dans le temple, mais le prêtre nie.

— Où est le prêtre ?

— À l'intérieur, Seigneur. Il m'a ordonné de sortir quand je l'ai questionné. »

Je gravis les marches en courant et franchis les grandes portes. Ce lieu avait été consacré à Minerve et à Sulis, déesses romaine et bretonne, mais les déités païennes de la cité avaient été chassées et remplacées par le Dieu chrétien. La dernière fois que j'étais entré dans ce temple, il y avait une grande statue de Minerve en bronze veillée par des lampes à huile aux flammes dansantes, mais on l'avait brisée pendant la rébellion et il ne

restait plus que la tête creuse de la déesse, empalée sur un pieu et placée comme un trophée derrière l'autel chrétien.

Le prêtre me défia. « C'est la maison de Dieu ! » rugit-il. Entouré de femmes éplorées, il célébrait un mystère devant son autel, mais interrompit la cérémonie pour m'affronter. C'était un homme jeune, plein de passion, l'un de ces prêtres qui avaient fomenté des troubles en Dumnonie et qu'Arthur avait laissés vivre afin que l'amertume de l'échec ne demeure pas dans le cœur des chrétiens. Cependant, celui-là n'avait rien perdu de sa ferveur d'insurgé. « Vous profanez la maison de Dieu avec l'épée et la lance ! Est-ce que vous portez vos armes dans le manoir de votre seigneur ? Alors, pourquoi les gardez-vous dans la maison du mien ?

— La semaine prochaine, ce sera un temple à Thunor et les Saxons sacrifieront vos enfants à l'endroit même où vous vous tenez. Y a-t-il des lances ici ?

— Non ! » répondit-il d'un air de défi. Les femmes crièrent et reculèrent lorsque je gravis les marches de l'autel. Le prêtre brandit une croix. « Au nom de Dieu, et au nom de Son Saint Fils et au Nom de l'Esprit Saint. Non ! » Il poussa ce dernier cri parce que j'avais tiré Hywelbane de son fourreau et m'en servis pour faire tomber la croix de ses mains. Le morceau de bois glissa sur le sol de marbre tandis que j'enfonçai la lame dans sa barbe broussailleuse. « Je vais démolir ce lieu pierre par pierre pour trouver les lances et enterrer ta misérable carcasse sous les décombres. Alors, où sont-elles ? »

Cette menace dégonfla sa bravade. Les lances, amassées dans l'espoir d'une autre campagne qui mettrait un chrétien sur le trône de Dumnonie, se trouvaient dans une crypte secrète, sous l'autel, où l'on cachait jadis les trésors offerts par ceux qui cherchaient à bénéficier du pouvoir de guérison de Sulis. Le prêtre, effrayé, me montra comment soulever la dalle de marbre pour mettre au jour un trou rempli d'or et d'armes. Nous laissâmes l'or, mais nous portâmes les lances aux recrues de Cildydd. Je doutais que les soixante hommes puissent se rendre vraiment utiles dans une bataille, mais un homme armé d'une lance ressemble à un guerrier et, vus de loin, ils pouvaient impressionner les Saxons. Je leur dis de se tenir prêts à partir le

lendemain matin et d'emporter toute la nourriture qu'ils pourraient trouver. Nous dormîmes cette nuit-là dans le temple. Je débarrassai l'autel de ses accessoires chrétiens et plaçai la tête de Minerve entre deux lampes à huile afin qu'elle nous garde pendant notre sommeil. La pluie coulait du toit et formait des mares sur le marbre, mais aux premières heures de la matinée, elle cessa et l'aube apporta un ciel clair et un vent d'est froid et vif.

Nous quittâmes la cité avant le lever du soleil. Seules quarante des recrues de la cité marchaient avec nous, car le reste avait disparu durant la nuit, mais quarante hommes de bonne volonté valaient mieux que soixante alliés incertains. La voie n'était plus encombrée de réfugiés car j'avais fait courir le bruit que ce n'était pas à Corinium mais à Glevum qu'ils seraient en sécurité. Nous suivîmes, au soleil levant, la Voie du Fossé qui courait droit comme une lance entre les tombes romaines. Guenièvre traduisait les inscriptions, s'émerveillant que les hommes enterrés là fussent nés en Grèce, en Egypte, ou à Rome même. C'étaient des vétérans des Légions qui avaient épousé des Bretonnes et s'étaient installés près des sources curatives ; leurs stèles funéraires couvertes de lichen rendaient parfois grâce à Minerve ou à Sulis pour les années qu'elles leur avaient accordées. Au bout d'une heure, nous laissâmes ce cimetière derrière nous, et la vallée se resserra à mesure que les collines abruptes se rapprochaient des prés longeant la rivière ; bientôt, je le savais, la route tournerait vers le nord pour gravir les monts qui se dressaient entre la cité et Corinium.

Nous nous trouvions dans la partie la plus étroite de la vallée lorsque nous vîmes les charretiers revenir en courant. Ils avaient laissé Aquae Sulis la veille, mais leurs chariots lents n'avaient pas dépassé le tournant, et à l'aube, ils avaient abandonné leurs sept précieuses charges d'aliment. « Les Saïs ! cria l'homme qui courait vers nous. Il y a des Saïs !

— Imbécile », murmurai-je, puis je criai à Issa d'arrêter les hommes en fuite. J'avais laissé Guenièvre chevaucher ma jument, elle mit pied à terre, je me hissai lourdement sur le dos de l'animal et l'éperonnai.

Je dépassai les bœufs et leurs chariots, abandonnés au tournant de la route, pour scruter le sommet du col. Un moment, je ne vis rien, puis des cavaliers apparurent près de quelques arbres, sur la crête, à environ un quart de lieue. Ils se profilaient sur le ciel de plus en plus brillant et je ne pouvais distinguer les symboles de leurs boucliers, mais je supposai que c'étaient des Bretons et non des Saxons, parce que ceux-ci ne comptaient guère de cavaliers.

Je pressai ma jument de gravir la côte. Aucun des cavaliers ne bougea. Ils se contentèrent de me regarder, mais au loin, sur ma droite, d'autres apparurent au sommet de la colline. C'étaient des lanciers et la bannière qui flottait au-dessus d'eux me révéla le pire.

C'était un crâne d'où pendait ce qui semblait être des chiffons, et je me souvins de l'étendard de Cerdic, le crâne de loup avec sa queue en lambeaux faite de peau humaine. Ces hommes étaient des Saxons et ils nous barraient la route. Ils ne semblaient pas très nombreux, peut-être une douzaine de cavaliers et cinquante à soixante fantassins, mais ils tenaient le sommet et je ne pouvais dire combien d'autres étaient peut-être dissimulés derrière la crête. J'arrêtai ma jument et contemplai les lanciers, voyant cette fois le soleil se refléter sur les larges lames des haches que certains d'entre eux portaient. Ce ne pouvait être que des Saxons. Mais d'où venaient-ils ? Balin m'avait dit que Cerdic et Aelle longeaient la Tamise, aussi ces hommes venaient-ils probablement de cette large vallée, mais peut-être étaient-ce des lanciers de Cerdic fidèles à Lancelot. En fait, leur identité n'importait pas vraiment, tout ce qui comptait, c'était que notre route était barrée. D'autres ennemis apparurent encore, leurs lances hérissant la ligne d'horizon, tout le long de la crête.

Je fis pivoter la jument et vis Issa s'avancer avec mes lanciers les plus chevronnés au-delà des chariots bloquant le virage. « Des Saxons ! criai-je. Forme le mur de boucliers ! »

Issa contempla les lanciers, au loin. « Nous les combattrons ici, Seigneur ?

— Non. » Je n'osais pas me battre dans un endroit aussi défavorable. Nous serions forcés de lutter à flanc de coteau, soucieux de nos familles, laissées derrière nous.

« Nous allons emprunter la route de Glevum ? » suggéra Issa.

Je fis signe que non. Elle devait être encombrée de réfugiés et si j'étais le commandant saxon, je n'aurais rien souhaité de mieux que de poursuivre un ennemi inférieur en nombre sur cette voie. Nous ne pourrions pas les prendre de vitesse et il n'aurait aucun mal à se frayer un passage entre ces gens pris de panique. Il était possible, et même probable, que les Saxons ne nous poursuivraient pas et seraient plutôt tentés de piller la cité, mais c'était un risque que je n'osais pas courir. Je levai les yeux vers la haute colline et vis apparaître encore d'autres ennemis sur la crête brillante de soleil. Bien qu'il fût impossible de les compter, il était clair qu'il ne s'agissait pas d'une petite bande de guerriers. Mes propres hommes formaient un mur de boucliers, mais je savais que je ne pouvais pas mener bataille en cet endroit. Les Saxons étaient plus nombreux et tenaient le sommet. Combattre ici, ce serait mourir.

Je me retournai sur ma selle. À un quart de lieue, juste au nord de la Voie du Fossé, se trouvait une forteresse des anciens et sa vieille muraille de terre, très érodée maintenant, se dressait sur la crête d'une colline escarpée. Je montrai du doigt les remparts d'herbe. « Nous montons là-haut, dis-je.

— Là-haut, Seigneur ? » Issa semblait perplexe.

« Si nous tentons de leur échapper, ils nous suivront. Nos enfants ne peuvent pas marcher vite et, à la longue, ces bâtards nous rattraperont. Nous serons forcés de former un mur de boucliers, de mettre nos familles au centre et le dernier d'entre nous à mourir entendra la première de nos femmes hurler. Mieux vaut nous retrancher dans un endroit où ils hésiteront à nous attaquer. À la fin, il leur faudra bien choisir. Soit nous laisser tranquilles et repartir pour le nord, et dans ce cas, nous les suivrons, soit se battre, et si nous sommes en haut d'une colline, nous aurons une chance de gagner. D'autant plus que Culhwch va passer par ici. Dans un jour ou deux, nous serons peut-être plus nombreux qu'eux.

— Alors, nous abandonnons Arthur ? demanda Issa, scandalisé par cette idée.

— Non, nous tenons une troupe de Saxons éloignée de Corinium. » Mais Issa avait raison et je n'étais pas fier de mon choix. J'abandonnais Arthur parce que je ne voulais pas mettre en danger la vie de Ceinwyn et de mes filles. Tout le plan de campagne d'Arthur était anéanti. Culhwch était isolé quelque part, dans le sud, et j'étais piégé à Aquae Sulis pendant que Cuneglas et Œngus Mac Airem se trouvaient encore à plusieurs lieues de là.

Je revins en arrière pour prendre mon équipement et mes armes. Je n'avais pas le temps de revêtir mon armure, mais je coiffai mon casque au plumet de poils de loup, cherchai ma lance la plus lourde et m'emparai de mon bouclier. Je rendis la jument à Guenièvre et lui dis d'emmener les familles en haut de la colline, puis j'ordonnai aux recrues et à mes plus jeunes lanciers de conduire les sept chariots de nourriture jusqu'à la forteresse. « Peu m'importe comment vous le ferez, leur dis-je, mais je ne veux pas que l'ennemi s'en empare. Attelez-vous aux timons s'il le faut ! » J'avais abandonné les véhicules d'Argante, mais durant une guerre, une pleine charretée de vivres est plus précieuse que l'or et j'étais décidé à ne pas laisser ces réserves à l'ennemi. Si nécessaire, j'y mettrais le feu, mais pour le moment, je voulais tenter de sauver ces provisions.

Je rejoignis Issa et pris place au centre du mur de boucliers. Les rangs ennemis grossissaient et je m'attendais à tout moment à ce qu'ils chargent comme des fous du haut de la colline. Ils étaient bien plus nombreux que nous, mais ils ne le firent pas et chaque instant d'hésitation de leur part offrait à nos familles et aux précieux chargements de nourriture plus de temps pour atteindre le sommet de l'autre mont. Je jetais sans cesse des regards derrière nous, surveillant la progression de nos chariots, et quand ils furent à mi-pente, j'ordonnai à mes lanciers de reculer.

Cette retraite poussa les Saxons à attaquer. Ils poussèrent des cris de défi en dévalant la route, mais ils avaient trop tardé. Mes hommes eurent le temps de traverser à gué un ruisseau qui dégringolait des collines pour se jeter dans la rivière, et

maintenant, c'était nous qui les dominions. Dans leur lente progression vers la forteresse, mes soldats restaient en ligne droite, leurs boucliers se chevauchaient, ils tenaient leurs longues lances d'une main ferme, et cette preuve de leur entraînement arrêta la poursuite saxonne à une vingtaine de toises de nous. Ils se contentèrent de lancer des insultes et des défis, pendant qu'un de leurs sorciers nus dont les cheveux oints de bouse de vache pointaient dans tous les sens s'avançait en dansant et en nous injuriant. Il nous traita de cochons, de lâches et de boucs. Il nous maudit et pendant ce temps, je les comptai. Il y avait cent soixante-dix hommes dans leur mur de boucliers, et d'autres n'étaient pas encore descendus de la colline. Je les comptai et les chefs saxons, sur leurs chevaux, derrière leurs hommes, nous comptèrent aussi. Je pouvais maintenant voir leur bannière et c'était bien l'étendard de Cerdic, le crâne de loup aux lanières de peau humaine, pourtant lui n'était pas là. Ce devait être une de ses troupes venue de la Tamise. Ils nous surpassaient en nombre, mais leurs chefs étaient trop prudents pour nous attaquer. Ils savaient qu'ils pouvaient nous vaincre, et aussi quel tribut effroyable soixante-dix guerriers expérimentés pouvaient prélever dans leurs rangs. Nous avoir éloignés de la route semblait leur suffire.

Nous gravîmes lentement la colline à reculons. Les Saxons nous observaient, mais seul leur sorcier nous suivit et, au bout d'un moment, il se lassa, cracha sur nous et fît demi-tour. Nous raillâmes à grands cris la timidité de l'ennemi, mais en fait, j'éprouvai un immense soulagement.

Faire franchir l'ancien rempart herbu à nos sept chariots de précieuse nourriture et les amener sur le sommet arrondi de la colline nous prit une heure. Je parcourus notre forteresse et découvris quelle merveilleuse position de défense elle offrait. Le plateau était un triangle bordé de chaque côté par un versant si abrupt que tout assaillant peinant à le gravir serait à la merci de nos lances. J'espérais que ces escarpements décourageraient les Saxons d'attaquer, que dans un jour ou deux l'ennemi s'en irait, et que nous serions alors libres de repartir vers Corinium. Nous arriverions en retard et Arthur serait sans doute en colère contre moi, mais, pour le moment, j'avais gardé saine et sauve

cette partie de l'armée de Dumnonie. Nous comptions plus de deux cents lanciers, nous protégions une foule de femmes et d'enfants, sept chariots et deux princesses, et notre refuge était une colline herbue dominant la profonde vallée d'une rivière. J'allai trouver l'un des enrôlés et lui demandai comment s'appelait ce lieu.

« Comme la cité, Seigneur, répondit-il, apparemment stupéfait que je veuille connaître ce détail.

— Aquae Sulis ?

— Non, Seigneur ! L'ancien ! Le nom qu'elle avait avant l'arrivée des Romains.

— Baddon, dis-je.

— Et ici, c'est le Mynydd Baddon, Seigneur », confirma-t-il.

Le mont Baddon. Avec le temps, les poètes feraient résonner ce nom dans toute la Bretagne. Il serait chanté dans les manoirs et enflammerait le sang des petits garçons pas encore nés, mais pour le moment, il ne signifiait rien pour moi. C'était seulement un bastion pratique, une forteresse aux murailles herbues, et un endroit où, contre mon gré, j'avais planté mes deux bannières dans le gazon. L'une portait l'étoile de Ceinwyn, alors que sur l'autre, récupérée dans l'un des chariots d'Argante, s'étalait l'ours d'Arthur.

Or donc, dans la lumière matinale, claquant au vent de moins en moins humide, l'ours et l'étoile défiaient les Saxons.

Sur le Mynydd Baddon.

Les Saxons étaient prudents. Ils ne nous avaient pas attaqués tout de suite et, maintenant que nous étions en sécurité au sommet du Mynydd Baddon, ils se contentèrent de s'installer au pied de la colline et de nous surveiller. Dans l'après-midi, un gros contingent de lanciers marcha sur Aquae Sulis où ils trouvèrent une cité presque désertée. Je m'attendais à voir les flammes et la fumée du chaume en train de brûler, mais aucun incendie n'éclata et, au crépuscule, les soldats revinrent chargés de butin. Les ombres de la nuit recouvraient la vallée de la rivière et, tandis qu'au sommet du Mynydd Baddon nous jouissions encore des dernières lueurs du jour, les feux de camp de nos ennemis piquetaient l'obscurité en dessous de nous.

Au nord, toujours plus de brasiers mouchetaient les hauteurs accidentées. Le Mynydd Baddon, séparé d'elles par un col élevé et herbu, était comme une île côtière par rapport à ces collines. J'avais imaginé que nous pourrions le traverser durant la nuit, gravir la crête qui se trouvait de l'autre côté et poursuivre notre route vers Corinium ; aussi, avant le crépuscule, j'envoyai Issa et une vingtaine d'hommes reconnaître le chemin, mais ils revinrent me dire qu'il y avait des éclaireurs à cheval dans toute la chaîne, de l'autre côté de la vallée. J'étais encore tenté de fuir vers le nord, mais je savais que les cavaliers saxons nous repéreraient, et qu'à l'aube nous aurions toute la troupe sur les talons. La décision qu'il me fallait prendre me tracassa jusque tard dans la nuit, puis je choisis le moindre des deux maux : nous resterions sur le Mynydd Baddon.

Aux yeux des Saxons, nous devions apparaître comme une formidable armée. Je commandais deux cent soixante-huit hommes et l'ennemi ignorait que, parmi eux, moins de cent étaient des lanciers de premier ordre. Le reste se composait des quarante enrôlés de la cité, de trente-six soldats endurcis qui avaient gardé Caer Cadarn ou le palais de Durnovarie – dont la plupart étaient maintenant vieux et lents – et de cent dix gamins qui n'avaient jamais connu le baptême du feu. Mes

soixante-dix lanciers expérimentés et les douze Blackshields d'Argante comptaient parmi les meilleurs combattants de Bretagne, et même si je ne doutais pas que les vétérans s'avéreraient utiles et que les jeunots pourraient se révéler redoutables, c'était tout de même une armée bien trop petite pour protéger cent quatorze femmes et soixante-dix-neuf enfants. Mais du moins, la nourriture et l'eau ne nous feraient pas défaut, car nous tenions les sept précieux chariots et trois sources jaillissaient sur les flancs du Mynydd Baddon.

Au coucher du soleil de ce premier jour, nous avions compté l'ennemi, environ trois cent soixante Saxons dans la vallée et au moins quatre-vingts dans les terres du nord. Assez de lanciers pour nous garder coincés sur le Mynydd Baddon, mais probablement pas suffisamment pour nous prendre d'assaut. Chacun des trois côtés du sommet plat et dépourvu d'arbres mesurait trois cents pas, bien trop pour que mon petit nombre de guerriers puisse les défendre, mais si l'ennemi attaquait, nous les verrions arriver de loin et j'aurais le temps de déplacer mes forces. Je calculai que, même s'ils livraient deux ou trois assauts simultanés, je pourrais encore tenir car les Saxons auraient un versant terriblement escarpé à gravir et mes hommes seraient frais et dispos, mais si l'effectif de nos ennemis augmentait, je serais surpassé en nombre. Je priais pour que ces Saxons ne soient rien de plus qu'une forte bande de pillards qui, une fois qu'ils auraient mis Aquae Sulis et ses environs à sac, partiraient rejoindre Aelle et Cerdic.

L'aube nous montra qu'ils occupaient toujours la vallée où la fumée de leurs feux de camp se mêlait à la brume de la rivière. Lorsque celle-ci se dissipa, nous vîmes qu'ils abattaient des arbres pour édifier des cabanes, preuve accablante qu'ils avaient l'intention de rester. Mes propres hommes s'affairaient à flanc de coteau, taillant les buissons d'aubépine et étêtant les jeunes bouleaux qui auraient permis à l'assaillant de s'avancer à couvert. Ils traînèrent les broussailles et les arbustes jusqu'au sommet et les empilèrent pour former un rempart rudimentaire sur ce qui restait de la muraille des anciens. J'envoyai cinquante autres sur la crête, au nord du col, où ils coupèrent du bois à brûler que nous remontâmes dans l'un des chariots. Ces

hommes rapportèrent assez de madriers pour fabriquer une cabane toute en longueur ; contrairement aux huttes saxonnes qui étaient pourvues d'un vrai toit de chaume ou de mottes de terre, la nôtre se réduisait à une structure branlante de rondins non équarris dressée entre quatre chariots et grossièrement couverte de branches, mais elle était assez grande pour abriter les femmes et les enfants.

Durant la première nuit, j'avais envoyé deux de mes lanciers au nord. C'étaient des gredins rusés, choisis parmi nos plus jeunes recrues, qui devaient tenter d'atteindre Corinium pour rapporter à Arthur notre situation critique. Je doutais que notre chef puisse nous secourir, mais du moins, il saurait ce qui était arrivé. Toute la journée du lendemain, je craignis de les voir ramenés, les mains liées, derrière un cavalier saxon, mais ils ne reparurent pas. J'appris plus tard qu'ils avaient survécu et atteint Corinium.

Les Saxons construisaient leurs abris tandis que nous empilions toujours plus d'épineux et de broussailles sur notre basse muraille. Aucun de nos ennemis ne s'approcha et nous ne descendîmes pas les défier. Je divisai le sommet en sections et assignai chacune à une troupe de lanciers. Mes soixante-dix guerriers expérimentés, les meilleurs de ma petite armée, gardèrent l'angle sud des remparts qui faisait face à l'ennemi. Je séparai les jeunes gens en deux troupes, une sur chaque flanc de mes hommes endurcis, puis confiai la défense du versant nord aux douze Blackshields, renforcés par les enrôlés et les gardes de Caer Cadarn et de Durnovarie. Le chef des Irlandais était une brute appelée Niall, vétéran d'une centaine de razzias de récolte, aux doigts couverts d'anneaux de guerrier, qui dressa sa propre bannière improvisée sur le rempart nord. Ce n'était qu'un jeune bouleau dépouillé de ses branches, planté dans l'herbe, portant un bout de tissu noir, mais ce lambeau de drapeau irlandais avait quelque chose de sauvage et d'agréablement provocant.

J'entretenais encore des espoirs de fuite. Les Saxons pouvaient bien fabriquer des cabanes dans la vallée de la rivière, moi je me sentais attiré par les terres élevées du nord et, en ce second après-midi, je traversai le col à cheval, sous la bannière de Niall, et gravis la crête opposée. Une étendue de lande

désolée se déployait sous la course des nuages. Eachern, guerrier expérimenté que j'avais placé à la tête d'une des bandes de jeunes gens qui coupaient du bois sur la crête, vint se poster à côté de ma jument. Il vit que je contemplais le paysage désert et devina ce que j'avais à l'esprit. Il cracha. « Ces bâtards sont là-bas, ça oui.

— Tu en es certain ?

— Ils vont et ils viennent, Seigneur. Toujours à cheval. » Il tenait une hache à la main et la pointa vers une vallée qui longeait la lande du nord à l'ouest. Des arbres y poussaient, serrés, mais tout ce que nous pouvions voir, c'était leurs cimes feuillues. « Il y a une route sous ces arbres, et c'est là qu'ils se cachent, dit Eachern.

— La voie doit mener à Glevum.

— Elle mène d'abord aux Saxons, Seigneur. Ces salauds sont là, ça oui. J'ai entendu leurs haches. »

Ce qui signifiait qu'ils avaient barré le chemin en abattant des arbres. J'étais encore tenté. Si nous détruisions la nourriture et abandonnions tout ce qui pourrait ralentir notre marche, nous pourrions encore briser le cercle saxon et rejoindre notre armée. Toute la journée, ma conscience me harcela comme un éperon, car mon devoir était clairement de combattre aux côtés d'Arthur, et plus longtemps je resterais coincé sur le Mynydd Baddon, plus il serait en mauvaise posture. Il y aurait une demi-lune, assez pour éclairer le chemin, et si nous marchions vite, nous distancerions sûrement la troupe principale des Saxons. Une poignée de cavaliers ennemis nous harcèleraient peut-être, mais mes lanciers pourraient s'en occuper. Qu'y avait-il après la lande ? Un pays vallonné, sans doute, coupé de rivières que les pluies récentes avaient mises en crue. Il me fallait une route, il me fallait des gués et des ponts, il me fallait un chemin direct et court, sinon les enfants resteraient à la traîne, les lanciers ralentiraient pour les protéger et, brusquement, les Saxons fondraient sur nous comme des loups sur un troupeau de moutons. Je pouvais imaginer le moyen de m'échapper du Mynydd Baddon, mais je ne voyais pas comment nous pourrions traverser les terres qui

nous séparaient de Corinium sans devenir la proie des lames ennemies.

La décision fut prise à ma place, au crépuscule. J'envisageais toujours de foncer vers le nord, espérant qu'en laissant nos feux brûler, nous pourrions faire croire que nous étions encore là, mais au soir de ce second jour, d'autres Saxons arrivèrent. Ils venaient du nord-est, par la route de Corinium, et une centaine d'entre eux parcoururent la lande que j'avais espéré traverser ; ils forcèrent mes bûcherons à sortir du bois, à franchir le col et à remonter sur le Mynydd Baddon. Maintenant, nous étions vraiment pris au piège.

Je m'assis près d'un feu, en compagnie de Ceinwyn. « Cela me rappelle cette nuit sur Ynys Mon, dis-je.

— J'y pensais. »

C'était la nuit où nous avions découvert le Chaudron de Clyddno Eiddyn ; encerclés par les forces de Diwrnach, nous nous étions blottis dans un culbutis de rochers. Aucun de nous n'avait espéré survivre, mais alors Merlin s'était réveillé d'entre les morts et moqué de moi. « Nous sommes cernés ? m'avait-il demandé. L'ennemi nous surpasse en nombre ? » J'avais répondu oui aux deux questions et le druide avait souri. « Et tu te prends pour un chef de guerre ! »

« Tu nous as fourrés dans de beaux draps, dit Ceinwyn en citant le druide, et elle sourit à ce souvenir, puis soupira. Si nous n'étions pas avec vous, poursuivit-elle en montrant les femmes et les enfants assis autour des feux, que ferais-tu ?

— Je partirais vers le nord. Je mènerais bataille là-bas. » Je désignai d'un signe de tête les feux des Saxons qui brûlaient sur le haut plateau, de l'autre côté du col. « Puis je poursuivrais ma route. » Je n'étais pas vraiment certain que j'aurais fait cela, car ce genre de fuite m'aurait obligé à abandonner les blessés faits lors de la bataille pour la crête, mais le reste de ma troupe, que n'aurait plus gêné ni femmes ni enfants, aurait sûrement semé la poursuite saxonne.

« Supposons, dit doucement Ceinwyn, que tu demandes aux Saxons de laisser partir sains et saufs les femmes et les enfants ?

— Ils diraient oui, et dès que vous seriez hors de portée de nos lances, ils s'empareraient de vous, vous violeraient, vous tueraient et emmèneraient les enfants en esclavage.

— Alors, ce n'est pas vraiment une bonne idée ? demanda-t-elle avec douceur.

— Pas vraiment. »

Elle se blottit contre mon épaule, en essayant de ne pas déranger Seren qui dormait la tête sur ses genoux. « Combien de temps pourrons-nous tenir ? demanda Ceinwyn.

— Je pourrais mourir de vieillesse sur le Mynydd Baddon, à condition qu'ils n'envoient pas plus de quatre cents hommes à l'assaut.

— Or c'est ce qu'ils feront ?

— Sans doute que non. » Je mentais et Ceinwyn le savait. Bien sûr qu'ils enverraient plus de quatre cents hommes. À la guerre, avais-je appris, l'ennemi fait généralement ce que vous craignez le plus, et celui-là engagerait plutôt tous ses lanciers.

Ceinwyn resta silencieuse un moment. Des chiens aboyèrent dans les lointains campements saxons, et ce bruit nous parvint clairement dans la nuit tranquille. Les nôtres commencèrent à leur répondre et la petite Seren s'agita dans son sommeil. Ceinwyn caressa les cheveux de sa fille. « Si Arthur est à Corinium, pourquoi les Saxons sont-ils venus ici ?

— Je l'ignore.

— Tu crois qu'ils vont finir par aller rejoindre le gros de l'armée ? »

Je l'avais pensé, mais l'arrivée de ces renforts m'en faisait douter. Maintenant je subodorais que nous affrontions une grosse armée ennemie qui tentait de contourner Corinium en s'enfonçant profondément dans les collines, pour réapparaître à Glevum et menacer les arrières d'Arthur. Je ne voyais pas d'autre raison à la présence de tant de Saxons dans la vallée d'Aquae Sulis, mais cela n'expliquait pas pourquoi ils s'étaient arrêtés en route. Ils construisaient des cabanes, ce qui suggérait qu'ils voulaient nous assiéger. Dans ce cas, peut-être rendions-nous service à Arthur en demeurant ici. Nous tenions éloignés de Corinium un grand nombre d'ennemis, même si nous ne

nous trompions pas en estimant que les Saxons avaient assez d'hommes pour nous écraser, Arthur et nous.

Ceinwyn et moi restâmes silencieux. Les douze Blackshields s'étaient mis à chanter et quand ils eurent fini, mes hommes répondirent par l'hymne guerrier d'Illtydd. Pyrlig, mon barde, les accompagna à la harpe. Il avait trouvé un plastron de cuir et s'était armé d'une lance et d'un bouclier, mais cet équipement semblait étrange sur son corps frêle. J'espérai qu'il ne serait pas obligé d'abandonner sa harpe pour utiliser la lance, car alors tout espoir serait perdu. J'imaginai les Saxons fourmillant au sommet de la colline, poussant des cris de joie en découvrant autant de femmes et d'enfants, puis je repoussai cette horrible pensée. Il fallait rester vivants, il fallait garder nos remparts, il fallait gagner.

Le lendemain matin, sous un ciel de nuages gris, balayé par un vent plus frais qui apportait de l'ouest une pluie intermittente, je revêtis mon harnois. Il était lourd et je ne l'avais pas porté jusqu'alors, mais l'arrivée des renforts saxons m'avait convaincu que nous allions être obligés de nous battre ; aussi, pour donner du cœur à mes hommes, je décidai d'endosser ma plus belle armure. D'abord, sur ma chemise de lin et mon pantalon de tartan, j'enfilai une tunique de cuir qui me descendait jusqu'aux genoux. Elle était assez épaisse pour arrêter une épée, mais pas la pointe d'une lance. Par-dessus, je passai la précieuse et lourde cotte de mailles romaine que mes esclaves avaient polie jusqu'à la faire briller. Des anneaux dorés ornaient l'ourlet, le bord des manches et l'encolure. C'était l'une des plus riches de Bretagne, assez bien forgée pour arrêter tout, sauf les plus sauvages coups de pointe d'une lance. Mes bottes, montant aux genoux, étaient renforcées de bandes de bronze, pour déjouer la lame qui aurait pu plonger sous le mur de boucliers ; des gants de macles de fer protégeaient mes avant-bras jusqu'aux coudes. Mon casque était décoré de dragons d'argent jusqu'à sa cime dorée où était attachée la queue de loup. Le heaume me descendait sur les oreilles ; il comportait un rabat qui me couvrait la nuque et des protège-joues qui pouvaient se refermer sur mon visage, si bien que l'adversaire ne voyait pas un homme, mais un tueur vêtu de métal avec deux

trous noirs à la place des yeux. C'était la riche armure d'un grand seigneur de guerre et elle avait été conçue pour épouvanter l'ennemi. Je ceignis le ceinturon d'Hywelbane sur ma cotte, agrafai une cape et soupesai ma plus grande lance de guerre. Ainsi vêtu pour la bataille, mon bouclier dans le dos, je parcourus le cercle des remparts du Mynydd Baddon afin que tous mes hommes et les ennemis qui nous regardaient sachent qu'un chef de guerre était prêt à se battre. Je terminai le circuit à la pointe sud de nos défenses et, là, je soulevai le jupon de mailles et de cuir pour pisser sur le versant, en direction des Saxons.

J'ignorais que Guenièvre était proche et ne l'appris que lorsqu'elle éclata de rire, ce qui gâta ma provocation car je me sentis gêné. Elle écarta d'un geste mes excuses. « Tu as belle allure, Derfel. »

J'écartai les protège-joues. « J'avais espéré ne plus jamais porter ce harnois, Dame.

— Je croirais entendre Arthur », dit-elle avec une ironie désabusée, puis elle fit le tour de ma personne afin d'admirer les feuilles d'argent martelées de l'étoile de Ceinwyn, sur mon bouclier. « Je n'ai jamais compris pourquoi la plupart du temps tu t'habilles comme un porcher, alors que tu te pares si joliment pour la guerre.

— Je ne ressemble pas à un porcher, protestai-je.

— Pas aux miens, parce que je ne supporte pas les gens malpropres, même s'il s'agit de porchers, aussi j'ai toujours veillé à ce qu'ils portent des vêtements convenables.

— J'ai pris un bain l'année dernière, insistai-je.

— Aussi récemment que cela ! » dit-elle en faisant semblant d'être impressionnée. Elle portait son arc de chasseur et un carquois plein de flèches. « S'ils viennent, j'ai l'intention d'envoyer quelques-uns d'entre eux dans l'Autre Monde.

— S'ils viennent, dis-je sachant qu'ils le feraient, tout ce que vous verrez, ce sera des casques et des boucliers, et vous gâcherez vos flèches. Attendez qu'ils lèvent la tête pour attaquer notre mur de boucliers, et alors, visez les yeux.

— Je ne gâcherai pas de flèches, Derfel », promit-elle d'un air inflexible.

Nous fûmes d'abord menacés au nord, où les Saxons qui venaient d'arriver formèrent un mur de boucliers entre les arbres, au-dessus du col séparant le Mynydd Baddon du haut plateau. Notre source la plus abondante était là-bas et peut-être les Saxons avaient-ils l'intention de nous en interdire l'accès, car juste après midi, leur mur de boucliers descendit dans la petite vallée. Niall les observait de nos remparts. « Ils sont quatre-vingts », me dit-il.

Je rassemblai Issa et cinquante de mes hommes sur le rempart nord, plus qu'il ne fallait de lanciers pour damer le pion à quatre-vingts Saxons peinant à gravir la colline, mais bientôt, il s'avéra qu'ils n'avaient pas l'intention d'attaquer, mais de nous attirer dans ce col où ils nous combattraient à armes plus égales. Et sans doute qu'une fois descendus là, nous verrions d'autres Saxons surgir de sous les grands arbres pour nous faire tomber dans une embuscade. « Restez ici, dis-je à mes hommes, ne descendez pas ! Restez ! »

Les Saxons nous conspuèrent. Certains connaissaient quelques mots de breton, assez pour nous traiter de lâches ou de femmes ou de minables. Parfois, un petit groupe montait à mi-pente pour nous pousser à rompre les rangs et à nous précipiter en bas de la colline, mais Niall, Issa et moi, calmions nos hommes. Un sorcier saxon gravit péniblement le versant trempé, par brèves ruées pleines d'appréhension, en baragouinant des incantations. Il était nu sous une cape en peau de loup et avait rassemblé ses cheveux enduits de bouse en une seule grande pointe. Il lança ses malédictions d'une voix perçante, hurla ses sortilèges, puis jeta une poignée de petits os vers nos boucliers, mais aucun de nous ne bougea. Le sorcier cracha trois fois, puis tout tremblant, regagna en courant le col où un chef de clan saxon tenta ensuite d'attirer l'un de nous en combat singulier. C'était un grand gaillard dont la crinière embroussaillée de cheveux blonds graisseux, maculés de fange, pendait sur un somptueux collier en or. Il avait une barbe tressée avec des rubans noirs, une cuirasse en fer, des jambarts en bronze romain décoré, et sur son bouclier était peint le masque d'un loup qui montrait les dents. Il avait orné d'un flot de rubans noirs le crâne de loup qui surmontait son casque

flanqué de cornes de taureau. Des bandes de fourrure noire entouraient ses bras et ses cuisses. Il était armé d'une énorme hache de guerre à double tranchant, d'une longue épée et d'un de ces petits couteaux à large lame appelés *seax*, qui avaient donné leur nom aux Saxons. Il commença par exiger qu'Arthur descende l'affronter en personne, et quand il s'en fut lassé, il me défia, me traitant de lâche, d'esclave et de fils de putain lépreuse. Tout cela dans sa propre langue, ce qui signifiait qu'aucun de mes hommes ne comprenait ce qu'il disait, et je laissai ses paroles siffler au-dessus de ma tête, dans le vent.

Puis, au milieu de l'après-midi, la pluie cessa et les Saxons, fatigués de leurs vaines tentatives, amenèrent au col trois enfants qu'ils avaient capturés. Ils n'avaient pas plus de cinq ou six ans et des *seax* étaient pointés sur leurs gorges. « Descendez ou ils mourront ! » cria le chef de clan.

« Laisse-moi y aller, Seigneur, supplia Issa.

— C'est mon rempart, soutint Niall, le chef des Blackshields. Je vais découper ce salaud en morceaux.

— C'est ma colline », dis-je. De toute façon, je me devais de participer au premier combat singulier d'une bataille. Un roi pouvait laisser son champion se battre, mais un seigneur de la guerre n'envoyait pas ses hommes là où il devait aller lui-même, aussi je refermai mes protège-joues, caressai de ma main gantée les os de porcs incrustés dans la garde d'Hywelbane, puis appuyai sur ma cotte de mailles pour sentir la petite bosse que faisait la broche de Ceinwyn. Ainsi rassuré, je franchis notre grossière palissade de madriers et descendis en biais le versant escarpé. « Toi et moi ! criai-je au grand Saxon dans sa propre langue. En échange de leurs vies », et je pointai ma lance vers les trois enfants.

Les Saxons rugirent de joie d'avoir enfin poussé un Breton à réagir. Ils reculèrent pour nous laisser le col, emportant les enfants avec eux. Le robuste champion soupesa la grande hache dans sa main gauche, puis cracha sur les boutons d'or. « Tu parles bien notre langue, espèce de porc.

— C'est une langue de cochons. »

Il lança la hache dans les airs où elle tournoya, sa lame miroitant dans la faible lumière du soleil qui tentait de percer

les nuages. Elle était longue et sa tête à double tranchant lourde, mais il la rattrapa aisément par le manche. La plupart des hommes auraient eu du mal à manier une arme aussi massive, même durant peu de temps, sans parler de la lancer et de la rattraper, mais, exécuté par ce Saxon, le tour semblait facile. « Arthur n'a pas osé venir se battre avec moi, dit-il, aussi je vais te tuer à sa place. »

Sa référence à Arthur me laissa perplexe, mais ce n'était pas à moi de désabuser l'ennemi, s'il croyait que notre chef se trouvait sur le Mynydd Baddon. « Arthur a mieux à faire que de tuer la vermine, aussi m'a-t-il demandé de te massacrer, puis d'enterrer ton cadavre gras les pieds tournés vers le sud pour que, jusqu'à la fin des temps, tu erres solitaire et souffrant sans jamais trouver ton Autre Monde. »

Il cracha. « Tu couines comme un cochon boiteux. » Les insultes étaient un rite, tout comme le combat singulier. Arthur désapprouvait l'un et l'autre, estimant que les premières étaient une perte de souffle et le second une perte d'énergie, mais moi je n'avais aucune objection contre ce duel. Il était loin d'être gratuit, car si je tuais cet homme, mes troupes s'en réjouiraient énormément et les Saxons verraient dans sa mort un terrible présage. Le seul risque, c'était que je perde, mais j'avais confiance en moi à l'époque. Mon ennemi était d'une bonne main plus grand que moi et bien plus large d'épaules, mais je doutais de sa rapidité. Il avait l'air d'un homme qui comptait sur sa force pour gagner, alors que je me vantais d'être aussi malin que fort. Il leva les yeux vers notre rempart qui maintenant fourmillait d'hommes et de femmes. Je ne vis pas si Ceinwyn s'y trouvait, mais Guenièvre, par sa haute taille et sa beauté frappante, se détachait sur les hommes armés. « C'est ta putain ? me demanda le Saxon en brandissant sa hache vers elle. Ce soir, elle sera à moi, pauvre minable. » Il s'avança à douze pas de moi, puis lança de nouveau la grande hache en l'air. Ses hommes l'acclamèrent depuis le versant nord, tandis que les miens me criaient, des remparts, de bruyants encouragements.

« Si tu as peur, dis-je, je peux te laisser le temps de vider tes boyaux.

— Je les viderai sur ton cadavre », me cracha-t-il. Je me demandai si je devais le tuer avec la lance ou avec Hywelbane, et décidai que la lance serait plus rapide, à condition qu'il n'en détourne pas la lame. Il était évident qu'il attaquerait bientôt car il avait commencé à exécuter, avec sa hache, des courbes rapides et complexes, éblouissantes à regarder, et je le soupçonnai de vouloir me charger avec cette lame presque floue, d'écarter ma lance d'un coup de bouclier, puis de me trancher la tête. « Mon nom est Wulfger, chef de la tribu Sarnaed, du peuple de Cerdic, et cette terre sera ma terre. »

Je changeai mon écu et ma lance de main. Je ne passai mon bras droit dans la guiche, mais me contentai d'étreindre la poignée en bois. Wulfger de Sarnaed était gaucher, ce qui signifiait qu'il m'attaquerait du côté où je n'aurais pas été protégé si j'avais gardé mon bouclier à droite. Je n'étais pas aussi habile à la lance de la main gauche, mais j'avais une idée qui permettrait d'en terminer vite. « Mon nom est Derfel, fils d'Aelle, roi des Anglais. Et je suis l'homme qui a balafré la joue de Liofa. »

Ma vantardise avait eu pour but de le déstabiliser, et peut-être réussit-elle, mais le Saxon n'en montra aucun signe. Au contraire, il passa soudain à l'attaque en rugissant et ses hommes poussèrent des acclamations assourdissantes. La hache de Wulfger siffla dans l'air, son bouclier se tint prêt à écarter ma lance et il chargea comme un taureau, mais je lui lançai le mien à la tête. Je le fis de côté, afin qu'il tournoie vers mon adversaire comme un lourd disque de bois cerclé de métal.

La vue soudaine de l'épais bouclier volant vers son visage l'obligea à lever le sien pour arrêter ce dangereux tourbillon. J'entendis le choc, mais j'étais déjà genou en terre, ma lance pointée vers le haut. Wulfger de Sarnaed avait paré mon coup assez vite, mais ne put retenir sa pesante ruée, ni lâcher son bouclier à temps, aussi s'enferra-t-il sur la longue et lourde lame au cruel tranchant. J'avais visé son ventre, sous le plastron de fer, là où sa seule protection était un épais justaucorps de cuir, et ma lance pénétra celui-ci comme une aiguille se glisse dans le lin. Je me relevai tandis que la lame traversait cuir, peau, muscle et chair pour s'enfoncer dans le bas-ventre de Wulfger.

Je fis tourner la hampe, rugissant mon propre défi en voyant la hache vaciller. Je me fendis de nouveau, mon arme toujours enfoncée dans son ventre, et vissai une seconde fois la lame en forme de feuille ; Wulfger de Sarnaed ouvrit la bouche en me regardant fixement et je vis l'horreur envahir ses yeux. Il tenta de lever son arme, mais il ne sentait plus qu'une horrible douleur dans son ventre et une faiblesse qui liquéfiait ses jambes, alors il trébucha, suffoqua et tomba à genoux.

Je lâchai la lance et reculai en tirant Hywelbane du fourreau. « Ici, c'est notre terre, Wulfger de Sarnaed, dis-je assez fort pour que ses hommes m'entendent, et elle le restera. » Je levai la lame et l'abattis si durement sur sa nuque qu'elle pénétra comme un rasoir dans la masse emmêlée de ses cheveux et lui trancha l'épine dorsale.

Il tomba raide mort, tué en un clin d'œil.

J'empoignai la hampe de ma lance, appuyai une botte sur le ventre de Wulfger et libérai la lame qui résistait. Puis je me penchai et arrachai le crâne de loup de son heaume. Je levai l'os jauni en direction de nos ennemis, puis le jetai sur le sol et le piétinai pour le réduire en miettes. Je détachai le collier en or du mort, puis m'emparai de son bouclier, de sa hache et de son couteau et brandis ces trophées vers ses hommes qui me regardaient en silence. Les miens dansaient et hurlaient de joie. Pour finir, je défis les boucles de ses jambarts de bronze décorés d'images de mon dieu, Mithra.

Je me redressai avec mon butin. « Remettez-moi les enfants ! criai-je aux Saxons.

— Viens les chercher ! » répondit un homme, puis d'un coup rapide, il trancha la gorge de l'un d'eux. Les deux autres crièrent, mais furent également tués et les Saxons crachèrent sur les petits corps. Je crus, un moment, que mes hommes perdraient leur contrôle et chargeraient dans le col, mais Issa et Niall les retinrent aux remparts. Je crachai sur le cadavre de Wulfger, souris d'un air méprisant à l'ennemi perfide, puis remontai avec mes trophées sur la colline.

Je donnai le bouclier de Wulfger à l'un des enrôlés, le couteau à Niall et la hache à Issa. « Ne l'utilise pas dans la bataille, dis-je, mais tu peux couper du bois avec. »

Je portai le collier en or à Ceinwyn, mais elle fit non de la tête. « Je n'aime pas l'or des morts », dit-elle. Elle berçait nos filles dans ses bras et je vis qu'elle avait pleuré. Ceinwyn n'était pas femme à révéler ses émotions. Tout enfant, elle avait appris qu'elle ne pouvait garder l'affection de son effroyable père qu'en affichant une humeur joyeuse, et cette habitude de gaieté s'était profondément imprimée en elle, pourtant, aujourd'hui, elle ne pouvait dissimuler sa détresse. « Tu aurais pu mourir ! » dit-elle. Je n'avais rien à répondre, aussi je m'accroupis à côté d'elle, arrachai une poignée d'herbe et essuyai le sang qui maculait Hywelbane. Ceinwyn me regarda en fronçant les sourcils. « Ils ont tué les enfants ?

— Oui.

— Qui était-ce ? »

Je haussai les épaules. « Qui le sait ? Juste des enfants capturés lors d'une incursion. »

Ceinwyn soupira et caressa les beaux cheveux de Morwenna. « Étais-tu obligé de te battre ?

— Tu aurais préféré que j'envoie Issa ?

— Non, avoua-t-elle.

— Alors, oui, j'étais obligé de me battre. » En fait, j'avais pris plaisir à ce duel. Seul un fou désire la guerre, mais une fois qu'elle a commencé, on ne peut pas la faire sans enthousiasme. On ne peut même pas combattre à regret, défaire l'ennemi doit procurer une joie sauvage, et c'est cela qui inspire à nos bardes leurs plus grandes chansons d'amour et de guerre. Nous, guerriers, nous nous équipons pour la bataille comme nous nous parons pour l'amour ; nous nous vêtons somptueusement, nous portons nos bijoux en or, nous coiffons de crêtes nos heaumes d'argent ciselé, nous nous pavanons, nous nous vantons et, à l'approche des lames meurtrières, nous avons l'impression que le sang des Dieux court dans nos veines. Un homme devrait aimer la paix, mais s'il ne peut combattre de tout son cœur, il ne l'obtiendra pas.

« Qu'aurions-nous fait si tu étais mort ? demanda Ceinwyn tandis que j'attachai les beaux jambarts de Wulfger à mes bottes.

— Tu aurais été obligée d'allumer mon bûcher funéraire, mon amour, et d'envoyer mon âme rejoindre Dian. » Je l'embrassai, puis portai le collier d'or à Guenièvre que ce cadeau ravit. Elle avait perdu ses bijoux avec sa liberté et bien qu'elle n'eût aucun goût pour la lourde orfèvrerie saxonne, elle le mit autour de son cou.

« Ce combat m'a plu, dit-elle en tapotant les plaques d'or. Je veux que tu m'enseignes un peu de saxon, Derfel.

— Entendu.

— Des insultes. Je veux les blesser. » Elle rit. » Des insultes grossières, Derfel, les plus grossières que tu saches. »

Il y aurait beaucoup de Saxons à insulter, car d'autres ennemis apparurent dans la vallée. Mes hommes postés à l'angle sud crièrent pour m'avertir, je me plantai sur le rempart, sous notre paire de bannières, et vis deux longues colonnes de lanciers venus des collines de l'est descendre en serpentant jusque dans les prés de la rivière. « Ils ont commencé à arriver il y a quelques instants, me dit Eachern, et maintenant, on n'en voit pas la fin. »

C'était vrai. Il ne s'agissait plus d'une petite troupe de guerriers, mais d'une armée, d'une horde, de tout un peuple en marche. Des hommes, des femmes, des bêtes et des enfants qui se répandaient à flots dans la vallée d'Aquae Sulis. Les lanciers avançaient en longues colonnes et, entre elles, marchaient des troupeaux de vaches et de moutons, des files éparses de femmes et d'enfants. Des cavaliers chevauchaient sur leurs flancs, d'autres étaient groupés autour des bannières qui marquaient la venue des rois saxons. Ce n'était pas une armée mais deux, les forces combinées de Cerdic et d'Aelle qui, au lieu d'affronter Arthur dans la vallée de la Tamise, étaient venues à moi, et leurs lames étaient aussi nombreuses que les étoiles de la grande ceinture du ciel.

Je les regardai venir pendant une heure et Eachern avait raison. On n'en voyait pas la fin, aussi je touchai les os de la garde d'Hywelbane sachant, avec plus de certitude que jamais, que nous étions condamnés.

*

Cette nuit-là, les lumières des Saxons ressemblèrent à une constellation tombée dans la vallée d'Aquae Sulis, flambée de feux de camp qui se prolongeait loin au sud et à l'ouest, montrant que l'ennemi s'était installé le long de la rivière. Il y en avait d'autres à l'est, où l'arrière-garde de la horde saxonne campait sur les sommets, mais à l'aube nous la vîmes descendre dans la vallée, en dessous de nous.

C'était un matin âpre, bien qu'il promît une chaude journée. Au lever du soleil, alors que la vallée était encore plongée dans l'ombre, la fumée des feux saxons se mêla aux brumes de la rivière, si bien que le Mynydd Baddon se mit à ressembler à un vaisseau d'un vert lumineux flottant à la dérive sur une sinistre mer grise. J'avais mal dormi car l'une des femmes avait accouché durant la nuit et ses cris m'avaient hanté. L'enfant était mort-né et Ceinwyn me dit qu'il n'aurait dû venir au monde que dans trois ou quatre mois. « Ils pensent que c'est un mauvais présage », ajouta-t-elle d'un ton morne.

C'était sans doute le cas, mais je n'osai pas l'admettre. Je préférai me montrer sûr de moi. « Les Dieux ne nous abandonneront pas.

— C'était Terfa, dit Ceinwyn, parlant de la femme qui avait torturé la nuit de ses cris. Ç'aurait été son premier né. Un garçon. Minuscule. » Elle hésita, puis me sourit tristement. « Derfel, ils ont peur que les Dieux nous aient abandonnés à Samain. »

Elle ne faisait que dire ce que moi-même je craignais, mais de nouveau, je n'osai pas l'avouer. « Tu le crois aussi ? lui demandai-je.

— Je refuse de le croire. » Elle réfléchit durant quelques secondes et allait ajouter quelque chose lorsqu'un appel venu du rempart sud interrompit notre entretien. Je ne réagis pas et le cri retentit de nouveau. Ceinwyn me toucha le bras. « Va », dit-elle.

Je courus rejoindre Issa qui avait effectué la dernière veille de la nuit et fixait les ombres brumeuses de la vallée. « C'est une demi-douzaine de ces salauds, dit-il.

— Où ?

— Tu vois la haie ? » Il désigna une haie d'aubépines en fleurs, en bas de la pente dénudée, qui marquait la fin du versant et le début des terres cultivées. « Ils sont là. On les a vus traverser le champ de blé.

— Ils se contentent de nous surveiller, dis-je avec aigreur, mécontent qu'il m'ait éloigné de Ceinwyn pour si peu de chose.

— Je ne sais pas, Seigneur. Il y a quelque chose de bizarre dans leur comportement. Regarde ! » Il pointa de nouveau le doigt, et je vis un groupe de lanciers franchir la haie. Ils s'accroupirent en regardant derrière eux et non vers nous. Ils attendirent quelques minutes, puis se précipitèrent soudain vers nos remparts. « Des déserteurs ? suggéra Issa. Sûrement pas ! »

Il paraissait vraiment étrange que quiconque déserte cette vaste armée saxonne pour rejoindre notre bande assiégée, mais Issa avait raison, car lorsque les onze hommes furent à mi-pente, ils retournèrent ostensiblement leurs boucliers. Les sentinelles saxonnes les avaient enfin aperçus et une vingtaine de lanciers se lancèrent à leur poursuite, mais les fugitifs étaient arrivés assez loin pour nous rejoindre sans risque. « Amène-les-moi quand ils seront ici », dis-je à Issa, puis je retournai au centre du sommet où j'enfilai ma cotte de mailles et bouclai Hywelbane à ma ceinture. « Des déserteurs », dis-je à Ceinwyn.

Issa leur fit traverser la prairie. Je reconnus d'abord les boucliers, car ils portaient le pygargue avec un poisson dans ses serres, l'emblème de Lancelot, puis je reconnus Bors, cousin et champion de ce dernier. Lorsqu'il me vit, sa bouche se tordit nerveusement, mais je lui fis un large sourire et il se détendit. « Seigneur Derfel. » La rude montée avait empourpré son visage et sa poitrine solidement charpentée se soulevait avec effort pour aspirer l'air.

« Seigneur Bors, répondis-je dans les règles, puis je l'étreignis.

— Si je dois mourir, je préfère que ce soit pour mon pays. » Il me présenta ses lanciers, des Bretons au service de Lancelot qui n'admettaient pas d'être forcés de se battre pour les Saxons. Ils s'inclinèrent devant Ceinwyn, puis s'assirent pendant qu'on leur apportait du pain, du bœuf salé et de l'hydromel. Lancelot, dirent-ils, était venu rejoindre Aelle et Cerdic ; toutes les forces

saxonnes se trouvaient maintenant réunies dans la vallée, en dessous de nous. « Plus de deux mille hommes, ont-ils calculé, dit Bors.

— J'en ai moins de trois cents. »

Bors fit la grimace. « Mais Arthur est là ?

— Non. »

Bors me regarda fixement, la bouche pleine de nourriture, puis finit par articuler : « Il n'est pas là ?

— Il est quelque part dans le nord, que je sache. » Bors avala péniblement, puis jura à voix basse. « Alors qui y a-t-il ici ?

— Il n'y a que moi. Et ce que tu peux voir. » J'englobai la colline d'un geste.

Il leva sa corne d'hydromel et but avidement. « Alors, je crois que nous allons mourir », conclut-il d'un air résolu.

Il avait cru qu'Arthur était sur le Mynydd Baddon. En fait, tant Cerdic qu'Aelle croyaient qu'Arthur était sur la colline, et c'est pour cela qu'ils était venus de la Tamise jusqu'à Aquae Sulis. Les Saxons, qui au début nous avaient rabattus vers ce refuge, avaient vu la bannière d'Arthur sur la crête et envoyé la nouvelle de sa présence aux rois saxons qui le cherchaient en amont du fleuve. « Ces salauds connaissent vos plans, m'avertit Bors, et ils savent qu'Arthur voulait combattre près de Corinium, mais ils ne l'y ont pas trouvé. Et ce qu'ils veulent, Derfel, c'est le découvrir avant que Cuneglas le rejoigne. Tuons Arthur et le reste de la Bretagne perdra courage, pensent-ils. » Mais Arthur, le malin Arthur, avait échappé à Cerdic et à Aelle, et quand les rois saxons avaient entendu dire que la bannière de l'ours flottait sur une colline près d'Aquae Sulis, ils avaient tourné leurs puissantes forces vers le sud et envoyé l'ordre aux hommes de Lancelot de les y rejoindre. « As-tu des nouvelles de Culhwch ? demandai-je à Bors.

— Il est quelque part par là, répondit-il vaguement en montrant le sud. Nous ne l'avons pas trouvé. » Soudain, il se raidit et, me retournant, je vis que Guenièvre nous regardait. Elle avait abandonné sa robe de prisonnière pour un justaucorps de cuir, un pantalon de tartan et de longues bottes : des vêtements d'homme comme ceux qu'elle revêtait pour chasser. J'appris plus tard qu'elle avait trouvé ces habits à

Aquae Sulis et, bien qu'ils fussent de médiocre qualité, elle avait réussi à leur prêter une véritable élégance. Elle portait au cou le torque d'or saxon, un carquois sur le dos, l'arc du chasseur à la main et un petit couteau à la ceinture.

« Seigneur Bors. » Elle salua froidement le champion de son ancien amant.

« Dame. » Bors se leva et lui rendit gauchement hommage.

Elle regarda son bouclier qui portait encore l'emblème de Lancelot, puis leva un sourcil. « Toi aussi tu t'es lassé de lui ?

— Je suis Breton, Dame, dit sèchement Bors.

— Et un vaillant Breton, dit chaleureusement Guenièvre. Je pense que nous avons de la chance de t'avoir ici. » Elle avait dit exactement les mots qu'il fallait et Bors, que cette rencontre avait embarrassé, se sentit soudain envahi d'une joie empreinte de timidité. Il murmura qu'il était content de la voir, mais n'étant pas homme à tourner élégamment un compliment, il s'empourpra.

« Puis-je supposer que ton ancien seigneur est avec les Saxons ? lui demanda Guenièvre.

— Oui, Dame.

— Alors, je prie pour qu'il vienne à portée de mon arc.

— C'est peu probable, Dame, répondit Bors qui savait combien Lancelot répugnait à se mettre en danger, mais vous aurez beaucoup de Saxons à tuer avant la fin du jour. Plus qu'assez. »

Et il avait raison car, en dessous de nous, là où le soleil dissipait les dernières brumes de la rivière, la horde saxonne se rassemblait. Cerdic et Aelle, croyant que leur plus grand ennemi était piégé sur le Mynydd Baddon, se préparaient à nous livrer un assaut écrasant. Ce ne serait pas une attaque subtile, car aucune troupe de lanciers ne fut disposée pour nous prendre à revers. La force écrasante qui allait gravir la face sud du mont suffirait à nous battre à plate couture. Des centaines de guerriers se rassemblaient et leurs lances en rangs serrés brillaient dans la lumière de l'aube.

« Combien sont-ils ? me demanda Guenièvre.

— Beaucoup trop, Dame, dis-je sombrement.

— C'est la moitié de leur armée, répondit Bors, et il lui expliqua que les rois saxons croyaient qu'Arthur et ses meilleurs hommes étaient coincés sur la colline.

— Alors, il les a bernés ? demanda Guenièvre non sans une note de fierté.

— Nous aussi, dis-je d'un ton morne en montrant la bannière d'Arthur qu'agitait mollement une brise légère.

— Alors, il faut les vaincre », répliqua-t-elle vivement, mais comment, je ne le voyais pas. Je ne m'étais jamais senti aussi impuissant depuis que j'avais été coincé sur l'Ynys Mon par les hommes de Diwrnarch, et encore, en cette sinistre nuit, j'avais eu Merlin pour allié et sa magie nous avait tirés du piège. Aujourd'hui, ce n'était pas le cas et je ne pouvais rien prévoir, que notre perte.

Pendant toute la matinée, j'observai les Saïs qui se regroupaient parmi le blé en herbe, tandis que des sorciers dansaient dans leurs rangs et que leurs chefs haranguaient les lanciers. L'avant-garde restait à peu près en rangs, car c'étaient des guerriers entraînés qui avaient prêté serment à leurs seigneurs, mais les autres devaient constituer l'équivalent de notre levée, les Saxons appelaient cela le *fyrd*, et ces hommes changeaient sans cesse de place. Certains se rendaient à la rivière, d'autres revenaient aux campements, et de notre position dominante, on aurait cru voir un vaste troupeau que des bergers tentaient de rassembler ; dès qu'une partie de l'armée était regroupée, une autre se dispersait, et tout le travail était à refaire, et sans cesse, leurs tambours résonnaient. Ils se servaient de grands rondins creux qu'ils frappaient avec des gourdins, si bien que cette pulsation de mort se répercutait de la pente boisée jusque sur le versant opposé de la vallée. Les Saxons devaient boire de la bière, car il leur faudrait du courage pour venir s'embrocher sur nos lances. Certains des miens lampaient de l'hydromel. Je déconseillai cette pratique, mais obtenir d'un soldat qu'il cesse de boire, c'est comme d'empêcher un chien d'aboyer, et beaucoup de mes hommes avaient besoin du feu que l'hydromel allumait dans leurs entrailles, car ils savaient compter aussi bien que moi. Un millier allaient s'en prendre à moins de trois cents autres.

Bors avait demandé que ses guerriers et lui se battent au centre de notre ligne et j'avais accepté. J'espérais qu'il mourrait vite, abattu par une hache ou transpercé par une lance, car s'il était pris vivant, sa mort serait longue et horrible. Les transfuges avaient gratté leurs boucliers pour en effacer l'emblème de Lancelot, et ils buvaient maintenant de l'hydromel, ce dont je me gardai de les blâmer.

Issa était sobre. « Ils vont nous déborder, Seigneur, dit-il, inquiet.

— Sûrement. » J'aurais voulu dire quelque chose de plus utile, mais en vérité j'étais paralysé par les préparatifs ennemis et incapable de trouver ce qu'il faudrait faire. Je ne doutais pas que mes hommes pourraient se battre contre les meilleurs lanciers saxons, mais j'en avais à peine assez pour former un mur de boucliers de cent pas de long, et l'assaut ennemi serait trois fois plus étendu. Nous allions combattre au centre, nous allions tuer, et les Saïs contourneraient nos flancs pour s'emparer du sommet de la colline et nous massacrer par derrière.

Issa fit la grimace. Son casque à queue de loup était un ancien à moi sur lequel il avait cloué un motif d'étoiles d'argent. Sa femme enceinte, Scarach, avait trouvé de la verveine qui poussait près de l'une des sources et il en portait sur son casque, dans l'espoir que cela le protégerait de tout mal. Il m'en offrit, mais je refusai. » Garde-la.

— Que faisons-nous, Seigneur ?

— Nous ne pouvons pas fuir. » J'avais envisagé une sortie désespérée vers le nord, mais il y avait des Saxons de l'autre côté du col et il nous aurait fallu gravir cette pente face à leurs lances et nous frayer un chemin entre elles. Nous avions peu de chances de réussir, et courions le risque, bien plus grand, d'être piégés entre les deux troupes ennemies qui nous surplomberaient. « Il faut les vaincre ici », dis-je en cachant ma conviction que nous ne pourrions absolument pas le faire. J'aurais pu combattre quatre cents hommes, peut-être même six cents, mais pas le millier de Saxons qui se préparaient maintenant au pied du versant.

« Si nous avions un druide », dit Issa, et il n'insista pas, mais je savais exactement ce qui le contrariait. Il pensait que ce n'était pas bon d'aller à la bataille sans prières. Les chrétiens qui étaient parmi nous en récitaient, les bras étendus pour imiter la mort de leur Dieu ; ils m'avaient dit qu'ils n'avaient pas besoin de l'intercession d'un prêtre, alors que nous, les païens, aimions qu'avant une bataille un druide envoie une pluie de malédictions sur l'ennemi. Mais nous n'en avions pas, et cette absence ne faisait pas que nous priver du pouvoir de ses malédictions, elle suggérait aussi qu'à partir de maintenant, nous devions combattre sans nos Dieux parce qu'ils avaient fui, écœurés par l'interruption du rituel de Mai Dun.

Je fis venir Pyrlig et lui ordonnai de maudire l'ennemi. Il blêmit. « Mais, Seigneur, je suis un barde et pas un druide.

— Tu as commencé une formation de druide ?

— Comme tous les bardes. Seigneur, mais on ne m'a jamais appris les mystères.

— Les Saxons l'ignorent. Descends à mi-pente, sautille sur une jambe et maudis-les pour que leurs âmes répugnantes aillent pourrir sur le fumier d'Annwn. »

Pyrlig fit de son mieux, mais il n'arrivait pas à garder son équilibre et je sentis qu'il y avait plus de peur que de vitupération dans ses malédictions. Les Saxons, en le voyant, envoyèrent dix de leurs propres sorciers conjurer sa magie. De petites amulettes pendouillant de leurs cheveux raidis en grotesques pointes par de la bouse de vache, les druides nus gravirent péniblement la pente pour cracher et maudire Pyrlig qui, en les voyant approcher, recula avec inquiétude. L'un d'eux brandissait un fémur humain dont il menaça le pauvre garçon qui remonta encore plus haut, et quand il vit la terreur évidente de notre barde, le Saxon fit des gestes obscènes. Les sorciers ennemis venaient de plus en plus près, si bien que nous pouvions entendre leurs voix stridentes par-dessus le martèlement des tambours montant de la vallée.

« Que disent-ils ? » Guenièvre était venue se planter à côté de moi.

« Des incantations, Dame. Ils implorent leurs Dieux de nous remplir de peur et de changer nos jambes en eau. » J'écoutai

encore leur litanie. « Ils leur demandent que nos yeux soient aveuglés, nos lances brisées et nos épées émoussées. » L'homme au fémur, apercevant Guenièvre, se tourna vers elle et cracha un flot hargneux d'obscénités.

« Que dit-il maintenant ?

— Vous ne souhaitez sûrement pas l'apprendre, Dame.

— Mais si, Derfel, si.

— Alors, c'est moi qui n'ai pas envie de vous le dire. »

Elle rit. Le sorcier, qui n'était qu'à trente pas de nous, imprima quelques saccades à son bas-ventre tatoué, secoua la tête, roula des yeux, hurla qu'elle était une sorcière maudite et lui jura que sa matrice se dessécherait et que son lait deviendrait aigre comme de la bile ; le bruit sec de la corde d'un arc résonna près de mon oreille et, soudain, le sorcier se tut. Une flèche lui avait transpercé le gosier et le cou, si bien qu'une moitié ressortait de sa nuque et que la hampe emplumée se balançait, sous son menton. Il regarda fixement Guenièvre, émit un gargouillis, puis frissonna et s'effondra.

« On dit que cela porte malheur de tuer un des magiciens de l'ennemi, dis-je avec douceur.

— Plus maintenant, répliqua Guenièvre, plus maintenant. » Elle sortit une seconde flèche de son carquois et la mit en place, mais les cinq sorciers, voyant le sort réservé à leur compagnon, avaient déjà bondi hors de portée. Ils hurlèrent de colère en s'en allant, maudissant notre perfidie. Ils avaient raison de protester et je craignais que la mort d'un sorcier ne fasse que remplir nos assaillants d'une froide colère. Guenièvre ôta la flèche de son arc. « Que vont-ils faire, Derfel ?

— Dans quelques minutes, cette grande masse d'hommes gravira la colline. Vous pouvez voir comment. » Je lui montrai les troupes saxonnes que leurs chefs bousculaient toujours, s'efforçant de les rassembler en une formation cohérente. « Cent hommes au premier rang, neuf ou dix autres derrière eux pour les pousser sur nos lances. Nous pouvons affronter ces cent guerriers, Dame, mais nos colonnes ne compteront pas plus de deux ou trois hommes chacune, et nous ne serons pas capables de les repousser au bas de la colline. Nous les arrêterons un moment, et les murs de boucliers se refermeront,

mais nous ne pourrons pas les faire reculer, et quand ils verront que tous nos hommes sont engagés dans la ligne de combat, ils enverront leur arrière-garde nous contourner et nous prendre par derrière. »

Ses yeux verts me contemplaient fixement, avec une expression un peu moqueuse. Elle était la seule femme que j'aie jamais connue qui pouvait me fixer droit dans les yeux et j'avais toujours trouvé ce regard direct dérangeant. Guenièvre avait le don de donner à un homme l'impression qu'il était un imbécile ; pourtant, ce jour-là, tandis que battaient les tambours saxons et que la grande horde s'armait de courage pour grimper jusqu'à nos lances, elle ne me souhaitait que le succès. « Veux-tu dire que nous sommes perdus ? demanda-t-elle d'un ton dégagé.

— Je dis, Dame, que j'ignore si je peux gagner », répondis-je sombrement. Je me demandais si je ne pouvais pas faire quelque chose d'inattendu, disposer mes hommes en forme de coin qui chargerait vers le bas de colline et percerait la masse des Saxons. Un tel assaut pourrait les surprendre et même les plonger dans la panique, mais le danger était que mes hommes se retrouvent cernés par l'ennemi à mi-pente et, quand le dernier d'entre nous serait mort, les Saxons grimperaient au sommet et s'empareraient de nos familles sans défense.

Guenièvre passa l'arc à son épaule. « Nous pouvons gagner, nous pouvons gagner aisément. » Elle semblait pleine de confiance mais d'abord, je ne la pris pas au sérieux. « Je peux leur ôter tout courage », dit-elle avec plus de force.

Je lui jetai un coup d'œil ; son visage était empreint d'une joie féroce. Si elle devait tourner un homme en ridicule ce jour-là, ce serait Cerdic et Aelle, pas moi. « Comment ? »

Une expression d'espièglerie farouche se peignit sur son visage. « As-tu confiance en moi, Derfel ?

— Oui, Dame.

— Alors, donne-moi vingt hommes vigoureux. »

J'hésitai. J'avais dû laisser des lanciers sur le rempart nord, en prévision d'un assaut venu de l'autre côté du col, et ne pouvais guère me permettre de perdre vingt de ceux qui me restaient, face au sud. Même si j'avais eu deux cents lanciers de plus, je savais que j'allais perdre la bataille livrée au sommet de

la colline, aussi j'acquiesçai. « Je vous donne vingt de mes recrues et vous m'apportez la victoire. » Elle sourit et partit à grands pas. Je criai à Issa de trouver vingt jeunes gens et de les lui envoyer. « Elle va nous apporter la victoire ! » dis-je assez fort pour que mes hommes l'entendent et, subodorant quelque espoir en un jour où il n'y en avait pas, ils sourirent et rirent.

Pourtant la victoire dépendait d'un miracle ou de l'arrivée de nos alliés. Où était Culhwch ? Toute la journée, j'avais espéré voir ses troupes dans les collines du sud, mais en vain, et je me dis qu'il avait dû contourner Aquae Sulis pour tenter de rejoindre Arthur. Aucune autre troupe n'aurait pu se porter à notre aide, et puis même si Culhwch s'était joint à moi, cela n'aurait pas suffi.

L'assaut était imminent. Les sorciers avaient accompli leur tâche et quelques cavaliers quittèrent les rangs et éperonnèrent leurs chevaux pour gravir la colline. Je réclamai ma jument, Issa me prêta la main pour que je me hisse sur la selle, et je descendis au-devant des envoyés de l'ennemi. Bors aurait pu m'accompagner car il était seigneur, mais il ne voulait pas affronter le camp qu'il venait de déserter, aussi y allai-je seul.

Neuf Saxons et trois Bretons vinrent pour parler. L'un de ceux-ci était Lancelot, toujours aussi beau dans son armure à écailles blanches éblouissante. Son heaume argenté était surmonté d'une paire d'ailes de cygne qu'une petite brise ébouriffait. Il était accompagné d'Amhar et Loholt qui chevauchaient contre leur père sous l'enseigne de Cerdic, le crâne d'où pendait une peau d'homme, et sous celle de mon père, le grand bucrane que l'on avait aspergé de sang frais en l'honneur de cette nouvelle guerre. Cerdic et Aelle gravirent tous deux la colline avec une demi-douzaine de chefs de clans saxons ; tous grands et forts, vêtus de fourrure, portant comme trophées des moustaches attachées à leurs ceinturons. Le dernier Saxon était un interprète et, comme ses compatriotes, moi compris, il chevauchait gauchement. Seuls Lancelot et les jumeaux étaient de bons cavaliers.

Nous nous rencontrâmes à mi-pente. Aucun des chevaux n'appréciait cette déclivité et tous s'agitaient nerveusement. Cerdic jeta un regard mauvais sur nos remparts. Il ne pouvait y

voir que les deux bannières et les pointes des lances dépassant de notre barrière improvisée. Aelle me salua d'un triste hochement de tête et Lancelot évita mon regard.

« Où est Arthur ? » finit par demander Cerdic. Ses yeux pâles me fixaient sous un casque cerclé d'or ayant pour cimier une main de cadavre. Sans doute une main bretonne. Le trophée avait été fumé, car la peau était noircie et les doigts recourbés comme des griffes.

« Arthur a tout son temps, Seigneur Roi. Il m'a chargé de vous écraser pendant qu'il se prépare à effacer de Bretagne l'odeur de votre saleté. » L'interprète murmura à l'oreille de Lancelot.

« Arthur est-il ici ? » insista Cerdic. L'usage voulait que les chefs des armées confèrent avant une bataille, et il avait interprété ma présence comme une insulte. Il s'attendait à rencontrer Arthur, et non un subalterne.

« Il est ici et en tous lieux, Seigneur, répondis-je avec désinvolture. Merlin le transporte dans les nuages. »

Cerdic cracha. Il portait un harnois terne qui n'arborait que l'effrayante main plantée sur la crête de son casque cerclé d'or. Aelle, vêtu de ses habituelles fourrures noires, portait de l'or aux poignets et au cou, ainsi qu'une unique corne de taureau pointant de son heaume. Il était le plus âgé mais, comme toujours, ce fut Cerdic qui mena les négociations. Son visage intelligent et tiré me contemplait avec mépris. « Le mieux serait que vous descendiez un par un en déposant vos armes. Nous tuerons certains d'entre vous en hommage à nos Dieux et prendrons les autres comme esclaves, mais il faut nous livrer la femme qui a tué notre sorcier. Celle-là, nous l'exécuterons.

— Elle a tué votre sorcier sur mon ordre, pour prix de la barbe de Merlin. » C'était Cerdic qui avait tailladé une partie de la barbe de notre druide, insulte que je n'avais pas l'intention de pardonner.

« Alors, nous allons te tuer.

— Liofa a essayé un jour, et hier, Wulfger de Sarnaed a tenté de m'arracher l'âme, mais c'est lui qui est retourné dans la porcherie de ses ancêtres. »

Aelle s'interposa. « Nous ne te tuerons pas, Derfel, grommela-t-il, pas si tu te rends. » Cerdic commença par protester, mais Aelle le fit taire d'un geste cassant de sa main droite mutilée. « Nous ne le tuerons pas, insista-t-il. As-tu donné la bague à ta femme ? demanda-t-il.

— Elle la porte en ce moment, Seigneur Roi, dis-je en montrant la colline.

— Elle est ici ? » Il parut surpris.

« Avec vos petits-enfants.

— Laisse-moi les voir. » Cerdic protesta de nouveau. Il était là pour préparer notre massacre, non pour assister à une touchante réunion de famille, mais Aelle ignora les protestations de son allié. « J'aimerais les voir, rien qu'une fois », me dit-il, aussi je me retournai et criai un ordre.

Ceinwyn apparut, tenant Morwenna et Seren par la main. Elles hésitèrent à franchir le rempart, puis s'engagèrent avec précaution sur la pente herbue. Mon épouse était vêtue simplement d'une robe de lin, mais ses cheveux brillaient, dorés sous le soleil printanier, et je pensai, comme toujours, que sa beauté était magique. J'avais une boule dans la gorge et des larmes aux yeux tandis qu'elle descendait la colline à pas si légers. Seren semblait inquiète, mais Morwenna affichait un air de défi. Elles s'arrêtèrent près de ma jument et levèrent les yeux sur les rois saxons. Ceinwyn et Lancelot se regardèrent et mon épouse cracha délibérément dans l'herbe pour annuler l'influence néfaste de sa présence.

Cerdic joua l'indifférence, mais Aelle descendit gauchement de sa selle usée. « Dis-leur que je suis content de les voir et apprends-moi le nom des filles.

— L'aînée s'appelle Morwenna et la plus jeune, Seren. Cela signifie étoile. » Je regardai mes filles. « Ce roi, leur dis-je en breton, est votre grand-père. »

Aelle fouilla sous sa cotte noire et en sortit deux pièces d'or. Il en offrit une à chacune, puis regarda Ceinwyn sans rien dire. Elle comprit ce qu'il voulait et, lâchant les mains de ses filles, s'avança pour qu'il l'embrasse. Il devait puer car sa fourrure était graisseuse et souillée de crasse, mais elle ne sourcilla pas. Quand il lui eut donné un baiser, il recula, porta la main de

Ceinwyn à ses lèvres et sourit en voyant la petite agate bleu-vert sur son anneau doré. « Derfel, dis-lui que j'épargnerai sa vie. »

Je le fis et Ceinwyn sourit. « Réponds-lui qu'il vaudrait mieux qu'il retourne dans son pays et que nous serions alors très heureuses d'aller lui rendre visite. »

Aelle sourit quand je lui eus traduit ces paroles, mais Cerdic se renfrogna. « C'est notre terre ! » insista-t-il, son cheval piaffa et son ton venimeux fit reculer mes filles.

« Dis-leur de partir, grommela Aelle, car il faut que nous parlions de la guerre. » Il les regarda remonter la colline. « Tu as le goût de ton père pour les jolies femmes.

— Et un goût breton pour le suicide, cracha Cerdic. On te promet la vie sauve à condition que vous descendiez maintenant de la colline en déposant vos lances sur la route.

— Je les déposerai sur la route, Seigneur Roi, dans vos corps transpercés par elles.

— Tu miaules comme un chat », ironisa Cerdic, puis il regarda derrière moi et son expression devint plus sinistre ; je me retournai et vis Guenièvre postée sur les remparts. Grande, les jambes longues dans ses habits de chasseur, couronnée d'une masse de cheveux roux, l'arc à l'épaule, elle ressemblait à une déesse de la guerre. Cerdic dut reconnaître en elle la femme qui avait tué son sorcier. « Qui est-ce ? demanda-t-il avec férocité.

— Demande à ton petit chien », dis-je en montrant Lancelot du geste, puis, comme je soupçonnais l'interprète de ne pas traduire exactement mes paroles, je les répétai en breton. Lancelot m'ignora.

« Guenièvre, dit Amhar à l'interprète de Cerdic. La putain de mon père », ajouta-t-il avec un ricanement.

J'avais moi-même traité Guenièvre de pire, mais je n'eus pas la patience d'écouter Amhar déverser son mépris sur elle. Je n'avais jamais eu d'affection pour cette femme ; elle était trop arrogante, trop obstinée, trop maligne et trop moqueuse pour faire une compagne agréable, mais depuis quelques jours, je commençais à l'admirer et, soudain, je m'entendis cracher des insultes à Amhar. Je ne me souviens plus de ce que je dis, seulement que la colère prêta à mes paroles une malveillance

perverse. Je dus le traiter de ver de terre, d'immondice, de traître, de créature sans honneur, de gamin qui serait embroché sur l'épée d'un homme avant que le soleil ne meure. Je crachai sur lui, le maudis, les poussai son frère et lui par mes insultes à redescendre la colline, puis je me tournai vers Lancelot. « Ton cousin Bors t'envoie ses amitiés et promet de te faire sortir les entrailles de la gorge, et tu ferais mieux de prier pour qu'il le fasse, car si c'est moi qui te prends, ton âme aura des raisons de geindre. »

Lancelot cracha, mais ne se donna pas la peine de répondre. Cerdic avait regardé la confrontation avec amusement. « Tu as une heure pour venir te traîner à plat ventre devant moi, conclut-il, et si tu ne le fais pas, je viendrai te tuer. » Il fit pivoter son cheval et l'éperonna pour redescendre la colline. Lancelot et les autres le suivirent, ne laissant qu'Aelle debout à côté de sa monture.

Il m'offrit un demi-sourire, presque une grimace. « On dirait que nous allons nous battre, mon fils.

— Il semble que oui.

— Arthur n'est vraiment pas ici ?

— C'est pour cela que vous êtes venu, Seigneur Roi ? répliquai-je, sans répondre à sa question.

— Si nous tuons Arthur, la guerre est gagnée.

— Vous devrez me tuer d'abord, père.

— Tu crois que je ne le ferais pas ? » dit-il sévèrement, puis il me tendit sa main mutilée. Je la serrai brièvement, puis le regardai partir, menant son cheval par la bride.

Issa accueillit mon retour avec un regard interrogateur. « Nous avons gagné la bataille des mots, dis-je sombrement.

— C'est un début, Seigneur, répliqua-t-il d'un ton léger.

— Mais c'est eux qui auront le dernier. » Je me retournai pour regarder les rois ennemis rejoindre leurs hommes. Les tambours continuaient à battre. Ils avaient fini par ranger le dernier des Saxons dans la masse serrée des hommes qui allaient grimper pour nous massacrer, et à moins que Guenièvre fût vraiment une déesse de la guerre, je ne voyais pas comment nous pourrions les vaincre.

*

La progression saxonne fut d'abord maladroite, parce que les haies entourant les petits champs, au pied de la colline, brisèrent l'alignement que les chefs s'étaient donné tant de peine à constituer. Le soleil descendait à l'ouest car il avait fallu tout le jour pour préparer cet assaut, mais maintenant, nous entendions les cornes de bélier beugler leur défi rauque tandis que les lanciers ennemis franchissaient les clôtures et traversaient les terres cultivées.

Mes hommes se mirent à chanter. Nous le faisions toujours avant de combattre, et en ce jour comme avant les plus grandes de nos batailles, nous entonnâmes le Chant de guerre de Beli Mawr. Comme cet hymne terrible peut émouvoir un homme ! Il parle de massacre, de sang sur les blés, de corps déchirés jusqu'à l'os, d'ennemis conduits comme des bestiaux à l'abattoir. Il parle des bottes de Beli Mawr écrasant les montagnes et se vante des veuves faites par son épée. Chaque vers se termine par un hurlement de triomphe, et ce défi des chanteurs me tira des larmes malgré moi.

J'avais mis pied à terre et pris place au premier rang, près de Bors qui se tenait entre nos deux bannières. Mes protège-joues étaient rabattus, mon bras gauche serrait mon bouclier et ma lance pesait dans ma main droite. Des voix fortes montaient autour de moi, mais je ne chantais pas car mon cœur était lourd de pressentiments. Je savais ce qui allait arriver. Nous tiendrions bon un moment, mais les Saxons franchiraient nos piètres barrières d'épineux, leurs lances nous prendraient à revers, nous serions obligés de combattre corps à corps, et l'ennemi se raillerait de notre agonie. Le dernier de nous à mourir verrait la première de nos femmes violée ; cependant, il n'y avait rien à faire pour l'empêcher, aussi les lanciers chantaient et certains exécutaient la danse de l'épée en haut des remparts, là où ils étaient dépourvus d'épineux. Nous avions laissé le centre dégagé, dans le mince espoir que cela pourrait amener l'ennemi à se précipiter sur nos lances au lieu de tenter de nous prendre à revers.

Les Saxons franchirent la dernière haie et entamèrent la longue escalade du versant dénudé. Leurs meilleurs hommes étaient au premier rang et je vis que leurs boucliers étaient serrés les uns contre les autres, que leurs lances formaient une épaisse rangée et que leurs haches brillaient. Il n'y avait aucun signe des hommes de Lancelot ; ils semblaient avoir laissé ce massacre aux seuls Saxons. Des sorciers les précédaient, les cornes de béliers les pressaient d'avancer, et au-dessus d'eux étaient suspendus les crânes ensanglantés de leurs rois. Certains tenaient en laisse des chiens de guerre qu'ils relâcheraient à quelques toises de notre ligne. Mon père se trouvait au premier rang alors que Cerdic était à cheval derrière son armée.

Ils arrivaient très lentement. La colline était abrupte, leurs armures lourdes, et ils n'éprouvaient pas le besoin de se précipiter vers ce massacre. Ils savait que ce serait une sinistre rencontre, toute brève qu'elle fût. Leur mur de boucliers arriverait en haut, et une fois sur les remparts, ils se heurteraient au nôtre et essaieraient de nous faire reculer. Leurs haches passeraient par-dessus le bord de nos boucliers, leurs lances pointeraient, s'enfonceraient et nous éventreraient. Il y aurait des grognements, des hurlements et des cris, des hommes gémiraient, des hommes mourraient, mais l'ennemi nous surpassant en nombre finirait par nous déborder et mes queues de loup seraient massacrés.

Mais pour le moment, mes hommes chantaient, essayant de noyer le son rauque des cornes et l'incessant battement des arbres-tambours. Les Saxons se rapprochaient à grand peine. Nous pouvions maintenant distinguer les emblèmes de leurs boucliers ronds ; des masques de loup pour les hommes de Cerdic, des taureaux pour ceux d'Aelle, et entre eux, ceux de leurs seigneurs de la guerre : faucons, aigles et cheval caracolant. Les molosses tiraient sur leurs laisses, pressés de former des brèches dans notre mur. Les sorciers nous injuriaient. L'un d'eux secouait un hochet de côtes, tandis qu'un autre à quatre pattes comme un chien hurlait ses malédictions.

J'attendais à l'angle sud des remparts, qui surplombait la vallée comme la proue d'un navire. C'était là, au centre, que les

premiers Saxons frapperaient. J'avais un moment envisagé de les laisser venir, puis de nous retirer au dernier moment pour former un cercle de boucliers autour de nos femmes. Mais, en reculant, je cédais le sommet plat, mon champ de bataille, et abandonnais l'avantage du terrain le plus élevé. Mieux valait laisser mes hommes tuer autant d'ennemis qu'ils le pourraient avant que nous soyons submergés.

J'essayai de ne pas penser à Ceinwyn. Je ne lui avais pas fait de baiser d'adieu, ni à mes filles, et peut-être vivraient-elles. Peut-être, au milieu de l'horreur, un lancier d'Aelle reconnaîtrait la petite bague et les ramènerait, saines et sauves, à son roi.

Mes hommes commencèrent à frapper leurs boucliers de la hampe de leurs lances. Ils n'avaient pas encore besoin de refermer le mur. Ils pouvaient attendre jusqu'au dernier moment. Les Saxons levèrent les yeux lorsque ce bruit frappa leurs oreilles. Aucun d'entre eux ne se précipita pour jeter une lame – la colline était trop escarpée pour cela – mais un de leurs chiens de guerre cassa sa laisse et monta en bondissant dans l'herbe. Eirrlyn, l'un de mes deux chasseurs, le transperça d'une flèche, la bête se mit à glapir et à courir en cercle, la hampe dépassant de son ventre. Les deux chasseurs commencèrent à viser les autres chiens et les Saxons les tirèrent en arrière pour les mettre à l'abri derrière leurs boucliers. Les sorciers s'éloignèrent en trottinant, sachant que la bataille était sur le point de commencer. La flèche d'un chasseur heurta un bouclier saxon, une autre ricocha sur un casque. C'était pour bientôt. Plus qu'une centaine de pas. Je léchai mes lèvres sèches, clignai des yeux pour en chasser la sueur et regardai fixement les visages barbus et féroces. L'ennemi nous injuriait, pourtant je ne me souviens pas avoir entendu le son de leurs voix. Je me rappelle seulement du mugissement des cornes, du battement des tambours, du martèlement des bottes sur l'herbe, du cliquetis des fourreaux sur les armures et du choc des boucliers.

« Faites place ! » La voix de Guenièvre retentit derrière nous, et elle exprimait un intense plaisir. « Faites place ! » répéta-t-elle.

Je me retournai et vis que ses vingt hommes poussaient deux de nos chariots vers les remparts. C'étaient de grands véhicules aux roues faites de bois plein, difficiles à manier, dont Guenièvre avait augmenté le poids. Elle avait ôté les timons pour les remplacer par des lances, et les plateaux, au lieu de nourriture, transportaient des brasiers d'épineux en flammes. Guenièvre avait transformé les chariots en massifs projectiles enflammés qu'elle allait faire rouler sur le flanc de la colline jusque dans les rangs serrés de l'ennemi. Derrière eux, avide de voir le chaos qu'ils déchaîneraient, suivait une foule excitée de femmes et d'enfants.

« Poussez-vous ! criai-je à mes hommes. Poussez-vous ! » Ils cessèrent de chanter et s'écartèrent, laissant le centre des remparts sans défense. Les Saxons n'étaient plus qu'à soixante-dix ou quatre-vingts pas et, voyant notre mur de boucliers se défaire, ils flairèrent la victoire et hâtèrent le pas.

Guenièvre cria à ses hommes de se hâter et d'autres lanciers coururent joindre leurs forces, derrière les véhicules fumants. « Allez, allez ! » les encourageait-elle. Ils gémissaient en poussant et en tirant, et les chariots commencèrent à rouler plus vite. « Allez ! Allez ! Allez ! » leur criait Guenièvre et d'autres encore se rassemblèrent pour leur faire franchir le talus de l'ancien rempart. Durant un battement de cœur, je crus que la barrière de terre allait nous vaincre, car les chariots ralentirent puis s'arrêtèrent, et leur épaisse fumée enveloppa nos hommes qui suffoquaient, mais Guenièvre redoubla de cris et les lanciers grincèrent des dents pour, en un dernier grand effort, les soulever par-dessus le mur de gazon.

« Poussez ! cria Guenièvre. Poussez ! » Les véhicules hésitèrent en haut du rempart, puis commencèrent à basculer en avant tandis que les hommes les poussaient par en dessous. « Lâchez tout ! » cria Guenièvre et soudain, plus rien ne retint nos armes improvisées, il n'y avait plus devant elles qu'une pente herbue abrupte, et l'ennemi en dessous. Les hommes qui avaient poussé s'écartèrent en chancelant, épuisés, tandis que les deux chariots embrasés se mettaient à rouler vers le bas de la colline.

Ils démarrèrent lentement, puis accélérèrent et commencèrent à rebondir sur le gazon inégal si bien que des branches enflammées s'envolèrent par-dessus les ridelles. La déclivité s'accrut et les deux grands projectiles dévalaient maintenant à toute allure, masses de bois et de feu qui fonçaient sur la formation saxonne épouvantée.

Ils n'avaient aucune chance. Leurs rangs étaient trop serrés pour qu'ils puissent échapper aux chariots et ceux-ci étaient bien braqués car ils descendaient dans un bruit de tonnerre vers le cœur même de l'assaut ennemi.

« Rapprochez-vous ! criai-je à mes hommes. Formez le mur ! Formez le mur ! »

Nous nous hâtâmes de reprendre place juste au moment où les chariots atteignaient leur but. La ligne ennemie avait décroché et quelques hommes essayaient de se sauver, mais il n'y avait pas de fuite possible pour ceux qui se trouvaient sur le chemin des véhicules. J'entendis un cri lorsque les longues lances fixées aux timons pénétrèrent la masse des hommes, puis l'un des chariots remonta un peu lorsque ses roues de devant heurtèrent les corps tombés, pourtant il poursuivit son chemin, broyant, brûlant et transperçant l'ennemi sur son passage. Un bouclier se brisa en deux lorsqu'une roue l'écrasa. Le second projectile vira en frappant les rangs saxons. Durant un battement de cœur, il demeura en équilibre sur deux roues, puis se renversa en expédiant une averse de feu sur l'ennemi. Ce qui avait été une armée dense et disciplinée n'était plus que désordre, peur et panique. Même là où ils n'avaient pas été frappés par les chariots, le chaos régnait, car l'impact des deux véhicules avait ébranlé et brisé les rangs soigneusement formés.

« Chargez ! criai-je. En avant ! »

Je poussai un cri de guerre en sautant par-dessus le rempart. Je n'avais pas eu l'intention de suivre les chariots sur la pente, mais la destruction qu'ils avaient causée était si grande, et l'effroi de l'ennemi si visible, qu'il était temps de l'augmenter encore.

Nous descendîmes le versant en courant et en hurlant. C'était un cri de victoire, calculé pour terroriser l'ennemi déjà à demi vaincu. Les Saxons nous surpassaient toujours en nombre,

mais leur mur de boucliers était rompu, ils avaient le souffle coupé, et nous arrivions d'en haut comme des furies assoiffées de vengeance. J'abandonnai ma lance prise dans un ventre, tirai Hywelbane de son fourreau et distribuai des coups autour de moi comme un homme fauchant son foin. Il n'y avait pas de stratégie dans une bataille de ce type, pas de tactique, juste un plaisir croissant à dominer les ennemis, à tuer, à voir la peur dans leurs yeux et à regarder les rangs de leur arrière-garde s'enfuir en courant. Comme un fou, je semais la mort à grand bruit, j'adorais le massacre, et à côté de moi, mes queues de loup frappaient de l'épée et du poignard, et raillaient un ennemi qui aurait dû être en train de danser sur nos cadavres.

Ils auraient encore pu nous vaincre, car leur nombre était fort grand, mais il est difficile de se battre dans un mur de boucliers rompu en gravissant une colline, et notre attaque soudaine avait brisé leur élan. Et puis, beaucoup de Saxons étaient saouls. Un homme ivre se bat bien dans la victoire, mais dans la défaite, il s'affole vite, et Cerdic eut beau tenter de les retenir, ses lanciers paniquèrent et s'enfuirent en courant. Certains de mes plus jeunes furent tentés de les suivre, une poignée céda à la tentation, descendit trop bas et paya cher cette témérité, mais je criai aux autres de demeurer avec nous. La plupart des ennemis échappèrent à nos coups, mais nous avions gagné, et pour le prouver nous restâmes là dans le sang des Saxons, sur notre versant couvert de leurs morts, de leurs blessés et de leurs armes. Le chariot renversé brûlait encore, un Saxon écrasé par son poids hurlait, tandis que l'autre véhicule continuait sa course bruyante pour aller se ficher dans une haie, au pied du mont.

Certaines de nos femmes descendirent piller les morts et achever les blessés. Ni Aelle ni Cerdic n'étaient parmi eux, mais un grand chef chargé de bijoux d'or, portant une épée à la garde guillochée d'or dans un fourreau de cuir noir souple, strié de fils d'argent, retint mon attention ; je m'emparai de son ceinturon et de son épée et les portai à Guenièvre. Je m'agenouillai devant elle, chose que je n'avais jamais faite. « Nous vous devons la victoire, Dame, elle est à vous. » Je lui offris l'épée.

Elle la sangla, puis me releva. « Merci, Derfel.

— C'est une bonne épée.

— Je ne te remercie pas pour l'épée, mais pour m'avoir fait confiance. J'ai toujours su que je pourrais me battre.

— Mieux que moi, Dame », dis-je d'un air piteux. Pourquoi n'avais-je pas pensé à utiliser les chariots ?

« Mieux qu'eux, en tout cas ! » répliqua Guenièvre en montrant les Saxons vaincus. Elle sourit. « Et demain, tout sera à recommencer. »

Les Saxons ne revinrent pas ce soir-là. Ce fut un beau crépuscule doux et lumineux. Mes sentinelles arpentaient le mur tandis que les feux des ennemis brillaient dans l'ombre qui s'épaississait en dessous de nous. Nous nous restaurâmes et, après le repas, je parlai à l'épouse d'Issa, Scarach ; elle recruta d'autres femmes qui arrivèrent, armées d'aiguilles, de couteaux et de fil. Je leur donnai des capes prises aux morts saxons, et les femmes travaillèrent toute la soirée, et jusque tard dans la nuit, à la lumière de nos foyers.

Aussi le lendemain matin, quand Guenièvre se réveilla, il y avait trois bannières sur le rempart sud du Mynydd Baddon, l'ours d'Arthur et l'étoile de Ceinwyn avec, au milieu, à la place d'honneur qui sied à un seigneur de la guerre victorieux, un gonfalon portant le symbole de Guenièvre, un cerf couronné d'une lune. Le vent de l'aube le souleva, elle vit l'emblème et sourit.

Pendant qu'en dessous de nous, les Saxons rassemblaient de nouveau leurs lances.

Les tambours se firent entendre dès l'aube et dans l'heure qui suivit, cinq sorciers apparurent en bas des pentes du Mynydd Baddon. Cerdic et Aelle semblaient déterminés à prendre aujourd'hui la revanche de leur humiliation.

Des corbeaux déchiquetaient la bonne cinquantaine de cadavres saxons qui reposaient encore sur le versant, près des restes carbonisés du chariot, et certains de mes hommes voulaient les traîner jusqu'au parapet et y faire un horrible étalage des corps en vue du prochain assaut saxon, mais je le leur interdis. Bientôt, estimai-je, les nôtres seraient à la disposition des Saxons, et si nous profanions leurs morts, nous le serions à notre tour.

Il devint rapidement évident que, cette fois, les Saxons ne risqueraient pas une attaque qu'un chariot enflammé pourrait transformer en chaos. Ils préparèrent une vingtaine de colonnes qui graviraient les flancs sud, est et ouest. Chacune ne compterait que soixante-dix ou quatre-vingts hommes, mais, menés ensemble, ces petits assauts devaient nous écraser. Nous pourrions peut-être en repousser trois ou quatre, mais les autres franchiraient aisément les remparts, alors il ne nous restait guère qu'à prier, chanter, manger et, pour ceux qui en avaient besoin, boire. Nous nous jurâmes mutuellement une bonne mort, signifiant par là que nous voulions nous battre jusqu'au bout et chanter tant que nous le pourrions, cependant nous savions tous que la fin ne serait pas un chant de défi, mais un bain d'humiliation, de douleur et de terreur. Le sort des femmes serait pire encore. « Devrais-je me rendre ? » demandai-je à Ceinwyn.

Elle eut l'air très surprise. « Cette décision ne m'appartient pas.

— Je n'ai jamais rien fait sans ton avis.

— En ce qui concerne la guerre, je n'ai aucun conseil à te donner, mais je peux te demander ce qui arrivera aux femmes si tu ne te rends pas.

— Elles seront violées, réduites en esclavage ou données comme épouses à des hommes qui en manquent.

— Et si tu te rends ?

— Presque la même chose », avouai-je. Seulement le viol ne serait pas immédiat.

Elle sourit. « Alors tu n'as pas du tout besoin de mon avis. Va te battre, Derfel, et si je ne te vois pas avant l'Autre Monde, sache que mon amour t'accompagnera lorsque tu traverseras le pont des épées. »

Je la serrai dans mes bras, puis j'embrassai mes filles, et revins à la proue du rempart sud pour regarder les Saxons entamer la montée de la colline. Cette attaque ne tarda pas autant que la précédente car, la première fois, il leur avait fallu organiser et encourager une foule d'hommes, tandis qu'aujourd'hui, l'ennemi n'avait besoin d'aucune motivation. Ils venaient se venger, et en si petits groupes que même si nous avions envoyé un chariot rouler en bas de la colline, ils auraient pu l'éviter facilement. Ils ne se hâtèrent pas, ce n'était pas nécessaire.

J'avais réparti mes hommes en dix bandes, responsables chacune de deux colonnes saxonnes, mais je doutais que même les meilleurs de mes lanciers puissent tenir plus de trois ou quatre minutes. Vraisemblablement, les miens courraient protéger leurs femmes dès que l'ennemi menacerait de nous prendre à revers et le combat se réduirait alors à un pitoyable massacre unilatéral autour de notre cabane improvisée et des feux de camp qui l'environnaient. Qu'il en soit ainsi, pensai-je, et je marchai parmi mes hommes, les remerciant de leur fidélité et les encourageant à tuer autant de Saxons qu'ils pourraient. Je leur rappelai que les ennemis qu'ils abattraient seraient leurs domestiques dans l'Autre Monde, « aussi tuez-les, et que leurs survivants se souviennent avec horreur de cette bataille ». Certains se mirent à entonner le Chant de mort de Werlinna, air lent et mélancolique que l'on chantait autour des bûchers funéraires des guerriers. Je joignis ma voix à la leur en surveillant la progression des Saxons, et comme je chantais et que mon casque me bouchait les oreilles, je n'entendis pas Niall me héler du rebord le plus lointain de la colline.

Ce furent les cris de joie des femmes qui m'alertèrent. Je me retournai, ne vis rien d'inhabituel, mais, par-dessus le bruit des

tambours saxons, me parvint la note élevée, stridente d'une corne.

Je l'avais déjà entendue. La première fois, j'étais jeune lancier et Arthur était arrivé à bride abattue pour me sauver la vie ; aujourd'hui, il venait de nouveau à mon secours.

Il chevauchai à la tête de ses hommes, et Niall m'avait appelé quand ces cavaliers en lourdes armures s'étaient frayé un chemin parmi les Saxons, sur la colline, de l'autre côté du col ; maintenant, ils descendaient la pente au galop. Sur le Mynydd Baddon, les femmes couraient vers le rempart pour le voir, car Arthur ne monta pas jusqu'au sommet mais le contourna avec ses hommes, sur la partie supérieure du versant. Il portait son armure à écailles bien polie, son casque incrusté d'or et son bouclier d'argent martelé. Sa grande bannière de guerre était déferlée, son ours noir flottait, résolu, sur un champ de lin aussi blanc que les plumes d'oie de son heaume. Sa cape blanche ondoyait derrière lui et sa longue lance était ornée d'un large ruban blanc. Tous les Saxons qui se trouvaient en bas des pentes du Mynydd Baddon le reconnurent, sachant ce que ses lourds chevaux pouvaient faire à leurs petites colonnes. Arthur n'avait amené que quarante hommes, car la plupart de ses grands destriers avaient été volés par Lancelot l'année d'avant, mais quarante cavaliers portant de pesantes armures pouvaient plonger leur infanterie dans l'horreur.

Arthur ramena sa monture au pas sous l'angle sud des remparts. Le vent était faible, si bien que la bannière de Guenièvre n'était plus qu'un drapeau non identifiable pendant le long de son mât improvisé. Il me chercha du regard et finit par reconnaître mon armure et mon casque. « J'ai deux cents lanciers à une demi-lieue environ ! me cria-t-il.

— Tant mieux, Seigneur ! Et vous êtes le bienvenu !

— Nous pouvons tenir jusqu'à ce qu'ils arrivent ! » Il fit signe à ses hommes de continuer. Il ne descendit pas la colline, préférant parcourir à cheval les versants supérieurs du Mynydd Baddon, comme pour mettre les Saxons au défi de venir se mesurer à lui.

Cette vue suffit à les arrêter, car aucun Saxon ne voulait être le premier à croiser le chemin de ces lances au galop. S'ils

avaient chargé tous ensemble, ils auraient aisément écrasé Arthur et ses hommes, mais sur les flancs de cette colline, la plupart des Saxons étaient hors de vue les uns des autres, et chaque colonne devait espérer qu'une autre oserait attaquer les cavaliers la première, aussi hésitaient-ils tous à aller de l'avant. De temps à autre, quelques hommes plus braves reprenaient l'escalade, pourtant si les cavaliers d'Arthur réapparaissaient, pris de crainte, ils redescendaient furtivement. Cerdic en personne vint rallier ses hommes sous l'angle sud, mais quand les soldats d'Arthur se retournèrent pour leur faire face, ils faiblirent. Ils s'étaient attendus à une bataille facile contre un petit nombre de lanciers et n'étaient pas prêts à affronter une cavalerie. Pas en gravissant une pente, et pas celle d'Arthur. D'autres guerriers montés ne les auraient peut-être pas épouvantés, mais ils savaient ce que signifiaient cette cape blanche, ce panache de plumes d'oie, ce bouclier qui étincelait comme le soleil lui-même. Cela voulait dire que la mort les attendait et aucun d'eux n'était prêt à grimper vers elle.

Une demi-heure plus tard, l'infanterie d'Arthur arriva au col. L'ennemi qui tenait cette colline s'enfuit à l'arrivée de ces renforts, et nos lanciers las montèrent jusqu'aux remparts, assourdis par nos acclamations. Les Saxons les entendirent, virent apparaître de nouvelles lances au-dessus de l'ancien mur, et cela mit fin à leur tentative de ce jour. Les colonnes se retirèrent et le Mynydd Baddon demeura sain et sauf pour un autre tour du soleil.

Arthur ôta son casque en éperonnant une Llamrei fourbue qui monta jusqu'à nos bannières. Une bouffée de vent souffla, il leva les yeux et vit le cerf couronné d'une lune flottant à côté de son ours, mais son grand sourire ne s'effaça pas. Il n'en dit mot lorsqu'il se laissa glisser du dos de Llamrei. Il devait savoir que Guenièvre était avec moi, car Balin l'avait aperçue à Aquae Sulis, et les deux hommes que je lui avais envoyés avec des messages pouvaient l'avoir prévenu, mais il fit semblant de rien. Au contraire, comme aux anciens jours, comme s'il n'y avait jamais eu aucune froideur entre nous, il m'étreignit.

Toute sa mélancolie avait disparu. Son visage vibrait d'une fougue qui se communiqua à mes hommes attroupés autour de

lui pour entendre les nouvelles, bien qu'il s'enquît d'abord des nôtres. Il avait chevauché entre les cadavres saxons et voulait savoir comment et quand ils étaient morts. Mes hommes exagérèrent, d'une façon bien pardonnable, le nombre de ceux qui nous avaient attaqués la veille, et Arthur rit d'entendre comment nous avions fait rouler deux chariots enflammés sur le versant. « Bonne idée, Derfel, bonne idée.

— Elle n'était pas de moi, Seigneur, mais de Guenièvre. » D'un signe de tête, je montrai sa bannière. « C'est elle qui a tout fait, Seigneur. Je m'étais préparé à mourir, mais elle avait autre chose en tête.

— Comme toujours », dit-il d'une voix douce, mais il ne posa pas d'autre question. La princesse n'était pas dans les parages et Arthur ne demanda pas où elle se trouvait. Il aperçut Bors et insista pour l'embrasser et prendre de ses nouvelles, puis enfin, il grimpa sur le mur de terre herbue et étudia les campements saxons. Il resta là longtemps, pour se montrer à l'ennemi découragé, mais au bout d'un moment, il fît signe à Bors et à moi de le rejoindre. « Je n'avais pas prévu de les combattre ici, mais c'est un aussi bon endroit qu'un autre. Meilleur que bien d'autres, en fait. Sont-ils tous là ? » demanda-t-il à Bors.

Bors avait de nouveau bu, en prévision de l'assaut saxon, mais il fit de son mieux pour paraître sobre. « Tous, Seigneur. Sauf peut-être la garnison de Caer Ambra. Ils étaient censés poursuivre Culhwch. » D'un mouvement saccadé de sa barbe, Bors montra la colline à l'est où d'autres Saxons venaient se joindre au campement. « Peut-être que ce sont eux, Seigneur ? Ou juste des bandes de pillards ?

— La garnison de Caer Ambra n'a jamais trouvé Culhwch, dit Arthur, car j'ai reçu un message de lui, hier. Il n'est pas loin d'ici, Cuneglas non plus. Dans deux jours, nous aurons cinq cents hommes de plus, et les Saxons ne seront plus que le double de nous. » Il rit. « Bravo, Derfel !

— Bravo ? » demandai-je surpris. Je m'étais attendu à sa désapprobation, pour m'être fait piéger si loin de Corinium.

« Il fallait les combattre quelque part et tu as choisi cet endroit. Il me plaît. Nous occupons une situation élevée. » Il

parlait fort, voulant que sa confiance se propage parmi mes hommes. « J'aurais dû arriver ici plus tôt, ajouta-t-il à mon intention, seulement je n'étais pas certain que Cerdic mordrait à l'hameçon.

— L'hameçon, Seigneur ?

— Toi, Derfel, toi. » Il rit et descendit d'un bond du rempart. « La guerre n'est faite que de hasard, n'est-ce pas ? Et c'est par hasard que tu as trouvé un endroit où nous pouvons les vaincre.

— Tu veux dire qu'ils s'épuiseront à grimper la colline ?

— Ils ne seront pas assez bêtes pour cela, dit-il joyeusement. Non, je crains que nous ne soyons obligés de descendre et de nous battre dans la vallée.

— Avec quelles forces ? demandai-je amèrement, car même en comptant les troupes de Cuneglas, ils nous surpassaient encore terriblement en nombre.

— Avec tous les hommes que nous avons, répliqua Arthur avec optimisme. Mais pas avec les femmes ; je pense qu'il est temps d'envoyer nos familles dans un endroit moins dangereux. »

Nos compagnes et nos enfants n'eurent pas besoin d'aller loin ; il y avait un village à une heure de marche et la plupart y trouvèrent un abri. Au moment même où ils quittaient le Mynydd Baddon, d'autres lanciers d'Arthur survinrent. C'étaient les hommes qu'il avait rassemblés au voisinage de Corinium, et qui comptaient parmi les meilleurs de Bretagne. Sagramor arriva avec ses guerriers endurcis et, comme Arthur, il alla se poster à l'angle sud du Mynydd Baddon afin que les Saxons puissent voir sa silhouette mince dans son harnois noir se découper sur l'horizon. Un sourire exceptionnel éclaira son visage. « Leur présomption les a rendus imbéciles, dit-il avec mépris. Ils se sont piégés eux-mêmes dans la plaine et ils n'en bougeront plus maintenant.

— Pourquoi ?

— Une fois qu'un Saxon a construit une cabane, il n'aime pas qu'on l'oblige à se remettre en marche. Il faudra à Cerdic une semaine au moins pour les tirer de là. » Les Saïs et leurs familles s'étaient installés confortablement et maintenant, la vallée ressemblait à deux villages, tout en longueur, faits de

petites cabanes aux toits de chaume. L'un d'eux était proche d'Aquae Sulis, alors que l'autre se trouvait à une lieue de là, dans le coude que faisait la rivière. Les hommes de Cerdic s'y étaient installés tandis que les lanciers d'Aelle cantonnaient, soit dans la cité, soit dans les huttes qu'ils venaient de construire alentour. J'avais été surpris que les Saxons s'installent à Aquae Sulis au lieu de la brûler, mais à chaque aube, une longue procession franchissait les portes, laissant derrière elle la vision réconfortante de la fumée des cuisines qui s'élevait des toits de chaume ou de tuiles. L'invasion saxonne avait été rapide, mais maintenant, leur impétuosité semblait s'être épuisée. « Pourquoi ont-ils divisé leur armée en deux ? demanda Sagramor en regardant avec incrédulité l'intervalle séparant le campement d'Aelle des cabanes de Cerdic.

— Pour ne nous laisser qu'un endroit où aller, ici, dis-je en montrant la vallée, où nous serons coincés entre les deux.

— Et où nous pourrons les garder divisés, fit remarquer joyeusement Sagramor. En outre, dans quelques jours, ils devront compter avec les maladies. » Celles-ci apparaissent toujours lorsqu'une armée s'établit quelque part. C'était une peste de ce genre qui avait arrêté la dernière invasion de la Dumnonie par Cerdic, et une maladie cruellement contagieuse qui avait affaibli notre armée quand nous avions marché sur Londres.

Je craignais qu'un tel fléau puisse nous affaiblir maintenant, mais pour une raison quelconque, nous fûmes épargnés ; peut-être parce que nous n'étions pas nombreux, ou parce qu'Arthur dissémina son armée sur les deux lieux de crêtes qui couraient derrière le Mynydd Baddon. Mes hommes et moi, nous restâmes sur le mont, mais les lanciers qui venaient d'arriver tinrent les collines du nord. Pendant les deux premiers jours qui suivirent l'arrivée d'Arthur, l'ennemi aurait encore pu s'en emparer, car de minces garnisons occupaient leurs sommets, mais les cavaliers paradaient sans cesse et Arthur gardait ses lanciers en mouvement entre les arbres de la crête pour laisser croire que leur nombre était plus grand qu'en réalité. Les Saxons nous surveillaient, mais n'attaquèrent pas, et le troisième jour, Cuneglas et ses hommes arrivèrent du Powys et

nous pûmes garnir toute la chaîne de postes de surveillance qui pourraient nous prévenir si un assaut saxon nous menaçait. L'ennemi nous surpassait toujours en nombre, mais nous tenions les hauteurs et avions maintenant des lances pour les défendre.

Les Saxons auraient dû quitter la vallée. Ils auraient pu marcher jusqu'à la mer de Severn et assiéger Glevum, nous aurions été obligés d'abandonner notre position élevée et de les suivre, mais Sagramor avait raison ; des hommes qui se sont confortablement installés rechignent à bouger, aussi Cerdic et Aelle demeurèrent obstinément dans la vallée où ils croyaient nous assiéger, alors qu'en fait c'était le contraire. Ils finirent par mener quelques assauts dans les collines, mais ne poussèrent par leur avantage jusqu'au bout. Les Saxons gravissaient une pente, mais quand un rang de boucliers apparaissait au sommet, prêt à s'opposer à eux, et qu'une troupe des lourds cavaliers d'Arthur se montrait sur leur flanc, lances levées, leur ardeur se refroidissait, ils retournaient furtivement dans leurs villages, et chaque échec saxon accroissait notre confiance.

Cette confiance était si grande qu'après l'arrivée de l'armée de Cuneglas, Arthur estima qu'il pouvait nous laisser. J'en fus d'abord étonné, car il n'offrit aucune explication sur la course importante qui allait l'emmener à un jour de chevauchée vers le nord. Je suppose que mon étonnement devait se lire sur mon visage, car il passa le bras autour de mes épaules. « Nous n'avons pas encore gagné.

— Je le sais, Seigneur.

— Mais quand nous le ferons, Derfel, je veux que cette victoire soit écrasante. Aucune autre ambition ne pourrait me pousser à m'éloigner d'ici. » Il me sourit. « Tu me fais confiance ?

— Bien sûr, Seigneur. »

Il laissa le commandement à Cuneglas avec l'ordre strict de ne pas lancer d'attaque dans la vallée. Les Saxons devaient toujours s'imaginer que nous étions acculés, et pour renforcer cette duperie, une poignée de volontaires fit semblant de déserter et courut jusqu'aux camps saxons porter la nouvelle que nos hommes étaient si découragés que certains

s'enfuyaient, et que nos chefs se disputaient furieusement pour savoir s'ils resteraient pour affronter l'assaut saxon ou iraient supplier le roi du Gwent de leur offrir asile.

« Je ne suis toujours pas certain qu'il y ait un moyen d'en finir, m'avoua Cuneglas le jour du départ d'Arthur. Nous sommes assez forts pour leur résister sur une position élevée, mais pas assez pour descendre les battre dans la vallée.

— Peut-être qu'Arthur est allé chercher de l'aide, Seigneur Roi ? suggérai-je.

— Quelle aide ? demanda Cuneglas.

— Culhwch, peut-être ? » dis-je en pensant que c'était improbable car on le disait à l'est et Arthur avait chevauché vers le nord. « Œngus Mac Airem ? » Le roi de Démétie nous avait promis son aide, mais les Irlandais n'étaient pas encore venus.

« Œngus, peut-être, mais même avec les Blackshields, nous n'aurions pas assez d'hommes pour vaincre ces bâtards. Pour cela, il nous faudrait les lanciers du Gwent.

— Et Meurig ne voudra pas.

— Non, dit Cuneglas, pourtant il y a en a, parmi eux, qui ne souhaitent que cela. Ils se souviennent encore de Lugg Vale. » Il me fit un sourire forcé, car en cette occasion, il avait été notre ennemi et les guerriers du Gwent, nos alliés, avaient craint de marcher contre l'armée menée par le père de Cuneglas. Certains en avaient encore honte, une honte aggravée encore par la victoire qu'Arthur avait remportée sans leur aide, et je pensais que si Meurig le permettait, notre chef pourrait nous amener certains de ces volontaires ; mais je ne voyais toujours pas comment il pourrait lever assez d'hommes pour que nous puissions descendre dans ce nid de Saxons pour les y massacrer.

« Peut-être est-il parti chercher Merlin », suggéra Guenièvre.

Elle avait refusé de partir avec les autres femmes et les enfants, affirmant qu'elle voulait assister à la bataille, défaite ou victoire. Arthur aurait pu insister pour qu'elle parte, mais dès son arrivée ici, Guenièvre s'était cachée dans la cabane grossière édifiée sur le plateau et n'en était ressortie qu'après son départ. Arthur savait sûrement qu'elle était restée sur le Mynydd Baddon car, regardant nos femmes partir d'un œil attentif, il

avait dû s'apercevoir qu'elle n'était pas parmi elles, pourtant il n'avait rien dit. Quand Guenièvre reparut, elle non plus ne parla pas d'Arthur, même si elle sourit en remarquant qu'il n'avait pas ôté sa bannière des remparts. Je l'avais encouragée à quitter le mont, mais elle accueillit ma suggestion avec mépris et aucun de mes hommes ne voulait qu'elle s'en aille. Ils attribuaient, à juste titre, leur survie à Guenièvre et, pour exprimer leur reconnaissance, ils l'équipèrent pour la bataille. Ils avaient dépouillé un cadavre saxon de sa belle cotte de mailles et, une fois le sang nettoyé, la lui avaient offerte ; ils avaient peint son symbole sur un bouclier saxon et l'un de mes hommes lui avait même cédé son propre casque orné d'une queue de loup, à laquelle il tenait plus que tout. La princesse était maintenant vêtue comme mes lanciers et, chose troublante, avait réussi à rendre le harnois séduisant. Elle était devenue notre talisman, l'héroïne de tous mes hommes.

« Personne ne sait où se trouve Merlin, rappelai-je.

— La rumeur court qu'il est en Démétie, dit Cuneglas, alors peut-être reviendra-t-il avec Œngus ?

— Et votre druide ? lui demanda Guenièvre.

— Malaine est ici et il sait assez bien maudire. Pas comme Merlin, peut-être, mais suffisamment bien.

— Et Taliesin ? » poursuivit-elle.

Cuneglas ne parut pas surpris qu'elle ait entendu parler du jeune barde, car sa renommée se répandait aussi vite que le vent. « Il est parti à la recherche de Merlin.

— Est-il vraiment bon ?

— Vraiment. En chantant, il peut faire descendre les aigles du ciel et tirer les saumons de leur torrent.

— Je fais des prières pour que nous l'entendions bientôt », conclut Guenièvre, et vraiment, ces étranges journées passées sur ce sommet ensoleillé semblaient plus faites pour les chants que pour le combat. Le printemps était devenu beau, l'été se faisait proche, nous paressions sur l'herbe tiède et regardions nos ennemis qui semblaient soudain frappés d'impuissance. Ils tentèrent quelques assauts inefficaces dans les collines, mais ne firent aucun véritable effort pour quitter la vallée. Plus tard, nous apprîmes qu'ils se disputaient. Aelle voulait rassembler

tous les lanciers saxons et frapper au nord, divisant ainsi notre armée en deux corps qui pourraient être détruits séparément, mais Cerdic préférait attendre que nous soyons à court de provisions et que notre confiance décline, bien que ce fût un vain espoir car nous avions de la nourriture en abondance et notre confiance ne faisait que croître. C'étaient les Saxons que la famine menaçait, car les cavaliers légers d'Arthur harcelaient leurs expéditions de pillage, et leur confiance qui s'étiolait, car au bout d'une semaine nous aperçûmes des monticules de terre fraîchement retournés non loin de leurs cabanes, et nous comprîmes que l'ennemi enterrait ses morts. La maladie qui liquéfie les boyaux et dépouille un homme de sa force frappait les Saxons, les affaiblissant de jour en jour. Les femmes posaient des nasses dans la rivière pour nourrir leurs enfants, les hommes enterraient les cadavres, et nous, nous étions allongés au soleil à parler de bardes.

Arthur revint le lendemain du jour où les Saxons creusèrent leurs premières tombes. Il éperonna son cheval pour traverser le col et remonter le versant nord abrupt du Mynydd Baddon, incitant Guenièvre à coiffer son casque et à s'accroupir parmi un groupe d'hommes. Sa chevelure rousse s'étalait dans son dos comme une bannière, mais Arthur fit semblant de ne rien voir. Je m'étais rendu à sa rencontre jusqu'à mi-pente, mais là je m'arrêtai et le regardai avec étonnement.

Son bouclier, fait de planches de saule recouvertes de cuir, sur lequel on avait martelé un fin placage d'argent poli qui réfléchissait la lumière du soleil, portait maintenant un nouveau symbole : une croix, une croix rouge faite de bandes de tissu collées sur le métal. La croix chrétienne. Il vit ma stupéfaction et me fit un large sourire. « Ça te plaît, Derfel ?

— Tu es devenu chrétien, Seigneur ? » J'étais consterné. « Nous sommes tous devenus chrétiens, Derfel, toi aussi. Fais chauffer une lame et marque vos boucliers d'une croix. »

Je crachai pour conjurer le mauvais sort. « Tu veux que nous fassions cela, Seigneur ?

— Tu m'as entendu, Derfel. » Il se laissa glisser du dos de Llamrei et gagna les remparts sud d'où il pouvait contempler l'ennemi. « Ils sont toujours là, bien. »

Cuneglas, descendu lui aussi à sa rencontre, avait entendu l'ordre d'Arthur. « Tu veux que nous mettions une croix sur nos boucliers ? lui dit-il.

— Je ne saurais rien exiger de toi, Seigneur Roi, mais si tu marques ton bouclier et ceux de tes hommes d'une croix, je t'en serais reconnaissant.

— Pourquoi ? » demanda-t-il d'un air farouche. Son opposition à la nouvelle religion était bien connue.

« Parce que la croix est le prix à payer pour l'armée du Gwent », répliqua Arthur qui contemplait toujours l'ennemi.

Cuneglas le regarda comme s'il avait du mal à en croire ses oreilles.

« Meurig va venir ? demandai-je.

— Non, pas Meurig, répondit Arthur en se tournant vers nous. Le roi Tewdric. Ce bon Tewdric. »

Tewdric était le père de Meurig, ce roi qui avait abandonné son trône pour se faire moine, et Arthur s'était rendu dans le Gwent pour implorer le vieil homme. « Je savais que c'était possible, me dit Arthur, parce que Galahad et moi, nous nous sommes entretenus avec lui pendant tout l'hiver. » Pour commencer, le vieux roi avait rechigné à abandonner sa vie pieuse et étriquée, mais d'autres hommes du Gwent avaient ajouté leurs voix aux prières d'Arthur et de Galahad, si bien qu'après des nuits passées à prier dans sa petite chapelle, Tewdric aurait fini par déclarer, à contrecœur, qu'il remonterait temporairement sur le trône et mènerait l'armée de son pays contre les Saxons. Meurig avait combattu cette décision, qu'il considérait à juste titre comme un blâme et une humiliation, mais l'armée qui soutenait le vieux roi s'était aussitôt mise en marche pour le sud. « Il y avait un prix à payer, reconnut Arthur. Je devais rendre hommage à leur Dieu et promettre de lui attribuer la victoire, mais j'aurais fait la même chose avec n'importe quel dieu pour que Tewdric nous amène ses lanciers.

— Et le reste du prix ? » demanda Cuneglas avec finesse.

Arthur fit la grimace. « Ils veulent que tu laisses les missionnaires de Meurig entrer dans ton pays.

— Rien que cela ?

— J'ai peut-être donné l'impression que tu leur ferais bon accueil, avoua Arthur. Je suis désolé, Seigneur Roi. Cette exigence ne m'a été imposée qu'il y a deux jours, l'idée venait de Meurig et il fallait bien lui sauver la face. » Cuneglas fit lui aussi la grimace. Il s'était efforcé de préserver son royaume du christianisme, estimant que le Powys n'avait que faire de l'acrimonie qui accompagnait toujours la nouvelle foi, mais il ne protesta pas. Mieux valait des chrétiens dans le Powys que des Saxons.

« C'est tout ce que tu as promis à Tewdric, Seigneur ? » demandai-je, soupçonneux. Je me souvenais que Meurig avait réclamé le trône de Dumnonie et qu'Arthur désirait ardemment être dégagé de ses responsabilités.

« Ces traités comportent toujours quelques petits détails qui ne valent pas la peine qu'on s'en inquiète, répondit Arthur avec désinvolture. J'ai promis de relâcher Sansum. Il est maintenant évêque de Dumnonie ! Et de nouveau conseiller royal. Tewdric a insisté là-dessus. Chaque fois que j'enfonce notre bon évêque, il refait surface. » Il rit.

« Est-ce tout ce que tu as promis, Seigneur ? demandai-je encore, toujours méfiant.

— J'ai promis ce qu'il fallait pour m'assurer que le Gwent viendrait à notre aide, répondit fermement Arthur, et ils ont juré d'être ici dans deux jours avec six cents excellents lanciers. Même Agricola a décidé qu'il n'était pas trop vieux pour se battre. Tu te souviens d'Agricola, Derfel ?

— Bien sûr, Seigneur. » Agricola, l'ancien seigneur de la guerre de Tewdric, comptait certes un grand nombre d'années, mais il n'en restait pas moins l'un des plus illustres guerriers de Bretagne.

« Ils viendront tous de Glevum, dit Arthur en montrant du doigt l'endroit où la route de l'ouest entrait dans la vallée de la rivière ; quand ils se montreront, je me joindrai à lui avec mes hommes et, ensemble, nous mènerons l'assaut. » Il était monté sur les remparts pour contempler la profonde vallée, mais en esprit, il ne voyait pas les champs, les routes et les récoltes agitées par le vent, ni les tombes de pierre du cimetière romain, mais la bataille qui se déployait sous ses yeux. « Les Saxons

seront d'abord interdits, mais pour finir, ils se porteront en masse sur cette route. » Il montrait la Voie du Fossé, au pied du Mynydd Baddon. « Et toi, Seigneur Roi – il s'inclina devant Cuneglas –, et toi, Derfel – il sauta du rempart et me fourra son doigt dans le ventre –, vous attaquerez sur le flanc. Descendus tout droit de la colline pour rompre leur mur de boucliers ! Nous vous rejoindrons – il replia la main pour montrer comment ses troupes se refermeraient sur le flanc nord des Saxons –, et alors nous les acculerons à la rivière.

— Et ils fuiront vers l'est, dis-je avec aigreur.

— Non. Culhwch partira vers le nord demain pour se joindre aux Blackshields d'Œngus Mac Airem qui quittent Corinium en ce moment même. » Il avait tout lieu d'être fier de lui, car si cela marchait, nous cernerions l'ennemi et pourrions le massacrer. Mais ce plan n'était pas sans risque. Une fois les hommes de Tewdric et les Blackshields d'Œngus arrivés, nous serions presque aussi nombreux que l'ennemi, mais Arthur se proposait de diviser notre armée en trois et, si les Saxons gardaient la tête froide, ils pourraient nous détruire séparément. Mais s'ils paniquaient, si notre assaut était assez furieux, s'ils étaient désorientés par le bruit, la poussière et l'horreur, nous pourrions les conduire au massacre comme des bestiaux. « Deux jours, dit Arthur, plus que deux jours. Prions pour que les Saxons n'apprennent rien de nos plans, et pour qu'ils restent où ils sont. » Il fit venir Llamrei, jeta un coup d'œil au lancier roux, puis alla rejoindre Sagramor sur la crête, de l'autre côté du col.

La nuit précédant la bataille, nous gravâmes des croix sur nos boucliers. Pour une victoire, c'était peu cher payer, mais je savais qu'il y aurait un autre tribut à verser. Notre sang. « Je crois, Dame, dis-je à Guenièvre ce soir-là, que vous feriez mieux de rester ici demain. »

Elle et moi partagions une corne d'hydromel. J'avais découvert qu'elle aimait parler tard dans la nuit et j'avais pris l'habitude de m'asseoir près de son feu avant d'aller dormir. Ma proposition la fit rire. « Je t'ai toujours pris pour un homme obtus, Derfel, obtus, malpropre et flegmatique. Maintenant, je

t'aime bien, aussi je t'en prie, ne me fais pas penser que j'avais raison depuis le début, à ton sujet.

— Dame, la suppliai-je, la place d'une femme n'est pas dans un mur de boucliers.

— En prison non plus, Derfel. En outre, crois-tu pouvoir gagner sans moi ? » Elle était assise sur le seuil de la cabane que nous avions fabriquée avec les chariots et des arbres. Nous lui avions attribué toute une extrémité du bâtiment, et ce soir, elle m'avait invité à partager un souper composé d'un morceau de viande légèrement brûlé, prélevé sur l'un des bœufs qui avaient tiré les chariots jusqu'au sommet du Mynydd Baddon. Maintenant, le feu de notre souper se mourait en lançant une mince fumée vers les brillantes étoiles qui ornaient la voûte du monde. La lune, en forme de faucille, frôlait les collines du sud, soulignant les silhouettes des sentinelles qui arpentaient nos remparts. « Je veux vivre cette aventure jusqu'au bout. » Ses yeux brillaient dans l'ombre. « Rien ne m'a donné autant de plaisir depuis des années, Derfel, oui, des années.

— Ce qui se passera demain dans la vallée, Dame, ne sera pas agréable. Ce sera une tâche cruelle.

— Je sais, mais tes hommes croient que je peux leur apporter la victoire. Les priveras-tu de ma présence alors que la tâche s'avère rude ?

— Non, Dame. Mais restez en sécurité, je vous en prie. »

La véhémence de mes propos la fit sourire. « Désires-tu que je survive, Derfel, ou crains-tu qu'Arthur se fâche contre toi, s'il m'arrivait malheur ? »

J'hésitai. « Je pense qu'il pourrait se mettre en colère, Dame », avouai-je.

Guenièvre savoura cette réponse un moment. « T'a-t-il questionné à mon propos ?

— Non, pas une fois. »

Elle regarda fixement ce qui restait de flammes. « Peut-être est-il amoureux d'Argante, dit-elle avec une tristesse rêveuse.

— Je doute qu'il puisse même supporter sa vue. » Une semaine auparavant, je n'aurais pas été aussi franc, mais Guenièvre et moi étions devenus plus proches. « Elle est beaucoup trop jeune pour lui, et pas assez intelligente. »

Elle me regarda, et je lus un défi dans ses yeux que le feu faisait briller. « Je me croyais intelligente, jadis. Mais vous pensez tous que je suis une idiote, n'est-ce pas ?

— Non, Dame.

— Tu as toujours été un piètre menteur, Derfel. C'est pour cela que tu n'es jamais devenu courtisan. Pour être un bon courtisan, il faut mentir avec le sourire. » Elle contempla fixement le feu, et demeura silencieuse un long moment. Quand elle reprit la parole, son ton de moquerie affectueuse avait disparu. Peut-être était-ce la proximité de la bataille qui lui inspirait un accent de vérité que je ne lui avais jamais entendu. « Je me suis conduite comme une idiote, dit-elle doucement, si doucement que je dus me pencher pour l'entendre par-dessus le crépitement du feu et les chants de mes hommes. Je me dis maintenant que c'était une sorte de folie, mais je ne crois pas que ce soit vrai. Ce n'était que de l'ambition. » Elle se tut de nouveau en regardant les petites flammes vacillantes. « Je voulais être l'épouse d'un César.

— Vous l'étiez.

— Non. Arthur n'est pas un César. Ce n'est pas un tyran, et je crois que c'est ce que j'attendais de lui, qu'il soit quelqu'un comme Gorfyddyd. » Le père de Ceinwyn et de Cuneglas, le roi brutal du Powys, l'ennemi d'Arthur et, si la rumeur était vraie, l'amant de Guenièvre. Elle dut y penser car elle me défia soudain du regard. « T'ai-je jamais dit qu'il avait tenté de me violer ?

— Oui, Dame.

— Ce n'était pas vrai. » Elle parla d'un ton morne. « Il n'a pas seulement essayé, il m'a vraiment violée. Ou je me suis dit que c'était un viol. » Ses paroles sortaient par jets de sa bouche, comme si la vérité était une chose très dure à admettre. « Mais peut-être n'en était-ce pas un. Je voulais des honneurs, un titre, de l'or. » Elle tripotait l'ourlet de son justaucorps, arrachant des petits bouts de fil au tissu effrangé. J'étais gêné, mais ne l'interrompis pas parce que je savais qu'elle désirait parler. « Je ne les ai pas obtenus de lui. Il savait ce que je désirais, mais encore mieux ce qu'il voulait lui-même et n'a jamais eu l'intention de me payer à mon juste prix. Il a préféré me fiancer

à Valerin. Sais-tu ce que j'allais faire de ce garçon ? » Ses yeux me défièrent de nouveau, et cette fois, ce n'était pas le feu qui les faisait briller, mais l'éclat des larmes.

« Non, Dame.

— J'allais faire de lui le roi du Powys, dit-elle d'un air vindicatif. J'allais me servir de Valerin pour me venger de Gorfyddyd. J'aurais pu le faire, mais j'ai rencontré Arthur.

— À Lugg Vale, j'ai tué Valerin, dis-je avec circonspection.

— Je savais que c'était toi.

— Et il avait au doigt, Dame, un anneau portant votre emblème. »

Elle me regarda fixement. Elle savait de quel anneau je parlais. « Avec une croix d'amant ?

— Oui, Dame », dis-je en touchant mon propre anneau d'amant, jumeau de celui de Ceinwyn. Beaucoup de gens portaient des anneaux d'amants ornés d'une croix, mais peu d'entre eux des croix d'or tirées du Chaudron de Clyddno Eiddyn, comme Ceinwyn et moi. « Qu'as-tu fait de l'anneau ?

— Je l'ai jeté dans une rivière.

— En as-tu parlé à quelqu'un ?

— Seulement à Ceinwyn. Et Issa est au courant parce que c'est lui qui l'a trouvé et me l'a apporté.

— Et tu n'en as rien dit à Arthur ?

— Non. »

Elle sourit. « Je pense que tu as été un meilleur ami que je ne le croyais, Derfel.

— Celui d'Arthur, Dame. C'est lui que je protégeais, pas vous.

— Je suppose que oui. » Elle regarda de nouveau le feu. « Quand tout sera fini, j'essaierai de donner à Arthur ce qu'il désire.

— Vous-même ? »

Ma suggestion parut la surprendre. « Le désire-t-il ?

— Il vous aime. Il ne peut pas poser de questions sur vous, mais il vous cherche chaque fois qu'il vient ici. Il vous cherchait, même quand vous étiez à Ynys Wydryn. Il ne m'a jamais parlé de vous, mais en a rabattu les oreilles de Ceinwyn. »

Guenièvre fit la grimace. « Sais-tu combien l'amour peut être écœurant, Derfel ? Je n'ai pas envie d'être adorée. Je ne veux pas que tous mes caprices soient satisfaits. Je veux sentir qu'on peut me rendre morsure pour morsure. » Elle parlait avec véhémence, et comme j'ouvrais la bouche pour défendre Arthur, elle me la ferma d'un geste. « Je sais, Derfel, je n'ai plus le droit de rien vouloir. Je me conduirai bien, je te le promets. » Elle sourit. « Sais-tu pourquoi Arthur fait semblant de ne pas me voir, en ce moment ?

— Non, Dame.

— Parce qu'il ne veut pas m'affronter avant d'avoir remporté la victoire. »

Guenièvre avait probablement raison, mais Arthur n'avait montré aucun signe d'affection pour elle, et je jugeai préférable de la mettre en garde. « Peut-être la victoire lui suffira-t-elle. »

Elle secoua la tête. « Je le connais mieux que toi, Derfel. Je le connais si bien que je peux le décrire d'un seul mot. »

J'essayai de deviner quel mot cela pouvait être. Brave ? Certainement, pourtant cela laissait de côté sa consécration à un idéal. Je me demandai si dévoué était un meilleur choix, mais cela ne décrivait pas sa fébrilité. Bon ? Certes il l'était, mais ce mot plat évacuait la colère qui pouvait le rendre imprévisible. « Quel mot, Dame ?

— Solitaire, répondit Guenièvre, et je me souvins que Sagramor, dans la grotte de Mithra, avait dit la même chose. C'est un solitaire, comme moi. Alors, donnons-lui la victoire et peut-être ne le sera-t-il plus.

— Que les Dieux vous gardent saine et sauve, Dame.

— La déesse, peut-être. » Elle vit l'expression d'horreur qui se peignit sur mon visage, et rit. « Pas Isis, Derfel, non pas Isis. » C'était le culte de cette déesse qui avait poussé Guenièvre dans le lit de Lancelot et causé la douleur d'Arthur. « Je pense que ce soir, je vais prier Sulis. Elle semble convenir mieux à la situation.

— J'ajouterai mes prières aux vôtres, Dame. »

Elle me retint en levant la main lorsque je me levai pour partir. « Nous allons gagner, Derfel, dit-elle avec gravité, nous allons gagner, et tout changera. »

Nous avions dit cela si souvent, et rien n'avait jamais changé. Mais maintenant, au Mynydd Baddon, nous allions de nouveau essayer.

*

Nous tendîmes notre piège par un jour d'une beauté bouleversante. Il promettait aussi d'être long, car les nuits raccourcissaient et la lumière vespérale s'attardait jusque dans les heures ombreuses.

La veille de la bataille, Arthur avait retiré ses troupes des collines qui s'étendaient derrière le Mynydd Baddon. Il ordonna à ces hommes de laisser leurs feux de camp brûler, afin que les Saxons croient qu'ils étaient toujours là, puis les conduisit à la rencontre des hommes du Gwent qui arrivaient sur la route de Glevum. Les guerriers de Cuneglas quittèrent aussi les collines, mais pour venir au sommet du Mynydd Baddon où ils attendirent, en compagnie de mes hommes.

Malaine, le grand druide du Powys, passa parmi les lanciers durant la nuit. Il distribua de la verveine, des pierres d'elfe et du gui séché. Les chrétiens se rassemblèrent pour prier, mais je notai que beaucoup d'entre eux acceptaient les dons du druide. Je priai près des remparts, suppliant Mithra de nous accorder une grande victoire, puis j'essayai de dormir, mais le Mynydd Baddon résonnait du murmure des voix et du bruit monotone de la pierre sur l'acier.

J'avais déjà affûté ma lance et donné un nouveau tranchant à Hywelbane. Je ne laissais jamais un domestique s'occuper de mes armes avant une bataille, mais le faisais moi-même avec autant de fièvre que mes hommes. Une fois certain que mes lames étaient aussi aiguisées que possible, je m'étendis près de la cabane de Guenièvre. Je voulais dormir, mais ne pouvais bannir ma peur de me retrouver bientôt dans un mur de boucliers. Je guettai des présages, craignant de voir un hibou, et priai de nouveau. Je dus finir par m'endormir d'un sommeil agité, hanté de cauchemars. Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas combattu dans un mur de boucliers, sans parler de rompre celui de l'ennemi.

Je me réveillai, frissonnant de froid. La rosée était abondante. Les hommes grognaient et toussaient, pissaient et gémissaient. La colline puait car, bien que nous ayons creusé des latrines, il n'y avait pas de ruisseau pour emporter les ordures. « Des odeurs et des bruits d'hommes. » La voix de Guenièvre, empreinte d'une ironie désabusée, monta de l'obscurité de sa cabane.

« Avez-vous dormi, Dame ?

— Un peu. » Elle rampa sous la branche basse qui lui servait de toit et de porte. » Il fait froid.

— Nous aurons chaud, très bientôt. »

Elle s'accroupit près de moi, étroitement enveloppée dans sa cape. Ses cheveux étaient emmêlés et ses yeux gonflés de sommeil. « À quoi penses-tu dans la bataille ?

— À rester vivant, à tuer, à gagner.

— C'est de l'hydromel ? demanda-t-elle en montrant la corne que j'avais à la main.

— De l'eau, Dame. L'hydromel ralentit un homme au combat. »

Elle me prit l'eau des mains, s'éclaboussa les yeux et but le reste. Elle était inquiète, mais je savais que je ne pourrais jamais la persuader de rester sur la colline. « Et Arthur, me demanda-t-elle, à quoi pense-t-il pendant une bataille ? »

Je souris. « À la paix qui s'ensuivra, Dame. Il croit que chaque guerre sera la dernière.

— Pourtant il n'y aura jamais de fin à la guerre.

— Probablement jamais, mais dans cette bataille, restez près de moi, Dame. Très près.

— Oui, Seigneur Derfel, dit-elle d'un ton moqueur, puis elle m'adressa un sourire éblouissant. Et merci, Derfel. »

Nous étions en armures lorsque le soleil s'enflamma derrière les collines pour teinter de cramoisi des bribes de nuages et projeter une ombre profonde sur la vallée des Saxons. Cette ombre s'éclaircit et se retira au fur et à mesure que le soleil montait. De minces volutes de brume s'élevaient de la rivière, épaississant la fumée des feux de camp entre lesquels l'ennemi se déplaçait avec une énergie inhabituelle. « Ils trament quelque chose, me dit Cuneglas.

— Peut-être savent-ils que nous allons attaquer ?

— Ce qui nous compliquerait la vie », répliqua-t-il d'un air mécontent, mais si les Saxons avaient eu vent de nos plans, ils ne montraient aucun signe évident de préparatifs. Nul mur de boucliers ne faisait face au Mynydd Baddon, et nulle troupe ne s'était mise en marche vers la route de Glevum. Au contraire, tandis que le soleil devenait assez chaud pour dissiper la brume sur les bords de la rivière, il apparut qu'ils avaient enfin décidé d'abandonner les lieux et se préparaient à partir, bien qu'il fût impossible de dire s'ils prévoyaient de marcher vers l'ouest, le nord ou le sud, car leur première tâche fut de rassembler leurs chariots, leurs chevaux de bât, leurs bestiaux et leur volaille. Vu d'en haut, leur camp ressemblait à une fourmilière qu'un coup de pied a plongée dans le chaos, mais peu à peu un certain ordre émergea. Les hommes d'Aelle amassaient leurs bagages à la porte nord d'Aquae Sulis tandis que ceux de Cerdic se rangeaient près de leur campement, au coude de la rivière. Une poignée de cabanes furent brûlées et sans doute prévoyaient-ils de mettre le feu aux deux camps avant de partir. Une troupe de cavaliers légèrement armée s'en alla la première, empruntant la route de Glevum, en direction de l'ouest. « Dommage pour eux », dit tranquillement Cuneglas. Les éclaireurs dépêchés sur le chemin que les Saxons espéraient emprunter chevauchaient droit vers l'attaque-surprise d'Arthur.

Nous attendîmes. Nous ne descendrions pas de la colline avant que l'armée de notre chef soit en vue, et alors, il nous faudrait combler rapidement l'intervalle entre les troupes de Cerdic et les hommes d'Aelle. Celui-ci devrait affronter la furie d'Arthur pendant que mes lanciers et les soldats de Cuneglas empêcheraient Cerdic de venir à son secours. Ils nous surpassaient en nombre, mais Arthur espérait faire une percée dans l'armée de mon père pour nous apporter son aide. Je jetai un coup d'œil sur la gauche, désirant apercevoir les hommes d'Œngus sur la Voie du Fossé, mais cette route lointaine restait vide. Si les Blackshields ne venaient pas, Cuneglas et moi serions pris au piège entre les deux moitiés de l'armée saxonne. En regardant mes hommes, je remarquai leur nervosité. Ils ne pouvaient pas voir ce qui se passait dans la vallée car j'avais

insisté pour qu'ils demeurent cachés jusqu'à ce que nous lancions notre attaque de flanc. Certains avaient les yeux fermés, quelques chrétiens s'étaient agenouillés les bras étendus, pendant que d'autres frottaient des pierres sur les lames de lances déjà coupantes comme des rasoirs. Malaine, le druide, chantait un sort de protection, Pyrlig priait et Guenièvre me regardait fixement avec de grands yeux comme si elle pouvait lire sur mon visage ce qui allait se passer.

Les éclaireurs saxons avaient disparu à l'ouest, mais ils revinrent soudain au galop. La poussière se soulevait sous les sabots de leurs chevaux. Leur vitesse suffisait à nous dire qu'ils avaient aperçu Arthur et, bientôt, cette agitation désordonnée des préparatifs saxons se transformerait en un mur de boucliers et de lances. J'empoignai la longue hampe en frêne de mon arme, fermai les yeux et décochai une prière vers le firmament où Bel et Mithra devaient écouter.

« Regarde-les ! » s'exclama Cuneglas pendant que je priais, et j'ouvris les yeux pour voir la ruée d'Arthur remplir l'extrémité ouest de la vallée. Le soleil brillait sur les visages et scintillait sur des centaines de lames nues et de casques polis. Près de la rivière, ses cavaliers éperonnèrent leurs montures pour s'emparer du pont, au sud d'Aquae Sulis, tandis que la longue ligne des troupes du Gwent s'engageait au centre de la vallée. Les hommes de Tewdric portaient l'équipement romain : plastrons de bronze, manteaux rouges et casques aux épais plumets, si bien que, vus du sommet du Mynydd Baddon, ils ressemblaient à des phalanges cramoisi et or sous une multitude de bannières qui arboraient, au lieu du taureau noir du Gwent, des croix chrétiennes rouges. Au nord, Sagramor menait les lanciers d'Arthur sous son vaste étendard noir accroché à une hampe que surmontait un crâne de Saxon. Encore aujourd'hui, je peux fermer les yeux et voir cette armée avancer, voir le vent agiter cette mer de drapeaux au-dessus des lignes inflexibles, voir la poussière s'élever du sol derrière elles, et voir les récoltes en pleine croissance piétinées, aplaties, par leur passage.

Alors que devant elle, c'était la panique, le chaos. Les Saxons couraient prendre leur armure, ou sauver leur épouse,

cherchaient leur chef ou se ralliaient en groupes qui lentement se rejoignaient pour former le premier mur de boucliers près de leur campement d'Aquae Sulis, mais c'était un mur de fortune, mince et mal équipé, et un cavalier leur fit signe de reculer. Les hommes de Cerdic formèrent plus rapidement leurs rangs, sur notre gauche, mais ils étaient encore à plus d'une lieue des troupes d'Arthur, ce qui signifiait que les hommes d'Aelle devraient supporter le plus fort de l'assaut. À l'arrière-garde de cette attaque, la masse sombre de nos recrues dépenaillées avançait armée de faux, de haches, de pioches et de gourdins.

Je vis la bannière d'Aelle s'élever parmi les tombeaux du cimetière romain et ses lanciers reculer en hâte pour se rallier sous son crâne ensanglanté. Les Saxons avaient déjà abandonné Aquae Sulis, leur campement de l'ouest, et les bagages rassemblés aux portes de la cité ; peut-être espéraient-ils que les hommes d'Arthur s'arrêteraient pour piller les chariots et les chevaux de bât, mais notre chef avait vu le danger, aussi mena-t-il ses troupes très au nord de la muraille. Les lanciers du Gwent s'étaient établis au pont, laissant la cavalerie lourde libre de chevaucher derrière cette ligne cramoisi et or. Tout semblait arriver si lentement. Du Mynydd Baddon, nous avions le champ visuel d'un aigle et nous vîmes les derniers Saxons franchir en courant la muraille éboulée de la cité, le mur de boucliers d'Aelle se durcir enfin et les hommes de Cerdic se précipiter sur la route pour le renforcer, et nous exhortâmes silencieusement Arthur et Tewdric à avancer, souhaitant qu'ils écrasent les hommes d'Aelle avant que Cerdic puisse se joindre à la bataille, mais on aurait dit que l'assaut adoptait maintenant un train d'escargot. Nul ne semblait se hâter, sinon les messagers montés qui filaient comme des flèches entre les troupes de lanciers.

Les forces d'Aelle avaient reculé à un quart de lieue d'Aquae Sulis avant de former leurs rangs et maintenant elles attendaient l'assaut d'Arthur. Leurs sorciers caracolaient dans les champs entre les armées, mais je ne vis pas de druides devant les hommes de Tewdric. Ils marchaient sous la garde de leur Dieu chrétien et, enfin, après avoir remis de l'ordre dans leur mur de boucliers, ils se rapprochèrent de l'ennemi. Je

m'attendais à voir s'engager une conférence entre les lignes, les chefs des armées échanger leurs insultes rituelles pendant que les adversaires se jaugeaient mutuellement. J'avais vu des murs de boucliers se regarder fixement durant des heures pendant que les hommes rassemblaient leur courage pour charger, mais ces chrétiens du Gwent ne s'arrêtèrent pas. Il n'y eut pas de rencontre des chefs, les sorciers saxons n'eurent pas le temps de jeter leurs sorts, car les chrétiens baissèrent simplement leurs lances, levèrent leurs écus oblongs ornés de croix et marchèrent droit, entre les tombes romaines, vers les boucliers de l'ennemi.

Nous entendîmes sur la colline le heurt sonore des deux murs. Un grondement sourd, comme un coup de tonnerre souterrain, le bruit de centaines de boucliers et de lances se heurtant tandis que les deux grandes armées s'écrasaient l'une contre l'autre. Les hommes du Gwent s'étaient arrêtés, retenus par le poids des Saxons qui pesaient contre eux, et je savais que des hommes étaient en train de mourir. Transpercés par une lance, fendus en deux par une hache, piétinés. Des hommes crachaient et montraient les dents par-dessus le bord de leurs boucliers, et la pression des corps devait être si grande qu'on pouvait à peine brandir une épée.

Puis les guerriers de Sagramor prirent l'ennemi par le flanc. Les Numides avaient espéré déborder Aelle, mais le roi saxon avait vu le danger et envoyé des troupes de réserve former une ligne de boucliers et de lances qui reçut la charge de Sagramor. De nouveau, le choc des boucliers retentit, puis, pour nous qui avions le champ visuel d'un aigle, la bataille devint étrangement statique. Deux armées étaient engagées corps à corps, l'arrière-garde poussait ceux qui étaient devant, les combattants de la première ligne s'efforçaient de libérer leurs lances pour frapper de nouveau, et pendant tout ce temps, les hommes de Cerdic se hâtaient sur la Voie du Fossé. Lorsque ces hommes arriveraient sur le champ de bataille, ils pourraient aisément déborder Sagramor. Ils le contourneraient par le flanc et attaqueraient son mur de boucliers par derrière. C'était pour cette éventualité qu'Arthur nous avait gardés sur la colline.

Cerdic avait dû deviner que nous étions toujours là. Il ne pouvait rien voir de la vallée, car nos hommes se cachaient

derrière les remparts peu élevés du Mynydd Baddon, mais je vis le roi saxon rejoindre au galop un groupe d'hommes et leur montrer le versant. Il était temps pour nous d'entrer en action et je regardai Cuneglas. Il se tourna vers moi au même instant et me sourit. « Les Dieux soient avec toi, Derfel.

— Et avec toi, Seigneur Roi. » Je touchai la main qu'il me tendait, puis pressai ma paume contre ma cotte de mailles pour sentir la bosse rassurante de la broche de Ceinwyn.

Cuneglas monta sur le rempart, se tourna vers nous et cria : « Je ne suis pas doué pour les discours, mais il y a des Saxons en bas et l'on vous considère comme les meilleurs tueurs de Saxons de toute la Bretagne. Alors prouvez-le ! Et souvenez-vous ! Une fois que vous serez dans la vallée, maintenez bien votre mur de boucliers ! Maintenez-le bien ! Allons-y ! »

Nous poussâmes des vivats en franchissant le rebord du plateau. Les hommes de Cerdic envoyés pour espionner le sommet s'arrêtèrent, puis firent retraite comme de plus en plus de lanciers apparaissaient au-dessus d'eux. Nous étions cinq cents à descendre la colline en biais pour aller attaquer l'avant-garde des renforts de Cerdic.

Le sol était herbu, escarpé et inégal. Nous descendions en désordre, luttant de vitesse pour arriver en bas et là, après avoir traversé en courant le champ de blé piétiné et franchi deux haies enchevêtrées d'épines, nous formâmes notre mur. Je pris position à gauche de la ligne, Cuneglas à droite, et lorsque nos boucliers se touchèrent, je criai à mes hommes d'avancer. Un mur de boucliers saxons se constituait devant nous, car les ennemis quittaient la route en toute hâte pour nous affronter. Je regardai sur ma droite tout en avançant et aperçus une énorme brèche entre les hommes de Sagramor et nous, un intervalle si large que je ne pouvais même pas distinguer sa bannière. Je haïssais l'idée même de l'horreur qui pouvait se déverser dans cette brèche et survenir derrière nous, mais Arthur s'était montré inflexible. N'hésitez pas, avait-il dit, n'attendez pas que Sagramor vous rejoigne, contentez-vous d'attaquer. C'était sûrement lui qui avait persuadé les chrétiens du Gwent de livrer assaut sans prendre le temps de souffler. Il essayait de plonger les Saxons dans la panique en leur refusant

tout délai, et maintenant, c'était notre tour d'entrer rapidement dans la bataille.

Le mur des Saxons, mince et improvisé, comptait peut-être deux cents hommes de Cerdic qui ne s'étaient pas attendus à combattre ici, mais avaient pensé se joindre à l'arrière-garde d'Aelle. Nous étions tout aussi tendus qu'eux, mais ce n'était pas le moment de laisser la peur éroder notre vaillance. Nous devions faire ce que les hommes de Tewdric avaient fait, charger sans nous arrêter pour désarçonner l'ennemi, aussi je poussai un rugissement et hâtai le pas. J'avais tiré Hywelbane et la tenais par la partie supérieure de la lame, de la main gauche, laissant le bouclier pendre sur mon avant-bras. Je brandissais ma lourde lance de la main droite. L'ennemi se serra en traînant les pieds, écu contre écu, lances levées et, sur ma gauche, on détacha la laisse d'un grand chien de guerre pour le lancer contre nous. J'entendis la bête hurler, puis la folie de la bataille me fit tout oublier, sauf les visages barbus, devant moi.

Une terrible haine monte en vous dans une bataille, une haine qui vient de la noirceur de l'âme et vous remplit d'une colère féroce et sanguinaire. On y prend plaisir, aussi. Je savais que le mur de boucliers saxon se briserait. Je le savais longtemps avant de l'attaquer. Il était trop mince, il avait été formé à la hâte, et les Saxons étaient très nerveux, aussi je sortis du rang et criai ma haine en courant sus à l'ennemi. À cet instant, tout ce que je voulais, c'était tuer. Non, je voulais plus encore, je voulais que les bardes chantent Derfel Cadarn au Mynydd Baddon. Je voulais que l'on me regarde en disant : c'est le guerrier qui a rompu le mur au Mynydd Baddon, je voulais le pouvoir qui accompagne le renom. Une douzaine d'hommes en Bretagne possédaient ce pouvoir. Arthur, Sagramor, Culhwch en faisaient partie, et c'était un pouvoir qui dépassait tous les autres, sauf celui de la royauté. Dans notre monde, c'était par l'épée que l'on gagnait son rang, et se dérober à elle, c'était perdre l'honneur, aussi je me précipitai en avant, la folie emplissait mon âme et l'exultation me donnait une terrible puissance tandis que je choisissais mes victimes. Ce furent deux jeunes hommes, plus petits que moi, tous deux tendus, tous deux portant de maigres barbes, et ils reculèrent avant même

que je les frappe. Ils voyaient un seigneur de la guerre breton dans tout son éclat, et moi, je voyais deux Saxons morts.

Ma lance s'enfonça dans la gorge de l'un d'eux. Je la lâchai tandis qu'une hache s'abattait sur mon bouclier, mais je l'avais vue venir et parai le coup. Puis je frappai le second de mon écu et fourrai mon épaule au centre de celui-ci tandis que j'empoignais Hywelbane de la main droite. Je l'abattis et vis voler un éclat arraché à la hampe d'une lance saxonne, puis je sentis mes hommes arriver derrière moi. Je brandis Hywelbane au-dessus de ma tête, frappai de nouveau, criai une fois encore, la fis tournoyer et soudain, devant moi, il n'y eut plus que de l'herbe, des boutons d'or, la route et, au-delà, les prés de la rivière. J'avais franchi le mur et criai ma victoire. Je me retournai, enfonçai Hywelbane dans le creux des reins d'un homme, la libérai d'une torsion, vis le sang couler de sa pointe et, soudain, il n'y eut plus d'ennemis. Les Saxons avaient disparu, ou plutôt, ils s'étaient changés en tas de chair morte ou mourante dont le sang imprégnait l'herbe. Je me souviens d'avoir levé mon écu et mon épée vers le soleil et d'avoir hurlé des remerciements à Mithra.

« Le mur de boucliers ! » J'entendis Issa beugler cet ordre tandis que je célébrais ma victoire. Je me baissai pour récupérer ma lance puis, me retournant, je vis d'autres Saxons arriver à pas pressés de l'est.

« Le mur de boucliers ! » Je répercutai le cri d'Issa. Cuneglas formait son propre mur face à l'ouest pour nous défendre contre l'arrière-garde d'Aelle pendant que je tournais le nôtre vers l'est d'où arrivaient les hommes de Cerdic. Mes guerriers criaient et conspuaient l'ennemi. Ils avaient transformé un mur de boucliers en abats de boucherie et en voulaient encore plus. Derrière moi, dans l'intervalle entre les hommes de Cuneglas et les miens, quelques blessés saxons survivaient encore, mais trois de mes hommes les achevèrent rapidement. Ils leur tranchèrent la gorge, car nous n'avions pas le temps de faire des prisonniers. Guenièvre les y aida.

« Seigneur ! Seigneur ! » C'était Eachern qui, à l'extrémité droite de notre mur trop court, pointait le doigt vers une foule de Saxons qui se hâtaient de franchir l'espace entre la rivière et

nous. Cette brèche était large, mais ces ennemis ne nous menaçaient pas, ils se précipitaient au secours d'Aelle.

« Laissez-les faire ! » criai-je. J'étais plus ennuyé par les Saxons qui étaient devant nous, car ils s'étaient arrêtés pour se reformer. Ils avaient vu ce que nous venions de faire et ne voulaient pas qu'il leur arrive la même chose, aussi se rassemblèrent-ils sur quatre à cinq rangs d'épaisseur ; puis ils acclamèrent l'un de leurs sorciers qui vint nous maudire en caracolant. C'était l'un de ces magiciens fous, car son visage se tordait convulsivement tandis qu'il nous crachait des ordures. Les Saxons prisaient beaucoup ces déments, pensant qu'ils avaient l'oreille des Dieux, et ceux-ci durent blêmir en entendant les injures de cet homme.

« Est-ce que je le tue ? » me demanda Guenièvre en maniant son arc.

« J'aimerais mieux ne pas vous voir ici, Dame.

— Il est un peu tard pour désirer cela, Derfel.

— Laissez-le tranquille. » Les malédictions du sorcier n'inquiétaient pas mes hommes qui criaient aux Saxons de venir goûter à leurs lames, mais nos adversaires n'étaient pas en humeur d'avancer. Ils attendaient des renforts et ceux-ci n'étaient pas loin. « Seigneur Roi ! » J'appelai Cuneglas qui se retourna. « Peux-tu voir Sagramor ? lui demandai-je.

— Non, pas encore. »

Je ne voyais pas plus Œngus Mac Airem dont les Blackshields étaient censés se déverser des collines pour prendre les Saxons à revers. Je commençai à craindre que nous ayons chargé trop tôt et que nous soyons piégés entre les troupes d'Aelle, qui se remettaient de leur panique, et les lanciers de Cerdic qui épaississaient soigneusement leur mur de boucliers avant de venir nous terrasser.

Eachern cria de nouveau et, me tournant vers le sud, je vis que les Saxons couraient maintenant vers l'est et non l'ouest. Les champs entre notre mur et la rivière étaient pleins d'hommes pris de panique et, durant un battement de cœur, je fus trop stupéfait pour comprendre ce que je voyais, puis j'entendis un bruit. Semblable au tonnerre. Un bruit de sabots.

Les chevaux d'Arthur étaient grands et forts. Sagramor m'avait dit un jour que notre chef les avait pris à Clovis, le roi des Francs, qu'ils appartenaient à une race élevée pour les Romains, et qu'en Bretagne, il n'y en avait nul autre de cette taille. Arthur avait été dépouillé d'un bon nombre de ces destriers par Lancelot et je m'étais presque attendu à voir ces immenses bêtes dans les rangs ennemis, mais Arthur s'était raillé de ma peur. Il m'avait dit que Lancelot avait surtout enlevé des juments poulinières et des jeunes d'un an, qu'il fallait plusieurs années pour dresser un cheval et autant pour apprendre à un homme à combattre avec une lance peu maniable sur le dos de sa monture. Lancelot n'avait pas de cavaliers, mais Arthur si, et maintenant, il dévalait à leur tête le versant nord pour attaquer les hommes d'Aelle qui combattaient Sagramor.

Il n'y avait qu'une soixante de grands et forts chevaux, fatigués d'avoir, d'abord, été menés vers le sud pour garder le pont, puis sur le flanc opposé pour attaquer l'ennemi, mais Arthur les fit éperonner et les lança au galop contre l'arrière-garde d'Aelle. On avait forcé ces hommes à avancer dans l'espoir que leurs premiers rangs parviendraient à déborder le mur de boucliers de Sagramor ; l'apparition d'Arthur fut si soudaine qu'ils n'eurent pas le temps de se retourner pour former leur propre mur. Les chevaux ouvrirent une large brèche dans leurs lignes et, tandis que les Saxons s'éparpillaient, les guerriers de Sagramor faisaient reculer le front ennemi et, soudain, toute l'aile droite de l'armée d'Aelle s'égaya. Certains coururent vers le sud, cherchant refuge au sein de ce qu'il restait des forces d'Aelle, mais d'autres s'enfuirent vers Cerdic, à l'est, et c'était eux que nous voyions dans les prés de la rivière. Arthur et ses cavaliers les chargèrent sans pitié. Ils se servirent de leurs longues épées pour tailler les fuyards en pièces jusqu'à ce que la prairie soit jonchée de cadavres, ainsi que d'épées et d'écus abandonnés. Je vis Arthur passer au galop, sa cape blanche constellée de sang, Excalibur rougie à la main, un air de joie absolue sur son visage émacié. Hygwydd, son valet, portait la bannière ornée de l'ours qui maintenant comportait une croix rouge au coin inférieur. Cet homme, d'ordinaire le plus

taciturne de tous, me fit un grand sourire, puis s'éloigna, suivant son maître qui remonta la colline jusqu'à un endroit où les chevaux pourraient reprendre leur souffle et menacer le flanc de Cerdic. Morfans le Laid était mort dans l'attaque initiale, mais c'était là l'unique perte d'Arthur.

L'assaut de notre chef avait dispersé l'aile droite d'Aelle et voilà que Sagramor nous amenait ses hommes, par la Voie du Fossé, afin de joindre ses boucliers aux miens. Nous n'avions pas encore encerclé l'armée d'Aelle, mais elle était maintenant acculée entre la route et la rivière, et les chrétiens disciplinés de Tewdric remontaient ce couloir et les fauchaient tout en avançant. Cerdic était toujours libre de ses mouvements et l'idée d'abandonner Aelle, de laisser massacrer son rival saxon, dut lui traverser l'esprit, mais il décida que la victoire était encore possible. S'il gagnait ce jour-là, toute la Bretagne deviendrait Llœgyr.

Cerdic ignora donc la menace que représentaient les chevaux d'Arthur. Il devait savoir qu'ils avaient attaqué les hommes d'Aelle à l'endroit où ils étaient le plus désorganisés, et que le mur dense de ses propres lanciers disciplinés n'aurait rien à craindre de la cavalerie, aussi leur ordonna-t-il de joindre leurs boucliers, de baisser leurs lances et d'avancer.

« Serrez les rangs ! Serrez les rangs », criai-je, et je me frayai une place au premier rang, m'assurant que mon bouclier s'emboîtait dans ceux de mes voisins. Les Saxons avançaient lentement, veillant à ne laisser aucun interstice entre leurs écus, fouillant des yeux notre ligne à la recherche d'un point faible à enfoncer. Il ne semblait y avoir aucun sorcier dans les parages, mais la bannière de Cerdic flottait au centre de leur front impressionnant. Le son strident d'une corne de bélier résonnait sans relâche, et je ne distinguais que barbes dépassant de casques cornus, pointes de lances et fers de haches. Cerdic se tenait en personne au milieu de cette masse, car j'entendais sa voix haranguer ses guerriers. « Serrez les boucliers ! Serrez les boucliers ! » hurlait le roi. On lâcha sur nous deux grands chiens de guerre, et j'entendis des cris et perçus un grand désordre quelque part sur ma droite lorsqu'ils assaillirent notre ligne. Les Saxons durent voir que l'attaque de leurs molosses avait fait

fléchir mon mur, car ils poussèrent une grande clameur et foncèrent soudain sur nous.

« Serrez les rangs ! » criai-je, puis je brandis ma lance au-dessus de ma tête. Au moins trois Saxons me regardaient en se ruant sur nous. J'étais un seigneur, je portais de l'or, et s'ils pouvaient envoyer mon âme dans l'Autre Monde, ils y gagneraient renom et richesses. L'un d'eux, avide de gloire, dépassa ses compagnons en visant mon bouclier de sa lance ; je devinai qu'au dernier moment, il en baisserait la pointe pour me transpercer la cheville. Mais déjà il était trop tard pour réfléchir et il me fallait combattre. Je lui enfonçai ma lance dans la figure et abaissai mon bouclier pour dévier son coup. La lame m'écorcha tout de même la jambe, tranchant le cuir de ma botte droite sous le jambart que j'avais pris à Wulfger, mais ma lance ensanglantée était plantée dans son visage et il tomba à la renverse au moment où je la retirai et où les guerriers suivants arrivaient pour me tuer.

Ils survinrent juste au moment où les boucliers des deux murs se heurtaient avec un bruit semblable à celui de mondes entrant en collision. Je sentais les Saxons, l'odeur du cuir, de la sueur et des excréments, mais pas de la bière. Cette bataille avait commencé à une heure trop matinale, les Saxons surpris n'avaient pas eu le temps de puiser leur courage dans l'ivresse. Des hommes me poussaient par derrière, m'écrasant contre mon bouclier qui heurta un écu saxon. Je crachai sur le visage barbu, dardai ma lance vers son épaule et sentis une main ennemie l'empoigner. Je la lâchai et, d'une puissante bourrade, me libérai suffisamment pour tirer Hywelbane. J'abattis l'épée sur l'homme qui se tenait devant moi. Il n'était coiffé que d'un bonnet de cuir bourré de chiffons que le tranchant fraîchement affûté d'Hywelbane traversa jusqu'à son cerveau. L'épée resta coincée un moment dans son crâne, et je luttais contre le poids du cadavre lorsqu'un Saxon abattit sa hache sur ma tête.

Mon casque soutint le coup. Un bruit retentissant emplit l'univers et une obscurité traversée d'éclairs de lumière envahit soudain ma tête. Mes hommes me dirent plus tard que j'étais resté inconscient durant plusieurs minutes, pourtant je ne tombai pas grâce à la pression des corps qui me gardait debout.

Je ne me souviens de rien, mais rares sont les hommes qui se rappellent grand-chose de tels affrontements. On pousse, on jure, on crache et on frappe quand on le peut. L'un de mes voisins a dit que j'avais bronché sous le coup de hache et failli trébucher sur les corps des hommes que j'avais tués, mais celui qui était derrière moi me retint par mon ceinturon, me remit bien droit sur mes pieds, et mes queues de loup se pressèrent autour de moi pour me protéger. L'ennemi sentit que j'avais été blessé et combattit plus vigoureusement, les haches cinglaient les boucliers et entaillaient les lames des épées ; j'émergeai lentement de mon étourdissement et me retrouvai au second rang, en sécurité derrière la protection bénie de mon bouclier, tenant toujours Hywelbane à la main. La tête me faisait mal, mais je n'y pensais pas, seulement possédé par le besoin de frapper d'estoc et de taille, de crier et de tuer. Issa tenait la brèche que les chiens avaient faite, tuant inflexiblement les Saxons qui s'étaient introduits dans notre mur et scellant ainsi notre ligne avec leurs cadavres.

Cerdic nous surpassait en nombre, mais il ne pouvait pas nous prendre à revers à cause de la cavalerie lourde et ne voulait pas lancer ses hommes contre elle sur le versant de la colline, aussi les envoya-t-il tenter de nous contourner au sud ; Sagramor le prit de vitesse et entraîna ses lanciers dans cette brèche. Je me souviens du fracas que firent leurs boucliers en se heurtant. Le sang avait rempli ma botte droite et il giclait lorsque je faisais porter mon poids dessus, une douleur me lancinait le crâne et je ne cessais de gronder en montrant les dents. L'homme qui avait pris ma place au premier rang ne voulait pas me la rendre. « Ils cèdent. Seigneur, me cria-t-il, ils cèdent ! » En effet, la pression de l'ennemi faiblissait. Ils n'étaient pas vaincus, ils se contentaient de reculer, quand soudain un ordre en saxon leur ordonna de faire retraite, ils donnèrent un dernier coup de lance ou de hache et se retirèrent en hâte. Nous ne les suivîmes pas. Nous étions trop ensanglantés, trop meurtris et trop las pour les pourchasser, et en outre nous étions bloqués par l'empilement de corps qui marque la laisse d'une bataille livrée à la lance et à la hache.

Certains étaient morts, d'autres se convulsaient, à l'agonie, et nous suppliaient de les achever.

Cerdic avait retiré ses hommes pour former un nouveau mur de boucliers assez fort pour pratiquer une percée jusqu'aux guerriers d'Aelle dont la retraite avait été coupée par les troupes de Sagramor qui comblaient maintenant la plus grande partie de la brèche entre la rivière et mes lanciers. J'appris plus tard que la troupe de mon père avait été acculée au bord de l'eau par les lanciers de Tewdric, et qu'Arthur avait laissé juste assez d'hommes pour l'immobiliser et envoyé le reste à Sagramor.

Mon casque était cabossé et une déchirure traversait le fer et la doublure de cuir, du côté gauche. Lorsque je l'ôtai délicatement, il entraîna le caillot de sang collé à mes cheveux. Je me tâtai le cuir chevelu avec précaution, mais ne sentis aucun os brisé, seulement une entaille et une douleur lancinante. J'avais une plaie mâchée à l'avant-bras, des meurtrissures à la poitrine et ma cheville droite saignait toujours. Issa boitait, mais prétendait que ce n'était qu'une égratignure. Niall, le chef des Blackshields, était mort. Il reposait sur le dos, le plastron transpercé par une lance dont la hampe se dressait vers le ciel ; du sang coulait à flots de sa bouche ouverte. Eachern avait perdu un œil. Il couvrit l'orbite à vif avec un morceau de chiffon qu'il noua sur sa tête, puis remit avec brusquerie son casque sur le pansement improvisé et jura de venger cent fois son œil.

Arthur descendit de la colline pour complimenter mes hommes. « Retenez-les encore ! nous cria-t-il. Retenez-les jusqu'à l'arrivée d'Œngus, et alors, nous les achèverons à jamais ! » Mordred chevauchait derrière lui, sa grande bannière côte à côte avec celle de l'ours. Notre roi portait une épée nue à la main et écarquillait les yeux d'excitation. Sur une lieue, le long de la rivière, tout n'était que poussière et sang, morts et mourants, fer contre chair.

Les rangs écarlate et or de Tewdric se refermèrent sur les survivants d'Aelle. Ceux-ci combattaient encore et Cerdic fit une autre tentative de percée pour les rejoindre. Arthur obligea Mordred à remonter la colline pendant que nous reformions notre mur de boucliers. « Ils en veulent, commenta Cuneglas en voyant les Saxons avancer de nouveau.

— Ils ne sont pas ivres, dis-je, c'est pour cela. »

Cuneglas était indemne et plein de l'exaltation d'un homme qui croit que sa vie est protégée par un charme. Il s'était battu au premier rang, il avait tué et ne portait pas une seule égratignure. A l'encontre de son père, il n'avait jamais joui d'une renommée de guerrier, et maintenant il pensait avoir enfin mérité sa couronne. « Fais attention. Seigneur Roi, lui dis-je lorsqu'il retourna vers ses hommes.

— Nous sommes en train de gagner, Derfel ! » dit-il, et il s'éloigna en toute hâte pour affronter l'assaut.

Il serait bien plus violent que le premier, car Cerdic avait placé ses propres gardes au centre de sa nouvelle ligne et ceux-ci relâchèrent d'énormes chiens de guerre qui se précipitèrent sur Sagramor dont les hommes occupaient la même position dans notre mur. Un battement de cœur plus tard, les lanciers saxons frappaient, se taillant un chemin dans les brèches causées par les chiens. J'entendis le heurt des boucliers, puis ne pensai plus à Sagramor car l'aile droite saxonne chargeait mes hommes.

De nouveau, les boucliers résonnèrent l'un contre l'autre. De nouveau, nous brandîmes nos lances ou frappâmes avec nos épées, et de nouveau nous nous écrasâmes les uns contre les autres. Le Saxon qui m'attaqua avait lâché sa lance et tentait de m'enfoncer son poignard entre les côtes. Le couteau ne parvenait pas à percer ma cotte de mailles et son propriétaire grognait, poussait et grinçait des dents en faisant tourner la lame contre les anneaux de fer. Je n'avais pas la place de baisser le bras droit pour lui saisir le poignet, aussi je martelai son casque du pommeau d'Hywelbane, et continuai jusqu'à ce qu'il s'écroule à mes pieds et que je puisse lui passer sur le corps. Il essaya encore de me blesser avec le couteau, mais l'homme qui se tenait derrière moi le transperça de sa lance, puis me fourra son bouclier dans le dos pour me forcer à pénétrer dans les rangs ennemis. À ma gauche, un héros saxon frappait en tous sens avec sa hache, se frayant un chemin dans notre mur, mais quelqu'un le fit basculer en lui fourrant sa hampe entre les jambes et une demi-douzaine d'hommes foncèrent sur lui avec des épées ou des lances. Il mourut sur les corps de ses victimes.

Cerdic chevauchait de long en large derrière sa ligne, criant à ses hommes d'avancer et de tuer. Je l'appelai, le défiant de mettre pied à terre et de se battre comme un homme, mais soit il ne m'entendit pas, soit il ignora mes sarcasmes. Au contraire, il éperonna sa monture pour gagner l'endroit où Arthur se battait à côté de Sagramor. Notre chef avait vu la pression qui s'exerçait sur les Numides et mena ses cavaliers derrière la ligne pour les renforcer ; maintenant notre cavalerie poussait ses chevaux dans la foule et frappait de ses longues lances les têtes du premier rang. Mordred était là, et des hommes racontèrent plus tard qu'il se battait comme un démon. Notre roi n'avais jamais manqué d'une certaine vaillance brutale dans la bataille, seulement de raison et de bienséance dans la vie. Ce n'était pas un bon cavalier aussi, descendu de son destrier, il avait pris place au premier rang. Je le vis plus tard et il était couvert de sang, mais d'un sang qui n'était pas le sien. Guenièvre se tenait derrière notre ligne. Elle avait aperçu le cheval abandonné par Mordred, l'avait enfourché et décochait des flèches. J'en vis une s'enfoncer en frissonnant dans le bouclier de Cerdic, mais il l'arracha d'un geste, comme il aurait chassé une mouche.

Ce fut tout simplement l'épuisement qui mit fin au second choc des murs. Arriva un moment où nous fûmes trop fatigués pour soulever une épée, où nous pûmes seulement nous appuyer sur le bouclier de l'adversaire pour lui cracher des insultes à la figure. Parfois, un homme rassemblait toutes ses forces pour brandir une hache ou enfoncer une lance et, durant un moment, la rage de la bataille se rallumait, mais elle faiblissait bientôt, à mesure que les boucliers absorbaient notre énergie. Nous étions tous en sang, nous étions tous meurtris, nous avions la bouche sèche et, quand l'ennemi recula, nous leur fûmes reconnaissants de ce répit.

Nous nous retirâmes aussi, nous libérant des morts dont l'entassement marquait notre ligne d'affrontement. Nous emportâmes nos blessés. Parmi nos morts, il y en avait quelques-uns qui avaient été marqués au front par une lame chauffée au rouge, signe qu'il s'agissait d'hommes qui avaient participé à la rébellion de Lancelot, mais maintenant, ils étaient morts pour Arthur. Je découvris Bors parmi les blessés. Il

frissonnait et se plaignait du froid. Il avait été éventré, aussi, quand je le soulevai, ses boyaux se répandirent sur le sol. Il émit une sorte de miaulement quand je le reposai, alors je lui dis que dans l'Autre Monde l'attendaient des feux rougeoyants, de bons compagnons et des cornes d'hydromel inépuisables, et il m'étreignit la main gauche tandis que je lui tranchai rapidement la gorge avec Hywelbane. Un Saxon rampait aveuglément, pitoyablement, parmi les morts, le sang dégoulinant de sa bouche, jusqu'à ce qu'Issa ramasse une hache et lui tranche la nuque. Je regardai l'un de mes jeunes gens vomir, puis faire quelques pas vacillants avant qu'un ami le rattrape et le soutienne. Il pleurait de honte d'avoir déféqué dans sa culotte, mais il n'était pas le seul. Le champ de bataille puait la merde et le sang.

Les guerriers d'Aelle, loin derrière nous, le dos à la rivière, formaient un mur de boucliers compact. Ceux de Tewdric leur faisaient face, mais se contentaient de les maintenir sur place au lieu de les combattre, car des hommes acculés font de terribles ennemis. Pourtant, Cerdic n'avait pas abandonné son allié. Il espérait toujours faire une percée dans les lanciers d'Arthur pour rejoindre Aelle, puis frapper avec lui au nord afin de diviser nos forces. Il avait tenté deux assauts, et rassemblait maintenant les restes de son armée en un ultime effort. Il avait encore des hommes de réserve, dont quelques mercenaires francs venant de l'armée de Clovis ; ces renforts furent amenés en première ligne et nous vîmes les sorciers les haranguer, puis se tourner vers nous pour cracher leurs malédictions. Rien ne pressait l'attaque. La journée ne faisait que commencer, il n'était même pas midi et Cerdic put laisser ses guerriers manger, boire et se préparer. L'un de leurs tambours de guerre entama son battement morne tandis que de nouveaux Saxons s'alignaient sur les flancs de leur armée, certains tenant des chiens en laisse. Nous étions tous épuisés. J'envoyai chercher de l'eau à la rivière et nous nous la partageâmes, buvant à grandes goulées dans les casques des morts. Arthur vint à moi et fit la grimace en voyant mon état. « Pourras-tu une troisième fois les empêcher de passer ?

— Il le faut, Seigneur », dis-je tout en sachant que ce serait difficile. Nous avions perdu des douzaines d'hommes et notre mur serait mince. Nos lances et nos épées s'étaient émoussées et il n'y avait pas assez de pierres à aiguiser pour les affûter de nouveau alors que l'ennemi se renforçait de troupes fraîches aux armes intactes. Arthur se laissa glisser de Llamrei, jeta ses rênes à Hygwydd et marcha avec moi jusqu'à la laisse éparpillée des morts. Il connaissait certains de ces hommes par leur nom et fronça les sourcils en voyant des jeunes gens qui avaient à peine eu le temps de vivre avant de rencontrer leur ennemi. Il se pencha pour caresser du doigt le front de Bors, puis continua sa marche avant de s'arrêter à côté d'un Saxon qui gisait étendu, une flèche enfoncée dans sa bouche ouverte. Un moment, je crus qu'il allait parler, puis il se contenta de sourire. Il savait que Guenièvre était avec mes hommes, il avait dû la voir sur son cheval, ainsi que sa bannière qui maintenant flottait à côté de mon gonfalon étoilé. Il regarda de nouveau la flèche et je vis une lueur de bonheur éclairer son visage. Il me toucha le bras et me ramena vers nos hommes assis ou penchés sur leur lance qu'ils avaient plantée dans le sol.

Un Saxon qui avait reconnu Arthur sortit des rangs ennemis, encore en train de se former, et s'avança à grands pas dans l'espace vide, entre les armées, pour lui lancer un défi. C'était Liofa, le champion que j'avais affronté à Thunreslea, et il traita mon chef de lâche et de femmelette. Je ne traduisis pas ces injures et Arthur ne me demanda pas de le faire. Liofa se rapprocha de nous. Il ne portait ni bouclier ni armure, pas même un casque, et n'était armé que d'une épée qu'il rengaina, comme pour montrer qu'il n'avait pas peur de nous. Je vis la balafre qu'il portait à la joue et fus tenté d'aller lui donner une plus grande cicatrice, une cicatrice qui le coucherait dans un tombeau, mais Arthur m'arrêta. « Laisse-le tranquille. »

Liofa continua à nous railler. Il marcha à petits pas maniérés, pour suggérer que nous étions des femmes, puis nous tourna le dos pour nous inciter à venir l'attaquer. Personne ne bougea. Il nous fit face de nouveau, secoua la tête de pitié devant notre couardise, puis se dirigea à grands pas vers la laisse des cadavres. Les Saxons l'acclamaient tandis que mes

hommes le regardaient en silence. Je fis passer le mot dans notre ligne que c'était le champion de Cerdic, un homme dangereux, et qu'il fallait le laisser tranquille. Cela ulcérait nos hommes de voir un Saxon nous provoquer ainsi, mais il valait mieux ne pas lui offrir une chance d'humilier l'un de nos lanciers fatigués. Arthur essaya de redonner du courage à nos troupes en remontant sur Llamrei et, ignorant les railleries de Liofa, il galopa le long de la rangée de cadavres. Il éparpilla les sorciers saxons nus, puis tira Excalibur et se rapprocha encore plus de la colonne saxonne en exhibant son cimier blanc et sa cape tachée de sang. La croix rouge de son bouclier scintillait et mes hommes poussèrent des vivats à sa vue. Les Saxons reculèrent devant lui alors que Liofa, laissé impuissant dans le sillage de notre chef, lui criait qu'il avait un cœur de femme. Arthur fit pivoter sa jument et d'un coup de talons la ramena vers moi. Son geste signifiait que Liofa n'était pas un adversaire digne de nous, et cela dut piquer la fierté du champion car il se rapprocha encore plus de nos lignes, à la recherche d'un rival.

Liofa s'arrêta près d'un tas de cadavres. Il mit le pied dans le sang coagulé pour ramasser un bouclier. Il le brandit afin que nous puissions tous voir l'aigle du Powys, puis le jetant à terre, délaça ses chausses et pissa sur l'emblème. Il changea de cible et son jet d'urine tomba sur le propriétaire de l'écu. Cette insulte s'avéra trop énorme.

Cuneglas rugit de colère et sortit de la ligne.

« Non ! » criai-je et je m'avançai vers mon ami. Il valait mieux que ce soit moi qui combatte Liofa, car du moins, je connaissais ses tours et sa rapidité, mais il était trop tard. Cuneglas avait tiré son épée sans tenir compte de moi. Il se croyait invulnérable ce jour-là. Il se sentait le roi de la bataille, un homme qui avait dû se comporter en héros et venait de prouver qu'il en était un, aussi croyait-il maintenant que tout était possible. Il allait terrasser ce Saxon impudent devant ses troupes et, pendant des années, les bardes chanteraient Cuneglas le roi tout-puissant, Cuneglas le roi tueur de Saxons, Cuneglas le roi guerrier.

Je ne pouvais le sauver car il aurait perdu la face s'il avait reculé ou si un autre avait pris sa place, aussi je le regardai,

horrifié, avancer à grandes enjambées, plein de confiance en lui, vers le Saxon svelte qui ne portait pas d'armure. Cuneglas avait endossé le vieux harnois de son père, en fer cerclé d'or, et coiffé un casque au cimier orné d'une aile d'aigle. Il souriait. Il planait, plein des actes héroïques de ce jour, et se croyait marqué par les Dieux. Il n'hésita pas, mais frappa d'estoc, et nous aurions tous pu jurer que le coup allait porter, mais Liofa se baissa, fit un pas de côté, rit, et se déroba lorsque l'épée de Cuneglas fouetta l'air de nouveau.

Nos hommes et les Saxons hurlaient des encouragements. Seuls Arthur et moi restions silencieux. Je regardais le frère de Ceinwyn aller à une mort certaine et ne pouvais rien faire pour l'arrêter. Ou plutôt, rien faire dans l'honneur car si je le sauvais, je le couvrais d'opprobre. Du haut de sa selle, Arthur tourna un visage inquiet vers moi.

Il m'était impossible de le conforter. « Je l'ai combattu, dis-je amèrement, et c'est un tueur.

— Tu as survécu.

— Je suis un guerrier, Seigneur. » Cuneglas ne l'avait jamais été, et c'était pour cela qu'il voulait faire ses preuves, mais Liofa le tournait en ridicule. Cuneglas attaquait, essayait de le frapper, et chaque fois le Saxon se baissait, se dérobait et ne contre-attaquait pas ; peu à peu nos hommes se turent en voyant que le roi se fatiguait et que Liofa se jouait de lui.

Plusieurs lanciers du Powys se précipitèrent afin de sauver leur roi. Liofa recula rapidement de trois pas et les désigna de l'épée. Cuneglas se retourna et les aperçut. « En arrière ! leur cria-t-il. En arrière ! » répéta-t-il, avec plus de colère. Il devait savoir qu'il était condamné, mais ne voulait pas perdre la face. L'honneur avant tout.

Ses guerriers s'arrêtèrent. Cuneglas se retourna vers Liofa, et cette fois, ne fonça pas, mais attaqua avec plus de prudence. Pour la première fois, son épée toucha la lame de son adversaire qui dérapa sur l'herbe ; Cuneglas poussa un cri de victoire et leva son arme pour tuer celui qui le tourmentait, mais Liofa s'éloignait en tournoyant, en une sorte de glissade délibérée, et son épée emportée par cette pirouette rasa l'herbe et trancha la jambe droite de Cuneglas. Un moment, celui-ci demeura

debout, puis son épée vacilla, et tandis que Liofa se redressait, il s'effondra. Le Saxon attendit que le roi s'écroule, puis il écarta son bouclier d'un coup de pied et le transperça de la pointe de son arme.

Les Saxons hurlèrent à se casser la voix car le triomphe de Liofa était un présage de leur victoire. Le champion n'eut que le temps de s'emparer de l'épée de Cuneglas avant de fuir, avec agilité, le groupe assoiffé de vengeance qui se lança à sa poursuite. Il les distança aisément, puis se retourna et les railla. Il n'avait pas besoin de les combattre, car il avait gagné son duel. Il avait tué un roi ennemi, et les bardes saxons chanteraient Liofa le Terrible, le tueur de rois. Il avait donné aux Saxons leur première victoire de la journée.

Arthur mit pied à terre et nous insistâmes, tous deux, pour ramener le corps de Cuneglas à ses hommes. Nous pleurions. Durant toutes ces longues années, nous n'avions pas eu d'allié plus loyal et plus dévoué que Cuneglas ap Gorfyddyd, roi du Powys. Il n'avait jamais discuté avec Arthur et pas une seule fois ne lui avait fait défaut ; c'était un frère pour moi. Un homme bon, généreux, juste, et maintenant il était mort. Les guerriers du Powys emportèrent le cadavre de leur roi derrière le mur de boucliers. « Le nom de son assassin est Liofa, leur dis-je, et je donnerai cent pièces d'or à l'homme qui m'apportera sa tête. »

Puis un cri me fit retourner. Les Saxons, certains de la victoire, commençaient à avancer.

Mes hommes se levèrent. Ils essuyèrent la sueur qui leur avait coulé dans les yeux. Je coiffai mon casque bosselé et ensanglanté, refermai les protège-joues et m'emparai d'une lance tombée.

L'heure était venue de retourner au combat.

*

Ce fut le plus gros assaut de la journée, et il fut mené par une vague de lanciers sûrs d'eux qui s'étaient remis de leur surprise du matin et venaient maintenant briser nos rangs et secourir Aelle. Ils rugissaient leurs chants de guerre en marchant, frappaient leurs boucliers de leurs épées et se

promettaient mutuellement de tuer chacun une douzaine de Bretons. Les Saxons savaient qu'ils avaient gagné. Ils avaient subi le pire qu'Arthur pouvait leur infliger, ils nous avaient arrêtés, ils avaient vu leur champion tuer un roi et maintenant, avec des troupes fraîches en première ligne, ils s'avançaient pour nous achever. Les Francs brandirent leurs légères lances de jet, se préparant à envoyer une pluie de fer épointé sur notre mur de boucliers.

Quand soudain une corne retentit sur le Mynydd Baddon.

Tout d'abord, peu d'entre nous l'entendirent, dans le vacarme des cris, des piétinements et des gémissements des mourants, mais l'appel résonna de nouveau, puis une troisième fois, et à ce troisième appel, nos hommes se retournèrent et regardèrent les remparts abandonnés du Mynydd Baddon. Même les Francs et les Saxons s'arrêtèrent. Ils n'étaient qu'à cinquante pas de nous lorsque la corne les figea sur place et eux aussi levèrent les yeux vers le grand coteau verdoyant.

Où se dressait un unique cavalier et une bannière.

Il n'y en avait qu'une, mais elle était immense : un tissu blanc déployé par le vent sur lequel était brodé le dragon rouge de la Dumnonie. La bête, toute griffes, queue et feu, se cabrait sur le drapeau dont jouait le vent et elle faillit renverser le cavalier qui la portait. Même à cette distance, on pouvait voir que l'homme se tenait raide et gauche, comme s'il ne pouvait ni manier son cheval noir ni tenir fermement la grande bannière ; deux lanciers apparurent derrière lui pour piquer sa monture et l'animal franchit d'un bond le rebord, projetant violemment son cavalier en arrière. Celui-ci bascula en avant tandis que le cheval descendait la pente au galop ; sa cape noire volait et je vis qu'en dessous son armure était blanche, aussi blanche que le lin de son drapeau. Derrière lui, une foule hurlante d'hommes aux boucliers noirs ou ornés de sangliers se déversa sur le flanc du Mynydd Baddon tout comme nous l'avions fait, juste après l'aube. Œngus Mac Airem et Culhwch étaient arrivés, mais au lieu de se battre sur la route de Corinium, ils avaient d'abord gravi le mont afin que leurs hommes se joignent aux nôtres.

Pourtant, c'était le cavalier que je regardais. D'abord surpris par son assise malhabile, je voyais maintenant qu'il était attaché

sur le dos du cheval. Une corde qui passait sous le ventre noir du destrier ligotait ses chevilles, et son corps était maintenu sur la selle par ce qui devait être des bandes de bois clouées à l'arçon. Il n'avait pas de casque, si bien que ses longs cheveux volaient au vent ; son visage n'était qu'un crâne grimaçant recouvert d'une peau jaune desséchée. C'était Gauvain, le cadavre de Gauvain, dont les lèvres et les gencives desséchées découvraient les dents, dont les narines n'étaient plus que deux fentes noires et les orbites, des trous vides. Sa tête ballottait de droite et de gauche pendant que son corps, auquel la bannière de Bretagne avec son dragon était attachée par des lanières, se balançait de côté et d'autre.

C'était la mort sur un cheval noir appelé Anbarr, et la vue de ce vampire se précipitant sur eux ébranla l'assurance des Saxons. Les Blackshields hurlaient derrière Gauvain, poussant le cheval et son cavalier mort à franchir les haies et à foncer sur l'armée saxonne. Les Irlandais n'attaquaient pas en rangs, mais en une ruée hululante. C'était leur manière de faire la guerre, assaut terrifiant d'hommes devenus fous courant au massacre comme des amants.

Un moment, le sort de la bataille vacilla. Les Saxons avaient été sur le point de remporter la victoire, mais Arthur vit leur hésitation et nous ordonna soudain d'avancer. « Allez-y ! » cria-t-il, et « En avant ! » Mordred ajouta son ordre à celui d'Arthur : « En avant ! »

Ainsi commença le massacre du Mynydd Baddon. Les bardes le racontent et, pour une fois, ils n'exagèrent pas. Nous franchîmes notre laisse de morts et portâmes nos lances dans les rangs de l'armée saxonne juste au moment où les Blackshields et les hommes de Culhwch s'en prenaient à leur flanc. Durant quelques battements de cœur, il n'y eut que le cliquetis de l'épée contre l'épée, le bruit sourd de la hache sur le bouclier, les grognements, les houles, la sueur de la bataille corps à corps de deux murs de boucliers, puis l'armée saxonne céda et nous nous enfonçâmes dans leurs rangs qui s'effilochèrent dans les champs que le sang franc et saxon rendait glissants. Ils s'enfuyaient, brisés par une charge sauvage menée par un mort sur un cheval noir, et nous les massacrâmes,

devenant de véritables machines à tuer. Nous encombrâmes le pont des épées de Saïs morts. Nous les embrochions, nous les éventrions, et certains, nous nous contentions de les noyer dans la rivière. Nous ne fîmes pas de prisonniers, mais nous donnâmes libre cours à des années de haine sur nos ennemis détestés. L'armée de Cerdic avait volé en éclats sous le double assaut, et nous pénétrâmes en rugissant dans leurs rangs brisés, rivalisant de tuerie. Ce fut une orgie de mort, un bain de sang. Certains Saxons étaient si terrifiés qu'ils ne pouvaient bouger et restaient immobiles, les yeux écarquillés, attendant la mort, alors que d'autres se battaient comme des démons et que d'autres encore mouraient en courant ou essayaient de fuir vers la rivière. Nous n'avions plus rien d'un mur de boucliers, nous n'étions plus qu'une bande de chiens de guerre rendus fous qui mettaient l'ennemi en pièces. Je vis Mordred boitiller sur son pied bot en abattant des Saxons, je vis Arthur poursuivre les fugitifs à cheval, je vis les hommes du Powys venger mille fois leur roi. Je vis Galahad sur son cheval, frapper de gauche et de droite, le visage aussi calme que jamais. Je vis Tewdric en robe de prêtre, maigre comme un squelette, les cheveux tonsurés, cingler sauvagement l'air de sa grande épée. Le vieil évêque Emrys était là, son immense croix au cou, une vieille cuirasse attachée sur sa robe avec une corde en crin de cheval. « Allez en enfer ! » rugissait-il en transperçant avec une lance des Saxons sans défense. « Brûlez à jamais dans le feu purificateur ! » Je vis Œngus Mac Airem, la barbe trempée de sang saxon, embrocher encore plus de Saïs. Je vis Guenièvre chevaucher le destrier de Mordred et porter des coups avec l'épée que nous lui avions donnée. Je vis Gauvain décapité, affaissé sur son cheval saignant qui paissait paisiblement entre les corps des Saxons. Je vis enfin Merlin, car il était venu avec le cadavre, et bien qu'il fût un vieillard, il frappait les Saïs de son bâton et les traitait de misérables asticots. Il était entouré de Blackshields. Il m'aperçut, sourit et me fit signe de poursuivre le massacre.

Nous envahîmes le village de Cerdic où les femmes et les enfants se terraient dans les cabanes. Culhwch et une douzaine d'hommes se frayèrent un chemin de boucher dans les rangs de quelques lanciers saxons qui essayaient de protéger leurs

familles et les bagages abandonnés par Cerdic. Les gardes moururent et l'or pillé se répandit comme menue paille. Je me souviens de la poussière s'élevant comme une brume, des cris des femmes et des hommes, des enfants et des chiens courant terrorisés, des cabanes en flammes qui crachaient de la fumée et des grands chevaux d'Arthur sillonnant sans relâche toute cette panique dans un bruit de tonnerre, les lances de leurs cavaliers transperçant les soldats ennemis dans le dos. Il n'y a pas de joie comparable à la destruction d'une armée en déroute. Le mur de boucliers brisé, la mort règne, et nous tuâmes ainsi jusqu'à ce que nos bras soient trop las pour soulever une épée, et quand le massacre fut accompli, nous nous retrouvâmes dans un marais de sang ; c'est alors que nos hommes découvrirent la bière et l'hydromel dans les bagages saxons, et la beuverie commença. Quelques Saxonnes vinrent se mettre sous la protection de ceux qui étaient restés sobres et portaient de l'eau de la rivière à nos blessés. Nous cherchâmes des amis qui avaient survécu et les étreignîmes, nous en vîmes qui étaient morts et nous les pleurâmes. Nous connûmes le délire de la victoire, nous partageâmes nos larmes et nos rires et certains, tout fourbus qu'ils étaient, dansèrent de joie.

Cerdic s'échappa. Ses gardes du corps et lui se taillèrent un chemin dans le chaos et gravirent les collines, à l'est. Des Saxons traversèrent la rivière à la nage, tandis que d'autres suivirent Cerdic, quelques-uns firent les morts puis s'enfuirent durant la nuit, mais la plupart restèrent dans la vallée, au pied du Mynydd Baddon, et y sont encore aujourd'hui.

Car nous avions gagné. Nous avions transformé en abattoir les champs bordant la rivière. Nous avions sauvé la Bretagne et accompli le rêve d'Arthur. Nous étions les rois du carnage, les seigneurs des morts, et nous lançâmes vers le ciel des hurlements de triomphe sanguinaire.

Car la puissance des Saïs était brisée.

TROISIÈME PARTIE

LA MALÉDICTION DE NIMUE

La reine Igraine, assise à ma fenêtre, lisait les dernières feuilles du parchemin et ne disait rien, sauf pour me demander parfois le sens d'un mot saxon. Elle parcourut rapidement le récit de la bataille puis, écœurée, jeta les feuillets sur le sol. « Qu'est-il arrivé à Aelle ? demanda-t-elle, d'un air indigné, ou à Lancelot ?

— J'en viendrai à leurs fortunes, Dame. » Assis à mon bureau, je maintenais une plume d'oie sous le moignon de mon poignet gauche et la taillais avec un couteau. Je fis tomber les copeaux en soufflant dessus. « Chaque chose en son temps.

— Chaque chose en son temps ! se gaussa-t-elle. Tu ne peux pas laisser une histoire inachevée, Derfel !

— Elle aura une fin, je te le promets.

— Il en faut une tout de suite, insista ma reine. C'est ça, l'intérêt des histoires. La vie n'a pas de dénouements clairs et nets, alors les récits doivent en avoir. » Elle est énorme maintenant, car la grossesse arrive à son terme. Je vais prier pour Igraine ; elle en aura bien besoin, car trop de femmes meurent en mettant un enfant au monde. Les vaches ne souffrent pas ainsi, ni les chattes, ni les chiennes, ni les truies, ni les brebis, ni les renardes, aucune femelle, sauf celles de l'espèce humaine. Sansum dit que c'est parce qu'Eve a cueilli la pomme au jardin d'Éden et ainsi enfiellé notre paradis. Les femmes sont la punition que Dieu inflige aux hommes, et les enfants, celle infligée aux femmes, voilà ce que prêche le saint. « Alors, qu'est-il arrivé à Aelle ? demanda sévèrement Igraine quand je ne répondis pas à sa remarque.

— Il est mort d'un coup de lance. Qui l'a frappé là. » Je tapotai mes côtes juste au-dessus du cœur. L'histoire était plus longue, mais je n'avais pas envie de la lui raconter tout de suite, car je prenais peu de plaisir à me remémorer la mort de mon père, même si je sais qu'il me faut la coucher par écrit afin que le récit soit complet. Arthur avait laissé ses hommes piller le camp de Cerdic et était revenu voir si les chrétiens de Tewdric en avaient terminé avec l'armée cernée d'Aelle. Il trouva le reste de ces Saxons-là battus, saignants et mourants, mais toujours

intraitables. Aelle lui-même, blessé, ne pouvait plus tenir un bouclier, mais ne voulait pas se rendre. Entouré de ses gardes et de ses derniers lanciers, il attendait que les soldats de Tewdric viennent l'achever.

Les lanciers du Gwent rechignaient à attaquer. Un ennemi acculé est dangereux, et si son mur de boucliers est toujours intact, il est doublement dangereux. Beaucoup trop d'entre eux étaient morts, déjà, dont le bon vieil Agricola, et les survivants ne voulaient pas affronter une fois encore les boucliers saxons. Arthur n'a pas insisté, il est allé parlementer avec Aelle et, comme celui-ci refusait de se rendre, il m'a fait venir. Je crus, lorsque je le rejoignis, qu'il avait changé sa cape blanche pour une rouge, mais c'était le même vêtement, si éclaboussé de sang qu'il en semblait teint. Il m'étreignit puis, passant un bras autour de mes épaules, m'emmena dans l'espace qui séparait les adversaires. Je me souviens qu'il y avait là un cheval mourant et des cadavres, ainsi que des armures abandonnées et des armes brisées. « Ton père ne veut pas se rendre, mais je pense qu'il t'écoutera. Dis-lui que nous le ferons forcément prisonnier, mais qu'il gardera son honneur et pourra vivre confortablement. Je lui promets aussi d'épargner la vie de ses hommes. Il lui suffira de me donner son épée. » Il regarda les Saxons vaincus, acculés et que nous surpassions en nombre. Ils demeuraient silencieux. À leur place, nous aurions chanté, mais ces lanciers-là attendaient la mort dans un silence total. « Dis-leur, Derfel, qu'il y a eu assez de carnage. »

Je détachai Hywelbane, la posai par terre avec mon bouclier et ma lance, puis allai affronter mon père. Aelle semblait épuisé, brisé et blessé, pourtant il vint à ma rencontre en boitillant, la tête haute. Il n'avait pas de bouclier, mais tenait une épée dans sa main droite mutilée. « Je me suis douté qu'on t'enverrait chercher », grommela-t-il. Le fil de son arme était profondément ébréché et la lame couverte de sang séché. Il fit, avec elle, un geste brusque quand je commençai à lui décrire l'offre d'Arthur. « Je sais ce qu'il veut de moi, dit-il en m'interrompant, il veut mon épée, mais je suis Aelle, le Bretwalda de Bretagne, et je ne la livrerai pas.

— Père...

— Appelle-moi Roi ! » gronda-t-il férocement.

Son défi m'arracha un sourire et je m'inclinai. « Seigneur Roi, nous offrons la vie à tes hommes, et nous... »

De nouveau, il me coupa la parole. « Quand un homme succombe dans la bataille, il part pour un pays bienheureux. Mais pour gagner ce grand manoir de festoiement, il doit mourir sur ses pieds, l'épée à la main, avec des blessures reçues de face. » Il se tut et, quand il reprit la parole, sa voix était bien plus douce. « Tu ne me dois rien, mon fils, mais je le prendrais comme une courtoisie de ta part si tu voulais bien m'assurer ma place à ce festin.

— Seigneur Roi... dis-je, mais il m'interrompit pour la quatrième fois.

— Puis l'on m'enterrerait ici, les pieds tournés vers le nord, mon épée à la main. Je ne demande rien de plus. » Il se retourna vers ses hommes et je vis qu'il pouvait à peine tenir debout. Il devait être grièvement blessé, mais le grand manteau d'ours dissimulait sa blessure. « Hrothgar ! Donne ta lance à mon fils ! » Un jeune Saxon sortit du mur de boucliers et, docilement, me tendit son arme. « Prends-la ! » me dit Aelle d'un ton brusque, et j'obéis. Hrothgar me lança un regard inquiet, puis se hâta de rejoindre ses compagnons.

Aelle ferma les yeux un instant et une grimace contracta son visage sévère. Il était pâle sous la crasse et la sueur, et soudain il grinça des dents, une autre douleur fulgurante le traversa comme un fer rouge, mais il lui résista et tenta même de sourire lorsqu'il s'avança pour m'embrasser. Il s'appuya de tout son poids sur mes épaules ; son souffle faisait un bruit rauque dans sa gorge. « Je pense, me dit-il à l'oreille, que tu es le meilleur de mes fils. Maintenant, fais-moi un cadeau. Donne-moi une bonne mort, Derfel, car j'aimerais me rendre à la salle du festin des vrais guerriers. » Il recula d'un pas pesant, appuya son épée contre sa jambe puis, laborieusement, détacha les liens de cuir de sa cape de fourrure. Elle tomba et je vis que tout son côté gauche était trempé de sang. Il avait reçu un coup de lance sous son plastron, pendant qu'un autre s'enfonçait dans son épaule, réduisant son bras gauche à l'immobilité, si bien qu'il dut utiliser sa main mutilée pour défaire les lanières de cuir qui

maintenaient sa cuirasse à la taille et sur ses épaules. Il tripotait maladroitement les boucles, mais lorsque je m'avançai pour l'aider, il me fit signe de reculer. « Je te rends la chose plus facile, mais quand je serai mort, remets le plastron sur mon cadavre. J'aurai besoin de l'armure au manoir du festin, car on s'y bat beaucoup. On s'y bat, on y festoie et... », il se tut, martyrisé une fois de plus par la douleur. Il grinça des dents, gémit, puis se redressa pour me faire face. « Maintenant, tue-moi, ordonna-t-il.

— Je ne peux pas te tuer, dis-je, mais je pensai à ma mère démente prophétisant que ce serait un fils d'Aelle qui le tuerait.

— Alors, je te tuerai », dit-il, et il me porta maladroitement un coup d'épée. Je l'esquivai, il trébucha et faillit tomber en tentant de me rejoindre. Il s'arrêta, pantelant, et me regarda droit dans les yeux. « Pour l'amour de ta mère, Derfel, tu ne vas pas me laisser mourir par terre, comme un chien ? Ne peux-tu rien me donner ? » Il me porta un nouveau coup ; cette fois, l'effort fut trop grand et il vacilla. Je vis qu'il y avait des larmes dans ses yeux et compris que sa manière de mourir avait pour lui une grande importance. Dans un suprême effort de volonté, il parvint à rester debout et à soulever son épée. Du sang frais brilla sur son flanc gauche, ses yeux se ternirent, mais son regard ne quitta pas le mien tandis qu'il faisait un dernier pas en avant et me portait une faible botte qui visait mon diaphragme.

Dieu me pardonne, car alors je levai ma lance sur lui. Je mis tout mon poids et toute ma force dans ce coup ; la lourde lame le transperça au moment où il tombait lourdement et le garda droit tandis qu'elle lui brisait les côtes et s'enfonçait dans son cœur. Un énorme frisson le parcourut et une expression de détermination sinistre envahit son visage mourant et, durant un battement de cœur, je crus qu'il voulait soulever son arme pour me porter un dernier coup, mais alors je compris qu'il s'assurait simplement que sa main droite resterait bien serrée autour de la poignée de son épée. Puis il tomba et rendit l'esprit avant même d'avoir heurté le sol, les doigts toujours crispés sur la garde ensanglantée. Un gémissement monta de ses hommes. Certains pleuraient.

« Derfel ? dit Igraine. Derfel !

— Dame ?

— Tu pleures, m'accusa-t-elle.

— C'est l'âge, chère Dame, rien que l'âge.

— Ainsi mourut Aelle dans la bataille, et Lancelot ?

— Cela viendra plus tard, répliquai-je d'une voix ferme.

— Raconte-le-moi maintenant ! insista-t-elle.

— Je te l'ai dit, elle viendra plus tard, et je déteste les histoires qui narrent la fin avant le commencement. »

Un moment, je crus qu'elle allait protester, mais elle se contenta de soupirer de mon obstination, et de poursuivre dans la même voie. « Qu'est devenu le champion saxon, Liofa ?

— Il est mort, d'une manière très horrible.

— Bien ! dit-elle, l'air intéressé. Raconte-moi cela !

— D'une maladie, Dame. Il a eu une grosseur à l'aine, il ne pouvait plus ni s'asseoir ni se coucher, et même rester debout était pour lui un supplice. Il est devenu de plus en plus maigre, et a fini par mourir dans la sueur et les frissons. Du moins, c'est ce qu'on nous a dit. »

Igraine était indignée. « Alors, il n'a pas été tué au Mynydd Baddon ?

— Il s'est enfui avec Cerdic. »

La reine haussa les épaules de mécontentement, comme si cette fuite du champion saxon était un échec de notre part. « Mais les bardes », dit-elle, et je gémis car chaque fois que ma reine mentionne les bardes, je sais que je vais être confronté à leur version qu'inévitablement elle préfère, même si moi je participais aux événements, et qu'eux n'étaient pas encore nés à l'époque. « Ils disent tous, poursuivit-elle fermement en ignorant mon gémissement de protestation, que le duel de Cuneglas avec Liofa dura presque toute la matinée et que le roi tua six champions avant d'être frappé par derrière.

— J'ai entendu ces chants, répliquai-je prudemment.

— Alors ? » Elle me regardait d'un air mécontent. Cuneglas était le grand-père de son époux et la fierté de la famille était en jeu. « Eh bien ?

— J'y étais. Dame, répliquai-je laconiquement.

— Tu as une mémoire de vieillard, Derfel », dit-elle d'un ton désapprobateur, et je ne doute pas que lorsque Dafydd, le clerc du tribunal qui traduit mes parchemins en breton, arrivera au passage sur la mort de Cuneglas, il le modifiera pour plaire à ma Dame. Et pourquoi pas ? Cuneglas était un héros et peu importe si l'histoire se souvient de lui comme d'un grand guerrier alors qu'en réalité, il ne le fut pas. C'était un homme bien, sensé, et sage plus qu'on ne l'est à son âge, mais son cœur ne se gonflait pas quand il empoignait la hampe d'une lance. Sa mort fut la tragédie du Mynydd Baddon, mais aucun de nous ne la perçut comme telle dans le délire de la victoire. Nous l'incinérâmes sur le champ de bataille et son bûcher funéraire brûla pendant trois jours et trois nuits. À la dernière aube, lorsqu'il ne resta plus que des braises et les restes fondus de son armure, nous nous y rassemblâmes pour entonner le Chant de mort de Werlinna. Nous tuâmes aussi une vingtaine de prisonniers saxons, envoyant leurs âmes escorter Cuneglas jusqu'à l'Autre Monde pour lui rendre honneur, et je pensai qu'il était bon pour ma chère Dian que son oncle traverse le pont des épées afin de lui tenir compagnie dans le monde aux hautes tours d'Annwn.

« Et Arthur, demanda avidement Igraine, a-t-il couru vers Guenièvre ?

— Je n'ai pas vu leur réconciliation.

— Peu m'importe ce que tu as vu, répliqua-t-elle sévèrement, il faut que ce soit là. » Elle donna un petit coup de pied dans la pile de parchemins. « Tu aurais dû décrire leur rencontre.

— Je te l'ai dit, je n'y ai pas assisté.

— Est-ce que cela importe ? Leur entretien aurait fait un très bon dénouement à la bataille. Tout le monde n'aime pas entendre parler de lances et de massacre, Derfel. Des hommes qui se battent, cela devient très ennuyeux au bout d'un moment et une histoire d'amour est bien plus intéressante. » Sans doute la bataille sera-t-elle truffée d'idylles lorsque Dafydd et elle malmèneront mon récit. Je regrette parfois de ne pouvoir l'écrire en breton, mais deux des moines savent lire et ils pourraient me dénoncer à Sansum ; aussi me faut-il la rédiger en saxon, et espérer qu'Igraine ne changera pas l'histoire quand

Dafydd lui en donnera la traduction. Je sais ce que veut ma reine, elle veut qu'Arthur coure parmi les cadavres et que Guenièvre l'attende bras ouverts, et qu'ils se retrouvent avec des transports de joie ; peut-être cela s'est-il passé ainsi, mais je suppose que non, car elle était trop fière et lui, trop embarrassé. J'imagine qu'ils ont pleuré, mais aucun d'eux ne me l'a jamais dit, aussi je n'inventerai rien. Je sais seulement qu'Arthur parut soudain heureux après la bataille du Mynydd Baddon, et que la victoire remportée sur les Saxons n'était pas la seule source de son bonheur.

« Et Argante ? Tu omets beaucoup trop de choses, Derfel !

— Son tour va venir.

— Mais son père était là. Œngus n'était-il pas furieux qu'Arthur reprenne Guenièvre ?

— Je te raconterai tout sur Argante en temps voulu.

— Et Amhar et Loholt ? Tu ne les as pas oubliés ?

— Ils se sont enfuis. Ils ont trouvé un coracle et traversé la rivière en pagayant. J'ai bien peur que nous les rencontrions de nouveau dans ce récit. »

Igraine tenta de m'arracher d'autres détails, mais j'affirmai que je raconterais l'histoire à ma manière et dans l'ordre qui me conviendrait. Elle finit par renoncer à ses questions et rangea les parchemins dans un sac en cuir pour les ramener à Caer ; elle avait du mal à se baisser, mais refusa mon aide. « Je serai bien contente quand le bébé sera né, dit-elle. Mes seins sont douloureux, j'ai mal au dos et aux jambes, et je me dandine comme une oie. Brochvael en a assez lui aussi.

— Les maris n'ont jamais aimé que leurs femmes soient enceintes.

— Alors, ils ne devraient pas tant s'évertuer à nous engrosser », répliqua aigrement Igraine. Elle se tut pour écouter Sansum hurler contre frère Llewellyn qui a laissé son seau à lait dans le passage. Pauvre Llewellyn. C'est un novice et personne au monastère ne travaille autant pour moins de remerciements ; à cause d'un seau en bois de tilleul, il va recevoir tous les jours, pendant une semaine, une correction infligée par saint Tudwal, un jeune homme – en fait, presque un enfant – que Sansum prépare à sa propre succession. Toute notre communauté vit

dans la crainte de Tudwal, et je suis le seul, grâce à l'amitié d'Igraine, qu'il n'accable pas de son ressentiment. Sansum a trop besoin de la protection de son époux pour encourir le déplaisir de ma reine.

« Ce matin, dit Igraine, j'ai vu un cerf qui n'avait qu'un seul andouiller. C'est un mauvais présage, Derfel.

— Nous, les chrétiens, ne croyons pas aux présages.

— Mais je t'ai vu toucher ce clou, sur ton bureau.

— Nous ne sommes pas toujours de bons chrétiens. »

Elle fit une pause. « Mon accouchement me tracasse.

— Nous prions tous pour toi. » Je savais que c'était une réponse insuffisante. Mais j'avais fait plus que prier dans la petite chapelle de notre monastère. J'avais trouvé une pierre d'aigle – de celles que la femelle emporte dans son nid pour pondre de beaux œufs – et j'ai gravé son nom dessus avant de l'enterrer au pied d'un frêne. Si Sansum savait que j'ai pratiqué cet ancien sortilège, il oublierait qu'il a besoin de la protection de Brochvael et me ferait battre jusqu'au sang par saint Tudwal pendant un mois. Mais si le saint savait que j'écris cette histoire d'Arthur, il en serait de même.

Pourtant je n'en continuerai pas moins à écrire et pendant un moment ce sera facile, car j'en arrive à des jours heureux, des années de paix. Ce furent aussi des années de ténèbres, mais nous ne les vîmes pas s'amonceler, car éblouis par la lumière, nous ne prêtâmes pas garde aux ombres. Nous pensions les avoir vaincues, et que le soleil brillerait à jamais sur la Bretagne. Mynydd Baddon était la victoire d'Arthur, son plus haut fait d'armes, et peut-être l'histoire finirait-elle là ; mais Igraine a raison, dans la vie, il n'y a pas de dénouements clairs, aussi je dois poursuivre l'histoire d'Arthur, mon seigneur, mon ami, le libérateur de la Bretagne.

*

Arthur laissa la vie sauve aux hommes d'Aelle. Ils déposèrent leurs lances et furent répartis entre les vainqueurs pour devenir leurs esclaves. J'en réquisitionnai certains pour creuser la tombe de mon père. Nous la fîmes profonde, dans

cette terre douce et humide, au bord de la rivière, et nous y couchâmes Aelle, les pieds tournés vers le nord, son épée à la main, son plastron recouvrant son cœur transpercé, son bouclier sur le ventre et la lance qui l'avait tué le long de son corps, puis nous comblâmes la fosse et je dis une prière à Mithra pendant que les Saxons priaient leur Dieu du tonnerre.

Le soir, on alluma les premiers brasiers funéraires. J'aidai à coucher les cadavres de mes propres hommes sur les bûchers, puis laissai leurs compagnons les accompagner de leur chant jusqu'à l'Autre Monde. Je récupérai mon cheval et chevauchai dans les ombres longues et douces vers le village où nos femmes avaient trouvé refuge et, à mesure que je gravissais les collines, les bruits du champ de bataille s'affaiblirent, les craquements et les pétillements des brasiers, les pleurs des femmes, les chants élégiaques et les cris sauvages des hommes ivres.

J'apportai la nouvelle de la mort de Cuneglas à Ceinwyn. Elle me regarda fixement et, durant un instant, ne montra aucune réaction, puis les larmes lui montèrent aux yeux. Elle tira son capuchon sur sa tête. « Pauvre Perddel », dit-elle, pensant à son neveu devenu roi du Powys. Je lui appris comment son frère était mort, puis elle se retira dans la chaumière où elle logeait avec nos filles. Elle aurait voulu panser ma blessure à la tête qui semblait plus vilaine qu'elle ne l'était, mais ne put car ses filles et elle devaient pleurer Cuneglas, ce qui signifiait qu'elles s'enfermeraient pendant trois jours et trois nuits, loin de la lumière du soleil, avec interdiction de voir ou de toucher un homme.

Le crépuscule était tombé. J'aurais pu dormir au village, mais j'étais agité, alors, sous la lumière d'une lune qui décroissait, je revins à cheval vers le sud. Je me rendis d'abord à Aquae Sulis, pensant y trouver Arthur, mais je n'y vis, à la lumière des torches, que les vestiges du carnage. Nos recrues avaient franchi la muraille insuffisante et massacré tous ceux qu'elles trouvèrent à l'intérieur, mais l'horreur prit fin lorsque les troupes de Tewdric occupèrent la ville. Les chrétiens nettoyèrent le temple de Minerve, ramassèrent les entrailles sanglantes de trois taureaux sacrifiés que les Saxons avaient laissées éparpillées sur les dalles, et une fois l'autel restauré, ils

y célébrèrent un rituel d'actions de grâce. J'entendis leurs cantiques et partis à la recherche de mes propres chants, mais mes hommes étaient restés dans le camp dévasté de Cerdic et Aquae Sulis était pleine d'étrangers. Je ne trouvai ni Arthur ni aucun ami, excepté Culhwch, mais il était ivre mort, aussi, dans la douce obscurité, je chevauchai vers l'est, le long de la rivière. L'air plein de fantômes puait le sang, mais dans ma recherche désespérée d'un compagnon, j'affrontai les spectres. Je découvris un groupe d'hommes de Sagramor chantant près d'un brasier, mais ils ignoraient où se trouvait leur commandant, aussi je poursuivis ma route, attiré par la vue de guerriers dansant autour d'un feu.

C'étaient des Blackshields et ils bondissaient très haut, cabriolant au-dessus des têtes coupées de leurs ennemis. J'aurais contourné leur sarabande frénétique si je n'avais aperçu deux silhouettes en robe blanche assises calmement à côté du feu. L'une d'elles était Merlin.

J'attachai les rênes de ma monture à une souche d'épineux, puis je franchis la ronde. Merlin et son compagnon prenaient un souper de pain, de fromage et de bière. Quand le druide m'aperçut, tout d'abord, il ne me reconnut pas. « Va-t'en ou je te change en crapaud. Oh, c'est toi, Derfel ? » Il semblait déçu. « Je savais, en trouvant de la nourriture, qu'un ventre vide me demanderait de la partager avec lui. Je suppose que tu as faim ?

— Oui, Seigneur. »

Il me fit signe de prendre place à côté de lui. « Je soupçonne ce fromage d'être saxon, dit-il d'un air incertain. Il était quelque peu couvert de sang quand je l'ai trouvé, mais je l'ai nettoyé. Euh, en tout cas, je l'ai essuyé et, curieusement, il s'avère tout à fait mangeable. Je suppose qu'il y en a juste assez pour toi. » En fait, il y en avait assez pour une douzaine de convives. « Voici Taliesin, me présenta-t-il sèchement son compagnon. Un sorte de barde venu du Powys. »

Je me tournai vers le célèbre barde, un jeune homme au visage empreint d'une vive intelligence. Il s'était rasé le devant du crâne, comme un druide, portait une courte barbe noire, avait une longue mâchoire, des joues creuses et un nez en lame de couteau. Une fine bandelette en argent enserrait son front. Il

sourit et me salua. « Votre renommée vous précède, Seigneur Derfel.

— Tout comme la tienne.

— Oh, non ! gémit Merlin. Si vous devez vous lécher mutuellement les bottes, allez faire ça ailleurs. Derfel se bat parce que c'est un éternel adolescent et toi, tu es célèbre parce qu'il se trouve que tu as une voix passable.

— Je ne me contente pas de chanter, je compose des ballades, dit modestement Taliesin.

— Tout homme peut faire une chanson s'il est suffisamment ivre, répliqua Merlin d'un air dédaigneux, et il me jeta un coup d'œil en coin. C'est du sang qu'il y a dans tes cheveux ?

— Oui, Seigneur.

— Tu devrais te réjouir de ne pas avoir été blessé à un endroit crucial. » Cela le fit rire, puis il me désigna les Blackshields. « Qu'est-ce que tu penses de mes gardes ?

— Ils dansent bien.

— Ils ont de bonnes raisons pour ça. Quel jour satisfaisant. Et Gauvain n'a-t-il pas bien tenu son rôle ? C'est tellement gratifiant quand un simple d'esprit sert à quelque chose, et pour être idiot, Gauvain l'était ! Un garçon assommant ! Toujours en train d'essayer d'améliorer le monde. Pourquoi les jeunes se croient-ils forcément plus intelligents que leurs aînés ? Toi, Taliesin, tu n'es pas sujet à cette agaçante méprise. Il a fini par acquérir un peu de ma sagesse, m'expliqua Merlin.

— J'ai beaucoup à apprendre, murmura Taliesin.

— Très vrai, très vrai. » Merlin poussa vers moi un cruchon de bière. « Ta petite bataille t'a bien amusé, Derfel ?

— Non. » En fait, je me sentais étrangement démoralisé. « Cuneglas est mort.

— Je l'ai entendu dire. Quel idiot ! Il aurait dû laisser les actions d'éclat à des imbéciles comme toi. Mais c'est tout de même dommage qu'il soit mort. Ce n'était pas un homme très intelligent, pas ce que moi j'entends par intelligent, mais il n'était pas idiot, chose rare en ces tristes temps. Et il a toujours été gentil avec moi.

— Il était la gentillesse même, intervint Taliesin.

— Alors maintenant, il va te falloir trouver un nouveau protecteur, dit Merlin au barde, et ne regarde pas Derfel. Il ne peut pas faire la différence entre un joli chant et un pet de bœuf. Ce qu'il faut pour réussir dans la vie, c'est naître de parents riches. » Il faisait maintenant un cours au jeune homme. « J'ai vécu très confortablement de mes rentes, bien qu'à y réfléchir je ne les aie pas collectées depuis des années. Tu me paies une rente, Derfel ?

— Je le ferais, Seigneur, si je savais où l'envoyer.

— Ça n'a plus d'importance maintenant. Je suis vieux et faible. Je mourrai sans doute bientôt.

— Ne dites pas de bêtises, vous êtes dans une forme splendide. » Il avait l'air âgé, bien sûr, mais une étincelle de malice brillait dans ses yeux et l'entrain animait son vieux visage ridé, sa barbe et ses cheveux bien nattés étaient rattachés avec des rubans noirs, sa robe semblait propre, sauf quelques taches de sang séché. Il avait l'air heureux, pas seulement, je pense, parce que nous avions remporté la victoire, mais parce que la compagnie de Taliesin lui plaisait.

« La victoire donne la vie, déclara-t-il d'un ton dédaigneux, mais nous l'oublierons bientôt. Où est Arthur ?

— Nul ne le sait. J'ai entendu dire qu'il s'était longuement entretenu avec Tewdric, mais il n'est plus avec lui. Je suppose qu'il a retrouvé Guenièvre. »

Merlin ricana. « Un chien retourne toujours à son vomi.

— Cette femme commence à me plaire, répliquai-je pour les défendre.

— Je m'y attendais, dit-il d'un air méprisant, et j'imagine qu'elle ne causera plus de mal. Ce serait une bonne protectrice, dit-il à Taliesin, elle a pour les poètes un respect absurde. Mais ne va pas grimper dans son lit.

— Pas de danger, Seigneur. »

Merlin rit. « Notre jeune barde est célibataire. Ce type est châtré. Il a renoncé au plus grand plaisir des hommes afin de préserver son talent. »

Taliesin vit ma curiosité et sourit. « Pas ma voix, Seigneur, mais le don de prophétie.

— Et c'est un authentique talent, dit Merlin avec une sincère admiration, bien que je doute que cela vaille le célibat. Si l'on avait exigé ce prix de moi, j'aurais abandonné le bâton de druide ! J'aurais préféré un emploi plus humble, comme barde ou lancier.

— Tu vois le futur ? demandai-je à Taliesin.

— Il a prévu la victoire d'aujourd'hui et savait depuis un mois que Cuneglas mourrait, mais il ne m'a pas prévenu qu'un gros bon à rien de Saxon viendrait me voler mon fromage. » Il me reprit le morceau que je tenais. « Je suppose, Derfel, que tu souhaites qu'il te prédise ton avenir.

— Non, Seigneur.

— Tu as bien raison, il vaut toujours mieux l'ignorer. Tout finit dans les larmes, un point c'est tout.

— Mais la joie renaît toujours, dit doucement Taliesin.

— Oh, dieux, non ! cria Merlin. La joie renaît ! L'aube se lève ! L'arbre bourgeonne ! Les nuages se dissipent ! La glace fond ! Tu pourrais ne pas t'abaisser à ce genre de fatras sentimental. » Il se tut. Ses gardes avaient terminé leur danse et étaient partis s'amuser avec les captives saxonnes. Ces femmes avaient des enfants et leurs cris étaient assez bruyants pour agacer Merlin qui fronça les sourcils. « Le destin est inexorable et tout finit dans les larmes.

— Nimue est avec vous ? » lui demandai-je, et je vis immédiatement, à l'expression de mise en garde de Taliesin, que j'avais posé la mauvaise question.

Le druide contempla fixement le feu. Les flammes envoyèrent une braise dans sa direction et il cracha pour rendre sa malice au feu. « Ne me parle pas de Nimue. » Sa bonne humeur s'était évanouie et je me sentis gêné d'avoir posé cette question. Il toucha son bâton noir, puis soupira. « Elle est en colère contre moi.

— Pourquoi, Seigneur ?

— Parce qu'elle ne peut pas obtenir ce qu'elle veut. C'est généralement ce qui met les gens en colère. » Une autre bûche crépita dans le feu, vomissant des étincelles qu'il épousseta de sa robe après avoir craché dans les flammes. « Du bois de mélèze. Le mélèze fraîchement coupé déteste qu'on le brûle. » Il

me regarda d'un air maussade. « Nimue n'a pas approuvé que je mêle Gauvain à cette bataille. Elle croit que c'était du gaspillage et elle a probablement raison.

— Il a apporté la victoire, Seigneur », dis-je.

Il ferma les yeux et soupira, montrant ainsi que ma sottise était intolérable. « J'ai consacré ma vie tout entière à une seule chose, dit-il au bout d'un moment. Une chose simple. Je voulais restaurer les Dieux. Est-ce si difficile à comprendre ? Mais faire une chose bien, cela occupe toute une vie, Derfel. Oh, les sots comme toi peuvent se disperser en étant magistrat un jour et lancier le lendemain, et quand tout est fini, qu'avez-vous accompli ? Rien ! Pour changer le monde, Derfel, il faut être tenace. Je dirais, en sa faveur, qu'Arthur y est presque arrivé. Il veut débarrasser la Bretagne des Saxons, et il a probablement réussi pour un temps, mais ils existent toujours et ils reviendront. Peut-être pas de mon vivant, peut-être même pas du tien, mais tes enfants et tes petits-enfants devront mener ce combat, encore et encore. Il n'y a qu'un seul moyen d'obtenir la vraie victoire.

— L'intervention des Dieux.

— Oui, et ce fut l'œuvre de ma vie. » Il contempla un moment son bâton noir de druide. Taliesin le regardait, silencieux et immobile. « J'ai fait un rêve lorsque j'étais enfant, reprit Merlin très doucement. Je suis allé dans la grotte de Carn Ingli et j'ai rêvé que j'avais des ailes, que je pouvais voler assez haut pour voir toute l'île de Bretagne, et elle était très belle. Belle, verte, et environnée d'une épaisse brume qui gardait tous nos ennemis à distance. L'île bénie, Derfel, l'île des Dieux, le seul endroit sur terre qui fût digne d'eux, et depuis ce rêve, Derfel, c'est ce que j'ai toujours désiré. Faire renaître cette île bénie. Ramener les Dieux.

— Mais...

— Ne sois pas absurde ! cria-t-il, faisant sourire Taliesin. Réfléchis ! m'implora Merlin. L'œuvre de toute ma vie, Derfel !

— Mai Dun », dis-je doucement.

Il hocha la tête, puis demeura silencieux un moment. Des hommes chantaient au loin et partout brillaient des feux. Les blessés criaient dans l'obscurité où des chiens et des

charognards se repaissaient des morts et des mourants. À l'aube, cette armée ivre s'éveillerait dans l'horreur d'un champ après la bataille, mais pour l'instant, ils chantaient et se gorgeaient de bière saxonne. « À Mai Dun, j'étais sur le point d'y arriver, reprit Merlin en brisant le silence. J'étais à deux doigts. Mais je me suis montré faible, Derfel, trop faible. J'aime tellement Arthur. Pourquoi ? Il n'est pas spirituel, sa conversation peut être aussi assommante que celle de Gauvain, et il rend un culte absurde à la vertu, mais je l'aime vraiment. Toi aussi, à vrai dire. Une faiblesse, je le sais. J'apprécie les hommes souples, mais j'aime les hommes intègres. J'admire la force simple, tu comprends, et à Mai Dun j'ai laissé ce penchant m'affaiblir.

— Gwydre, dis-je.

— Oui. Nous aurions dû le tuer, mais je savais que je ne pourrais pas le faire. Pas le fils d'Arthur. Ce fut une terrible faiblesse.

— Non.

— Ne sois pas absurde ! dit-il d'un air las. Que vaut la vie de Gwydre en regard des Dieux ? Ou de l'espoir de restaurer la Bretagne ? Rien ! Mais je n'ai pas pu le faire. Oh, j'avais des excuses. Le manuscrit de Caleddin est tout à fait clair, il dit que « le fils du roi du pays » doit être sacrifié, et Arthur n'est pas roi, mais c'est couper les cheveux en quatre. Le rite exigeait la mort de Gwydre et je n'ai pu m'y résoudre. Tuer Gauvain m'était indifférent, ce fut même un plaisir de mettre fin au babillage de ce puceau imbécile, mais Gwydre, non, et le rite n'a pas été achevé. » Il était malheureux maintenant, le dos voûté, l'air pitoyable. « J'ai échoué, ajouta-t-il, amer.

— Et Nimue ne vous pardonnera pas ?

— Me pardonner ? Elle ne connaît même pas le sens de ce mot ! Le pardon est une faiblesse pour Nimue ! Elle va accomplir les rites à son tour et elle n'échouera pas, Derfel. Même si cela exige de tuer tous les premiers nés de Bretagne, elle le fera. Elle les mettra dans la marmite et remuera bien le tout ! » Il esquissa un sourire, puis haussa les épaules. « Mais évidemment, je lui ai rendu les choses bien plus difficiles. En vieil imbécile sentimental que je suis, j'ai aidé Arthur à gagner

cette échauffourée. Je me suis servi de Gauvain et maintenant elle me déteste, je crois.

— Pourquoi ? »

Il leva les yeux vers le ciel enfumé comme pour supplier les Dieux de m'accorder une petite dose d'intelligence. « Crois-tu, pauvre idiot, que le cadavre d'un prince vierge se trouve sous le pas d'un cheval ? Pour le préparer au sacrifice, il m'a fallu remplir d'inepties, durant des années, cette tête de simplet ! Et qu'ai-je fait aujourd'hui ? J'ai gaspillé Gauvain ! Uniquement pour venir en aide à Arthur.

— Mais nous avons gagné !

— Ne sois pas absurde. » Il me lança un regard mauvais. « Tu as gagné ? Qu'est-ce que c'est que cette chose répugnante sur ton bouclier ? »

Je me retournai pour le regarder. « La croix. »

Merlin se frotta les yeux. « Les Dieux se font la guerre, Derfel, et aujourd'hui, j'ai offert la victoire à Yahvé.

— À qui ?

— C'est le Dieu chrétien. Parfois, ils l'appellent Jéhovah. Pour ce que j'en sais, ce n'est que l'humble Dieu du feu d'un pays lointain et misérable, qui a aujourd'hui l'intention de détrôner tous les autres Dieux. Ce doit être un ambitieux petit crapaud, parce qu'il est en train de gagner, et c'est moi qui lui ai apporté la victoire, aujourd'hui. Que retiendront les hommes de cette bataille ?

— La victoire d'Arthur, répondis-je fermement.

— Dans cent ans, Derfel, ils ne se souviendront plus si c'était une victoire ou une défaite. »

Je fis une pause. « La mort de Cuneglas ? proposai-je.

— Qui s'intéresse à Cuneglas ? Ce n'est qu'un roi, que l'on oubliera, comme les autres.

— La mort d'Aelle ?

— Un chien à l'agonie mériterait plus d'attention.

— Alors quoi ? »

Ma stupidité le fit grimacer. « Ils se souviendront que vous portiez la croix sur vos boucliers, Derfel. Aujourd'hui, espèce d'idiot, nous avons cédé la Bretagne aux chrétiens, et j'y ai

participé. J'ai réalisé l'ambition d'Arthur, mais c'est moi qui en ai payé le prix, Derfel. Comprends-tu, maintenant ?

— Oui, Seigneur.

— J'ai rendu la tâche de Nimue infiniment plus difficile. Mais elle essaiera, Derfel, et elle ne me ressemble pas. Elle n'est pas faible. Il y a de la dureté chez Nimue, une telle dureté. »

Je souris. « Elle ne tuera pas Gwydre, répliquai-je avec assurance, car ni Arthur ni moi ne la laisserons faire, et on ne lui donnera plus Excalibur, alors comment pourrait-elle gagner ? »

Il me regarda fixement. « Tu ne t'imagines pas, espèce d'idiot, qu'Arthur ou toi vous êtes assez forts pour résister à Nimue ? C'est une femme, et ce que les femmes veulent, elles l'obtiennent, et si le monde et tout ce qu'il contient doit pour cela être détruit, il le sera. Elle me brisera le premier, puis tournera les yeux vers toi. N'est-ce pas vrai, mon jeune prophète ? »demanda-t-il à Taliesin, mais le barde avait fermé les yeux. Merlin haussa les épaules. « Je vais apporter à Nimue les cendres de Gauvain et toute l'aide dont je suis capable, parce que je le lui ai promis. Mais cela finira dans les larmes, Derfel, cela finira dans les larmes. Quel gâchis j'ai fait. Quel terrible gâchis. » Il tira sa cape sur ses épaules. « Je vais dormir », annonça-t-il.

De l'autre côté du feu, les Blackshields violaient leurs captives et je restai les yeux fixés sur les flammes. J'avais participé à une grande victoire, pourtant j'étais indiciblement triste.

*

Cette nuit-là, je ne vis pas Arthur et ne le rencontrai que brièvement dans la faible lumière brumeuse qui précède l'aube. Il m'accueillit avec son ancienne alacrité, en me prenant par les épaules. « Je veux te remercier d'avoir veillé sur Guenièvre, ces dernières semaines. » Il portait tout son harnois et prenait un hâtif petit déjeuner de pain moisi.

« C'est plutôt Guenièvre qui a veillé sur moi.

— Tu parles des chariots ? J'aurais voulu voir ça ! » Il jeta le pain lorsque Hygwydd sortit de la pénombre, tenant Llamrei par les rênes. « Je te verrai ce soir, Derfel, ou peut-être demain, dit-il en laissant son écuyer le hisser sur sa selle.

— Où allez-vous, Seigneur ?

— À la poursuite de Cerdic, bien sûr. » Il s'installa plus confortablement sur le dos de Llamrei, rassembla les rênes, et prit des mains d'Hygwydd son bouclier et sa lance. Il donna un coup de talons à sa monture et partit rejoindre ses cavaliers, simples formes indistinctes dans la brume. Mordred chevauchait aussi avec Arthur, non plus sous bonne garde, mais comme un guerrier à l'utilité incontestée. Je le regardai brider son cheval et me souvins de l'or que j'avais trouvé à Lindinis. Mordred nous avait-il trahis ? Si oui, je ne pouvais pas le prouver et le dénouement de la bataille annulait sa trahison, mais je sentais toujours une petite pointe de haine pour mon roi. Il croisa mon regard malveillant et détourna sa monture. Arthur donna l'ordre de partir à ses hommes et j'écoutai s'éloigner le tonnerre des sabots de leurs chevaux.

Je réveillai mes hommes à petits coups de hampe et leur ordonnai de me trouver des captifs saxons pour creuser d'autres tombes et édifier d'autres bûchers funéraires. Je croyais consacrer ma journée à cette tâche épuisante, mais au milieu de la matinée, Sagramor envoya un messager pour me supplier de venir, avec un détachement de lanciers, à Aquae Sulis où des troubles avaient éclaté. Tout avait commencé par la rumeur, courant parmi les lanciers de Tewdric, qu'on avait découvert le trésor de Cerdic et qu'Arthur l'avait gardé pour lui. La disparition de notre chef constituait pour eux une preuve et, pour se venger, ils proposaient d'abattre le sanctuaire de la cité qui avait été jadis un temple païen. Je réussis à calmer cette frénésie en annonçant que l'on avait bien découvert deux coffres pleins d'or, mais qu'ils étaient sous surveillance et que leur contenu serait équitablement partagé au retour d'Arthur. Tewdric envoya une demi-douzaine de ses soldats renforcer la garde des coffres qui gisaient encore dans les vestiges du campement de Cerdic.

Les chrétiens du Gwent se calmèrent, mais alors les lanciers du Powys provoquèrent une nouvelle crise en proclamant Œngus Mac Airem responsable de la mort de Cuneglas. L'hostilité régnait depuis longtemps entre les deux pays car le roi de Démétie se plaisait à piller les récoltes de son voisin plus riche ; les Démétiens, en parlant du Powys, disaient même « notre garde-manger », mais ce jour-là, ce furent les soldats de ce pays qui envenimèrent la querelle en affirmant que Cuneglas ne serait jamais mort si les Blackshields n'étaient pas arrivés en retard. Les Irlandais étaient toujours prêts à se bagarrer et à peine avait-on réussi à calmer les hommes de Tewdric que retentit, aux portes du tribunal, le fracas de leur sanglante querelle. Sagramor imposa une paix précaire en tuant purement et simplement les chefs des deux factions, mais durant le reste de la journée, ces troubles persistèrent. La discorde empira lorsqu'on apprit que Tewdric avait envoyé un détachement occuper Lactodurum, forteresse qui n'appartenait plus aux Bretons depuis une génération, mais que les hommes sans chef du Powys revendiquaient comme leur, aussi des lanciers de ce pays se lancèrent à la poursuite des guerriers du Gwent pour réclamer leur dû. Les Blackshields, qui n'avaient rien à voir dans l'histoire, proclamèrent tout de même que ces derniers avaient raison, dans le seul but d'exaspérer ceux du Powys, et d'autres batailles éclatèrent. Des bagarres mortelles se déroulèrent à propos d'une ville dont la plupart des combattants n'avaient jamais entendu parler, et qui, de plus, pouvait encore très bien être aux mains des Saxons.

Nous, les Dumnoniens, parvînmes à nous tenir à l'écart de ces conflits ; ce furent donc nos lanciers qui patrouillèrent dans les rues, confinant ainsi les escarmouches aux tavernes, mais dans l'après-midi, nous fûmes entraînés dans des disputes lorsque Argante et sa suite, composée d'une vingtaine de personnes, arrivant de Glevum, apprirent que Guenièvre occupait la demeure de l'évêque, derrière le temple de Minerve. Le palais le plus grand et le plus confortable d'Aquae Sulis était celui du magistrat Cildydd, mais Lancelot y logeait lorsqu'il séjournait dans la ville, et pour cette raison Guenièvre l'avait évité. Néanmoins Argante insista pour qu'on lui livre la maison

de l'évêque, arguant que celle-ci se trouvait dans l'enclos sacré, et une bande de Blackshields zélés s'y rendit pour en chasser Guenièvre, se heurtant ainsi à mes propres lanciers, bien décidés à la défendre. Deux hommes moururent avant que la princesse annonce que peu lui importait l'endroit où elle logeait ; elle alla s'installer dans la résidence des prêtres, le long des thermes. Argante, qui l'avait emporté dans cette rencontre, déclara que les nouveaux quartiers de son ennemie lui convenaient tout à fait puisqu'autrefois ils avaient abrité un bordel. Aussi Fergal, son druide, y entraîna un grand nombre de Blackshields qui s'amusèrent à demander les tarifs et à crier à Guenièvre de leur montrer son corps dénudé. Un autre contingent d'Irlandais avait occupé le temple et abattu la croix hâtivement érigée par Tewdric sur l'autel, aussi des douzaines de lanciers en cotte rouge du Gwent se rassemblaient pour pénétrer de force à l'intérieur et remettre la croix en place.

Sagramor et moi amenâmes nos guerriers à l'enclos sacré qui, en fin d'après-midi, menaçait d'être le théâtre d'un bain de sang. Mes hommes gardèrent les portes du temple, ceux de Sagramor protégèrent Guenièvre, mais les soldats ivres de Démétie et du Gwent nous surpassaient en nombre ; les Powysiens, contents de soutenir une cause qui contrariait les Irlandais, hurlaient des encouragements à notre princesse. Je traversai la foule imbibée d'hydromel en assommant à coups de gourdin les agitateurs les plus bruyants, mais je craignais que la violence ne se fasse plus menaçante au coucher du soleil. Sagramor finit par apporter une paix précaire. Il grimpa sur le toit des thermes et, se dressant de toute sa haute taille entre deux statues, il imposa le silence par ses rugissements. Comme il était torse nu, sa peau noire formait un contraste des plus frappants avec le marbre blanc des guerriers qui le flanquaient. « Si l'un de vous cherche quelque querelle, c'est à moi qu'il aura affaire en premier, déclara-t-il avec son curieux accent. D'homme à homme ! À l'épée ou à la lance, à votre choix. » Il tira son grand sabre et lança des regards mauvais aux hommes en colère.

« Débarrassez-nous de la putain ! cria une voix anonyme, sortie des Blackshields.

— Tu en as contre les putains ? Quelle sorte de guerrier es-tu ? Serais-tu puceau ? Si tu as l'intention d'être vertueux, viens là et je te châtrerai. » Ce qui déclencha les rires et mit fin au péril le plus immédiat.

Argante boudait dans son palais. Elle s'était attribué le titre d'Impératrice de Dumnonie et exigea que Sagramor et moi lui fournissions des gardes, mais les Blackshields de son père suffisaient à remplir cet office. Au lieu de lui obéir, nous nous dévêtîmes pour plonger dans la grande piscine romaine où nous demeurâmes étendus, épuisés. L'eau chaude paraissait merveilleusement reposante. La vapeur montait en fines volutes jusqu'aux tuiles brisées de la toiture. « Il paraît que c'est le plus grand édifice de Bretagne », dit Sagramor.

J'étudiai le vaste toit. « Probablement.

— Mais, enfant, j'étais esclave dans une maison encore plus grande.

— En Numidie ?

— Oui. Mais je venais du sud. On m'avait vendu comme esclave quand j'étais très jeune. Je ne me souviens pas de mes parents.

— Quand as-tu quitté la Numidie ?

— Après avoir tué mon premier homme. C'était l'intendant. Et j'avais... dix ans ? Onze ans ? Je m'enfuis et suivis une armée romaine dans laquelle je devins lanceur de pierres. Avec ma fronde, je pouvais frapper un homme entre les deux yeux à cinquante pas. Puis j'appris à monter à cheval. Je me suis battu en Italie, en Thrace et en Egypte, et un jour, j'ai rejoint l'armée des Francs comme mercenaire. C'est là qu'Arthur m'a fait prisonnier. » Il était rarement aussi communicatif. Le silence était l'une des armes les plus efficaces de Sagramor, avec son visage de faucon et sa terrible réputation, mais en privé, c'était un homme doux et réfléchi. « De quel côté sommes-nous ? me demanda-t-il, d'un air perplexe.

— Que veux-tu dire ?

— Guenièvre ? Argante ? »

Je haussai les épaules. « Dis-le-moi. »

Il plongea la tête dans l'eau, puis émergea et s'essuya les yeux. « Guenièvre, je suppose, si la rumeur dit vrai.

— Quelle rumeur ?

— Qu'Arthur et elle ont passé la nuit dernière ensemble, mais tel que nous connaissons Arthur, ils ont dû parler jusqu'à l'aube. Il usera sa langue longtemps avant son épée.

— Pas de danger que cela t'arrive.

— Non, répliqua-t-il avec un large sourire. On m'a dit, Derfel, que tu avais rompu un mur de boucliers ?

— Il était mince, et constitué de jeunes gens.

— J'en ai rompu un épais, très épais, et composé de guerriers expérimentés. » Je le coulai dans l'eau, pour me venger, et m'enfuis dans une gerbe d'éclaboussures avant qu'il me noie. Les thermes étaient sombres car aucune torche ne les éclairait et les derniers rayons obliques du jour ne pouvaient passer par les trous du toit. La vapeur embrumait la grande salle et même si je savais que d'autres que nous se baignaient, jusque-là je n'avais reconnu personne ; mais maintenant, comme je traversais la piscine à la nage, je vis une silhouette en robe blanche penchée vers un homme assis sur l'une des marches immergées. Je reconnus les touffes de cheveux encadrant le front rasé de celui qui se tenait debout et, un battement de cœur plus tard, je saisis ses paroles. « Faites-moi confiance, disait-il avec une ferveur tranquille, laissez-moi m'en occuper, Seigneur Roi. » Il leva les yeux et m'aperçut. C'était l'évêque Sansum qui venait d'être libéré et restauré dans ses anciennes fonctions honorifiques à cause des promesses qu'Arthur avait faites à Tewdric. Il parut surpris de me voir, mais réussit à me faire un pâle sourire. « Voilà le seigneur Derfel, dit-il en reculant avec prudence du bord de la piscine, l'un de nos héros !

— Derfel ! » L'homme assis sur la marche rugit et je vis que c'était Œngus Mac Airem qui se précipita vers moi pour une étreinte ursine. « C'est la première fois que je serre un homme nu dans mes bras, dit le roi des Blackshields, et j'avoue que je ne vois pas ce que cela pourrait avoir d'attirant. C'est aussi la première fois que je prends un bain. Tu crois que ça va me tuer ?

— Non, dis-je, puis je lançai un coup d'œil à Sansum. Tu entretiens d'étranges relations, Seigneur Roi.

— Les loups ont des puces, Derfel, les loups ont des puces, grogna Œngus.

— Et à quel sujet mon Seigneur Roi devrait-il vous faire confiance ? » demandai-je à Sansum.

Sansum ne répondit pas, et Œngus lui-même parut curieusement penaud. « Le sanctuaire, finit-il par répondre. Le bon évêque disait qu'il pouvait s'arranger pour que mes hommes s'en servent provisoirement de temple. N'est-ce pas, l'évêque ?

— Exact, Seigneur Roi.

— Vous êtes tous deux de très mauvais menteurs », dis-je, et Œngus rit. Sansum me lança un regard hostile, puis s'éloigna en trottinant sur les dalles. Il n'était libre que depuis quelques heures et déjà il complotait. « De quoi te parlait-il, Seigneur Roi ? » J'aimais bien Œngus, homme simple et fort, un pendard, mais un très bon ami.

« À ton avis ?

— Il parlait de ta fille.

— Une jolie petite, hein ? Trop mince, bien sûr, et qui se comporte comme une louve en chaleur. Le monde est étrange, Derfel. J'ai engendré des fils aussi bornés que des bœufs et des filles malignes comme des louves. » Il s'arrêta pour accueillir Sagramor qui m'avait suivi dans l'eau. « Alors, qu'est-il arrivé à Argante ? me demanda Œngus.

— Je l'ignore, Seigneur.

— Arthur en a-t-il fait sa femme ?

— Je n'en suis même pas sûr. »

Il me lança un regard pénétrant, puis sourit comme s'il comprenait ce que je voulais dire. « Elle prétend qu'ils sont vraiment mariés, mais comment pourrait-elle dire le contraire. Je n'étais pas sûr qu'Arthur voulait réellement l'épouser, mais je lui ai forcé la main. C'était une bouche de moins à nourrir, tu comprends. » Il se tut une seconde. « L'ennui, c'est qu'Arthur ne peut pas la renvoyer ! Ce serait une insulte et, en outre, je ne la reprendrais pas. J'ai assez de filles comme cela. La moitié du temps, je ne sais même pas lesquelles sont vraiment de moi. Si tu as besoin d'une femme, viens en Démétie et choisis celle qui te plaira, mais je te préviens, elles sont toutes comme elle.

Jolies, mais pourvues de dents très pointues. Alors que va faire Arthur ?

— Qu'est-ce que te conseillait Sansum ? »

Œngus fit semblant d'ignorer la question, mais je savais qu'il finirait par nous le dire, car il n'était pas homme à garder des secrets. « Il m'a juste rappelé qu'Argante avait été, autrefois, promise à Mordred.

— Vraiment ? demanda Sagramor, surpris.

— Il en a été question, il y a un certain temps », dis-je. C'était Œngus qui en avait parlé, car il aurait fait n'importe quoi pour renforcer son alliance avec la Dumnonie, qui constituait sa meilleure protection contre le Powys.

« Et si Arthur n'a pas consommé le mariage, poursuivit Œngus, alors Mordred pourrait être une consolation, non ?

— Une certaine consolation, dit amèrement Sagramor.

— Elle serait reine, insista Œngus.

— Certes, acquiesçai-je.

— Alors, ce n'est pas une mauvaise idée », conclut-il d'un ton dégagé, mais je le soupçonnai d'y tenir passionnément. Un mariage avec Mordred panserait la fierté blessée de la Démétie, mais donnerait aussi à la Dumnonie l'obligation de protéger le pays de sa reine. À mes yeux, la proposition de Sansum était la pire chose que j'avais entendue de la journée, car je n'imaginais que trop bien quel tort pouvait causer l'union de Mordred et d'Argante, pourtant je ne dis mot.

« Vous savez ce qui manque à ces thermes ? demanda Œngus.

— Dis-le-moi, Seigneur.

— Des femmes. » Il gloussa. « Où est la tienne, Derfel ?

— Elle porte le deuil.

— Ah, celui de Cuneglas, bien sûr ! » Le roi des Blackshields haussa les épaules. « Je ne lui ai jamais plu, mais moi je l'aimais plutôt bien. En voilà un qui croyait aux promesses ! » Œngus rit des promesses qu'il avait faites sans aucune intention de les tenir. « Je ne peux pas dire pour autant que sa mort me désole. Son fils n'est qu'un gamin, beaucoup trop attaché à sa mère. Elle et ses effroyables tantes régneront un certain temps. Trois sorcières ! » Il rit de nouveau. « Je pense qu'on pourra enlever à

ces trois dames quelques morceaux de terre. » Il plongea lentement la tête dans la piscine. « Je chasse les poux », expliqua-t-il, puis il pinça l'un des petits insectes gris qui remontait tant bien que mal sa barbe emmêlée pour échapper à l'eau.

Je n'avais pas vu Merlin de tout le jour, et cette nuit-là, Galahad m'apprit que le druide avait déjà quitté la vallée pour se rendre dans le nord. Je l'avais trouvé à côté du bûcher funéraire de Cuneglas. « Je sais qu'il détestait les chrétiens, m'expliqua-t-il, mais je ne crois pas qu'il trouverait à redire à une prière chrétienne. » Je l'invitai à dormir parmi mes hommes et nous nous rendîmes tous deux à l'endroit où ils campaient. « Merlin m'a laissé un message pour toi, me dit-il. Il dit que tu trouveras ce que tu cherches parmi des arbres morts.

— Je ne suis pas sûr de chercher quoi que ce soit.

— Alors, regarde parmi les arbres morts, et tu trouveras ce que tu ne cherches pas. »

Je ne fis plus rien cette nuit-là que dormir enroulé dans ma cape, parmi mes hommes, sur le champ de bataille. Je m'éveillai tôt avec la migraine et les articulations douloureuse. Le beau temps était passé et une bruine tombait, venue de l'ouest. La pluie menaçait de tremper les bûchers funéraires, aussi nous partîmes récolter du bois pour nourrir les flammes, et cela me rappela l'étrange message de Merlin, mais je ne voyais pas d'arbres morts. Nous utilisâmes des haches de combat saxonnes pour abattre chênes, ormes et bouleaux, épargnant seulement les frênes qui sont des arbres sacrés, et tous ceux que nous coupions étaient sains. Je demandai à Issa s'il avait remarqué des arbres morts et il fit non de la tête ; Eachern dit qu'il en avait vu près du coude de la rivière.

« Montre-moi. »

Il emmena plusieurs d'entre nous jusqu'au rivage et, à l'endroit où la rivière tournait brusquement vers l'ouest, il y avait une grande quantité d'arbres morts pris dans les racines à demi apparentes d'un saule. Un fatras de débris amenés là par la rivière se mêlait aux branches mortes, mais je n'y vis rien de valeur. « Si Merlin dit qu'il y a quelque chose ici, il faut chercher, déclara Galahad.

— Il ne parlait peut-être pas de ces arbres-là, dis-je.

— On peut toujours essayer », répliqua Issa. Il ôta son épée pour ne pas la mouiller, puis sauta sur les entrelacs. Il passa au travers des branchages et tomba dans l'eau en nous éclaboussant. « Donnez-moi une lance ! » cria-t-il.

Galahad lui en tendit une et Issa s'en servit pour fourgonner entre les branches. Un morceau de filet effrangé et enduit de poix, provenant d'une nasse, était venu s'échouer là et formait une sorte de tente couverte de feuilles mortes. Il fallut toute la force d'Issa pour écarter cette masse emmêlée.

C'est alors que le fugitif déboucha. Il s'était caché sous le filet, inconfortablement perché sur un tronc à demi submergé ; telle une loutre levée par les chiens, il esquiva tant bien que mal la lance d'Issa et tenta de fuir en remontant la rivière. Les arbres morts le faisaient trébucher et le poids de l'armure le ralentissait, aussi mes hommes le rattrapèrent aisément et poussèrent des vivats. Si le fugitif n'avait pas porté d'armure, il aurait pu se jeter à l'eau et nager jusqu'à l'autre rive, mais ainsi alourdi, il ne pouvait que se rendre. Il avait dû passer deux nuits et un jour à remonter le bord de la rivière, puis il avait découvert la cachette et pensé qu'il pourrait rester là jusqu'à ce que nous quittions le champ de bataille. Maintenant, il était pris.

C'était Lancelot. Je le reconnus à ses longs cheveux noirs dont il était si vain, puis, à travers la boue et les brindilles, je distinguai le célèbre émail blanc de son armure. Son visage n'exprimait que de la terreur. Ses yeux allaient de nous à la rivière, comme s'il envisageait de se jeter dans le courant, puis il aperçut son demi-frère. « Galahad, appela-t-il. Galahad ! »

Celui-ci me regarda durant quelques battements de cœur, puis fit le signe de croix, tourna le dos et s'éloigna.

« Galahad ! » cria encore Lancelot en voyant son frère disparaître à sa vue.

Galahad poursuivit sa route.

« Faites-le remonter », ordonnai-je. Issa piqua Lancelot de sa lance et l'homme terrifié grimpa désespérément à quatre pattes dans les orties qui poussaient sur la berge. Il avait toujours son épée dont la lame devait être rouillée après cette

immersion dans la rivière. Je lui fis face tandis que, vacillant, il se libérait du fourré urticant. « Me combattrez-vous ici et maintenant, Seigneur Roi ? lui demandai-je en tirant Hywelbane.

— Laisse-moi partir, Derfel ! Je t'enverrai de l'argent, je te le jure ! » Il continua à bredouiller, me promettant plus d'or que je n'en avais jamais rêvé jusqu'à ce que je lui porte à la poitrine des petits coups répétés de la pointe de mon épée, et alors il comprit qu'il devait mourir. Il me cracha dessus, recula et tira son arme. Autrefois, elle s'appelait Tanlladwr, ce qui signifiait la Brillante Tueuse, mais après son baptême par Sansum, Lancelot l'avait renommée la Lame du Christ. Toute rouillée qu'elle fut, elle restait une arme redoutable et, à ma grande surprise, il montra qu'il n'était pas un médiocre épéiste. Je l'avais toujours pris pour un couard, mais ce jour-là il se battit vaillamment. Son désespoir le poussa à me porter une série de rapides coups de pointe qui me forcèrent à reculer. Cependant il était las, mouillé, glacé, et il s'épuisa vite, si bien qu'après avoir paré sa première averse de coups, je pus prendre mon temps pour décider comment j'allais le tuer. Prêt à tout pour sauver sa vie, il m'attaqua avec plus de violence, mais je mis fin au combat quand, me baissant pour esquiver l'un de ses massifs coups d'estoc, je relevai Hywelbane afin que sa pointe l'atteigne au bras et que l'élan même de mon adversaire lui ouvre les veines, du poignet au coude. Il glapit lorsque le sang jaillit, l'épée tomba de sa main défaillante et, plongé dans une terreur abjecte, il attendit le coup fatal.

Je nettoyai la lame d'Hywelbane avec une poignée d'herbes, la séchai sur ma cape, puis la remis au fourreau. « Je ne veux pas de ton âme sur mon épée », dis-je à Lancelot, et durant un battement de cœur, il parut reconnaissant, mais je brisai ses espoirs. « Tes hommes ont tué mon enfant, alors que tu les avais chargés de ramener Ceinwyn dans ton lit. Tu crois que je peux te pardonner ce double crime ?

— Ce n'était pas moi qui leur en avais donné l'ordre. Crois-moi ! »

Je lui crachai à la figure. « Vais-je te livrer à Arthur, Seigneur Roi ?

— Non, Derfel, je t'en prie ! » Il joignit les mains. Il frissonnait. « Je t'en supplie !

— Donne-lui une mort de femme », me conseilla vivement Issa, signifiant par là que nous devions le dévêtir, le châtrer et le laisser saigner à mort.

Je fus tenté, mais je craignais de tirer plaisir de la mort de Lancelot. Il est agréable de se venger et j'avais offert une mort horrible aux assassins de Dian, n'éprouvant aucun remords à jouir de leurs souffrances, pourtant torturer cet homme brisé et frissonnant me répugnait. Il tremblait tant que j'eus pitié et je me surpris en train de me demander si je n'allais pas le laisser vivre. Je savais que c'était un traître, un lâche et qu'il méritait d'être tué, mais sa terreur était si abjecte que je le plaignais. Il avait toujours été mon ennemi, il m'avait toujours méprisé, cependant lorsqu'il tomba à genoux devant moi et que les larmes roulèrent sur ses joues, j'éprouvai l'envie irrésistible de lui faire miséricorde, et compris qu'il y aurait autant de plaisir à prouver ainsi mon pouvoir qu'à le mettre à mort. Durant un battement de cœur, je désirai sa gratitude, puis je me souvins du visage mourant de ma fille et un frisson de rage me fit trembler. Arthur s'était gagné une renommée de miséricordieux, mais cet ennemi était le seul auquel je ne pourrais jamais pardonner.

« Une mort de femme, suggéra de nouveau Issa.

— Non. » Lancelot me regarda avec un espoir renaissant. « Pends-le comme un vulgaire félon. »

Lancelot hurla, mais j'endurcis mon cœur. « Pends-le », ordonnai-je de nouveau, et c'est ce que nous fîmes. Nous trouvâmes une corde de crin que nous passâmes sur la branche d'un chêne et nous le hissâmes par le cou. Ainsi suspendu, il gigota et continua à le faire jusqu'à ce que Galahad revienne et tire sur les chevilles de son demi-frère pour mettre fin à sa terrible suffocation.

Nous dénudâmes le cadavre. Je jetai l'épée et la belle armure à écailles de Lancelot dans la rivière, brûlai ses vêtements, puis avec une grosse hache saxonne je démembrai son corps. Il n'eut pas de bûcher funéraire, mais fut jeté aux poissons afin que son âme sombre ne gâte pas l'Autre Monde de

sa présence. Nous l'effaçâmes de la surface de la terre et je ne gardai que le ceinturon émaillé qu'il tenait d'Arthur.

Je rencontrai celui-ci à midi. Ses hommes et lui redescendaient dans la vallée sur des chevaux fourbus. « Nous n'avons pas rattrapé Cerdic, me dit-il, mais quelques autres. » Il tapota le cou blanc de sueur de Llamrei. « Cerdic vit, Derfel, mais il est si affaibli qu'il ne constituera plus un danger pour longtemps. » Il sourit, puis vit que je ne partageais pas son humeur joyeuse. « Qu'y a-t-il ?

— Juste ceci, Seigneur », et je lui tendis la luxueuse ceinture émaillée.

Un moment, il crut que je lui montrais une pièce de mon butin, puis reconnut le ceinturon qu'il avait donné à Lancelot. Durant un battement de cœur, son visage reprit l'expression qu'il avait eue durant tant de mois, un air dur, fermé, plein d'amertume, enfin il me regarda dans les yeux. « Son propriétaire ?

— Mort, Seigneur. Pendu dans la honte.

— Bien, répondit-il calmement. Et cette chose, Derfel, tu peux la jeter. » Je la lançai dans la rivière.

Ainsi mourut Lancelot, même si l'on continue à chanter les ballades pour lesquelles il avait distribué tant d'argent, et encore aujourd'hui, on le célèbre en héros égal à Arthur. On se souvient de ce dernier comme d'un chef, mais Lancelot est appelé « le guerrier ». En vérité, ce fut un roi sans terre, un couard et le plus grand traître de Bretagne ; son âme hante toujours le Llœgyr, réclamant à grands cris son corps-ombre qui ne pourra jamais exister puisque nous avons démembré son cadavre et l'avons jeté à la rivière. Si les chrétiens ont raison, s'il y a un enfer, puisse-t-il y brûler à jamais.

*

Galahad et moi suivîmes Arthur jusqu'à la cité, passant devant le bûcher funéraire sur lequel brûlait Cuneglas et nous faufilant entre les tombes romaines parmi lesquelles tant d'hommes d'Aelle étaient morts. J'avais averti Arthur de ce qui

l'attendait, mais il ne montra aucun désarroi lorsqu'il apprit qu'Argante était là.

L'arrivée d'Arthur à Aquae Sulis incita des douzaines de pétitionnaires inquiets à réclamer son attention à cor et à cri. Ils exigeaient que leurs actes de bravoure soient reconnus, ou réclamaient leurs parts des esclaves ou de l'or, ou bien demandaient justice dans des différends précédant de beaucoup l'invasion saxonne ; Arthur leur dit de le suivre dans le temple, bien qu'une fois là, il les ignorât. Il convoqua Galahad dans une antichambre puis, au bout d'un moment, envoya chercher Sansum. L'évêque fut conspué par les guerriers de Dumnonie lorsqu'il traversa l'enclos à la hâte. Il s'entretint longtemps avec Arthur, puis la présence d'Œngus Mac Airem et de Mordred fut requise. Les lanciers présents dans le sanctuaire pariaient que leur chef irait rejoindre Argante dans la maison de l'évêque, ou Guenièvre chez les prêtres.

Arthur n'avait montré aucun désir de prendre conseil auprès de moi. Quand il fit venir Œngus et Mordred, il se contenta de me demander d'aller dire à Guenièvre qu'il était revenu, aussi je traversai la cour pour gagner la maison des prêtres où je la trouvai dans la chambre du haut, en compagnie de Taliesin. Le barde, vêtu d'une robe blanche toute propre, ses cheveux noirs retenus dans une résille d'argent, se leva et s'inclina lorsque j'entrai. Il tenait une petite harpe, mais je sentis que tous deux étaient en train de parler et non de faire de la musique. Il sourit et sortit à reculons de la pièce, laissant l'épais rideau retomber sur le seuil. « Un homme fort intelligent », dit Guenièvre en se levant pour m'accueillir. Elle portait une robe crème garnie de rubans bleus et arborait le collier saxon que je lui avais donné sur le Mynydd Baddon ; ses cheveux roux étaient rattachés en queue de cheval par une chaînette d'argent. Elle n'était pas aussi élégante que la reine dont je me souvenais, mais fort loin de la femme en armure qui avait chevauché avec tant d'enthousiasme sur le champ de bataille. Elle me sourit lorsque je m'approchai. « Tu es propre, Derfel !

— J'ai pris un bain, Dame.

— Et tu as survécu ! « Elle m'embrassa sur la joue puis me tint un moment par les épaules. » Je te dois beaucoup.

— Non, Dame, non », répliquai-je en rougissant et en me dégageant.

Elle rit de mon embarras, puis alla s'asseoir près de la fenêtre qui donnait sur l'enclos. La pluie formait des mares entre les dalles et dégoulinait sur la façade maculée du temple ; le cheval d'Arthur était attaché à un anneau scellé dans l'une des colonnes. Elle n'avait pas besoin que je lui dise qu'il était revenu, car elle avait été témoin de son arrivée. « Qui est avec lui ?

— Galahad, Sansum, Mordred et Œngus.

— Et tu n'as pas été convoqué à ce Conseil ? demanda-t-elle avec un peu de son ancien persiflage.

— Non, Dame, répondis-je en essayant de cacher ma déception.

— Je suis certaine qu'il ne t'a pas oublié.

— J'espère que non, Dame. » Puis, avec plus d'hésitation, je lui appris que Lancelot était mort. Je ne lui racontai pas comment.

« Taliesin me l'a déjà dit.

— Comment l'a-t-il su ? demandai-je, car la mort de Lancelot était récente et Taliesin n'en avait pas été témoin.

— Il l'a rêvée cette nuit », dit Guenièvre, puis elle fit un geste brusque, comme pour mettre fin au sujet. « Alors, de quoi sont-ils en train de discuter ? demanda-t-elle en regardant le temple. De l'épouse-enfant ?

— J'imagine, Dame. » Puis je lui dis ce que l'évêque Sansum avait conseillé à Œngus Mac Airem : qu'Argante épouse Mordred. « Je crois que c'est la plus mauvaise idée que j'aie jamais entendue, protestai-je, indigné.

— Tu le penses vraiment ?

— C'est absurde.

— L'idée n'est pas de Sansum, mais de moi », dit-elle avec un sourire.

Je la regardai fixement, trop surpris pour répliquer. Puis je finis par retrouver la parole : « De vous, Dame ?

— Ne le répète à personne. Si Argante pensait que cela vient de moi, elle ne l'envisagerait pas une seule seconde. Elle préférerait épouser un porcher. Aussi j'ai envoyé chercher le petit Sansum et l'ai supplié de me révéler si ce que l'on disait à propos d'Argante et de Mordred était vrai ; puis je lui ai dit que l'idée même me révulsait et, bien entendu, il s'est mis à en raffoler, bien qu'il prétendît le contraire. J'ai même pleuré un peu et l'ai supplié de ne pas répéter à Argante combien cela me déplaisait. À partir de là, ils étaient pratiquement mariés. « Elle sourit d'un air triomphant.

« Mais pourquoi ? Mordred et Argante ? Ils ne nous feront que des ennuis !

— Mariés ou non, ce sera le cas. Et il faut bien que Mordred se marie, Derfel, pour avoir un héritier, et il doit forcément épouser une princesse. » Elle fit une pause en tripotant son collier. « J'avoue que je préférerais qu'il n'ait pas d'héritier car, à sa mort, cela laisserait le trône libre. » Elle ne poussa pas sa pensée jusqu'au bout et je lui jetai un regard de curiosité auquel elle répondit en arborant le masque de l'innocence. S'imaginait-elle qu'Arthur accepterait le trône d'un Mordred sans descendance ? Mais il n'avait jamais eu envie de régner. Puis, je compris que si Mordred mourait, alors Gwydre, le fils de Guenièvre, pourrait y prétendre aussi bien qu'un autre. Cette pensée dut se lire sur mon visage car elle sourit. « Non que nous devions spéculer sur la succession, poursuivit-elle avant que j'aie pu répondre, car Arthur soutient que Mordred doit être autorisé à se marier s'il le désire, et on dirait que ce pauvre diable est attiré par Argante. Ils pourraient même s'entendre tout à fait bien. Comme deux vipères dans un nid répugnant.

— Et Arthur aura deux ennemis que l'amertume unit.

— Non, dit Guenièvre, puis elle soupira et regarda par la fenêtre. Pas si nous leur donnons ce qu'ils désirent, et pas si je donne à Arthur ce qu'il veut. Et tu sais de quoi il s'agit, n'est-ce pas ? »

Je réfléchis durant un battement de cœur, puis compris tout. Je compris qu'Arthur et elle avaient dû parler durant la longue nuit précédant la bataille. Je compris aussi ce qu'Arthur

organisait en ce moment dans le temple de Minerve. « Non ! » protestai-je.

Guenièvre sourit. « Moi non plus je n'en ai pas envie, Derfel, mais je veux Arthur. Et ce qu'il désire, je le lui donnerai. Je lui dois un peu de bonheur, non ?

— Il veut abandonner le pouvoir ? » demandai-je, et elle hocha la tête. Arthur parlait depuis toujours de son rêve d'une vie simple avec une épouse, une famille et des terres. Il voulait un manoir, une palissade, une forge et des champs. Il se voyait en propriétaire terrien, sans autre souci que les oiseaux qui lui voleraient ses semences, les daims qui mangeraient ses épis et la pluie qui gâterait sa moisson. Il nourrissait ce rêve depuis des années et maintenant qu'il avait battu les Saxons, il en ferait une réalité, semblait-il.

« Meurig veut aussi qu'Arthur renonce à son pouvoir, dit Guenièvre.

— Meurig ! » Je crachai. « Pourquoi nous soucier de ce que veut Meurig ?

— C'est le prix que celui-ci a exigé avant de laisser son père lancer l'armée du Gwent dans la guerre. Arthur ne te l'a pas dit avant la bataille parce qu'il savait que tu discuterais avec lui.

— Mais pourquoi Meurig souhaite-t-il qu'Arthur renonce à son pouvoir ?

— Parce qu'il croit que Mordred est chrétien, répondit Guenièvre avec un haussement d'épaules, et parce qu'il veut que la Dumnonie soit mal gouvernée. Il aurait ainsi une chance de s'emparer, un jour, de ce trône. C'est un petit crapaud plein d'ambition. » Je le traitai de bien pire et Guenièvre sourit. « Cela aussi, dit-elle, mais ce qu'il a exigé, il doit l'obtenir, aussi Arthur et moi, nous nous installerons en Silurie où Meurig peut avoir l'œil sur nous. Cela m'est égal de vivre à Isca. Ce sera mieux que dans un manoir qui tombe en ruines. Il y a de beaux palais romains dans cette ville entourée de très bons terrains de chasse. Nous emmènerons quelques lanciers. Arthur ne pense pas que ce soit nécessaire, mais il a des ennemis et il lui faut une petite troupe de soldats. »

J'arpentai la pièce de long en large. « Mais Mordred ? On va le laisser gouverner ?

— C'est le prix qu'il a fallu payer pour l'armée du Gwent, et si Argante doit épouser Mordred, il faut que celui-ci récupère le pouvoir, sinon Œngus n'acceptera jamais le mariage. Ou du moins, il faut rendre une partie de son pouvoir à Mordred, et elle le partagera avec lui.

— Tout ce qu'Arthur a accompli s'effondrera !

— Arthur a libéré la Dumnonie des Saxons et il n'a pas envie de régner. Tu le sais, et moi aussi. Ce n'est pas ce que je désire, Derfel. J'ai toujours voulu qu'Arthur soit un grand roi et que Gwydre lui succède, mais il s'y refuse et ne se battra pas pour cela. Il veut la tranquillité, il me l'a dit. Et s'il ne gouverne pas la Dumnonie, alors autant que ce soit Mordred qui le fasse. L'insistance du Gwent et le serment d'Arthur à Uther le garantissent.

— Alors, il va livrer la Dumnonie à l'injustice et à la tyrannie, protestai-je.

— Non, car Mordred n'aura pas la totalité du pouvoir. » Je la regardai, devinant à sa voix que je n'avais pas tout compris. « Poursuivez, dis-je, avec circonspection.

— Sagramor restera. Les Saxons sont vaincus, mais il y a encore une frontière, et pour la garder, nul ne vaut le Numide. Ce qui reste de l'armée de Dumnonie jurera fidélité à un autre homme que le roi. Mordred gouvernera en tant que souverain, mais il n'aura pas de lances, et un homme sans lances n'a pas de réel pouvoir. Sagramor et toi le détiendrez.

— Non ! »

Guenièvre sourit. « Arthur savait que tu répondrais cela, c'est pourquoi j'ai dit que je te persuaderais.

— Dame... commençai-je à protester, mais elle leva la main pour me faire taire.

— Tu gouverneras la Dumnonie, Derfel. Mordred sera roi, mais tu auras les lances, et l'homme qui commande aux lances gouverne. Il faut que tu le fasses pour Arthur, car il ne pourra quitter la Dumnonie la conscience tranquille que si tu acceptes. Alors, donne-lui la paix, fais-le pour lui et, peut-être... - elle hésita – pour moi ? Je t'en prie ? »

Merlin avait raison. Ce que femme veut, elle l'obtient.

Et ce fut à moi de gouverner la Dumnonie.

Taliesin composa une ballade en l'honneur du Mynydd Baddon. Il la fit exprès à l'ancienne mode, dans une versification simple qui vibrait de drame, d'héroïsme et de grandiloquence. C'était un très long chant, car il fallait attribuer au moins un demi-vers louangeur à chaque guerrier valeureux, et nos chefs avaient droit à une strophe entière. Après la bataille, Taliesin rejoignit la maisonnée de Guenièvre et rendit judicieusement son dû à sa protectrice en décrivant à merveille les chariots dévalant la pente à toute allure avec leur chargement en feu ; mais il évita toute allusion au sorcier saxon qu'elle avait tué d'une flèche. Il compara ses cheveux roux à l'orge mûre trempée de sang dans laquelle mouraient les Saxons, et bien que je n'aie vu aucune tige d'orge sur le champ de bataille, cette image était une trouvaille. Il fit de la mort de Cuneglas, son ancien protecteur, un chant funèbre lent dans lequel le nom du roi mort revenait comme un roulement de tambour, et de la charge de Gauvain il tira un récit à donner la chair de poule de l'assaut livré à l'ennemi par les âmes spectrales de nos lanciers morts, venus du pont des épées pour l'attaquer par le flanc. Il fit la louange de Tewdric, se montra gentil envers moi et rendit honneur à Sagramor, mais par-dessus tout, sa ballade fut une célébration d'Arthur. Arthur qui inonda la vallée du sang saxon, Arthur qui tua le roi ennemi, Arthur qui fit trembler tout le Llœgyr de terreur.

Les chrétiens détestèrent la ballade de Taliesin. Ils composèrent leurs propres chants dans lesquels c'était Tewdric qui battait les Saxons. Le Seigneur Dieu Tout-Puissant, y proclamaient-ils, avait entendu les supplications de Tewdric et envoyé l'armée céleste sur le champ de bataille, où Ses anges avaient combattu les Saïs avec leurs épées de feu. Arthur en était absent, aucun crédit n'était accordé aux païens dans la victoire, et aujourd'hui encore, il y a des gens qui déclarent que notre chef n'était même pas présent au Mynydd Baddon. Un chant chrétien attribue la mort d'Aelle à Meurig, alors que ce dernier n'était pas là, mais chez lui, dans le Gwent. Après la

bataille, il récupéra le trône et Tewdric retourna dans son monastère où il fut déclaré saint par les évêques du pays.

Arthur était beaucoup trop occupé cet été-là pour prêter attention aux chansons ou aux saints. Dans les semaines qui suivirent la bataille, nous reprîmes d'immenses parties du Llœgyr, mais pas tout, et nombre de Saxons restèrent en Bretagne. Plus nous allions dans l'est, plus leur résistance devenait opiniâtre aussi, à l'automne, l'ennemi fut parqué dans un territoire qui ne faisait que la moitié de celui qu'il possédait précédemment. Cerdic nous paya tribut cette année-là, et promit de faire de même pendant dix ans, mais il ne tint pas parole. Au contraire, il accueillit chaque bateau qui franchissait la mer et reconstitua lentement ses forces.

Le royaume d'Aelle fut divisé. La partie méridionale revint à Cerdic, alors que le nord se morcela en trois ou quatre petits royaumes pillés sans merci par l'Elmet, le Powys et le Gwent. Les milliers de Saxons qui résidaient dans les nouveaux territoires de la Dumnonie orientale vinrent ainsi se ranger sous la domination bretonne. Arthur voulait que nous repeuplions ce pays, mais peu de Bretons étaient prêts à s'y établir, aussi les Saxons y demeurèrent et le cultivèrent, en rêvant du jour où leurs rois reviendraient. Sagramor gouverna de fait ces territoires reconquis. Les chefs saxons savaient que leur souverain était Mordred, mais durant les premières années qui suivirent la bataille du Mynydd Baddon, c'est au Numide qu'ils rendirent hommage et payèrent les impôts. Son austère bannière noire flottait sur le vieux fort de Pontes, d'où ses guerriers partaient pour maintenir la paix.

Arthur reprit le pays qui nous avait été arraché, seulement lorsque les Saxons eurent accepté les nouvelles frontières, il quitta la Dumnonie. Jusqu'au dernier moment, certains d'entre nous espérèrent qu'il ne tiendrait pas la promesse faite à Meurig et à Tewdric, mais il n'avait pas envie de rester. Il n'avait jamais désiré le pouvoir. Il l'avait pris comme un devoir à l'époque où la Dumnonie avait un enfant pour roi et se trouvait déchiré entre une vingtaine de seigneurs de la guerre ambitieux dont la rivalité mettait le pays à feu et à sang, et pendant tout ce temps, il n'avait pas cessé de nourrir son rêve d'une vie plus simple,

aussi une fois les Saxons vaincus, il se sentit libre de le réaliser. Je le suppliai de réfléchir encore et il fit non de la tête. « Je suis vieux, Derfel.

— Guère plus que moi, Seigneur.

— Alors, tu es vieux ! dit-il avec un sourire. Quarante ans passés ! Combien d'hommes vivent jusqu'à cet âge ? »

Peu, il est vrai. Cependant, je pense qu'Arthur aurait accepté de rester en Dumnonie si on lui avait accordé ce qu'il désirait, c'est-à-dire de la gratitude. C'était un homme fier qui avait conscience de ce qu'il avait fait pour le pays et n'avait reçu pour toute récompense qu'un mécontentement morne. Les chrétiens avaient commencé les premiers, puis après les feux de Mai Dun, les païens s'étaient retournés contre lui. Il avait imposé la justice en Dumnonie, il avait récupéré une grande partie du territoire perdu et assuré ses nouvelles frontières, il avait gouverné avec probité, et on le remerciait en le raillant, en le traitant d'ennemi des Dieux. En outre, il avait promis à Meurig de quitter la Dumnonie et cette promesse renforçait le serment prêté à Uther de faire Mordred roi, aussi déclara-t-il qu'il tiendrait formellement ces deux promesses. « Sinon, je ne pourrais pas être heureux », me dit-il, et il fut impossible de le faire changer d'avis, aussi, quand la nouvelle frontière avec les Saxons fut délimitée et le premier tribut de Cerdic versé, il s'en alla.

Il emmena soixante cavaliers et cent lanciers, et se rendit à la ville d'Isca, en Silurie, qui se trouvait au nord de la Dumnonie, de l'autre côté de la mer de Severn. Il s'était d'abord proposé de n'emmener aucun guerrier, mais l'avis de Guenièvre prévalut. Avec tous ses ennemis, Arthur avait besoin de protection, dit-elle, et en outre, ses cavaliers comptant parmi les plus puissants combattants de Bretagne, elle ne voulait pas qu'ils tombent sous le commandement d'un autre. Arthur se laissa persuader, bien qu'en vérité je ne pense pas qu'il eût besoin de beaucoup d'arguments. Il pouvait bien rêver à la vie d'un simple propriétaire terrien dans une paisible campagne, sans autre souci que la santé de ses troupeaux et l'état de ses récoltes, mais il savait que la seule paix qu'il aurait jamais, il

devrait se l'assurer lui-même, et qu'un seigneur sans lances n'en jouirait pas longtemps.

La Silurie était un petit royaume pauvre dont on ne faisait aucun cas. Gundleus, le dernier souverain de son ancienne dynastie, était mort à Lugg Vale, puis Lancelot avait été acclamé roi, mais il détestait ce pays et l'avait joyeusement abandonné pour le trône plus opulent de la Belgique. Dépourvue de souverain, la Silurie avait été divisée en deux royaumes clients, asservis l'un au Gwent et l'autre au Powys. Cuneglas se targuait d'être roi de la Silurie occidentale, et Meurig s'était proclamé roi de la Silurie orientale, cependant aucun d'eux n'avait jamais attaché beaucoup de valeur à ces vallées encaissées qui couraient de montagnes froides et humides jusqu'à la mer. Cuneglas y avait recruté des lanciers, alors que Meurig s'était contenté d'y envoyer des missionnaires, et le seul roi qui ait jamais montré de l'intérêt pour la Silurie fut Œngus Mac Airem qui y faisait des incursions pour se procurer de la nourriture et des esclaves. Les chefs de clan se querellaient et payaient de mauvaise grâce leurs impôts au Gwent et au Powys ; l'arrivée d'Arthur changea tout. Que cela lui plût ou non, il devint l'habitant le plus important de la Silurie, son véritable chef et, en dépit de son désir déclaré d'être un homme ordinaire, il ne put s'empêcher d'utiliser ses lanciers pour mettre fin aux chamailleries ruineuses des chefs de clan. Une année après la victoire du Mynydd Baddon, la première fois que nous rendîmes visite à Arthur et à Guenièvre, il s'attribuait lui-même, avec une ironie désabusée, un titre romain, celui de gouverneur, qui lui plaisait car il ne comportait aucune connotation monarchique.

Isca était une belle ville. Les Romains y avaient d'abord construit un fort pour garder la traversée de la rivière, mais lorsqu'ils envoyèrent leurs légions plus loin à l'ouest et au nord, la nécessité de cette forteresse disparut et ils transformèrent Isca en une cité qui ressemblait quelque peu à Aquae Sulis, et où ils se rendaient pour se distraire. Elle était pourvue d'un amphithéâtre et, bien qu'elle manquât de source d'eau chaude, elle se glorifiait de compter six thermes, trois palais et autant de temples que Rome comptait de Dieux. Maintenant, la ville était fort délabrée, mais Arthur restaurait le tribunal et les autres

édifices, activité qui lui apportait toujours de grandes satisfactions. Le plus vaste des palais, celui que Lancelot avait habité, fut attribué à Culhwch, devenu commandant de la garde d'Arthur, et la plupart de ses hommes y logèrent avec lui. Emrys devenu évêque d'Isca s'attribua la seconde des plus prestigieuses demeures. « Il ne pouvait pas rester en Dumnonie », me dit Arthur lorsqu'il me fit visiter la ville, une année après la bataille du Mynydd Baddon. » Là-bas, il n'y a pas place à la fois pour lui et pour Sansum, expliqua-t-il, aussi Emrys est-il venu m'aider. Il adore les tâches administratives et, surtout, il tient à distance les chrétiens de Meurig.

— Tous ? »

— La plupart. Et c'est un bel endroit, Derfel, dit-il avec le sourire en regardant les rues pavées d'Isca, un bel endroit ! » Il était ridiculement fier de sa nouvelle ville et proclamait que la pluie y tombait moins souvent que sur la campagne environnante. « J'ai vu les collines couvertes de neige alors qu'ici, le soleil brillait sur l'herbe verte.

— Oui, Seigneur, acquiesçai-je avec un sourire.

— C'est vrai, Derfel ! Vrai ! Quand je sors d'Isca à cheval, j'emporte une cape et arrive un moment où, soudain, la chaleur diminue et il faut se couvrir. Tu verras, quand on ira chasser demain.

— On dirait de la magie, dis-je pour le taquiner car, normalement, il méprisait ce sujet de conversation.

— C'en est peut-être ! » répliqua-t-il très sérieusement et il me conduisit dans une ruelle qui longeait le grand sanctuaire chrétien ; elle débouchait sur un curieux tertre qui s'élevait au centre de la ville. Un sentier montait en spirale jusqu'au sommet où les anciens avaient creusé un trou peu profond contenant une multitude de petites offrandes aux Dieux, des bouts de ruban, des mèches de toison de mouton, des boutons, preuves que les missionnaires de Meurig, tout zélés qu'ils fussent, n'avaient pas totalement éradiqué l'ancienne religion. « S'il y a de la magie ici, me dit Arthur quand nous eûmes grimpé jusqu'en haut et regardé dans le trou, c'est de là qu'elle jaillit. Les gens du pays disent que c'est une porte sur l'Autre Monde.

— Et tu les crois ?

— Je sais seulement que c'est un endroit béni », dit-il, et Isca en était bien un en cette fin d'été. La marée montante avait gonflé la rivière qui submergeait les berges vertes, le soleil brillait sur les murs blancs des édifices et sur les arbres feuillus qui poussaient dans les cours, alors qu'au nord les petites collines et leurs fermes animées se déployaient paisiblement jusqu'aux montagnes. On avait du mal à croire que, peu d'années auparavant, une incursion saxonne s'y était rendue pour massacrer les fermiers, emmener les femmes et les enfants en esclavage et brûler les récoltes. Ce raid avait eu lieu sous le règne d'Uther et Arthur avait réussi à repousser l'ennemi si loin qu'on avait l'impression, en cet été et en beaucoup d'autres à venir, qu'aucun Saxon libre ne reviendrait jamais à proximité d'Isca.

Le plus petit palais de la ville se dressait à l'ouest du tertre et c'était là que vivaient Guenièvre et Arthur. Du lieu élevé où nous nous tenions, le regard plongeait dans la cour où se promenaient nos épouses et, visiblement, c'était Guenièvre qui monopolisait la parole. « Elle projette de marier Gwydre et Morwenna, me dit Arthur. Comme prévu, ajouta-t-il avec un bref sourire.

— Ma fille est mûre pour cela », dis-je avec ferveur. Morwenna avait toujours été gentille, mais ces derniers temps, elle se montrait lunatique et irritable. Ceinwyn m'assurait qu'il ne s'agissait que des symptômes révélant qu'une jeune fille était mûre pour le mariage, et moi, en tout cas, j'accueillerais le remède avec reconnaissance.

Arthur s'assit sur le bord herbu du tertre et regarda fixement vers l'ouest. Ses mains, remarquai-je, étaient constellées de petites cicatrices noirâtres dues au fourneau de la forge qu'il s'était aménagée dans la cour des écuries de son palais. Cette industrie l'avait toujours intrigué et il pouvait en parler avec enthousiasme pendant des heures. Mais il avait, pour le moment, d'autres sujets à cœur. « Est-ce que cela t'ennuierait qu'Emrys bénisse le mariage ?

— Pourquoi cela m'ennuierait-il ? » J'aimais bien Emrys.

« Il n'y aurait que l'évêque. Pas de druide. Tu comprends, Derfel, c'est au bon plaisir de Meurig que je dois de vivre ici. Après tout, c'est lui, le roi de ce pays.

— Seigneur... » J'allais protester, mais il me fit taire en levant la main, et je refrénai mon indignation. Je savais que le jeune roi Meurig n'était pas un voisin facile. Il nous en voulait d'avoir été obligé de rendre temporairement le pouvoir à son père, de ne pas avoir pris part à la glorieuse victoire du Mynydd Baddon, et il nourrissait une jalousie maussade à l'égard d'Arthur. Le territoire gwentien de Meurig ne commençait qu'à quelques mètres de ce tertre, à l'extrémité du pont romain qui enjambait la rivière Usk, et cette partie orientale de la Silurie lui appartenait en toute légalité.

« C'est Meurig qui a souhaité que je vienne vivre ici comme son tenancier, expliqua Arthur, mais c'est Tewdric qui m'a accordé le droit de percevoir l'ancien fermage royal. Lui, du moins, nous est reconnaissant de ce que nous avons fait au Mynydd Baddon, mais je doute fort que son fils approuve cet arrangement, aussi je l'apaise en affichant une allégeance au christianisme. » Il singea le signe de croix et me fit une grimace d'auto-dérision.

« Tu n'as pas besoin de ménager Meurig, dis-je avec colère. Donne-moi un mois et je traînerai ce misérable chien ici, sur les genoux. »

Arthur rit. « Une autre guerre ? Non. Meurig est peut-être un imbécile, mais il n'a jamais recherché la guerre, aussi je n'arrive pas à le détester. Il me laissera en paix tant que je ne l'offenserai pas. En outre, j'ai assez de conflits sur les bras sans me créer des tracas avec le Gwent. »

Ces conflits n'avaient rien de grave. Les Blackshields d'Œngus franchissaient toujours la frontière pour razzier la Silurie et Arthur entretenait de petites garnisons de lanciers afin de lutter contre ces incursions. Il n'éprouvait aucune colère envers Œngus qu'il considérait vraiment comme un ami, mais l'Irlandais ne pouvait pas plus résister au pillage des moissons qu'un chien ne peut se retenir de gratter ses puces. La frontière nord de la Silurie était plus préoccupante parce qu'elle jouxtait le Powys et que ce pays, depuis la mort de Cuneglas, sombrait

dans le chaos. Perddel avait été proclamé roi, mais une demi-douzaine au moins de puissants chefs de clan croyaient avoir plus de droits à la couronne que lui – ou au moins, s'imaginaient pouvoir s'en emparer –, aussi ce royaume autrefois puissant était-il devenu le lieu de sordides tueries. Le Gwynedd, pays appauvri situé au nord de Powys, le pillait à cœur joie, des bandes de guerriers se battaient entre elles, formaient des alliances temporaires, les rompaient, massacraient mutuellement leurs familles et, si elles s'estimaient menacées, se retiraient dans les montagnes. Assez de lanciers étaient restés fidèles à Perddel pour qu'il demeure sur le trône, mais ils n'étaient pas assez nombreux pour vaincre les rebelles. « Je pense que nous devrions intervenir, me dit Arthur.

— Nous, Seigneur ?

— Meurig et moi. Oh, je sais qu'il déteste la guerre, mais tôt ou tard, certains de ses missionnaires seront tués au Powys et je suppose que ces morts le persuaderont d'envoyer des lanciers au secours de Perddel. À condition que celui-ci, bien entendu, accepte de répandre le christianisme dans son pays, ce qu'il fera sans doute pour rester sur le trône. Si Meurig se mettait en guerre, il me demanderait probablement de l'accompagner. Il préférerait de beaucoup que ce soit mes hommes qui meurent plutôt que les siens.

— Sous la bannière chrétienne ? demandai-je amèrement.

— Je doute qu'il en accepte une autre, répliqua calmement Arthur. Je suis devenu son collecteur d'impôts en Silurie, aussi pourquoi ne serais-je pas son seigneur de la guerre au Powys ? » Il sourit avec une ironie désabusée, puis me lança un regard penaud. « J'ai une autre raison de vouloir un mariage chrétien pour Gwydre et Morwenna.

— Laquelle ? » Il fallait le pousser car il était clair que cet autre motif l'embarrassait.

« Supposons que Mordred et Argante n'aient pas d'enfant. »

Je ne répondis d'abord rien. Guenièvre avait évoqué cette possibilité lors de notre entretien à Aquae Sulis, mais c'était une supposition peu plausible. Je finis par le dire.

« Mais s'ils restent sans enfants, insista Arthur, quel serait le meilleur prétendant au royaume de Dumnonie ?

— Toi, bien sûr. » Arthur était le fils d'Uther, même s'il était né bâtard, et il n'y en avait pas d'autres.

« Non, non. Je n'en ai pas envie. Je n'en ai jamais eu envie ! »

Je regardai Guenièvre, dans la cour, la soupçonnant d'avoir posé ce problème de la succession de Mordred. « Alors, ce serait Gwydre ?

— Oui.

— Le désire-t-il ?

— Je pense. Il écoute plus volontiers sa mère que moi.

— Tu n'as pas envie que Gwydre soit roi ?

— Je veux que Gwydre soit ce qu'il désire être, alors si Mordred ne nous donne pas d'héritier et si Gwydre souhaite faire reconnaître son droit à la couronne, je le soutiendrai. » Il regardait fixement Guenièvre tout en parlant et je devinai qu'elle était la véritable source de cette ambition. Elle avait toujours voulu être l'épouse d'un roi, mais se satisferait d'en être simplement la mère puisqu'Arthur refusait le trône. « Comme tu le dis, poursuivit Arthur, c'est une supposition bien improbable. J'espère que Mordred aura de nombreux fils, mais dans le cas contraire, et si Gwydre est appelé à régner, il aura besoin du soutien des chrétiens, ce sont eux qui gouvernent la Dumnonie en ce moment, non ?

— Oui, Seigneur, ce sont eux, dis-je tristement.

— Il serait donc adroit de notre part d'observer le rite chrétien au mariage de Gwydre. » Il m'adressa un sourire matois. « Tu vois, ta fille n'est pas si loin de devenir reine. » Je n'y avais jamais pensé et cela dut se voir sur mon visage, car il éclata de rire. « Un mariage chrétien, ce n'est pas ce que je souhaiterais pour Gwydre et Morwenna. S'il ne tenait qu'à moi, Derfel, je les ferais marier par Merlin.

— Tu as des nouvelles de lui, Seigneur ? demandai-je avidement.

— Non. J'espérais que tu en aurais.

— Rien que des rumeurs. » On n'avait pas vu Merlin depuis un an. Il avait quitté le Mynydd Baddon avec les cendres de

Gauvain, ou du moins un paquet contenant des os calcinés et des cendres qui auraient pu être celles du prince décédé ou, tout aussi bien, des cendres de bois, et depuis ce jour, on n'avait pas vu le druide. La rumeur courait qu'il était dans l'Autre Monde, d'autres proclamaient qu'il était en Irlande, ou dans les montagnes de l'ouest, mais nul ne savait rien de certain. Il m'avait dit qu'il partait aider Nimue, mais on ignorait aussi où elle se trouvait.

Arthur se leva et ôta les brins d'herbe de son pantalon en tartan. « Il est temps d'aller dîner, et je t'avertis que Taliesin risque de chanter une ballade extrêmement ennuyeuse sur la bataille du Mynydd Baddon. De plus, elle est encore inachevée. Il continue d'y ajouter des vers. Guenièvre me dit que c'est un chef-d'œuvre, alors je suppose que c'est vrai, mais pourquoi faut-il que je l'endure tous les soirs ? »

Ce fut la première fois que j'écoutai chanter Taliesin et je fus séduit. Comme me le dit Guenièvre plus tard, on avait l'impression qu'il attirait la musique des étoiles sur la terre. Sa voix, merveilleusement pure, pouvait tenir une note plus longtemps qu'aucun autre barde que j'aie jamais entendu. Il me raconta par la suite qu'il travaillait sa respiration, chose que je n'aurais pas crue nécessaire, et cela signifiait qu'il pouvait, tout en caressant sa harpe, prolonger une note mourante et la faire vibrer jusqu'à sa fin exquise, ou bien ébranler la pièce des accents triomphants de sa voix, et je jure qu'en cette nuit d'été, à Isca, il fit revivre la bataille du Mynydd Baddon. J'entendis bien d'autres fois Taliesin chanter, toujours avec le même étonnement.

Pourtant c'était un homme modeste. Il comprenait son pouvoir et en jouissait tranquillement. Cela lui convenait d'avoir Guenièvre pour protectrice car elle était généreuse, appréciait son art, et lui permettait de passer des semaines de suite loin du palais. Je lui demandai où il allait durant ces absences et il me dit qu'il aimait à chanter pour les habitants des collines et des vallées. « Et je ne fais pas que chanter, je les écoute aussi. J'apprécie les vieilles chansons. Parfois ils n'en savent plus que des bribes et je les aide à les retrouver. » C'était important, dit-il, d'écouter les airs populaires, cela lui apprenait ce qui leur

plaisait, mais il voulait aussi leur chanter ses propres ballades. « C'est facile de divertir les seigneurs, car ils recherchent les distractions, alors qu'un fermier a plus besoin de sommeil que de chansons, et si je peux le tenir éveillé, je sais que mes vers ont de la valeur. » Parfois, il fredonnait pour lui tout seul. « Je m'assois sous les étoiles et je chante, me dit-il avec un sourire forcé.

— Tu vois vraiment le futur ?

— Je le rêve, répondit-il comme s'il ne s'agissait pas d'un grand don. Mais voir l'avenir, c'est comme regarder dans le brouillard et le résultat vaut rarement la peine que l'on se donne. En outre, je ne peux jamais dire, Seigneur, si mes visions viennent des Dieux ou de mes propres peurs. Après tout, je ne suis qu'un barde. » Je le trouvais bien évasif. Merlin m'avait dit que Taliesin se condamnait à la continence pour préserver son don de prophétie, aussi devait-il lui accorder plus de valeur qu'il ne prétendait ; sans doute le dépréciait-il pour décourager les questions. Je pensais que Taliesin voyait notre futur bien longtemps avant qu'aucun de nous puisse l'entrevoir et qu'il ne voulait pas le révéler. C'était un homme très réservé.

« Rien qu'un barde ? On dit que tu es le plus grand de tous. »

Il fit non de la tête, refusant ma flatterie. « Rien qu'un barde, insista-t-il, même si j'ai reçu une formation de druide. Celafydd, de Cornovie, m'a enseigné les mystères. Durant deux lustres, je les appris et, le dernier jour, alors que j'aurais pu prendre le bâton de druide, je suis sorti de la grotte de Celafydd et j'ai préféré être barde.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un druide a des responsabilités que je ne souhaitais pas, dit-il après une longue pause. J'aime observer et raconter, Seigneur Derfel. Le temps est une histoire, et je préfère être son narrateur que son accoucheur. Merlin a voulu la changer et il a échoué. Je n'ose pas viser si haut.

— Merlin a échoué ?

— Pas dans les petites choses, mais dans les grandes ? Oui, répondit-il calmement. Les Dieux se sont éloignés à jamais et j'ai dans l'idée que ni mes chants ni tous les feux de Merlin ne

pourront les convoquer maintenant. Le monde se tourne vers de nouveaux Dieux, Seigneur, et peut-être n'est-ce pas une mauvaise chose. Un dieu est un dieu, et savoir lequel gouverne, est-ce si important ? Seuls l'orgueil et l'habitude nous rattachent aux anciens Dieux.

— Suggères-tu que nous devrions tous devenir chrétiens ? lui demandai-je sévèrement.

— Quel dieu vous adorez n'a aucune importance pour moi, Seigneur. Je suis seulement ici pour observer, écouter et chanter. »

Alors Taliesin chantait tandis qu'Arthur gouvernait avec Guenièvre en Silurie. Ma tâche consistait à limiter les méfaits de Mordred en Dumnonie. Merlin avait disparu, sans doute dans les brumes hantées des profondeurs de l'ouest. Les Saxons se terraient, mais désiraient toujours ardemment nos terres, et dans les cieux, où il n'y a nulle bride à leur malveillance, les Dieux jouaient de nouveau aux dés.

*

Mordred fut heureux durant les années qui suivirent la bataille du Mynydd Baddon. Il y avait pris goût à la guerre et la recherchait avec avidité. Il se contenta d'abord de combattre sous la direction de Sagramor, effectuant des incursions dans un Llœgyr amoindri ou traquant les bandes de Saxons qui venaient piller nos récoltes et nos troupeaux, puis au bout d'un moment la prudence du Numide le frustra. Celui-ci n'avait aucun désir de déclencher un conflit à grande échelle en allant conquérir les terres que Cerdic possédait encore et où les Saxons restaient forts, mais Mordred voulait désespérément un autre affrontement de murs de boucliers. Une fois, il ordonna aux lanciers de Sagramor de le suivre sur le territoire de Cerdic, mais ils refusèrent de se mettre en marche sans en avoir reçu l'ordre de leur commandant, et celui-ci empêcha l'invasion. Mordred bouda un certain temps, puis un appel à l'aide lui arriva de Brocéliande, le royaume breton d'Armorique, et le roi emmena une bande de volontaires combattre les Francs qui se pressaient aux frontières du roi Budic. Il demeura là-bas plus de

cinq ans et s'y tailla une renommée. Dans la bataille, il se montrait intrépide, me dit-on, et ses victoires attirèrent encore plus de guerriers sous sa bannière du dragon. C'étaient des hommes sans maître, des gredins, des hors-la-loi qui voulaient s'enrichir en pillant, et Mordred comblait le désir de leurs cœurs. Il reprit une bonne partie de l'ancien royaume de Benoïc et les bardes se mirent à le qualifier de nouvel Uther, et même de second Arthur, bien que d'autres histoires, jamais transcrites en ballades, franchirent les eaux grises et parvinrent en Dumnonie ; elles parlaient de viols et de massacres, et d'hommes cruels auxquels tout était permis.

Arthur dut se battre lui aussi durant ces années-là, car comme il l'avait prévu, des missionnaires de Meurig furent massacrés au Powys et ce roi exigea qu'il l'aide à punir les rebelles. Notre chef y mena une de ses plus grandes campagnes. Je n'étais pas là pour lui venir en aide car j'avais des responsabilités en Dumnonie, mais on nous raconta l'histoire. Arthur persuada Œngus Mac Airem d'attaquer à l'ouest, ses propres hommes vinrent du sud et lorsque l'armée de Meurig arriva, deux jours plus tard, la rébellion avait été écrasée et la plupart des meurtriers arrêtés ; certains tueurs de prêtres s'étaient réfugiés dans le Gwynedd où Byrthig refusa de les livrer. Le souverain de ces régions montagneuses espérait s'en servir pour regagner des terres du Powys, aussi Arthur, ignorant les conseils de prudence de Meurig, l'attaqua, le défit à Caer Gei puis, sans s'arrêter et prenant toujours pour excuses que certains tueurs de prêtres avaient fui plus au nord, il conduisit sa bande de guerriers sur la Route de Ténèbre dans le redoutable royaume de Lleyn. Œngus le suivit et, dans les sables de Foryd, là où la Gwyrfair se jette dans la mer, tous deux prirent en étau le roi Diwrnach et rompirent le mur des Bloodshields. Diwrnach se noya, plus de cent de ses lanciers furent massacrés et le reste s'enfuit, pris de panique. En deux mois d'été, Arthur avait mis fin à la rébellion, intimidé Byrthig, abattu Diwrnach, et par ce dernier haut fait, accompli la promesse de vengeance faite à Guenièvre. Leodegan, son père, avait été roi d'Henis Wyren, mais Diwrnach, venu d'Irlande, s'était emparé de ce pays, l'avait renommé Lleyn, faisant ainsi

de notre princesse une exilée sans ressource. Maintenant, le conquérant était mort et je croyais que Guenièvre demanderait que son royaume fût donné à son fils, mais elle ne protesta pas quand Arthur confia le Lleyn à la garde d'Œngus, dans l'espoir que ses Blackshields seraient trop occupés pour faire des incursions au Powys. Il valait mieux, me dit-il plus tard, que le Lleyn ait un chef irlandais, car la grande majorité de ses habitants venaient de cette île et Gwydre aurait été un étranger pour eux, aussi le fils aîné d'Œngus régna-t-il sur le Lleyn. Arthur rapporta l'épée de Diwrnach à Isca et offrit ce trophée à Guenièvre.

Je ne vis rien de tout cela, car je gouvernais la Dumnonie, mes lanciers collectaient les impôts de Mordred et rendaient la justice du roi. Issa accomplissait la plus grande partie du travail car il portait maintenant le titre de seigneur et je lui avais confié la moitié de mes hommes. Il était aussi père de famille et Scarach, son épouse, attendait un autre enfant. Elle vivait avec nous à Dun Caric d'où mon second partait patrouiller dans le pays ; moi-même, chaque mois et toujours plus à contrecœur, je me rendais au Conseil royal, à Durnovarie. Argante présidait ces réunions car Mordred avait ordonné que sa reine y siège à sa place. Même Guenièvre n'y avait jamais pris part, mais le roi avait insisté pour que son épouse convoque le Conseil, et elle avait trouvé un allié sûr en la personne de l'évêque Sansum. Ce dernier logeait au palais et chuchotait constamment à l'oreille d'Argante tandis que Fergal, son druide, faisait de même de l'autre côté. Sansum proclamait sa haine de tous les païens, mais quand il comprit qu'il lui faudrait partager le pouvoir avec Fergal, cette aversion se transforma en une sinistre alliance. Morgane, l'épouse de Sansum, était retournée à Ynys Wydryn après la bataille du Mynydd Baddon, cependant l'évêque demeura à Durnovarie, préférant les confidences de la reine à la compagnie de son épouse.

Argante prenait grand plaisir à exercer le pouvoir royal. Je ne pense pas qu'elle ait éprouvé beaucoup d'amour pour Mordred, mais elle avait la passion de l'argent et, en demeurant en Dumnonie, elle s'assurait que la plus grande partie des impôts passerait entre ses mains. Elle ne faisait pas grand-chose

de ses biens. Elle ne construisait pas comme l'avaient fait Arthur et Guenièvre, ne se souciait pas de restaurer les ponts ou les forts, mais se contentait de revendre les taxes en nature, sel, céréales ou peaux, pour amasser de l'or. Elle en envoyait un peu à son époux qui exigeait sans cesse plus d'argent pour entretenir sa bande de guerriers, mais accumulait le reste dans les caves du palais, si bien que les habitants de Durnovarie estimaient que leur ville reposait sur des fondations en or. Argante avait depuis longtemps récupéré le trésor dissimulé le long de la Voie du Fossé, et ne cessait de l'augmenter ; elle y était encouragée par Sansum qui, au titre d'évêque de toute la Dumnonie, ajoutait ceux de conseiller royal et de trésorier du roi. J'étais certain que cette dernière fonction lui permettait d'écrémer le trésor pour son propre profit. Je l'accusai de cela un jour et il prit un air blessé. « Je ne me soucie pas de l'or, répliqua-t-il pieusement. Notre Seigneur ne nous commande-t-il pas d'accumuler des trésors, non sur la terre, mais au ciel ? »

Je fis la grimace. « Il peut bien ordonner ce qu'il veut, mais vous, l'évêque, vous vendriez votre âme pour de l'or, et vous le feriez car ce serait une bonne affaire. »

Il me lança un regard soupçonneux. « Une bonne affaire ? Pourquoi ?

— Parce que vous échangeriez de la saleté contre des espèces sonnantes et trébuchantes. » Ni lui ni moi n'étions capables de dissimuler notre antipathie mutuelle. Le Seigneur des Souris m'accusait toujours de rogner les impôts de ceux qui m'accordaient des faveurs, et comme preuve il soulignait le fait que, chaque année, moins d'argent rentrait dans le trésor ; pourtant je n'étais pas responsable de cette baisse. Sansum avait persuadé Mordred de signer un décret qui exemptait les chrétiens de tout impôt et sans doute l'Église n'avait-elle jamais trouvé meilleur moyen de faire des convertis. Mordred abrogea cette loi dès qu'il s'aperçut qu'il se gagnait beaucoup d'âmes, mais peu d'or, alors le trésorier le persuada que l'Église, et elle seule, devait collecter les impôts des chrétiens. Cela accrut les recettes une année, mais ensuite, les gens s'aperçurent qu'il était bien moins coûteux de soudoyer Sansum que de payer le tribut à leur roi. L'évêque proposa de doubler celui des païens,

alors Argante et Fergal s'opposèrent à cette mesure. La reine suggéra que c'étaient les impôts des Saxons qu'il fallait augmenter, mais Sagramor refusa de collecter ce surcroît, proclamant que cela ne ferait que susciter des rébellions dans les régions du Llœgyr que nous avions colonisées. Rien d'étonnant à ce que ces réunions du Conseil me soient une corvée, et qu'au bout d'une année ou deux de vaines querelles, j'y renonce totalement. Issa continuait à collecter les impôts, cependant les honnêtes gens se raréfiaient chaque année, aussi Mordred ne cessait-il de se plaindre de manquer d'argent alors que Sansum et Argante s'enrichissaient.

Argante s'enrichissait, mais demeurait bréhaigne. Elle se rendait parfois en Brocéliande, et de temps à autre, Mordred revenait en Dumnonie, pourtant elle ne devenait pas grosse pour autant. Elle priait, faisait des sacrifices, visitait des sources sacrées, et restait stérile malgré tous ces efforts. Je me souviens de la puanteur qui régnait aux réunions du Conseil lorsqu'elle portait une ceinture barbouillée de selles d'enfants nouveau-nés, prétendu remède de l'infécondité ; cela ne faisait pas plus d'effet que les infusions de bryone et de mandragore qu'elle buvait tous les jours. Pour finir, Sansum la persuada que seul le christianisme accomplirait ce miracle, aussi, deux ans après le premier séjour de Mordred en Brocéliande, Argante mit Fergal à la porte et fut publiquement baptisée dans la Ffraw, rivière qui coulait au nord de Durnovarie. Durant six mois, elle assista chaque jour à l'office religieux dans l'immense église que Sansum avait édifiée au centre de la ville, mais son ventre demeura aussi plat qu'avant son immersion dans la rivière. Alors elle rappela Fergal au palais et il revint avec de nouvelles décoctions de crottes de chauves-souris et de sang de fouine, censées rendre Argante féconde.

Entre-temps, Gwydre et Morwenna s'étaient mariés et avaient eu leur premier enfant, un garçon qu'ils appelèrent Arthur et que l'on surnomma ensuite Arthur-bach, le Petit Arthur. L'enfant fut baptisé par Emrys et Argante assista à la cérémonie dans un esprit de provocation. Elle savait que ni Arthur ni Guenièvre ne portaient le christianisme dans leur cœur et qu'en baptisant leur petit-fils, ils cherchaient

simplement à se gagner les faveurs des chrétiens de Dumnonie dont le soutien s'avérerait nécessaire si Gwydre montait un jour sur le trône. En outre, l'existence même d'Arthur-bach était un reproche pour Mordred. Un roi devait être fécond, c'était un devoir, et il manquait à ce devoir. Qu'il ait semé des bâtards dans toute la Dumnonie et l'Armorique importait peu, il n'avait pas engrossé la reine, aussi celle-ci évoquait-elle sombrement son pied bot, se remémorait-elle les mauvais présages qui avaient accompagné la naissance de son époux, et tournait-elle des regards amers vers la Silurie où sa rivale, ma fille, s'était avérée capable d'engendrer de nouveaux princes. Argante devint plus désespérée, allant même jusqu'à puiser dans son trésor pour payer en or n'importe quel charlatan qui lui promettait une matrice pleine, mais toutes les sorcières de Bretagne ne purent la faire concevoir et, si la rumeur disait vrai, la moitié des lanciers de la garde non plus. Pendant ce temps, Gwydre attendait en Silurie et Argante savait qu'à la mort de Mordred, il régnerait sur la Dumnonie, à moins qu'elle ne mette bas un héritier.

En ces premières années du règne de Mordred, je m'efforçai de garder le pays en paix et, durant un certain temps, l'absence du roi m'y aida. Je nommai des magistrats et m'assurai que la justice d'Arthur se perpétuait. Mon seigneur avait toujours aimé les bonnes lois, déclarant qu'elles unissaient un pays comme les planches de saule d'un bouclier sont assujetties par le cuir qui les recouvre, et il s'était donné énormément de peine pour instituer des magistrats dont l'impartialité lui semblait assurée. C'étaient, pour la plupart, des propriétaires terriens, des marchands et des prêtres, suffisamment riches pour résister au pouvoir corrupteur de l'or. Si les hommes peuvent acheter la loi, celle-ci ne vaut plus rien, avait toujours déclaré Arthur, et l'honnêteté de ses magistrats était célèbre, mais les habitants de la Dumnonie s'aperçurent vite que le pouvoir de ces hommes pouvait être contourné. En payant Sansum ou Argante, ils s'assuraient que Mordred écrirait d'Armorique pour modifier une décision, aussi, année après année, je dus combattre une mer sans cesse croissante de petites injustices. Les magistrats honnêtes se démettaient de leurs fonctions plutôt que de voir

leurs ordonnances constamment annulées, et les hommes qui auraient pu soumettre leurs doléances à la cour préféraient régler les conflits par les armes. Cette érosion de la loi était un processus lent, et je ne pouvais y mettre fin. J'étais censé brider les caprices de Mordred, mais Argante et Sansum agissaient comme des éperons bien plus efficaces que ma bride.

Pourtant, dans l'ensemble, ce furent d'heureux temps. Peu de personnes atteignaient l'âge de quarante ans, mais Ceinwyn et moi nous eûmes cette chance et les Dieux nous accordèrent une bonne santé. Le mariage de Morwenna nous donna de la joie, la naissance d'Arthur-bach encore plus, et un an plus tard, notre fille Seren épousa Ederyn, l'Edling d'Elmet. Ce fut un mariage dynastique car Seren était cousine germaine de Perddel, le roi du Powys, et cette union ne fut pas contractée par amour, seulement pour renforcer l'alliance entre les deux pays ; Ceinwyn, ne voyant aucun signe d'affection entre Seren et Ederyn, s'opposa au mariage, mais notre fille avait décidé d'être reine, aussi elle épousa son prince héritier et partit très loin de nous. Pauvre Seren, elle ne devint jamais reine car elle mourut en donnant le jour à son premier enfant, une fille qui ne lui survécut que d'une demi-journée. C'est ainsi que la seconde de mes trois filles passa dans l'Autre Monde.

Nous pleurâmes Seren, bien que nos larmes ne fussent pas si amères que celles versées à la mort de Dian, car celle-ci était morte cruellement jeune, et puis, juste un mois après notre perte, Morwenna donna naissance à un second enfant, une fille que Gwydre et elle nommèrent Seren ; son frère et elle éclairèrent notre vie d'une lumière de plus en plus vive. Ils ne venaient pas en Dumnonie, car la jalousie d'Argante les aurait mis en péril, alors nous nous rendions souvent en Silurie, Ceinwyn et moi. Nos visites se firent si fréquentes que Guenièvre nous réserva des chambres dans son palais et, au bout d'un certain temps, nous passâmes plus de temps à Isca qu'à Dun Caric. Ma tête et ma barbe grisonnaient et j'étais bien content de laisser Issa se débattre avec Argante pendant que je jouais avec mes petits-enfants. Je fis construire, sur la côte, une maison pour ma mère, mais elle était si démente qu'elle tentait sans cesse de retourner dans sa masure en bois d'épave, au

sommet de la falaise. Elle mourut lors d'une épidémie hivernale et, comme je l'avais promis à Aelle, je l'enterrai à la saxonne, les pieds tournés vers le nord. La corruption s'installait en Dumnonie et je ne pouvais empêcher ce déclin car Mordred avait juste assez de pouvoir pour déjouer mes tentatives ; Issa préservait ce qu'il pouvait d'ordre et de justice tandis que Ceinwyn et moi passions de plus en plus de temps en Silurie. Quels doux souvenirs je garde d'Isca ! Des jours ensoleillés où Taliesin chantait des berceuses et où Guenièvre se raillait gentiment de mon bonheur tandis que je traînais Arthur-bach et Seren dans un bouclier retourné d'un bout à l'autre du pré. Arthur participait à nos jeux, car il avait toujours adoré les enfants. Parfois Galahad, qui avait rejoint Arthur et Guenièvre dans leur confortable exil, venait se joindre à nous.

Il n'était toujours pas marié, bien qu'il élevât maintenant un enfant, son neveu, le prince Peredur, le fils de Lancelot que l'on avait retrouvé errant, en larmes, parmi les morts du Mynydd Baddon. En grandissant, il se mit à ressembler de plus en plus à son père ; il avait la même peau sombre, le même beau visage maigre, et les même cheveux noirs, mais quant à son caractère, il tenait de Galahad et non de Lancelot. C'était un petit garçon intelligent, grave et consciencieux, qui voulait être bon chrétien. J'ignore ce qu'il connaissait de l'histoire de son père, mais Peredur était toujours intimidé par Arthur et Guenièvre, et eux, je crois, le trouvaient déroutant. Ce n'était pas de sa faute, mais son visage leur rappelait ce qu'ils auraient préféré oublier, et ils furent bien contents de le voir partir, à l'âge de douze ans, pour la cour de Meurig, afin d'y apprendre l'art de la guerre. C'était un bon garçon, mais après son départ, ce fut comme si une ombre avait disparu. Plus tard, bien après que l'histoire d'Arthur eut pris fin, j'en vins à bien connaître Peredur et à le priser autant que j'ai jamais prisé un homme.

Peredur a peut-être troublé Arthur, mais quelques autres ombres le firent également. En ces temps obscurs où nous sommes, lorsque les gens se retournent vers le passé et se souviennent ce qu'ils ont perdu quand Arthur est mort, ils pensent généralement à la Dumnonie, mais d'autres pleurent aussi la Silurie, car en ces années-là, il instaura en ce royaume,

auquel personne ne prêtait attention, une ère de paix et de justice. La maladie et la pauvreté étaient toujours là, et les hommes ne cessèrent pas de s'enivrer et de s'entre-tuer, mais les veuves savaient que les cours de justice porteraient remède à leur détresse, et les affamés que ses greniers contenaient assez de nourriture pour tout un hiver. Aucun ennemi ne traversait la frontière pour opérer une razzia et, même si la religion chrétienne se propageait rapidement dans les vallées, Arthur ne laissait pas ses prêtres profaner les sanctuaires païens, pas plus qu'il ne permettait aux païens d'attaquer les églises chrétiennes. Il fit de la Silurie ce qu'il avait rêvé de faire de toute la Bretagne : un havre de paix. Les enfants n'étaient pas enlevés pour devenir esclaves, les récoltes n'étaient pas brûlées et les seigneurs de la guerre ne ravageaient pas les fermes.

Cependant, au-delà des frontières, des ombres s'amassaient. L'absence de Merlin en était une. Les années passaient et nous n'avions toujours pas de nouvelles, aussi, au bout d'un moment, les gens présumèrent que le druide avait dû mourir car certes aucun homme, pas même Merlin, ne pouvait vivre aussi longtemps. Meurig était un voisin irritable et querelleur, exigeant sans cesse des impôts plus lourds et une purge des druides qui vivaient dans les vallées de Silurie, pourtant Tewdric, son père, avait sur lui une influence modératrice, quand on pouvait le tirer de cette vie de quasi-inanition qu'il s'infligeait. Le Powys demeurait faible et l'anarchie s'installait de plus en plus en Dumnonie, même si l'absence de Mordred lui épargnait le pire. En Silurie seulement régnait un certain bonheur, aussi Ceinwyn et moi commencions à penser que nous finirions nos jours à Isca. Nous vivions dans l'opulence, nous avions des amis, une famille, et nous étions heureux.

Bref, nous étions satisfaits de nous, or le destin est l'ennemi du contentement de soi, et comme Merlin me l'avait toujours dit, le destin est inexorable.

*

Je chassais avec Guenièvre dans les collines, au nord d'Isca, lorsque j'appris l'infortune de Mordred. C'était l'hiver, les arbres

étaient nus, et les précieux limiers de la princesse venaient de lever un grand cerf roux quand un messager de Dumnonie me retrouva. Il me tendit une lettre puis regarda avec de grands yeux Guenièvre qui se frayait laborieusement un chemin dans la meute pour mettre fin aux souffrances de la bête d'un coup miséricordieux de sa courte lance. Ses chasseurs éloignèrent les chiens avec leurs fouets, puis dégainèrent leurs couteaux pour éviscérer le cerf. Je dépliai le parchemin, lus le bref message, puis regardai le porteur. « As-tu montré cela à Arthur ?

— Non, Seigneur. La lettre vous était adressée.

— Porte-la-lui », dis-je en lui rendant la feuille. Guenièvre, maculée de sang et satisfaite, s'écarta du carnage. « On dirait que tu as reçu de mauvaises nouvelles.

— Au contraire, elles sont bonnes. Mordred a été blessé.

— Bon ! » Guenièvre exultait. « Gravement, j'espère ?

— Apparemment. Un coup de hache à la jambe.

— Dommage que ce n'ait pas été en plein cœur. Où est-il ?

— Toujours en Armorique. » Le message, dicté par Sansum, disait que Mordred avait été surpris et défait par l'armée de Clovis, roi des Francs ; dans la bataille, il avait été vilainement blessé à la jambe. Il avait fui et était maintenant assiégé par son ennemi dans l'un des anciens forts du vieux Benoïc, au sommet d'une colline. Je présumai que Mordred était allé passer l'hiver dans le territoire qu'il avait conquis sur les Francs et dont il pensait sans doute se faire un second royaume outremer, mais que Clovis et son armée avaient mené une campagne hivernale imprévue. Mordred avait été vaincu et bien qu'il fût encore en vie, il était cerné.

« La nouvelle est-elle sûre ?

— Relativement. Le roi Budic a envoyé un messager à Argante.

— Bien ! Bien ! Espérons que les Francs le tueront. » Elle se retourna vers le tas d'abats fumants afin d'offrir quelque bon morceau à ses chiens chéris. « Ils le tueront, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle.

— Les Francs ne sont pas connus pour leur miséricorde.

— J'espère qu'ils danseront sur ses os. Oser se faire appeler le second Uther !

— Il s'est bien battu, Dame.

— Ce qui importe, ce n'est pas de bien combattre, Derfel, c'est de remporter la dernière bataille. » Elle jeta des morceaux d'entrailles à ses chiens, essuya la lame de son couteau sur sa cotte, puis le remit dans sa gaine. « Alors, qu'est-ce qu'Argante veut de toi ? me demanda-t-elle. Que tu viennes en aide à son époux ? » Argante demandait exactement cela, Sansum aussi, et c'était pour cette raison qu'il m'avait écrit. Son message m'ordonnait de marcher avec tous mes hommes jusqu'à la côte sud, de réquisitionner des bateaux et de me porter au secours de Mordred. Je répétai cela à Guenièvre qui me lança un regard moqueur. « Et tu vas me dire que ton serment au petit bâtard t'oblige à obéir ?

— Je n'ai pas prêté serment à Argante, et certainement pas à Sansum. » Le Seigneur des Souris pouvait m'ordonner tout ce qu'il voulait, je n'avais pas besoin de lui obéir, ni aucun désir de sauver Mordred. En outre, je doutais qu'une armée puisse se rendre en Armorique durant l'hiver, et même si mes lanciers survivaient à la rude traversée, ils seraient trop peu nombreux pour vaincre les Francs. La seule aide que pouvait espérer Mordred serait celle du roi de Brocéliande, Budic, qui avait épousé la sœur aînée d'Arthur, Anna. Peut-être s'était-il réjoui que Mordred tue des Francs sur la terre qui avait appartenu à Benoïc, mais il n'avait sûrement pas envie d'attirer l'attention de Clovis en envoyant des lanciers au secours de Mordred. Notre roi était condamné, pensai-je. Si sa blessure ne le tuait pas, il mourrait de la main de Clovis.

Pendant le reste de l'hiver, Argante me harcela de messages exigeant que je fasse traverser la mer à mes hommes, mais je demeurai en Silurie et l'ignorai. Issa reçut les mêmes ordres, mais il refusa catégoriquement d'obéir tandis que Sagramor se contentait de jeter au feu les lettres d'Argante. Celle-ci, voyant son pouvoir lui échapper avec la vie déclinante de son époux, devint si désespérée qu'elle offrit de l'or aux lanciers qui s'embarqueraient pour l'Armorique. Même si un grand nombre d'entre eux acceptèrent son or, ils préférèrent voguer vers Kernow ou se réfugier dans le Gwent plutôt que de faire voile vers le sud où la sinistre armée de Clovis les attendait. Plus

Argante désespérait, plus nos espoirs croissaient. Mordred était piégé et malade, tôt ou tard la nouvelle de sa mort nous parviendrait ; nous projetions alors d'entrer en Dumnonie sous la bannière d'Arthur, avec Gwydre comme candidat à sa succession. Sagramor viendrait de la frontière saxonne pour nous soutenir et nul homme, en ce pays, n'aurait le pouvoir de s'opposer à nous.

Mais d'autres pensaient aussi au trône de Dumnonie. J'appris cela au début du printemps, lorsque saint Tewdric mourut. Arthur éternuait et frissonnait, aux prises avec le dernier rhume de l'hiver, et demanda à Galahad de le remplacer aux rites funéraires du vieux roi, à Burrium, la capitale du Gwent qui se trouvait à une courte journée de navigation sur la rivière, en amont d'Isca ; Galahad me demanda instamment de l'accompagner. Je pleurais Tewdric qui avait été un bon ami, pourtant je ne souhaitais pas assister à ses funérailles et endurer l'interminable bourdonnement des rites chrétiens, mais Arthur ajouta sa voix à celle de Galahad. « Nous vivons ici grâce au bon plaisir de Meurig, me rappela-t-il, et nous lui devons des marques de respect. J'irais si je le pouvais... » Il se tut pour éternuer. « Mais Guenièvre dit que cela me tuerait. »

Alors, Galahad et moi, nous y allâmes à la place d'Arthur et la cérémonie funèbre nous parut interminable. Elle eut lieu dans une grande église ressemblant à une grange que Meurig avait fait construire l'année du prétendu cinq centième anniversaire de la venue du Seigneur Jésus-Christ sur cette terre pécheresse, et une fois les prières dites ou chantées, il fallut en endurer d'autres devant la tombe de Tewdric. Il n'y eut pas de bûcher funéraire, ni de chant de lanciers, juste un trou froid dans la terre, une douzaine de prêtres branlant du chef et une ruée manquant totalement de dignité vers la ville et ses tavernes quand Tewdric fut enfin enterré.

Meurig nous ordonna, à Galahad et à moi, de souper avec lui. Peredur, le neveu de mon compagnon, nous rejoignit, ainsi que l'évêque de Burrium, un homme lugubre appelé Lladarn à qui nous devions les plus assommantes prières de ce jour, et il entama le repas par une prière interminable après laquelle il me questionna sévèrement sur l'état de mon âme et fut désolé

d'apprendre qu'elle était sous la bonne garde de Mithra. Une telle réponse aurait dû irriter Meurig, mais le roi était trop distrait pour remarquer ma provocation. Je sais qu'il ne pleurait pas outre mesure la mort de son père car il lui en voulait toujours d'avoir repris le pouvoir lors de la bataille du Mynydd Baddon, pourtant il affectait d'être affligé et nous agaça par ses louanges hypocrites de la sainteté et de la sagacité du défunt. J'exprimai l'espoir que ses derniers instants avaient été paisibles et il me dit que son père était mort de faim à force de vouloir imiter les anges. « À la fin, il n'avait plus que la peau et les os, oui, la peau et les os ! précisa Lladarn. Mais les moines disent qu'il rayonnait d'une lumière céleste, loué soit Dieu !

— Et maintenant le saint est assis à la droite de Dieu, où je le rejoindrai un jour, dit Meurig en se signant. Goûte donc aux huîtres, Seigneur. » Il poussa un plat d'argent vers moi, puis se versa du vin. C'était un jeune homme pâle aux yeux exorbités, à la barbe rare, dont les manières pédantes m'irritaient fort. Comme son père, il singeait les Romains. Il portait une toge, un bandeau de bronze sur des cheveux qui s'éclaircissaient, et mangeait étendu sur une couche. Ces lits étaient très inconfortables. Il avait épousé une princesse du Rheged, à l'air triste et bovin ; arrivée païenne dans le Gwent, elle pondit deux jumeaux mâles, puis son âme entêtée fut conduite à coups de fouet au baptême. Elle apparut durant un moment dans la salle du souper faiblement éclairée, nous lorgna, ne dit rien, ne mangea pas plus, puis disparut aussi mystérieusement qu'elle était apparue.

« Vous avez des nouvelles de Mordred ? nous demanda Meurig après la brève visite de son épouse.

— Nous n'avons rien appris de nouveau, Seigneur Roi, répondit Galahad. Il est assiégé par Clovis, mais vit-il ou non, nous l'ignorons.

— J'ai eu de ses nouvelles, dit Meurig, content de les avoir reçues avant nous. Un marchand est arrivé hier de Brocéliande et nous a dit que Mordred était aux portes de la mort. Sa blessure s'est infectée. » Le roi se cura les dents avec un éclat d'ivoire. « Ce doit être le jugement de Dieu, Prince Galahad, oui, le jugement de Dieu.

— Loué soit Son nom », intervint l'évêque Lladarn. Sa barbe grise était si longue qu'elle traînait sous sa couche. Il s'en servait comme d'une serviette, essuyant ses mains graisseuses sur ses longues mèches grumeleuses de saleté.

« Nous avons déjà entendu de telles rumeurs, Seigneur Roi.

— Le marchand semblait très sûr de lui, répondit Meurig en haussant les épaules, puis il goba une huître. Si Mordred n'est pas déjà mort, cela ne saurait tarder, et il ne laisse pas d'enfant !

— C'est vrai, dit Galahad.

— Perddel de Powys est aussi sans héritier, poursuivit Meurig.

— Perddel est célibataire, Seigneur Roi, fis-je remarquer.

— Mais cherche-t-il à se marier ? nous demanda Meurig.

— On a parlé d'une union avec une princesse du Kernow, dis-je, et certains rois irlandais lui ont offert leur fille, mais sa mère souhaite qu'il attende encore une année ou deux.

— Il est mené par sa mère, hein ? Pas étonnant qu'il soit faible, si faible, déclara Meurig de sa voix prétentieuse, agressive. J'ai entendu dire que les collines, dans l'ouest du Powys, étaient pleines de hors-la-loi.

— Moi aussi, Seigneur Roi. » Depuis la mort de Cuneglas, des hommes sans maître hantaient les montagnes longeant la mer d'Irlande, et la campagne d'Arthur au Powys, au Gwynedd et au Lleyn n'avait fait qu'accroître leur nombre. Certains de ces réfugiés étaient des lanciers Bloodshields de Diwrnach, et s'ils s'étaient unis aux rebelles du Powys, ils auraient pu constituer une menace pour le trône de Perddel, mais jusqu'ici ils n'étaient que gênants. Ils effectuaient des incursions pour voler du bétail et des récoltes, s'emparer d'enfants pour en faire des esclaves, puis décampaient vers leurs repaires des collines afin d'échapper au châtiment.

« Et Arthur ? demanda Meurig. Comment l'avez-vous laissé ?

— Pas très bien, Seigneur Roi, répondit Galahad. Il aurait souhaité être ici, mais hélas, il a une fièvre d'hiver.

— Pas grave, au moins ? s'enquit le roi avec une expression suggérant qu'il espérait que le rhume d'Arthur s'avérerait fatal. On doit espérer que non, bien entendu, se hâta-t-il d'ajouter,

mais il est âgé, et les vieux succombent à des petits maux dont un homme plus jeune guérirait.

— Je ne trouve pas Arthur vieux, dis-je.

— Il a presque cinquante ans ! fit remarquer Meurig d'un air indigné.

— Pas avant un an ou deux.

— Mais il est vieux, insista-t-il. Vieux. » Il se tut et je parcourus des yeux la salle du palais éclairée par des mèches enflammées flottant dans des plats de bronze remplis d'huile. À part les cinq lits de repos et la table basse, il n'y avait aucun meuble et la seule décoration était un Christ en croix accroché en haut d'un mur. L'évêque rongeait une côte de porc, Peredur demeurait silencieux, tandis que Galahad observait le roi d'un petit air amusé. Meurig se cura de nouveau les dents, puis pointa l'éclat d'ivoire vers moi. « Qu'arrivera-t-il si Mordred meurt ? » Il cligna plusieurs fois des paupières, ce qu'il faisait toujours lorsqu'il était nerveux.

« Il faudra trouver un nouveau souverain, Seigneur Roi, répondis-je avec désinvolture, comme si la question n'avait aucune importance à mes yeux.

— Je le sais, mais qui ? dit-il d'un ton acide.

— Les seigneurs de Dumnonie en décideront, répliquai-je évasivement.

— Et ils choisiront Gwydre ? » Il cligna à nouveau des paupières comme s'il me défiait. « C'est ce que j'ai entendu dire, ils choisiront Gwydre ! Ai-je raison ? »

Je me tus et Galahad finit par répondre au roi. « Gwydre peut prétendre au trône, Seigneur Roi.

— Il n'a aucun droit, aucun ! Aucun ! glapit Meurig avec colère. Son père est un bâtard, il faut que je vous le rappelle ! »

J'intervins. « Moi aussi, Seigneur Roi. »

Meurig n'en tint pas compte. « Un bâtard n'entrera pas dans la congrégation du Seigneur ! insista-t-il. C'est dans les Écritures. N'est-ce pas, l'évêque ?

- « Même à la dixième génération, le bâtard n'entrera pas dans la congrégation du Seigneur », Seigneur Roi, entonna Lladarn, puis il se signa. Loué soit-Il pour Sa sagesse et Ses conseils, Seigneur Roi.

— Vous voyez ! » dit Meurig comme si son argument était ainsi prouvé.

Je souris. « Seigneur Roi, fis-je remarquer gentiment, s'il fallait refuser la royauté aux descendants de bâtards, nous n'aurions aucun roi. »

Il me regarda fixement, de ses yeux exorbités et pâles, essayant de déterminer si j'insultais son propre lignage, mais il dut décider qu'il valait mieux ne pas entamer une querelle. « Gwydre est un jeune homme, et il n'est pas fils de roi. Les Saxons se renforcent et le Powys est mal gouverné. La Bretagne manque de chefs, Seigneur Derfel, elle manque de rois forts !

— Nous chantons alléluia chaque jour, Seigneur Roi, car ce n'est pas le cas chez nous », déclara mielleusement Lladarn.

La flatterie de l'évêque n'était qu'une répartie polie, le genre de phrases dénuées de sens que les courtisans profèrent toujours devant leurs rois, mais Meurig la prit pour parole d'évangile. « Précisément, dit-il avec enthousiasme, puis il me regarda avec de grands yeux, comme s'il espérait que je fasse écho aux sentiments de l'évêque.

— Qui aimeriez-vous voir sur le trône de Dumnonie, Seigneur Roi ? » demandai-je.

Son brusque et rapide clignement de paupières montra qu'il était déconfit par ma question. La réponse était évidente : Meurig briguerait la couronne. Il avait tenté sans conviction de s'en emparer avant la bataille du Mynydd Baddon, et son habile insistance pour que l'armée du Gwent n'aide pas Arthur à combattre les Saxons, sauf si celui-ci renonçait à son propre pouvoir, avait eu pour but d'affaiblir le trône de Dumnonie, dans l'espoir qu'il pourrait un jour devenir vacant ; mais aujourd'hui, il voyait enfin sa chance se profiler, même s'il n'osait pas annoncer ouvertement sa propre candidature avant que la nouvelle assurée de la mort de Mordred n'arrive en Bretagne. « Je soutiendrai tout candidat qui se présentera en disciple de notre Seigneur Jésus-Christ. » Il fit un signe de croix. « Je ne peux rien faire d'autre, car je sers le Dieu Tout-Puissant.

— Loué soit-Il ! se hâta de dire l'évêque.

— Et je sais de source sûre, Seigneur Derfel, que les chrétiens de Dumnonie réclament à grands cris un bon souverain chrétien. À grands cris !

— Et qui vous informe de cela, Seigneur Roi ? » demandai-je d'une voix si acide que le pauvre Peredur parut s'alarmer. Meurig ne me donna nulle réponse, comme je m'y attendais, aussi y suppléai-je moi-même. « L'évêque Sansum ? suggérai-je, et je vis à son expression indignée que je ne me trompais pas.

— Pourquoi Sansum aurait-il quelque chose à dire dans cette affaire ? demanda Meurig, le visage empourpré.

— Sansum vient du Gwent, n'est-ce pas, Seigneur Roi ? » demandai-je, et le roi rougit encore plus, apportant la preuve que l'évêque complotait pour l'installer sur le trône de notre pays, sachant qu'il recevrait un surcroît de pouvoir, pour récompense de son soutien. « Mais je ne crois pas que les chrétiens de Dumnonie aient besoin de votre protection, Seigneur Roi, poursuivis-je, ni de celle de Sansum. Gwydre, comme son père, est un ami de votre foi.

— Un ami ! Arthur, un ami du Christ ! me répliqua sèchement Lladarn. Il y a des sanctuaires païens en Silurie, on y sacrifie des bêtes aux Dieux anciens, des femmes dansent nues sous la lune, on fait passer des bébés dans le cercle de feu, les druides bredouillent leurs incantations ! » Des postillons jaillissaient de la bouche de l'évêque tandis qu'il débitait sa liste d'iniquités.

« Sans les bénédictions du règne du Christ, il ne peut pas y avoir de paix, proféra Meurig en se penchant vers moi.

— Il ne peut pas y avoir de paix, Seigneur Roi, dis-je sans ambages, si deux hommes désirent le même royaume. Que voulez-vous que je dise à mon gendre ? »

De nouveau, ma franchise déstabilisa Meurig. Il tripota une coquille d'huître en réfléchissant à sa réponse, puis haussa les épaules. « Vous pouvez certifier à Gwydre qu'il aura de la terre, des honneurs, un titre et ma protection, dit-il en clignant rapidement des yeux, mais je ne le laisserai pas devenir roi de Dumnonie. » Il rougit en énonçant ces derniers mots. C'était un homme intelligent, mais profondément lâche, et il lui avait fallu un grand effort pour s'exprimer si carrément.

Peut-être craignait-il ma colère, mais je lui offris une réplique courtoise. « Je le lui dirai, Seigneur Roi. » En fait, le message n'était pas adressé à Gwydre, mais à Arthur. Meurig ne se contentait pas de déclarer son désir de régner sur la Dumnonie, il avertissait Arthur que la formidable armée du Gwent s'opposerait à la candidature de son fils.

Lladarn se pencha vers le roi pour lui chuchoter un message urgent. Il parla en latin, certain que ni Galahad ni moi ne pourrions le comprendre, mais mon compagnon le parlait et surprit une partie de ce qu'il disait. « Vous projetez de garder Arthur enfermé en Silurie ? » accusa-t-il l'évêque en breton.

Lladarn rougit. Il était non seulement évêque de Burrium, mais encore principal conseiller du roi, et donc homme de pouvoir. « Mon roi, dit-il en inclinant la tête en direction de Meurig, ne peut pas laisser les lanciers d'Arthur traverser le Gwent.

— Est-ce vrai, Seigneur Roi ? demanda poliment Galahad.

— Je suis un homme de paix, fulmina Meurig, et pour assurer la paix, il suffit de garder ses lanciers chez soi. »

Je ne dis rien, craignant que la colère ne me fasse lâcher à l'étourdie quelque insulte qui envenimerait les choses. Si Meurig interdisait à mes lanciers d'emprunter ses routes, il réussirait à diviser les forces qui soutiendraient Gwydre. Cela voulait dire qu'Arthur et Sagramor seraient dans l'impossibilité de se rejoindre, et que Meurig deviendrait probablement le prochain roi de Dumnonie.

« Mais Meurig ne se battra pas », déclara Galahad d'un ton plein de mépris, le lendemain, tandis que nous longions la rivière pour revenir à Isca. Les saules étaient nimbés de leurs premières feuilles printanières, mais un vent froid et des nappes de brouillard rappelaient l'hiver.

« Il pourrait le faire si le prix est assez élevé. » Le prix était considérable, car si Meurig gouvernait à la fois le Gwent et la Dumnonie, il contrôlerait la partie la plus riche de la Bretagne. « Cela dépendra du nombre de lances qui s'opposeront à lui.

— Les tiennes, celles d'Issa, celles d'Arthur, celtes de Sagramor.

— Peut-être cinq cents hommes ? Ceux de Sagramor sont loin et ceux d'Arthur seraient forcés de traverser le Gwent pour arriver en Dumnonie. Combien d'hommes peut commander Meurig ? Un millier ?

— Il ne courra pas le risque d'une guerre, insista Galahad. Il veut le gros lot, mais le péril le terrifie. » Il avait arrêté son cheval pour observer un homme qui péchait dans un coracle, au milieu de la rivière. Le pêcheur jetait son filet avec une habileté nonchalante et, pendant que Galahad admirait sa dextérité, je chargeai chaque lancer d'un présage. S'il prend un saumon, me dis-je, Mordred mourra. Le filet ramena un gros poisson qui se débattait, et je pensai que l'augure n'avait aucun sens car nous mourrons tous, puis je me dis que le prochain lancer ramasserait un poisson si Mordred mourait avant Beltain. Le filet remonta vide et je touchai le fer de la garde d'Hywelbane. Le pêcheur nous vendit une partie de ses prises, nous fourrâmes les saumons dans nos sacoches de selle et poursuivîmes notre route. Je priai Mithra pour que mes stupides présages soient mensongers, puis pour que Galahad ait raison et que Meurig n'ose pas engager ses troupes. Mais pour la Dumnonie ? La riche Dumnonie ? Elle valait bien que l'on coure un risque, même pour un homme aussi prudent que Meurig.

Les rois faibles sont une malédiction, pourtant nous leur prêtons serment, et si nous ne le faisions pas, nous n'aurions plus de loi, et ce serait l'anarchie, aussi sommes-nous forcés de nous incliner devant la loi et de la garder par nos serments ; si un homme pouvait changer de roi à son gré, il pourrait renoncer à ses serments en même temps qu'à son roi mal choisi, aussi avons-nous besoin de rois parce qu'il nous faut une loi immuable. Tout cela est vrai, cependant tandis que Galahad et moi rentrions chez nous dans le brouillard hivernal, j'étais au bord des larmes à l'idée que l'homme qui aurait dû être roi ne le serait jamais, et que ceux qui n'auraient jamais dû l'être le fussent tous.

*

Nous trouvâmes Arthur dans sa forge. Il l'avait édifiée lui-même, et construit un fourneau couvert avec des briques romaines, puis acheté une enclume et des outils de forgeron. Il avait toujours déclaré que c'était le métier qu'il aurait voulu exercer, pourtant comme Guenièvre le faisait fréquemment remarquer, vouloir et être n'étaient pas du tout la même chose. Mais Arthur s'y employa de toutes ses forces. Il engagea un authentique forgeron, décharné et taciturne, appelé Morridig, dont la tâche consistait à lui enseigner le métier, pourtant cet homme désespérait depuis longtemps de rien lui apprendre, en dépit de l'enthousiasme dont Arthur faisait preuve. Nous possédions tous, cependant, des objets fabriqués par lui : candélabres de fer aux tiges tortillées, marmites informes aux poignées disproportionnées, broches qui pliaient au-dessus de la flamme. Cette occupation le rendait tout de même heureux et il passait des heures devant son fourneau chuintant, sans perdre l'espoir qu'un peu plus de pratique le rendrait aussi compétent que Morridig.

Il était seul dans la forge lorsque Galahad et moi revînmes de Burrium. Il nous accueillit avec un grognement distrait, puis continua de marteler un morceau de fer informe qui, prétendit-il, était un fer destiné à l'un de ses chevaux. Il laissa retomber son marteau à contrecœur lorsque nous lui offrîmes l'un des saumons que nous avions achetés, puis interrompit notre récit en disant qu'il avait déjà entendu dire que Mordred était sur le point de mourir. « Un barde arrivé hier d'Armorique dit que la jambe du roi est pourrie jusqu'à la hanche. Et qu'il pue comme un crapaud mort.

— Comment le sait-il ? demandai-je, car je croyais Mordred assiégé et coupé de tous les autres Bretons d'Armorique.

— Il prétend que tout le monde est au courant en Brocéliande », rétorqua Arthur, puis il ajouta gaiement qu'il s'attendait à ce que le trône de Dumnonie soit vacant dans quelques jours, mais nous gâchâmes sa joie en lui apprenant que Meurig refusait de laisser nos lanciers traverser le Gwent et j'aggravai sa tristesse en y ajoutant mes soupçons envers Sansum. Je crus qu'Arthur allait jurer, chose qu'il faisait rarement, pourtant il maîtrisa son impulsion et se contenta

d'éloigner le saumon du fourneau. « Pas envie de le faire cuire, dit-il. Alors, Meurig nous a fermé toutes les routes ?

— Il dit qu'il veut la paix, Seigneur », expliquai-je.

Arthur eut un rire amer. « Ce qu'il veut, c'est faire ses preuves. Son père est mort et il est désireux de montrer qu'il vaut mieux que Tewdric. L'idéal serait de se conduire en héros dans une bataille, mais faute de cela, il est prêt à voler un royaume sans se battre. » Il éternua violemment, puis secoua la tête de colère. « Je déteste être enrhumé.

— Il faudrait vous reposer, Seigneur.

— Ça, ce n'est pas un travail mais un plaisir.

— Vous devriez prendre du pas-d'âne dans de l'hydromel, dit Galahad.

— Je n'ai rien bu d'autre depuis une semaine. Seules deux choses guérissent les rhumes, la mort ou le temps. » Il reprit son marteau et porta un coup sonore au morceau de fer en train de refroidir, puis mit en marche le soufflet de cuir qui fournissait l'air au fourneau. L'hiver prenait fin, et Arthur avait beau dire que le temps était toujours doux à Isca, il gelait ce jour-là. « Et ton Seigneur des Souris, qu'est-ce qu'il mijote ? demanda-t-il tandis qu'il attisait le fourneau jusqu'à ce qu'il miroite de chaleur.

— Ce n'est pas mon Seigneur des Souris, dis-je de Sansum.

— Mais il est en train de comploter, hein ? Il veut un candidat à lui sur le trône.

— Meurig n'a aucun titre pour régner ! protesta Galahad.

— Aucun, mais il possède pas mal de lances. Et il en aurait déjà un demi s'il épousait Argante devenue veuve.

— Il ne peut pas l'épouser, dit Galahad, il est déjà marié.

— Un champignon vénéneux le débarrassera d'une reine gênante, répliqua Arthur. C'est ainsi qu'Uther a éliminé sa première épouse. Un bolet Satan dans une fricassée de cèpes. » Il réfléchit un moment, puis plongea le fer à cheval dans le feu. « Va me chercher Gwydre », demanda-t-il à Galahad.

Arthur tortura le métal chauffé à blanc pendant que nous attendions. Quoi de plus simple qu'un fer à cheval, destiné à protéger des pierres le tendre pied de nos montures et composé d'une plaque métallique en arc de cercle que l'on passe sur le

devant du sabot, et de deux pattes de fixation à l'arrière où sont attachés les lacets de cuir ? Pourtant Arthur n'arrivait à rien qui s'en approchât. La semelle était trop étroite et trop haute, la plaque ondulait et les pattes étaient trop grosses. « C'est presque ça, dit-il après avoir encore martelé la chose frénétiquement pendant une minute.

— C'est presque quoi ? » demandai-je.

Il reflanqua le fer dans le fourneau et ôta son tablier balafré par le feu au moment même où Galahad revenait avec Gwydre. Il apprit à son fils la nouvelle de la mort prochaine de Mordred, puis la trahison de Meurig, et finit par une simple question. « Gwydre, veux-tu être roi de Dumnonie ? »

Celui-ci parut très surpris. C'était un bel homme, mais jeune, très jeune. Et je crois qu'il n'était pas particulièrement ambitieux, bien que sa mère le fût pour lui. Il avait le visage long et osseux d'Arthur, empreint d'une expression de vigilance, comme s'il s'attendait toujours à ce que le destin lui portât un vilain coup. Il était mince, mais je l'avais suffisamment exercé à l'épée pour savoir qu'une force nerveuse habitait ce corps trompeusement frêle. « J'ai droit au trône, répondit-il avec circonspection.

— Parce que ton grand-père a couché avec ma mère, dit Arthur d'un air irrité, voilà d'où vient ton droit, Gwydre, et de rien d'autre. Ce que je veux savoir, c'est si tu souhaites vraiment être roi. »

Gwydre me lança des yeux un appel au secours, n'obtint rien et regarda de nouveau son père. « Je pense que oui.

— Pourquoi ? »

Le jeune homme hésita encore, et j'imagine qu'une armée de raisons tourbillonna dans sa tête, mais pour finir, il prit un air de défi. « Parce que je suis né pour l'être. Je suis autant que Mordred l'héritier d'Uther.

— Tu estimes que tu y as droit de naissance, hein ? » demanda Arthur d'un ton sarcastique. Il mit le soufflet en marche, faisant rugir le fourneau qui cracha des étincelles jusque dans sa hotte de brique. « Tout homme présent dans cette forge est fils de roi, sauf toi, Gwydre, dit-il d'un air féroce, et tu dis que tu es né pour l'être ?

— Alors, vous n'avez qu'à l'être, père, répliqua Gwydre, et je serai fils de roi.

— Bien dit », glissai-je.

Arthur me lança un regard de colère, puis tira un chiffon d'une pile posée à côté de l'enclume et se moucha dedans. Il le jeta dans le fourneau. Nous autres, nous nous contentions de souffler en tenant nos narines entre le pouce et l'index, mais il avait toujours été délicat. « Supposons, Gwydre, que tu appartiennes à une lignée de rois. Que tu sois le petit-fils d'Uther et donc que tu aies droit au trône de Dumnonie. Moi aussi j'y ai droit, mais j'ai choisi de ne pas le revendiquer. Je suis trop vieux. Pourquoi des hommes comme Derfel et Galahad devraient-ils combattre afin de te mettre sur le trône ? Dis-le-moi.

— Parce que je serai un bon roi, répondit Gwydre en rougissant, puis il me regarda. Et Morwenna serait aussi une bonne reine, ajouta-t-il.

— Tout prétendant promet toujours d'être un bon roi, grommela Arthur, et la plupart se révèlent fort mauvais souverains. Pourquoi serais-tu différent ?

— Dites-le-moi, père.

— Je te le demande !

— Mais si un père ne connaît pas le caractère de son fils, qui le connaîtra ? » riposta Gwydre.

Arthur alla à la porte de la forge, l'ouvrit et regarda dans la cour de l'écurie. Elle était déserte, sauf la bande habituelle de chiens, aussi se retourna-t-il. « Tu es un homme bien, mon fils, dit-il de mauvaise grâce, un homme honnête. Je suis fier de toi, mais tu penses trop de bien de ce monde. Il y a le mal, là, dehors, le vrai mal, et tu n'y crois pas.

— Y croyiez-vous quand vous aviez mon âge ? »

Arthur reconnut la justesse de la question par un pâle sourire. « Quand j'avais ton âge, je croyais pouvoir changer le monde. Je croyais qu'il n'avait besoin que d'honnêteté et de gentillesse. Je croyais que si l'on traitait bien les gens, si on leur apportait la paix, si on leur offrait la justice, ils vous en tiendraient gré. Je pensais pouvoir dissoudre le mal par le bien. » Il fit une pause. « Je devais croire que les gens

réagissaient comme les chiens, reprit-il d'un air piteux, et que si on leur donnait assez d'affection, ils seraient dociles, mais les hommes ne sont pas des chiens, Gwydre, ce sont des loups. Un roi doit gouverner un millier d'ambitions toutes couvées par des fourbes. On te flattera et, derrière ton dos, on se moquera de toi. Des hommes te jureront fidélité éternelle un jour et comploteront ta mort le lendemain. Si tu survis à leurs complots, tu finiras, comme moi, par avoir une barbe grise, tu te retourneras sur ton passé et tu t'apercevras que tu n'as rien accompli. Rien. Les bébés que tu avais admirés dans les bras de leurs mères seront devenus des tueurs, la justice que tu avais fait respecter sera à vendre, ceux que tu avais protégés auront toujours faim et l'ennemi que tu avais défait menacera encore tes frontières. » Sa colère n'avait fait que grandir, mais il l'adoucit d'un sourire. « C'est cela que tu désires ? »

Gwydre fixait son père dans les yeux. Je pensai un moment qu'il allait faiblir, ou peut-être discuter, mais il fit à Arthur la bonne réponse. « Ce que je veux, père, c'est traiter bien les gens, leur donner la paix et leur offrir la justice. »

Arthur sourit d'entendre qu'on lui resservait ses propres mots. « Alors, peut-être devrions-nous essayer de te faire roi, Gwydre. Mais comment ? » Il revint à son fourneau. « Nos lanciers ne pourront pas traverser le Gwent, Meurig nous en empêchera, et sans lanciers, nous n'obtiendrons pas le trône.

— Des bateaux, dit Gwydre.

— Des bateaux ? demanda Arthur.

— Il doit y avoir, sur notre côte, une quarantaine de bateaux de pêche, et chacun peut transporter dix à douze hommes.

— Mais pas les chevaux, dit Galahad, je doute qu'on puisse y embarquer des chevaux.

— Alors, nous combattrons sans chevaux, répliqua Gwydre.

— Il se peut même que nous n'ayons pas besoin de combattre, dit Arthur. Si nous arrivons les premiers en Dumnonie, et si Sagramor nous rejoint, je pense que le jeune Meurig hésitera peut-être. Et si Œngus Mac Airem envoie une bande de guerriers en direction du Gwent, cela effraiera encore plus Meurig. Nous pourrons probablement lui glacer l'âme si nous paraissons assez menaçants.

— Pourquoi Œngus nous aiderait-il à combattre sa propre fille ? demandai-je.

— Parce qu'il n'en fait pas grand cas, répondit Arthur. Et nous ne combattons pas sa fille, Derfel, nous combattons Sansum. Argante peut rester en Dumnonie, mais elle ne saurait être reine si Mordred est mort. » Il éternua de nouveau. « Je pense, Derfel, que tu devrais partir bientôt là-bas.

— Pour y faire quoi, Seigneur ?

— Démasquer le Seigneur des Souris. Il complote, il a besoin qu'un chat lui donne une leçon et tu as des griffes affilées. Et puis tu peux déployer la bannière de Gwydre. À moi c'est impossible, parce que cela provoquerait trop Meurig, mais toi, tu peux traverser la Severn sans éveiller de soupçons, et quand la nouvelle de la mort de Mordred arrivera, tu proclameras le nom de Gwydre à Caer Cadarn et tu empêcheras Sansum et Argante d'atteindre le Gwent. Mets-les tous deux sous bonne garde et dis-leur que c'est pour les protéger.

— J'aurai besoin d'hommes.

— Prends-en plein un bateau, et mets à contribution ceux d'Issa, répondit Arthur tout revigoré par la nécessité de prendre des décisions. Sagramor te fournira des troupes, et dès que j'apprendrai la mort de Mordred, j'amènerai Gwydre avec tous mes lanciers. Si je suis encore vivant, bien sûr, dit-il en éternuant de nouveau.

— Tu survivras, dit froidement Galahad.

— La semaine prochaine, Derfel, pars la semaine prochaine. » Arthur me regarda de ses yeux rougis par le rhume.

« Oui, Seigneur. »

Il se pencha pour jeter une autre poignée de charbon de bois dans le fourneau ardent. « Les Dieux savent que je n'ai jamais désiré ce trône, mais d'une manière ou d'une autre, j'ai passé ma vie à combattre pour lui. » Il renifla. « Nous allons former une flottille, Derfel, et tu rassembleras les lanciers à Caer Cadarn. Si nous avons l'air assez forts, Meurig y réfléchira à deux fois.

— Sinon ?

— Nous aurons perdu. À moins de déclencher une guerre, et je ne suis pas certain de le vouloir.

— Vous ne désirez jamais la guerre, Seigneur, mais vous gagnez toujours les batailles.

— Jusqu'ici, répliqua Arthur, jusqu'ici. »

Il ramassa ses pinces pour sortir le fer du feu, et je partis à la recherche du bateau grâce auquel je pourrais m'emparer d'un royaume.

Le lendemain matin, à la marée descendante, par un vent d'ouest dont les coups de fouet crêtaient l'Usk de vagues courtes et fortes, j'embarquai sur le bateau de mon beau-frère, Balig, pêcheur qui avait épousé Linna, ma demi-sœur. Cela l'avait amusé de découvrir qu'il était parent d'un seigneur de Dumnonie. Il avait aussi su tirer profit de cette parenté imprévue, mais méritait sa bonne fortune car c'était un homme compétent et honnête. Il ordonna à six de mes lanciers de prendre les longues rames de son embarcation et aux quatre autres de s'accroupir dans la sentine. Je n'avais à Isca qu'une douzaine d'hommes, le reste étant avec Issa, mais j'estimais qu'avec ces dix-là, je pouvais arriver sain et sauf à Dun Caric. Balig me fit asseoir sur un coffre, près du gouvernail. « Et vomis par-dessus le plat-bord, Seigneur.

— N'est-ce pas ce que je fais toujours ?

— Non. La dernière fois, t'as rempli les dalots de ton petit-déjeuner. C'est gâcher la nourriture des poissons, ça. Largue les amarres, crapaud bouffé aux vers ! » cria-t-il à son équipage, un esclave saxon qui avait été fait prisonnier lors de la bataille du Mynydd Baddon, mais qui maintenant avait une épouse bretonne, deux enfants et entretenait une amitié bruyante avec Balig. « Il s'y connaît en bateau, ça je peux le dire », déclara Balig en parlant du Saxon, puis il se pencha sur l'amarre arrière qui rattachait encore l'embarcation à la rive. Il était sur le point de larguer la corde lorsqu'un cri retentit et, levant tous deux les yeux, nous vîmes Taliesin qui se précipitait vers nous, du tertre herbu de l'amphithéâtre d'Isca. Balig ne lâcha pas la ligne d'amarrage. « Tu veux que j'attende, Seigneur ?

— Oui, répondis-je en me levant.

— Je viens avec vous, cria le barde, attendez ! » Il ne portait qu'un petit sac de cuir et une harpe dorée. « Attendez ! » cria-t-il de nouveau, puis il retroussa sa longue cotte blanche, ôta ses souliers et se mit à patauger dans la boue visqueuse de la berge.

« Peux pas attendre éternellement, grommela Balig tandis que le barde traversait péniblement le banc de vase. La marée descend vite.

— J’arrive, j’arrive ! » cria Taliesin. Il lança à bord sa harpe, son sac et ses souliers, retroussa plus haut son vêtement et pataugea dans l’eau. Balig tendit le bras, saisit la main du barde et le hissa sans cérémonie par-dessus le plat-bord. Taliesin s’étala sur le pont, récupéra ses chaussures, son sac et sa harpe, puis essora le jupon de sa cotte. « Seigneur, cela ne vous ennuie pas si je viens ? me demanda-t-il, le bandeau d’argent posé de travers sur ses cheveux noirs.

— Pourquoi est-ce que cela m’ennuierait ?

— Mais je n’ai pas l’intention de vous accompagner. Je veux juste passer en Dumnonie. » Il redressa son bandeau, puis fronça les sourcils en regardant mes lanciers qui souriaient d’une oreille à l’autre. « Ces hommes savent ramer ?

— Sûr qu’non, répondit Balig à ma place. C’est des lanciers, i‘savent rien de rien. Et tous ensemble, hein, espèce d’bâtards ! Prêts ? Pourrais aussi bien apprendre à danser à des cochons. »

Il y avait environ quatre lieues entre Isca et la pleine mer, quatre lieues que nous couvrîmes rapidement parce que notre bateau était porté par la marée descendante et le courant tourbillonnant de la rivière. L’Usk glissait entre des bancs de vase miroitants qui bordaient des champs en friche, des bois dénudés et de vastes marais. Des nasses en osier étaient disposées sur les berges où des hérons et des mouettes picoraient les saumons qui se débattaient, échoués par la marée descendante. Des chevaliers gambettes appelaient plaintivement tandis que des bécassines prenaient de l’altitude pour descendre en piqué au-dessus de leurs nids. Nous avions à peine besoin des avirons car la marée et le courant nous emportaient vite, et lorsque nous arrivâmes à l’estuaire où la rivière se jetait dans la Severn, Balig et son homme d’équipage hissèrent une voile brune déguenillée qui prit le vent d’ouest et lança le bateau en avant. « Bordez les rames », ordonna-t-il à mes hommes, puis il s’empara du grand gouvernail et demeura là, tout content, tandis que la proue ronde du petit bateau fendait les premières grosses vagues. « La mer sera guillerette aujourd’hui, Seigneur, dit-il joyeusement. Écopez-moi cette eau ! cria-t-il à mes lanciers. Tout ce qu’est mouillé doit rester hors du bateau, pas dedans. » Mes nausées naissantes firent

éclore un grand sourire sur son visage. « Trois heures, Seigneur, pas plus, et on vous débarque.

— Vous n'aimez pas les bateaux ? me demanda Taliesin.

— Je les déteste.

— Une prière à Manawydan devrait éloigner le mal de mer », dit-il calmement. Il avait traîné un tas de filets à côté de mon coffre et s'était assis dessus. Apparemment, les violents mouvements de l'embarcation ne le gênaient pas, en fait il semblait y prendre plaisir. « J'ai dormi cette nuit dans l'amphithéâtre. J'aime bien faire ça, poursuivit-il quand il vit que j'étais trop malade pour répondre. Les sièges en gradins agissent comme une tour des songes. »

Je lui jetai un coup d'œil, ces deux derniers mots apaisant un peu mon mal de mer car ils me rappelaient Merlin qui, autrefois, avait une tour des songes au sommet du Tor d'Ynys Wydryn. C'était une structure en bois, creuse, qui, prétendait-il, amplifiait les messages des Dieux, et je comprenais comment l'amphithéâtre romain d'Isca, avec ses hauts gradins, pouvait accomplir le même office. Je réussis à lui demander : « As-tu vu l'avenir ?

— Une partie seulement, mais j'ai aussi rencontré Merlin dans mon rêve. »

Ce nom chassa mes derniers haut-le-cœur. « Tu as parlé à Merlin ?

— Lui m'a parlé, précisa Taliesin, mais il ne pouvait pas m'entendre.

— Qu'a-t-il dit ?

— Plus que je ne peux vous répéter, Seigneur, et rien que vous désiriez entendre.

— Quoi, par exemple ? »

Il se raccrocha à l'étambot tandis que le bateau tanguait en dévalant la pente d'une vague. L'eau nous éclaboussa depuis l'avant et mouilla les paquets qui contenaient nos armures. Taliesin s'assura que sa harpe était bien protégée sous sa cotte, puis toucha le bandeau en argent qui entourait sa tête tonsurée pour s'assurer qu'il était toujours en place. « Je pense, Seigneur, que vous allez au-devant du danger, dit-il calmement.

— Est-ce le message de Merlin, demandai-je en touchant le fer de la garde d'Hywelbane, ou l'une de tes visions ?

— Seulement une vision, avoua-t-il, et comme je vous l'ai dit un jour, Seigneur, il vaut mieux voir clairement le présent que d'essayer de discerner une forme dans les visions de l'avenir. » Il fit une pause, réfléchissant soigneusement à ce qu'il allait dire. « Je crois que vous n'avez pas appris avec certitude la nouvelle de la mort de Mordred ?

— Non.

— Si ma vision est bonne, votre roi n'est pas malade du tout, il est guéri. Je peux me tromper, en fait, je voudrais bien me tromper, mais avez-vous reçu des présages ?

— Sur la mort de Mordred ?

— Sur votre propre avenir, Seigneur. »

Je réfléchis une seconde. Il y avait eu le petit augure du filet remonté par le pêcheur de saumon, mais je l'attribuais à mes peurs superstitieuses plutôt qu'aux Dieux. Plus inquiétant, la petite agate bleu-vert sertie dans la bague donnée par Aelle à Ceinwyn avait disparu, et l'on avait volé l'une de mes vieilles capes ; cela pouvait être interprété comme de mauvais présages, mais aussi n'être que de simples accidents. C'était difficile à dire, et aucune de ces pertes ne semblait assez sinistre pour que j'en parle à Taliesin. « Rien ne m'a tracassé dernièrement, lui dis-je.

— Bien », répondit-il en se balançant avec le bateau. Ses longs cheveux noirs voltigeaient dans le vent qui gonflait le ventre de notre voile et faisait claquer ses bords effrangés. Il écrémait aussi la crête blanche des vagues et envoyait l'écume à bord, mais je crois bien que plus d'eau s'introduisait dans le bateau par ses joints qui bâillaient que par-dessus ses plats-bords. Mes lanciers écopaient vigoureusement. « Je pense que Mordred vit encore, reprit Taliesin en ignorant l'activité frénétique de mes hommes, et que la nouvelle de sa mort imminente est une ruse. Mais je ne saurais en jurer. Parfois, on prend ses propres peurs pour une prophétie. Cependant je n'ai pas imaginé Merlin ni aucune des paroles qu'il a prononcées dans mon rêve. »

À nouveau, je touchai la garde d'Hywelbane. J'avais toujours pensé que toute nouvelle de Merlin serait rassurante, mais les calmes propos de Taliesin me donnaient le frisson.

« J'ai rêvé que Merlin se trouvait dans un bois touffu, poursuivit le barde de sa voix claire, et qu'il ne pouvait en sortir ; chaque fois qu'un sentier s'ouvrait devant lui, un arbre gémissait et se déplaçait comme une grande bête pour lui barrer le chemin. Ce songe me dit que Merlin est en danger. Je lui parlais, mais il ne pouvait m'entendre. Ce qu'il m'a dit, je pense, c'était qu'on ne pouvait pas l'atteindre. Si l'on envoyait des hommes pour le trouver, ils échoueraient et pourraient même mourir. Pourtant il a besoin d'aide, cela je le sais, car c'est lui qui m'a envoyé le rêve.

— Où est ce bois ? »

Le barde tourna vers moi ses yeux noirs, enfoncés dans leurs orbites. « Ce n'est peut-être pas un vrai bois, Seigneur. Les songes sont comme les chansons. Leur but n'est pas d'offrir une image exacte du monde, mais de le suggérer. Le bois, je pense, signifie que Merlin est emprisonné.

— Par Nimue », dis-je, car je ne voyais personne d'autre capable de défier le druide.

Taliesin hocha la tête. « Son geôlier, c'est elle, je pense. Nimue veut son pouvoir, et quand elle l'aura, elle l'utilisera pour imposer son rêve à la Bretagne. »

Il m'était difficile de penser à Merlin et à Nimue. Pendant des années, nous avions vécu sans eux et les frontières de notre monde s'étaient figées, claires et nettes. Nous étions liés à l'existence de Mordred, aux ambitions de Meurig, et aux espoirs d'Arthur, et non aux incertitudes embrumées, tourbillonnantes, des songes de Merlin. « Mais le rêve de Nimue est le même que celui de Merlin, objectai-je.

— Non, Seigneur, pas du tout.

— Elle veut la même chose que lui, restaurer les Dieux.

— Merlin a donné Excalibur à Arthur. Vous ne voyez pas qu'avec ce don il lui a livré une partie de son pouvoir ? Longtemps, je me suis interrogé à ce propos, car Merlin n'a jamais voulu m'expliquer ses raisons, mais je crois avoir compris maintenant. Merlin savait que si les Dieux échouaient,

Arthur pourrait réussir. Et Arthur l'a fait, mais sa victoire n'a pas été totale au Mynydd Baddon. Elle a laissé l'île de Bretagne entre des mains bretonnes, mais n'a pas vaincu les chrétiens, et ça, c'est une défaite pour les anciens Dieux. Nimue n'acceptera jamais cette demi-victoire, Seigneur. Pour elle, c'est les Dieux ou rien. Peu lui importe que l'horreur s'abatte sur la Bretagne du moment que les Dieux reviennent écraser ses ennemis, et pour accomplir cela, elle a besoin d'Excalibur. Elle veut la moindre bribe de pouvoir de sorte que, lorsqu'elle rallumera les feux, les Dieux n'aient pas d'autre choix que de répondre. »

Alors, je compris. « Et avec Excalibur, elle voudra Gwydre.

— Certes, Seigneur. Le fils d'un chef est une source de pouvoir et Arthur, qu'il le veuille ou non, est toujours le chef le plus fameux de Bretagne. S'il avait accepté le trône, on l'aurait nommé Grand Roi. Aussi, oui, elle veut Gwydre. »

Je contemplai le profil de Taliesin. Il semblait vraiment jouir des mouvements terrifiants du bateau. « Pourquoi me dis-tu cela ? » lui demandai-je.

Ma question le laissa perplexe. « Pourquoi ne pas vous le dire ?

— Parce qu'en le faisant, tu m'avertis que je dois protéger Gwydre, et si je protège Gwydre, alors j'empêche le retour des Dieux. Et toi, si je ne me trompe, tu aimerais bien voir les Dieux revenir.

— Oui, mais Merlin m'a demandé de vous le dire.

— Pourquoi Merlin voudrait-il que je protège Gwydre ? Il souhaite que les Dieux reviennent !

— Vous oubliez, Seigneur, que Merlin prévoit deux chemins. L'un est celui des Dieux, l'autre celui de l'homme, et ce dernier passe par Arthur. Si Arthur est anéanti, il ne nous reste plus que les Dieux, et Merlin sait que les Dieux ne nous écoutent plus. Souvenez-vous de ce qui est arrivé à Gauvain.

— Il est mort, mais il portait sa bannière dans la bataille, dis-je tristement.

— Il est mort, et fut alors placé dans le Chaudron de Clyddno Eiddyn. Il aurait dû revenir à la vie, Seigneur, car tel est le pouvoir du Chaudron, mais ce n'est pas arrivé. Il n'a pas respiré de nouveau, et cela signifie sûrement que l'ancienne

magie décline. Elle n'est pas morte, et je crains qu'elle ne cause de grands méfaits avant de mourir, mais Merlin, je pense, nous conseille de nous tourner vers l'homme, et non vers les Dieux, pour obtenir ce que nous souhaitons. »

Je fermai les yeux lorsqu'une grosse vague se brisa en écume blanche sur la haute proue du bateau. « Tu disais, poursuivis-je lorsque les embruns furent retombés, que Merlin a échoué ?

— Je pense que Merlin a compris qu'il avait échoué lorsque le Chaudron n'a pas fait revivre Gauvain. Autrement, pourquoi aurait-il amené le cadavre au Mynydd Baddon ? Si Merlin avait pensé, rien que pendant un battement de cœur, qu'il pouvait utiliser le corps de Gauvain pour évoquer les Dieux, alors il n'aurait jamais gaspillé sa magie dans la bataille.

— Il a tout de même ramené les cendres à Nimue.

— Exact, mais c'était parce qu'il avait promis de l'aider, et les cendres de Gauvain avaient dû garder une partie du pouvoir de son cadavre. Même si Merlin sait qu'il a échoué, comme tout homme, il a du mal à renoncer à son rêve, et peut-être croit-il que l'énergie de Nimue pourrait s'avérer efficace. Mais ce qu'il n'avait pas prévu, Seigneur, c'était qu'elle puisse le maltraiter à ce point.

— Le punir, dis-je amèrement.

— Oui. Elle le méprise parce qu'il a échoué, et elle croit qu'il lui dissimule des connaissances ; en ce moment même, Seigneur, au cœur de cette bourrasque, elle soutire de force ses secrets à Merlin. Elle sait beaucoup de choses, mais pas tout, cependant si mon rêve ne me trompe pas, elle lui arrache ses connaissances. Cela lui prendra peut-être des mois, ou des années, d'apprendre tout ce dont elle a besoin, mais elle apprendra, Seigneur, et quand elle saura, elle utilisera ce pouvoir. Et vous serez le premier, je crois, à vous en apercevoir. » Il s'accrocha aux filets tandis que le bateau plongeait d'une façon alarmante. « Merlin m'a ordonné de vous avertir, Seigneur, et je le fais, mais contre quoi ? Je l'ignore. » Il sourit en s'excusant.

« Contre ce voyage en Dumnonie ? demandai-je.

— Non. Je pense que le danger que vous courez est bien plus grand que tout ce que vos ennemis ont pu projeter en Dumnonie. En fait, il est si grand, Seigneur, que Merlin en pleurait. Il m'a dit aussi qu'il désirait mourir. » Taliesin regarda la voile. « Si je savais où il est, Seigneur, et si j'en avais le pouvoir, je vous enverrais le tuer. Mais il faut attendre que Nimue se révèle à nous. »

J'empoignai la garde froide d'Hywelbane. « Alors, que me conseilles-tu de faire ?

— Ce n'est pas à quelqu'un comme moi à donner des avis aux seigneurs. » Taliesin se tourna vers moi et sourit. Soudain je vis que ses yeux enfoncés étaient glacés. « Peu m'importe, Seigneur, que vous viviez ou que vous mouriez, car je suis le chanteur et vous êtes ma chanson ; pour le moment, je l'avoue, je vous suis pour découvrir la mélodie et, s'il le faut, la modifier. Merlin me l'a demandé, et je le ferai pour lui, mais je pense qu'il est en train de vous épargner un danger pour vous exposer à un autre plus grand encore.

— Ce que tu dis n'a pas de sens, répliquai-je rudement.

— Oui, Seigneur, ni vous ni moi n'y comprenons encore goutte. Mais je suis certain que cela deviendra clair. » Il semblait vraiment calme, pourtant mes craintes étaient aussi grises que les nuages au-dessus de nous, et aussi tumultueuses que la mer en dessous. Je touchai la garde rassurante d'Hywelbane, priai Manawydan, et me dis que l'avertissement de Taliesin n'était qu'un rêve, rien qu'un rêve, et que les rêves ne tuent pas.

Mais ils le peuvent, et ils le font. Et quelque part en Bretagne, dans un lieu sinistre, Nimue possédait le Chaudron de Clyddno Eiddyn et s'en servait pour transformer nos rêves en cauchemars.

*

Balig nous débarqua sur une plage de la côte dumnonienne. Taliesin me dit joyeusement adieu, puis s'éloigna à longues enjambées dans les dunes. « Sais-tu où tu vas ? lui criai-je.

— Je le saurai quand j'y serai, Seigneur », répondit-il, puis il disparut.

Nous endossâmes nos armures. Je n'avais pas apporté mon plus bel harnois, simplement un vieux plastron encore utilisable et un casque cabossé. Je balançai mon bouclier sur mon dos, ramassai ma lance et suivis Taliesin. « Vous savez où nous sommes, Seigneur ? me demanda Eachern.

— Pas très loin du but. » Sous la pluie, je distinguai une chaîne de collines, vers le sud. « Passons sur l'autre versant et nous arriverons à Dun Caric.

— Vous voulez que je déploie la bannière, Seigneur ? » Au lieu de la mienne portant l'étoile, nous avions apporté celle de Gwydre qui arborait l'ours d'Arthur enlacé au dragon de la Dumnonie, mais je décidai de ne pas la dérouler. Dans le vent, une bannière est un embarras et, en outre, onze lanciers marchant sous un grand étendard éclatant paraîtraient plus ridicules qu'impressionnants, aussi je préférai attendre que les hommes d'Issa soient venus renforcer notre petite bande pour déployer notre enseigne sur sa longue hampe.

Nous trouvâmes un sentier dans les dunes et le suivîmes dans un bois de petits buissons épineux et de coudriers jusqu'à un minuscule hameau de six masures. Les gens s'enfuirent en nous voyant, ne laissant qu'une vieille femme trop courbée et percluse pour se déplacer vite. Elle s'accroupit et cracha d'un air de défi lorsque nous approchâmes. « Vous ne trouverez rien ici, dit-elle d'une voix rauque, nous n'avons que des tas de fumier et la faim au ventre, Seigneurs, c'est tout ce que vous tirerez de nous. »

Je m'accroupis à côté d'elle. « Nous ne voulons que des informations.

— Des informations ? » Ce mot semblait lui être étranger.

« Savez-vous qui est votre roi ? lui demandai-je doucement.

— Uther, Seigneur. Un homme fort, ça oui, Seigneur. Fort comme un dieu ! »

Il était clair que nous ne tirerions aucun renseignement de ce hameau, du moins nul qui se tienne, aussi nous poursuivîmes notre route, nous arrêtant seulement pour manger un peu de pain et de viande séchée que nous portions dans nos besaces.

J'étais dans mon pays, et j'avais l'impression curieuse de marcher en terre ennemie ; je me reprochais d'avoir accordé trop de foi aux vagues avertissements de Taliesin, pourtant je m'en tins aux chemins couverts et, comme la nuit tombait, je conduisis ma petite compagnie par un bois de hêtre jusque sur un terrain plus élevé où nous pourrions peut-être apercevoir d'autres lanciers. Nous n'en vîmes pas mais, loin au sud, un rayon errant du soleil mourant transperça un banc de nuages pour illuminer le Tor vert et brillant d'Ynys Wydryn.

Nous n'allumâmes pas de feu. Nous dormîmes sous les hêtres et, au matin, nous nous réveillâmes raides et glacés. Nous reprîmes notre marche vers l'est, à l'abri des arbres dépourvus de feuilles alors qu'en dessous de nous, dans les champs au sol gras et détrempé, des laboureurs traçaient péniblement leurs sillons, des femmes semaient et des petits enfants couraient en criant pour éloigner les oiseaux des précieuses graines. « Je faisais ça en Irlande, dit Eachern. J'ai passé la moitié de mon enfance à effrayer les oiseaux.

— Clouer un corbeau à la charrue, ça suffit, proposa l'un de ses compagnons.

— Clouer des corbeaux à tous les arbres autour du champ, suggéra un autre.

— Ça les arrête pas, intervint un troisième, mais avec ça on se sent mieux. »

Nous suivions une sente étroite entre des haies épaisses. Les feuilles ne s'étaient pas déployées pour dissimuler les nids, aussi les pies et les geais s'affairaient à voler les œufs, et ils protestèrent à grands cris quand nous nous rapprochâmes. « Les gens vont savoir que nous sommes ici, Seigneur, dit Eachern, ils ne peuvent pas nous voir, mais ils le sauront en entendant les geais.

— Peu importe », répliquai-je. Je ne savais même pas pourquoi je prenais autant de précautions, sauf que nous étions peu nombreux et que, comme la plupart des guerriers, j'aspirais à la sécurité qu'apporte le grand nombre et savais que je me sentirais bien plus à l'aise une fois que le reste de mes hommes seraient autour de moi. Jusqu'à ce moment, il faudrait nous dissimuler le mieux possible, mais au milieu de la matinée,

notre route nous amena à découvert, dans les prés qui menaient à la Voie du Fossé. Des lièvres dansaient sur la prairie et des alouettes chantaient au-dessus de nos têtes. Nous n'aperçûmes personne, cependant des paysans nous avaient sans doute vus et la nouvelle de notre passage allait se transmettre rapidement dans tout le coin. Des hommes armés éveillaient toujours l'inquiétude, aussi je demandai à mes hommes de porter leurs boucliers devant eux afin que leurs emblèmes prouvent aux gens du pays que nous étions des amis. Ce ne fut qu'après avoir traversé la voie romaine, à proximité de Dun Caric, que j'aperçus un être humain ; c'était une femme et comme nous étions encore trop loin pour qu'elle distingue les étoiles sur nos écus, elle s'enfuit dans les bois, derrière le village, pour se cacher parmi les arbres. « Les gens sont nerveux, dis-je à Eachern.

— Ils ont entendu dire que Mordred était mourant, répondit-il en crachant, et ils ont peur de ce qui va se passer, cependant ils devraient se réjouir de la mort de ce bâtard. » Quand Mordred était enfant, Eachern avait été l'un de ses gardes et l'Irlandais en avait gardé une profonde haine pour le roi. J'aimais beaucoup Eachern. Il n'était pas astucieux, mais loyal, opiniâtre et vigoureux au combat. « Ils croient qu'il va y avoir la guerre, Seigneur. »

Nous pataugeâmes dans le ruisseau, au pied de Dun Caric, contournâmes les maisons et atteignîmes le sentier abrupt menant à la palissade qui entourait la petite colline. Tout était tranquille. Il n'y avait même pas de chiens dans la rue du village et, plus inquiétant encore, nul lancier ne gardait le portail. « Issa n'est pas là », dis-je en touchant la garde d'Hywelbane. Son absence n'avait rien d'inhabituel en soi, car il passait une grande partie de son temps dans d'autres parties de la Dumnonie, mais je ne voyais pas pourquoi il aurait laissé Dun Caric sans défense. Je jetai un coup d'œil sur le village dont les portes semblaient fermées à double tour. Aucune fumée ne montait des toits, pas même de la forge.

« Toujours pas de chiens », dit Eachern d'un air sinistre. On gardait habituellement une meute aux alentours du manoir de Dun Caric, et certains auraient dû se précipiter à notre

rencontre. Par contre, des corbeaux tapageurs étaient posés sur le toit et d'autres criaient, perchés sur la palissade. L'un d'eux s'envola, emportant dans son bec un gros morceau grumeleux de viande rouge.

Aucun de nous ne parla tandis que nous gravissions la colline. Le silence avait été le premier signe de l'horreur, puis les corbeaux, et à mi-pente nous sentîmes cette puanteur douceâtre de la mort qui vous prend à la gorge, et l'odeur plus forte que le silence et plus éloquente que les charognards nous avertit de ce qui nous attendait derrière les portes ouvertes. La mort, rien que la mort. Dun Caric était devenu un antre de mort. Des corps d'hommes et de femmes étaient disséminés dans tout l'enclos et s'empilaient à l'intérieur. Quarante-six cadavres, tous sans tête. Le sol était trempé de sang. On avait pillé le manoir, les coffres et les paniers étaient retournés, les étables vides. Même les chiens avaient été tués, mais eux du moins, on ne les avait pas décapités. Les seuls êtres vivants étaient les chats et les corbeaux qui s'enfuirent en nous entendant arriver.

Je traversai tout cela, comme hébété. Aussi, je ne m'aperçus pas tout de suite qu'il n'y avait que dix jeunes hommes parmi les morts. Ce devait être les gardes laissés par Issa, et les autres corps, des membres de leurs familles. Pyrlig était là, le pauvre Pyrlig resté à Dun Caric parce qu'il savait qu'il ne pouvait rivaliser avec Taliesin, et maintenant il reposait là, mort ; sa robe blanche était trempée de sang, ses mains de harpiste portaient de nombreuses blessures reçues sans doute lorsqu'il avait tenté de parer les coups d'épée. Issa n'était pas là, ni Scarah, son épouse, car il n'y avait pas de jeunes femmes dans ce charnier, ni d'enfants. On avait dû les emmener pour en faire soit des jouets soit des esclaves, et massacrer les vieux, les bébés et les gardes et emporter leurs têtes comme trophées. Le carnage était récent car aucun cadavre n'avait commencé à enfler ou à pourrir. Des mouches grouillaient dans le sang, mais aucun asticot ne se tortillait dans les blessures béantes provoquées par les lances et les épées.

Je vis que la grande porte avait été arrachée de ses gonds, cependant il n'y avait nul signe de bataille et je soupçonnai ceux

qui avaient perpétré ce massacre d'avoir été invités à entrer dans l'enclos du manoir.

« Qui a fait cela, Seigneur ? demanda l'un de mes lanciers.

— Mordred, dis-je sombrement.

— Mais il est mort ! Ou mourant !

— Il nous l'a juste fait croire. » Je ne trouvais aucune autre explication. Taliesin m'avait averti et je craignais que le barde n'ait vu juste. Mordred n'était pas du tout mourant, il était revenu et avait lâché sa bande de soudards sur son propre pays. La rumeur de sa mort avait eu pour dessein de faire croire aux gens qu'ils étaient en sécurité, et pendant tout ce temps il se préparait à revenir tuer tous les lanciers qui s'opposeraient à lui. Mordred était en train de rejeter tout frein, ce qui signifiait qu'après ce massacre, il avait dû partir vers l'est, à la recherche de Sagramor, ou tenter de surprendre Issa, dans le sud-ouest. Si Issa vivait encore.

C'était de notre faute, je suppose. Après la victoire du Mynydd Baddon, quand Arthur avait renoncé à gouverner, nous avions cru que la Dumnonie serait protégée par les guerriers fidèles à Arthur et à ses convictions, et que le pouvoir de Mordred serait restreint parce qu'il n'avait pas de lanciers. Aucun de nous n'avait prévu que notre victoire donnerait le goût de la guerre à notre roi, ni que ses succès attireraient des hommes sous sa bannière. Il avait maintenant des lances, et les lances procurent le pouvoir, et j'en voyais le premier exercice. Mordred écumait les terres de ceux qui avaient été placés là pour limiter son pouvoir royal et qui risquaient d'apporter leur soutien à Gwydre.

« Que faisons-nous, Seigneur ? me demanda Eachern.

— Nous rentrons à la maison, Eachern, nous retournons chez nous. » Et par là, j'entendais la Silurie. Nous ne pouvions rien faire ici. Nous n'étions que onze et je doutais de pouvoir rejoindre Sagramor dont les forces se trouvaient très loin à l'est. En outre, il n'avait pas besoin de nous. Mordred n'avait eu aucun mal à vaincre la petite garnison de Dun Caric, mais s'en prendre au Numide était une tout autre affaire. Je ne pouvais pas non plus espérer retrouver Issa, s'il vivait encore, aussi il ne nous restait plus qu'à rentrer chez nous, pleins de colère et de

frustration. Il m'est difficile de décrire la rage qui m'habitait. Au cœur, on y trouvait une froide haine pour Mordred, une haine impuissante et douloureuse parce que je savais que je ne pouvais rien faire pour apporter à ces gens, qui avaient été les miens, une rapide vengeance. J'avais aussi l'impression de les avoir abandonnés. J'éprouvais de la culpabilité, de la haine, de la pitié, et une tristesse douloureuse.

Je mis un homme de garde au portail grand ouvert pendant que nous tirions les corps dans le manoir. J'aurais bien aimé les brûler, mais il n'y avait pas assez de bois dans l'enclos et nous n'avions pas le temps de faire tomber le toit de chaume sur les cadavres, aussi nous nous contentâmes de bien les aligner, puis je priai Mithra de m'accorder une occasion de leur offrir une vengeance appropriée. « Nous ferions mieux de fouiller le village », dis-je à Eachern quand j'eus terminé ma prière, cependant on ne nous en laissa pas le temps. Ce jour-là, les Dieux nous avaient abandonnés.

L'homme posté à la porte n'avait pas bien monté la garde. Je ne peux pas l'en blâmer. Nous avions tous l'esprit troublé et la sentinelle avait dû garder les yeux fixés sur l'enclos trempé de sang et non sur les alentours, aussi n'aperçut-il les cavaliers que trop tard. Je l'entendis crier ; le temps que je sorte en courant du manoir, il était déjà mort et un homme à cheval arrachait sa lance du corps transpercé. « Tuez-le ! » hurlai-je et je me précipitai vers lui ; je m'attendais à ce qu'il fasse demi-tour et s'enfuie, mais il lâcha sa lance et éperonna sa monture pour pénétrer dans l'enclos. D'autres cavaliers le suivaient de près.

« Rassemblement ! » criai-je, et les neuf hommes restants se groupèrent autour de moi en un petit cercle de boucliers, bien que la plupart d'entre nous n'en aient plus, car nous les avions abandonnés pour traîner les morts dans le manoir. Certains n'avaient même pas de lance. Je tirai Hywelbane tout en sachant qu'il n'y avait guère d'espoir, car maintenant plus de vingt cavaliers avaient pénétré dans l'enclos et d'autres gravissaient la colline au galop. Ils avaient dû se cacher dans les bois en espérant le retour d'Issa. J'avais fait de même à Benoïc. Nous avions tué les Francs d'un avant-poste éloigné, puis

attendu les autres en embuscade, et aujourd'hui, je m'étais fourré dans un piège semblable.

Je ne reconnus aucun des cavaliers, ils ne portaient pas d'emblème sur leurs boucliers. Quelques-uns les avaient recouverts de poix, mais ces hommes n'appartenaient pas aux Blackshields d'Œngus Mac Airem. C'était une bande de vétérans balafrés de cicatrices, barbus, aux cheveux embroussaillés, et sinistrement sûrs d'eux. Leur chef montait un cheval noir et avait un beau casque aux protège-joues gravés. Il rit quand l'un de ses hommes déploya la bannière de Gwydre, puis se retourna et éperonna son cheval pour s'avancer vers moi. « Seigneur Derfel », me salua-t-il.

Durant quelques battements de cœur, je continuai à examiner l'enclos dans l'espoir farouche d'y trouver un moyen de fuir, mais nous étions encerclés par les cavaliers qui attendaient l'ordre de nous tuer. « Qui êtes-vous ? » demandai-je à l'homme au casque décoré.

Il se contenta de rabattre ses protège-joues. Puis il me sourit.

Ce n'était pas un sourire aimable, et celui qui l'arborait n'avait rien d'aimable non plus. Je regardai fixement Amhar, l'un des fils jumeaux d'Arthur. « Amhar ap Arthur », le saluai-je, puis je crachai.

« Prince Amhar », me corrigea-t-il. Comme son frère Loholt, il avait conçu une grande amertume de sa naissance illégitime et décidé récemment d'adopter le titre de prince, bien que son père ne fût pas roi. Cette prétention aurait paru pathétique si Amhar n'avait pas autant changé depuis la dernière fois que je l'avais brièvement aperçu, sur les pentes du Mynydd Baddon. Ce n'était plus un adolescent et il semblait vraiment redoutable. Sa barbe était plus fournie, une cicatrice lui mouchetait le nez et son plastron portait la marque d'une douzaine de coups de lance. Amhar, apparemment, avait grandi sur les champs de bataille d'Armorique et la maturité n'avait pas adouci son ressentiment maussade. « Je n'ai pas oublié tes insultes, au pied du Mynydd Baddon, me dit-il, et j'ai attendu avec impatience le jour où je pourrais te les faire payer. Mais je pense que mon frère sera encore plus content de te voir. »

C'était moi qui avais tenu le bras de Loholt pendant qu'Arthur lui tranchait la main.

« Où est ton frère ? demandai-je.

— Avec notre roi.

— Et votre roi, c'est qui ? » Je connaissais la réponse, mais voulais une confirmation.

« Le même que le tien, Derfel. Mon cher cousin Mordred. » Et en quel autre lieu les deux frères auraient-ils pu se rendre après leur défaite sur le Mynydd Baddon ? Comme beaucoup d'autres hommes sans maître de Bretagne, ils avaient cherché refuge auprès de Mordred, qui accueillait avec joie toutes les épées désespérées qui venaient se ranger sous sa bannière. Et combien Mordred avait-il dû se réjouir d'avoir les fils d'Arthur à ses côtés !

« Le roi vit ? demandai-je.

— Il est florissant ! répondit Amhar. Sa reine a envoyé de l'argent à Clovis qui a préféré prendre son or que nous combattre. » Il sourit et montra ses hommes du geste. « Aussi, nous voilà, Derfel. Nous venons finir ce que nous avons commencé ce matin.

— J'aurai ton âme pour ce que tu as fait à ces gens, dis-je en montrant avec Hywelbane le sang qui tournait au noir dans la cour de Dun Caric.

— Ce que tu auras, Derfel, répliqua Amhar en se penchant sur sa selle, c'est ce que moi, mon frère et notre cousin, nous déciderons de te donner. »

Je lui lançai un regard de défi. « J'ai servi loyalement votre cousin. »

Amhar sourit. « Mais je doute qu'il veuille encore de tes services.

— Alors, je quitterai ce pays.

— Je ne crois pas. Je pense que mon roi aimera te rencontrer une dernière fois, et je sais que mon frère a hâte de te parler.

— J'aimerais mieux partir.

— Non, tu viendras avec moi. Pose ton épée.

— Il faudra que tu viennes la prendre, Amhar.

— S'il le faut », répondit-il. Cette éventualité ne semblait pas l'inquiéter. Et pour cause ! Il nous surpassait en nombre et au moins la moitié de mes hommes n'avaient ni bouclier ni lance.

Je me tournai vers mes lanciers. « Si vous souhaitez vous rendre, leur dis-je, sortez du cercle. Quant à moi, je vais combattre. » Deux de mes hommes désarmés firent un pas hésitant en avant, mais Eachern grogna d'un air hargneux, et ils s'immobilisèrent. Je leur fis signe de partir. « Allez, dis-je tristement, je ne veux pas traverser le pont des épées avec des hommes qui m'accompagneraient à contrecœur. » Les deux lanciers s'en allèrent, mais Amhar fit un signe de tête à ses cavaliers qui les entourèrent, les frappèrent de leurs épées, et à nouveau le sang coula au sommet de Dun Caric. « Bâtard ! » dis-je et je courus vers Amhar, mais il tira sur les rênes et éperonna son cheval pour se mettre hors de portée, et pendant qu'il m'évitait, ses hommes se précipitèrent sur les miens.

Ce fut un autre massacre, et je ne pus rien faire pour l'empêcher. Eachern tua l'un de nos ennemis, mais pendant que sa lance était prise dans le ventre de cet homme, un autre cavalier le frappa par derrière. Mes autres hommes moururent aussi rapidement. Les lanciers d'Amhar furent miséricordieux, du moins en cela. Ils ne laissèrent pas les âmes de mes hommes s'attarder, ils les abattirent à coups de hache et les transpercèrent de leur lance avec une énergie féroce.

Je n'en sus que fort peu car, pendant que je poursuivais Amhar, l'un d'eux me porta un terrible coup sur la nuque. Je vacillai, la tête envahie par un brouillard noir zébré d'éclairs. Je me souviens être tombé à genoux, puis un second coup frappa mon casque et je crus que j'allais mourir. Mais Amhar me voulait vivant et lorsque je revins à moi, j'étais couché sur l'un des tas de fumiers de Dun Caric, les poignets ligotés avec une corde, et je vis le fourreau d'Hywelbane accroché à la taille d'Amhar. On m'avait ôté mon armure ainsi qu'un mince torque d'or que je portais au cou, mais les ennemis n'avaient pas trouvé la broche de Ceinwyn épinglée sous mon justaucorps. Ils étaient en train de décapiter mes lanciers. « Bâtard », crachai-je à Amhar, mais il se contenta de sourire et de retourner à sa

macabre occupation. Il trancha l'épine dorsale d'Eachern avec Hywelbane, puis saisit la tête par les cheveux et la lança sur la pile qui s'entassait dans une cape. « Belle épée, me dit-il en soupesant Hywelbane.

— Alors, sers-t'en pour m'envoyer vers l'Autre Monde.

— Mon frère ne me pardonnerait pas d'avoir montré tant de miséricorde », dit-il, puis il nettoya la lame de mon épée sur sa cape loqueteuse et la remit au fourreau. Il fit signe à trois de ses hommes d'avancer et tira un petit couteau de sa ceinture. « Au Mynydd Baddon, me dit-il, tu m'as traité de bâtard, de roquet, et de chiot infesté de vers. Crois-tu que je sois homme à oublier des insultes ?

— On n'oublie jamais la vérité, lui répondis-je, mais je dus me forcer pour donner un accent de défi à ma voix, car mon âme était épouvantée.

— Ta mort, on ne l'oubliera certes pas, mais pour le moment, tu devras te contenter des attentions d'un barbier. » Il fit un signe de tête à ses hommes.

Je me débattis, mais les mains liées, la tête m'élançant encore, je ne pouvais pas faire grand-chose pour leur résister. Deux hommes me plaquèrent contre le tas de fumier, un troisième me tenant par les cheveux m'immobilisa la tête pendant qu'Amhar, le genou appuyé sur ma poitrine, me coupait la barbe. Il le fit sans ménagements, m'enfonçant son couteau dans la chair à chaque coup, et il lança les poignées coupées à l'un de ses hommes souriants qui démêla les poils et en tressa une corde courte. Puis il en fit un nœud coulant et me le passa autour du cou. C'était l'insulte suprême infligée au guerrier captif, l'humiliation de porter une laisse d'esclave faite avec sa propre barbe. Quand ils eurent fini, ils se moquèrent de moi, puis Amhar me releva en tirant sur la laisse. « Nous avons infligé la même chose à Issa, dit-il.

— Menteur, rétorquai-je d'une voix faible.

— Et nous avons obligé sa femme à regarder, dit Amhar avec le sourire, puis nous l'avons lui aussi forcé à regarder pendant que nous nous occupions d'elle. Ils sont tous deux morts maintenant. »

Je lui crachai à la figure, mais il se contenta de rire. Je l'avais traité de menteur, pourtant je le croyais. Mordred avait efficacement préparé son retour en Bretagne. Il avait fait courir la nouvelle de sa mort imminente pendant qu'Argante envoyait par bateau sa réserve d'or à Clovis qui l'avait libéré. Mordred était passé en Dumnonie et maintenant il tuait ses ennemis. Issa était mort, je n'en doutais pas, ainsi que la plupart de ses lanciers, et ceux que j'avais laissés en Dumnonie étaient morts avec eux. J'étais prisonnier. Seul restait Sagramor.

Ils attachèrent ma laisse en poils de barbe à la queue du cheval d'Amhar, puis me firent marcher en direction du sud. Les quarante lanciers faisaient semblant de m'escorter, riant lorsque je trébuchais. Ils traînèrent dans la boue la bannière de Gwydre liée à la queue d'un autre cheval.

Ils m'amenèrent à Caer Cadarn et, une fois là, me jetèrent dans une cabane. Ce n'était pas celle où nous avions emprisonné Guenièvre, tant d'années auparavant, mais une bien plus petite avec une porte basse que je ne pus franchir qu'en rampant, poussé par les bottes et les hampes des lances de ceux qui m'avaient capturé. Je pénétrai à quatre pattes dans la pénombre de la hutte et là, je vis un autre prisonnier, un homme amené de Durnovarie, et dont le visage était rougi par les larmes. Il ne me reconnut pas tout de suite sans ma barbe, mais alors il hoqueta d'étonnement. « Derfel !

— L'évêque », dis-je d'une voix lasse, car c'était Sansum, et nous étions tous deux prisonniers de Mordred.

*

« C'est une erreur ! Je ne devrais pas être ici !

— C'est à eux qu'il faut le dire, pas à moi, répondis-je en montrant, d'un brusque mouvement de tête, les hommes qui montaient la garde à l'extérieur.

— Je n'ai rien fait. Que servir Argante ! Et regarde comment ils me récompensent !

— Taisez-vous.

— Oh, doux Jésus ! » Il tomba à genoux, étendit les bras et leva les yeux vers les toiles d'araignées suspendues au chaume. « Envoie-moi un ange ! Prends-moi sur ton suave sein !

— Allez-vous vous taire ? » lui lançai-je d'une voix hargneuse, mais il continua à prier et à pleurer tandis que je contemplais, morose, le sommet mouillé de Caer Cadarn où un tas de têtes coupées s'empilaient. Celles de mes hommes étaient là, rejointes par des douzaines d'autres que l'on avait amenées de toute la Dumnonie. Un fauteuil recouvert d'une étoffe bleu pâle était perché dessus : le trône de Mordred. Des femmes et des enfants, les familles des lanciers du roi, scrutaient le macabre entassement, et certains d'entre eux venaient jeter un coup d'œil par la porte basse de notre cabane et se moquaient de mon visage glabre.

« Où est Mordred ? demandai-je à Sansum.

— Comment le saurais-je ? répondit-il, interrompant ses prières.

— Alors, que savez-vous ? » Il retourna vers le banc à pas traînants. Il m'avait rendu un petit service en libérant maladroitement mes poignets de la corde, mais cela m'apporta peu de réconfort, car je voyais six lanciers garder la cabane, et ne doutais pas qu'il y en eût d'autres qu'il m'était impossible de voir. Un homme armé d'une lance se posta devant l'ouverture béante, me priant d'essayer de franchir à quatre pattes la porte basse pour lui donner ainsi une possibilité de m'embrocher. Je n'avais aucune chance de les vaincre. « Que savez-vous ? redemandai-je à Sansum.

— Le roi est revenu, il y a deux nuits de cela, avec des centaines d'hommes.

— Combien ? »

Il haussa les épaules. « Trois cents ? Quatre cents ? Je n'ai pas pu les compter, il y en avait tant. Ils ont tué Issa à Durnovarie. »

Je fermai les yeux et dis une prière pour le pauvre Issa et sa famille. « Quand vous ont-ils arrêté ?

— Hier. » Sansum avait l'air indigné. « Et sans raison ! Je lui ai souhaité la bienvenue ! J'ignorais qu'il était vivant, mais

j'étais content de le voir. Je m'en réjouissais ! Et ils m'ont arrêté !

— Quelle raison ont-ils invoqué ?

— Argante prétend que j'ai écrit à Meurig, mais ce n'est pas vrai, Seigneur ! Je n'ai aucune familiarité avec les lettres. Vous le savez.

— Mais ce n'est pas le cas de vos clercs, l'évêque. »

Sansum prit un air indigné. « Et pourquoi aurais-je écrit à Meurig ?

— Parce que vous complotiez de lui livrer le trône, Sansum, et ne le niez pas. Je lui ai parlé, il y a deux semaines.

— Je ne lui ai pas écrit », dit-il d'un air maussade.

Je le croyais, car Sansum avait toujours été trop prudent pour mettre ses projets sur le papier, mais je ne doutais pas qu'il ait envoyé des messagers. Et l'un d'entre eux, ou peut-être un clerc de la cour de Meurig, l'avait trahi auprès d'Argante qui avait toujours convoité le trésor de Sansum. « Vous méritez ce qui vous arrive. Vous avez comploté contre tous les rois qui ont été courtois avec vous.

— J'ai toujours désiré ce qu'il y avait de mieux pour mon pays et pour le Christ !

— Espèce de crapaud mangé aux vers, dis-je en crachant par terre. Tout ce que vous vouliez, c'était le pouvoir. »

Il fit le signe de croix et proféra d'un air de dégoût : « Tout est de la faute de Fergal.

— Pourquoi l'accuser, lui ?

— Parce qu'il veut être trésorier !

— Vous voulez dire qu'il veut être aussi riche que vous ?

— Moi ? » Sansum me regarda avec de grands yeux, en feignant la surprise. « Moi ? Riche ? Par le nom de Dieu, tout ce que j'ai fait, c'était mettre une somme dérisoire de côté au cas où le royaume en aurait besoin ! J'ai été prudent, Derfel, prudent. » Il continua à se justifier et, peu à peu, je compris qu'il croyait tout ce qu'il disait. Sansum pouvait trahir les gens, projeter de les faire tuer comme il l'avait tenté avec Arthur et moi le jour où nous étions partis arrêter Ligessac, saigner le Trésor à blanc, et pendant tout ce temps se persuader que ses actions étaient justifiées. Son seul mobile était l'ambition et il

me vint à l'idée, tandis que ce jour funeste faisait sournoisement place à la nuit, que lorsque le monde serait privé d'hommes comme Arthur et de rois comme Cuneglas, des créatures semblables à Sansum gouverneraient en tous lieux. Si Taliesin ne se trompait pas en disant que nos Dieux disparaîtraient, et avec eux, nos druides, et après eux, les grands rois, alors une tribu de Seigneurs des Souris viendraient régner sur nous.

Le lendemain amena le soleil et un vent capricieux qui rabattit vers notre cabane la puanteur des têtes coupées. On ne nous laissa pas sortir et nous fûmes obligés de nous soulager dans un coin. On ne nous donna rien à manger, on nous jeta seulement une vessie pleine d'eau infecte. On releva la garde, mais les nouveaux étaient tout aussi vigilants. Amhar vint nous voir une fois, mais seulement pour se réjouir avec malveillance. Il tira Hywelbane, en baisa la lame, la polit sur sa cape, puis tâta son fil bien affûté. « Assez tranchante pour te couper les mains, Derfel. Je suis sûr que mon frère aimerait en avoir une. Il pourra la faire monter sur son casque ! Et je prendrais l'autre. J'ai besoin d'un nouveau cimier. » Je ne répondis rien et, au bout d'un moment, il se lassa de ses tentatives de provocation et s'éloigna en décapitant les orties avec mon Hywelbane.

« Peut-être Sagramor va-t-il tuer Mordred, me chuchota Sansum.

— Je l'espère.

— C'est là que Mordred est allé, j'en suis sûr. Il est venu ici, il a envoyé Amhar à Dun Caric, et puis il est parti à cheval en direction de l'est.

— Combien d'hommes Sagramor a-t-il ?

— Deux cents.

— Ce n'est pas beaucoup.

— Peut-être Arthur viendra-t-il ? suggéra-t-il.

— Maintenant, il doit savoir que Mordred est revenu, mais il ne peut pas traverser le Gwent avec ses troupes car Meurig ne le laissera pas passer, ce qui signifie qu'il doit faire venir ses hommes par bateau. Et je doute qu'il le fasse.

— Pourquoi ?

— Parce que Mordred est le roi légitime, l'évêque, et Arthur, même s'il déteste Mordred, ne lui déniera pas ce droit. Il ne rompra pas le serment prêté à Uther.

— Il n'essaiera pas de venir à ton secours ?

— Comment le pourrait-il ? Dès que ces hommes verront Arthur approcher, ils nous trancheront la gorge.

— Que Dieu nous sauve. Jésus, Marie et tous les Saints, protégez-nous.

— Je vais plutôt prier Mithra.

— Païen ! » siffla Sansum, mais il ne tenta pas d'interrompre ma prière.

Les heures s'égrenèrent lentement. C'était une journée de printemps d'une beauté absolue, mais pour moi, elle fut amère comme le fiel. Je savais qu'on ajouterait ma tête à la pile qui s'entassait en haut de Caer Cadarn, cependant ce n'était pas la raison la plus cuisante de ma détresse : j'avais manqué à mes engagements envers mon peuple. J'avais mené mes lanciers dans un piège, je les avais vus mourir, je leur avais fait défaut. Si dans l'Autre Monde ils m'accueillaient avec des reproches, je l'aurais bien mérité ; mais je savais qu'ils me retrouveraient avec joie, et cela ne faisait que me culpabiliser encore plus. Pourtant, la perspective de l'Autre Monde m'était un réconfort. J'y avais des amis et deux filles, et quand la torture serait terminée et mon âme libérée de son corps-ombre, nous aurions la joie d'être réunis. Sansum, je le vis, ne trouvait nulle consolation dans sa religion. Tout le jour, il gémit, se lamenta, pleura et se répandit en injures, mais tout ce bruit ne servait à rien. Nous ne pouvions qu'attendre, durant une autre nuit et une autre longue journée sans manger.

Mordred revint en fin d'après-midi de ce second jour. Il arriva de l'est, conduisant à cheval une longue colonne de lanciers qui saluèrent à grands cris les soldats d'Amhar. Un groupe de cavaliers accompagnait le roi et, parmi eux, Loholt, le manchot. J'avoue que je fus effrayé en le voyant. Certains des hommes de Mordred portaient des ballots qui devaient contenir des têtes coupées, et je ne me trompais pas ; cependant elles étaient bien moins nombreuses que je le craignais. Peut-être vingt ou trente furent jetées sur le tas bourdonnant de mouches,

et pas une d'entre elles ne semblait avoir la peau noire. Je devinai que Mordred avait surpris et massacré l'une des patrouilles de Sagramor, mais qu'il avait manqué sa principale prise. Le Numide restait libre, et cela me consola. Mon merveilleux ami était un terrible ennemi. Arthur aurait fait un bon ennemi, car il avait toujours été enclin au pardon ; Sagramor, lui, se montrait implacable. Il poursuivrait un ennemi jusqu'au bout du monde.

Pourtant, le fait que Sagramor leur ait échappé ne me servit pas à grand-chose, ce soir-là. Mordred, en apprenant ma capture, hurla de joie, ensuite il demanda qu'on lui montre la bannière de Gwydre, souillée de boue. Il rit en voyant l'ours et le dragon, puis ordonna qu'elle soit étendue sur l'herbe afin que lui et ses hommes puissent pisser dessus. Loholt esquissa même quelques pas de danse à la nouvelle de mon emprisonnement, car c'était ici, sur cette même colline, qu'on lui avait tranché la main. Cette mutilation, c'était le châtiment de sa rébellion contre Arthur, et maintenant, il pouvait se venger sur l'ami de son père.

Mordred demanda à me voir et lorsque Amhar vint me chercher, il portait la laisse faite avec ma barbe. Il était accompagné par un homme énorme, édenté, louchon, qui se courba pour franchir la porte, me saisit par les cheveux, me mit à quatre pattes, puis me poussa dehors. Amhar me passa la laisse autour du cou et, quand je tentai de me relever, il me fit retomber. « Rampe », ordonna-t-il. La brute édentée me força à baisser la tête, Amhar tira sur la laisse et ainsi je fus obligé d'avancer à quatre pattes jusqu'au sommet entre deux rangs d'hommes, de femmes et d'enfants qui me conspuaient. Tous me crachaient dessus, certains me donnaient des coups de pied, d'autres me frappaient avec la hampe de leur lance, mais Amhar les empêcha de m'estropier. Il me voulait indemne pour le plaisir de son frère.

Loholt m'attendait près du tas de têtes. Le moignon de son bras droit était gainé d'argent, et l'on y avait fixé une paire de griffes d'ours. Il sourit en me voyant ramper à ses pieds, cependant sa joie le rendait incohérent. Il bredouillait et me crachait dessus, et pendant tout ce temps, me donnait des coups

de pied dans le ventre et dans les côtes. Il y mettait de la force, mais il était tellement en rage qu'il frappait aveuglément et ne fit que me meurtrir. Mordred regardait cela de son trône, au sommet de l'empilement de têtes bourdonnant de mouches. « Assez ! » cria-t-il. Loholt me donna un dernier coup de pied et s'écarta. « Seigneur Derfel, m'accueillit Mordred avec une courtoisie moqueuse.

— Seigneur Roi », répondis-je. Loholt et Amhar me flanquaient. Une foule avide s'était rassemblée tout autour de nous pour assister à mon humiliation.

« Debout, Seigneur Derfel », m'ordonna Mordred.

Je me relevai et le regardai, mais je ne pus rien voir de son visage car le soleil, derrière lui, m'aveuglait. Je vis Argante, d'un côté du tas de têtes, et avec elle, Fergal, son druide. Ils avaient dû arriver de Durnovarie dans la journée. Elle sourit de me voir imberbe.

« Qu'est-il arrivé à ta barbe, Seigneur Derfel ? » demanda Mordred avec une inquiétude feinte.

Je ne répondis pas.

« Parle ! » ordonna Loholt, et il me gifla avec son moignon. Les griffes d'ours me déchirèrent la jour.

« On me l'a coupée, Seigneur Roi.

— Coupée ! » Il rit. « Et sais-tu pourquoi on a fait cela, Seigneur Derfel ?

— Non, Seigneur.

— Parce que tu es mon ennemi.

— Ce n'est pas vrai, Seigneur Roi.

— Tu es mon ennemi ! » cria-t-il dans un soudain accès de fureur en frappant le bras de son fauteuil et en me regardant pour voir si j'éprouvais de la peur. « Lorsque j'étais enfant, déclara-t-il à la foule, cet être m'a élevé. Il me battait ! Il me détestait ! » La foule me conspua jusqu'à ce qu'il lève la main pour les faire taire. « Et cet homme, dit-il en pointant le doigt sur moi afin d'ajouter le mauvais sort à ses paroles, a aidé Arthur à trancher la main du prince Loholt. » De nouveau, la foule cria de colère. « Et hier, poursuivit Mordred, on a trouvé le seigneur Derfel dans mon royaume avec une étrange bannière. » Il fit, de la main droite, un geste brusque et deux

hommes s'avancèrent en courant avec le drapeau de Gwydre trempé d'urine. « À qui est cette bannière, Seigneur Derfel ? demanda Mordred.

— Elle appartient à Gwydre ap Arthur, Seigneur.

— Et pourquoi la bannière de Gwydre est-elle en Dumnonie ? »

Durant un ou deux battements de cœur, je cherchai quelque faux-fuyant. Peut-être pourrais-je prétendre que j'avais apporté la bannière comme un tribut à offrir à mon roi, mais je savais que Mordred ne me croirait pas et, pire encore, je me serais méprisé de mentir ainsi. Alors, je levai la tête. « J'espérais la brandir à l'annonce de votre mort, Seigneur Roi. »

Ma sincérité le surprit. La foule murmura, mais Mordred se contenta de tambouriner sur le bras de son fauteuil. « Tu te proclames traître, dit-il au bout d'un moment.

— Non, Seigneur Roi. J'ai peut-être espéré votre mort, mais je n'ai rien fait pour la provoquer.

— Tu n'es pas venu à mon secours ! cria-t-il.

— C'est vrai.

— Pourquoi ?

— J'aurais sacrifié des hommes bons pour des mauvais », dis-je en montrant ses guerriers. Cela les fit rire.

« Et tu espérais que Clovis me tuerait ? demanda Mordred quand les rires se furent éteints.

— Beaucoup l'espéraient, Seigneur Roi, répondis-je, et de nouveau, ma franchise parut le surprendre.

— Alors, Seigneur Derfel, donne-moi une bonne raison pour que je ne te tue pas. »

Je restai silencieux un court instant, puis je haussai les épaules. « Je n'en trouve aucune, Seigneur Roi. »

Mordred tira son épée, la posa sur ses genoux, puis mit les mains à plat sur la lame. « Derfel, annonça-t-il, je te condamne à mort.

— C'est mon privilège, Seigneur Roi ! réclama Loholt d'un air avide. Il est à moi ! » Et la foule donna de la voix, pour affirmer son soutien. Me regarder mourir lentement aurait ouvert leur appétit pour le souper que l'on préparait au sommet de la colline.

« C'est ton privilège de lui couper la main, Prince Loholt », décréta Mordred. Il se leva et descendit de l'amas de têtes en boitillant, avec précaution, l'épée nue à la main. « Mais c'est mon privilège de lui prendre la vie », dit-il en se rapprochant. Il glissa la lame entre mes jambes et m'adressa un sourire tordu. « Avant que tu meures, Derfel, nous te prendrons plus que les mains.

— Mais pas ce soir ! cria une voix perçante. Seigneur Roi ! Pas ce soir ! » Un murmure s'éleva de la foule. Mordred parut plus étonné qu'offensé par l'interruption et ne dit rien. « Pas ce soir ! » lança l'homme de nouveau et, me retournant, je vis Taliesin traverser calmement la multitude excitée qui lui ouvrit le passage. Il portait sa harpe et son petit sac en cuir, mais maintenant, il avait aussi un bâton noir, si bien qu'il ressemblait tout à fait à un druide. « Seigneur Roi, je peux vous donner une très bonne raison de ne pas tuer Derfel ce soir.

— Qui es-tu ? » demanda Mordred.

Taliesin ignora la question. Il s'avança vers Fergal, les deux hommes s'étreignirent et s'embrassèrent, et ce ne fut qu'après ce salut protocolaire que Taliesin revint à Mordred. « Je suis Taliesin, Seigneur Roi.

— Et tu es la chose d'Arthur, railla Mordred.

— Je ne suis la chose d'aucun homme, Seigneur Roi, répliqua calmement Taliesin, et comme vous choisissez de m'insulter, je n'en dirai pas plus. C'est tout un pour moi. » Il tourna le dos à Mordred et commença à s'éloigner.

« Taliesin ! » cria Mordred. Le barde se retourna pour le regarder, mais ne dit rien. « Je n'avais pas l'intention de t'insulter », dit le roi, qui ne désirait pas éveiller l'hostilité d'un sorcier.

Taliesin hésita, puis signifia par un hochement de tête qu'il acceptait l'excuse du roi. « Seigneur Roi, merci. » Il parlait gravement, comme il sied à un druide s'adressant à un roi, sans déférence ni crainte révérencielle. Il était célèbre en tant que barde, non en tant que druide, pourtant tout le monde le traita comme s'il l'était et il ne fît rien pour corriger leur méprise. Il portait la tonsure druidique et le bâton noir, parlait avec une autorité retentissante et avait salué Fergal en égal. Taliesin

voulait visiblement qu'ils croient à sa duperie, car on ne peut tuer ou maltraiter un druide, même celui d'un ennemi. Jusque sur un champ de bataille, les druides pouvaient se déplacer en toute sécurité et Taliesin garantissait ainsi la sienne. Un barde ne jouissait pas de la même immunité.

« Alors, dis-moi pourquoi cet être ne doit par mourir ce soir, dit Mordred en pointant son épée sur moi.

— Il y a quelques années, Seigneur Roi, répondit Taliesin, le seigneur Derfel m'a donné de l'or pour que je jette un sort sur ton épouse. Ce sort l'a rendue stérile. J'ai utilisé pour cela la matrice d'une biche que j'ai remplie des cendres d'un enfant mort. »

Mordred regarda Fergal, qui acquiesça d'un signe de tête. « C'est un moyen valable, Seigneur Roi, confirma le druide irlandais.

— C'est faux ! criai-je, et je reçus pour châtiment un autre coup de griffes d'ours.

— Je peux dissiper le sortilège, poursuivit Taliesin, mais seulement si le seigneur Derfel vit encore, car c'est lui qui l'a commandé, et si je le faisais maintenant, au coucher du soleil, ce ne serait pas accompli selon les règles. Je dois le faire à l'aube, Seigneur Roi, car l'enchantement doit être annulé quand le soleil se lève, ou votre reine restera à jamais sans enfants. »

Mordred jeta de nouveau un coup d'œil à Fergal, et les petits os attachés à la barbe du druide cliquetèrent lorsqu'il acquiesça. « Il dit vrai, Seigneur Roi.

— Il ment ! » protestai-je.

Mordred remit son épée au fourreau. « Pourquoi me proposes-tu cela, Taliesin ?

— Arthur est vieux, Seigneur Roi, répondit-il en haussant les épaules. Son pouvoir s'affaiblit. Les druides et les bardes doivent chercher protection là où le pouvoir se lève.

— Fergal est mon druide », répliqua Mordred. Je le croyais chrétien, mais ne fus pas surpris d'apprendre qu'il était revenu au paganisme. Notre roi n'avait jamais été bon chrétien, même si ce n'était que le moindre de ses péchés.

« Je serai honoré d'apprendre de mon frère d'autres savoirs, dit Taliesin en saluant Fergal, et je jure de suivre ses conseils. Je

ne cherche qu'à mettre mes petits pouvoirs au service de votre grande gloire, Seigneur Roi. »

Il était onctueux. Il parlait avec du miel sur la langue. Bien que je ne lui aie jamais donné d'or pour qu'il jette un sort, mais tout le monde le croyait, et surtout Mordred et Argante. C'est ainsi que Taliesin, au front brillant, me permit de vivre une nuit de plus. Loholt était déçu, cependant Mordred lui promit qu'à l'aube il aurait mon âme aussi bien que ma main, et cela lui apporta un peu de consolation.

On me fit retourner, en rampant, à la cabane. Je fus battu en cours de route, mais je survécus.

Amhar ôta de mon cou la laisse en poils de barbe, puis me fit rentrer à coups de pied. « On se retrouvera à l'aube, Derfel », dit-il.

Avec le soleil dans mes yeux et une lame sur ma gorge.

*

Cette nuit-là, Taliesin chanta pour les hommes de Mordred. Ils s'étaient rassemblés dans l'église inachevée que Sansum avait commencé à bâtir sur Caer Cadarn et qui, délabrée, sans toit, servait maintenant de manoir ; c'est là que Taliesin les charma de sa musique. Jamais auparavant, ni depuis, il ne chanta aussi magnifiquement. D'abord, comme tout barde s'adressant à des guerriers, il dut lutter contre la rumeur des voix, mais peu à peu son talent les réduisit au silence. Il s'accompagnait à la harpe et choisit des complaintes, mais d'une telle beauté que les lanciers l'écoutèrent dans un silence stupéfait. Même les chiens cessèrent de glapir et demeurèrent cois tandis que Taliesin le Barde chantait dans la nuit. S'il s'arrêtait trop longtemps entre deux ballades, les lanciers en réclamaient d'autres, et alors, il reprenait, sa voix s'éteignant à la fin de la mélodie, puis s'élevant encore avec de nouveaux vers, mais toujours calmant ses auditeurs ; les hommes de Mordred buvaient, écoutaient, la boisson et les chants les faisaient pleurer, et toujours Taliesin chantait pour eux. Sansum et moi l'écoutions également, nous aussi nous pleurions de la tristesse éthérée des complaintes, mais comme la nuit

s'écoulait, Taliesin commença à entonner des berceuses, de douces berceuses, de tendres berceuses, des berceuses faites pour endormir des hommes ivres, et tandis qu'il chantait, l'air se refroidit et une brume prit forme au-dessus de Caer Cadarn.

Elle s'épaissit et, inlassablement, Taliesin chantait. Même si le monde devait durer pendant les règnes d'un millier de rois, je doute que les hommes entendent jamais des chansons si merveilleusement interprétées. Et pendant ce temps, le brouillard enveloppait le sommet de la colline, si bien que les feux pâlissaient et que les chants de Taliesin emplissaient la nuit, tels des chants de spectres émanant de la terre des morts.

Puis, dans le noir, sa voix se tut et je n'entendis plus que de doux accords plaqués sur la harpe. Il me sembla qu'ils avançaient en direction de notre cabane et des gardes qui, assis dans l'herbe humide, écoutaient la musique.

Le son de l'instrument se rapprocha encore et, enfin, je distinguai Taliesin dans le brouillard. « Je vous ai apporté de l'hydromel », dit-il à mes gardes. Il sortit de son sac une jarre bouchée qu'il tendit à l'un d'eux et, pendant que celle-ci passait de main en main, il chanta pour eux. Il exécuta la plus douce chanson de toute cette nuit hantée par la musique, une berceuse capable d'endormir un monde troublé, et en effet, ils s'endormirent. Un par un, les gardes glissèrent sur le côté, et toujours Taliesin chantait, sa voix enchantant toute la forteresse ; il ne cessa et laissa retomber sa main des cordes de la harpe que lorsque l'un des hommes se mit à ronfler. « Je crois, Seigneur Derfel, que vous pouvez sortir maintenant, dit-il très calmement.

— Moi aussi ! » Sansum, me repoussant, franchit la porte le premier, à quatre pattes.

Taliesin sourit lorsque j'apparus. « Merlin m'a ordonné de vous sauver, Seigneur, bien qu'il dise que vous ne l'en remercierez peut-être pas.

— Bien sûr que si.

— Venez ! glapit Sansum. On n'a pas le temps de parler. Venez ! Vite !

— Attendez, espèce de pleurnicheur, lui dis-je, puis je me baissai pour prendre la lance d'un des gardes endormis. Quel sortilège as-tu utilisé ? demandai-je à Taliesin.

— Un homme n'a pas besoin de sortilège pour endormir des gens ivres, mais pour vos gardes, je me suis servi d'une infusion de racine de mandragore.

— Attends-moi là.

— Derfel ! Nous devons partir ! siffla Sansum affolé.

— Il vous faudra attendre, l'évêque », répondis-je, et je disparus dans la brume, me glissant vers la lueur indistincte des plus grands feux. Ils brûlaient dans l'église à demi édifiée, longs murs de bois inachevés présentant de larges interstices entre les rondins. Elle était pleine d'hommes endormis, mais certains s'étaient réveillés et regardaient dans le vide, les yeux larmoyants, comme tirés d'un enchantement. Les chiens qui les poussaient du museau, réclamant de la nourriture ou des jeux, étaient en train d'en réveiller d'autres. Certains me regardèrent, mais nul ne me reconnut. Pour eux, j'étais juste un lancier quelconque qui se déplaçait dans la nuit.

Je découvris Amhar près de l'un des feux. Il dormait la bouche ouverte et mourut ainsi. Je lui fourrai la lance dans la bouche, m'arrêtai assez longtemps pour que ses yeux s'ouvrent et qu'il me reconnaisse, puis enfonçai la lame dans son cou et son épine dorsale afin de le clouer au sol. Il se contracta lorsque je le tuai et la dernière chose que son âme vit de cette terre, ce fut mon sourire. Puis je me penchai, tirai la laisse de poils de barbe de sa ceinture, détachai Hywelbane et sortis de l'église. J'aurais voulu chercher Mordred et Loholt, mais d'autres dormeurs se réveillèrent et un homme me demanda qui j'étais, aussi je replongeai dans l'obscurité brumeuse et remontai en toute hâte au sommet de la colline où Taliesin et Sansum m'attendaient. « Il faut partir ! chevrota Sansum.

— Seigneur, j'ai des brides près des remparts, me dit Taliesin.

— Tu as pensé à tout », dis-je admiratif. Je m'arrêtai pour jeter les restes de ma barbe dans le petit feu qui avait réchauffé nos gardes, et quand j'eus constaté que les dernières mèches étaient réduites en cendres, je suivis Taliesin vers les remparts

nord. Il trouva les deux brides dans l'ombre, puis nous gravîmes la plate-forme de combat et là, dissimulés aux yeux des gardes par le brouillard, nous passâmes par-dessus la muraille et retombâmes sur le versant. La brume disparut à mi-pente et nous courûmes jusqu'au pré où la plupart des chevaux de Mordred passaient la nuit. Taliesin réveilla deux des bêtes en leur caressant doucement les naseaux et en leur chantant à l'oreille, et ils se laissèrent calmement passer la bride.

« Vous pouvez chevaucher sans selle, Seigneur ? me demanda-t-il.

— Sans cheval, cette nuit, si nécessaire.

— Et moi ? » demanda Sansum tandis que je me hissais sur l'une des montures.

Je le regardai. Je fus tenté de l'abandonner dans la prairie, car de toute sa vie il n'avait cessé de trahir et je ne souhaitais pas prolonger son existence, mais il pouvait aussi nous être utile, alors je tendis la main et le hissai en croupe, derrière moi. « Je devrais vous laisser là, l'évêque », dis-je tandis qu'il s'installait. Il ne répondit pas, mais se contenta de m'enlacer fortement. Taliesin mena le second cheval par la bride jusqu'à la barrière du pré. « Est-ce que Merlin t'a dit ce que nous devions faire ? demandai-je au barde en donnant un coup de talons à ma monture pour lui faire franchir l'ouverture.

— Non, Seigneur, mais la sagesse suggère que nous gagnions la côte pour prendre un bateau. Et que nous nous hâtions, Seigneur. Leur sommeil ne durera pas longtemps et lorsqu'ils aurons découvert votre fuite, ils enverront des hommes à notre recherche. » Taliesin se servit de la porte comme d'un montoir.

« Que faut-il faire ? demanda Sansum paniqué, en s'accrochant frénétiquement à moi.

— Vous tuer ? suggérai-je. Après, Taliesin et moi pourrions aller plus vite.

— Non, Seigneur, non ! Je vous en prie, non ! » Taliesin leva les yeux vers les étoiles voilées par le brouillard. « Chevaucherons-nous vers l'ouest ?

— Je sais où il faut aller, dis-je en poussant mon cheval vers le sentier menant à Lindinis.

— Où ? demanda Sansum.

— Voir votre femme, l'évêque, voir votre femme. » C'était pour cela que j'avais épargné sa vie, parce que Morgane était maintenant notre meilleur espoir. Je doutais qu'elle veuille bien me secourir, et j'étais sûr qu'elle cracherait à la figure de Taliesin s'il lui demandait son aide, mais pour Sansum, elle ferait n'importe quoi.

Alors, nous nous rendîmes à Ynys Wydryn.

*

Nous tirâmes Morgane de son sommeil et elle se présenta à la porte de son manoir de fort mauvaise humeur, ou plutôt d'une humeur pire que d'habitude. Elle ne me reconnut pas sans ma barbe, et n'aperçut pas son mari qui, tout endolori par la chevauchée, traînait derrière nous, mais elle vit en Taliesin un druide qui osait pénétrer dans les confins sacrés de son sanctuaire. « Pécheur ! » hurla-t-elle. Le fait qu'elle venait d'être réveillée n'adoucissait en rien la force de ses vitupérations. « Profanateur ! Idolâtre ! Au nom du Dieu saint et de Sa Mère bénie, je t'ordonne de partir !

— Morgane ! » criai-je, mais à l'instant même, elle reconnut la silhouette boitillante, débraillée, de Sansum ; elle poussa un petit miaulement de joie et se précipita sur lui. Le quartier de lune scintillait sur le masque doré derrière lequel elle dissimulait son visage défiguré par le feu,

« Sansum ! cria-t-elle. Mon bien-aimé !

— Mon trésor ! dit Sansum, et tous deux s'étreignirent dans la nuit.

— Chère âme, bredouilla Morgane en lui caressant le visage, que t'ont-ils fait ? »

Taliesin sourit et même moi, qui détestais Sansum et n'éprouvais aucune affection pour Morgane, je ne pus m'empêcher de faire de même en voyant leur joie. De toutes les unions que j'ai jamais connues, c'était bien la plus étrange. L'évêque était l'homme le plus déloyal que la terre ait porté, et son épouse, la femme la plus intègre jamais créée, pourtant ils s'adoraient, ou du moins, Morgane adorait Sansum. Elle était

née belle, mais le terrible incendie où mourut son premier mari avait horriblement estropié son corps et défiguré son visage. Nul homme n'aurait pu l'aimer pour sa beauté, ni pour son caractère que le feu avait rendu aussi amer qu'il avait enlaidi son visage, mais on pouvait aimer Morgane pour sa parenté, car elle était la sœur d'Arthur, et ce fut sans doute cela qui attira Sansum. Mais s'il ne l'aimait pas pour elle-même, il affichait néanmoins une affection qui l'avait convaincue et rendue heureuse, et pour cela, j'étais prêt à pardonner sa dissimulation au Seigneur des Souris. Il l'admirait, aussi, car Morgane était une femme intelligente, et Sansum prisait cette qualité ; tous deux y avaient gagné, elle de la tendresse, lui une protection et des conseils, et comme ils n'y cherchaient pas les plaisirs de la chair, leur mariage s'avérait meilleur que bien d'autres.

« Dans une heure, les hommes de Mordred vont arriver, dis-je en interrompant brutalement leurs joyeuses retrouvailles. Il vaudra mieux pour nous être loin d'ici, et vos femmes, Dame, devraient se réfugier dans les marais. Les hommes de Mordred ne prendront pas garde à leur sainteté et les violeront toutes. »

Morgane me jeta un regard noir de son œil unique qui brillait dans le trou du masque. « Tu es mieux sans barbe, Derfel.

— Je serai pire sans tête, Dame, et Mordred est en train d'en empiler sur Caer Cadarn.

— Je ne vois pas pourquoi Sansum et moi devrions sauver vos vies pécheresses, grommela-t-elle, mais Dieu nous ordonne d'être miséricordieux. » Elle se dégagea des bras de son époux et poussa un terrible hurlement pour réveiller ses compagnes. Taliesin et moi reçûmes l'ordre d'entrer dans l'église ; on nous donna un panier et l'on nous dit d'y mettre l'or du sanctuaire pendant que Morgane envoyait des femmes au village réveiller les bateliers. Elle était merveilleusement efficace. La panique s'empara du sanctuaire, mais Morgane maîtrisa tout et, quelques minutes plus tard, les premières passagères s'embarquaient déjà dans les barges à fond plat, qui s'engagèrent bientôt dans les marais, vers l'étang qu'enveloppait le brouillard.

Nous partîmes les derniers, et je jure avoir entendu des claquements de sabots venant de l'est lorsque notre batelier plongea sa perche dans les eaux noirâtres. Taliesin, assis à la proue, se mit à chanter la complainte d'Idfael ; Morgane lui intima sèchement de cesser sa musique païenne. Ses doigts abandonnèrent la petite harpe. « La musique ne connaît aucune allégeance, Dame, la gronda-t-il gentiment.

— Ta musique est celle du diable, feula-t-elle.

— Absolument pas », répondit le barde, et il entonna cette fois une chanson que je n'avais jamais entendue : « Près des fleuves de Babylone, nous versions des larmes amères au souvenir de notre pays », et je vis Morgane glisser un doigt sous son masque pour s'essuyer les yeux. Le barde continua à chanter et le grand Tor s'estompa tandis que les brumes des marais nous ensevelissaient et que notre batelier nous faisait traverser l'eau noire, entre les roseaux bruissants. Quand Taliesin eut terminé son chant, il n'y eut plus d'autres bruits que les clapotis du lac sur la coque et les éclaboussures de la perche qui heurtait sourdement le fond pour nous propulser en avant.

« Tu devrais chanter pour le Christ, dit Sansum d'un ton de reproche.

— Je chante pour tous les Dieux, répliqua Taliesin, et dans les jours à venir, nous aurons besoin de tous.

— Il n'y a qu'un seul Dieu, dit Morgane avec acharnement.

— Si vous le dites, Dame, répondit le barde d'une voix douce, mais je crains qu'il vous ait mal servi ce soir », et il pointa le doigt vers Ynys Wydryn. En nous retournant, nous vîmes un rougeoiement sinistre monter dans la brume. Je l'avais déjà vu auparavant, dans ces mêmes brumes, sur ce même lac. C'était celui de bâtiments livrés aux torches, la lueur du chaume qui brûle. Mordred nous avait suivis et le sanctuaire de la Sainte-Epine, où sa mère était enterrée, allait être réduit en cendres, mais nous étions en sécurité, dans les marais où aucun homme n'oserait pénétrer sans guide.

Le mal avait de nouveau empoigné la Dumnonie.

Cependant nous étions sains et saufs et, à l'aube, nous trouvâmes un pêcheur qui, pour de l'or, nous emmena en Silurie. Ainsi retournai-je vers Arthur.

Et vers une horrible épreuve.

Ceinwyn était malade.

Le mal était survenu rapidement, me dit Guenièvre, quelques heures après mon départ d'Isca. Ceinwyn s'était mise à frissonner, puis à suer, et dès le soir, elle n'eut plus la force de se lever et dut rester au lit ; Morwenna la soigna, une femme sage lui fit boire une décoction de pas-d'âne et de rue et mit un talisman guérisseur entre ses seins, mais au matin, on trouva son corps couvert de furoncles. Chaque articulation était source d'élancements douloureux, elle ne pouvait plus déglutir, et sa respiration râlait dans sa gorge. Elle commença à délirer, se débattant des quatre membres et appelant Dian d'une voix rauque.

Morwenna essaya de me préparer à la mort de Ceinwyn. « Elle se croit victime d'une malédiction, père, parce que le jour où tu es parti, une femme est venue nous demander de la nourriture. Nous lui avons donné des grains d'orge, mais après son départ, on a trouvé du sang sur le montant de la porte. »

Je touchai la garde d'Hywelbane. « On peut dissiper les malédictions.

— Nous avons fait venir le druide de Cefu-crib ; il a gratté le sang et nous a donné une pierre de sorcière. » Elle se tut et regarda, les yeux pleins de larmes, la pierre percée suspendue au-dessus du lit de Ceinwyn. « Mais la malédiction ne partira pas ! cria-t-elle. Elle va mourir !

— Pas encore, dis-je, pas encore. » Je n'arrivais pas à croire à la mort imminente de Ceinwyn car elle avait toujours joui d'une si belle santé. Pas un de ses cheveux ne grisonnait, elle avait encore toutes ses dents et était souple comme une jeune fille quand j'avais quitté Isca, et maintenant, soudain, elle paraissait vieille et comme ravagée. Et elle souffrait. Elle ne pouvait pas nous dire sa douleur, mais son visage la révélait et les larmes qui coulaient sur ses joues la criaient bien haut.

Taliesin la regarda fixement pendant longtemps et déclara qu'on lui avait jeté un mauvais sort. Morgane cracha sur cette opinion. « Superstition païenne ! » croassa-t-elle ; elle alla chercher d'autres herbes médicinales qu'elle mit à bouillir dans

de l'hydromel, puis en fit prendre une cuillerée à Ceinwyn. Morgane se montra très douce avec elle, même si, tandis qu'elle introduisait goutte à goutte le liquide entre ses lèvres, elle la traitait de pécheresse païenne.

J'étais impuissant. Tout ce que je pouvais faire, c'était rester assis à côté de Ceinwyn, lui tenir la main et pleurer. Ses cheveux étaient devenus raides, ternes, et deux jours après mon retour, ils commencèrent à tomber par poignées. Ses furoncles crevèrent, inondant le lit de pus et de sang. Morwenna et Morgane renouvelèrent la paille et le linge, mais tous les jours, Ceinwyn souillait sa couche et il fallait faire bouillir ses draps dans une cuve. La douleur ne cessait pas, elle était si intense qu'au bout d'un moment, je me mis à souhaiter que la mort arrache Ceinwyn à ses tourments, pourtant la pauvre malade ne mourait pas. Elle souffrait et, parfois, hurlait de douleur en me serrant les doigts avec une force terrible, et moi, je ne pouvais que lui essuyer le front, répéter son nom et sentir la peur de la solitude se glisser en moi.

J'aimais tellement ma Ceinwyn. Même aujourd'hui, des années après, je souris en pensant à elle, et parfois, je me réveille en pleine nuit le visage couvert de larmes, et je sais que je les verse sur elle. Nous avions entamé notre vie de couple dans une flambée de passion et les gens sages disent que ce genre de sentiment ne saurait durer, mais le nôtre se mua simplement en un long et profond amour. Je la chérissais et je l'admirais, sa présence illuminait mes jours, et soudain, impuissant, je ne pouvais que regarder des démons la torturer, toute frissonnante de douleur, les furoncles s'enflammer et durcir et crever en répandant du pus. Et elle ne mourait toujours pas.

Certains jours, Galahad ou Arthur me relevait à son chevet. Tout le monde essayait de nous venir en aide. Guenièvre envoya quérir les femmes les plus sages des collines de Silurie et mit de l'or dans leurs paumes afin qu'elles rapportent de nouvelles herbes médicinales ou l'eau de quelque lointaine source sacrée. Culhwch, chauve maintenant, mais toujours grossier et belliqueux, pleura sur Ceinwyn ; il me donna un carreau d'arbalète, ayant appartenu à un elfe, qu'il avait trouvé dans les

collines de l'ouest. Lorsque Morgane trouva le fétiche païen dans le lit de Ceinwyn, elle le jeta, tout comme elle avait jeté la pierre de sorcière du druide et l'amulette découverte entre les seins de Ceinwyn. L'évêque Emrys priait pour ma femme, et même Sansum, avant qu'il parte pour le Gwent, se joignit à lui ; pourtant je doutais que ses supplications soient aussi sincères que celles qu'Emrys lançait à Dieu. Morwenna se dévouait totalement à sa mère et personne ne se battit plus fort qu'elle pour la guérir. Elle la soignait, faisait sa toilette, priait pour elle, pleurait avec elle. Guenièvre, bien entendu, ne pouvait supporter la vue de la maladie ou l'odeur de cette chambre, mais elle marchait avec moi pendant des heures tandis que Galahad ou Arthur tenait la main de Ceinwyn. Je me souviens d'un jour où nous sommes allés jusqu'à l'amphithéâtre et, tandis que nous arpentions l'arène sablée, Guenièvre tenta, maladroitement, de me consoler. « Tu as de la chance, Derfel, car tu as connu quelque chose de rare. Un grand amour.

— Vous aussi, Dame. »

Elle fît la grimace, et je souhaitai n'avoir pas évoqué, tacitement, l'idée qu'elle avait gâché ce grand amour, même si, en vérité, Arthur et elle avaient survécu à ce malheur. Je suppose que ce souvenir devait être encore là, comme une ombre profondément enfouie et, parfois, durant ces années, lorsqu'un idiot mentionnait le nom de Lancelot, un silence glaçait soudain l'atmosphère ; un jour, un barde en visite nous avait innocemment chanté la Complainte de Blodeuwedd, ballade qui relatait l'infidélité d'une épouse, et après, dans l'air enfumé de la salle du festin, nous étions restés tendus et silencieux. Pourtant, la plupart du temps, Arthur et Guenièvre semblaient vraiment heureux. « Oui, moi aussi j'ai de la chance », dit-elle d'un ton cassant, non parce qu'elle ne m'aimait pas, mais parce que les conversations intimes l'avaient toujours embarrassée. Elle n'avait surmonté cette réserve que sur le Mynydd Baddon, et nous étions devenus presque amis à l'époque. Depuis, nous nous étions éloignés l'un de l'autre, sans retomber dans notre ancienne hostilité, cependant nos relations, bien qu'affectueuses, restaient circonspectes. « Tu es bien, imberbe, cela te rajeunit, dit-elle pour changer de sujet.

— J'ai juré de ne la laisser repousser qu'après la mort de Mordred.

— Puisse-t-elle survenir bientôt. Je détesterais mourir avant que ce ver de terre n'ait reçu ce qu'il mérite. » Elle parla sauvagement, et avec une véritable peur que la vieillesse la tue avant que Mordred meure. Nous étions tous entrés dans la quarantaine et peu de gens vivaient aussi longtemps. Merlin, bien sûr, avait dépassé le double, et nous en connaissions d'autres qui avait atteint cinquante, soixante ou même soixante-dix ans, mais nous nous trouvions vieux. Les cheveux roux de Guenièvre étaient striés de gris, quoiqu'elle fût toujours belle, et son visage vigoureux observait le monde avec la même force et la même arrogance. Elle s'arrêta et regarda Gwydre qui était entré à cheval dans l'arène. Il la salua de la main, puis mit sa monture à l'épreuve. Il entraînait un étalon pour en faire un destrier, lui apprenait à ruer et frapper avec ses sabots et garder sans cesse ses pattes en mouvement, même quand il était stationnaire, afin qu'aucun ennemi ne puisse trancher les tendons de ses jarrets. Guenièvre le contempla un moment. « Crois-tu qu'il sera jamais roi ? demanda-t-elle avec une tristesse rêveuse.

— Oui, Dame. Mordred commettra tôt ou tard une erreur, et alors nous lui sauterons dessus.

— J'espère bien », dit-elle en glissant son bras sous le mien. Je ne crois pas qu'elle tentait de me réconforter, c'était plutôt l'inverse. « Est-ce qu'Arthur t'a parlé d'Amhar ?

— Brièvement, Dame.

— Mon époux ne t'en veut pas. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— J'aimerais le croire.

— Eh bien, tu le peux, dit-elle avec brusquerie. S'il s'afflige, c'est de son échec en tant que père, et non de la mort de ce petit bâtard. »

Arthur, je suppose, avait beaucoup plus de chagrin pour la Dumnonie que pour Amhar, car les massacres l'avaient rempli d'une profonde amertume. Comme moi, il voulait se venger, mais Mordred commandait une armée et Arthur avait moins de deux cents hommes qui auraient dû traverser la Severn pour combattre le roi. En toute honnêteté, il ne voyait pas comment

faire. Il s'inquiétait même de la légitimité d'une telle vengeance. « Ceux qu'il a tués lui avaient prêté serment. Il avait le droit de les tuer.

— Et nous, nous avons le droit de les venger », insistai-je, mais je ne suis pas certain qu'Arthur fût entièrement d'accord avec moi. Il essayait toujours d'élever la loi au-dessus des passions personnelles, et la nôtre faisant du souverain la source de toutes les lois et donc de tous les serments, Mordred pouvait agir à sa fantaisie dans son propre royaume. C'était la loi, et l'idée de la violer répugnait à ce légaliste, mais il n'en pleurait pas moins les hommes et les femmes qui étaient morts, dont les enfants avaient été emmenés en esclavage, et il savait que, tant que Mordred vivrait, d'autres encore mourraient ou porteraient des chaînes. Il aurait fallu contourner la loi, mais Arthur ne savait pas faire ce genre de choses. Si nous avions pu faire traverser le Gwent à nos hommes, puis les emmener jusqu'à la frontière avec le Llœgyr, et joindre ainsi nos lanciers à ceux de Sagramor, nous aurions pu vaincre l'armée indisciplinée de Mordred, ou du moins le rencontrer à forces égales, mais le roi Meurig refusait obstinément de nous laisser passer sur ses terres. Si nous traversions la Severn, nous le ferions sans nos chevaux, et nous nous retrouverions loin de Sagramor, séparés de lui par l'armée royale. Mordred pourrait nous vaincre d'abord, puis régler le compte du Numide.

Au moins, Sagramor vivait encore, mais c'était une piètre consolation. Bien que Mordred eût massacré la plupart de ses hommes, il n'avait pas réussi à le trouver en personne et avait ramené ses hommes de la frontière avant que le Numide puisse lancer de sauvages représailles. Nous apprîmes qu'il s'était réfugié, avec cent vingt de ses guerriers, dans un fort du sud. Mordred craignait de lancer un assaut, et Sagramor n'avait pas les moyens d'effectuer une sortie et de défaire l'armée du roi ; ils se surveillaient mutuellement, mais ne combattaient pas, et pendant ce temps les Saxons de Cerdic, encouragés par l'impuissance du Numide, pénétraient par l'ouest dans notre pays. Mordred, occupé à envoyer des troupes affronter ces Saxons, en oublia d'intercepter les messagers que Sagramor envoya à Arthur. Leur contenu reflétait la frustration du

Numide – comment pourrait-il tirer ses hommes du piège et les ramener en Silurie ? La distance était grande et un ennemi trop nombreux lui barrait le chemin. Nous paraissions vraiment incapables de venger les massacres lorsque, trois semaines après mon retour de Dumnonie, des nouvelles nous parvinrent de la cour de Meurig.

La rumeur nous fut transmise par Sansum. Venu à Isca avec moi, mais trouvant la compagnie d'Arthur trop irritante, il avait laissé Morgane à la garde de son frère et s'était réfugié au Gwent ; peut-être pour nous montrer combien il était proche du roi, il nous envoya un message disant que Mordred cherchait à obtenir de Meurig la permission de traverser le Gwent avec son armée pour attaquer la Silurie. Selon lui, il n'avait pas encore obtenu de réponse.

Arthur me transmit le message de Sansum. « Est-ce que le Seigneur des Souris complote de nouveau ? me demanda-t-il.

— Il vous apporte son appui. Seigneur, ainsi qu'à Meurig, afin de s'assurer de votre reconnaissance à tous deux, répondis-je amèrement.

— Mais est-ce vrai ? » se demanda Arthur. Il l'espérait, car si Mordred l'attaquait, aucune loi ne l'empêcherait de se défendre, et si le roi faisait passer son armée par le nord, nous pourrions traverser la Severn et joindre nos forces aux hommes de Sagramor qui étaient quelque part en Dumnonie du Sud. Tant Galahad que l'évêque Emrys doutaient que Sansum dise la vérité, pourtant je n'étais pas d'accord avec eux. Mordred détestait Arthur plus que tout autre, et je croyais notre roi incapable de résister à la tentation de le défaire sur le champ de bataille.

Aussi, durant quelques jours, nous fîmes des plans. Nos hommes s'entraînèrent à la lance et à l'épée, Arthur envoya à Sagramor des messages esquissant la campagne qu'il espérait mener, mais soit Meurig refusa à Mordred la permission dont il avait besoin, soit Mordred décida de ne pas s'en prendre à la Silurie, car rien n'arriva. L'armée de notre roi resta entre Sagramor et nous, Sansum n'envoya plus de message, si bien qu'il ne nous resta plus qu'à attendre.

Attendre et regarder Ceinwyn souffrir le martyre. Regarder son visage devenir de plus en plus émacié. Écouter son délire, sentir la terreur dans l'étreinte de sa main et pressentir la mort qui ne voulait pas venir.

Morgane essaya de nouvelles herbes médicinales. Elle déposa une croix sur le corps nu de Ceinwyn, mais ce contact fit hurler la malade. Une nuit, pendant que Morgane dormait, Taliesin pratiqua un exorcisme pour chasser la malédiction qui, croyait-il, était cause de la maladie. On eut beau tuer un lièvre et oindre de son sang le visage de Ceinwyn, toucher sa peau ravagée par les furoncles avec l'extrémité brûlée d'une baguette de frêne, entourer son lit de pierres d'aigle, de carreaux d'arbalète elfiques et de pierres de sorcière, suspendre au-dessus d'elle une brindille de mûrier sauvage et un bouquet de gui cueilli sur un tilleul, déposer Excalibur, l'un des Trésors de Bretagne, à ses côtés, la maladie ne voulut pas lever le siège. Nous priâmes Grannos, le Dieu de la guérison, mais nos prières ne reçurent pas de réponse et nos sacrifices restèrent ignorés. « C'est une magie trop forte », dit tristement Taliesin. La nuit suivante, toujours pendant que Morgane dormait, nous introduisîmes dans la chambre de ma femme un druide campagnard, barbu et puant, venu du nord de la Silurie. Il chanta une incantation, puis réduisit en poudre les os d'une alouette qu'il mélangea à une infusion d'armoise dans une coupe en bois de houx. Il fit couler goutte à goutte cette mixture dans la bouche de Ceinwyn, et le remède resta sans effet. Le druide tenta de lui faire manger des petits morceaux du cœur rôti d'un chat noir, mais elle les recracha, aussi mit-il en œuvre son amulette la plus puissante, une main de cadavre toute noircie qui me rappela le cimier du casque de Cerdic. Il l'apposa sur le front de Ceinwyn, son nez et sa gorge, puis l'appuya sur son crâne en murmurant une incantation ; tout ce qu'il réussit à faire, ce fut de transférer une douzaine des poux de sa barbe à la tête de la malade, et lorsque nous essayâmes de les lui ôter avec un peigne, nous arrachâmes ce qui lui restait de cheveux. Je payai le druide, puis le suivis dans la cour pour échapper à la fumée du feu dans lequel Taliesin faisait brûler des herbes

médicinales. Morwenna vint avec moi. « Il faut te reposer, père, me dit-elle.

— J'en aurai le temps plus tard », répondis-je en regardant le druide disparaître dans les ténèbres à pas traînants.

Morwenna me prit dans ses bras et posa la tête sur mon épaules. Elle avait les cheveux aussi dorés que ceux de Ceinwyn, autrefois, et leur odeur était la même. « Peut-être n'est-ce pas de la magie, dit-elle.

— Alors, elle serait déjà morte.

— Il y a, au Powys, une femme qui possède un grand savoir, paraît-il.

— Envoie-la chercher », répliquai-je d'un ton las, bien que je n'eusse plus de foi dans aucun sorcier. Une vingtaine étaient venus et avaient pris notre or, mais aucun n'avait vaincu la maladie. J'avais fait des sacrifices à Mithra, j'avais prié Bel et Don, en vain.

Ceinwyn se mit à geindre, et ce gémissement se transforma en hurlements. Je tressaillis, puis repoussai doucement Morwenna. « Il faut que j'y aille.

— Tu dois te reposer, père. C'est moi qui vais y aller. »

À ce moment, j'aperçus une silhouette enveloppée dans une cape, au centre de la cour. Était-ce celle d'un homme ou d'une femme, je ne pouvais le dire, ni depuis combien de temps elle se tenait là. Il me sembla qu'un instant auparavant les lieux étaient vides, et pourtant l'étranger à la cape se dressait devant moi, le visage protégé du clair de lune par une ample capuche, et j'eus soudain peur que ce fût une apparition de la mort. Je m'avançai et dis : « Qui es-tu ?

— Personne de ta connaissance, Seigneur Derfel Cadarn. » C'était une femme qui parlait ; en même temps elle rejeta sa capuche et je vis qu'elle avait peint son visage en blanc, puis étalé de la suie autour de ses orbites si bien qu'elle ressemblait à une tête de mort douée de vie. Morwenna poussa un cri étouffé.

« Qui es-tu ? répétai-je.

— Je suis le souffle du vent d'ouest, Seigneur Derfel, dit-elle d'une voix sifflante, et la pluie qui tombe sur Cadair Idris, et le gel qui ourle les cimes d'Eryri. Je suis la messagère du temps d'avant les rois, je suis la Danseuse. » Alors, elle rit, et son rire

tinta, dément, dans la nuit. Il attira Taliesin et Galahad sur le seuil de la chambre de la malade où ils se figèrent, regardant fixement la femme au visage blanc qui riait. Galahad se signa tandis que Taliesin touchait le loquet de la porte. « Viens, Seigneur Derfel, m'ordonna-t-elle, viens à moi, Seigneur Derfel.

— Allez, Seigneur », m'encouragea Taliesin et j'eus soudain l'espoir qu'après tout, les invocations infestées de poux du druide avaient agi, car si elles n'avaient pas chassé de Ceinwyn la maladie, elles avaient provoqué cette apparition dans la cour ; aussi je m'avançai au clair de lune et me rapprochai de la femme enveloppée dans sa cape.

« Enlace-moi, Seigneur Derfel. » Il y avait dans sa voix un ton qui évoquait la pourriture et l'ordure, mais je fis un autre pas, tout frissonnant, et passai le bras autour de ses épaules minces. Elle sentait le miel et les cendres. « Tu veux que Ceinwyn vive ? me chuchota-t-elle à l'oreille.

— Oui.

— Alors, viens avec moi, me répondit-elle dans un murmure, et elle se dégagea de mon étreinte. Maintenant, répéta-t-elle en voyant mon hésitation.

— Laisse-moi prendre une cape et mon épée.

— Tu n'auras pas besoin d'épée là où nous allons, Seigneur Derfel, et tu pourras partager ma cape. Viens sur-le-champ, ou laisse souffrir ta Dame. » Sur ces mots, elle se retourna et sortit de la cour.

« Allez ! m'exhorta Taliesin. Allez ! »

Galahad fit mine de m'accompagner, mais la femme se retourna au portail et lui ordonna de retourner. « Le seigneur Derfel vient seul, ou il ne vient pas du tout. »

Ainsi je partis vers le nord, avec la mort, dans les ténèbres.

*

Nous marchâmes toute la nuit, si bien qu'à l'aube nous nous retrouvâmes au pied des monts, et elle continua résolument, choisissant des sentiers qui nous menèrent loin de toute habitation. Celle qui s'était présentée comme la Danseuse marchait pieds nus et gambadait, comme si elle était pleine

d'une joie débordante. Une heure après l'aube, quand le soleil inonda les sommets d'un or nouveau, elle s'arrêta à côté d'un petit lac, se lava le visage et se frotta les joues avec des poignées d'herbe pour ôter le mélange de miel et de cendres qui blanchissait sa peau. Jusqu'à ce moment, je n'avais pas su si elle était jeune ou âgée, mais je vis alors que c'était une femme d'une vingtaine d'années, et très belle. Elle avait un visage fin, plein de vie, des yeux joyeux, et un sourire vif. Elle était consciente de sa beauté et rit en voyant que moi aussi, j'en étais frappé. « Veux-tu coucher avec moi, Seigneur Derfel ? demanda-t-elle.

— Non.

— Si cela devait guérir Ceinwyn, coucherais-tu avec moi ?

— Oui.

— Mais cela ne la guérirait pas, dit-elle, cela ne la guérirait pas ! » Elle rit et courut devant moi en laissant tomber sa lourde cape pour révéler une fine robe de lin épousant étroitement son corps souple. « Tu te souviens de moi ? demanda-t-elle en se retournant.

— Le devrais-je ?

— Moi, je me souviens de toi, Seigneur Derfel. Tu regardais mon corps comme un homme affamé, et tu l'étais, affamé. Tellement affamé. Tu te souviens ? » Là-dessus, elle ferma les yeux et revint vers moi sur le sentier de chèvre en levant haut les pieds et en pointant ses orteils vers le sol avec précision, et aussitôt, je me souvins d'elle. C'était la fille dont la peau nue avait brillé dans les ténèbres de Merlin. « Tu es Olwen, dis-je, son nom me revenant du passé. Olwen l'Argentée.

— Alors tu te souviens de moi. Je suis plus âgée maintenant. Olwen la Nubile. » Elle rit. « Viens, Seigneur ! Apporte la cape.

— Où allons-nous ?

— Loin, Seigneur, loin. Là où se lèvent les vents, où commencent les pluies, où naissent les brumes et où aucun roi ne gouverne. » Elle dansait sur le chemin avec une énergie qui semblait inépuisable. Tout le jour, elle dansa, et tout le jour, elle me dit des choses sans queue ni tête. Je pense qu'elle était folle. Une fois, comme nous traversions une petite vallée où les arbres aux feuilles argentées frissonnaient dans la brise légère, elle ôta

sa robe et dansa nue dans l'herbe ; elle le fit pour m'exciter et me tenter, et comme je continuais à marcher avec ténacité et ne montrais aucune faim d'elle, elle se contenta de rire, jeta sa robe sur ses épaules et marcha à côté de moi comme si sa nudité n'était pas chose étrange. « C'est moi qui ai apporté la malédiction sur ton foyer, me dit-elle fièrement.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il devait en être ainsi, bien sûr, répliqua-t-elle avec une sincérité apparente, tout comme il faut qu'elle soit dissipée aujourd'hui ! C'est pourquoi nous nous rendons dans les montagnes, Seigneur.

— Chez Nimue ? demandai-je, sachant déjà, comme je l'avais su dès qu'Olwen était apparue dans la cour, que c'était vers elle que nous allions.

— Chez Nimue, oui. Tu comprends, Seigneur, le temps est venu.

— Quel temps ?

— Celui de la fin de toutes choses, bien entendu. » Olwen me fourra sa robe dans les bras, pour que rien ne l'encombre. Elle gambadait devant moi, se retournant parfois pour me lancer un regard sournois, et s'amuser de mon impassibilité. « Quand le soleil brille, j'aime être nue.

— Qu'est-ce que c'est, la fin de toutes choses ? lui demandai-je.

— Nous ferons de la Bretagne un endroit parfait. Il n'y aura plus de maladies et plus de faim, plus de peurs et plus de guerres, plus de tempêtes et plus de vêtements. Tout sera fini, Seigneur ! Les montagnes s'effondreront et les rivières remonteront vers leur source et les mers entreront en ébullition et les loups hurleront, mais à la fin, le pays sera vert et or, il n'y aura plus d'années, plus de temps, et nous serons tous dieux et déesses. Je serai une Déesse des arbres. Je régnerai sur le mélèze et le charme, le matin je danserai, et le soir je coucherai avec des hommes dorés.

— Ne devais-tu pas coucher avec Gauvain ? Quand il sortirait du Chaudron ? Je croyais que tu devais être sa reine.

— J'ai couché avec lui, Seigneur, mais il était mort. Mort et desséché. Il avait un goût de sel. » Elle rit. « Mort et sec et salé.

Toute une nuit, je l'ai réchauffé, mais il n'a pas bougé. Je n'avais pas envie de coucher avec lui, ajouta-t-elle comme si elle me faisait une confidence, mais depuis cette nuit-là, Seigneur, je n'ai connu que le bonheur ! » Elle tourna avec légèreté, dansant un pas sinueux sur l'herbe printanière.

Folle, pensai-je, folle et belle à couper le souffle, aussi belle que Ceinwyn l'avait été, bien que cette fille, à l'inverse de ma femme aux cheveux d'or et à la peau pâle, eût les cheveux noirs et le teint bruni par le soleil. « Pourquoi t'a-t-on appelée Olwen l'Argentée ?

— Parce que mon âme est argentée, Seigneur. Mes cheveux sont noirs, mais mon âme est argentée ! » Elle tournoya sur le chemin, puis continua à courir avec agilité. Je m'arrêtai quelques instants plus tard pour reprendre mon souffle et regarder au fond d'une vallée profonde où j'aperçus un homme qui gardait des moutons. Son chien remonta la côte à toute vitesse pour ramener un traînard, et plus bas que le troupeau grouillant, j'aperçus une maison et une femme qui faisait sécher du linge mouillé en l'étalant sur des buissons de genêt épineux. Cela, pensai-je, était réel, alors que ce voyage dans les collines était une folie, un rêve ; je touchai la cicatrice au creux de ma paume gauche, celle qui me liait à Nimue, et je constatai qu'elle s'était enflammée. Elle était demeurée blanche pendant des années.

« Il faut continuer, Seigneur ! me cria Olwen. Encore et encore ! Jusque dans les nuages ! » À mon grand soulagement, elle me reprit sa robe et en revêtit son corps mince. « Il peut faire froid dans les nuages, Seigneur », expliqua-t-elle, puis elle dansa de nouveau. Je lançai sur le berger et son chien un dernier regard mélancolique et suivis la dansante Olwen sur un chemin montant, étroit, qui passait entre de hauts rochers.

L'après-midi, nous fîmes une pause. Nous nous arrêtâmes dans une vallée aux parois abruptes où poussaient le frêne, le sorbier et le sycomore, où un lac tout en longueur frémissait sous la brise légère. Je m'appuyai contre une grosse pierre et dus dormir un bon moment, car lorsque je me réveillai, je vis qu'Olwen était de nouveau nue, mais cette fois, elle nageait dans l'eau noire et froide. Elle en sortit toute frissonnante, se

frictionna avec sa cape, puis remit sa robe. « Nimue m'a dit que, si tu couchais avec moi, Ceinwyn mourrait.

— Alors, pourquoi m'avoir demandé de le faire ? dis-je sévèrement.

— Pour voir si tu aimais ta Ceinwyn.

— Je l'aime.

— Alors, tu peux la sauver, répondit joyeusement Olwen.

— Comment Nimue a-t-elle fait pour l'ensorceler ?

— Elle s'est servie d'un sort de feu, et d'un sort d'eau, et du sort de l'épine noire. » Olwen se blottit à mes pieds et me regarda droit dans les yeux. « Et de la sombre malédiction de l'Autre Corps, ajouta-t-elle d'un air sinistre.

— Pourquoi ? demandai-je sans m'occuper des détails de ces sorts, mais furieux qu'on ait jeté une malédiction quelconque sur ma Ceinwyn.

— Pourquoi pas ? » répliqua Olwen, puis elle rit, drapa sa cape mouillée sur ses épaules et se remit en marche. « Viens, Seigneur ! As-tu faim ?

— Oui.

— Tu vas manger. Manger, dormir et parler. » Elle dansait de nouveau, traçant des pas délicats, pieds nus sur le sentier caillouteux. Je remarquai que ses pieds saignaient, mais elle ne semblait pas y prendre garde. « Nous allons à reculons, me dit-elle.

— Que veux-tu dire ? »

Elle se retourna, face à moi, et continua sa route en sautillant à reculons. « À reculons dans le temps, Seigneur. Nous rembobinons les années. Les années d'hier défilent à toute vitesse, si vite que tu ne peux pas voir leurs nuits ou leurs jours. Tu n'es pas encore né, tes parents ne sont pas nés, et à reculons nous allons, toujours à reculons, jusqu'au temps où il n'y avait pas encore de rois. C'est là que nous allons, Seigneur. Au temps d'avant les rois.

— Tes pieds saignent.

— Ils guériront. » Elle se retourna et continua à gambader. « Viens ! cria-t-elle. Viens à l'époque précédant les rois !

— Est-ce que Merlin m'y attend ? »

Ce nom arrêta Olwen. Elle resta immobile, se retourna et me regarda de travers. « J'ai couché avec Merlin autrefois, dit-elle au bout d'un moment. Souvent ! » ajouta-t-elle dans un élan de franchise.

Cela ne me surprit pas. C'était un bouc. « Est-ce qu'il nous attend ?

— Il est au cœur du temps d'avant les rois. En son cœur même, Seigneur. Merlin est le froid dans le gel, l'eau dans la pluie, la flamme dans le soleil, le souffle dans le vent. Viens – elle me tira par la manche avec une insistance soudaine –, on ne peut pas parler maintenant.

— Merlin est-il prisonnier ? » demandai-je, mais Olwen ne voulut pas répondre. Elle courait à toute allure devant moi et attendait avec impatience que je la rattrape ; dès que je l'avais fait, elle se précipitait de nouveau en avant. Elle suivait avec légèreté ces chemins escarpés tandis que je peinais derrière elle, et nous nous engagions toujours plus profondément dans les montagnes. Maintenant, estimais-je, nous avions quitté la Silurie et étions entrés au Powys, mais dans une partie de ce malheureux pays que n'atteignait pas l'autorité du jeune Perddel. C'était une terre sans loi, un repaire de brigands, cependant Olwen traversait ses dangers avec insouciance.

La nuit tomba. Des nuages venus de l'ouest s'amoncelèrent, si bien que nous fûmes bientôt dans l'obscurité totale. Je regardai autour de moi et ne vis rien. Pas de lumière, pas même la lueur d'une flamme lointaine. Ce fut ainsi, j'imagine, que Bel trouva l'île de Bretagne à l'origine, quand il vint lui apporter la vie et la lumière.

Olwen mit sa main dans la mienne. « Viens, Seigneur.

— On n'y voit goutte ! protestai-je.

— Je vois tout, dit-elle, fie-toi à moi, Seigneur », et là-dessus, elle m'entraîna, m'avertissant parfois d'un obstacle. « Là, il faut traverser un ruisseau, Seigneur. Avance doucement. »

Je savais que notre sentier montait régulièrement, et guère plus. Nous traversâmes une plaque traîtresse de schiste argileux, mais la main d'Olwen était ferme dans la mienne, et une fois, il me sembla que nous suivions un chemin de crête où

le vent sifflait à mes oreilles, alors Olwen entonna une étrange chanson sur les elfes. « Partout ailleurs, en Bretagne, on les a tués, mais pas ici. Je les ai vus. Ils m'ont appris à danser.

— Ils ont été de bons professeurs, dis-je, ne croyant pas un mot de ce qu'elle disait, mais étrangement réconforté par la chaude étreinte de sa petite main.

— Ils portent de grandes capes de tulle, dit-elle.

— Ils ne dansent pas nus ? demandai-je pour la taquiner.

— Une cape de tulle ne dissimule rien, Seigneur, me réprimanda-t-elle, mais pourquoi cacher ce qui est beau ?

— Tu as couché avec des elfes ?

— Un jour, je le ferai. Pas maintenant. Au temps d'après les rois, je le ferai. Avec eux et avec les hommes dorés. Mais d'abord, je dois coucher avec un autre homme salé. Ventre contre ventre avec une autre chose sèche sortie du cœur du Chaudron. » Elle rit, me tira par la manche et nous quittâmes le sentier pour gravir la douce pente herbue d'une crête encore plus haute. Là, pour la première fois depuis que les nuages avaient caché la lune, je vis de la lumière.

Loin, de l'autre côté d'un col, se dressait une colline, et après celle-ci, il devait y avoir une vallée pleine de feux, car leur lueur ourlait le versant le plus proche. Je restai là immobile, laissant inconsciemment ma main dans celle d'Olwen, et elle rit de délice en me voyant contempler cette soudaine lumière. » C'est la terre d'avant les rois, Seigneur. Tu vas y trouver des amis, et à manger. »

Je dégageai mes doigts des siens. « Quel ami pourrait lancer une malédiction sur Ceinwyn ? »

Elle s'empara de nouveau de ma main. « Viens, Seigneur, on y est presque maintenant. » Elle me tira sur la pente, essayant de me faire courir, mais je ne voulais pas. J'allai lentement, me souvenant de ce que Taliesin m'avait raconté dans le brouillard magique dont il avait enveloppé Caer Cadarn ; que Merlin lui avait ordonné de me sauver, mais que je ne l'en remercierais peut-être pas, et tandis que j'approchais de ce creux plein de feu, je craignais de découvrir le sens de ces paroles. Olwen me harcelait, riait de mes craintes et ses yeux étincelaient du reflet

des feux, mais je grimpai vers l'horizon rougeoyant, le cœur lourd.

Des lanciers gardaient l'entrée de la vallée. C'étaient des hommes à l'air sauvage, emmaillotés dans des fourrures, armés de lances aux hampes mal équarries, aux fers grossièrement façonnés. Ils ne dirent pas un mot lorsque nous passâmes, quoique Olwen les saluât joyeusement avant de me faire emprunter un sentier qui descendait au cœur enfumé de la vallée. Celle-ci recelait un lac tout en longueur aux berges noires constellées de feux, et près de ceux-ci, de petites cabanes, parmi des bosquets d'arbres nains. Une armée devait camper là, car il y avait au moins deux cents foyers.

« Viens, Seigneur, dit Olwen en me tirant sur la pente. C'est le passé, et c'est le futur. C'est là que la boucle du temps se referme. »

C'est une vallée des montagnes du Powys, me dis-je. Un endroit caché où un homme désespéré peut trouver refuge. La boucle du temps n'a rien à voir avec cela, me rassurai-je, pourtant j'eus un frisson d'appréhension lorsque Olwen me fit descendre jusqu'aux cabanes, au bord du lac où l'armée campait. J'avais cru que leurs habitants dormiraient, car nous étions au cœur de la nuit, mais tandis que nous marchions entre le lac et les huttes, une foule d'hommes et de femmes en sortit pour nous regarder passer. Ils étaient bien étranges. Certains riaient sans raison, d'autres baragouinaient des choses dépourvues de sens, ou étaient secoués de mouvements convulsifs. Je vis des cous goitreux, des yeux aveugles, des becs-de-lièvre, des toisons emmêlées, et des membres tordus. « Qui sont ces gens ? demandai-je à Olwen.

— L'armée des fous, Seigneur. »

Je crachai vers le lac pour conjurer le mauvais sort. Ils n'étaient pas tous déments ou estropiés, ces pauvres hères, car certains tenaient des lances et quelques-uns, je le remarquai, avaient des boucliers recouverts de peau humaine, noircis de sang humain, les boucliers des Bloodshields vaincus de Diwrnach. D'autres portaient l'aigle du Powys, et un homme arborait même le renard de la Silurie, emblème qui n'avait pas été brandi dans une bataille depuis le temps de Gundleus. Ces

hommes, tout comme l'armée de Mordred, étaient les déchets de la Bretagne : des hommes vaincus, des hommes sans terre, des hommes qui n'avaient rien à perdre et tout à gagner. La vallée empestait les ordures humaines. Elle me rappela l'île des Morts, cet endroit où la Dumnonie envoyait ses fous furieux, et où j'étais allé, un jour, délivrer Nimue. Ces gens avaient le même air sauvage, dégageaient la même impression inquiétante qu'à tout moment, ils pouvaient vous sauter à la figure et vous griffer sans raison apparente.

« Comment faites-vous pour les nourrir ? demandai-je.

— Les soldats, les vrais soldats, vont quérir la nourriture. Nous mangeons beaucoup de mouton. J'aime bien le mouton. Nous voilà arrivés, Seigneur. C'est la fin du voyage ! » Et sur ces mots joyeux, elle dégagea sa main de la mienne et partit en gambadant. Nous étions arrivés à l'extrémité du lac et, devant moi, s'élevait une futaie qui poussait à l'abri d'une haute falaise rocheuse.

Une douzaine de feux brûlaient sous les arbres dont les troncs, alignés sur deux rangs, donnaient à ce bosquet l'apparence d'une vaste salle ; au fond, deux pierres levées grises m'évoquèrent celles qu'érigeaient les anciens, sans que je puisse dire s'il s'agissait de vénérables menhirs, ou si on les avait dressées récemment.

Entre elles, trônant sur un fauteuil massif, le bâton noir de Merlin à la main, je vis Nimue. Olwen courut vers elle, et se jetant à ses pieds, enlaça ses jambes et posa la tête sur ses genoux. « Je l'ai ramené, Dame !

— A-t-il couché avec toi ? » Tout en parlant à Olwen, Nimue me regardait fixement. Deux crânes couverts d'une épaisse couche de cire fondue couronnaient les pierres levées.

« Non, Dame, répondit Olwen.

— L'y as-tu invité ? » L'œil unique de Nimue me regardait toujours.

« Oui, Dame.

— T'es-tu montrée à lui ?

— Toute la journée, je me suis montrée à lui, Dame.

— Tu es une bonne fille », dit Nimue en tapotant les cheveux d'Olwen, et je n'aurais pas été surpris de l'entendre

ronronner tandis qu'elle se couchait avec un grand contentement aux pieds de Nimue. Celle-ci me contemplait toujours et moi, marchant de long en large entre les grands troncs illuminés par le feu, je la fixais aussi.

Nimue ressemblait à celle que j'étais allé chercher sur l'Ile des Morts. Elle avait l'air de ne pas s'être lavée, de ne pas avoir peigné ses cheveux, ni pris aucun soin d'elle-même depuis des années. Son orbite vide, ni recouverte par un bandeau, ni comblée par un œil de verre, n'était qu'une cicatrice ratatinée, racornie, sur son visage égaré. Sa peau était incrustée de crasse, ses cheveux gras, emmêlés, lui descendaient jusqu'à la taille. Autrefois, ils avaient été noirs, maintenant ils étaient d'un blanc d'os, à l'exception d'une unique mèche. Sur sa robe blanche, mais sale, elle portait un surcot mal taillé, pourvu de manches, beaucoup trop grand pour elle qui, je m'en aperçus soudain, devait être le Manteau de Padarn, l'un des Trésors de Bretagne ; à un doigt de sa main gauche, je reconnus l'Anneau de guerrier en fer d'Eluned. Ses ongles étaient longs et les quelques dents qui lui restaient, noires. Elle semblait beaucoup plus âgée, ou peut-être la crasse accentuait-elle les lignes sinistres de son visage. Elle n'avait jamais été ce que le monde appelle une beauté, mais l'intelligence qui brillait sur ses traits la rendait séduisante ; maintenant, elle était repoussante et son visage autrefois vivant n'était plus qu'amertume, même si elle m'offrit une ombre de sourire en levant la main gauche. Elle me montrait la cicatrice, la même que celle que je portais, moi aussi, à la main gauche ; je brandis ma paume et elle hocha la tête, satisfaite. « Tu es venu, Derfel.

— Avais-je le choix ? demandai-je âprement, puis je pointai le doigt sur ma cicatrice. Est-ce que ceci ne me lie pas à toi ? Pourquoi t'en prendre à Ceinwyn pour me faire venir, alors que tu as déjà cela ? » Et je tapotai une fois encore la cicatrice.

« Parce que, sinon, tu ne serais pas venu. » Ses fous s'attroupaient autour du trône comme des courtisans, d'autres alimentaient les feux et l'un d'eux vint renifler mes chevilles, tel un chien. « Tu n'as jamais eu la foi, m'accusa Nimue. Tu pries les Dieux, mais tu ne crois pas en eux. Personne ne croit plus vraiment maintenant, sauf nous. » Elle montra de son bâton

dérobé le boiteux, le borgne, l'estropié et le fou qui la regardaient avec adoration. « Nous croyons, Derfel.

— Moi aussi, répliquai-je.

— Non ! » hurla Nimue, faisant crier de terreur des créatures blotties sous les arbres. Elle pointa le bâton sur moi. « Tu étais là quand Arthur a dérobé Gwydre aux feux.

— Tu ne pouvais pas t'attendre à ce qu'Arthur vous laisse tuer son fils.

— Ce à quoi je m'attendais, imbécile, c'était voir Bel descendre du ciel, l'air roussi crépiter derrière lui, et les étoiles s'agiter comme des feuilles dans la tempête ! Voilà ce que j'attendais ! Voilà ce que je méritais ! » Elle renversa la tête en arrière pour crier vers les nuages et tous les fous estropiés hurlèrent avec elle. Seule Olwen l'Argentée garda le silence. Elle me contemplait avec un demi-sourire, qui semblait suggérer que seuls elle et moi étions sains d'esprit dans ce refuge de déments. « Voilà ce que je désirais ! me cria Nimue par-dessus la cacophonie des gémissements et des glapissements. Et c'est ce que j'aurai », ajouta-t-elle. Sur ces mots elle se leva, se libéra avec violence de l'étreinte d'Olwen et me fit signe, avec son bâton. « Viens. »

Je passai devant les pierres levées et la suivis jusqu'à une grotte, creusée dans la falaise. Elle n'était pas profonde, mais assez large pour abriter un homme étendu sur le dos, et d'abord, je crus en voir un, nu, couché dans l'ombre. Olwen m'avait rejoint et tentait de me prendre par la main, mais je la repoussai tandis qu'autour de moi les fous se pressaient pour voir ce qu'il y avait sur le sol rocheux de la caverne.

Un petit feu y couvait et, à sa faible lueur, je m'aperçus que ce n'était pas un homme, mais une femme d'argile, grandeur nature, aux seins grossièrement modelés, aux jambes écartées et au visage ébauché. Nimue se pencha pour entrer et alla s'accroupir à côté de la tête. « Contemple ta femme, Derfel Cadarn. »

Olwen rit et me sourit. « Ta femme, Seigneur ! » dit-elle, au cas où je n'aurais pas compris.

Je regardai la grotesque forme d'argile. « Ma femme ?

— C'est l'Autre Corps de Ceinwyn, imbécile ! Et je suis son fléau. » Il y avait un panier effrangé au fond de la caverne, la Corbeille de Garanhir, un autre Trésor de Bretagne, et Nimue en tira un bouquet de baies séchées. Elle se pencha et enfonça l'une d'elles dans l'argile, non cuite, du corps de la femme. « Un nouveau furoncle, Derfel ! dit-elle, et je vis que la surface était piquetée de baies. Et un autre, et encore un autre ! » Elle rit, enfonçant les baies séchées dans l'argile rouge. « Allons-nous la faire souffrir, Derfel ? Allons-nous la faire crier ? » En prononçant ces mots, elle tira de sa ceinture un couteau grossièrement façonné, le Couteau de Laufrodedd, et planta sa lame ébréchée dans la tête de la femme d'argile. « Oh, elle hurle maintenant ! Ils essaient de la maintenir sur sa couche, mais la douleur est si terrible, si terrible ! » Et en même temps, elle tortillait la lame dans la plaie et, soudain, je devins enragé et me penchai pour franchir l'entrée de la caverne, mais Nimue lâcha aussitôt le couteau et posa deux doigts sur les yeux d'argile. « Vais-je l'aveugler, Derfel, est-ce ce que tu veux ? siffla-t-elle.

— Pourquoi fais-tu cela ? »

Elle retira le Couteau de Laufrodedd du crâne torturé. « Laissons-la dormir, roucoula-t-elle, ou peut-être que non ? » Et là-dessus, elle éclata d'un rire dément et tira de la Corbeille de Garanhir une louche en fer, recueillit des braises brûlantes dans le feu qui fumait et les éparpilla sur le corps ; j'imaginai Ceinwyn frissonnant et hurlant, le dos arqué sous l'effet de cette soudaine douleur, et Nimue rit de ma rage impuissante. « Pourquoi est-ce que je fais cela ? Parce que tu m'as empêché de tuer Gwydre. Et parce que tu pourrais ramener les Dieux sur terre. Voilà pourquoi. »

Je la regardai fixement. « Tu es folle, toi aussi, dis-je doucement.

— Que sais-tu de la folie ? me cracha Nimue. Toi et ton petit esprit, ton petit esprit pathétique. Crois-tu pouvoir me juger ? Oh, la douleur ! » Et elle poignarda les seins d'argile. « La douleur ! La douleur ! » Les fous, derrière moi, se joignirent à elle pour crier : « La douleur ! La douleur ! » Ils exultaient, certains applaudissaient, d'autres riaient, ravis.

« Arrête ! » criai-je.

Nimue s'accroupit au-dessus de la forme torturée, le couteau brandi. « Tu veux que je te la rende, Derfel ?

— Oui. » J'étais au bord des larmes.

« Elle t'est très précieuse ?

— Tu le sais bien.

— Tu coucherais plus volontiers avec ça qu'avec Olwen ? demanda Nimue en montrant la grotesque forme d'argile.

— Je ne couche qu'avec Ceinwyn.

— Alors, je vais te la rendre, dit Nimue et elle caressa tendrement le front d'argile. Je vais te rendre ta Ceinwyn, promit-elle, mais avant, tu dois me donner ce qu'il y a de plus précieux pour moi. C'est mon prix.

— Et qu'est-ce qui est le plus précieux pour toi ? demandai-je, sachant la réponse avant qu'elle me la donne.

— Il faut m'apporter Excalibur, Derfel, et me livrer Gwydre.

— Pourquoi Gwydre ? Ce n'est pas le fils d'un souverain.

— Parce qu'il a été promis aux Dieux et que les Dieux exigent ce qui leur a été promis. Tu dois me l'amener avant que la prochaine lune soit pleine. Tu apporteras l'épée et Gwydre là où les eaux se rencontrent, au pied de Nant Dduu. Tu connais cet endroit ?

— Je le connais, répondis-je tristement.

— Et si tu ne me les apportes pas, Derfel, alors je te jure que les souffrances de Ceinwyn ne feront que croître. Je planterai des vers dans son ventre, je liquéfierai ses yeux, je ferai peler sa peau, sa chair pourrira sur des os qui s'effriteront, et même si elle implore la mort, je ne la lui enverrai pas, mais plus de souffrances encore. Rien que des souffrances. » J'aurais voulu m'avancer et tuer Nimue, là, sur-le-champ. Elle avait été mon amie et même, un jour, mon amante, mais maintenant, elle était partie loin de moi, dans un monde où les esprits étaient réels, et ou la réalité n'était que jouets. « Amène-moi Gwydre et apporte-moi Excalibur, poursuivit Nimue dont l'unique œil flamboyait dans la pénombre de la caverne, alors je libérerai Ceinwyn de son Autre Corps, toi du serment que tu m'as fait, et je te donnerai deux choses. » Elle tendit la main derrière elle et en ramena une étoffe. Elle la déplia et je vis que c'était la vieille cape qu'on m'avait volée à Isca. Elle fouilla dedans, y trouva un

objet et le tint bien haut entre le pouce et l'index ; c'était la petite agate de la bague de Ceinwyn. « Une épée et un sacrifice, pour une cape et une pierre précieuse. Le feras-tu, Derfel ?

— Oui, répondis-je, sans aucune intention d'obéir, mais ne sachant pas quoi dire d'autre. Me laisseras-tu avec elle maintenant ?

— Non, dit Nimue en souriant. Mais tu veux qu'elle dorme cette nuit ? Alors, rien que pour cette nuit, je lui accorderai un répit. » Elle souffla sur l'argile pour en écarter les cendres, extirpa les baies et arracha les amulettes fixées au corps. « Demain matin, je les remettrai en place.

— Non !

— Pas toutes, mais j'en ajouterai chaque jour jusqu'à ce que j'apprenne que tu es là où les eaux se rencontrent, à Nant Dduu. » Elle retira une esquille d'os brûlé du ventre d'argile. « Et quand j'aurai l'épée, poursuivit-elle, mon armée de fous allumera de tels feux que la nuit de la Vigile de Samain se transformera en jour. Et Gwydre te sera rendu, Derfel. Il reposera dans le Chaudron et les Dieux en le baisant le ramèneront à la vie et Olwen couchera avec lui et il chevauchera, glorieux, Excalibur à la main. » Elle prit un pichet d'eau et en versa un peu sur le front de la statue, puis la fit doucement pénétrer dans l'argile luisante. « Va maintenant, ta Ceinwyn dormira. Olwen a autre chose à te montrer. Tu partiras à l'aube. »

Je sortis en titubant derrière Olwen, me frayai un chemin parmi la foule grimaçante des êtres horribles qui se pressaient devant la caverne, sur les talons de la jeune fille qui longea en dansant la paroi de la falaise jusqu'à une autre grotte. À l'intérieur, je vis une seconde forme d'argile, mais celle d'un homme cette fois, qu'Olwen me désigna, puis elle pouffa de rire. « Est-ce moi ? » demandai-je, puis je m'aperçus que l'argile était lisse et sans aucune marque. Cependant, en la scrutant de plus près, dans l'obscurité, je vis que les yeux de l'homme d'argile avaient été arrachés.

« Non, Seigneur, ce n'est pas toi. » Elle se pencha sur la silhouette et ramassa une longue aiguille d'os posée à côté de ses jambes. « Regarde. » Elle transperça le pied d'argile.

Quelque part, derrière nous, un homme hurla de douleur. Olwen gloussa. « Encore », dit-elle, et lorsqu'elle enfonça l'aiguille dans l'autre pied, la voix cria de nouveau. Olwen rit, puis me prit par la main. « Viens. » Elle m'entraîna dans une étroite fente qui bâillait dans la falaise. Le passage se rétrécit, puis se termina brusquement, car je ne vis plus que le faible reflet de la lumière d'un feu sur la roche, puis j'aperçus une espèce de cage, tout au fond de la gorge. Deux aubépines y poussaient, et on avait cloué sur leurs troncs des solives non équarries qui servaient de barreaux à cette prison rudimentaire. Olwen me lâcha la main et me poussa en avant. « Je reviendrai demain matin, Seigneur. Il y a de la nourriture pour toi. » Elle sourit, se retourna et partit en courant.

Tout d'abord, je crus que la cage était une sorte d'abri, mais lorsque je m'approchai pour y entrer, je ne trouvai pas de porte. Elle barrait les derniers mètres de la gorge et la nourriture promise m'attendait sous l'une des aubépines. C'était du pain rassis, du mouton séché et une cruche d'eau. Je m'assis, rompis la miche et, soudain, on remua dans la cage. Je tressaillis, alarmé, lorsqu'une chose s'avança à quatre pattes vers moi.

Tout d'abord, je crus que c'était une bête, puis je compris que c'était un homme, puis je vis que c'était Merlin.

*

« Je serai sage, me dit Merlin, je serai sage. » Je compris alors la raison de la seconde statue d'argile, car Merlin était aveugle. Dépourvu d'yeux. L'horreur. « Des épines dans les pieds, dans les pieds », puis il s'effondra contre les barreaux et geignit : « Je serai sage, c'est promis ! »

Je m'accroupis. « Merlin ? »

Il frémit. « Je dirai tout ! » gémit-il désespéré, et lorsque je passai la main entre les barreaux pour caresser ses cheveux emmêlés et crasseux, il recula et frissonna.

« Merlin ? répétai-je.

— Du sang dans l'argile, il faut mettre du sang dans l'argile. Le mélanger bien. Le sang d'un enfant est plus efficace, c'est du moins ce qu'on m'a dit. Je ne l'ai jamais fait, ma chère. Tanabur

l'a fait, je le sais, je l'ai obligé à en parler, un jour. C'était un idiot, bien sûr, mais il savait quelques petites choses minables. Le sang d'un enfant roux, m'a-t-il dit, et surtout d'un enfant estropié, un roux estropié. À la rigueur, n'importe quel enfant ferait l'affaire, bien sûr, mais un infirme roux, c'est mieux.

— Merlin, c'est Derfel. »

Il continua à babiller, expliquant comment façonner la statue d'argile afin que le mal puisse être envoyé au loin. Il parla de sang et de rosée, et de la nécessité de modeler l'argile pendant que le tonnerre gronde. Il ne voulait pas m'écouter et quand je me levai et tentai d'arracher les barreaux des arbustes, deux lanciers sortirent des ombres derrière moi, en souriant. C'étaient des Bloodshields et leurs lances me dirent de ne plus tenter de libérer le vieil homme. Je m'accroupis de nouveau. « Merlin ! »

Il rampa plus près, en reniflant. « Derfel ?

— Oui, Seigneur. »

Il me chercha à tâtons, je lui tendis la main et il l'empoigna. Puis, sans me lâcher, il s'effondra par terre. « Je suis fou, tu sais ? dit-il d'une voix sensée.

— Non, Seigneur.

— On m'a puni.

— Sans raison, Seigneur.

— Derfel ? Est-ce vraiment toi ?

— C'est moi, Seigneur. Voulez-vous manger ?

— J'ai beaucoup de choses à te raconter, Derfel.

— Je l'espère, Seigneur. » Mais il semblait incapable d'ordonner ses pensées et, durant quelques instants, il reparla de l'argile, puis d'autres sortilèges, et de nouveau il oublia qui j'étais et m'appela Arthur, puis il demeura silencieux longtemps. « Derfel ? finit-il par demander.

— Oui, Seigneur.

— Il ne faut rien écrire, tu comprends ?

— Vous me l'avez souvent dit, Seigneur.

— Toutes nos traditions, il faut les confier à notre mémoire. Caleddin les avait toutes couchées par écrit et c'est alors que les Dieux commencèrent à se retirer. Mais elles sont dans ma tête.

Elles y étaient. Et elle les a prises. Toutes. Ou presque toutes. » Il chuchota ces trois derniers mots.

« Nimue ? » demandai-je. Il me serra terriblement fort à la simple mention de son nom, et redevint silencieux.

« Elle vous a rendu aveugle ?

— Elle devait le faire ! » Et il fronça les sourcils à mon ton désapprobateur. « Il n'y avait pas d'autre moyen, Derfel. J'aurais dû penser que c'était évident.

— Pas pour moi, répliquai-je amèrement.

— Tout à fait évident ! Absurde de penser qu'il puisse en être autrement. » Il me lâcha la main et essaya d'arranger sa barbe et ses cheveux. Sa tonsure avait disparu sous une couche de cheveux emmêlés et de crasse, sa barbe en désordre était parsemée de feuilles, sa robe blanche avait la couleur de la boue. « Elle est druide maintenant, dit-il d'un air émerveillé.

— Je croyais que les femmes ne pouvaient pas l'être.

— Ne sois pas absurde, Derfel. Ce n'est pas parce que les femmes n'ont jamais été druides qu'elles ne peuvent pas l'être ! Tout le monde peut l'être ! Tout ce qu'il faut faire, c'est mémoriser les six cent quatre-vingt-quatre malédictions de Beli Mawr et les deux cent soixante-neuf sortilèges de Lieu, et avoir en tête environ mille autres choses utiles, et Nimue, je dois le dire, a été une excellente élève.

— Mais pourquoi vous rendre aveugle ?

— Nous avons un seul œil pour deux. Un seul œil et un seul esprit. » Il se tut.

« Parlez-moi de la forme d'argile, Seigneur.

— Non ! » Il s'éloigna de moi en traînant les pieds, et sa voix tremblait de terreur. « Elle m'a dit de ne pas t'en parler, ajouta-t-il en un chuchotement rauque.

— Comment faire pour la vaincre ? » demandai-je.

Ma question le fit rire. « Toi, Derfel ? Tu lutterais contre ma magie ?

— Dites-moi comment ? » insistai-je.

Il revint vers les barreaux et tourna ses orbites vides à gauche et à droite comme s'il cherchait un ennemi capable de nous entendre. « Par dix fois, dit-il, j'ai fait un songe sur Carn Ingli. » Il était retombé dans la folie, et toute la nuit, chaque fois

que j'essayais de lui arracher les secrets de la maladie de Ceinwyn, il se remettait à délirer. Il bredouillait à propos de rêves, d'une petite paysanne qu'il avait aimée près des eaux du Claerwen, ou des chiens de Trygwylth qui le pourchassaient, croyait-il. « C'est pour cela que je suis derrière ces barreaux, Derfel, dit-il en martelant les lattes de bois, pour que les chiens ne puissent pas m'atteindre, et c'est pour cela que je n'ai plus d'yeux, pour qu'ils ne puissent pas me voir. Les chiens de chasse ne peuvent pas te voir, tu sais, si tu n'as pas d'yeux. Il faut t'en souvenir.

— Nimue va ramener les Dieux ? dis-je à un moment.

— C'est pour cette raison, Derfel, qu'elle s'est emparée de mon esprit.

— Réussira-t-elle ?

— Bonne question ! Excellente question. Une question que je me pose sans cesse. » Il s'assit et serra ses genoux osseux dans ses bras. « J'ai manqué de courage, hein ? Je me suis trahi. Mais Nimue ne le fera pas. Elle ira jusqu'au bout, Derfel.

— Mais réussira-t-elle ?

— J'aimerais avoir un chat, dit-il au bout d'un moment. Les chats me manquent.

— Parlez-moi de la Convocation.

— Tu sais déjà tout cela ! répondit-il d'un air indigné. Nimue trouvera Excalibur, elle fera venir le pauvre Gwydre, et les rites seront accomplis comme il faut. Ici, sur la montagne. Mais les Dieux viendront-ils ? C'est la question, hein ? Tu vénères Mithra, n'est-ce pas ?

— Oui, Seigneur.

— Et que sais-tu de lui ?

— C'est le Dieu des soldats, né dans une grotte. C'est le Dieu du soleil. »

Merlin rit. « Tu en sais si peu ! C'est le Dieu des serments. Le savais-tu ? Connais-tu les degrés du mithraïsme ? À quel grade es-tu arrivé ? » J'hésitai, peu désireux de révéler les secrets des mystères. « Ne sois pas absurde, Derfel ! dit Merlin d'une voix aussi sensée qu'elle l'avait jamais été. Quels grades possèdes-tu ? Deux ! Trois !

— Deux, Seigneur.

— Alors, tu as oublié les cinq autres ! Quels sont tes deux grades ?

— Soldat et Père.

— *Miles* et *Pater*, devrait-on les appeler. Et autrefois, il y avait aussi *Leo*, *Corax*, *Perses*, *Nymphus* et *Heliodromus*. Comme tu connais mal ton misérable dieu ; ton culte n'est qu'une ombre de culte. Est-ce que vous gravissez l'échelle aux sept barreaux ?

— Non, Seigneur.

— Consommez-vous le vin et le pain ?

— Ce sont les chrétiens qui font cela, Seigneur, protestai-je.

— Les chrétiens ! Quels demeurés vous faites ! La mère de Mithra était vierge, des bergers et des sages sont venus voir son enfant nouveau-né, Mithra grandit et devint un guérisseur et un maître. Il avait douze disciples et, la veille de sa mort, il leur offrit un ultime souper de pain et de vin. On l'a enseveli dans une grotte et il s'est relevé ; il a fait cela longtemps avant que les chrétiens clouent leur Dieu à un arbre. Vous laissez les chrétiens voler les habits de votre dieu, Derfel ! »

Je le regardai fixement. « Est-ce vrai ?

— C'est vrai, Derfel, répondit Merlin et il leva son visage ravagé vers les barreaux grossiers. Tu vénères un dieu fantôme. Il s'en va, tu comprends, tout comme nos Dieux s'en vont. Ils partent tous, Derfel, ils plongent dans le vide. Regarde ! » Il désigna du doigt le ciel nuageux. « Les Dieux arrivent et repartent, Derfel, et je ne sais plus s'ils nous entendent ou s'ils nous voient. Ils défilent sur la grande roue des cieux, et en ce moment, c'est le Dieu chrétien qui règne, et il régnera pendant un bon moment, mais la roue l'emportera dans le vide lui aussi et l'humanité frissonnera une fois encore dans l'obscurité et cherchera de nouveaux Dieux. Ils les trouveront, car les Dieux vont et viennent, Derfel, ils vont et viennent.

— Mais Nimue fera tourner la roue à l'envers ?

— Peut-être, dit tristement Merlin, et cela me plairait bien. J'aimerais retrouver mes yeux, et ma jeunesse, et ma joie. » Il appuya le front sur les barreaux. « Je ne vais pas t'aider à rompre le sortilège, dit-il à voix basse, si basse que je faillis ne

pas l'entendre. J'aime Ceinwyn, mais si Ceinwyn doit souffrir pour les Dieux, alors elle fait quelque chose de noble.

— Seigneur... commençai-je à supplier.

— Non ! » Il cria si fort que dans le campement, derrière nous, des chiens hurlèrent. « Non, dit-il plus calmement. J'ai déjà mis une fois la Convocation en péril, et je ne recommencerai pas, car qu'en avons-nous retiré ? Des souffrances ! Si Nimue arrive à accomplir les rites, ce sera la fin de toutes nos souffrances. Bientôt. Les Dieux reviendront, Ceinwyn dansera et je reverrai. »

Il dormit un peu, et moi aussi, mais au bout d'un moment, il me réveilla en passant entre les barreaux une main semblable à une serre pour s'emparer de la mienne. « Est-ce que les gardes dorment ?

— Je crois, Seigneur.

— Alors, cherche la brume argentée », me chuchota-t-il.

Je crus durant un battement de cœur qu'il était retombé dans la démence. « Seigneur ? lui demandai-je.

— Je pense parfois qu'il ne reste que peu de magie sur terre. » Sa voix semblait tout à fait sensée. « Elle s'évanouit comme les Dieux. Mais je n'ai pas tout livré à Nimue, Derfel. Elle le croit, mais j'ai gardé un dernier sortilège. Je l'ai utilisé en faveur d'Arthur et de toi, car je vous ai tous deux aimés plus que tous les hommes. Si Nimue échoue, alors pars à la recherche de Caddwg, Derfel. Tu te souviens de lui ? »

C'était le batelier qui nous avait ramenés d'Ynys Trebes, tant d'années auparavant, l'homme qui avait péché les pholades de Merlin. « Je me souviens de Caddwg.

— Maintenant, il vit à Camlann, chuchota Merlin. Vas-le voir, Derfel, et cherche la brume argentée. Souviens-t'en. Si Nimue échoue, si l'horreur se déchaîne, alors conduis Arthur à Camlann, trouve Caddwg et cherche la brume argentée. C'est le dernier sortilège. Mon ultime don à ceux qui étaient mes amis. » Ses doigts se resserrèrent sur mon bras. « Promets-moi que tu la chercheras.

— Je vous le promets, Seigneur. »

Il parut soulagé. Il resta silencieux un moment, à étreindre mon bras, puis il soupira. « Je voudrais bien venir avec toi. Mais je ne peux pas.

— Vous le pouvez, Seigneur.

— Ne sois pas absurde, Derfel. Je dois rester ici et Nimue se servira de moi une dernière fois. Je suis peut-être vieux, aveugle, à moitié fou et presque mort, mais il y a encore du pouvoir en moi. Elle le veut. » Il émit une horrible petite plainte inarticulée. « Je ne peux même plus pleurer, et parfois, tout ce que je souhaite, c'est pleurer. Mais dans la brume argentée, Derfel, dans cette brume-là, tu découvriras qu'il n'y a plus de pleurs, ni de temps, rien que la joie. »

Puis il se rendormit ; quand il se réveilla, c'était l'aube et Olwen vint me chercher. Je caressai les cheveux de Merlin, mais il avait replongé dans la démence. Il glapissait comme un chien, et Olwen rit de l'entendre. J'aurais voulu lui donner une bricole, une petite chose qui le réconforterait, mais je n'avais rien. Aussi je le laissai, et j'emportai son dernier don avec moi, même si je ne comprenais pas ce que c'était : le dernier enchantement.

*

Olwen ne me ramena pas par le chemin qui m'avait conduit au campement de Nimue, mais me fit descendre dans une petite combe abrupte, puis pénétra dans un bois obscur où cascadait un ruisseau. Il s'était mis à pleuvoir et notre sentier glissait, pourtant Olwen dansait devant moi dans sa cape mouillée. « J'aime la pluie ! me cria-t-elle une fois.

— Je croyais que tu aimais le soleil, dis-je d'un ton acerbe.

— J'aime les deux, Seigneur. » Elle était toujours aussi joyeuse, mais j'écoutais à peine ce qu'elle disait. Je pensais à Ceinwyn, et à Merlin, et à Gwydre et Excalibur. Je pensais que j'étais dans un piège et ne voyais aucun moyen d'en sortir. Devrais-je choisir entre Ceinwyn et Gwydre ? Olwen dut deviner mes pensées, car elle vint à moi et me prit par le bras. « Tes ennuis prendront bientôt fin, Seigneur », dit-elle pour me réconforter.

Je me dégageai. « Ils ne font que commencer, répliquai-je amèrement.

— Mais Gwydre ne restera pas mort ! dit-elle d'un ton encourageant. On le couchera dans le Chaudron et le Chaudron lui redonnera la vie. » Elle y croyait, mais pas moi. Je croyais encore aux Dieux, mais pas que nous pouvions les mettre sous notre joug. Arthur avait raison, pensai-je. Il fallait nous en remettre à nous, pas aux Dieux. Ils avaient leurs propres amusements, et nous devions nous réjouir de ne pas être leurs jouets.

Olwen s'arrêta à côté d'une mare, sous les arbres. « Il y a des castors ici », dit-elle en scrutant l'eau piquetée de pluie et, comme je ne disais rien, elle leva les yeux et sourit. « Si tu continues à descendre le courant, Seigneur, tu tomberas sur un sentier. Suis-le jusqu'en bas de la colline et là, tu trouveras une route. »

J'empruntai le chemin, puis la route, pour émerger des collines près du fort romain de Cicucium où logeaient quelques familles inquiètes. Leurs hommes m'aperçurent et se postèrent au portail rompu, avec des lances et des chiens, mais je pataugeai dans le ruisseau et gravis tant bien que mal la colline, aussi lorsqu'ils virent que je n'avais pas d'intention mauvaise, ni d'armes, et n'étais visiblement pas l'éclaireur d'une bande de pillards, ils se contentèrent de me conspuer. Je ne me souvenais pas être resté aussi longtemps sans épée depuis ma petite enfance. Cela donne à un homme l'impression d'être nu.

Il me fallut deux jours pour rentrer, deux jours de sombres réflexions sans réponse. Gwydre fut le premier à me voir descendre la rue principale d'Isca et il courut à ma rencontre. « Elle va mieux qu'avant-hier, Seigneur, cria-t-il.

— Pourtant, le mal a empiré. »

Il hésita. « Oui. Mais il y a deux nuits, nous avons cru qu'elle se rétablissait. » Il me regardait avec inquiétude, ennuyé par mon air sinistre.

« Et depuis, son état a régressé.

— Cela nous a tout de même donné de l'espoir. » Gwydre essayait de m'encourager.

« Peut-être », répondis-je, bien que je n'en eusse plus. Je me rendis au chevet de Ceinwyn ; elle me reconnut et tenta de sourire, mais la douleur continuait à croître et ce sourire ressemblait à la grimace d'une tête de mort. Ses cheveux repoussaient un peu, mais ils étaient blancs. Je me penchai, tout crasseux que j'étais, et l'embrassai sur le front.

J'ôtai mes vêtements, me lavai et me rasai, ceignis Hywelbane et partis à la recherche d'Arthur. Je lui répétai ce que Nimue m'avait dit ; Arthur n'avait pas de réponse, ou il ne voulut pas m'en donner. Il ne livrerait pas Gwydre, ce qui condamnait Ceinwyn, mais il ne pouvait pas me le dire en face. Alors, il se mit en colère. « J'en ai plus qu'assez de ces inepties, Derfel !

— Des inepties qui torturent Ceinwyn, Seigneur.

— Alors, nous devons la guérir », dit-il, mais sa conscience le faisait hésiter. Il fronça les sourcils. « Tu crois que Gwydre revivra si on le met dans le Chaudron ? »

Je ne pouvais pas lui mentir. « Non, Seigneur.

— Moi non plus. » Il appela Guenièvre, mais elle ne sut que nous proposer de consulter Taliesin.

Le barde écouta mon histoire. « Redites-moi les malédictions, Seigneur.

— La malédiction du feu, la malédiction de l'eau, la malédiction de l'épine noire et la sombre malédiction de l'Autre Corps. »

Il fit la grimace. « Les trois premières, je peux les dissiper, mais la dernière ? Je ne connais personne qui puisse le faire.

— Et pourquoi ? demanda vivement Guenièvre.

— C'est le plus haut degré de la connaissance, Dame. Les études d'un druide ne se terminent pas avec son apprentissage, il continue à percer de nouveaux mystères. Je n'ai pas emprunté ce chemin. Ni, je suppose, aucun autre homme en Bretagne, sauf Merlin. L'Autre Corps est une grande magie, et pour lutter contre elle, il faut en avoir une aussi grande. Hélas, ce n'est pas mon cas. »

Je contemplai les nuages de pluie au-dessus des toits d'Isca. « Si je tranche la tête de Ceinwyn, dis-je à Arthur, feras-tu de même avec la mienne, un battement de cœur plus tard ?

— Non, dit-il d'un air dégoûté.

— Seigneur ! le suppliai-je.

— Non ! » cria-t-il en colère. Ces histoires de magie le révulsaient. Il voulait un monde régi par la raison et non par la magie, mais sa raison ne pouvait pas nous secourir.

Alors Guenièvre dit d'une voix douce : « Morgane.

— Quoi Morgane ? demanda Arthur.

— Elle fut la prêtresse de Merlin avant Nimue. Si quelqu'un connaît la magie de Merlin, c'est Morgane. »

Alors on convoqua Morgane. Elle entra en boitillant, environnée comme toujours d'une aura de colère. Son masque d'or scintillait tandis qu'elle nous regardait l'un après l'autre et, ne voyant aucun chrétien parmi nous, elle se signa. Arthur lui offrit une chaise qu'elle refusa, signifiant ainsi qu'elle n'avait que peu de temps à nous consacrer. Depuis que son époux était parti pour le Gwent, Morgane s'activait dans un sanctuaire chrétien du nord d'Isca. Les malades s'y rendaient pour mourir et elle les soignait, les nourrissait, priait pour eux. Aujourd'hui, on qualifie son mari de « saint », mais des deux, aux yeux de Dieu, c'est son épouse la « sainte ».

Arthur lui narra toute l'histoire et chaque révélation lui tira un grognement, mais lorsqu'il évoqua la malédiction de l'Autre Corps, elle se signa et cracha par la bouche de son masque. « Que voulez-vous de moi ? demanda-t-elle d'un ton belliqueux.

— Peux-tu contrecarrer la malédiction ? demanda Guenièvre.

— La prière le peut !

— Mais tu as prié, dit Arthur, exaspéré, et l'évêque Emrys a prié. Tous les chrétiens d'Isca ont prié et Ceinwyn est toujours malade.

— Parce que c'est une païenne, vitupéra Morgane. Pourquoi Dieu gaspillerait-il sa miséricorde pour les païens alors qu'il doit veiller sur Son propre troupeau ?

— Tu n'as pas répondu à ma question », dit froidement Guenièvre. Morgane et elle se détestaient, mais par amour pour Arthur, elles affichaient une courtoisie glaciale quand elles se rencontraient.

Morgane demeura silencieuse un moment, puis hocha soudain la tête. « On peut dissiper la malédiction si l'on croit à ces superstitions.

— J'y crois, dis-je.

— Mais rien que d'y penser, c'est déjà un péché ! cria Morgane et elle se signa de nouveau.

— Votre Dieu vous pardonnera sûrement, dis-je.

— Que sais-tu de mon Dieu, Derfel ? demanda-t-elle avec aigreur.

— Je sais, Dame, dis-je en essayant de me remémorer toutes les choses que Galahad m'avait expliquées au cours des années, que votre Dieu est un Dieu aimant, un Dieu qui pardonne, un Dieu qui a envoyé Son propre fils sur terre afin que les hommes ne souffrent plus. » Je me tus, mais Morgane ne répondit pas. « Je sais aussi, continuai-je doucement, que Nimue fait quelque chose de très mal dans les collines. »

Peut-être, en prononçant ce nom, ai-je enfin persuadé Morgane ; elle en avait toujours voulu à cette femme plus jeune d'avoir usurpé sa place auprès de Merlin. « Est-ce une forme d'argile ? me demanda-t-elle. Pétrie avec le sang d'un enfant et la rosée, modelée pendant que le tonnerre gronde ?

— Tout juste. »

Elle frissonna, étendit les bras et pria en silence. Aucun de nous ne parla. Sa prière dura longtemps, et peut-être souhaitait-elle qu'on renonce à tout espoir de se servir d'elle, mais comme nul ne quitta la cour, elle laissa retomber ses bras et se tourna de nouveau vers nous. « Quels sortilèges utilise la sorcière ?

— Des baies, des esquilles d'os, des braises.

— Non, imbécile ! Quels sortilèges ? Comment atteint-elle Ceinwyn ?

— Elle a une pierre précieuse d'une des bagues de Ceinwyn et l'une de mes capes.

— Ah ! dit Morgane, intéressée en dépit du dégoût que lui inspirait la superstition païenne. Et pourquoi l'une de tes capes ?

— Je l'ignore.

— C'est simple, imbécile, pour que le mal passe par toi !

— Moi ?

— Ne comprends-tu donc rien ? dit-elle d'un ton brusque. Bien sûr qu'il passe par toi. Tu as conclu un pacte avec Nimue, jadis ?

— Oui, répondis-je, en rougissant malgré moi.

— Alors, quel en est le symbole ? Elle t'a donné un talisman ? Un bout d'os ? Un colifichet païen, à suspendre à ton cou ?

— Elle m'a donné ça », dis-je en lui montrant la cicatrice, dans la paume de ma main gauche.

Morgane la regarda attentivement, puis frissonna. Elle ne dit rien.

« Dissipe le sort, Morgane », la supplia Arthur.

Elle resta de nouveau silencieuse, puis déclara : « C'est défendu de se mêler de sorcellerie. Les saintes Ecritures nous disent qu'il ne faut pas souffrir qu'une sorcière vive.

— Alors, dites-moi comment faire, la pria Taliesin.

— Toi ? s'écria Morgane. Toi ? Tu crois pouvoir conjurer la magie de Merlin ? Si ce doit être fait, alors que cela le soit dans les formes.

— Par toi ? » demanda Arthur, et Morgane gémit. Elle se signa de sa bonne main, puis secoua la tête et parut incapable d'ajouter un mot. Arthur fronça les sourcils. « Qu'est-ce que ton Dieu désire ?

— Vos âmes ! cria Morgane.

— Vous voulez que je devienne chrétien ? » demandai-je.

Le masque d'or marqué de la croix se releva soudain pour me faire face. « Oui, répondit-elle.

— D'accord », répondis-je tout aussi laconiquement.

Elle pointa la main vers moi. « Tu te feras baptiser, Derfel ?

— Oui, Dame.

— Et tu jureras obéissance à mon époux ? »

Cela m'arrêta. Je la regardai fixement. « À Sansum ? demandai-je d'une voix faible.

— C'est notre évêque ! insista Morgane. Son autorité vient de Dieu ! Je ne dissiperai la malédiction que si tu acceptes de lui jurer obéissance, et d'être baptisé. »

Arthur plongea son regard dans le mien. Durant quelques battements de cœur, je ne pus avaler l'humiliation qu'exigeait

Morgane, mais je pensai à Ceinwyn et hochai la tête. « Je le ferai. »

Alors Morgane prit le risque d'encourir la colère de son Dieu et dissipa la malédiction.

*

Elle le fit l'après-midi même. Elle vint dans la cour du palais en robe noire, sans son masque afin que nous voyions tous l'horreur de son visage ravagé par le feu, rouge et couturé et strié et tordu. Elle était furieuse contre elle-même, mais tenue par sa promesse, elle mena la chose tambour battant. On alluma un brasier que l'on nourrit de charbon de bois ; pendant que le feu prenait, des esclaves amenèrent des paniers d'argile de potier et Morgane modela une silhouette de femme. Elle mélangea à l'argile le sang d'un enfant mort dans la ville ce matin-là, et de la rosée qu'une esclave récupéra sur l'herbe mouillée de la cour. Le tonnerre ne grondait pas, mais Morgane dit qu'elle n'en avait pas besoin. Elle cracha sur l'horreur qu'elle avait faite. C'était une image grotesque, une femme avec d'énormes seins, les jambes écartées, le vagin béant, et dans son ventre, Morgane creusa un trou qui, dit-elle, serait la matrice où elle déposerait le mal. Arthur, Taliesin et Guenièvre la regardaient, captivés ; ensuite, elle fit trois fois le tour de la silhouette obscène. Ayant accompli sa troisième révolution, elle s'arrêta, leva la tête vers les nuages et hurla. Un moment, je crus qu'elle souffrait tellement qu'elle ne pouvait pas continuer, que son Dieu lui ordonnait d'arrêter le rituel, mais elle tourna son visage tordu vers moi. « J'ai besoin du mal, maintenant.

— Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je.

La fente qui lui servait de bouche parut sourire. « Ta main, Derfel.

— Ma main ? »

Je vis que c'était bien un sourire. « La main qui te lie à Nimue. Par quoi crois-tu que le mal est canalisé ? Tu dois la couper, Derfel, et me la donner.

— Certainement que... commença à protester Arthur.

— Tu me forces à pécher, cria Morgane en se tournant vers son frère, et tu mets ma sagesse en doute ?

— Non, se hâta de répliquer Arthur.

— Moi, je m'en moque, si Derfel veut garder sa main, qu'il la garde. Ceinwyn peut continuer à souffrir.

— Non, dis-je, non. »

Nous envoyâmes chercher Galahad et Culhwch, puis Arthur nous emmena tous trois à sa forge où le feu brûlait jour et nuit. J'ôtai mon anneau d'amant et le donnai à Morridig, le forgeron d'Arthur, lui demandant de le sceller sur le pommeau d'Hywelbane. La bague, simple anneau de guerrier, était en fer, mais elle portait une croix en or que j'avais dérobée au Chaudron de Clyddno Eiddyn, et Ceinwyn portait la même.

Nous plaçâmes un épais morceau de bois sur l'enclume. Galahad m'étreignit de toute sa force, je dénudai mon bras gauche et posai la main sur le billot improvisé. Culhwch empoigna mon avant-bras, non pour l'immobiliser, mais pour ce qu'il devait faire, après.

Arthur leva Excalibur. « Tu es sûr, Derfel ?

— Vas-y, Seigneur. »

Les yeux écarquillés d'horreur, Morridig regarda la lame brillante frôler les chevrons, au-dessus de l'enclume. Arthur s'arrêta, puis frappa, une seule fois. Il frappa dur, et durant une seconde je n'éprouvai aucune souffrance, aucune, mais alors Culhwch prit mon poignet d'où jaillissait le sang et le fourra dans les charbons ardents de la forge et c'est alors que la douleur me fouetta comme une lance vous transperce. Je hurlai ; ensuite, je ne me souviens de rien.

Plus tard, on me dit comment Morgane prit la main coupée, portant la cicatrice fatale, et l'enferma dans la matrice d'argile. Puis, avec un chant païen aussi vieux que le monde, elle ressortit la main ensanglantée par le vagin de la statue et la jeta dans le brasier.

Et c'est ainsi que je devins chrétien.

QUATRIÈME PARTIE

LE DERNIER ENCHANTEMENT

Le printemps est arrivé à Dinnewrac. Le monastère se réchauffe et le silence de nos prières est rompu par le bêlement des agneaux et le chant des alouettes. Là où la neige est restée si longtemps poussent des violettes blanches et des stellaires, mais le mieux de tout, c'est de savoir qu'Igraine a donné naissance à un enfant, un garçon, et que tous deux ont survécu. Dieu soit loué pour cela, ainsi que pour la douceur du temps, mais pour guère plus. Le printemps devrait être la saison du bonheur, pourtant de sombres rumeurs courent sur l'ennemi.

Les Saxons sont de retour, bien que nous ignorions si les feux que nous avons vus hier soir, à l'horizon ouest, ont été allumés par leurs lanciers. En tout cas, ces brasiers enflammaient le ciel nocturne comme un avant-goût de l'enfer. Un fermier est venu, à l'aube, nous apporter des bûches de tilleul dont nous avions besoin pour fabriquer une nouvelle baratte, et il nous a dit que c'étaient des feux de pillards irlandais, mais nous en doutons car, depuis quelques semaines, il circule trop d'histoires de bandes de guerriers saxons. Arthur avait réussi à garder l'ennemi à distance pendant toute une génération et, pour ce faire, enseigné le courage à nos rois, mais depuis nos chefs sont redevenus si faibles ! Et maintenant, les Saïs réapparaissent, telle une peste.

Dafydd, le clerc du tribunal qui traduit ces parchemins en langue bretonne, est venu aujourd'hui chercher les tout derniers, et il m'a dit que les feux étaient presque certainement un méfait saxon ; il m'a ensuite informé qu'on avait donné le nom d'Arthur au fils d'Igraine. Arthur ap Brochvael ap Perddel ap Cuneglas, un beau nom, même si Dafydd ne l'approuvait visiblement pas, et je n'ai pas compris tout de suite pourquoi. C'est un petit bonhomme, qui ressemble un peu à Sansum, avec la même expression affairée et les mêmes cheveux hérissés. Il s'est assis à ma fenêtre pour lire mes parchemins et n'a cessé de pousser des exclamations de désapprobation et de secouer la tête devant mon écriture. « Pourquoi Arthur a-t-il quitté la Dumnonie ? a-t-il fini par me demander.

— Parce que Meurig y tenait et qu'Arthur n'avait jamais eu réellement envie de gouverner.

— Mais c'était irresponsable de sa part ! dit-il sévèrement.

— Arthur n'était pas roi, et nos lois affirment que seuls les rois peuvent gouverner.

— On peut modifier les lois, répliqua Dafydd en fronçant le nez, je suis bien placé pour le savoir, et Arthur aurait dû être roi.

— Je suis d'accord, mais il ne l'était pas. Il n'avait aucun droit légitime, Mordred, si.

— Alors Gwydre non plus, objecta Dafydd.

— Oui, mais si Mordred était mort, Gwydre pouvait y prétendre autant qu'un autre, sauf Arthur, bien sûr, mais Arthur ne voulait pas être roi. » Je me demandais combien de fois j'avais déjà expliqué cela. « Arthur s'est consacré à la Bretagne parce qu'il avait fait le serment de protéger Mordred, et lorsqu'il est parti en Silurie, il avait accompli tout ce qu'il s'était proposé de faire. Il avait uni les royaumes de Bretagne, apporté la justice à la Dumnonie et vaincu les Saxons. Il aurait pu résister à la demande que lui fit Meurig de renoncer au pouvoir, mais dans son cœur, il ne le désirait pas, ce pouvoir, aussi a-t-il rendu la Dumnonie à son roi légitime, et vu se déliter toute son œuvre.

— C'est pourquoi il aurait dû rester au pouvoir. » Je trouve que Dafydd ressemble beaucoup à saint Sansum, lorsqu'il se trompe, il ne veut jamais le reconnaître.

« Oui, dis-je, mais il était las. Il voulait que d'autres reprennent le fardeau. Si quelqu'un est à blâmer, c'est moi ! J'aurais dû rester en Dumnonie au lieu de passer tout ce temps à Isca. Mais à l'époque, personne ne voyait ce qui était en train d'arriver. Aucun de nous ne s'est aperçu que Mordred faisait tout pour devenir un bon soldat, et après, il nous a convaincus qu'il mourrait bientôt et que Gwydre deviendrait roi. Et qu'alors tout irait bien. Nous vivions dans l'espoir et non dans le monde réel.

— Je continue à penser qu'Arthur nous a laissés tomber », affirma Dafydd, d'un ton qui expliquait pourquoi il désapprouvait le nom du nouvel Edling. Combien de fois avais-je été forcé d'écouter cette même condamnation d'Arthur ? Si seulement il était resté au pouvoir, disait-on, les Saxons

auraient continué à nous payer un tribut et la Bretagne s'étendrait d'une mer à l'autre, mais quand il gouvernait la Bretagne, on grommelait aussi contre lui. Lorsqu'il donnait aux gens ce qu'ils désiraient, ils se plaignaient que ce n'était pas suffisant. Les chrétiens lui reprochaient de favoriser les païens, les païens lui reprochaient de tolérer les chrétiens, et tous les rois, sauf Cuneglas et Œngus Mac Airem, le jalousaient. Le soutien d'Œngus ne pesait pas lourd, mais lorsque Cuneglas mourut, Arthur perdit son partisan royal le plus précieux. En outre, Arthur ne laissa jamais tomber personne. La Bretagne tomba d'elle-même. La Bretagne laissa les Saxons revenir en douce, les Bretons se chamaillaient entre eux et gémissaient que tout était de la faute d'Arthur. Arthur, qui leur avait donné la victoire !

Dafydd parcourut les dernières pages. « Est-ce que Ceinwyn s'est rétablie ?

— Oui, loué soit Dieu, et elle a vécu encore bien des années. » J'allais lui parler de ces derniers temps, mais je vis que cela ne l'intéressait pas, aussi je gardai mes souvenirs pour moi. Finalement, Ceinwyn mourut d'une fièvre. Je voulus brûler son cadavre, mais Sansum insista pour qu'elle soit enterrée à la façon chrétienne. Je lui cédai, mais un mois plus tard, je m'arrangeai pour que des hommes, fils et petits-fils de mes anciens lanciers, déterrent son corps et le brûlent sur un bûcher funéraire afin que son âme puisse rejoindre ses filles dans l'Autre Monde, et ce péché ne me donne aucun regret. Je doute qu'un homme en fasse autant pour moi, mais peut-être Igraine, si elle lit ces mots, fera-t-elle édifier mon bûcher funéraire. Je prie pour qu'elle le fasse.

« Est-ce que tu changes l'histoire en la traduisant ? demandai-je à Dafydd.

— La changer ? » Il prit un air indigné. « Ma reine ne me laisserait pas changer une syllabe.

— Vraiment ?

— Je peux corriger quelques fautes de grammaire, dit-il en rassemblant les peaux, mais rien d'autre. Je suppose que la fin de l'histoire est proche ?

— Oui.

— Alors, je reviendrai dans une semaine. » Il mit les parchemins dans un sac et s'empressa de partir. Un instant plus tard, Sansum se précipita dans ma chambre. Il portait un étrange paquet que je pris d'abord pour un bâton enveloppé dans une vieille cape. « Dafydd a-t-il apporté des nouvelles ?

— La reine va bien, ainsi que l'enfant. » Je décidai de ne pas révéler à l'évêque qu'on avait appelé le petit garçon Arthur ; cela ne ferait que contrarier le saint et la vie est bien plus facile à Dinnewrac lorsque Sansum est de bonne humeur.

« J'ai parlé de nouvelles, me reprit-il sèchement, pas de bavardage de femmes à propos d'un bébé. Les feux ? Est-ce que Dafydd a parlé des feux ?

— Il n'en sait pas plus que nous, Monseigneur, mais le roi Brochvael croit que ce sont les Saxons.

— Dieu nous en préserve. » Sansum alla se poster à ma fenêtre d'où une traînée de fumée était encore visible à l'est. « Dieu et ses saints nous protègent », pria-t-il, puis il alla déposer son étrange paquet sur mon bureau. Il déplia la cape et je vis, à mon grand étonnement, que c'était Hywelbane ; quoique au bord des larmes, je n'osai pas montrer mon émotion, mais me signai comme si j'étais choqué de voir apparaître une arme dans notre couvent. « Les ennemis se rapprochent, dit Sansum pour expliquer la présence de l'épée.

— Je crains que vous n'ayez raison, Monseigneur.

— Et des ennemis, cela veut dire toujours plus d'hommes affamés dans nos collines, aussi le soir, tu monteras la garde au monastère.

— Qu'il en soit ainsi, Seigneur », dis-je humblement. Moi ? Monter la garde ? J'ai des cheveux blancs, je suis vieux et faible. On pourrait tout aussi bien demander cela à un enfant qui commence à marcher, mais je ne protestai pas et, lorsque Sansum eut quitté la pièce, je tirai Hywelbane de son fourreau et me dis qu'elle était devenue bien lourde durant les longues années passées dans le Trésor du monastère. Lourde et peu maniable, mais c'était toujours mon épée, et je regardai attentivement les os de porc jaunis insérés dans sa garde, puis l'anneau d'amant attaché à son pommeau, et je vis, sur cette bague aplatie, les minuscules pépites d'or que j'avais dérobées

au Chaudron, bien des années auparavant. Elle me rappelait tant d'histoires, cette épée. Il y avait un peu de rouille sur sa lame et je la grattai soigneusement avec le couteau qui me servait à tailler mes plumes, puis la serrai longuement dans mes bras, m'imaginant que j'étais de nouveau jeune et assez fort pour la brandir. Moi ? Monter la garde ? En réalité, Sansum ne voulait pas que je monte la garde, mais plutôt que je me sacrifie comme un imbécile pendant qu'il s'enfuirait par la porte de derrière avec saint Tudwal et l'or du monastère. Mais si tel doit être mon destin, je ne me plaindrai pas. J'aimerais mieux mourir comme mon père l'épée à la main, même si mon bras est faible et ma lame émoussée. Ce n'était pas le destin que Merlin, ou Arthur, avait souhaité pour moi, mais c'est une bonne manière de mourir pour un soldat, et même si j'ai été moine durant des lustres, et chrétien depuis plus longtemps encore, dans mon âme pécheresse, je suis toujours un lancier de Mithra. Aussi je baisai mon Hywelbane, content de la revoir après tant d'années.

Je vais dorénavant écrire avec mon épée à côté de moi et j'espère avoir le temps de terminer cette histoire d'Arthur, mon seigneur, qui fut trahi, vilipendé et, après son départ, regretté comme nul autre homme ne le fut de toute l'histoire de la Bretagne.

*

Après que l'on m'eut tranché la main, je fus en proie à une fièvre, et quand je me réveillai, Ceinwyn était assise à mon chevet. Tout d'abord, je ne la reconnus pas, car ses cheveux étaient courts et blancs comme la cendre. Mais c'était ma Ceinwyn, elle était vivante, elle avait recouvré la santé, et quand elle vit la lumière dans mes yeux, elle se pencha et posa sa joue sur la mienne. Je passai le bras gauche autour de sa taille et découvris que je n'avais pas de main pour lui caresser le dos, seulement un moignon enveloppé dans un morceau de tissu ensanglanté. Je la sentais, et même elle me démangeait, mais en vérité, il n'y avait plus de main. On l'avait brûlée.

Une semaine plus tard, je fus baptisé dans l'Usk. C'est l'évêque Emrys qui accomplit le rite, et lorsqu'il m'eut immergé dans l'eau froide, Ceinwyn qui m'avait suivi sur la berge boueuse insista pour l'être aussi. « J'irai où va mon homme », dit-elle à Emrys, alors il croisa les mains de ma femme sur sa poitrine et il la plongea dans la rivière. Un chœur de femmes chanta pendant que l'on nous baptisait et, ce soir-là, vêtus de blanc, nous reçûmes pour la première fois le pain et le vin chrétiens. Après la messe, Morgane exhiba un parchemin sur lequel elle avait rédigé ma promesse d'obéissance à son mari dans la foi chrétienne, et réclama que je le signe.

« J'ai déjà donné ma parole.

— Tu signeras, Derfel, et jureras sur le crucifix. »

Je soupirai et signai. Les chrétiens, semblait-il, ne faisaient plus confiance aux anciens serments, mais exigeaient le parchemin et l'encre. Je reconnus ainsi que Sansum était mon seigneur et, lorsque j'eus écrit mon nom, Ceinwyn insista pour y ajouter le sien. Ainsi commença la seconde moitié de ma vie, au cours de laquelle je tins mon serment à Sansum, mais pas aussi bien que Morgane l'espérait. Si Sansum savait que j'ai écrit cette histoire, il interpréterait cela comme un manquement à ma promesse et me punirait, pourtant je m'en moque. J'ai commis beaucoup de péchés, mais je n'ai jamais manqué à ma parole.

Après mon baptême, je m'étais plus ou moins attendu à une convocation de Sansum, qui était resté chez le roi Meurig, dans le Gwent, mais le Seigneur des Souris garda simplement ma promesse écrite et n'exigea rien, pas même de l'argent. Pas sur le moment.

La cicatrisation de mon moignon fut lente, et mon insistance à m'exercer ne fit rien pour la hâter. Au combat, on passe le bras gauche dans les deux énarmes du bouclier et l'on saisit la poignée en bois, mais je n'avais plus de doigts pour le faire, aussi je fis remplacer les brides par des courroies pourvues de boucles que l'on pouvait attacher à mon avant-bras. Je n'étais pas aussi bien protégé, mais c'était mieux que pas de bouclier du tout, et lorsque je me fus accoutumé aux courroies, je m'exerçai à l'épée avec Galahad, Culhwch et Arthur. Je trouvai ce nouveau bouclier peu maniable, mais je

pouvais tout de même continuer à me battre, même si après chaque assaut d'entraînement mon moignon saignait tant que Ceinwyn me grondait en changeant mon pansement.

La pleine lune arriva et je n'apportai ni épée ni victime à Nant Dduu. Je m'attendais à ce que Nimue se venge, mais rien ne vint. La fête de Beltain eut lieu une semaine après la pleine lune ; Ceinwyn et moi, obéissant aux ordres de Morgane, nous n'éteignîmes pas nos feux, et nous ne restâmes pas éveillés pour en allumer d'autres, mais Culhwch vint nous voir le lendemain matin avec un tison de son nouveau feu qu'il jeta dans notre âtre. « Tu veux que je parte pour le Gwent, Derfel ? me demanda-t-il.

— Le Gwent ? Pourquoi ?

— Pour tuer ce petit crapaud, Sansum, je veux dire.

— Il ne me cause pas d'ennuis.

— Pourtant, il va le faire, grommela mon ami. Je n'arrive pas à t'imaginer chrétien. Tu te sens différent ?

— Non. »

Pauvre Culhwch. Il se réjouissait de voir Ceinwyn en bonne santé, mais haïssait le marché que nous avions passé avec Morgane. Il se demandait, comme beaucoup d'autres, pourquoi je ne trahissais pas ma promesse d'obéissance à Sansum, mais je craignais, si je le faisais, que la maladie resurgisse, aussi y demeurai-je fidèle. Avec le temps, cette obéissance devint une habitude, si bien qu'après la mort de Ceinwyn, je découvris que je n'avais pas envie de me libérer de mon serment, même si la disparition de ma femme desserrait l'emprise qu'il avait sur moi.

Mais en ce jour où le feu nouveau réchauffait les foyers refroidis, tout cela appartenait encore à un lointain avenir inconnu. Ce fut une belle journée de soleil et de floraison. Je me souviens que nous avions acheté des oisons au marché, ce matin-là, pensant que nos petits-enfants s'amuseraient à les voir grandir sur la petite mare, derrière notre maison ; ensuite, je me rendis en compagnie de Galahad à l'amphithéâtre où je m'exerçai de nouveau avec mon bouclier peu maniable. Nous étions les seuls lanciers présents, car la plupart des autres se remettaient encore d'une nuit de beuverie. « Les oisons, ce n'est

pas une bonne idée, dit Galahad en frappant mon bouclier avec la hampe de sa lance.

— Pourquoi ça ?

— En grandissant, ils deviendront querelleurs.

— Tu veux rire. Ils deviendront un souper. »

Gwydre nous interrompit en apportant une convocation de son père, et nous revînmes en ville sans nous presser, pour apprendre qu'Arthur s'était rendu au palais d'Emrys. En chemise et pantalon de tartan, il était penché sur une grande table couverte de planures de bois où l'évêque avait dressé des listes de lanciers, d'armes et de bateaux. Arthur leva les yeux quand nous entrâmes et, durant un battement de cœur, il demeura silencieux, mais je me souviens que son visage à la barbe grise arborait une expression sinistre. Puis il dit seulement : « La guerre. »

Galahad se signa tandis que moi, encore habité par les anciennes coutumes, je touchai la garde d'Hywelbane. « La guerre ? demandai-je.

— Mordred marche sur nous, dit Arthur. Il vient nous attaquer ! Meurig lui a donné la permission de traverser le Gwent.

— Avec trois cent cinquante lanciers, nous a-t-on dit », ajouta Emrys.

Je crois encore, aujourd'hui, que c'est Sansum qui a persuadé Meurig de trahir Arthur. Je n'en ai pas la preuve et l'évêque l'a toujours nié, mais ce plan empeste la ruse du Seigneur des Souris. Il est vrai que Sansum nous avait avertis qu'une telle attaque était possible, mais il s'était toujours montré prudent dans ses trahisons, et si Arthur avait gagné la bataille que l'évêque espérait en secret voir mener à Isca, il aurait voulu lui soutirer une récompense. Il n'en attendait sûrement pas de Mordred, car son plan avantageait surtout Meurig. Que Mordred et Arthur se battent à mort, et Meurig pourrait s'emparer de la Dumnonie que le Seigneur des Souris gouvernerait en son nom.

Et Meurig voulait la Dumnonie. Il convoitait ses riches exploitations agricoles et ses villes fortunées, aussi favorisa-t-il la guerre, bien qu'il le niât énergiquement. Si Mordred voulait

rendre visite à son oncle, disait-il, à quel titre aurait-il pu l'en empêcher ? Et si Mordred souhaitait s'entourer de trois cent cinquante lanciers, comment refuser à un roi de passer avec ses gardes ? Aussi donna-t-il à Mordred la permission qu'il désirait et, lorsque nous entendîmes parler pour la première fois de l'attaque, l'avant-garde de l'armée de Mordred avait déjà dépassé Glevum et ses cavaliers fonçaient vers nous à toute allure.

C'est donc par une traîtrise, et pour satisfaire l'ambition d'un roi faible, que la dernière guerre d'Arthur commença.

Nous étions prêts. Nous nous attendions depuis plusieurs semaines à cet assaut, et même si le moment choisi par Mordred nous surprit, nos plans étaient faits. Nous allions traverser la mer de Severn et marcher jusqu'à Durnovarie où nous espérions rejoindre les hommes de Sagramor. Nos forces ainsi réunies, nous suivrions l'ours d'Arthur vers le nord afin d'affronter Mordred à son retour de Silurie. Nous comptions nous battre, nous espérions gagner, et proclamer ensuite Gwydre roi de Dumnonie à Caer Cadarn. C'était la même vieille histoire : plus qu'une bataille et tout changerait.

On envoya des messagers sur la côte, demander que chaque bateau de pêche silurien cingle vers Isca, et tandis que les embarcations remontaient la rivière à la rame, aidées par la marée montante, nous préparâmes notre départ précipité. On aiguisa les épées et les lances, on polit les armures et on chargea la nourriture dans des paniers ou des sacs. On emballa les trésors des trois palais ainsi que les pièces de la trésorerie, puis on avertit les habitants qu'ils devaient se préparer à fuir vers l'ouest avant l'arrivée des hommes de Mordred.

Le lendemain matin, nous avions vingt-sept bateaux de pêche amarrés sous le pont romain d'Isca. Cent soixante-trois lanciers étaient prêts à embarquer et la plupart d'entre eux avaient une famille, mais tout ce monde trouva place dans les embarcations. Nous fûmes obligés de laisser nos montures, car Arthur avait découvert que les chevaux n'avaient pas le pied marin. Pendant que j'allais rendre visite à Nimue, il avait tenté d'en faire monter à bord d'un des bateaux, mais les animaux s'affolaient des vagues les plus douces, et l'un d'eux avait même

tenté de s'enfuir en brisant la coque à coups de sabots, si bien que la veille de notre départ, nous les conduisîmes dans les pâturages d'une lointaine ferme et nous nous promîmes de revenir les chercher après que Gwydre aurait été couronné roi. Seule Morgane refusa de s'embarquer avec nous et partit rejoindre son époux dans le Gwent.

Nous commençâmes à charger les bateaux à l'aube. D'abord, nous plaçâmes l'or à fond de cale, et dessus nous empilâmes nos armures et les aliments, puis, sous un ciel gris, par un vent vif et frais, nous commençâmes à embarquer. La plupart des barques pouvaient transporter dix ou onze hommes, et une fois pleine, chacune d'elles gagnait le milieu de la rivière et y jetait l'ancre en attendant que la flotte tout entière puisse prendre le départ.

L'ennemi survint juste comme nous chargions le dernier bateau. C'était le plus grand de tous et il appartenait à Balig, le mari de ma sœur. Il y avait à bord Arthur, Guenièvre, Gwydre, Morwenna et ses enfants, Galahad, Taliesin, Ceinwyn et moi, ainsi que Culhwch, l'unique épouse qui lui restait et deux de ses fils. La bannière d'Arthur flottait à sa haute proue et l'étendard de Gwydre claquait à la poupe. Nous étions pleins d'entrain car nous partions afin de donner à Gwydre son royaume, mais juste au moment où Balig criait à Hygwydd de se hâter d'embarquer, l'ennemi arriva.

Le serviteur d'Arthur ramenait du palais le dernier ballot et il n'était qu'à cinquante pas de la rive lorsqu'il regarda derrière lui et vit les cavaliers surgir des portes de la ville. À peine eut-il le temps de lâcher son paquet et de tirer à demi son épée que déjà les chevaux l'avaient rejoint et qu'une lance lui transperçait le cou.

Balig jeta la passerelle par-dessus bord, tira un couteau de sa ceinture et coupa la corde d'amarrage de la poupe. Son homme d'équipage saxon rejeta celle de la proue et notre bateau s'engagea dans le courant au moment où les cavaliers atteignaient la berge. Arthur, debout, horrifié, regardait mourir Hygwydd, mais moi, j'observais l'amphithéâtre où une horde était apparue.

Ce n'était pas l'armée de Mordred, mais un essaim de déments, une ruée tâtonnante d'êtres voûtés, estropiés et amers qui déferlaient autour des arches de pierre et descendaient vers la rivière en poussant de petits glapissements. Ils étaient en haillons, les cheveux hérissés, les yeux pleins d'une rage fanatique. C'était l'armée démente de Nimue. La plupart n'avaient pour toute arme que des bâtons, même si quelques-uns brandissaient une lance. Les cavaliers, eux, portaient lances et boucliers, et ils n'étaient pas fous. C'étaient les fugitifs des Bloodshields de Diwrnach qui arboraient encore leurs capes noires en lambeaux et leurs boucliers barbouillés de sang, et les déments se dispersèrent devant eux lorsqu'ils éperonnèrent leurs montures pour demeurer à notre hauteur, sur la rive.

Certains fous tombèrent sous les sabots des chevaux, mais des douzaines d'autres plongèrent dans la rivière et nagèrent maladroitement vers nos barques. Arthur cria aux bateliers de couper les cordes de leurs ancres ; une par une les embarcations lourdement chargées se libérèrent et commencèrent à dériver. Certains équipages rechignèrent à abandonner les lourdes pierres qui leur servaient d'ancres et essayèrent de les hisser à bord, si bien que les bateaux qui partaient heurtèrent les leurs tandis que les tristes déments battaient désespérément des pieds et des jambes pour nous rejoindre. « Les hampes ! » cria Arthur et, saisissant sa lance, il la retourna et frappa un nageur à la tête.

« Les rames ! » hurla Balig, mais personne ne l'écoutait. Nous étions trop occupés à repousser les fous. De mon unique main, je m'efforçai d'en couler le plus possible, mais l'un d'eux saisit la hampe de ma lance et faillit me précipiter dans l'eau. Je lui abandonnai l'arme, tirai Hywelbane et frappai. Le premier sang coula sur la rivière.

Les disciples hululants et cabriolants de Nimue pullulaient maintenant sur la berge. Certains nous jetaient des lances, mais la plupart se contentaient de crier leur haine alors que d'autres s'engageaient dans la rivière à la suite des nageurs. Un homme aux longs cheveux, doté d'un bec de lièvre, tenta de se hisser à la poupe, mais le marinier saxon lui donna un coup de pied dans la figure, puis un second jusqu'à ce qu'il retombe à l'eau.

Taliesin avait trouvé une lance et repoussait d'autres nageurs de sa pointe. En aval, une de nos embarcations s'échoua sur la rive boueuse et l'équipage tenta désespérément de se dégager, mais les lanciers de Nimue réussirent à grimper à bord. Ils étaient menés par des Bloodshields et ces tueurs expérimentés chargèrent à la lance d'un bout à l'autre du pont en poussant des cris de défi. C'était le bateau d'Emrys et je vis l'évêque aux cheveux blancs tenter de parer le coup avec son épée, mais il fut tué et une douzaine de fous suivirent les Bloodshields sur le pont glissant. La femme de l'évêque n'eut que le temps de pousser un cri, puis fut sauvagement massacrée. Les couteaux tailladaient et lacéraient et éventraient, le sang dégoulinait des dalots pour s'écouler vers la mer. Un homme portant une tunique en peau de daim se posta en équilibre à la poupe du bateau capturé et, lorsque nous passâmes, sauta vers notre plat-bord. Gwydre leva sa lance et l'homme hurla en s'empalant sur la longue lame. Je vois encore ses mains empoigner la hampe tandis que son corps se tordait sur la pointe, puis Gwydre lâcha l'arme, laissant l'homme tomber dans la rivière, et il tira son épée. Sa mère lardait de coups de lance les bras qui battaient l'eau. Des mains s'accrochèrent à notre plat-bord et nous les piétinâmes, ou les tranchâmes avec nos épées et, peu à peu, notre bateau s'éloigna des assaillants. Toutes les embarcations dérivaient maintenant, certaines par le travers, d'autres la poupe la première, les bateliers sacraient et s'injuriaient, ou criaient aux lanciers de ramer. Une lance jetée de la rive heurta notre coque, puis les premières flèches volèrent. C'étaient des traits de chasseurs, qui bourdonnaient en filant au-dessus de nos têtes.

« Les boucliers », cria Arthur et nous formâmes un mur le long du plat-bord. Les flèches s'y fichèrent. J'étais accroupi à côté de Balig, nous protégeant tous deux, et mon bouclier frissonnait lorsque les petits traits faisaient mouche.

Nous fûmes sauvés par le rapide courant de la rivière et la marée descendante qui emportèrent vers l'aval, hors de portée des archers, notre masse d'embarcations enchevêtrées. La horde en folie nous suivit, mais à l'ouest de l'amphithéâtre s'étendait une tourbière qui ralentit nos poursuivants et nous laissa le

temps de mettre enfin de l'ordre dans notre chaos. Les cris des assaillants nous atteignaient encore, leurs corps dérivaient dans le courant à côté de notre petite flotte, mais nous avions des rames et nous pûmes faire pivoter le bateau et suivre les autres vers la mer. Nos deux bannières étaient lardées de flèches.

« Qui sont ces gens ? demanda Arthur.

— L'armée de Nimue », dis-je amèrement. Ses sortilèges ayant échoué grâce à Morgane, elle avait lâché sur nous ses disciples pour qu'ils s'emparent d'Excalibur et de Gwydre.

« Pourquoi ne les avons-nous pas vus arriver ? s'enquit Arthur.

— Un sort de dissimulation, Seigneur ? » suggéra Taliesin, et je me souvins combien de fois Nimue avait utilisé ce genre d'enchantement.

Galahad se railla de l'explication païenne. « Ils ont marché de nuit et se sont cachés dans les bois jusqu'à ce que nous soyons prêts, et nous étions trop affairés pour les chercher.

— La chienne combattra peut-être Mordred à notre place, suggéra Culhwch.

— Non, elle va se joindre à lui », dis-je.

Mais Nimue n'en avait pas terminé avec nous. Des cavaliers galopaient sur la route qui longeait le marais, et une horde de piétons les suivait. La rivière ne coulait pas droit à la mer, mais dessinait de larges méandres dans la plaine côtière, et je savais qu'à chaque tournant vers l'ouest, l'ennemi nous attendrait en embuscade.

C'est ce qu'ils firent, en effet, mais la rivière s'élargissait en approchant de la mer et l'eau coulait plus vite, si bien qu'à chaque coude nous passâmes devant eux en toute sécurité. Les cavaliers nous criaient des injures, puis galopaient pour rejoindre la prochaine boucle d'où ils pourraient nous jeter leurs lances et leurs flèches. Juste avant l'estuaire, la rivière coulait en ligne droite, et l'ennemi resta tout du long à notre hauteur ; c'est alors que j'aperçus Nimue en personne. Elle montait un cheval blanc, portait une robe blanche et avait tondu ses cheveux sur le devant, comme un druide. Elle tenait le bâton de Merlin et avait ceint une épée. Elle nous cria quelque chose, mais le vent emporta ses paroles, puis la rivière tourna vers l'est

et nous nous éloignâmes d'elle entre les rives couvertes de roseaux. Nimue éperonna sa monture vers l'estuaire du fleuve.

« Nous sommes saufs maintenant », dit Arthur. Nous sentions la mer, des goélands criaient au-dessus de nos têtes, devant nous grondait le bruit éternel des vagues se brisant sur le rivage ; Balig et le Saxon attachèrent la vergue de la voile aux cordes qui la hisseraient en haut du mât. Il restait un dernier long méandre à parcourir, une dernière rencontre avec les cavaliers de Nimue à endurer, puis nous serions entraînés sur la mer de Severn.

« Combien d'hommes avons-nous perdus ? » s'enquit Arthur, et nous échangeâmes des questions et des réponses avec le reste de la flotte. Deux hommes avaient été abattus par des flèches et l'équipage du seul bâtiment échoué avait été massacré, mais la plus grande partie de notre petite armée était sauve. « Pauvre Emrys, dit Arthur, qui demeura silencieux un moment, puis repoussa cette mélancolie. Dans trois jours, nous aurons rejoint Sagramor. » Il lui avait envoyé des messagers et, maintenant que l'armée de Mordred avait quitté la Dumnonie, plus rien ne devait empêcher le Numide de nous rejoindre. « Nous aurons une armée, peu nombreuse mais expérimentée. Assez pour vaincre Mordred, et nous pourrons tout recommencer à zéro.

— Recommencer à zéro ? demandai-je.

— Repousser une fois de plus Cerdic et fourrer un peu de bon sens dans la tête de Meurig. » Il rit amèrement. « Il y a toujours une autre bataille à mener. L'as-tu remarqué ? Lorsqu'on croit que tout est réglé, les choses recommencent à bouillonner. » Il toucha la garde d'Excalibur. « Pauvre Hygwydd. Il va me manquer.

— Moi aussi, je vais te manquer, Seigneur », dis-je, tristement. Le moignon de mon poignet gauche m'élançait douloureusement et ma main absente me démangeait sans que je puisse expliquer pourquoi ; la sensation était si réelle que j'essayais sans cesse de me gratter.

« Tu vas me manquer ? demanda Arthur, un sourcil levé.

— Quand Sansum me convoquera.

— Ah ! Le Seigneur des Souris. » Il m'offrit un bref sourire. « Je pense qu'il voudra revenir en Dumnonie, n'est-ce pas ? Je ne le vois pas monter en grade dans le Gwent, ils ont déjà beaucoup trop d'évêques. Non, il voudra revenir et la pauvre Morgane voudra récupérer le sanctuaire d'Ynys Wydryn, aussi je conclurai un marché avec eux. Ton âme contre la promesse que fera Gwydre de les laisser vivre en Dumnonie. Ne t'inquiète pas, Derfel, nous te libérerons de ton serment. » Il me donna une grande claque sur l'épaule, puis alla rejoindre Guenièvre assise au pied du mât.

Balig arracha une flèche de l'étambot, en détacha la pointe en fer qu'il fourra dans une poche où il conservait divers biens précieux, puis jeta la hampe emplumée dans la mer. « J'aime pas ça », dit-il en désignant l'ouest d'un coup de menton. Je me retournai et vis qu'il y avait des nuages noirs loin en mer. « De la pluie ? demandai-je.

— Ça peut aussi être un coup d'vent, dit-il d'un ton inquiétant, puis il cracha par-dessus bord pour conjurer le mauvais sort. Mais on n'a pas b'soin d'aller en haute mer. On y échappera p't'êt'. » Il se pencha sur le gouvernail tandis que le bateau franchissait le dernier grand méandre de la rivière. Nous cinglions plein ouest maintenant, face au vent, et la surface de l'eau clapotait de petites vagues crêtées de blanc qui se brisaient sur notre proue et éclaboussaient tout le pont. La voile n'était pas encore hissée. « Souquez ferme ! » cria Balig à nos rameurs. Le Saxon avait un aviron, Galahad aussi, Taliesin et Culhwch occupaient le banc du milieu, et les deux fils de Culhwch complétaient l'équipage. Les six hommes ramaient de toutes leurs forces, luttant contre le vent, mais le courant et la marée nous aidaient encore. À la proue et à la poupe, les bannières claquaient, faisant cliqueter les flèches fichées dedans.

Devant nous, la rivière obliquait vers le sud et c'était là que Balig hisserait la voile afin que le vent nous aide à descendre le long estuaire. Une fois en mer, il nous faudrait demeurer à l'intérieur du chenal marqué par des brins d'osier, qui courait entre de vastes bas-fonds, jusqu'à ce que nous atteignions les eaux profondes où nous pourrions nous détourner du vent pour rejoindre à toute allure la côte dumnonienne. « La traversée s'ra

pas trop longue, dit Balig pour nous réconforter, en jetant un coup d'œil aux nuages, non pas trop. On devrait le prendre d'vitesse, ce p'tit vent.

— Les bateaux arriveront-ils à rester ensemble ? demandai-je.

— Plus ou moins. » Il montra d'un brusque mouvement de tête l'embarcation qui était juste devant nous. « Ce vieux baquet, y va rester à la traîne. Comme une truie pleine, qu'il avance, mais plus ou moins, plus ou moins. »

Les cavaliers de Nimue nous attendaient sur une langue de terre, là où la rivière tournait en direction de la mer. En nous voyant arriver, elle sortit de la masse des lanciers et poussa son cheval dans l'eau peu profonde. Comme nous nous rapprochions, je vis deux de ses hommes traîner un captif dans les bas-fonds, à côté d'elle.

D'abord, je crus qu'il s'agissait d'un de nos hommes fait prisonnier sur le bateau échoué, puis je vis que c'était Merlin. On lui avait coupé la barbe et sa chevelure blanche ébouriffée flottait comme une loque dans le vent de plus en plus fort. Le druide regardait dans notre direction, sans nous voir, mais j'aurais juré qu'il souriait. Je ne distinguais pas bien son visage, car la distance était trop grande, mais je jure qu'il souriait tandis qu'on le poussait dans les petites vagues. Il savait ce qui allait arriver.

Et soudain, moi aussi, pourtant je ne pouvais rien faire pour l'empêcher.

Nimue avait été apportée par la mer, tout enfant. Les trafiquants d'esclaves qui l'avaient capturée en Démétie traversaient la mer de Severn pour se rendre en Dumnonie, mais une tempête les surprit en cours de route et tous les vaisseaux sombrèrent. Les équipages et leurs captifs se noyèrent, tous sauf Nimue qui vint s'échouer sur le rivage rocheux d'Ynys Wair. Merlin, qui secourut l'enfant, l'appela Vivienne parce que Manawydan, le Dieu de la mer, devait l'aimer, et Vivienne est un nom qui lui appartient. Nimue, la revêche, refusa toujours de le porter, mais je m'en souvins alors, ainsi que de cet amour que Manawydan lui portait, et je compris

qu'elle allait requérir l'aide du dieu pour nous infliger une terrible malédiction.

« Qu'est-ce qu'elle fait ? demanda Arthur.

— Ne regarde pas, Seigneur. »

Les deux lanciers étaient retournés sur la berge, laissant Merlin aveugle seul à côté du cheval de Nimue. Il ne tenta par de s'échapper. Il demeura simplement là, ses cheveux blancs flottant au vent, tandis que Nimue tirait un poignard de son ceinturon. C'était le Couteau de Laufrodedd.

« Non ! » cria Arthur, mais le vent renvoya sa protestation dans le sillage de nos bateaux, vers les marais et les roseaux, vers nulle part. « Non ! » cria-t-il de nouveau.

Nimue pointa son bâton de druide vers l'ouest, renversa la tête en arrière et hurla. Merlin ne bougeait toujours pas. Notre flotte défila devant eux, chaque embarcation passant près des bas-fonds où se tenait le cheval de Nimue, avant d'être emportée brusquement vers le sud lorsque les marins hissaient les voiles. Nimue attendit que notre bateau où flottaient les étendards se rapproche, puis baissa la tête et nous regarda de son œil unique. Elle souriait, et Merlin aussi. J'étais maintenant assez près pour voir distinctement qu'il souriait toujours tandis que Nimue se penchait sur sa selle, le couteau brandi. Un unique coup suffit.

Et la longue chevelure blanche, la longue robe blanche de Merlin, devinrent rouges.

Nimue hurla de nouveau. Je l'avais entendue crier maintes fois, mais jamais ainsi, car dans ce hurlement, l'angoisse se mêlait au triomphe. Elle avait lancé son sortilège.

Elle se laissa glisser de sa selle et lâcha le bâton. La mort de Merlin avait dû être prompte, mais son corps tressautait encore dans les petites vagues et durant quelques battements de cœur, on eut l'impression que Nimue luttait avec son cadavre. Le sang avait éclaboussé sa robe et tout ce rouge fut aussitôt dilué par la mer lorsqu'elle poussa avec peine le corps de Merlin dans l'eau. Pour finir, enfin libéré de la vase, il flotta et elle l'envoya loin dans le courant, comme un cadeau à son seigneur, Manawydan.

Et quel don elle lui faisait là. Le corps d'un druide est une magie puissante, la plus puissante que puisse posséder ce

pauvre monde, et Merlin était le dernier, le plus grand des druides. D'autres vinrent après lui, bien sûr, mais aucun n'avait ses connaissances, aucun n'avait sa sagesse, et aucun n'avait la moitié de sa puissance. Et tout cela était maintenant sacrifié pour un unique sortilège, une seule incantation destinée au Dieu de la mer qui avait sauvé Nimue, tant d'années auparavant.

Elle reprit le bâton qui flottait sur les vagues et le pointa sur notre bateau, puis éclata de rire. Rejetant la tête en arrière, elle rit comme les fous qui l'avaient suivie depuis les montagnes jusqu'à cette mise à mort, dans les eaux. « Vous survivrez ! lança-t-elle à notre bateau, et nous nous rencontrerons de nouveau ! »

Balig hissa la voile, le vent s'en empara et nous lança dans l'estuaire. Silencieux, nous fixions toujours Nimue, et l'endroit où, blanc dans le tumulte des vagues grises, le corps de Merlin nous suivait vers les grands fonds de l'océan.

Où Manawydan nous attendait.

*

Nous tournâmes notre bateau vers le sud-est, le vent s'engouffra dans la voile loqueteuse, et mon estomac se souleva à chaque coup de roulis.

Balig luttait avec le gouvernail. Nous avions rentré les rames, laissant la brise faire tout le travail, pourtant la forte marée jouait contre nous et ne cessait de repousser la proue ronde du bateau vers le sud ; alors, le vent faisait battre la voile et le gouvernail ployait de façon alarmante, mais lentement l'embarcation reprenait sa route, la voile claquait comme un grand fouet en se gonflant de nouveau, l'avant plongeait dans le creux d'une vague, mon estomac se soulevait et la bile me montait à la gorge.

Le ciel s'obscurcit. Balig leva les yeux vers les nuages, cracha, puis tira de nouveau sur l'aviron-gouvernail. La première averse survint, de grosses gouttes qui éclaboussaient le pont et noircissaient la voile sale. « Rentrez ces bannières ! » cria Balig. Galahad ferla celle de l'avant pendant que je luttais

pour détacher celle de l'arrière. Gwydre m'aida à la descendre et perdit l'équilibre lorsque le bateau bascula sur la crête d'une vague. Il tomba contre le plat-bord tandis que l'eau passait par-dessus la proue. « Écopez ! cria Balig. Écopez ! »

Le vent devenait plus fort. Je vomis par-dessus la hanche du bateau, puis relevai la tête pour voir le reste de la flotte lancé dans un cauchemar gris d'eau tourmentée et d'embruns volant. J'entendis un craquement au-dessus de moi et, levant les yeux, vis que notre voile s'était fendue en deux. Balig jura. Derrière nous, le rivage n'était plus qu'une ligne sombre tandis que, plus loin, éclairées par le soleil, les collines de Silurie verdoyaient ; autour de nous, tout n'était que ténèbres trempées et inquiétantes.

« Écopez ! » cria de nouveau Balig, et ceux qui étaient dans le ventre du bateau se servirent de leur casques pour recueillir l'eau qui menaçait notre cargaison d'objets précieux, d'armures et de vivres.

Puis la tempête éclata. Jusqu'alors, nous n'avions souffert que de ses effets avant-coureurs, mais maintenant le vent hululait sur la mer, la pluie cinglante frappait dru l'écume des vagues blanchies. Je perdis de vue les autres bateaux, tant l'averse était dense, et le ciel obscur. Le rivage disparut ; tout ce que je pouvais distinguer, c'était un cauchemar de vagues courtes, hautes, crêtées de blanc, dont l'eau volait pour tremper notre embarcation. La voile se flagella elle-même jusqu'à se mettre en lambeaux qui flottèrent de l'espar comme des bannières déchirées. Le tonnerre déchira le ciel, le bateau dégringola de la crête d'une vague et je vis l'eau, verte et noire, monter pour se répandre d'un plat-bord à l'autre, mais je ne sais comment, Balig plongea la proue dans la vague et la mer hésita au bord de la coque, puis retomba tandis que nous nous élevions vers une autre crête torturée par le vent.

« Allégez le bateau ! » hurla Balig pour couvrir le hurlement de la tempête.

Nous jetâmes l'or par-dessus bord. Nous nous délestâmes du trésor d'Arthur, et du mien, et du trésor de Gwydre et de celui de Culhwch. Nous donnâmes tout à Manawydan, déversant pièces et coupes et chandeliers et lingots dans sa

gueule avide, et il en voulait toujours plus, aussi nous jetâmes à la mer les paniers de nourriture et les bannières roulées, mais Arthur ne voulut pas lui donner son armure, ni moi la mienne, aussi nous les cachâmes ainsi que nos armes dans la minuscule cabine, sous la dunette, et à la place, nous lançâmes les pierres qui servaient de lest au navire. Nous titubions sur le pont incliné comme des hommes ivres, secoués par les vagues, nos pieds glissaient dans un mélange d'eau et de vomis. Morwenna étreignit ses enfants, Ceinwyn et Guenièvre priaient, Taliesin écopait avec un casque tandis que Culhwch et Galahad aidaient Balig et le Saxon à amener les restes de voilure. Ils la jetèrent par-dessus bord, espars et tout, mais attachèrent ces débris à une longue corde de crin qu'ils nouèrent autour de l'étambot, et la traction du mât et de la voile fit tourner la proue de notre bateau dans le vent, si bien que nous fîmes face à la tempête et chevauchâmes sa colère en grandes embardées qui nous faisaient piquer du nez.

« Jamais vu une tempête arriver aussi vite ! » me cria Balig. Pas étonnant. Elle n'avait rien d'ordinaire, c'était une fureur provoquée par la mort d'un druide, et le monde faisait hurler l'air et la mer dans nos oreilles, tandis que notre navire qui craquait s'élevait et retombait sous le talonnement des vagues. L'eau giclait entre les planches de la coque, mais nous recopions aussi vite qu'elle arrivait.

Puis, sur la crête d'une vague, j'aperçus les premières épaves et, un peu plus tard, un homme qui nageait. Il essaya d'appeler au secours, mais la mer l'engloutit. La destruction de la flotte d'Arthur avait commencé. Parfois, lorsqu'une rafale de vent passait et que l'atmosphère se dégageait momentanément, on pouvait voir des hommes écoper frénétiquement, et constater combien les navires avançaient pesamment dans le tumulte, puis la tempête nous aveuglait de nouveau, et quand elle s'éclaircissait encore, il n'y avait plus de bateau visible, juste des morceaux de bois qui surnageaient. La flotte d'Arthur, bâtiment après bâtiment, sombra, hommes et femmes furent noyés. Ceux qui portaient leur armure moururent les premiers.

Et pendant tout ce temps, juste derrière l'épave de notre voile secouée par la mer que notre bateau traînait péniblement,

le corps de Merlin nous suivait. Il apparut peu après que nous eûmes jeté notre gréement par-dessus bord, puis demeura avec nous, et tantôt je voyais sa robe blanche sur la face d'une vague, tantôt elle disparaissait pour réapparaître bientôt dans le mouvement incessant de la mer. Une fois, ce fut comme s'il sortait la tête de l'eau, et je constatai que la plaie de sa gorge avait été lavée de son sang par l'océan et que ses orbites vides nous regardaient fixement, mais les vagues le recouvrirent et je touchai un clou de l'étambot en suppliant Manawydan de coucher le druide dans le lit de la mer. Prends-le, priai-je, et envoie son âme dans l'Autre Monde, mais chaque fois que je regardais, il était encore là, ses cheveux blancs déployés autour de sa tête sur la mer qui tourbillonnait.

Merlin était là, mais pas les bateaux. Nous scrutions au travers de la pluie et des embruns, mais il n'y avait plus autour de nous qu'un ciel noir bouillonnant, une mer grise à l'écume d'un blanc sale, des débris, et Merlin, toujours Merlin ; je pense qu'il nous protégeait, non parce qu'il voulait nous sauver, mais parce que Nimue n'en avait pas terminé avec nous. Notre bateau transportait ce qu'elle désirait le plus, aussi devait-il être préservé dans les eaux de Manawydan.

Merlin ne disparut que lorsque la tempête elle-même se fut évanouie. Je vis une dernière fois son visage, puis il s'enfonça. Durant un battement de cœur, une forme blanche aux bras étendus demeura au cœur vert d'une vague, puis plus rien. Avec sa disparition, la malveillance du vent mourut et la pluie cessa.

La mer nous secouait toujours, mais l'air s'éclaircit, les nuages passèrent du noir au gris, puis au blanc cassé, et tout autour de nous, la mer était vide. Il ne restait plus que notre bateau, et comme Arthur scrutait les vagues grises, je vis des larmes dans ses yeux. Ses hommes étaient partis retrouver Manawydan, jusqu'au dernier, tous ses hommes braves sauf nous, si peu nombreux. Toute une armée avait disparu.

Nous étions seuls.

Nous avons récupéré l'espar et ce qui restait de la voile, puis ramé durant le reste de cette longue journée. Tous eurent bientôt les mains couvertes de cloques ; j'essayai de prendre ma part de l'effort commun, mais je m'aperçus qu'une seule bonne

main ne suffisait pas pour manœuvrer un aviron, aussi je restai assis à regarder pendant que nous souquions vers le sud, sur la mer houleuse et enfin, au soir, notre quille racla le sable et nous gagnâmes péniblement le rivage en emportant les quelques biens qui nous restaient encore.

Nous avons dormi dans les dunes et, au matin, ôté le sel de nos armes et compté les pièces que nous possédions encore. Balig et son Saxon, déclarant qu'ils pouvaient le sauver, restèrent sur leur bateau ; je donnai ma dernière pièce d'or à mon beau-frère et l'étreignis, puis nous suivîmes Arthur en direction du sud.

Nous découvrîmes un manoir dans les collines côtières, et il s'avéra que son seigneur était un partisan d'Arthur, aussi nous trouva-t-il un cheval de selle et deux mules. Nous tentâmes de les lui payer en or, mais il refusa. « Je souhaiterais avoir des lanciers à vous donner, mais hélas... » Il haussa les épaules. Il était pauvre et nous avait déjà offert plus qu'il ne pouvait se le permettre. Nous mangeâmes sa nourriture, séchâmes nos vêtements à son feu, puis nous nous assîmes sous le pommier en fleurs de son verger. « On ne peut plus combattre Mordred », dit Arthur d'un air désolé. Les forces du roi comptaient au moins trois cent cinquante lanciers, et les partisans de Nimue l'aideraient tant qu'il nous poursuivrait, alors que Sagramor disposait de moins de deux cents hommes. Nous avions perdu la guerre avant de l'avoir commencée.

« Œngus viendra à notre aide, suggéra Culhwch.

— Il essaiera, mais Meurig ne laissera jamais les Blackshields traverser le Gwent, dit Arthur.

— Et Cerdic viendra, ajouta calmement Galahad. Dès qu'il apprendra que Mordred nous a attaqués, il se mettra en marche. Et nous aurons deux cents hommes.

— Moins que cela, lança Arthur.

— Pour en combattre combien ? demanda Galahad. Quatre cents ? Cinq cents ? Et ceux d'entre nous qui survivraient, même s'ils remportaient la victoire, devraient encore affronter Cerdic.

— Alors, que faire ? » demanda Guenièvre.

Arthur sourit. « Aller en Armorique. Mordred ne nous poursuivra pas jusque-là.

— Il en serait capable, gronda Culhwch.

— Alors, nous affronterons ce problème quand il se présentera », conclut calmement Arthur. Il était amer, ce matin-là, mais pas en colère. Le destin lui avait porté un terrible coup, aussi tout ce qu'il pouvait faire, maintenant, c'était modifier ses plans et tenter de nous donner de l'espoir. Il nous rappela que le roi de Brocéliande, Budic, avait épousé sa sœur, Anna ; Arthur était certain qu'il nous donnerait asile. « Nous serons pauvres – il offrit à Guenièvre un sourire d'excuses –, mais nous aurons des amis qui nous aideront. Et Brocéliande accueillera les lanciers de Sagramor. Nous ne mourrons pas de faim. Et qui sait ? — il sourit à son fils — Mordred mourra peut-être et nous pourrons revenir.

— Mais Nimue nous poursuivra jusqu'au bout du monde », dis-je.

Arthur fit la grimace. « Alors, il faut tuer Nimue, mais ce problème aussi devra attendre son heure. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est voir comment nous pourrions atteindre Brocéliande.

— Allons à Camlann, dis-je, et demandons le batelier Caddwg. »

Arthur me regarda, surpris par mon assurance. « Caddwg ?

— Merlin l'avait prévu, Seigneur, et me l'a dit. C'est le dernier don qu'il vous fait. »

Arthur ferma les yeux. Il pensait à Merlin et, durant un battement de cœur ou deux, je crus qu'il allait verser des larmes, mais il se contenta de frissonner. « Bien, allons à Camlann », dit-il en rouvrant les yeux.

Einion, fils de Culhwch, prit le cheval de selle et partit vers l'est, à la recherche de Sagramor. Il portait de nouveaux ordres : Sagramor devait trouver des bateaux et traverser la mer jusqu'en Armorique. Einion dirait au Numide que nous allions chercher notre propre embarcation à Camlann et que nous le retrouverions sur la côte de Brocéliande. Il n'y aurait pas de bataille contre Mordred, pas d'acclamation sur le Caer Cadarn, seulement une fuite ignominieuse sur la mer.

Quand Einion fut parti, nous mîmes Arthur-bach et la petite Seren sur l'une des mules, entassâmes nos armures sur l'autre,

et marchâmes vers le sud. Mordred savait maintenant que nous nous étions enfuis de Silurie et l'armée de la Dumnonie devait déjà revenir sur ses pas. Les hommes de Nimue les accompagneraient sans doute et ils pouvaient suivre les routes romaines empierrées tandis que nous, nous devions traverser une campagne accidentée. Et donc, nous nous hâtâmes.

Ou plutôt, nous essayâmes de nous hâter, mais les collines étaient escarpées, la route longue. Ceinwyn était encore faible, les mules avançaient doucement et Culhwch boitait depuis la bataille contre Aelle, menée si longtemps auparavant, aux portes de Londres. Ce fut donc un lent voyage, mais Arthur semblait maintenant résigné à son sort. « Mordred ne sait pas où nous chercher, dit-il.

— Nimue, peut-être, suggérai-je. Qui sait ce qu'elle a forcé Merlin à dire, à la fin ? »

Un moment, Arthur resta silencieux. Nous traversions un bois éclatant de jacinthes, qu'adoucissaient les feuilles de la saison nouvelle. « Tu sais ce que je devrais faire ? finit-il par dire. Chercher un puits profond, jeter Excalibur dedans, puis la recouvrir de pierres afin que personne ne la retrouve entre maintenant et la fin du monde.

— Pourquoi ne le fais-tu pas, Seigneur ? »

Il sourit et toucha la garde de l'épée. « Je me suis habitué à elle. Je la garderai jusqu'à ce que je n'en aie plus besoin. Pourtant s'il le faut, je la cacherai. Mais pas encore. » Il continua à marcher, pensif. « Es-tu en colère contre moi ? demanda-t-il après une longue pause.

— Contre toi ? Pourquoi ? »

Il fit un geste qui semblait englober toute la Dumnonie, ce triste pays, si brillant de floraison et de feuilles nouvelles, par cette matinée de printemps. « Si j'étais resté, Derfel, si j'avais dépouillé Mordred de son pouvoir, cela ne serait pas arrivé. » Il paraissait plein de regrets.

« Mais qui aurait pu prévoir que Mordred deviendrait un guerrier ? Ou qu'il lèverait une armée ?

— C'est vrai, et quand j'ai accepté la proposition de Meurig, je pensais que Mordred croupirait à Durnovarie. Je croyais que son ivrognerie le tuerait ou qu'il périrait dans une querelle,

qu'on lui plongerait un poignard dans le dos. Il n'aurait jamais dû être roi, mais qu'y pouvais-je ? J'avais juré à Uther de servir son fils. »

On en revenait encore à ce serment, et je me souvins du Haut Conseil, le dernier tenu en Bretagne, où Uther avait imaginé ce moyen d'introniser Mordred. À l'époque, c'était un vieillard obèse, malade, mourant, et moi, un enfant qui ne rêvait que de devenir lancier. Il y avait si longtemps de cela, et Nimue à l'époque était mon amie. « Uther n'avait même pas envie que tu lui prêtes ce serment, dis-je.

— Je sais, mais je l'ai fait. Un serment est un serment, et si nous en rompons un délibérément, c'est comme si nous les rompions tous. » De tout temps, bien plus de serments avaient été rompus que tenus, mais je ne dis rien. Arthur avait tenté de tenir parole et, pour lui, c'était un réconfort. Soudain, il sourit, ses pensées s'étaient tournées vers un sujet plus gai. « Il y a longtemps, j'ai vu une terre, en Brocéliande. C'était une vallée de la côte sud, je me souviens qu'il y avait là un ruisseau et des bouleaux, et je me suis dit que ce serait bon d'y construire un manoir et d'y mener sa vie. »

Je ris. Même maintenant, tout ce qu'il voulait c'était un manoir, des terres et des amis autour de lui ; les choses mêmes qu'il avait toujours désirées. Il n'avait jamais aimé les palais, le pouvoir ne lui apportait aucun plaisir, même s'il avait toujours aimé faire la guerre. Il essayait bien de nier cette inclination, mais c'était un combattant hors pair, il réfléchissait vite, ce qui faisait de lui un ennemi redoutable. C'était cela qui l'avait rendu célèbre, et lui avait permis d'unir les Bretons et de vaincre les Saxons, mais sa réserve par rapport au pouvoir et sa foi obstinée dans la bonté innée de l'homme, ainsi que son adhésion fervente à l'inviolabilité des serments, avaient laissé des hommes inférieurs à lui détruire son œuvre.

« Un manoir en bois, dit-il rêveusement, avec une galerie face à la mer. Guenièvre aime la mer. Le terrain descend en pente vers une plage, et nous pourrions construire notre manoir en haut, si bien que nuit et jour nous entendrions les vagues se briser sur le sable. Et derrière la maison, j'installerais une nouvelle forge.

— Afin de pouvoir torturer encore le métal ?

— *Ars longa, vita brevis*, dit-il d'un ton dégagé.

— C'est du latin ?

— Oui. L'art est long, la vie est brève. Je vais m'améliorer, Derfel. Mon défaut, c'est l'impatience. Je vois la forme que je désire et me hâte, mais le fer n'aime pas que l'on se presse. » Il posa une main sur mon bras bandé. « Toi et moi, Derfel, nous avons encore des années devant nous.

— Je l'espère, Seigneur.

— Des années et des années, des années pour vieillir, écouter des chansons, raconter des histoires.

— Et rêver de la Bretagne ?

— Nous l'avons bien servie. Maintenant, qu'elle se serve elle-même.

— Et si les Saïs reviennent et qu'on te rappelle, y retourneras-tu ? »

Il sourit. « Je pourrais retourner mettre Gwydre sur le trône, mais si tel n'est pas le cas, je suspendrai Excalibur au plus haut chevron du grand toit de mon manoir et laisserai les toiles d'araignées la recouvrir. Je regarderai la mer, je planterai mes récoltes et je verrai mes petits-enfants grandir. Nous avons joué notre rôle, Derfel, nous nous sommes acquittés de nos serments.

— De tous, sauf un. »

Il me regarda soudain avec intérêt. « Tu veux parler du serment de le secourir que j'avais prêté à Ban ? »

Je l'avais oublié celui-là, le seul qu'Arthur n'avait pas tenu, et depuis, son échec n'avait cessé de le poursuivre. Le royaume de Benoïc était tombé aux mains des Francs, et bien qu'Arthur y ait envoyé des hommes, il ne s'était pas rendu en personne au secours de Ban. Mais c'était de l'histoire ancienne et, quant à moi, je n'avais fait aucun reproche à Arthur. Il aurait bien voulu y aller, mais les Saxons d'Aelle nous harcelaient à l'époque, et il ne pouvait pas mener deux guerres à la fois. « Non, Seigneur, je pensais au serment que j'ai prêté à Sansum.

— Le Seigneur des Souris t'oubliera, dit Arthur d'un ton méprisant.

— Il n'oublie jamais rien, Seigneur.

— Alors, nous serons obligés de le faire changer d'avis, car je ne veux pas vieillir sans toi.

— Ni moi sans toi, Seigneur.

— Alors nous allons partir nous cacher, toi et moi, et les hommes demanderont : où est Arthur ? Où est Derfel ? Où est Galahad ? Et Ceinwyn ? Et personne ne le saura, car nous serons cachés sous les bouleaux, au bord de la mer. » Il rit, mais ce rêve, il le voyait tout proche maintenant, et l'espoir qu'il mettait en lui le soutint durant les dernières lieues de notre long voyage.

Cela nous prit quatre jours et autant de nuits, mais nous atteignîmes enfin le rivage sud de la Dumnonie. Nous avions longé l'immense lande et nous arrivâmes à l'océan par le chemin de crête d'une haute colline. Nous nous sommes arrêtés là pendant que la lumière du soir ruisselait sur nos épaules pour éclairer la large vallée de la rivière qui se déversait dans la mer. Nous étions à Camlann.

J'étais déjà venu à cet endroit, au sud de l'Isca dumnonienne, où les gens se tatouaient le visage de bleu. J'y avais servi le seigneur Owain et c'était sous ses ordres que j'avais participé au massacre, sur les plateaux tourbeux. Des années après, j'étais passé près de cette colline, quand avec Arthur je tentais de sauver la vie de Tristan ; nous avions échoué, Tristan était mort, et maintenant je revenais pour la troisième fois. C'était une aimable contrée, aussi belle que tant d'autres en Bretagne, bien que pour moi elle abritât des souvenirs de meurtre, aussi je me dis que je serais bien aise de la voir disparaître derrière le bateau de Caddwg.

Nous contemplions le but de notre voyage. L'Exe coulait vers la mer, mais avant d'y arriver, elle formait une vaste lagune séparée de l'océan par une étroite bande de terre. C'était l'endroit que les hommes appelaient Camlann, et à son extrémité, à peine visible de notre haut perchoir, les Romains avaient construit une petite forteresse. À l'intérieur de ses murailles, ils avaient élevé un grand cerceau de fer qui jadis, la nuit, abritait un feu avertissant les galères de la présence du dangereux banc de sable.

Nos regards se portèrent sur la lagune, la langue de terre et le rivage verdoyant. Pas d'ennemis en vue. Nulle lance ne réfléchissait le soleil du soir, nul cavalier ne parcourait les sentiers de la côte, nul lancier n'assombrissait l'étroite péninsule. Nous aurions pu être les seuls êtres vivants de tout l'univers.

« Tu connais Caddwg ? me demanda Arthur.

— Je l'ai rencontré une fois, Seigneur, il y a des années.

— Alors, trouve-le, Derfel, et dis-lui que nous l'attendons au fort. »

Je regardai la mer. Immense, vide, scintillante, c'était la voie qui nous emporterait loin de la Bretagne. Puis je descendis la colline pour rendre le voyage possible.

*

Les derniers rayons étincelants du soleil vespéral éclairèrent ma route jusqu'à la maison de Caddwg. Je demandai mon chemin et les gens me guidèrent vers une petite cabane, sur le rivage nord de Camlann, qui, comme le flux ne faisait que commencer, donnait sur une étendue scintillante de vase. Le bateau de Caddwg n'était pas dans l'eau, mais sur la terre ferme, la quille posée sur des rouleaux, la coque soutenue par des perches. « *Prydwen*, il s'appelle », dit Caddwg sans autre forme de salutation. Il m'avait aperçu, à côté de son embarcation et était sorti de sa maison. Le vieil homme à la barbe fournie, boucané par le soleil, portait un justaucorps de laine taché de poix où brillaient des écailles de poisson.

« C'est Merlin qui m'a envoyé, dis-je.

— J'pensais qu'il le ferait. L'a dit qu'il le ferait. I'va venir ?

— Il est mort. »

Caddwg cracha. « J'aurais pas cru entendre ça un jour. » Il cracha une seconde fois. « J'pensais qu'la mort le louperait.

— Il a été tué. »

Caddwg se pencha et jeta des morceaux de bois dans un feu qui faisait bouillonner le contenu d'un pot. C'était de la poix et je vis que le batelier avait colmaté les fentes entre les planches du Prydwen. Le bateau était beau. On avait gratté sa coque et la

nouvelle couche de bois brillait, formant contraste avec le noir du calfatage qui empêchait l'eau d'y pénétrer. Il avait une haute proue et un grand étambot ; un long mât tout neuf était posé sur des tréteaux, à côté de lui. « Vous en avez besoin, alors, dit Caddwg.

— Il y en a douze autres qui attendent au fort.

— Demain, à la même heure.

— Pas avant ? demandai-je, inquiet de ce retard.

— J'savais pas que vous alliez venir, grommela-t-il, et je peux le lancer qu'à marée haute, et ce sera demain matin. Mais d'ici que j'ai remonté le mât et envergué la voile, et p'is remonté l'gouvernail, la marée sera de nouveau basse. L'*Prydwen* sera à flot en milieu d'après-midi, ouais, et j'viendrai vous chercher aussi vite que je pourrais, mais qu'ça vous plaise ou non, la nuit sera presque tombée avant qu'on puisse partir. S'auriez dû m'faire prévenir avant. »

C'était vrai, aucun de nous n'aurait pensé à avertir Caddwg, car aucun de nous ne s'y connaissait en bateaux. Nous nous attendions à embarquer sur-le-champ, nous n'avions pas imaginé que l'embarcation serait en cale sèche. « Y en a-t-il d'autres ? demandai-je.

— Pas pour treize personnes, et aucun qui pourrait vous emmener où j'vais aller.

— En Brocéliande.

— J'vous emmènerai où Merlin m'a dit d'vous emmener », déclara obstinément Caddwg, puis il contourna à pas lourds la proue du *Prydwen* et montra du doigt une pierre grise grosse comme une pomme. Elle n'avait rien de remarquable, sauf qu'on l'avait habilement insérée dans l'étrave, où le chêne l'enrobait comme une pierre précieuse enchâssée dans une monture. « I'm'a donné ce bout de roche. Une pierre de spectre, que c'est.

— Une pierre de spectre ? » Je n'avais jamais entendu parler d'une chose pareille.

« Elle emmènera Arthur où Merlin veut qu'il aille, et rien d'autre pourra l'faire. Et aucun autre bateau peut l'emmener, que çui que Merlin a baptisé. » Prydwen signifiait Bretagne. « Arthur est avec vous ? me demanda Caddwg, soudain inquiet.

— Oui.

— Alors, j'apporterai l'or aussi.

— L'or ?

— L'vieux l'a laissé pour Arthur. L'a pensé qu'il en aurait besoin. Me servirait à rien. On attrape pas l'poisson avec de l'or. J'ai acheté une nouvelle voile, c'est Merlin qui m'a dit d'le faire, aussi pour ça, i'm'a donné l'or, mais l'or attrape pas l'poisson. Il attrape les femmes, mais pas l'poisson. » Il gloussa.

Je levai les yeux vers le bateau échoué. « Tu as besoin d'aide ? » demandai-je.

Caddwg eut un rire sans joie. « Et comment que vous pourriez m'aider ? Vous et votre bras raccourci ? Vous pourriez calfater un bateau ? Vous pourriez mettre un mât dans son emplanture, ou enverguer une voile ? » Il cracha. « J'ai qu'à siffler et j'vais avoir une douzaine d'hommes pour m'aider. Vous nous entendrez chanter demain matin, c'qui voudra dire qu'on est en train de l'faire rouler pour le mettre à l'eau. Demain soir, j'irai vous chercher au fort. » Il me salua d'un signe de tête, me tourna le dos et retourna dans sa cabane.

J'allai rejoindre Arthur. Il faisait nuit et toutes les étoiles du paradis piquetaient le ciel. La lune dessinait une longue traînée chatoyante sur la mer et éclairait les murs écroulés du petit fort où nous allions être obligés d'attendre le *Prydwen*.

Nous allions passer un dernier jour en Bretagne, pensai-je. Une dernière nuit et un dernier jour, puis nous pourrions voguer avec Arthur dans la voie tracée par la lune, et la Bretagne ne serait plus qu'un souvenir.

*

Le vent de la nuit soufflait doucement par le mur délabré du fort. Les vestiges rouilles de l'ancien phare pendaient, de travers, en haut de leur mât décoloré, les vaguelettes se brisaient sur la longue plage, la lune s'abandonna lentement à l'étreinte de la mer et l'obscurité s'épaissit.

Nous avons dormi à l'abri précaire des remparts. Les Romains les avaient élevés en sable, puis avaient recouvert ce talus de mottes de terre plantées de salicorne et l'avaient

couronné d'une palissade. Les murs n'avaient jamais été très solides, même à l'époque de leur construction, car le fort n'était qu'un poste d'observation où le petit détachement qui entretenait le feu du phare pouvait se protéger des vents marins. La palissade était presque pourrie, la pluie et le vent avaient érodé la muraille de sable, mais dans certains endroits, elle mesurait encore presque trois coudées de haut.

Le jour se leva, ensoleillé, et nous vîmes quelques petits bateaux de pêche prendre la mer. Leur départ ne laissait que le *Prydwen* au bord de la lagune. Arthur-bach et Seren jouèrent sur le sable, là où il n'y avait pas de brisants, pendant que Galahad et le seul fils qui restait à Culhwch remontaient la côte pour trouver de la nourriture. Ils revinrent avec du pain, du poisson séché et un seau de lait encore tiède. Nous étions tous étrangement heureux ce matin-là. Je me souviens que nous avons ri en regardant Seren rouler du haut d'une dune, et acclamé Arthur-bach lorsqu'il arracha des hauts-fonds un gros bouquet d'algues qu'il remonta sur le sable. L'énorme masse verte devait peser aussi lourd que lui, mais il parvint néanmoins à la traîner et à la tirer jusqu'à la muraille délabrée du fort. Gwydre et moi applaudîmes ses efforts, et ensuite, nous nous mîmes à parler. « S'il est écrit que je serai pas roi, dit Gwydre, qu'il en soit ainsi.

— Le destin est inexorable. » Comme il me regardait d'un air perplexe, je souris. « C'était l'un des adages favoris de Merlin. Ça et « Ne sois pas absurde, Derfel ». J'étais toujours absurde pour lui.

— Je suis sûr que tu ne l'étais pas, dit-il, loyal.

— Nous l'étions tous. Sauf, peut-être, Nimue et Morgane. Nous manquions simplement d'intelligence. Ta mère, sans doute pas, mais elle et lui n'étaient pas vraiment amis.

— J'aurais bien voulu le connaître mieux.

— Quand tu seras âgé, Gwydre, tu pourras toujours dire que tu as rencontré Merlin.

— Personne ne me croira.

— Oui, c'est probable. Et, le temps que tu vieillisses, on aura probablement inventé de nouvelles histoires sur lui. Et sur ton père aussi. » Je lançai un fragment de coquillage sur la façade

du fort. De l'autre côté de l'eau, me parvint un chant d'hommes plein de vigueur, et je compris qu'on lançait le *Prydwen*. Il n'y en a plus pour longtemps, me dis-je. « Peut-être que personne ne saura jamais la vérité.

— La vérité ? demanda Gwydre.

— Sur ton père, ou sur Merlin. » Il y avait déjà des chansons qui attribuaient à Meurig la victoire du Mynydd Baddon, et beaucoup d'entre elles célébraient Lancelot plus qu'Arthur. Je cherchai Taliesin des yeux, me demandai s'il corrigerait ces ballades. Ce matin-là, le barde nous avait dit qu'il n'avait pas l'intention de traverser la mer avec nous, mais souhaitait retourner à pied en Silurie ou au Powys ; je pense qu'il ne nous avait accompagnés que pour s'entretenir avec Arthur et apprendre de lui l'histoire de sa vie. Peut-être le barde avait-il vu l'avenir et était-il venu pour le voir s'accomplir, mais quelles que fussent ses raisons, il était en train de parler avec Arthur lorsque celui-ci le quitta soudain pour se précipiter sur la rive de la lagune. Il resta là un long moment, à regarder attentivement vers le nord. Puis, il se retourna, courut vers la plus haute dune qu'il escalada et, de là-haut, il scruta de nouveau le nord.

« Derfel ! cria-t-il, Derfel ! » Je dévalai la façade du fort, traversai la plage en courant et gravis la dune. « Que vois-tu ? » me demanda-t-il.

Je regardai vers le nord, par-delà la lagune qui scintillait. Je vis le *Prydwen* à mi-chemin de son lancer, les feux sur lesquels on évaporait l'eau de mer pour recueillir le sel et on fumait les prises du jour, et aussi les filets des pêcheurs suspendus à des perches plantées dans le sable, puis j'aperçus les cavaliers.

La lumière du soleil se refléta sur la pointe d'une lance, puis d'une autre, et soudain je vis une vingtaine d'hommes, peut-être plus, sur une route qui menait à l'intérieur des terres. « Cachons-nous ! » cria Arthur, et nous dévalâmes la dune, nous attrapâmes Seren et Arthur-bach au passage, et nous nous accroupîmes comme des coupables derrière les remparts croulants du fort.

« Ils ont dû nous voir. Seigneur, dis-je.

— Peut-être pas.

— Combien sont-ils ? demanda Culhwch.

— Vingt ? Trente ? estima Arthur. Peut-être plus. Ils sortaient d'un bois. Il pourrait y en avoir une centaine. »

J'entendis un doux raclement et, me retournant, je vis que Culhwch avait tiré son épée. Il me fit un grand sourire. « Même s'ils sont deux cents, je m'en moque, Derfel, ils ne me couperont pas la barbe.

— Pourquoi voudraient-ils ta barbe ? demanda Galahad. Puante et pleine de poux. »

Culhwch éclata de rire. Il se plaisait à taquiner Galahad, qui le lui rendait bien, et il cherchait encore sa réplique lorsque Arthur, relevant la tête avec prudence, observa l'approche des lanciers. Il se figea, et cette immobilité, ce silence, nous rassurèrent, puis soudain il se redressa et fit de grands signes. « C'est Sagramor ! nous cria-t-il, exultant de joie. C'est Sagramor ! » répéta-t-il, et il était si excité qu'Arthur-bach reprit sa joyeuse exclamation. « C'est Sagramor ! » cria le petit garçon, et nous escaladâmes le rempart pour voir le sinistre drapeau noir de Sagramor flotter en haut d'une hampe de lance que couronnait un crâne. Le Numide, coiffé de son casque noir conique, venait en tête et, apercevant Arthur, il éperonna son cheval pour traverser la plage. Arthur courut l'accueillir, Sagramor sauta de sa selle, tomba à genoux et saisit son ami par la taille.

« Seigneur ! Seigneur ! Je croyais ne plus jamais te revoir. » C'était là une manifestation de sentiments bien rare chez lui.

Arthur le releva, puis le serra dans ses bras. « Nous devions vous retrouver en Brocéliande, mon ami.

— En Brocéliande ? » dit Sagramor, puis il cracha. « Je déteste la mer. » Il y avait des larmes sur son visage noir et je me souvins qu'il m'avait expliqué, un jour, pourquoi il suivait Arthur : « Parce que quand je n'avais rien, il m'a tout donné. » Sagramor n'était pas venu ici parce qu'il rechignait à s'embarquer, mais parce qu'Arthur avait besoin d'aide.

Le Numide avait amené quatre-vingt-trois hommes, et Einion, le fils de Culhwch, était avec eux. « Je n'ai trouvé que quatre-vingt-douze chevaux, Seigneur. Il m'a fallu des mois pour les rassembler. » Il avait espéré distancer les forces de Mordred et conduire tous ses hommes sains et saufs en Silurie,

mais avait dû se contenter d'en amener autant qu'il pouvait jusqu'à cette langue de sable entre la lagune et l'océan. Certains des chevaux s'étaient écroulés en cours de route, mais quatre-vingt-trois avaient survécu.

« Où sont tes autres hommes ? demanda Arthur.

— Ils se sont embarqués hier pour le sud avec toutes nos familles », répondit Sagramor, puis il se dégagea de l'étreinte d'Arthur et nous regarda. Nous avions sans doute l'air d'une bande lamentable et abattue, car il nous offrit l'un de ses rares sourires avant de s'incliner profondément devant Guenièvre et Ceinwyn.

« Nous n'avons qu'un seul bateau, dit Arthur, l'air ennuyé.

— Alors, tu le prendras, Seigneur, répliqua calmement Sagramor, et nous, nous irons à Kernow. Nous y trouverons des navires et nous te suivrons. Mais je voulais te rejoindre de ce côté de l'eau, au cas où tes ennemis te retrouveraient.

— Jusqu'ici, nous n'en avons pas vu, dit Arthur en touchant la garde d'Excalibur, du moins pas de ce côté de la mer de Severn. Notre navire sera prêt au crépuscule, et alors nous partirons.

— Eh bien, je te protégerai jusqu'au coucher du soleil », conclut Sagramor, et ses hommes se laissèrent glisser de leurs selles, se débarrassèrent des boucliers qu'ils portaient sur leur dos et plantèrent leurs lances dans le sable. Leurs chevaux, blancs de sueur et pantelants, restèrent debout, fourbus, tandis que les lanciers étiraient leurs membres las. Nous étions maintenant une bande de guerriers, presque une armée, et notre bannière était le drapeau noir de Sagramor.

Mais à peine une heure plus tard, sur des chevaux aussi fatigués que ceux du Numide, l'ennemi survint à Camlann.

Ceinwyn m'aida à enfiler mon armure car il m'était difficile de manipuler la lourde cotte de mailles d'une seule main, et impossible d'attacher les jambières de bronze, dont je m'étais emparé au Mynydd Baddon, et qui me préservaient des coups de lance portés sous le bouclier. Une fois tout cela en place, et le ceinturon d'Hywelbane autour de ma taille, je laissai Ceinwyn fixer le bouclier sur mon bras gauche. « Plus serré », lui dis-je en appuyant instinctivement sur ma cotte de mailles pour sentir la petite bosse que formait sa broche accrochée à ma chemise. Il était bien là, le talisman qui m'avait protégé durant d'innombrables batailles.

« Peut-être n'attaqueront-ils pas, dit-elle en serrant à fond les sangles du bouclier.

— Prions pour qu'ils ne le fassent pas.

— Prier qui ? demanda-t-elle avec une sourire triste.

— Le dieu, quel qu'il soit, auquel tu te fies le plus, mon amour », dis-je, puis je lui donnai un baiser. Je me coiffai de mon casque et ma femme attacha la courroie sous mon menton. La bosse faite au cimier lors de la bataille du Mynydd Baddon avait été aplanie à coups de marteau et l'on avait rivé une nouvelle plaque de fer pour recouvrir l'entaille. J'embrassai Ceinwyn, puis fermai les protège-joues. Le vent rabattit la queue de loup de mon plumet devant les fentes ménagées pour les yeux et je secouai la tête pour rejeter en arrière les longs poils gris. J'étais le dernier queue de loup. Les autres avaient été massacrés par Mordred ou livrés à la garde de Manawydan. J'étais aussi le seul à porter l'étoile de Ceinwyn sur mon bouclier. Je soupesai ma lance de guerre à la hampe aussi grosse que les poignets de ma femme et dont la lame aiguisée était faite du plus bel acier de Morridig. « Caddwg va bientôt arriver et nous n'avons plus longtemps à attendre.

— Toute une journée », me répondit Ceinwyn et elle regarda la lagune où le *Prydwen* flottait, au bord du banc de vase. Des hommes étaient en train de hisser le mât, mais bientôt la marée descendante laisserait de nouveau le bateau échoué, et il faudrait attendre que la mer remonte. Au moins, l'ennemi

n'avait pas importuné Caddwg : il n'avait d'ailleurs aucune raison de lui prêter attention. Ce n'était apparemment qu'un pêcheur comme les autres, dont il n'avait que faire. C'était nous qui l'intéressions.

Soixante ou soixante-dix cavaliers, qui avaient chevauché à bride abattue pour nous rejoindre, attendaient maintenant à l'entrée de la langue de sable, et nous savions tous que des lanciers devaient les rejoindre. Au crépuscule, nous affronterions une armée, peut-être deux, car les hommes de Nimue se hâtaient sans doute avec les lanciers de Mordred.

Arthur portait son plus beau harnois de guerre. Son armure à écailles, qui comptait des lames d'or parmi les plaquettes de fer, scintillait au soleil. Je le regardai coiffer son casque crêté de plumes d'oie. D'habitude, c'était Hygwydd qui l'armait, mais l'écuyer était mort, aussi Guenièvre attacha-t-elle le fourreau, hachuré en croisillons, autour de la taille de son époux et mit la cape blanche sur ses épaules. Il lui sourit, se pencha pour entendre ce qu'elle disait, rit, puis rabattit ses protège-joues. Deux hommes l'aidèrent à monter sur l'un des chevaux de Sagramor ; puis ils lui passèrent sa lance et son bouclier au placage d'argent dont la croix avait été arrachée depuis longtemps. Il prit les rênes de la main gauche et donna un coup de talons à sa monture pour nous rejoindre. « Allons les provoquer », dit-il à Sagramor. Arthur projetait d'amener trente cavaliers à proximité de l'ennemi, puis de feindre une retraite affolée qui, espérait-il, les attirerait dans un piège.

Nous laissâmes une vingtaine d'hommes au fort pour garder les femmes et les enfants, les autres suivirent Sagramor jusqu'à un creux encaissé, derrière une dune. La langue de terre, à l'ouest du fort, n'était que trous et que bosses qui formaient un dédale de culs-de-sac, et seule l'extrémité, longue de deux cents pas, était plate.

Arthur attendit que nous nous soyons cachés, puis mena ses trente hommes sur le sable mouillé ridé par la mer, tout près du rivage. Nous nous tapîmes derrière la haute dune. J'avais laissé ma lance au fort, préférant mener cette bataille avec Hywelbane seule. Sagramor aussi avait prévu de ne se battre qu'au sabre.

Avec une poignée de sable, il frottait une tache de rouille sur la lame incurvée. « Tu as perdu ta barbe, me grommela-t-il.

— Je l'ai échangée contre la vie d'Amhar. »

Je vis ses dents étinceler tandis qu'il souriait dans l'ombre de ses protège-joues. « Une bonne affaire, dit-il, et ta main ?

— Contre de la magie.

— Mais ce n'est pas celle qui tient l'épée. » Il brandit la lame pour capter la lumière, fut satisfait de voir que la rouille avait disparu, puis pencha la tête sur le côté, pour écouter, mais nous ne pouvions rien entendre, que le bruit des vagues. « Je n'aurais pas dû venir, finit-il par dire.

— Pourquoi ? » Je n'avais jamais vu Sagramor esquiver un combat.

« Ils ont dû me suivre, répondit-il en montrant l'ennemi, d'un geste de tête.

— Ils auraient pu apprendre que nous venions ici de bien d'autres façons », dis-je pour le réconforter ; pourtant, sauf si Merlin nous avait trahis en parlant de Camlann à Nimue, il semblait plus probable que Mordred ait laissé quelques cavaliers légèrement armés surveiller Sagramor, et que ces éclaireurs lui aient livré notre cachette. Quoi qu'il en fût, il était maintenant trop tard. Les hommes de Mordred savaient où nous étions et c'était maintenant une course entre Caddwg et l'ennemi.

« Vous entendez ? » cria Gwydre. Il était en armure et portait l'ours de son père sur son bouclier. Il semblait nerveux, et ce n'était guère étonnant, car il s'agissait de sa première vraie bataille.

J'écoutai. Mon casque rembourré de cuir étouffait les sons, mais j'entendis enfin le bruit sourd de sabots sur le sable.

« Restez cachés ! » grogna Sagramor à ses hommes qui tentaient de regarder par-dessus la crête de la dune. Les chevaux dévalaient la plage au galop. Le grondement se rapprochait, aussi fort que le tonnerre, tandis que nous serrions nos lances et nos épées. Le casque de Sagramor avait pour cimier le masque d'un renard grimaçant. Je le regardais fixement, mais n'entendais que le bruit de plus en plus fort des sabots. Il faisait chaud et la sueur dégoulinait sur mon visage.

Ma cotte de mailles me semblait lourde, mais il en était toujours ainsi avant que la bataille s'engage.

Les premiers chevaux passèrent bruyamment devant nous, puis Arthur hurla de la plage : « Maintenant ! Maintenant ! Maintenant !

— Chargez ! » cria Sagramor et nous gravîmes le versant intérieur de la dune. Nos bottes glissaient dans le sable, et j'eus l'impression que je n'atteindrais jamais le sommet, mais nous franchîmes la crête et descendîmes en courant vers un tourbillon de cavaliers qui martelaient le sable mouillé, près de la mer. Arthur s'était retourné et ses trente hommes se heurtaient à leurs poursuivants, deux fois plus nombreux qu'eux. Lorsqu'ils nous virent accourir sur leur flanc, les plus prudents des ennemis firent aussitôt volte-face et battirent en retraite vers l'ouest, mais la plupart demeurèrent pour se battre.

Je poussai un cri de défi, reçus au centre de mon bouclier le coup de lance d'un cavalier, frappai la patte arrière du cheval pour lui trancher le jarret puis, comme il basculait vers moi, plongeai Hywelbane dans le dos de l'homme. Il hurla de douleur, et je fis un saut en arrière tandis que sa monture et lui s'abattaient en un tourbillon de sabots, de sable et de sang. Je donnai un coup de pied au blessé qui se tortillait, le transperçai de ma lame, puis parai un faible coup de lance porté par un cavalier paniqué. Sagramor poussait de terribles cris de guerre et Gwydre frappait de sa lance un homme tombé au bord de l'eau. Les ennemis abandonnèrent le combat et lancèrent leurs chevaux dans les hauts-fonds où la mer, en se retirant, ramenait dans les vagues un tourbillon de sang et de sable. Je vis Culhwch éperonner son cheval pour rejoindre un adversaire qu'il arracha de sa selle. L'homme tenta de se relever, mais mon ami brandit son épée au-dessus de sa tête, fit virevolter son cheval et frappa de nouveau. Les quelques survivants étaient piégés entre nous et la mer, et nous les tuâmes avec acharnement. Les chevaux hennissaient et fouettaient l'air de leurs sabots en mourant. Les vaguelettes étaient rosés et le sable noir de sang.

Nous tuâmes vingt d'entre eux et fîmes seize prisonniers, et quand ces derniers nous eurent révélé tout ce qu'ils savaient,

nous les tuâmes aussi. Arthur grimaça en donnant cet ordre, car il détestait massacrer des hommes désarmés, mais nous n'avions pas assez de lanciers pour en consacrer à la garde de prisonniers, et puis nous n'avions aucune compassion pour ces ennemis qui portaient des boucliers sans emblème pour se glorifier de leur sauvagerie. Nous les exécutâmes vite, les forçant à s'agenouiller dans le sable pour que Hywelbane ou le sabre de Sagramor les décapitent. C'étaient des hommes de Mordred, menés par lui sur la plage, mais au premier signe de notre embuscade, il était reparti en criant à ses hommes de faire retraite. « J'ai failli le rejoindre », dit Arthur d'un air piteux. Mordred nous avait échappé, mais la première victoire était à nous, même si trois de nos hommes étaient morts au combat et que sept autres saignaient vilainement. « Comment Gwydre s'est-il comporté ? me demanda son père.

— Avec bravoure, Seigneur, avec bravoure. « Mon épée était rouge de sang et je tentai de la nettoyer avec une poignée de sable. » Il a tué, Seigneur, précisai-je pour rassurer Arthur.

— Bien. » Il alla mettre le bras autour des épaules de son fils. De mon unique main, je frottai le sang déposé sur Hywelbane, puis libérai la boucle de mon casque et l'ôtai.

Nous achevâmes les chevaux blessés et ramenâmes au fort les bêtes indemnes, puis nous ramassâmes les armes et les boucliers de nos ennemis. « Ils ne reviendront pas, dis-je à Ceinwyn, à moins qu'ils reçoivent des renforts. » Je regardai le soleil et vis qu'il montait lentement dans un ciel sans nuages.

Nous disposions de très peu d'eau, seulement de ce que les hommes de Sagramor avaient apporté dans leurs petits bagages, aussi nous dûmes la rationner. Ce serait un long jour de soif, surtout pour nos blessés. L'un d'eux frissonnait. Son visage était pâle, presque jaune, et lorsque Sagramor tenta de faire couler, goutte à goutte, un peu d'eau dans sa bouche, l'homme mordit convulsivement le bord de l'outre. Il se mit à gémir et le bruit de son agonie écorchait nos âmes, aussi le Numide hâta-t-il la mort du blessé avec son épée. « Nous devrions allumer un bûcher funéraire au bout de la péninsule. » Il montra d'un signe de tête la plate langue de sable où la mer avait déposé un enchevêtrement de bois flotté blanchi par le soleil.

Arthur ne parut pas entendre cette suggestion. « Si tu veux, tu peux partir vers l'ouest maintenant, dit-il à Sagramor.

— Et te laisser ici ?

— Si tu restes, je ne vois pas comment tu pourrais partir. Nous n'avons qu'un seul bateau. Mordred va recevoir des renforts. Nous, aucun.

— Cela fera d'autres hommes à tuer », répliqua sèchement Sagramor, mais je pense qu'il savait qu'en restant il rendait sa mort certaine. Le bateau de Caddwg pouvait transporter vingt personnes à bon port, certainement pas plus. « Nous pouvons nager jusqu'à l'autre rive, Seigneur, dit-il en désignant la berge orientale du chenal profond qui prolongeait la langue de sable. Ceux d'entre nous qui savent nager, ajouta-t-il.

— En fais-tu partie ?

— Jamais trop tard pour apprendre. » Sagramor cracha. « Et puis, nous ne sommes pas encore morts. »

Ni vaincus, et chaque minute qui passait nous rapprochait de notre salut. Je vis les hommes de Caddwg porter la voile jusqu'au *Prydwen* qui reposait, penché, au bord de la mer. Son mât était dressé, mais il fallait encore y gréer les cordages ; dans une heure ou deux, la marée se mettrait à monter et le bateau flotterait de nouveau, prêt pour le voyage. Il nous suffisait de tenir jusqu'à la fin de l'après-midi. Nous nous occupâmes en édifiant un immense bûcher avec le bois flotté, et quand il brûla, nous lançâmes les corps de nos morts dans les flammes. Leurs cheveux s'embrasèrent, puis s'éleva l'odeur de la chair rôtie. Nous y jetâmes plus de bois jusqu'à ce que le feu devienne un brasier rugissant, incandescent.

« Une barrière de fantômes pourrait dissuader l'ennemi », fit remarquer Taliesin quand il eut chanté une prière pour les quatre hommes dont les âmes dérivaient avec la fumée, à la recherche de leurs corps-ombres.

Cela faisait des années que je n'avais pas vu de barrière de fantômes, mais nous en édifiâmes une ce jour-là. C'était un travail macabre. Nous avions trente-six cadavres d'ennemis et nous prélevâmes leurs trente-six têtes que nous piquâmes sur leurs lances. Puis nous plantâmes celles-ci en travers de la langue de sable et Taliesin, bien visible dans sa robe blanche,

portant une hampe afin de ressembler à un druide, marcha d'une tête ensanglantée à la suivante de sorte que l'ennemi croie qu'il tissait un sortilège. Peu d'hommes franchiraient de bon gré une barrière de fantômes sans un druide pour conjurer le mauvais sort, et une fois celle-ci dressée, nous nous reposâmes, le coeur plus tranquille. Nous partageâmes un maigre déjeuner et je me souviens qu'Arthur, tout en mangeant, regardait notre défense d'un air piteux. « D'Isca à ceci, fit-il remarquer doucement.

— Du Mynydd Baddon à ceci, dis-je.

— Pauvre Uther », répliqua-t-il en haussant les épaules. Il devait penser au serment qui avait mis Mordred sur le trône et l'avait conduit à cette langue de sable chauffée par le soleil.

Les renforts de Mordred arrivèrent en début d'après-midi. C'était surtout des fantassins dont la longue colonne se déploya sur le rivage ouest de la lagune. Nous comptâmes plus de cent hommes, sachant que d'autres suivraient.

« Ils seront fatigués, nous dit Arthur, et nous avons la barrière de fantômes. »

Mais l'ennemi possédait maintenant un druide. Fergal avait accompagné les renforts et une heure après leur arrivée, il se glissa à proximité de la barrière et huma l'air salin, tel un chien. Il jeta des poignées de sable vers la tête la plus proche, sauta un moment à cloche-pied, puis courut vers une lance et l'arracha. La barrière était brisée et le druide, renversant la tête en arrière, face au soleil, poussa un grand cri de triomphe. Nous coiffâmes nos casques, prîmes nos boucliers et fîmes passer parmi nous des pierres à aiguiser.

La marée montait et les premières barques de pêche rentraient. Nous les hélâmes lorsqu'elles passèrent devant la levée, mais la plupart ignorèrent nos appels, car les gens du commun ont souvent de bonnes raisons de craindre les lanciers, pourtant lorsque Galahad brandit une pièce d'or, ce geste appâta un bateau qui s'approcha avec précaution du rivage et s'échoua sur le sable, près du bûcher funéraire incandescent. Ses deux hommes d'équipage, aux visages couverts de tatouages, acceptèrent de transporter les femmes et les enfants jusqu'à l'embarcation de Caddwg, qui était presque à flot. Nous

donnâmes de l'or aux pêcheurs, aidâmes nos familles à embarquer, et envoyâmes l'un des lanciers blessés pour veiller sur elles. » Dites à vos compagnons qu'il y a de l'or pour tout homme qui joindra son bateau à celui de Caddwg », déclara Arthur aux hommes tatoués. Il fit de brefs adieux à Guenièvre, et moi à Ceinwyn. Je la serrai dans mes bras, en silence, durant quelques battements de cœur.

« Reste en vie, me dit-elle.

— Pour toi, je le ferai. » Puis j'aidai à repousser l'embarcation dans la mer et la regardai s'éloigner lentement dans le chenal.

Peu après, l'un de nos éclaireurs revint au galop de la brèche dans la barrière de fantômes. « Ils arrivent, Seigneur ! »

Je laissai Galahad boucler la courroie de mon casque, puis tendis le bras pour qu'il y attache le bouclier bien serré. Il me donna ma lance. « Dieu soit avec toi », dit-il, puis il ramassa son écu qui portait la croix du Christ.

Nous ne combattîmes pas dans les dunes cette fois, car nous n'avions pas assez d'hommes pour un mur de boucliers qui aurait dû s'étendre d'un bout à l'autre de cette partie vallonnée de la levée, sinon les cavaliers de Mordred auraient pu nous contourner, nous encercler, se refermer sur nous et nous exterminer. Nous ne choisîmes pas non plus le fort, car là aussi nous risquions d'être encerclés et coupés de l'eau lorsque Caddwg arriverait ; nous nous retirâmes sur la partie la plus étroite de la langue de sable où notre mur de boucliers pouvait se déployer d'un rivage à l'autre. Le bûcher funéraire brûlait toujours, juste au-dessus de la rangée d'algues marquant la limite de la marée haute, et tandis que nous attendions l'ennemi, Arthur ordonna que l'on jette encore plus de bois flotté dans les flammes. Nous continuâmes à nourrir ce feu jusqu'à ce que nous voyions les hommes de Mordred approcher, et alors nous formâmes notre mur à quelques pas seulement du brasier. La bannière noire de Sagramor prit place au centre de la ligne, nos boucliers se touchèrent bord à bord et nous attendîmes.

Nous étions quatre-vingt-quatre et Mordred menait plus de cent hommes à l'attaque, mais quand ils virent notre mur de

boucliers, ils s'arrêtèrent. Certains des cavaliers éperonnèrent leurs chevaux vers les bas-fonds de la lagune, dans l'espoir de contourner notre flanc, mais l'eau devenait vite profonde là où le chenal suivait la rive, et ils s'aperçurent qu'ils ne pouvaient pas nous prendre à revers, alors ils se laissèrent glisser de leur selle pour rejoindre le long mur de Mordred. Je levai les yeux et vis que le soleil descendait enfin vers les hautes collines de l'ouest. Le *Prydwen* était presque à l'eau, même si des hommes s'affairaient encore dans son gréement. Caddwg ne devrait pas tarder à arriver, mais d'autres lanciers ennemis s'avançaient par petits groupes sur la route. L'armée de Mordred se renforçait et nous ne pouvions que nous affaiblir.

Fergal, des petits os suspendus aux tresses de sa barbe entremêlée de poils de renard, vint se poster devant nous et sautilla à cloche-pied, leva une main en l'air et ferma un œil. Il maudit nos âmes, les vouant au ver de feu de Crom Dubh et à la bande de loups qui hante le Défilé des flèches d'Eryri. Nos femmes seraient livrées aux démons d'Annwn et nos enfants cloués aux chênes d'Arddu. Il maudit nos lances et nos épées, et jeta un sort pour que nos boucliers se fendent et que nos boyaux se liquéfient. Il hurla des incantations, nous promettant pour toute nourriture dans l'Autre Monde les crottes des chiens d'Arawn et pour toute eau la bile des serpents de Cefydd. « Vos yeux saigneront, chantonna-t-il, vos ventres se rempliront de vers et vos langues noirciront ! Vous verrez vos femmes violées et vos enfants massacrés ! » Il appela certains d'entre nous par leur nom, nous menaçant de tourments inimaginables. Pour conjurer ses maléfices, nous chantâmes le Chant de guerre de Beli Mawr.

Depuis ce jour, je n'ai jamais entendu des guerriers le chanter, et il ne le fut jamais mieux que sur cette étendue de sable environnée par la mer et chauffée par le soleil. Quoique peu nombreux, nous étions les meilleurs soldats qu'Arthur ait jamais commandés. Il n'y avait, dans notre mur de boucliers, qu'un ou deux jeunes gens seulement ; les autres étaient des hommes expérimentés, endurcis, qui avaient survécu à des massacres et savaient tuer à coup sûr. Nous étions des seigneurs de la guerre. Il n'y avait aucun faible parmi nous, pas un seul

dont le courage vacillerait, et chacun pouvait compter sur son voisin pour le protéger, aussi avec quel cœur nous chantâmes ce jour-là ! Nous avons couvert les malédictions de Fergal et le son puissant de nos voix dut traverser l'eau jusqu'à l'endroit où nos femmes attendaient, à bord du *Prydwen*. Notre chant s'adressait à Beli Mawr qui avait attelé le vent à son char ; la hampe de sa lance était un arbre et son épée tuait l'ennemi comme une faucille coupe les chardons. Nous chantâmes les cadavres de ses victimes éparpillés dans les champs de blé et nous nous réjouîmes des veuves que créa sa colère. Nous chantâmes ses bottes semblables à des meules, son bouclier haut comme une falaise de fer et le plumet de son casque qui pouvait chatouiller les étoiles. Notre chant nous mit les larmes aux yeux et la peur au cœur de nos ennemis.

Il se termina par un hurlement sauvage, et avant même que celui-ci s'éteigne, Culhwch s'était détaché en boitant de notre mur de boucliers et brandissait sa lance vers l'ennemi. Il se moqua d'eux en les traitant de lâches, il cracha sur leur lignage et les invita à goûter sa lame. Ils le regardaient, mais aucun ne s'avança pour répondre à son défi. C'était une bande d'effroyables loqueteux, aussi endurcis que nous au massacre, mais sans doute guère familiers des murs de boucliers. C'était la lie de Bretagne et d'Armorique, des brigands, des hors-la-loi, des hommes sans maître qui avaient rejoint Mordred parce qu'il leur promettait pillage et viols. À chaque minute, d'autres venaient grossir leurs rangs, mais les nouveaux venus étaient épuisés et avaient mal aux pieds, de plus l'étroitesse de la levée limitait le nombre d'ennemis en mesure de venir affronter nos lances. Ils pouvaient nous faire reculer, mais pas nous déborder.

Et aucun d'entre eux ne viendrait affronter Culhwch, semblait-il. Il s'était posté face à Mordred, qui se tenait au centre de la ligne ennemie. « Tu es né d'une putain laide comme un crapaud, cria-t-il au roi, et couverte par un lâche. Viens te battre avec moi ! Je boite ! Je suis vieux ! Je suis chauve ! Mais tu n'oses pas m'affronter ! » Il cracha vers Mordred, mais aucun de ses hommes ne bougea. « Vous êtes des enfants ! » railla-t-il, puis il leur tourna le dos, pour montrer son mépris.

C'est alors qu'un jeune s'arracha aux rangs ennemis. Son casque était trop grand pour son visage imberbe, son plastron n'était qu'une piètre protection de cuir et les planches de son bouclier bâillaient. C'était un gamin qui avait besoin de tuer un champion pour assurer sa fortune et il courut sus à Culhwch en hurlant sa haine ; les hommes de Mordred l'acclamèrent.

Notre ami se retourna, à demi accroupi, et pointa sa lance vers le bas-ventre de son ennemi. Le jeune homme brandit son épée, pensant l'abattre sur le bouclier de Culhwch, puis poussa un cri de triomphe en frappant, mais sa voix s'étouffa dans sa gorge lorsque la lance de son adversaire remonta soudain pour lui arracher l'âme, qui jaillit par sa bouche ouverte. Culhwch, le vétéran, recula aussitôt. Son bouclier n'avait même pas été effleuré. Le mourant trébucha, la lance toujours fichée dans sa gorge. Il se tourna à demi vers Culhwch, puis tomba. Notre ami écarta la lance de l'ennemi d'un coup de pied, libéra la sienne et l'enfonça dans le cou du jeune homme. Puis il sourit aux hommes de Mordred. « Quelqu'un d'autre ? » cria-t-il. Personne ne bougea. Culhwch cracha vers Mordred puis revint dans nos rangs qui l'acclamaient. Il me fit un clin d'œil en approchant. « Tu vois comment on fait, Derfel ? Regarde et apprends. » Mes voisins éclatèrent de rire.

Le *Prydwen* était à flot maintenant, le reflet de sa coque pâle miroitait sur l'eau que faisait onduler un petit vent d'ouest. Cette brise nous apportait la puanteur des hommes de Mordred, mélange d'odeurs de cuir, de sueur et d'hydromel. Beaucoup d'entre eux devaient être ivres, car sans cela ils n'auraient jamais osé nous affronter. Je me demandai si le jeune dont la bouche et le gosier étaient maintenant noirs de mouches avait eu besoin du courage que procure l'hydromel pour s'en prendre à Culhwch. Mordred essayait de pousser ses hommes à avancer et les plus braves encourageaient leurs camarades. Le soleil nous sembla soudain avoir bien baissé, car il commença à nous éblouir ; je n'avais pas réalisé qu'autant de temps était passé pendant que Fergal nous maudissait et que Culhwch se gaussait des ennemis, pourtant ceux-ci ne trouvaient toujours pas le courage de nous attaquer. Quelques-uns tentaient d'avancer, mais le reste demeurait sur place, et Mordred les injuriait en

reformant leur ligne et les pressait de nouveau. Il en était toujours ainsi. Il faut un grand courage pour affronter un mur de boucliers, et le nôtre, bien que comptant peu d'hommes, était serré et truffé de célèbres guerriers. Je jetai un coup d'œil sur le *Prydwen* et vis sa voile tomber de la vergue, et constatai qu'elle était rouge sang et portait l'ours noir d'Arthur. Elle avait coûté beaucoup d'or à Caddwg, mais soudain, il ne fut plus temps de contempler le navire éloigné, car les hommes de Mordred approchaient enfin et les plus braves exhortaient les autres à courir.

« Tenez bon ! » cria Arthur. Nous pliâmes les genoux pour soutenir le choc. Les ennemis furent à douze pas, puis dix, et ils hurlaient, sur le point de charger, quand Arthur cria de nouveau : « Maintenant ! » et sa voix arrêta la ruée car ils ne savaient pas ce qu'il voulait dire ; Mordred alors les exhorta à tuer et pour finir, ils nous attaquèrent.

Ma lance heurta un bouclier et fut rabattue vers le sol. Je la lâchai et m'emparai d'Hywelbane que j'avais enfoncée dans le sable, devant moi. Un battement de cœur plus tard, les boucliers de Mordred heurtaient les nôtres et une épée fendit l'air au-dessus de ma tête. Mes oreilles résonnèrent du coup porté sur mon casque tandis que je pointais Hywelbane sous mon bouclier pour atteindre la jambe de mon assaillant. Je sentis la lame mordre, la fis tourner dans la plaie et vis l'homme chanceler. Il grimaça, mais resta debout. Il avait une chevelure noire bouclée sous un casque en fer cabossé et il me cracha dessus tandis que je réussissais à faire remonter Hywelbane de derrière mon bouclier. Je parai un coup sauvagement porté, puis abattis ma lourde lame sur sa tête. Il s'effondra sur le sable. « Devant moi », criai-je au compagnon qui me suivait, et il se servit de sa lance pour tuer l'homme estropié qui aurait pu, sinon, me frapper à l'aine, puis j'entendis des cris de douleur ou d'alarme, et je regardai sur ma gauche ; ma vue était gênée par les épées et les haches, mais je vis voler au-dessus de nos têtes de grands morceaux de bois embrasés. Arthur se servait du bûcher funéraire comme d'une arme, et le cri qu'il avait poussé avant que les murs de boucliers se heurtent, ordonnait aux hommes avoisinant le brasier de bombarder l'armée de

Mordred de rondins enflammés. Instinctivement, les lanciers ennemis reculèrent et Arthur mena nos hommes dans la brèche ainsi formée.

« Faites place ! » cria une voix derrière moi, et je m'écartai en baissant la tête tandis qu'un lancier traversait nos rangs avec une grande branche enflammée. Il la fourra dans la figure des ennemis qui s'écartèrent de son extrémité rougeoyante, alors nous bondîmes dans la brèche. Le feu nous roussit un peu tandis que nous frappions de pointe et de taille. D'autres tisons enflammés volaient au-dessus de nous. L'ennemi le plus proche de moi se tortilla pour échapper à la chaleur, découvrant son côté non protégé à mon voisin, et j'entendis ses côtes se briser sous la lance et vis des bulles de sang monter à ses lèvres tandis qu'il tombait. J'étais maintenant dans le second rang ennemi et un morceau de bois tombé me brûla la jambe, mais je laissai la douleur se changer en colère qui propulsa Hywelbane dans la figure d'un homme, puis les pieds de ceux qui étaient derrière moi expédièrent du sable sur les flammes tandis qu'ils me poussaient dans le troisième rang. Je n'avais plus de place pour utiliser mon épée, aussi j'entrechoquai mon bouclier contre celui d'un homme qui jura et me cracha dessus, puis tenta d'engager son épée par delà mon bouclier. Une lance passa au-dessus de mon épaule pour s'enfoncer dans la joue de l'homme qui jura, la pression de son bouclier céda juste assez pour me laisser repousser le mien et lever Hywelbane. Plus tard, bien plus tard, je me souviens avoir lancé un cri de colère incohérent tandis que j'abattais l'homme dans le sable. La folie de la bataille nous envahissait, la folie désespérée de combattants piégés dans un espace étroit, mais ce fut l'ennemi qui recula. La rage se transforma en horreur et nous combattîmes comme des Dieux. Le soleil flamboyait à ras des collines.

« Les boucliers ! Les boucliers ! Les boucliers ! » rugit Sagramor, nous rappelant qu'il ne fallait pas rompre le mur, et mon voisin de droite cogna son bouclier contre le mien, sourit, puis se remit à frapper. Je vis une épée brandie pour me porter un coup puissant et je parai en frappant, avec Hywelbane, le poignet qui la portait, le tranchant comme si les os de mon adversaire étaient des roseaux. L'arme s'envola jusqu'à notre

arrière-garde, la main ensanglantée serrant toujours sa garde. Mon voisin de gauche tomba, une lance ennemie dans le ventre, mais un compagnon du deuxième rang prit sa place et lança un gros juron en mettant son bouclier en contact avec les nôtres et en abattant son épée.

Une autre bûche enflammée vola au ras de nos têtes et tomba sur deux ennemis qui s'écartèrent en titubant. Nous sautâmes dans la brèche et, soudain, il n'y eut plus que du sable vide devant nous. « Ne vous débandez pas ! criai-je, ne vous débandez pas ! » L'ennemi cédait. Les hommes de leur première ligne étaient morts ou blessés, leur second rang agonisait et, à l'arrière, restaient ceux qui voulaient le moins se battre et qu'on pouvait massacrer le plus facilement. C'étaient des hommes experts en viol et en pillage, mais qui n'avaient jamais affronté un mur de boucliers de tueurs endurcis. Et avec quelle violence nous les décimions maintenant. Leur mur s'était disloqué, rongé par le feu et la peur, et nous hurlions un chant de victoire. Je trébuchai sur un corps, tombai tête la première et me retournai pour protéger mon visage avec mon bouclier. Une épée le frappa avec un bruit assourdissant, puis les hommes de Sagramor m'enjambèrent et un lancier me hissa sur mes pieds. « Tu es blessé ? demanda-t-il.

— Non. »

Il poursuivit son chemin. Je cherchai des yeux l'endroit où notre mur avait besoin d'être renforcé, mais partout il faisait au moins trois hommes d'épaisseur, et ce triple rang poursuivait impitoyablement le carnage. Nos hommes tranchaient, taillaient, transperçaient la chair ennemie en poussant des grognements. C'est le glorieux envoûtement de la guerre, l'euphorie sans mélange que l'on éprouve à rompre un mur de boucliers, à abreuver son épée du sang d'un adversaire détesté. Je regardai Arthur, l'homme le plus gentil que j'aie jamais connu, et ne vis que joie dans ses yeux. Galahad, qui demandait chaque jour dans ses prières la grâce de suivre le commandement d'amour universel du Christ, massacrait en ce moment son prochain avec une terrible efficacité. Culhwch rugissait des insultes. Il avait repoussé son bouclier dans son dos afin de manipuler à deux mains sa lourde lance. Gwydre

souriait derrière ses protège-joues et Taliesin chantait en achevant les blessés ennemis que notre mur laissait derrière lui. On ne gagne pas un tel corps à corps en restant sensé et modéré, mais en s'abandonnant à un élan surnaturel de folie hurlante.

Les ennemis ne purent supporter notre furie ; ils se dispersèrent et partirent en courant. Mordred tenta de les retenir, mais ils ne l'écoutèrent pas, et il finit par s'enfuir avec eux vers le fort. La rage de la bataille bouillonnait encore en nous et certains de nos hommes se lancèrent à leur poursuite, mais Sagramor les rappela. Il avait été blessé à l'épaule gauche, pourtant, repoussant nos tentatives de lui venir en aide, il beugla à ses hommes l'ordre d'arrêter. Nous n'osions pas les suivre, tout battus qu'ils fussent, car nous nous retrouverions alors à l'endroit le plus large de la levée et inviterions ainsi l'ennemi à nous encercler. Nous restâmes où nous avions combattu et raillâmes nos adversaires, les traitant de couards.

Une mouette picorait les yeux d'un mort. Je regardai au loin et vis que le *Prydwen*, libéré de son amarrage, avait la proue tournée vers nous, mais la douce brise agitait à peine sa brillante voile. Il avançait tout de même et les longs reflets colorés de sa voilure frémissaient sur l'eau unie comme un miroir.

Mordred aperçut le bateau, vit le grand ours sur sa voile et il comprit que ses ennemis pouvaient s'échapper par la mer, aussi hurla-t-il à ses hommes de former un nouveau mur de boucliers. Des renforts ne cessaient d'arriver et certains de ces nouveaux-venus étaient des hommes de Nimue, car je vis deux Bloodshields prendre place dans la nouvelle ligne qui se préparait à nous charger.

Nous nous retrouvâmes à notre point de départ, en train de reconstituer un mur de boucliers dans le sable trempé de sang, devant le feu qui nous avait aidés à remporter le premier assaut. Les corps de nos quatre morts n'étaient qu'à demi brûlés et leurs visages roussis nous souriaient horriblement de leurs lèvres retroussées sur des dents décolorées. Nous laissâmes les cadavres ennemis sur le sable, obstacles sur le chemin des vivants, mais nous tirâmes les nôtres en arrière et les empilâmes à côté du feu. Nous comptions seize morts et une

vingtaine de blessés graves, mais il nous restait assez d'hommes pour former un mur de boucliers, et nous pouvions encore combattre.

Taliesin chanta pour nous. Il entonna sa ballade sur le Mynydd Baddon, et ce fut sur ce rythme soutenu que nous joignîmes de nouveau nos boucliers. Nos épées et nos lances étaient émoussées et tachées de sang, l'ennemi était frais, mais nous poussâmes des acclamations lorsqu'ils vinrent à nous. Le *Prydwen* bougeait à peine. Il ressemblait à un vaisseau en équilibre sur un miroir, mais je vis alors les longues rames se déployer telles des ailes.

« Tuez-les ! » hurla Mordred ; lui aussi était maintenant en proie à la rage de la bataille qui le poussait vers notre ligne. Une poignée d'hommes courageux l'entouraient, suivis par certaines âmes démentes de Nimue, aussi ce fut une charge désordonnée qui fonça sur notre ligne, mais parmi ces hommes, il y avait de nouveaux arrivants qui voulaient faire leurs preuves, aussi nous pliâmes de nouveau les genoux et nous nous tapîmes derrière nos boucliers. Le soleil était maintenant aveuglant et, avant que la ruée folle ne s'abatte, j'aperçus des éclairs de lumière sur la colline ouest et compris que d'autres lanciers s'y trouvaient. J'avais l'impression que toute une armée était arrivée au sommet, mais d'où, et qui les menait, je ne pouvais le dire, et n'eus pas le temps d'y penser car mon bouclier en heurta un autre, le choc fit chanter de douleur mon moignon et je lançai un long cri de souffrance tandis qu'Hywelbane fendait l'air. Un Bloodshield s'opposait à moi et je le terrassai, trouvant l'interstice entre son plastron et son casque et, lorsque, d'une secousse, j'eus libéré mon épée de sa chair, je tailladai sauvagement l'ennemi suivant, un dément, et l'envoyai tournoyer, le sang jaillissant de sa joue, de son nez et de son œil.

Ces premiers adversaires étaient arrivés en courant, devant le mur de boucliers de Mordred, mais maintenant le gros des ennemis nous assaillait ; nous nous arc-boutâmes pour contrer leur attaque et hurlâmes nos défis en allongeant des bottes par-dessus le bord de nos boucliers. Je me souviens de la confusion, du bruit des épées et des boucliers s'entrechoquant. La bataille est une question de coudées, pas de lieues. La coudée qui sépare

un homme de son ennemi. Vous sentez l'hydromel dans son haleine, vous l'entendez respirer, grogner, vous le sentez passer d'un pied sur l'autre, il vous postillonne dans l'œil, et vous guettez le danger, vous regardez dans les yeux celui que vous devez tuer, vous trouvez une brèche, vous l'utilisez, vous refermez le mur de boucliers, vous avancez d'un pas, vous sentez la poussée des hommes qui vous suivent, vous trébuchez sur les corps de ceux que vous avez tués, vous reprenez votre équilibre, vous faites un pas en avant, et après vous vous rappelez peu de choses, sauf les coups qui ont failli vous tuer. Vous poussez le bouclier de l'adversaire avec le vôtre, vous portez des coups de pointe et vous vous efforcez de pratiquer une brèche dans leur mur de boucliers, puis vous grognez, vous allongez une botte et vous ferraillez pour l'élargir, et alors la folie s'empare de vous lorsque l'ennemi cède et vous commencez à tuer comme un dieu de la guerre, parce que l'ennemi épouvanté s'enfuit, ou se fige sur place, et tout ce qu'il peut faire c'est mourir pendant que vous moissonnez des âmes.

Et de nouveau, nous les battîmes. De nouveau, nous utilisâmes les flammes de notre bûcher funéraire, et de nouveau, nous rompîmes leur mur, mais ce faisant, le nôtre aussi. Je me souviens du soleil brillant derrière la grande colline, à l'ouest, et de m'être avancé en titubant sur une parcelle de sable inoccupée et d'avoir crié à mes hommes de me soutenir, et je me souviens d'avoir abattu Hywelbane sur la nuque exposée d'un ennemi, d'avoir regardé le sang couler dans la chevelure tranchée et sa tête retomber en arrière, puis j'ai vu que les deux murs s'étaient mutuellement rompus que nous n'étions plus que de petits groupes d'hommes ensanglantés combattant sur une étendue de sable tout aussi ensanglantée et jonchée de tisons.

Mais nous avions gagné. L'arrière-garde ennemie s'enfuit plutôt que de souffrir plus longtemps nos épées, pourtant au centre, où Mordred combattait, où Arthur combattait, l'affrontement continua et devint acharné autour de nos deux chefs. Nous tentâmes d'encercler les hommes de Mordred, mais ils se défendaient valeureusement et je vis combien nous étions peu nombreux, et que beaucoup d'entre nous ne se battraient

plus jamais parce qu'ils avaient versé leur sang sur le sable de Camlann. Une foule d'ennemis nous regardaient des dunes, mais c'étaient des lâches et ils ne descendraient pas secourir leurs camarades, aussi ce qui restait de nos hommes combattit avec ce qui restait de ceux de Mordred, et je vis Arthur tailler l'ennemi avec Excalibur en essayant d'atteindre le roi ; Sagramor était là, et Gwydre aussi, et je me joignis à eux, repoussant une lance avec mon bouclier, avançant à coups d'épée, la gorge sèche, la voix comme un croassement de corbeau. Je frappai un autre homme et Hywelbane laissa une balafre sur son bouclier, il recula en titubant et n'eut pas la force d'avancer de nouveau, la mienne s'épuisait, alors je me contentai de le regarder fixement ; la sueur me brûlait les yeux. Il revint lentement à l'attaque, je frappai, le coup porté sur son bouclier le fit reculer en vacillant, et il brandit sa lance, et ce fut mon tour de faire un pas en arrière. Je haletais, et sur toute la levée des hommes épuisés se battaient avec des hommes épuisés.

Galahad était blessé, le bras droit cassé, le visage ensanglanté. Culhwch était mort. Je n'ai pas vu la chose arriver, mais plus tard, j'ai découvert son corps ; deux lances étaient fichées dans l'aine, point faible que l'armure ne protège pas. Sagramor boitait, mais sa vive épée semblait toujours aussi meurtrière. Il faisait tout pour protéger Gwydre qui saignait d'une coupure à la joue et tentait de rejoindre son père. Les plumes d'oie du cimier d'Arthur étaient rouges et son manteau blanc zébré de sang. Je le regardai frapper un adversaire de haute taille, repousser d'un coup de pied sa botte désespérée et le tailler en pièces avec Excalibur.

C'est alors que Loholt l'attaqua. Je ne l'avais pas vu jusqu'à cet instant, mais lui aperçut son père et éperonna son cheval en le visant de sa lance, qu'il tenait dans son unique main. Il entonna un chant de haine en chargeant dans la foule des hommes las. Son destrier, terrifié, roulait des yeux blancs, mais les éperons le tenaillaient. Sagramor jeta une lance entre les pattes du cheval qui tomba en soulevant une averse de sable. Le Numide, affrontant les sabots qui battaient l'air, abattit obliquement son sabre, telle une faux, et je vis le sang jaillir du

cou de Loholt ; juste comme Sagramor lui arrachait l'âme, un Bloodshield se précipita sur mon ami et lui asséna un coup de lance. Sagramor le repoussa d'un revers de son épée en l'aspergeant du sang de Loholt, et le Bloodshield tomba en hurlant, mais alors un cri nous apprit qu'Arthur avait rejoint Mordred et nous nous retournâmes instinctivement pour regarder les deux hommes qui s'affrontaient. Toute une vie de haine accumulée animait leurs bras.

Mordred prit lentement son épée et la brandit pour manifester à ses hommes qu'il voulait Arthur pour lui seul. Dociles, ils s'éloignèrent lourdement. Tout comme le jour où il avait été proclamé roi sur Caer Cadarn, Mordred était tout de noir vêtu. Mantelet noir, plastron noir, chausses noires, bottes noires et casque noir. Les coups portés sur son armure noire avaient raclé la couche de poix, laissant par endroits le métal à nu. La poix recouvrait aussi son bouclier, et seuls un brin de verveine flétri qu'il portait à son col et les orbites du crâne qui couronnait son casque apportaient à sa tenue quelques touches de couleur. Ce devait être un crâne d'enfant, car il était très petit, et on en avait bourré les orbites de morceaux de tissu rouge. Mordred s'avança, boitant de son pied bot et faisant tournoyer son épée. Arthur nous fit signe de reculer pour lui laisser de la place. Il prit Excalibur bien en main et leva son bouclier d'argent balafré et couvert de sang. Combien étions-nous encore ? Je l'ignorais. Quarante ? Peut-être moins. Le *Prydwen* avait atteint le coude du chenal de la rivière et glissait maintenant vers nous avec la pierre de spectre encastrée dans sa proue, la voile à peine agitée par la brise. Les avirons plongeaient et se relevaient. La marée était presque haute.

Mordred se fendit, Arthur para, puis passa à l'attaque et le roi recula. Il était vif et jeune, mais son pied bot et la grave blessure à la cuisse reçue en Armorique le rendaient moins agile que son adversaire. Il passa la langue sur ses lèvres sèches et revint à l'attaque ; les épées s'entrechoquèrent bruyamment dans l'air du soir. L'un des spectateurs ennemis vacilla soudain, tomba sans raison apparente et ne bougea plus tandis que Mordred s'avançait rapidement et abattait son épée en traçant un arc de cercle aveuglant. Arthur para avec Excalibur, puis de

son bouclier frappa Mordred qui s'écarta en titubant. Arthur ramena son bras en arrière pour lui porter un coup, mais le roi réussit à garder son équilibre et à parer en reculant, puis revint à la charge en un éclair.

J'aperçus Guenièvre, debout à la proue du *Prydwen*, Ceinwyn était juste derrière elle. Dans la superbe lumière vespérale, la coque semblait d'argent et la voile du lin écarlate le plus fin qui soit. Les longues rames plongeaient et se relevaient régulièrement, le bateau avançait lentement, mais enfin une bouffée de vent tiède gonfla l'ours peint sur la voile et l'eau clapota plus fort sur ses flancs d'argent. En cet instant, Mordred chargea en criant, les épées résonnèrent, et Excalibur arracha le sinistre crâne du cimier du roi. Celui-ci répliqua en frappant de toutes ses forces et je vis Arthur grimacer lorsque la lame de son adversaire fit mouche, mais il le repoussa avec son bouclier et les deux hommes se séparèrent.

Arthur appuya la main droite contre son flanc, là où il avait été touché, puis secoua la tête comme s'il voulait nier qu'il était blessé. Sagramor avait lui aussi tenté de l'ignorer. Il regardait le combat, mais soudain, il se pencha en avant et s'effondra dans le sable. Je courus à lui. « Une lance dans le ventre », dit-il et je vis qu'il appuyait des deux mains sur sa blessure pour empêcher ses entrailles de se répandre sur le sable. Au moment même où mon ami avait tué Loholt, un Bloodshield l'avait frappé de sa lance et payé cet exploit de sa vie, mais maintenant Sagramor se mourait. Je passai mon bras indemne autour de ses épaules et le retournai sur le dos. Il me prit la main. Il claquait des dents et gémissait, mais avec un grand effort, il releva sa tête casquée pour regarder Arthur reprendre le combat avec prudence.

Du sang tachait sa taille. Le dernier coup de Mordred avait percé son armure, entre les mailles de métal semblables à des écailles, et avait profondément pénétré dans le flanc d'Arthur. Tandis qu'il avançait, du sang frais et brillant coulait toujours par la déchirure de sa cotte, mais il bondit soudain et son épée menaçante s'abattit comme une hache, coup que Mordred para avec son bouclier, rejetant Excalibur de côté pour passer, lui aussi, à l'attaque. Arthur reçut le coup sur son bouclier, mais celui-ci s'inclina dangereusement et l'épée de Mordred, en

remontant, déchira son revêtement d'argent. Le roi cria en appuyant de toutes ses forces sur la lame, et Arthur ne vit pas la pointe venir jusqu'à ce qu'elle passe par-dessus le bord de son bouclier et s'enfonce dans l'œillère de son casque.

Du sang coula de la blessure, mais Excalibur redescendit du ciel pour porter le coup le plus fort qu'Arthur ait jamais asséné.

L'épée transperça le casque de Mordred. Elle déchira le fer noir comme si c'était du parchemin, puis fendit le crâne du roi et pénétra jusque dans sa cervelle. Le sang scintillant sur l'œillère de son casque, Arthur tituba, recouvra l'équilibre et libéra Excalibur en aspergeant l'air de gouttelettes rouges. Mordred tomba raide mort, la tête la première, aux pieds d'Arthur. Son sang bouillonna sur le sable et sur les bottes de son vainqueur, et ses hommes, voyant leur roi mort et le chef ennemi toujours sur ses pieds, poussèrent un long gémissement et reculèrent.

Je retirai ma main de l'étreinte mourante de Sagramor. « Le mur de boucliers ! criai-je, le mur de boucliers ! » Les survivants abasourdis de notre petite bande se regroupèrent devant Arthur, nous mîmes bord contre bord nos boucliers déchiquetés et passâmes en grondant par-dessus le cadavre de Mordred. Je croyais que l'ennemi chercherait à se venger, mais au contraire, les hommes reculèrent. Leurs chefs étaient morts et nous ne cessions pas de les braver ; ils n'avaient plus, ce soir-là, le courage d'affronter la mort.

« Restez où vous êtes ! » criai-je au mur de boucliers, puis je revins auprès d'Arthur.

Galahad et moi lui ôtâmes son casque, libérant ainsi un flot de sang. L'épée avait manqué de peu l'œil droit, mais avait brisé l'os temporal et la blessure saignait abondamment. « Du linge ! » criai-je et un blessé déchira la chemise d'un mort, nous en fîmes un tampon que nous appliquâmes sur la blessure. Taliesin la banda avec un lé de sa robe. Arthur me regarda lorsque le barde eut terminé et tenta de parler.

« Tais-toi, Seigneur, dis-je.

— Mordred...

— Il est mort, Seigneur, il est mort. »

Je crois qu'il sourit, puis la proue du *Prydwen* racla le sable. Le visage d'Arthur était pâle et des traînées de sang zébraient son visage.

« Tu pourras laisser pousser ta barbe, Derfel.

— Oui, Seigneur, je vais le faire. Ne parle pas. » Du sang coulait de son flanc, beaucoup trop de sang, mais je ne pouvais enlever son armure pour examiner la blessure, même si je craignais que ce fût la pire des deux.

« Excalibur.

— Tais-toi, Seigneur.

— Prends Excalibur. Prends-la et jette-la dans la mer. Tu me le promets ?

— Oui, Seigneur, je te le promets. » Je détachai sa main de l'épée couverte de sang, puis reculai tandis que quatre hommes indemnes soulevaient Arthur et le portaient au bateau. Ils le firent passer par-dessus le plat-bord et Guenièvre les aida à l'allonger sur le pont du Prydwen. Elle lui mit sous la tête sa cape trempée de sang, puis s'accroupit et lui caressa le visage. « Viens-tu, Derfel ? » me demanda-t-elle.

Je désignai les hommes qui formaient toujours un mur de boucliers sur le sable. « Pouvez-vous les prendre ? demandai-je. Et pouvez-vous emmener les blessés ?

— Douze hommes de plus, cria Caddwg de la poupe. Rien que douze. J'ai pas de place pour d'autres. »

Aucun bateau de pêche ne s'était présenté. Mais pourquoi seraient-ils venus ? Pourquoi des hommes s'impliqueraient-ils dans une histoire de massacre, de sang et de folie, alors que leur tâche consistait à tirer de la nourriture de la mer ? Nous n'avions que le *Prydwen* et il mettrait à la voile sans moi. Je souris à Guenièvre. « Je ne peux pas venir, Dame, dis-je, puis je me retournai et désignai encore du geste le mur de boucliers. Il faut bien que quelqu'un reste pour leur faire franchir le pont des épées. » Du sang suintait de mon moignon, mes côtes étaient meurtries, mais j'étais vivant. Sagramor était mort, Culhwch était mort, Galahad et Arthur étaient blessés. Il n'y avait plus que moi. J'étais le dernier seigneur de la guerre d'Arthur.

« Je peux rester ! » Galahad avait surpris notre conversation.

« Tu ne peux pas te battre avec un bras cassé, dis-je. Embarque et emmène Gwydre. Et dépêche-toi ! La marée commence à baisser.

— Je devrais rester », dit Gwydre d'un air inquiet.

Je le pris par les épaules et le poussai dans les hauts-fonds. « Pars avec ton père, par amour pour moi. Et dis-lui que j'ai été fidèle jusqu'au bout. » Je l'arrêtai soudain pour le tourner face à moi, et je vis des larmes sur son visage. « Dis à ton père que je l'ai aimé jusqu'au bout. »

Il hocha la tête, puis Galahad et lui montèrent à bord. Arthur était avec sa famille maintenant, et je reculai tandis que Caddwg repoussait le bateau dans le chenal avec la plus longue de ses rames. Je regardai Ceinwyn et souris, mes yeux étaient pleins de larmes, mais je ne trouvai rien à lui dire, sauf que je l'attendrais sous les pommiers de l'Autre Monde ; mais juste comme j'allais formuler maladroitement ces mots, juste au moment où le bateau se dégageait du sable, elle passa avec légèreté par-dessus la proue et sauta dans les hauts-fonds.

« Non ! criai-je.

— Si, dit-elle, et elle me tendit la main afin que je l'aide à gagner la rive.

— Tu sais ce qu'ils te feront ? »

Elle me montra un couteau, dans sa main gauche, signifiant ainsi qu'elle se tuerait avant d'être prise par les hommes de Mordred. « Nous avons vécu trop longtemps ensemble, mon amour, pour nous séparer aujourd'hui », dit-elle, puis elle resta à côté de moi à regarder le *Prydwen* pénétrer dans les eaux plus profondes. Il emportait notre dernière fille et ses enfants. La marée avait tourné et le reflux entraîna doucement le vaisseau d'argent vers l'estuaire.

Je restai jusqu'au bout avec Sagramor. Je berçai sa tête dans mes bras, serrai sa main dans la mienne, et parlai à son âme jusque sur le pont des épées. Puis, les yeux humectés de larmes, je revins à notre petit mur de boucliers et vis que Camlann se remplissait de lanciers. Toute une armée était arrivée, mais trop tard pour sauver leur roi, même si elle avait encore le temps de nous achever. Je vis enfin Nimue ; sa robe blanche et son cheval

blanc brillaient dans les dunes que le soir ombrait. Mon amie, mon amante d'un jour, était maintenant mon ultime ennemie.

« Va me chercher une monture », dis-je à un lancier. Il y avait des chevaux abandonnés un peu partout et il courut, saisit une bride et me ramena une jument. Je demandai à Ceinwyn de détacher mon bouclier, puis le lancier m'aida à monter en selle et, une fois là, je fourrai Excalibur sous mon bras gauche et pris les rênes dans la main droite. Je donnai des coups de talons à ma monture qui bondit en avant, et je continuai à l'éperonner ; la jument soulevait le sable de ses sabots et chassait les hommes de son chemin. Je passai entre les guerriers de Mordred, mais il n'y avait plus de combativité en eux car ils avaient perdu leur seigneur. Ils étaient sans maître avec, pour arrière-garde, l'armée de fous de Nimue, et derrière ses forces désordonnées une troisième armée était arrivée sur le sable de Camlann.

C'était celle que j'avais vue sur le mont, à l'ouest, et je compris qu'elle avait dû marcher à la suite de Mordred pour s'emparer de la Dumnonie. Ils étaient venus assister à la destruction mutuelle d'Arthur et de son roi, et maintenant que la bataille était finie, l'armée du Gwent s'avançait lentement sous leurs bannières marquées de la croix. Ils venaient s'emparer de la Dumnonie et faire de Meurig son roi. Leurs mantelets rouges et leurs plumets écarlates semblaient noirs dans le crépuscule, je levai les yeux et vis que les premières étoiles pâles piquetaient le ciel.

Je m'avançai à cheval vers Nimue, mais m'arrêtai à une centaine de pas de ma vieille amie. Je vis qu'Olwen me surveillait et je souris au regard fixe et torve de la magicienne ; je lui souris, pris Excalibur dans ma main droite et brandis mon moignon afin qu'elle sache ce que j'avais fait. Puis je lui montrai son dernier Trésor de Bretagne.

Elle comprit ce que j'avais projeté de faire. « Non ! » cria-t-elle, et son armée de fous hurla avec elle, leur baragouin ébranlant le ciel du soir.

Je remis Excalibur sous mon bras, repris les rênes et éperonnai la jument en la faisant pivoter. Je la talonnai, la menant à toute vitesse sur la plage, et j'entendis le cheval de

Nimue galoper derrière moi, mais il était trop tard, beaucoup trop tard.

Je chevauchai vers le *Prydwen*. La petite brise gonflait maintenant sa voile et l'éloignait de la levée de terre, la pierre de spectre de sa proue se levait et retombait dans les vagues incessantes. Je talonnai encore la jument qui secoua la tête, je lui criai d'entrer dans cette mer qui s'assombrissait et ne cessai de l'éperonner que lorsque les vagues vinrent se briser, froides, contre son poitrail ; alors je lâchai les rênes. Elle frissonna sous moi tandis que je prenais Excalibur dans la main droite.

Je rejetai mon bras en arrière. Il y avait du sang sur l'épée, cependant sa lame semblait rayonner de lumière. Merlin avait dit, un jour, que l'Épée de Rhydderch se transformerait en flamme, à la fin, et peut-être le fit-elle, ou peut-être les larmes qui me remplissaient les yeux m'abusèrent-elles.

« Non ! » hurla Nimue.

Et je lançai Excalibur, loin et fort, dans les eaux profondes, là où la marée avait creusé un chenal dans les sables de Camlann.

Excalibur tournoya dans l'air du soir. Aucune épée ne fut jamais plus belle. Merlin jurait qu'elle avait été fabriquée par Gofannon dans la forge de l'Autre Monde. C'était l'Épée de Rhydderch et l'un des Trésors de Bretagne. C'était l'épée d'Arthur, le don d'un druide, et elle tourbillonnait dans le ciel de plus en plus sombre, et sa lame lançait un feu bleu vers les étoiles de plus en plus brillantes. Durant un battement de cœur, elle se mua en un trait de flamme bleu suspendu dans les cieux, puis elle tomba.

Elle tomba au centre du chenal. Elle ne fit presque pas d'éclaboussures, on entrevit seulement un peu d'eau blanche, puis elle disparut.

Nimue hurlait. Je fis pivoter la jument et la ramenai sur la plage, sur le charnier de la bataille, là où m'attendait ma dernière troupe. Et je vis alors que l'armée des fous s'éloignait en désordre. Ils s'en allaient, et les hommes de Mordred, ceux qui avaient survécu, fuyaient pour échapper à l'avance des troupes de Meurig. La Dumnonie tomberait, un roi faible la

gouvernerait et les Saxons reviendraient, mais nous allions survivre.

Je descendis de cheval, pris Ceinwyn par le bras et l'emmenai au sommet de la dune la plus proche. Le ciel, à l'ouest, rougeoyait sauvagement car le soleil s'était couché, et nous restâmes tous deux dans l'ombre du monde, à regarder le *Prydwen* monter et descendre au gré des vagues. Sa voile était totalement déployée car le vent du soir soufflait de l'ouest et la proue du bateau rompait l'eau blanche et sa poupe laissait un sillage qui s'élargissait sur la mer. Il cingla plein sud, puis il vira vers le couchant ; le vent soufflait pourtant du ponant et aucun navire ne peut voguer droit dans l'œil du vent, pourtant je jure que ce bateau le fit. Il filait plein ouest, face au vent, cependant sa voile était gonflée et sa proue élevée fendait l'écume ; ou peut-être mes yeux m'abusèrent-ils, car je m'aperçus qu'ils étaient trempés de larmes qui ruisselaient sur mes joues.

Et pendant que nous regardions, nous vîmes une brume argentée se former sur l'eau.

Ceinwyn me saisit le bras. Ce n'était qu'une traînée de brume, mais elle grandit et se mit à rayonner. Le soleil avait disparu, il n'y avait pas de lune, rien que les étoiles et le ciel crépusculaire et la mer mouchetée d'argent et le bateau à la voile sombre, pourtant la brume rayonnait. Comme le poudrin argenté des étoiles, elle rayonnait. Ou peut-être était-ce dû aux larmes qui remplissaient mes yeux.

« Derfel ! » me cria Sansum. Il était arrivé avec Meurig et traversait tant bien que mal le sable pour nous rejoindre. « Derfel ! cria-t-il. J'ai besoin de toi ! Viens ! Tout de suite !

— Mon cher Seigneur », dis-je, mais pas à lui. Je parlais à Arthur. Je regardai et pleurai, tenant Ceinwyn par la taille, tandis que la brume argentée et chatoyante engloutissait le bateau pâle.

Ainsi partit mon seigneur.

Et personne ne l'a vu depuis.

NOTE HISTORIQUE

Gildas, l'historien qui écrivit probablement *De Excidio et Conquestu Brittaniae* (De la destruction et de la conquête de la Bretagne) dans la trentaine d'années qui suivit l'époque arthurienne, note que la bataille du Badonici Montis (généralement traduit aujourd'hui par Mont Badon) fut un siège, mais il ne mentionne pas la présence d'Arthur à cette grande victoire qui, se lamente-t-il, « fut la dernière défaite des scélérats ». L'*Historia Brittonum* (Histoire des Bretons), qui fut écrite ou compilée par un certain Nennius au moins deux cents ans après l'époque arthurienne, est le premier document à proclamer qu'Arthur fut le commandant des armées britanniques au « Mons Badonis » où « en une journée, neuf cent soixante hommes furent tués par l'assaut des guerriers d'Arthur, et nul autre que lui ne les défit ». Au dixième siècle, quelques moines de l'ouest du Pays de Galles compilèrent les *Annales Cambriae* (Annales du Pays de Galles) où ils mentionnent « la bataille du Badon au cours de laquelle Arthur porta la croix de notre Seigneur Jésus-Christ sur ses épaules pendant trois jours et trois nuits, et les Bretons furent vainqueurs. » Bède le Vénérable, un Saxon dont L'*Historia Ecclesiastica Gentis Anglorum* (Histoire ecclésiastique des Anglais) parut au huitième siècle, signale la défaite, mais ne mentionne pas Arthur ; cela n'est guère surprenant car il semble avoir tiré de Gildas la plupart de ses connaissances. Ces quatre documents sont à peu près nos seules sources anciennes concernant cette bataille (encore les trois dernières sont-elles bien tardives). A-t-elle vraiment eu lieu ?

Les historiens, quoique peu disposés à admettre que l'Arthur légendaire ait existé, semblent reconnaître que vers l'an 500 de notre ère les Bretons ont mené et gagné une grande

bataille contre les Saxons qui ne cessaient d'empiéter sur leurs terres, en un lieu appelé Mons Badonicus, ou Mons Badonis, ou Badonici Montis, ou Mynydd Baddon, ou Mont Badon, ou simplement Badon. En outre, ils suggèrent que ce fut une bataille importante car elle semble avoir effectivement arrêté la conquête saxonne du territoire britannique durant une génération. Elle semble aussi, comme Gildas le déplore, avoir été la « dernière défaite des scélérats », car durant les deux cents ans qui suivirent cette défaite, les Saxons s'emparèrent de ce que l'on appelle aujourd'hui l'Angleterre et dépossédèrent ainsi les Bretons de leur pays natal. Durant toute cette sombre période de l'âge le plus sombre de l'histoire de la Grande-Bretagne, cette unique bataille ressort comme un événement important, mais malheureusement, nous ignorons où elle a eu lieu. Les hypothèses ne manquent pas. Liddington Castle, dans le Wiltshire, et Badbury Rings dans le Dorset, pourraient la revendiquer, mais Geoffrey de Monmouth, écrivant au XII^e^ siècle, place la bataille à Bath, probablement parce que Nennius appelle les sources chaudes de Bath *balnea Badonis*. Plus tard, d'autres historiens ont proposé Little Solsbury Hill, à l'ouest de Batheaston, dans la vallée de l'Avon, près de Bath, et j'ai adopté cette suggestion pour ma description du site. Fut-ce un siège ? Personne ne le sait vraiment, pas plus que nous ne savons qui fut l'assiégé. Tous s'accordent simplement sur le fait qu'une bataille eut vraisemblablement lieu au Mont Badon, où que celui-ci se trouvât, qu'il y a peut-être eu siège, ou peut-être pas, que cela se produisit probablement vers l'an 500, même si aucun historien ne miserait sa réputation sur cette affirmation, que les Saxons la perdirent et qu'il n'est pas exclu qu'Arthur ait été l'artisan de cette grande victoire.

Nennius, s'il fut vraiment l'auteur de L'*Historia Brittonum*, attribue douze batailles à Arthur, la plupart en des lieux non identifiables, et il ne mentionne pas Camlann, la bataille qui met traditionnellement fin à l'histoire de ce héros. Les *Annales Cambriae* sont notre source la plus ancienne de cette bataille, et ces annales furent compilées bien trop tard pour faire autorité. La bataille de Camlann est encore plus mystérieuse que celle du Mont Badon, et il est impossible de lui attribuer une localisation

quelconque, et même d'affirmer qu'elle eut lieu. Geoffrey de Monmouth dit qu'elle s'est déroulée au bord de la Camel, en Cornouailles, alors qu'au XIe siècle, Thomas Malory la situe dans la plaine de Salisbury. D'autres auteurs la placent à Merioneth, au Pays de Galles, sur les bords de la Cam qui coule non loin de South Cadbury (« Caer Cadarn »), près du Mur d'Hadrien ou même en Irlande. J'ai choisi Dawlish Warren, dans le sud du Devon, pour la seule raison qu'autrefois, j'avais un bateau à voile dans l'estuaire de l'Exe et que, chaque fois que je sortais en mer, je doublais le Warren. Camlann peut signifier « la rivière tortueuse », et le chenal de l'estuaire de l'Exe est aussi tortueux qu'on peut l'être, mais ce choix est pur caprice de ma part.

Les *Annales Cambriae* disent seulement : « la bataille de Camlann, au cours de laquelle Arthur et Medraut (Mordred) périrent ». C'est peut-être ce qui arriva, mais la légende affirme qu'Arthur a survécu à ses blessures et fut emmené dans l'île magique d'Avalon où il dort toujours en compagnie de ses guerriers. Nous avons clairement dépassé le royaume où tout historien qui se respecte oserait s'aventurer, sauf pour suggérer que la foi dans la survivance d'Arthur reflète une profonde nostalgie populaire du héros disparu, et dans toute l'île de Grande-Bretagne, aucune légende n'a persisté aussi longtemps. « Un tombeau pour Marc, rapporte le Livre Noir de Carmarthen, un tombeau pour Gwythur, un tombeau pour Gwgawn à la rouge épée, mais, périsse cette pensée, un tombeau pour Arthur. » Arthur ne fut probablement pas roi, il se peut qu'il n'ait pas existé du tout, mais en dépit de tous les efforts des historiens pour nier cette existence, il est toujours, pour des millions de personnes dans le monde, ce qu'un copiste du XIVe siècle a dit de lui : *Arturus Rex Quondam, Rexque Futurus*, Arthur, notre Roi de Jadis et de Demain[1].

[1] L'auteur fait ici allusion à la pentalogie de J.-H. White dont Joëlle Losfeld a entamé la publication intégrale. *L'Épée dans la pierre* et *La Sorcière de la forêt* ont déjà paru, *le Chevalier mal-fet* sortira en 2001. (N.d.T.)

Table

PERSONNAGES 3
NOMS DE LIEUX 8
PREMIÈRE PARTIE LES FEUX DE MAIN DUN.....10
DEUXIÈME PARTIE LE MYNYDD BADDON 142
TROISIÈME PARTIE LA MALÉDICTION DE NIMUE.....293
QUATRIÈME PARTIE LE DERNIER ENCHANTEMENT.437
NOTE HISTORIQUE 498